

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL No.

705

Syr

Tome. 17

D.G.A. 79.





SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL
ET D'ARCHÉOLOGIE

34205

publiée sous le patronage
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

TOME XVII

Avec de nombreuses figures et 67 planches hors texte.



705
Syr

Ref 913.005
Syr

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN (VI)

1936

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 34205
Date 10.6.58
Call No. 705/548

LES FOUILLES DE MARI

DEUXIÈME CAMPAGNE (HIVER 1934-35)

PAR

ANDRÉ PARROT.

La deuxième campagne menée par l'expédition du Musée du Louvre sur le site de l'ancienne Mari (Tell Hariri) commença le 26 décembre 1934 pour se terminer au début d'avril 1935. La Mission était constituée comme celle de l'année précédente : M. P. François étant chargé des relevés architecturaux, M. A. Bianquis du travail photographique, M. Telier de l'organisation matérielle du chantier, M. Mailla, interprète, de la surveillance des ouvriers. Dans les dernières semaines, M. Martinet fut occupé à la réparation des objets endommagés et à divers moulages.

Subventionnée par les Musées Nationaux et le Ministère de l'Éducation Nationale, l'expédition trouva en Syrie les concours les plus précieux. Nous tenons dès l'abord à exprimer notre plus vive gratitude à M. Seyrig, Directeur du Service des Antiquités à Beyrouth, pour l'aide qu'il nous a toujours apportée et pour l'intérêt qu'il témoigna à la Mission. Il nous faut souligner aussi l'appui extrêmement chaleureux que l'armée française du Levant nous apporta, cette année plus que jamais, tout à la fois dans notre travail de recherches et dans les difficultés d'installation et de ravitaillement en une région fort désertifiée. Je tiens donc à exprimer toute notre reconnaissante gratitude au général Huntziger, Commandant supérieur des Troupes du Levant; au colonel Martin, Directeur du Service de Santé; au général Jacquot, Commandant les Territoires de l'Euphrate, et à ses officiers à Abou-Kémal, les lieutenants des S. S., Cabane et Déangéli. Enfin, à l'Aviation française du Levant, à qui nous sommes redevables de magnifiques et très précieuses photos de nos divers chantiers.

..

La première campagne à Tell Hariri ⁽¹⁾ avait, nous le rappelons briève-

⁽¹⁾ *Syria*, XVI, p. 1-28, 117-119.

ment, permis l'identification du site avec la capitale du royaume de Mari, et ce, grâce à la découverte d'un temple dédié à la déesse Ishtar et à celle d'ex-voto abondants ramassés dans le sanctuaire.

La deuxième campagne a pleinement confirmé l'identification proposée. A vrai dire, celle-ci, avec les seuls résultats des premiers travaux, ne s'appuyait que sur une inscription : celle d'une petite statuette dédiée à Ishtar, par Lamgiarari, roi de Mari⁽¹⁾. Or, une statuette se transporte aisément et l'on sait que les rois consacraient très souvent des objets semblables à des divinités dont les sanctuaires étaient plus ou moins éloignés de leurs capitales. Il aurait pu, *a priori*, en être de même à Tell Hariri. Notre dernière Mission lève à ce sujet tous les doutes : Tell Hariri est bien Mari, car le nom de la ville est désormais attesté par de nouvelles inscriptions retrouvées aussi bien sur des objets que sur des monuments : statue au nom de Ishup-ilum, roi de Mari ; disque en terre cuite avec inscription mentionnant deux autres rois de Mari, Ishdun-Lim et son père Iagid-Lim ; brique avec un court texte signé d'Iham-ishar, lui aussi prince de Mari. C'est là un premier résultat.

Un autre est tout aussi net : la civilisation si brillante au début du III^e millénaire, « stoppée » littéralement sous les coups d'Eannadu⁽²⁾ (vers 2800) ou sous ceux — le point n'est pas encore éclairci — de Sargon d'Agadé⁽³⁾ (vers 2700), a connu un renouveau de splendeur à la fin du même millénaire, avec une lignée de princes dont l'audace fut grande, puisqu'ils ne craignirent pas de se dresser contre le roi de Babylone, Hammurabi, qui d'ailleurs les brisa. Les statues, avec inscriptions au nom de Tura-Dagan et Puzur-Ishtar, trouvées par Koldewey à Babylone⁽⁴⁾, viennent d'une ou l'autre des expéditions, menées par les soldats de Hammurabi, contre les princes trop remuants du Moyen-Euphrate, princes dont nous avons en cette deuxième campagne retrouvé le Palais, incendié aux environs de l'an 2000 av. J.-C. Cette décou-

⁽¹⁾ THUREAU-DANGIN, *RA*, XXXI, p. 140, et notre rapport, *Syria*, XVI, p. 24.

⁽²⁾ GALET A, VI, 22, dans THUREAU-DANGIN, *ISA*, p. 40.

⁽³⁾ POERTEL, *UMBS*, V, n° 34. Pour la confirmation de cette campagne de Sargon, voir P. DUROU, *Les nouvelles tablettes d'El-Amarna*, dans *RB*, 1924, p. 19-32. Les « montagnes

d'argent » seraient en pays hittite, la « montagne des Cèdres » étant l'Amanus. Par contre, M. Virolleaud identifie « montagne des Cèdres » et Liban (*RHR*, CI, p. 40). Voir aussi J. LEWY, *RHR*, CX, p. 60, et *ZA*, XXXVIII, p. 264 sq.

⁽⁴⁾ ESSAD NASSOUHI, *AfOF*, III, p. 109-111.

verte, en nous révélant une installation royale en parfait état de conservation, nous permet dès à présent d'affirmer que Mari fut, durant tout ce III^e millénaire, une des plus brillantes cités du monde mésopotamien. Et la masse des archives recueillies dans ce Palais nous rendra cette pénétration du passé plus facile, la documentation sculpturale et architecturale étant élargie par l'abondance des textes.

LE TEMPLE D'ISHTAR

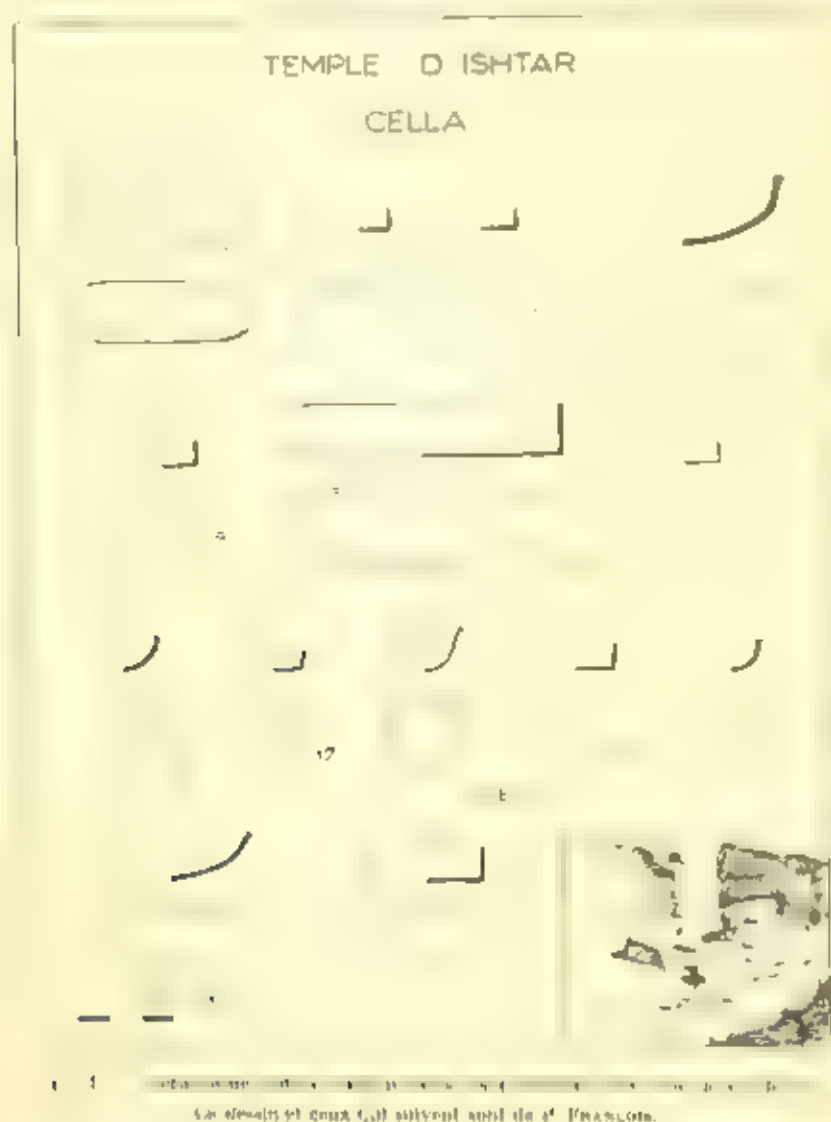
Absorbés par la découverte du Palais, nous avons dû limiter nos recherches dans ce secteur. Nous avons cependant étudié attentivement les installations de la cella 17⁽¹⁾, nous attachant à dégager les uns après les autres tous les pavements qui s'y trouvaient superposés. Quatre sols apparurent, en effet, correspondant à un long piédestal, qui prend figure d'une sorte de table d'offrandes, elle aussi restaurée ou modifiée plusieurs fois. Sol et table, recouverts extérieurement de plâtre, s'usaient rapidement. On les réparait en établissant par-dessus une nouvelle installation, mais ces réfections s'accompagnaient chaque fois de rites minutieux, en particulier de l'enfouissement de récipients qui, sauf un, sont tous en terre, de formes variées, où domine ce que nous avons cru pouvoir appeler le type de la « barcasse ». On remarquera que ces *ex-voto* (17 au total, 16 en céramique, 1 en bronze) (fig. 1) sont soigneusement groupés en deux points probablement considérés comme plus sacrés : au centre de la table et non loin de son angle S.-O., au pied d'une banquette qu'il faut se représenter adossée à la moitié du mur intérieur sud de la cella.

Voici les diverses phases de l'aménagement de cette cella : 1^o A l'origine, sur un soulèvement de terre tassée, on étend une très mince pellicule de plâtre. C'est le premier sol (a) dans lequel sont enfouies les céramiques 16, 5, 4, 3 (fig. 2). Une table d'offrandes rectangulaire (1) (3 m. 05 × 1,40 × 0,21) est dressée à peu près au centre de la pièce et nettement dans l'axe de la porte qui ouvre sur la cour extérieure 15. Elle est faite de briques crues (32 cm. × 16 × 5,5), appareillées assez irrégulièrement et recouvertes d'un

(1) Plan du temple d'Ishtar dans *Syria*, XVI, pl. V; schéma du sanctuaire, *ibid.*, p. 45;

la cella (17) après la première campagne, *ibid.*, pl. IV, 2.

lit de terre battue, puis, on surface d'une couche de plâtre (8 mm.). Rite de fondation : deux céramiques sont placées sous la table (8, 7), deux autres



attachent à la surface (11, 12). Cette dernière est en fait une petite barge, avec une barasse (13).

2° Cette installation première est complétée par une table faite plus soigneusement. A au sol en plâtre épais (b), correspond une nouvelle table d'offrandes, plus grande (14), dont l'édicule est aussi fait en briques cuites

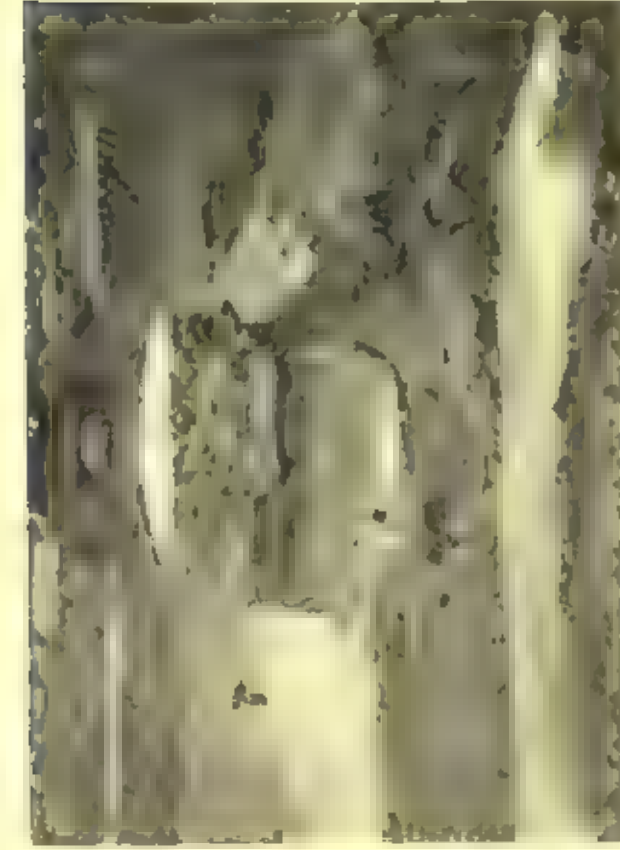


Fig. 1. The large stone structure, possibly a tomb or altar, with a central recessed area and decorative carvings.

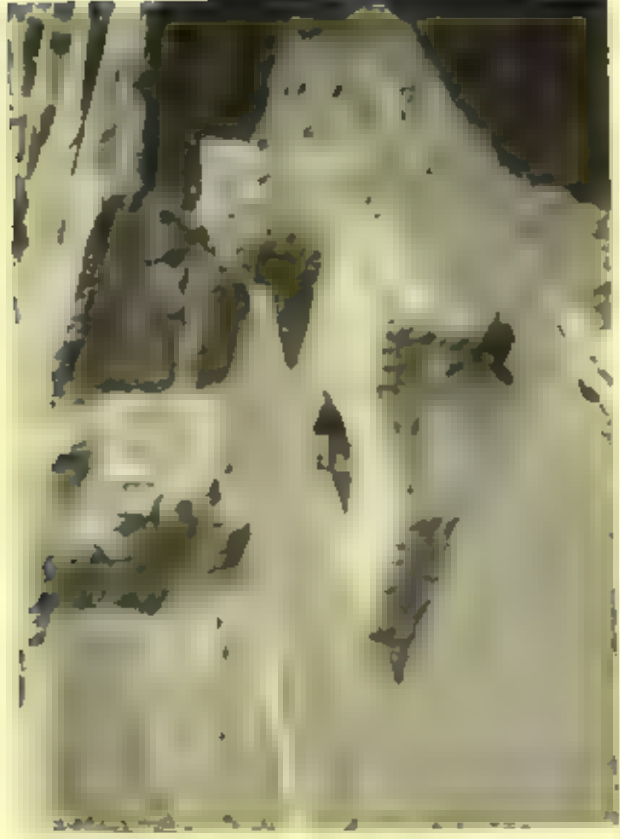


Fig. 2. The large stone structure, possibly a tomb or altar, with a central recessed area and decorative carvings.



Fig. 3. The large stone structure, possibly a tomb or altar, with a central recessed area and decorative carvings.



Fig. 4. The large stone structure, possibly a tomb or altar, with a central recessed area and decorative carvings.

cau cm. $\times 21 \times 11$) et qui se prolonge cette fois jusqu'au mur Est. Nouvelles céramiques enfouies, 13 et 14, sous le sol *b*, 10 et 2 sous la table d'offrandes. Entre les deux tables d'offrandes I et II il y a une différence de niveau d'environ 0 m. 52. Au sol *b* correspond, adossée à la paroi Ouest et à une banquette qui la rendait à la fois une installation destinée aux ablutions ou à certains rites rituels. Dans un angle de cet aménagement bitume

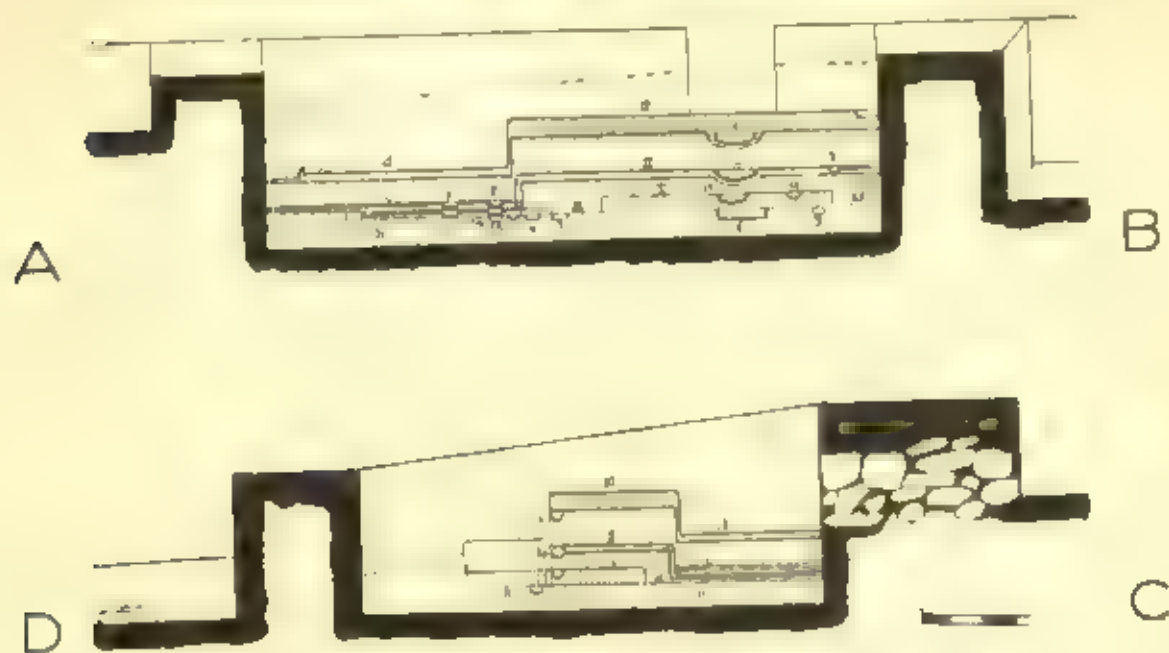


FIG. 2. — Coupes Ouest-Est (A-B) et Sud-Nord (D-C) de la cella 17 du temple d'Ishtar.

1 cm. = 0,1 mètre.

Un *Tau* $\times 112$, une civelle d'orme oxydée et profonde de 0 m. 28 devait conserver la provision d'eau.

Le sol *b* ayant été sans doute déformé, fut remplacé par un autre *c* qui fut comme le précédent d'une épaisse couche de plâtre s'étendant à travers toute la cella, venant buter à la table d'offrandes non modifiée mais qui s'en trouvait à une certaine hauteur et recouvrant entièrement l'installation aux ablutions, devenue invisible. Deux nouvelles barcasses, 8 et 9, furent enfouies dans ce nouveau pavement.

La Nouvelle transformation du même genre que les précédentes. Un nouveau sol *d*, correspondant à une nouvelle table III, légèrement plus grande

et revêtue en surface d'un très épais plâtrage de plâtre (28 à 30 cm. d'épaisseur), masquant les dépôts traditionnels : barcasse du bronze (1) recouverte de plomb qui servait de barissement pour enchaîner l'une dans l'autre et donnant à cet ensemble toute l'unité formelle. Cette table III nous révèle une phase de transformations et d'encastrement successifs, tout après la destruction du sanctuaire par Hannibal ou par Sargon, se serre dans des parois qui la transformèrent en sol, celui d'une toute petite pièce oblongue appartenant au dernier sanctuaire, est tout à fait aveugle par l'immunité et presque entièrement détruit, avant la fouille, par l'érosion particulièrement active en cet endroit du tell versant d'un *ouadi*.



N° 573



N° 574

Fig. 3. Buste d'un homme en coquille, n° 573.
Fig. 4. Buste d'un homme en coquille, n° 574.

Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, l'enlèvement de ces diverses installations ainsi superposées dans la cella 17 n'a révélé rien de très précieux. Seuls quelques uns fragments : éléments d'une décoration en coquille et pierre rouge, perles de cornaline ; buste d'un homme en coquille et d'un travail très fin (573) (fig. 3) ; pla-

quettes de naire. Tous ces objets étaient nettement localisés dans la partie Sud-Ouest de la cella.

La chambre 18¹⁶, que nous avons appelée aussi *cella*, en regard à tous les *establi* qui y furent recueillis, fut cluée comme un *establi*. On y a vu, en plus les sols superposés, dans les banquettes, encore mieux sur la potence intérieure Nord présentant cette caractéristique intéressante d'avoir été contraintes à une des briques comme celles de la terre et d'être faites de parcellles de tendres d'or de languettes en coquille, de bandes en lapis-lazuli, de carreaux en pierre rouge. Tout cela évidemment pour sanctifier cet aménagement. De plus, à l'intérieur des banquettes, une « barcasse » était cachée, de même type que celle qui se trouve dans les *establi* extérieurs. Dans le sous-sol de cette chambre, fut le unique et unique autre dépôt qu'on a

¹ Voir le schéma du temple, *Syria*, XVI, p. 4.

² Une de ces banquettes, en briques de terre

noires. *Syria*, XVI, p. 40, fig. 1, avec « barcasse » intérieure, cachée.

petite plaquette en coquille 637, représentant un homme coiffé de la toque basse (fig. 3).

N'y a-t-il en au-dessous de la précédente aucun dépôt dit « de fondation » ? Nous ne savons. L'explication des puits qui ont été bœtés dans cette zone, comme ils criblent tout le quartier de la ville confiné au temple, reste pour le moment encore malaisée¹ et si l'on s'agit de l'œuvre de puits, il ne faut plus s'attendre de ne plus en trouver. En tout cas, l'angle externe Nord-Est de la « 117 », l'un des fondations² — une cachette rectangulaire d'environ 0,4 x 0,2, en briques cuites, et d'un étage — qui fut cyclopes la « 1 antiquité » — est soigneusement de galets alternant avec de la terre.

Le déblaiement des abords du sanctuaire d'Ishtar fut poursuivi, spécialement vers le Nord et vers l'Est. La grande « maison signalée » par nous comme sortant du temple sous les dardes du soleil de la grande porte³, fut dégagée en face du temple. Elle recevait les eaux d'un autre collecteur venu du Nord et drainant, non pas, comme nous l'avons pensé, un autre « bâtiment » important, mais les habitations pressées contre le sanctuaire. Celui-ci se trouvait nettement isolé de la ville elle-même à l'Est par une voie bordée d'une part, par la muraille du temple, de l'autre — par les maisons de la cité.

L'autre travail de nettoyage qui nous rendait plus facile la compréhension des dépendances et les limites Nord et Est du temple d'Ishtar — fut par conséquent stérile. De nouveaux « puits » furent en effet recueillis, « puits du pillage ». Nous ne mentionnons ici que les plus importants :

M. 634. *Fête d'Ishtar*, ou « puits » (contient « 011 » 149). C'est la plus grande des têtes de ce type⁴ que nous avons trouvées, et malgré l'usure qui a éboulé par l'âge le nez et le menton, elle ne manque pas d'un certain caractère (pl. II, 2 et fig. 4). La tête, haute, se relevant légèrement vers l'arrière, se rétrécit à la base par un ruban de cuir bouclé, comme un visage qui largisse et des cheveux très bouffants. Un bandeau nœud encadre le visage et raccourcit d'autant le front qui est fuyant. Les sourcils arqués, sont réunis à la base,

¹ Pour des « puits » qui ne sont pas sans rappeler aussi les nôtres, voir à T. Ghazouli, cf. Vissacq, *RB*, 1935, p. 80.

² Exactement sous la lettre A du croquis schématisé, *Syria*, XVI, p. 15. Nous pensions, après la fouille du printemps 1936, que cette

installation remontait à un sanctuaire antérieur.

³ *Syria*, XVI, p. 20.

⁴ Pour une étude d'ensemble des monuments de ce type, voir notre article *Sur quelques statuettes de Mari*, dans *Monumenta Pal.*, I, XXXV.

mais ils sont actuellement vides de leur incrustation faite très certainement en petites lamelles de lapis-lazuli. L'ovidement des yeux et amande apparaît un peu forcé en regard aux coquilles qui étaient encore adhérentes quoique privés de leur pupille en lapis. Le nez est pâle et les narines palpitées. La bouche petit esquissé et encore très nette qui accuse l'avantage des pommettes saillantes. Le menton est rond. La lèvre portant des lanières d'oreilles autrefois attachées à une tige en coquilles avec anneaux saillant enfoncé.

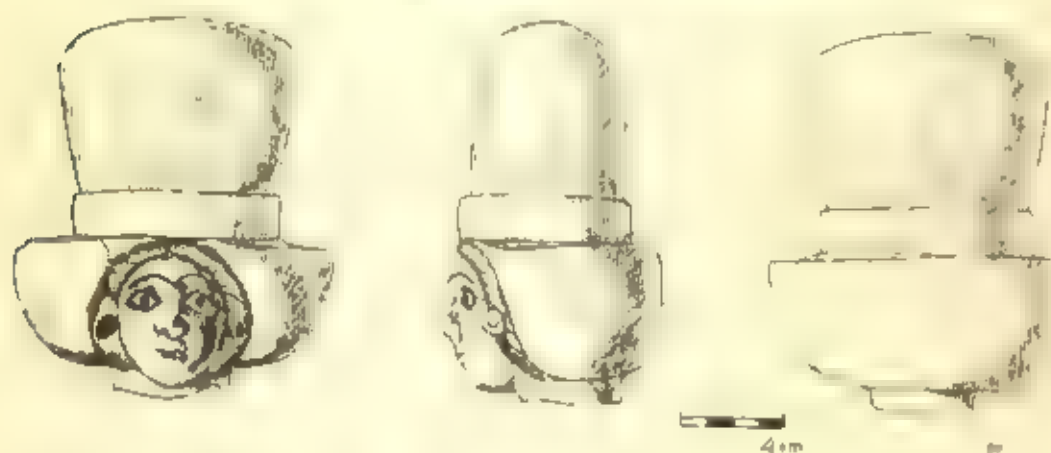
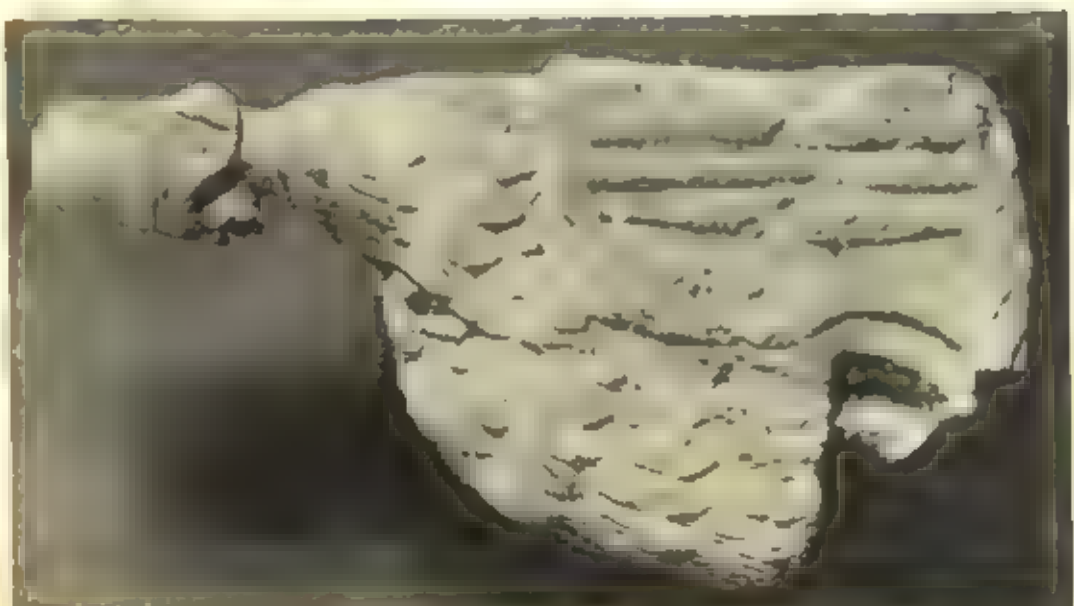


Fig. 4. — Tête d'homme à "pilos" (M. 511)

hauteur des oreilles. Tous le l'indiquent. La lèvre de gauche manque, mais on voit le trou de fixation. Cette tête et est attachée au corps de la statue, car trou d'attache est noyé dans son contour, donc fut ouverte à part. La pièce fut recueillie à une dizaine de mètres au Nord de la porte et à l'extérieur l'église. Matière : gypse.

N° 26 *Bœuf au serpent* : longueur 0 m. 271 largeur 0 m. 146 hauteur : 0 m. 086. Brut sur sa face pose ce bloc en calcaire stratifié qui fut travaillé sur sa face supérieure, de façon à détacher en léger relief un serpent enlaine sur lui-même (fig. 5). La tête fait saillie sur un des petits côtés symétriquement à une queue très effilée. Les yeux de l'animal étaient incrustés de coquilles et lapis-lazuli ; sur le sommet de la tête une petite cavité avait reçu une petite lamelle en lapis. Pour mieux faire ressortir les enroulements de l'animal l'artiste avait disposé, dans les vides, dix-sept petits morceaux de pierre gris-bleue. D'ailleurs le taille irrégulière (carrés, rectangles, losanges et



15779 9.11

Fall **r** **n** =

Year	1957	1958	1959	1960	1961	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022	2023	2024	2025	2026	2027	2028	2029	2030	2031	2032	2033	2034	2035	2036	2037	2038	2039	2040	2041	2042	2043	2044	2045	2046	2047	2048	2049	2050	2051	2052	2053	2054	2055	2056	2057	2058	2059	2060	2061	2062	2063	2064	2065	2066	2067	2068	2069	2070	2071	2072	2073	2074	2075	2076	2077	2078	2079	2080	2081	2082	2083	2084	2085	2086	2087	2088	2089	2090	2091	2092	2093	2094	2095	2096	2097	2098	2099	2100
1957	1958	1959	1960	1961	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022	2023	2024	2025	2026	2027	2028	2029	2030	2031	2032	2033	2034	2035	2036	2037	2038	2039	2040	2041	2042	2043	2044	2045	2046	2047	2048	2049	2050	2051	2052	2053	2054	2055	2056	2057	2058	2059	2060	2061	2062	2063	2064	2065	2066	2067	2068	2069	2070	2071	2072	2073	2074	2075	2076	2077	2078	2079	2080	2081	2082	2083	2084	2085	2086	2087	2088	2089	2090	2091	2092	2093	2094	2095	2096	2097	2098	2099	2100	

neux cercle) et scellés au bitume. Le bloc fut trouvé, retourné, à la porte même du temple, mais à l'extérieur du sanctuaire.

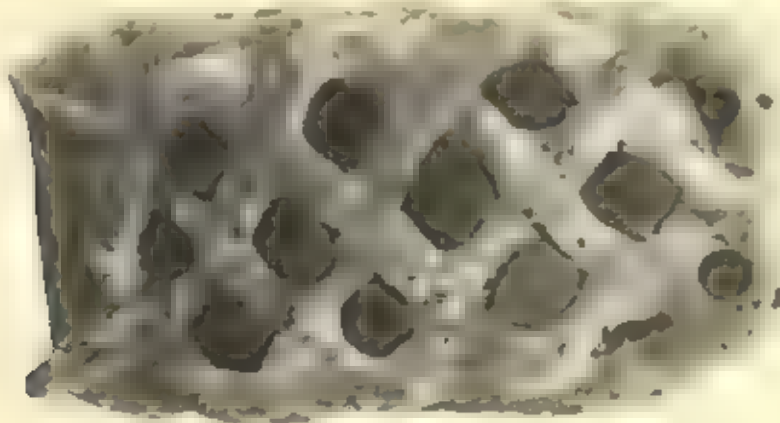


FIG. 5. — Bloc en serpent (M. 526).

(Photo ANDRÉ CHANQUET)

M. 647 Statuette de femme décapitée [1] [1] 1 — 3 [1] 6, en stypse — pot dont

âtre, semble-t-il — complétée par une tête à « polos » (M. 526) recueillie à plusieurs centaines de mètres de là (hauteur : 0 m. 444). La femme, on nous voyons une femme, est vêtue du *mitau-kaunakès*, à sept rangs et assise. Les mains sortent des emmanchures du costume dont la partie supérieure forme cap. La droite est cassée au poignet, la gauche tient un rameau (regime de dattes) qui retombe mollement sur le genou. Le siège, sans dossier, est décoré sur le côté et d'avant en arrière, de la jambe et du pied d'un taureau, d'un fuseau bachelé, évidé aux deux extrémités, enfin de bandes verticales juxtaposées. Le devant des pieds de la femme a été cassé dans l'antiquité. Cette statuette fut ramassée,



FIG. 6. Statuette de femme au rattaché (M. 647)

ainsi que les pièces qui survient dans la zone des habitations au Nord du temple et constituant des dépendances. Tout prouve évidemment l'apogée du temple.

Si l'interprétation que nous faisons maintenant de ce type de statuettes est exacte¹, il faut leur attribuer cette catégorie et identifier avec l'édosse de la fertilité les six « personnages au rameau » recueillis au cours de la première campagne² ou les six autres au des tribles. Les mâles et femelles appartenant à un édrosand ou le mâle ou le chat de la parète rituelle. Les mâles monument et les monuments et mâles ou les mâles appartenant les mâles sur le sexe. Le personnage, demandant que la statue n'est pas allongée souvent aux mâles une poitrine exagérément plate³.

M. 648. Statuette de terre cuite, en deux parties (fig. 7) (mâle ou femelle) (fig. 7) (mâle ou femelle). Le mâle ou les mâles appartenant les mâles sur le sexe (fig. 7).



FIG. 7. Statuette de terre cuite, en deux parties (fig. 7) (mâle ou femelle) (M. 648).

mais il en reste assez pourtant, pour pouvoir le reconstituer entièrement. Les deux animaux étaient couchés côte à côte, leurs antérieurs s'opposant et débordant mutuellement

l'un sur l'autre. L'animal de gauche est le mieux conservé. La tête, représentée de face, est cassée, mais on voit encore la face administrative, coupée en deux, passant les cheveux et un grand part d'autre du visage. L'animal est recouvert d'un pelage d'écriture et plusieurs rangées de motifs se chevauchant et que forment les lettres des lettres. Le reste du corps est complètement effacé. Il en est de même de l'animal de droite tant il ne subsiste que l'arrière et le ventre, ce détail de la queue attachée par la queue passant sous la patte et rattachée sur le crâne de l'animal. Cette même indication se retrouve au revers de la pièce, pour le premier animal. Aucune cavité dorsale comme c'est de règle chez les taureaux androcéphales

¹ Notre article, dans *Monuments Piot* t. XXIV.

² *Syria*, XVI, p. 123.

³ On voit encore dans les statues de Khafaje, cf. *Façonnet*, *ILV*, 9 juin 1934, p. 212, fig. 9 et 10, et sur une pièce correspon-

dante de Mari (M. 330). Ceci nous amène à rectifier une identification donnée dans notre premier rapport et à voir une femme dans la statue de Mari (M. 330) cf. *Syria*, XVI, p. 123, et pl. XXIII, f.

de l'époque le Gial II, mais sur la face de pose un petit trou cylindrique de fixation. Le monument pouvait être ainsi ou bien placé sur un socle ou bien porté au bout d'une ampe — comme une enseigne. La pierre en question est une sorte d'albâtre.

M 663. *Fragment du vase à l'angle tout céphale*. Un nouveau morceau de la vase

M 160 signale l'en passage — et trouve à grande histoire des éléments principaux. Il y a les éléments de deux registres (fig. 8). En haut, on voit la jambe et le pied de deux animaux affrontés que sépare le tronc d'un arbre (?) à bourgeon détaché. En bas, le sommet d'un portail en roseau¹⁸.



FIG. 8. — Fragment du vase à l'angle tout céphale (M 663).

LA VILLE À L'EST DU TEMPLE D'ISHTAR

Nous avons exploré toute la zone à l'est du temple d'Ishtar, où un grand quartier apparaît, sans monuments importants mais avec des habitations privées (fig. 9). Rien n'a subsisté dans cette région de la petite cité (A) adminis-

trée à la fin du II^e ou au début du I^{er} millénaire par les gouverneurs des rois assyriens¹⁹. On trouve, comme habitement en Syrie, la ville B contemporaine de la III^e dynastie d'Ur (vers 2300 avant J.-C.) — coexistait sur les routes royales de la cité des temps sargoniques et présargoniques. C. Pour le moment nous ne pouvons déceler le passage intermédiaire entre ces deux derniers habitats, ce qui confirme nos constatations de la première campagne et tendrait à prouver que Mari, après les durs combats qu'il soutint contre l'invasion sargon d'Agade — Naramsin, n'avait qu'une importance relative. Le pays

¹⁸ Syria, XVI, p. 115, et pl. XXVII, 1.

¹⁹ A ce sujet, voir W. ANDERSON, *Das Gotteshaus und die Urformen des Hauses im Alten Orient*, p. 16.

²⁰ Ce serait la ville contemporaine du gouverneur Shamesh-rish-uzur (cf. TUCKER-DANIEL, RA, XXXI, p. 139) et de tous les régnants qui le précèdent, puisque Mari est

déjà soumis à Tukulti-Ninurta I^{er}. Des vestiges de cette cité ont été reconnus dès notre première campagne dans les parties hautes du tell où l'érosion a été moins violente, par exemple en L. IV de notre plan (Syria, XVI, pl. 1). Des tombes correspondantes avaient aussi été creusées dans le Palais trouvé cette année.

des palais de la deuxième période de Lagash (de Ur-Bau à Ur-Ningirsu).

La destruction de la ville B. a attribuer à Hammurabi, puis le travail de l'érosion, qui est très caractéristique du tell) ont enterré, et se sont emparés des constructions rencontrées. On n'en peut guère tirer pour l'étude architecturale. Une seule maison complète n'a été dégagée. On voit seulement, par les sauts des

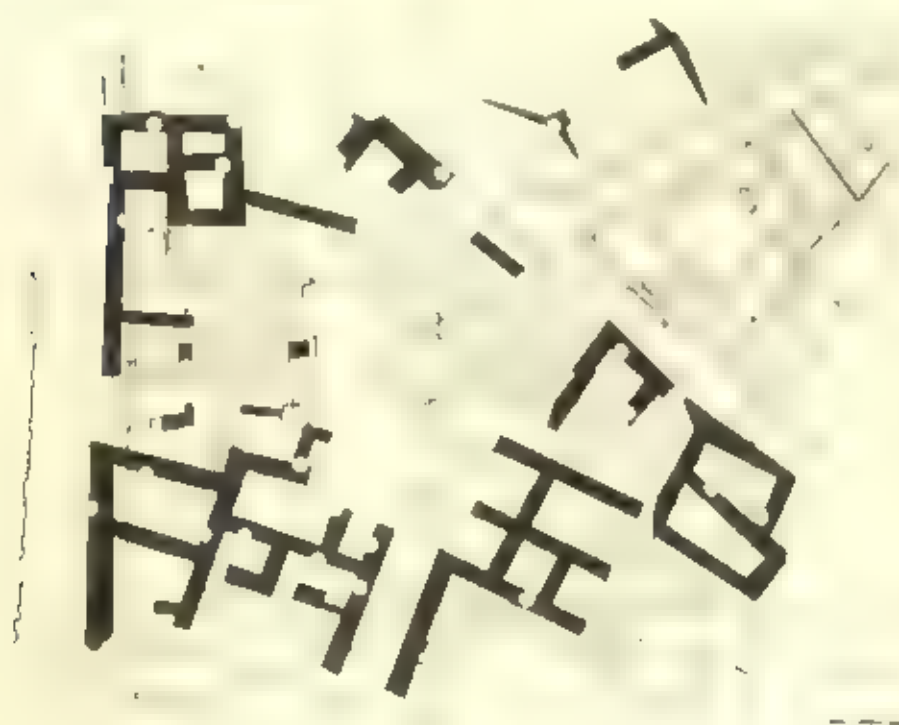


FIG. 9. — Le quartier à l'état du temple d'Ishtar (non levée, la ville B. en noir, les maisons de la ville B.)
(Plan de P. François)

étaient faites en briques crues, à l'exclusion de toute brique cuite, ce dernier matériau étant réservé aux grands monuments. Les tombes, nombreuses, étaient creusées dans le sous-sol et faites presque toujours d'un grand pithos très souvent muni d'un couvercle plat avec poignée de préhension ou quelquefois recouvert par une autre jarre. Les squelettes sont habituellement disposés ou verticalement, ou légèrement inclinés. Les enfants sont enterrés dans des jarres trapues, à large ouverture fermée par une grande assiette,

Les sépultures communaux livrées le 25 mars à Larsa sont alors groupées de façon à constituer une véritable petite nécropole.

Sous la ville B, la cité « argente » et pré-argenteuse est admirablement conservée, car si elle a souffert de la destruction à la suite des guerres, l'érosion l'a épargnée. Il s'agit d'un complexe d'habitations construites sur le *palat* de la cité intérieure, sur lequel elle pénètre pour les diverses chambres. Celles-ci sont de formes très régulières, on peut dire le trapèze semble recherché. Les maisons sont juxtaposées, groupées en files linéaires par des rues et ruelles dont le tracé a été noté le jour de l'excavation. La construction est en briques crues sur lesquelles on superpose un pisé. Les murs intérieurs peuvent être lissés à la chaux. On est préoccupé, en outre de l'aération des chambres, d'aérées sur des poutres de vauchages sont à l'intérieur des maisons, soit à l'extérieur dans la rue, car ils font l'effet de grands collecteurs, avec même cette précaution d'un « regard ». Parfois ces canaux forment un bloc un peu plus compact, avec un socle en briques crues et des pilers massifs en briques crues devaient servir à l'installation d'une véritable galerie couverte, sans doute abri des marchands et centre des transactions. Il faut noter que de la ville, et de tout temps, on va en accès au temple d'Ishtar, qu'on fasse un long détour, soit par le Nord, soit par le Sud.

Les tombes sont dans les sous-sols, elles sont à l'origine en pleine terre. Elles nous ont livré un matériel caractéristique des caractéristiques petites jarres du type de la « grande », gobelets, charbonniers, jarres carénées, anses et à décor incisé, supports d'offrandes, tout cela coexistait avec une céramique fine, noire, avec un décor incisé et lustré. Avec noblesse, gobelets et des bronzes (lances, poignards, épées) quelques bijoux, boucles d'oreilles et bagues en or et un bracelet d'or très riche les thèmes caractéristiques de l'époque (chien-loup, bœuf, au combat, au combat contre des fauves). Nous n'avons noté dans cette région aucun cas d'incinération ou de désarticulation, comme dans le premier le niveau époque (1935). Seule existe la pratique l'inhumation, une telle l'inhumation peut parfois lieu de cercueil.

¹ Syria, XVI, p. 7.

LE PALAIS

C'est en voyant en l'un de ces quatre cas (cf. IV) un travaux claudes, avec ce lisse et la fureur au fil profond, stratigraphique, par nous avons trouvé le Palais des princes de Mari, de la fin du III^e millénaire (fig. 10)¹⁾. Le

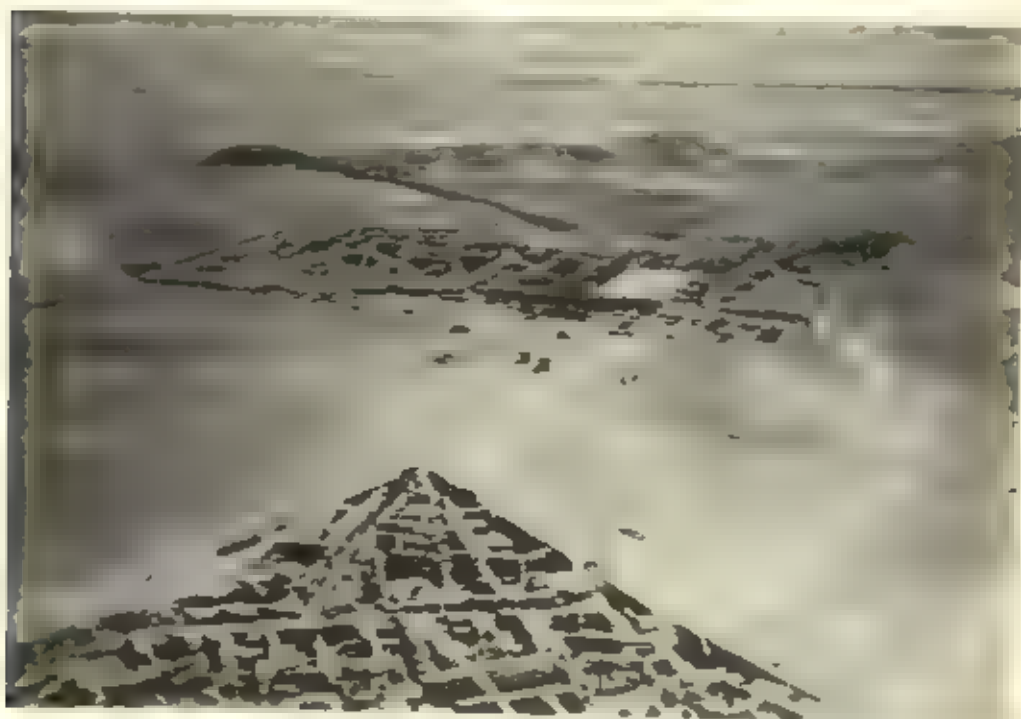


Fig. 10. — Les deux chantiers de Mari : ville et palais. — A gauche : le palais, à droite : la ville.

choix de ce secteur était commandé tout naturellement par la hauteur du tell en cet endroit (13 m.) au-dessus du niveau de la mer, ce qui laissant supposer une parfaite et complète superposition des couches à étudier. Dès le premier jour de la fouille (28 janvier 1931), il fut évident que l'on se trouvait, dès la surface, au milieu d'écroulis de monuments énormes, dont des pans entiers avaient « versé », ce qui rendait au début très malaisée la distinction

¹⁾ La photo par avion montre parfaitement l'emplacement des deux chantiers. Au premier plan, l'angle du quartier pré-argonique et

fig. 9, au second, le palais à la forme de « anneau » (voir fig. 10).

de ce qui était ou n'était pas en place. Au bout d'une semaine, là où nous avions vu d'abord un « passage », apparaissait une grande « cour intérieure », la première d'un immense Palais (pl. III, 1). Ouvert au début sur 100 mq., le chantier devait s'élargir et son développement pris par les recherches, tous les ouvriers devaient être concentrés en cet endroit. La totale « décapage » du quartier pré-sargonique ou du temple d'Ishtar étant momentanément interrompue.

La découverte de ce Palais (pl. V) sensiblement « triale » construction massive et extraordinairement bien préservée (par ses trois « murs » élevés encore à plus de cinq mètres de hauteur) va nous donner une documentation de tout premier ordre. C'est, de nos jours, l'ensemble architectural du III^e millénaire le plus complet qui soit jamais sorti d'un chantier de fouilles mésopotamien¹. Encore n'avons nous réussi en dix jours, après plus de deux mois, et avec une moyenne journalière de 250 à 300 ouvriers, qu'une « petite » partie. Les photos de l'Aviation française du Levant, examinées avec un peu d'attention, laissent entrevoir un développement encore plus imposant de ce complexe qui fera du Palais de Mari, un des plus grands de l'antiquité. En état de saison, nous avons débarrassé un ensemble de 69 chambres ou cours, qui recouvrent déjà une superficie de 5.000 mq. Il en reste certainement au moins autant, sinon plus, sous terre, et nous estimons que la surface bâtie ne sera pas loin d'atteindre un hectare et demi, les magasins, dépôts et dépendances, à l'extérieur de la résidence, n'étant pas compris⁽²⁾.

Ampleur d'une part, conservation de l'autre. Certes, tout n'a pas subsisté de la même façon. L'érosion a emporté beaucoup, spécialement sur les pentes, mais au centre du tell les murs sont debout sur une hauteur moyenne de 4 à 5 mètres (fig. 11), ce qui ne signifie pas d'être extrêmement précieux, car cela nous donne des portes intérieures, cela nous permet aussi de mieux étudier la question de l'éclairage de chambres qui ne reçoivent pas toute leur lumière directement de « cours » intérieures. Cela nous donne enfin souvent une quasi-certitude, quand il s'agit de déterminer l'exacte « élévation » du monument.

¹ On peut songer par exemple au temple « Gurgurka » d'Irak (W. J. B. W. J. B., *The Gurgurka Temple*, 1920, pl. VI-VII) ou au palais de Sargon d'Assur (F. J. B., *Excavations at Assur*, 1920, p. 23 et fig. 10). Comparez le palais assyrien

d'Assur (F. J. B., *Excavations at Assur*, 1920, p. 23 et fig. 10).

² Le développement du Palais est évalué d'après le premier « état » de la III^e campagne (28 janvier 1936).

Il ne peut être question, dans un rapport préliminaire, d'étudier dans le détail cet ensemble dont nous ne sommes que le premier aperçu. Les caractéristiques essentielles. Les architectes ont conçu, pour le plan, surtout à l'avoir procédé par étapes. Ils ont régulièrement établi la maison sur un grand terrain d'une grande cour généralement oblongue ouverte au sud et d'un bras continu occupant plus ou moins entre elles la cour, assurant les échanges et surtout, vu la hauteur des portes, assurant l'éclairage. Sur la des fenêtres, elles ne peuvent être que de dimensions restreintes et on ne pourrait guère les restituer



Fig. 11. (Coupe de P. François.)

qui à l'endroit où sont posés les talus des terrasses, sortes de « lanternes » entre les poutres de la toiture. Mais vu la hauteur des portes, elles ne permettent de passer de la cour d'un bout de la maison à l'autre, et les portes ont pas de 5 mètres. Elles se devaient certainement plus (15-20) des fenêtres ne nous semblent pas indispensables car la cour est suffisamment d'espace pour entrer, et les portes ne peuvent pas de la cour mesure la pleine clarté sans bords de portes. D'autant que pour donner se défendre aussi de la chaleur qui en été, est dans le pays, est d'autant.

Les blocs pour chambres sont juxtaposés, mais entre la région Sud et l'aile Nord, il y a une deviation évidente des lignes, qui tend à prouver que tout n'a pas été construit au même moment mais que la maison fut faite après

La fouille de 1936 prouve qu'il n'y a pas de fenêtres, car nous avons retrouvé par nous trois (complètement) les portes et les murs.

En 1936, nous avons trouvé, à Turenne, dans la région Nord, il n'y avait qu'un mur et les portes, par conséquent.



Fig. 1. Fontaine de la Vierge à la Chapelle.



Fig. 2. Niche de la Vierge à la Chapelle de la Vierge.



Fig. 3. Niche de la Vierge à la Chapelle de la Vierge.



Fig. 4. Niche de la Vierge à la Chapelle de la Vierge.

PALATIE DE MANU.

coup, avec assez d'adresse d'ailleurs. On sent bien le raccord dans l'axe des pierres 23-24. Il y a de même une différence d'orientation entre le bloc 23a et celui construit en fonction de la cour 31 et celui construit en fonction de la cour 31 — ce que prépare adroitement l'alignement des casernes — baignues réservées dans la muraille d'enceinte Nord.

La construction a utilisé avant tout la brique crue d'un grand module (42 cm. \times 42 \times 10-17 \times 30-10 avec parfois des fondations en briques cuites ou en pierres. Le matériel d'appareil explique pourquoi les murs de 3 à 4 mètres d'épaisseur abiment autour des cours (1 et 65) ne sont pas rares. On comprend de même la masse de l'enceinte à laquelle elle est dérogée à l'angle N. O. Les briques crues sont jointoyées à la terre et les parois intérieures sont habituellement recouvertes d'un épais enduit de terre avec paille fâchée. Très souvent le bas des murs est rehaussé par une plinthe bitumée recouverte d'un encadrement des portes. La plupart du temps les sols sont dallés de belles briques cuites (32 cm. \times 32 \times 6 cm.) recouvertes d'un pavement de plâtre compact — ceci spécialement dans le bloc de la cour 31. Plus rarement ils sont faits de simple terre battue (cour 11), mais en tout cas ailleurs, on a utilisé la brique cuite pour les dispositifs d'évacuation des eaux de pluie ou usées.¹

Toutes les chambres avaient été soigneusement aménagées. Plusieurs salles de bains (une ou deux baignoires en terre cuite, chambres 11, 17, 48, 7, 45) sont quasi intactes. La mieux conservée (ch. 7) est aussi la plus typique (pl. III, 2). De forme oblongue (3 m. 70 \times 2 m. 70), on y trouvait toutes les « commodités » attendues. Deux baignoires étaient placées côte à côte sur un socle dressé à l'angle de la pièce. Vraisemblablement l'une était destinée à l'eau chaude, l'autre à l'eau froide. On les vitait en les épousant et l'un a retrouvé le recipient utilisé, avec la niche murale ou ouïe encastrée. A un autre angle, une cheminée, faite de matelons de terre cuite (diamètre 0 m. 29), placés bout à bout et enrobés dans un épais enduit. A la base le conduit s'évasant formant un véritable « manteau » avec les traces de la fumée du brasero installé à cet endroit. Enfin à l'autre angle, un w. c. « à la turque », fait de deux socles de briques rehaussés avec au milieu la rigole d'évacuation en pente. Les bases des murs tiennent en briques cuites et

¹ Pour l'usage assyrien de la terre battue dans les salles des palais cf. THOMAS, *Assyria*, op. cit., p. 36.

le bitume n'avait été ménagé ni sur elles ni sur le pavement, ce qui en assurait la parfaite étanchéité.

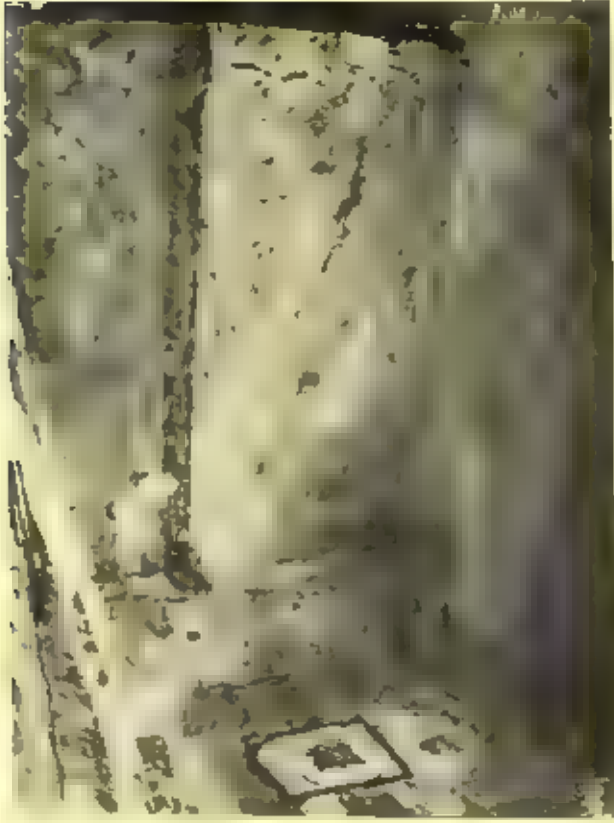
Des astensides ou accessoirs au ménage aidant à le trouver parfois ce qui fut une cuisine (cf. 4) avec plusieurs jarres alignées, la chambre à l'angle du mur Sud, avec plusieurs jarres alignées, une cuvette, une fontaine de baignoire pour la provision d'eau.

Il ne faut pas se méprendre que c'est dans cette région que l'on ait rangé tout les archives conservant sur de véritables « grands livres » les redvances en nature apportées au Palais. Dans la chambre 5 qui s'ouvre sur la cour I (pl. III, 1), 1 600 tablettes étaient entassées, enfermées dans des jarres alignées et superposées contre la paroi Sud. La scène se reconstitue d'ailleurs fort bien : cinq immenses jarres sont encore en place dans la cour I, qui furent remplis des produits des champs et des jardins, qu'on s'enrichit véritablement d'un emprunt à l'étranger par un service en pierre. La pièce n'avait livres et était à deux pas des douanes, au point d'entrée de la ville.

C'est d'ailleurs dans cette zone du Palais que nous verrions volontiers les manifestations de la vie administrative de l'Etat. Par contre, nous croyons pouvoir retrouver les appartements privés du prince et de sa famille dans la région Nord, autour de la cour 31. Le logement y est, en effet, beaucoup plus soigné et plus raffiné. Le sol est fait d'une pierre grise, partie la groupée d'un plâtre épais et non lisse. Les murs sont peints en bandes crues, mais l'enduit de terre et paille bachelé est souvent recouvert par un fait de chaux ou de plâtre crénelé biscauté. Les soignées soulignent le fait les parois, mais surtout les pierres sont souvent décorées. Les thèmes varient l'ailleurs et utilisent aussi bien les motifs purement géométriques que des représentations humaines. C'est ainsi que la cour 31 est décorée, à l'an 80 du pavement par une frise en bleu de cobalt, composée de deux torsades en S renversées avec point central, s'entourant respectivement entre deux étroites bandes blanches et séparées l'une de l'autre par une monture en creux (pl. IV, 2 et 3). Les chambres 33 et 36 ont été décorées par la juxtaposition de trois bandes (pl. IV, 1), respectivement d'un bleu noir, d'un

1) Ce n'est pas exactement le thème de la « treize ». On rencontre cette torsade sur des cylindres, ainsi par exemple, L. DELACOURT,

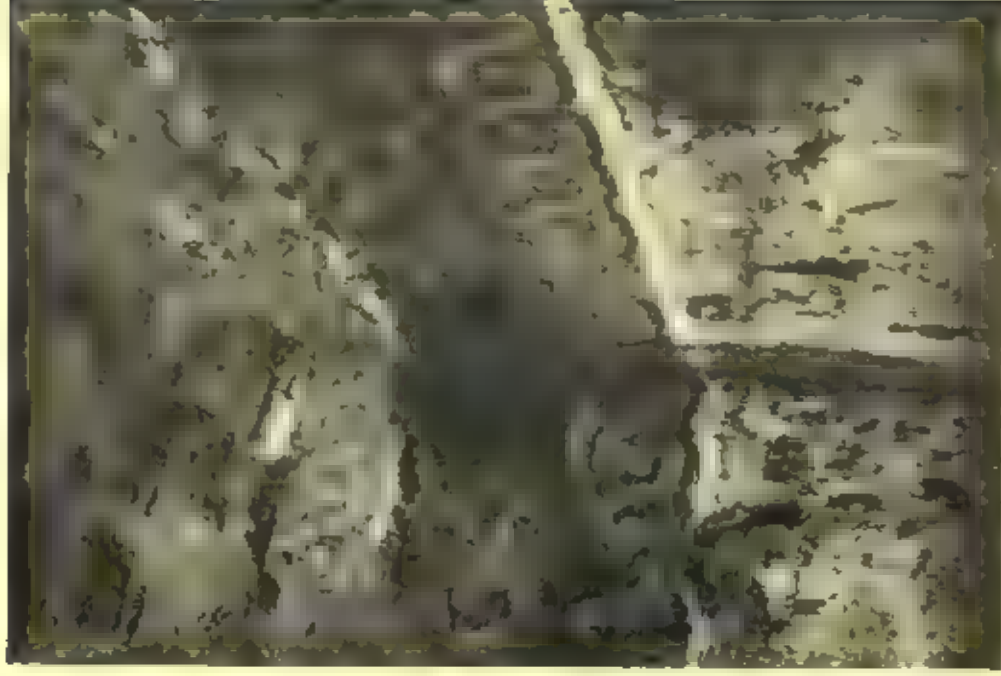
Catalogue des Cylindres orientaux, Acquisitions, n° 5198, pl. 106, 25.



1. Detail of the wall of the church of St. George, showing the small, square, recessed niche or opening.



2. Detail of the wall of the church of St. George, showing the large, rectangular, recessed niche or opening.



3. Detail of the wall of the church of St. George, showing the large, rectangular, recessed niche or opening.

rouge, noire, disposées à des hauteurs variables selon les parois. L'un d'entre eux, au milieu de la salle, la fente centrale, étant régulièrement percée de trois carrés disposés à intervalles sensiblement réguliers (0 m 75 moyenne) et ayant servi certainement à accrocher des motifs en brique (p. 82-83). Dans la chambre 34 furent capotées les charnières attestant les thèmes différents : main ouverte, pan d'un vêtement, étoile.

Toutes ces peintures furent posées sur un enduit de terre. Le revêtement châtre ne commençaient donc à se salir trop pour qu'on puisse en tirer un résultat favorable ni à la conservation, les peintures à travers quatre siècles, ni, au contraire, à leur déviation. Peut-être cependant, après nous, lors des prochains travaux, la chance de trouver une véritable fresque murale, car si l'on en juge l'après l'examen de la porte Est de la chambre 33 la pièce voisine et encore sous terre, serait décorée avec une technique toute différente, les couleurs étant posées elle fois sur le plâtre lui-même.

À l'Est de la zone d'Haye cet édifice est apparu au complexe. L'un tout autre genre. Il s'agit d'une grande cour à orientation 20 m x 10 m, sensiblement orientée E-O, prolongée du côté de l'Orient par une petite tribune oblongue 3,5 m 43 x 2 m 22, surélevée de quelque 1 m 20 par rapport à la dite cour et à laquelle on accède par un escalier de dix marches, encadré par un majestueux portail à double redan et large de 4 mètres (pl. VI, fig. 2). L'identification de tout cet ensemble ne saurait faire de doute. Nous devons y reconnaître une grande cour d'honneur avec la chapelle du Palais². Tout est remarquablement bien conservé. Les murs de la cour se dressent encore à plus de 10 mètres de hauteur, mais, pour un calcul fait par M. François, calcul basé sur l'examen soigné des parois effondrées, nous savons qu'autrefois ils s'élevaient aux environs de 20 m. Six portes, sans compter celle de la tribune, ouvraient sur cette cour, la faisant communiquer avec les autres parties du Palais. Celles du Nord sont plus larges que celles du Sud ou de l'Ouest, mais les charnières passaient certainement pas

¹ De l'époque d'el-Obéid à celle des palais assyriens, on employa des « clous » à la fois utilitaires et décoratifs, cf. W. ANDERSON, *Das hollandsche*, p. 79-83.

² Malgré des différences, l'ordonnance de ce complexe rappelle assez celle du palais de

Bilalama, avec la « salle du trône » oblongue, dans l'axe d'une grande cour (cf. FRANÇOIS, *etc.*, n° 16, fig. 16). Notre installation répond à la « Scheintür » et au « Postament », cf. W. ANDERSON, *op. cit.*, p. 47.

Le sol de la cour est en terre battue, pour l'écoulement des eaux pluviales, une partie singulièrement ménagée. Tous l'axe, ou l'axe parrails sont un once par deux petites zones en briques cuites. Par contre, la partie orientale devant la *cella* tripartite est en briques cuites brunes. Il en est de même de la *cella* et du grand escalier sur les marches 2 et 4 de quel qu'un des escaliers et l'autre ayant de disposer de briques cuites brunes. Dans l'un de ces cols, cinq tombes en bronze furent trouvées, les autres étaient vides.

Dans la *cella*, nous n'avons ramassé que le lac rampe, cassé et brisé, d'une grosse pierre de la cour avec traces de mortaise. L'empereur de la livrait. Elle était la chapelle du culte royal, après l'assaut le prince, la font de la cour de l'enduit qui n'est de pierre (2 m. 22 - 2 m. 20), désigne évidemment (pl. VI, 3 et 4). Basculés, trois soles en pierre tendre, destinés certainement à de petites statues, gisaient au pied du grand escalier. Deux peuvent être replacés sur les massifs en briques cuites qui en laient le portail à relans. Le troisième était peut-être en laite une mer.

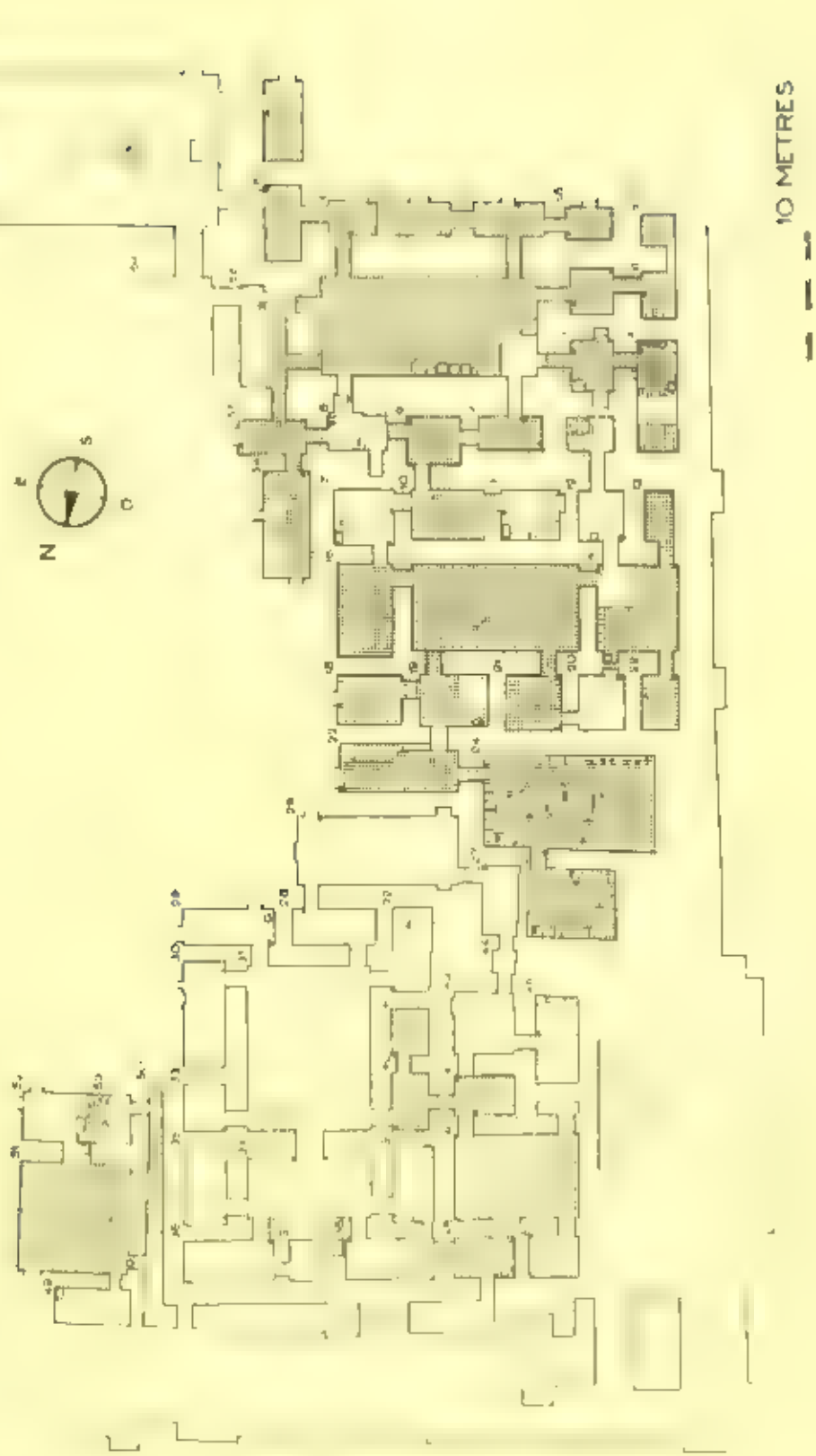
Cette cour était ouverte, mais tout le long des parois, un arc en arc était disposé à 2 m. 20. Le sol, supporté par de petites poutrelles, tout ce que nous avons retrouvé les emplacements exacts, grâce aux trous de leur logement. C'est par faitement net sur cha un des murs où les cavités ont été nettoyées de la terre des effondrements qui les obstruaient. On remarque, etc. dessus de la pierre ou nous voyons, à l'empereur, le trône, etc. double rang de trous, qui correspond à l'une part à l'axe de l'axe au trône, qui l'autre part le siège royal et l'axe qui protège tout à la fois du sol et de la pluie, mais les toits en terrasses des pièces avoisinantes avaient cessé de border sur la cour et ces sans l'ordre à ces superstructures, par rapport à de gros champignons en terre cuite (les plus gros ont 0 m. 25 x 0 m. 20), dont 21 exemplaires furent ramassés, sans que nous ayons pu en comprendre des maintenant la véritable utilisation. Tous ces murs et l'arc construits en briques cuites, etc. etc. etc. etc. de grand etc. etc. en 11 - 0 m. 11 - m. 11), et recouverts extérieurement d'un revêtement de boue armée de paille, peint en rouge. Une plinthe bitumée (0 m. 20) courait tout autour, relevée aux enca-

Une assise ou similaire se trouve dans le mur de la Kutha ou la Mosquée.

MARI -

- LE PALAIS -

AVRIL 1935



drements des portes et sur la paroi orientale, d'un part et d'autre du portail a rebrous.

Une autre partie du Palais merite encore une mention speciale. Formant transition entre la zone administrative et le groupe des appartements privés, deux salles (24 et 25) et sont aménagées en écoles (pl. III, 1 et 2). Dans la plus grande (24) précédée d'un antichambre-passage au pavement caes, quatre rangs de banquettes en briques crues étaient alignés et profonds de deux autres entre les murs S. et N. ou le rang se replie le long du mur E. Ces bancs sont à une, deux, et pour les plus grands, à quatre places. Après un tel séjour sur le dallage, des banquettes peu profondes, à fond et à rebrous plats, qui laissent tout le fond « écritures », épures, de très nombreux « syllabes » constituant le matériel scolaire et de nombreuses tablettes. A la base et sur le côté du 4^e banc, rangée des grandes banquettes, une brique percée indiquant un puits s'élève en pierre et s'enfonçant à plus de 10 mètres de profondeur.

L'école attenante (25), a un niveau sensiblement surélevé, est plus petite. Elle n'a que trois travées de banquettes. Au centre, 8 grandes banquettes (4 sont enluminées à trois ou quatre places, adossées au mur N. et S. respectivement, 7 ou 8 petits bancs, les aussi des « écritures » et du matériel scolaire. Ces deux écoles étaient couvertes, car on retrouve les traces de l'incendie du poutrage, tout à la fois au bas des murs et le long des bancs au milieu desquels nous ramissions l'importants matériaux. Les tablettes, ce sont les premières écoles retrouvées, aussi parfaitement conservées. Écoles de scribes, annexes au Palais, il n'y a d'ailleurs rien de plus que de normal.

Avant l'en-tour avec la partie plus spécialement architecturale, mentionnons deux autres points importants. Le premier a trait à la fortification de l'ensemble. Celui-ci, autant qu'on en puisse juger avec un dégagement achevé, est enfermée dans une muraille de briques crues, spécialement chargée à l'angle N.-O. Mur avec crénelures et casernes à l'écart, suivant l'œuvre de pierres raides et galbe, vraisemblablement pour asscher la masse de la construction. L'érosion très forte dans cette zone — on se trouve précisément au bas de la pente du tell — ne permet malheureusement pas de dire à quelle hauteur s'élevait le bastion d'angle, dont les assises de fondation sont en beaux blocs de pierres soigneusement appareillées. Un chemin de roules semble avoir été prévu, dont nous avons retrouvé une (les sections, celle-ci en plan incliné 50),

permettant une circulation aisée entre le plan inférieur des chambres et le revers supérieur du rempart.

Le dernier point à souligner est le soin avec lequel les plus petits détails ont été exécutés. Nous avons parlé précédemment des peintures, les dallages et les pavements. La plupart des chambres avait les portes ordinairement en charnières, les portes juxtaposées formaient intérieurement un poteau servant de montant tournant sur une pierre de souf logée au fond d'un coffre en briques cuites⁽¹⁾. Portes qui ne recouvraient certainement pas tout le vide du passage et qui laissent donc toujours un grand vide. En tout cas le seuil était recouvert des carreaux de souf ou des carreaux de souf séculés, car dans les fagots de ce rempart nous avons le plus souvent trouvé les restes d'anneaux sacrificiels rituellement brûlés. Enfin le plus grand souci se révèle dans l'aménagement des événements d'égouts et parafus des eaux de pluie provenant des terrasses recouvrant ces escaliers verticaux et des eaux usées des cuisines, salles de bains ou WC. Des pentes sont prévues pour diriger ces eaux vers les drains qui courent dans les sections latérales pour assurer l'égouttage parfait et qui sont recouverts de leur sole. Leurs vides ont entre 8 et 12 mètres, entièrement construits, soit en anneaux de céramique, soit en appareillage de pierres. L'étude de ces évènements et de leur dispositif nous aidera à comprendre l'agencement des terrasses et l'ordonnement de l'habitat, qui n'est pas toujours aisée, entre les chambres et les cours.

Il serait prématuré d'apporter en ce moment un projet d'élévation de cet ensemble. Le bâtiment de nature d'abord à être achevé, apparaît le plus probable n'est pas un mur aveugle et certainement, en regard de la seule différence dans l'épaisseur des murs, les parties de l'édifice devaient se dresser plus haut et dominer le reste⁽²⁾. L'entrée principale est encore cachée. Il n'est pas impossible qu'elle soit du côté de l'Est, peut-être en relations avec le point culminant du tell (I, V) et qu'on y ait été par le long corridor dont le débouchement n'a été qu'amorcé.

⁽¹⁾ Pour l'étude de la porte dans la construction orientale, W. ANDRAK, *op. cit.*, p. 36. Le système de fermeture ou de enchevêtrement des portes du Palais de Mari n'est pas encore complètement élucidé. On a peut-être utilisé ces « chevilles » mentionnées dans une prière

aux « dieux de la nuit », publiée par G. Dossin, *RA* XXXII, p. 180.

⁽²⁾ Ceci est confirmé, comme nous l'avons signalé plus haut, par les fouilles de la III^e campagne printemps 1938.



Fig. 1. Stone block.

Fig. 1. Stone block. (Scale 1:100.)



Fig. 2. Stone block.

Fig. 2. Stone block. (Scale 1:100.)



Fig. 3. Stone block.

Fig. 3. Stone block. (Scale 1:100.)

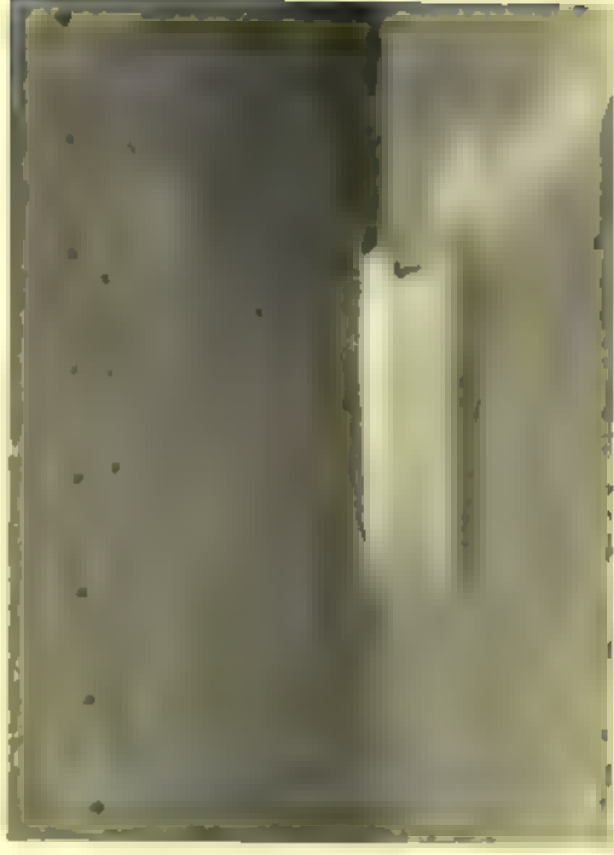


Fig. 4. Stone block.

Fig. 4. Stone block. (Scale 1:100.)

LES DOCUMENTS RELEVÉS DANS LE PALAIS.

Le Palais pillé et rasé en l'an 1750 nous verrons, à l'époque où — dans quelles conditions — ne pouvait nous abandonner *a priori* que fort peu de choses précieuses. La réalité fut heureusement différente. Il y eut tout d'abord un très important bulin épigraphique : plus de 2.500 tablettes recueillies, la plupart dans la pièce aux archives (5), le reste un peu partout, mais un bon nombre dans l'école (24). Un disque en terre cuite (diamètre 0 m. 39, épaisseur 0 m. 04), tête géante d'un clou de fondation et inscrit d'un grand texte historique, fut ramassé retourné, dans un coin de la chambre 18 (fig. 12). Ce document, traduit par M. Thureau-Dangin¹⁹, nous donne deux nouveaux noms de rois de Mari,

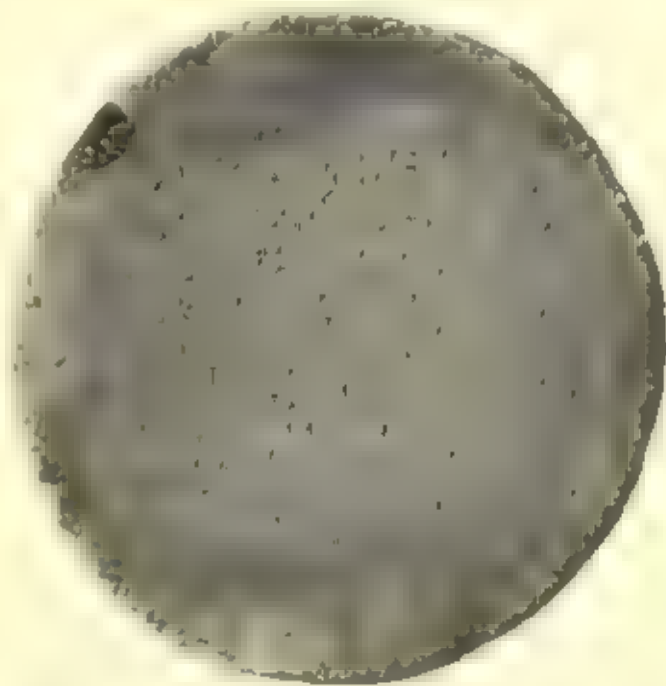


FIG. 12. — Le disque inscrit.

Iahdun-Lim et Iagid-Lim. Le premier, qui se dit roi de Tuttul (Ht) et du pays de Hana, célèbre sa victoire sur sept rois et la prospérité qu'il a fait régner dans la région dont il développa l'irrigation. Il fit aller Meri-Tirqa 'Asharah et construisit « en un lieu de ses » une ville nouvelle qu'il appela Dar-Iahdulum. Le texte se termine par les malédictions habituelles contre quiconque déplacerait ou altérerait l'inscription, et pour le châtiment annoncé,

¹⁹ THUREAU-DANGIN, *RA* XXXIII, p. 49-54. Contrairement à M. Thureau-Dangin, nous pensons que les deux rois de Mari doivent être

classés comme le disent les textes de la ville de Hammurabi.

sont invoqués les dieux vengeurs Anu, Enlil, Shamash, Ashur et Shumagan, les deux premiers étant une nouvelle fois mentionnés dans la prière.

Plusieurs briques inscrites, et, moreover, ont été aussi retrouvées dans les décombres du monument, dans la région de la grande case où l'on trouve

donnent un autre texte de six lignes, où M. Thureau-Dangies a pu lire malheureusement le nom de Ilum-ishar (Dieu est juste) shakkarak de Mari¹¹.

Le document de beaucoup le plus important est une statue en pierre noire (M. 800), représentant un prince, dont une courte inscription de 3 lignes gravées en haut et sur le côté de l'épaule droite, donne le nom et le titre : Ishup-ilum (Dieu a maintenant en vie), shakkarak de Mari (pl. VII). Le personnage (hauteur : 1 m. 32), pieds nus, mains jointes, est debout dans l'attitude recroisée de l'adoration. Il est vêtu d'une robe bien ajustée, qui laisse dégager non seulement l'épaule



FIG. 13. — Tête d'Ishup-ilum

et le bras droits, mais les trois quarts de la poitrine, le nez, le droit et le saillant. Le costume semble fait d'une seule pièce d'étoffe, bordée d'un long galon frange et bordée par derrière en arc de cercle. Tout le tissu, bien ajusté et tiré en biais dans le dos, forme emmanchure d'où sort la main gauche.

Le prince est barbu et sa tête est coiffée de la calotte serrée sur le front et

¹¹ De nouvelles briques au nom d'un autre patron ont été retrouvées récemment à Mari (rapport 1936).



sur la nuque par le bandeau plat additionnel sur lequel se bercent les oreilles (fig. 13). La barbe mangé la plus grande partie du visage. Prenant naissance sous le bandeau et distribuée en trois rangs de boucles calanastées et ondulées, elle tombe sur la poitrine une tresse en carré, les tresses longues finies terminales enroulées partie à droite, partie à gauche. Contrairement à toutes nos statuettes (religieuses de la première campagne) l'homme porte la moustache très large qui débute sur la lèvre supérieure¹. Elle est traitée en une bande coupée les petits traits parallèles et relâchée au milieu, à l'axe du nez. Ce caractère marque dans l'antiquité. Les yeux sont larges, la pupille rutilée, les paupières ombrées par un bandelet de peau. Les sourcils très dras réunis à la racine sont sculptés en relief et dessinés en arc de entre deux lignes incisées.

Des plis de la ceinture et des muscles du torse contractés, se dégage une impression de force virile. Celle-ci est encore accentuée par la silhouette trapue du personnage, sa poitrine bombée, son fémur droit saillant. L'ergonomie musculature du biceps, les poignets épais et les chevilles lourdes. Rien n'a été sacrifié à l'élégance, à laquelle ne contribue pas non plus la ligne très accentuée du socle que la robe moule étroitement. L'idée qui se dégage de cette statue est donc avant tout celle de la puissance et de l'énergie du chef qui se résiste à plus puissant que lui. Ishdun-il en gisant, renversé sur le dos dans la cour 67 au pied de l'escalier de la chapelle et non loin de la porte ouvrant sur la chambre 67. Sans doute avant-il été dressé à proximité de la divinité devant laquelle le prince s'était fait représenter en admettant l'emplacement exact, dans la cour, n'a pu être obtenu². N'ayant pas encore la possibilité et les éléments suffisants pour dresser une liste stylistique complète, il est difficile de dater très exactement cette statue. Nous la croyons antérieure à celle dite le Puzur-Ishtar et contemporaine du début de la première dynastie de Babylone.

M. 684. Dans la cour 14, et toute recouverte de cendres, une très belle tête

Fragment de visage avec barbe et moustache, Syria, XVI, pl. XXVI, 5.

¹ D'après nos relevés de la 10^e campagne (27 janvier 1933), il est probable que le palais avait été dressé quelque part, en

SYRIA. - XVII

face de la cour, sur un vase pressant dont nous avons découvert la statue. Il fut traîné par terre, selon l'usage, vers la porte 67 et nous l'avons ramassé.

de lion en terre moléramment cuite fut ramassée sur le pavement (hauteur 0 m 10). La tête est représentée à queue onychote et les crocs menaçants (fig. 14). Un collier de poils encadre ce mufle très expressif, où les yeux sont



FIG. 14. — Tête de lion (M. 624).

en relief dans le creux et la moustache schématisée par cinq traits incisés. La pièce devait décorer un siège ou un meuble, sur lequel elle était fixée grâce à un tenon de mortaise.

M. 826 Une petite tête de déesse à « polos », trouvée dans la grande cour 65, est une épave du temple d'Ishtar des temps présargoniques. A la suite de quels avatars elle se trouvait dans le Palais, nous ne savons⁽¹⁾. Après examen

il apparaît possible d'adapter à une statette acéphale (M. 617) de cette classe, qu'elle semble devoir compléter parfaitement (p. II, I et II). La pierre (hauteur 0 m 047) est traitée selon le style basotelléen des yeux brillants débordant de la cavité et un bandeau malle serrant le front et les tempes. Malgré la cassure antique du nez le visage est encore d'une grande finesse. Les yeux sont en relief dans le creux, l'arcade sourcilière en léger ressaut, la bouche petite avec des lèvres plissées qui esquissent une moue, qui accentue encore le pli en arc de cercle de la joue. Le menton est pointu et droit.

Une douzaine d'objets cylindres fins et rainurés ou l'un peut songer de retrouver le thème de la boisson au chalumeau (M. 662) à côté de scènes d'adoration (M. 788, 828) qui rappellent le style de l'époque de Larsa. Cette dernière est encore attestée abondamment par de très nombreuses empreintes sur bouchons de jarres, recueillies spécialement dans la chambre 20

(1) Elle fut certainement liée à la terre des temples de la construction assyrienne élue.

(2) Laquelle nous l'avons recueillie. Metas au temple d'Ishtar, p. 100.

Devant nous hâter dans l'énumération des petits objets — dont encore, parmi les plus précieux, une très belle épingle recouverte en bédouit (M. 79), une petite tête d'homme imberbe en coquille (M. 78) et un pectoral en lapis-lazuli (M. 763) représentant un cerf couché de profil, la tête, le face.

Il est assez malaisé de se rendre compte de l'amplement du Pileos. Une abondante ceramique fut recueillie, dont l'étude d'ensemble ne saurait être faite qu'à la fin du dégagement du monument. Disons seulement que la technique inspire tant à la fin du Sud et du Nord, Mari formant la transition naturelle entre le groupe suméro-acadien et les centres phénico-syriens et anatoliens. De nombreux revêtements en bronze destinés aux montants de porte ou au pourtour intérieures des terrasses furent aussi recueillis, surtout dans les pièces de la zone comprise entre les cours I et IV. Non seulement les traverses de bois, mais encore des poutres complètes étaient conservées, en différents endroits (chapelle 60, chambre 9). Non moins intéressants, les restes d'un escalier intérieur en bois, relevés dans la pièce 23, qui sert d'archaïque à la salle 24, et dont les marches carbonisées étaient restées lessementées exactement sur la face du mur contre lequel elles s'appuyaient.

Pour en terminer avec ce chapitre, nous trouvons enfin un «tableau» rectangulaire (n. 74 x 1 m. 38), en bois, retrouvé effondré sur le pavement de la chambre 40, au mur 0 de laquelle il était accroché (fig. 1). Le grand cadre, fait sur ses montants verticaux, décorés d'une incrustation de quinze rosaces en coquille, la tranche étant elle-même décorée d'une ligne de «charrois» en même matière. Au centre, latéralement, un panneau de bois était sculpté. Une scène historique entourée entre deux guirlandes en pâte rouge. Le bois ne se prêtait pas à l'inscrption, il était des plus malaisé de reconstituer le sujet, en grande partie détruit. Le travail semble avoir été sculpté en creux, les personnages étant adossés en pâte rouge, ce qui a permis d'en voir quelques-uns. On distingue, d'une part, des guerriers armés de la massue ou d'une lance, qui passent à droite, libéraux avec d'autres qui vont vers la gauche. A droite, un serviteur étend la main pour recevoir le gobelet que tient un personnage assis. La partie inférieure du monument était divisée en huit compartiments par trois nantes bandes de bois verticales, assemblées avec une large bande latérale, le tout incrusté de rosaces en coquille, un peu plus petites que celles des montants extérieurs. La partie supérieure est plus endommagée, mais sur

deux panneaux verticaux (sol 5), droit et gauche, on voit sculpté deux grands personnages se faisant vis-à-vis. De celui de droite, le seul reconnaissable, les mains sont levées en adoration, ou bien vers un thénos central représenté dans un rectangle maintenant vide, ou bien vers un disque en pâte rouge placé au milieu du sommet du monument. Les dimensions du « retable » ont été très exactement mesurées, grâce aux empreintes laissées sur le sol par le bois qui compose la *décoration en coquille* et *retrouvé* inégalement, mais les

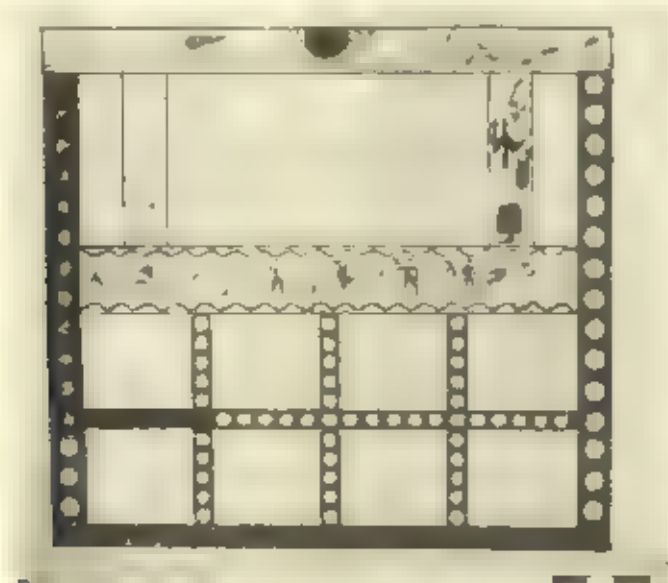


FIG. 1. — Le monument du « retable » au temple de Sahia (voir plan p. 27).
(Musée L. Fournier)

deux sculptes d'inscriptions avaient particulièrement souffert et il faut que nous devions en dégager les débris par l'envers. La signification religieuse est pourtant établie catégoriquement par l'adorant de droite. Quant aux rectangles qui nous apparaissent actuellement vides ils étaient sans doute eux-mêmes autrefois d'une étoffe. Le second et *la croche*, nous avons dit plus haut, a la paroi O de la chambre 46, qui était elle aussi décorée de peintures murales, identiques à celles de la chambre 43, avec des bandes noire, ocre rouge, noire, juxtaposées. Sauf erreur, ce meuble est unique en son genre. A quel culte, solaire ou lunaire, doit-on le rattacher ? Du disque sortent des éléments impossibles à déterminer, mais qui annoncent ou les ailes ou les mains et nous

autorisent à y voir la représentation du soleil, qu'adorait le propriétaire des lieux dans cette pièce (16) qui, avec ses deux petites dépendances, pourrait fort bien avoir été l'oratoire privé du Palais.



Toute la documentation archéologique et épigraphique nous permet de dater le Palais de Mari de la fin du III^e millénaire et de l'attribuer à la liste dynastique dont nous connaissons déjà quatre représentants : Ishbi-Era, Ilum-ishar, Ishdun-Lim et Iagil-Lim, tous inconnus avant la fouille. Jus- qu'alors, on ne connaissait pour cette période de Mari que les palais Ilum-Dagan et Puzur-Ishar grâce aux statues inscrites trouvées par Keldewey à Babylone¹. Ilum-Dagan et Puzur-Ishar doivent ils être ajoutés à la liste ci-dessus indiquée ? Peut-être. Ont-ils occupé le Palais que nous avons retrouvé ? Peut-être, mais jusqu'ici rien ne le prouve, explicitement tout au moins. Cependant, ce n'est pas impossible, d'autant qu'en regard aux dimensions du monument, la partie encore enfouie a pu être leur œuvre.

Le Palais a demandé pour sa construction, une somme d'efforts et un temps que nous ne pouvons pas encore évaluer actuellement. Le motif a peine est sorti de terre. Mais ce qui est dès à présent évident, c'est que non seulement un énorme concours d'artisans, mais encore une parfaite maîtrise architecturale. Rien n'a été laissé au hasard. Tout avait été prévu et combiné pour assurer aux propriétaires des lieux le maximum du confort et les commodités. Rien non plus n'avait été négligé pour que l'exécution fût impeccable. Les plus petits détails sont soignés et le seul aperçu encore incomplet des sous-sols du Palais (pour la nous célébrons toutes les circonstances égoïstes) prouve que le Palais (pour la nous célébrons toutes les circonstances égoïstes) qui s'enfonçait tous les 6 à 12 mètres, prouve par la technique toujours appuyée par une réalisation méthodique et surveillée.

Cela seul en dit long sur la prospérité et le rayonnement de Mari à la fin

¹ En 1906, quand il était encore à l'œuvre pour la fouille des palais de Mari, Keldewey avait écrit : « Die in Babylon gefundenen Statuen von Ilum-Dagan, W. Assur et Puzur-Ishar ». *Die in Babylon gefundenen Statuen von Ilum-Dagan, W. Assur et Puzur-Ishar*, p. 25. En 1934, Keldewey a écrit : « Die in Babylon gefundenen Statuen von Ilum-Dagan, W. Assur et Puzur-Ishar », dans *RA*, XI, p. 134. La statue de Zamri-Lim (brique trouvée en 1936) est à ajou-

der. Des objets sont parvenus à la fin du III^e millénaire, ce qui est attesté par les objets trouvés en 1913. Quelques différences de la statue de M. 800. On leur trouve une date de construction, mais la date n'est pas connue. On constate cependant un air de parenté indéniable.

du III^e millénaire. Cela explique que la ville ait eu pouvoir tenir tête à Hammurabi lui-même. On sait, en effet, d'après les textes⁽¹⁾, qu'à deux reprises le roi de Babylone dut venir pour la mettre à la raison. En l'an 33 de son règne, Mari fut saisi. En l'an 35 il se souleva de nouveau, mais Hammurabi revint et détruisit ses murailles. Ce que la fouille a confirmé et complété avec la plus grande netteté. Dans les chambres 15, 17, 18 du Palais, le dernier enduit de revêtement des murs en revêtement ou autre mur directement dessous, porta d'elles traces d'un violent incendie, ce qui atteste donc d'un destruction du Palais à un assez bref intervalle⁽²⁾.

La fouille, entre autres, par la dernière destruction fut radicale et que Hammurabi détruisit rigoureusement la religion. Les Babyloniens abandonnèrent le Palais. Nous avons ramassé par morceaux les charbons des poutres carbonisées. Les murs sont encore rongés des flammes qui les ont léchés. Les poteaux des portes, s'effondrant et étant coincés dans le coffret de la crapaudine, ont laissé sur les parois la trace de leur combustion. Bien plus, dans la grande cour d'honneur nous avons retrouvé le brasier allumé il y a quatre mille ans par les prêtres et éteint par effondrement des superstructures.

Aussi tout haut l'importance des plus grands palais de l'antiquité orientale. La ruine de la ville nous a permis et l'oubli devant nous préserver tout cet ensemble dont le dégagement a peine amorcé curieusement considérerait le chapitre de l'architecture du III^e millénaire. Si l'on se rappelle que les constructions contemporaines, et les plus antérieures, de Larsa, Uruk, Lagash, Uruk, Babylone, Ashurnarak sont toutes murales complètes et surtout la plupart du temps réduites à des ruines, on peut espérer qu'à la fin du déblayement, le Palais de Mari sera très parfaitement saisissable l'agencement d'une demeure royale au bord de l'Euphrate aux environs de l'an 2000. La ville semble établir sur une des grandes voies de communication de l'antiquité orientale, transmettant entre des régions d'habitables, étape des caravanes remontant les fleuves et le levée ne fut pas qu'une route d'entrepôts. La civilisation qui s'y révélait qui dépendait directement de la prospérité matérielle,

(1) THOMAS-DARWIN, *Id.*, XXXI, p. 138, avec les références indiquées.

(2) Sur ce point, je suis moins affirmatif car ce qui apparaissait comme le premier

enduit, recouvert par l'autre, est peut-être l'intérieur d'une brèche et même revêtement. Cependant ceci reste encore incertain.

montre bien qu'il n'y avait pas là que des commerçants, mais qu'à leurs côtés, les artistes purent déployer un talent tel qu'on peut fort bien penser que les rois de Mari furent non seulement des gouverneurs, mais aussi des mécènes. Nous le savions déjà par le temple d'Ishtar. Le Palais nous montre qu'ils étaient aussi, et dès la fin du III^e millénaire, de hardis constructeurs.

30 novembre 1935.

André Parrot

NOTES D'ARCHÉOLOGIE SYRIENNE ET HITTITE

III

QUELQUES NOUVEAUX MONUMENTS DE MARASH *

PAR

STEFAN PRZEWORSKI

Les antiquités de Marash ont été, dans les dernières années, l'objet de plusieurs études qui ont augmenté considérablement le nombre des restes connus de ce site. M. H. H. van der Osten en a publié quatre du *Metropolitan Museum*, à New-York ¹ ainsi que cinq autres trouvées en 1929 à Marash ². M. J. Garstang a donné un aperçu d'ensemble sur les monuments de Marash, en ajoutant un relief inconnu ³. Enfin, nous avons recédité avec M. V. V. Zakharov deux bas-reliefs de Marash qui, depuis longtemps, se trouvent au Musée de Géorgie à Tiflis ⁴.

Nous pouvons ajouter aux listes précédentes des monuments de Marash, dressées par MM. Garstang ⁵ et van der Osten ⁶, un lot de sculptures inédites de la même provenance, dont une partie se trouve aux musées de Stamboul et de Berlin, tandis que les autres restent, paraît-il, encore sur place. Bien qu'il ne s'agisse parfois que de fragments, ils méritent notre attention à cause de leurs rapports avec l'art des sites avoisinants de la Syrie du Nord : le Zénjirli, de Karkemish, de Tell Ahmar et d'autres encore.

Voici tout d'abord les monuments conservés au Département des Antiquités de l'Orient Ancien des Musées des Antiquités de Stamboul dont nous devons

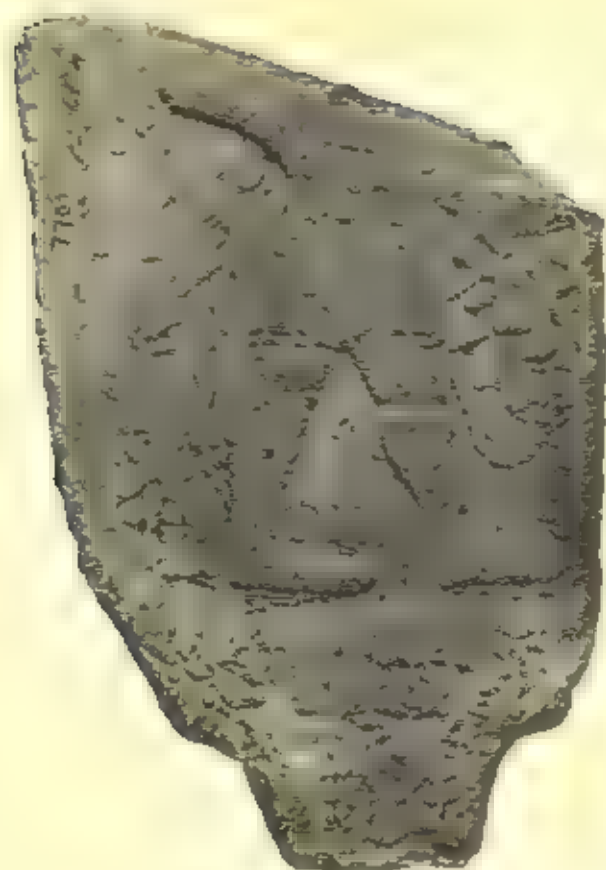
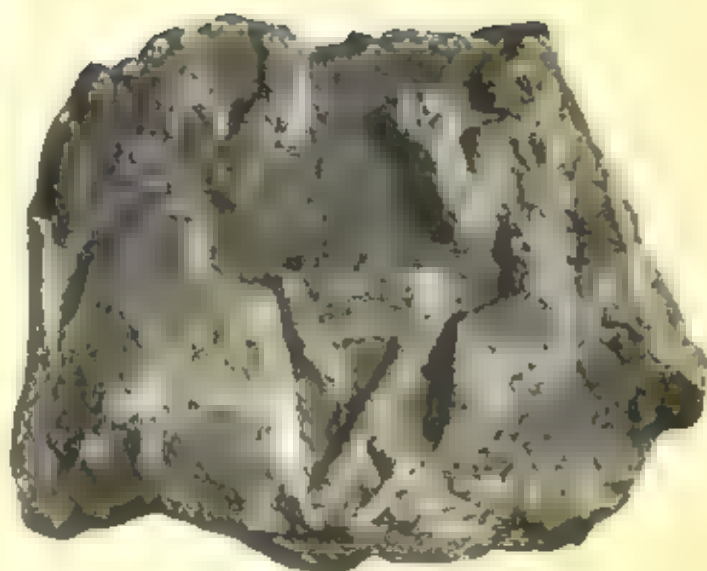
* Voir Syria, IX, 1928, p. 273 et suiv.
(1) *Op. cit.*, p. 113 et suiv.

(2) *Metropolitan Museum Studies*, II, 1929, p. 112 et suiv.

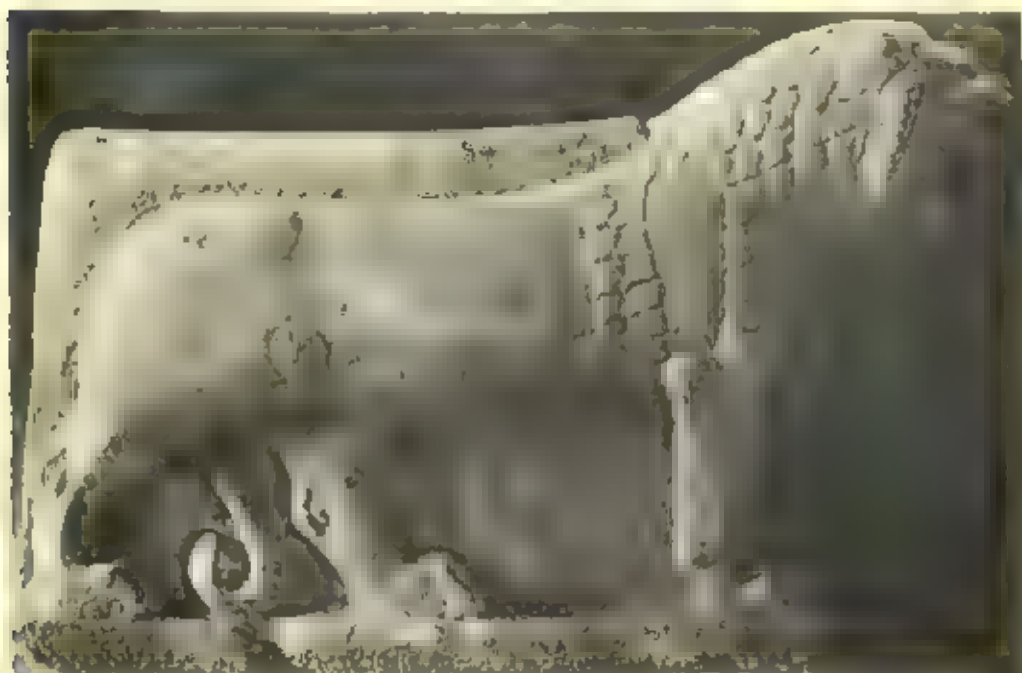
(3) *Explorations in Hittite Asia Minor*, 1921, Oriental Institute Communications n° 21, 1930, p. 83 et suiv., fig. 84-87.

(4) *The Hittite Empire*, 1929, pl. XLV, 2.
Syria, XV, 1934, p. 222 et suiv., pl. XXVII, 1-2.

(5) *Op. cit.*, p. 231 et suiv.
Metropolitan Museum Studies, II, 1929, p. 112 et suiv. et *Explorations*, I, 1927,

[illegible]

$\frac{1}{2} \times 10^{-6}$



א. חתום על פתרון המסלול
ב. חתום על פתרון המסלול

la permission de l'espérance et d'obtenir de S. E. Halil Effendi, ancien directeur des Musées. Nous avons examiné ces bas-reliefs à Staraboul en automne 1927.

Le N° 7784 fragment le stèle, l'assise H. 42 cm. L. 31 cm. ép. 14 cm. Trouvé à Marash, devant la porte N. 40 de Kark. Entre le 16 juin 1908 aux Musées (pl. VIII, 4).

Ce bas-relief constituant la partie inférieure d'une dalle oblongue, brisée de travers. Son revers n'est pas travaillé et paraît tout à fait irrégulier. En bas, la plinthe se rétrécit en une sorte de tenon. Ceci donne l'impression que le monument était autrefois une stèle ou plutôt une pierre de bornage au même titre que celle de Kerkezi¹. Mais, par hasard, le tenon prétendu n'est pas dû à une déformation postérieure de la dalle. En tout cas, cette partie du monument que nous expliquons comme tenon n'est à jourd'hui sans inscription et on n'y constate aucune trace de caractères. D'autre part, tout l'espace vide de la plinthe est rempli par des hiéroglyphes entassés, tassés en haut relief et groupés de deux, de trois et au-dessous de six. Les signes semblent être dispersés, il est difficile de dire s'ils étaient rangés en registres. Ils sont, en général, peu distincts et particulièrement effacés. Sans doute, le monument n'appartenait pas à la décoration murale, ce avait une valeur indépendante, étant érigé sur un socle ou enfoncé directement en terre.

Le relief que se trouve sur le rebord de la plaque, représente le profil d'un personnage masculin tourné vers la droite, la jambe gauche portée en avant. Il est chaussé, les sandales à pointe renversée et vêtu d'une courte tunique bordée, nouée sans franges et serrée à la taille par une large ceinture.

Des lignes délicates creusées sur les jambes, au-dessous des genoux semblent, au premier coup d'œil, indiquer que le personnage portait des bragues. Cependant les rotules sont rendues, comme ailleurs dans la plastique de la Syrie du Nord, par de petits cercles en haut relief. Il est, par conséquent, plus probable que les jambes étaient nues. Le torse sur lequel s'avance le personnage n'est pas trace. Le haut du corps manque. Il ne reste guère que le fragment du bras droit soutenant de l'épée ou du couteau.

Ce fragment n'est si caractéristique nous indique par le relief de Marash

¹ Przewalski, *Oréographische Karte von Syrien*, XXXI, 1928, col. 2, et sur. et III, XXIII, 1930, p. 469 et suiv.

représente Hadad (Ischup, le dieu syrien de la foudre dont on connaît plusieurs images analogues — en particulier ceux sur la pierre de bornage de Karkémish trouvée à Babylone — sur un orthostate de la poterne extérieure de la ville de Zandjirli — sur une stèle de Tell Ahmar actuellement à Louvre¹), ainsi qu'il se manifeste en se décomposant en deux parties (découvert à Marash par M. von der Osten²). La position des jambes et l'orthostate sont partout les mêmes, quelques détails secondaires mis à part. D'autre part, le dieu de Marash ne porte pas d'épée à sa gauche³ et il lui manque également un anneau à la jambe droite, très visible sur les bas-reliefs de Babylone et de Zandjirli. On aperçoit de même sur notre relief le Marash, le tout encadré de la tresse retombant librement par derrière.

On a essayé d'expliquer le Zeus-Babylonien de l'époque romaine en représentant d'ordinaire avec la hache brandie dans la droite et le foudre dans la gauche et monté sur un chariot comme ceux de Hadad (Ischup, la Syrie du Nord⁴). Jusqu'à tout les représentations du Dieu dans ce type trouvées en dehors de sa patrie à l'exception d'un bas-relief du r. siècle avant J.-C. découvert justement à Marash⁵. On le considère comme une représentation du grand dieu romain en admettant la grande expansion de son culte.

¹ Stamboul n. 2316. — Pour la stèle de Tell Ahmar, cf. *Przeworsk*, *Ann.* XVIII, 1930, p. 469 et suiv.

² Berlin, VA 3568. — *Loeschke, Ausgrabungen in Sendscherli*, III, 1902, p. 218, fig. 214, pl. XXI a; *Moortgat, Die bildende Kunst des Alten Orients und die Bergvölker*, 1932, pl. XLVIII.

³ *Thureau-Dangin, Syria*, X, 1928, p. 198 et suiv., pl. XXXII.

⁴ *Explorations*, ..., p. 87, fig. 87 et p. 175. Le disque ellé au-dessus de Hadad se retrouve sur la stèle de Tell Ahmar. Aussi les traces du foudre sont bien visibles sur le relief de Marash. Il n'y a donc pas lieu de le considérer comme une représentation de personnage royal, comme le fait M. von der Osten.

⁵ Elle fut attachée de deux façons différentes, comme nous le montrons les monuments de Zandjirli et de Karkémish (Babylone).

⁶ La même statue apparaît sur le relief de Karkémish (*Revue de l'archéologie*, I, 1911, pl. B, 14 a; *Perrin, L'art hittite*, I, 1926, fig. 28; *Unger, Reallexikon der Vorgeschichte*, VI, 1926, pl. 86 c. Je doute qu'on puisse la considérer avec Unger, *loc. cit.*, p. 417 et suiv., comme l'attribut particulier à Hadad, puisqu'on le rencontre également chez le musicien de Zandjirli (Berlin, VA 2621; *Unger, op. cit.*, p. 220, fig. 118 a et 119 pl. XXVIII a; *Wiesner, Hethitische Kunst*, 1921, fig. 30).

⁷ *Cumont, Études syriennes*, 1917, p. 196 et suiv.; *Ed. Meyer, Reich und Kultur der Chetiter*, 1914, p. 129 et suiv., 163 et suiv.

⁸ *Humbert-Pococke, Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, 1890, p. 399, fig. 38, et *Pococke, Pseudohittitische Kunst*, 1890, p. 18. Il faut y ajouter le groupe en marbre trouvé dans la région de Doliché et publié par *Cumont, Syria*, I, 1910, p. 183 et suiv.

et l'on a localisé les origines de ce cube aux environs de Marash, car Dohêh, d'où le nom de la divinité, était située entre Kirkoumsh et L'Amanus et correspond à Tell Dêlik moderne ¹. Cette hypothèse semble être confirmée non seulement par certaines sculptures de la Syrie du Nord de l'époque post-hittite dont nous avons déjà fait mention, celles de Marash comprises, mais aussi par quelques nouvelles représentations du dieu du tonnerre debout sur le tonneau. Telle est la seconde stèle de Tell Amnûr ², le premier bas-relief de ce genre découvert en Syrie septentrionale. On possède de même des œuvres de l'épistatique hittite, par exemple une petite figurine en bronze (h. 6 cm., 2, long. 3 cm., larg. 1 cm.) provenant de Kirkoumsh (époque hittite), Anaksamhug ³, n. 7290, dont la photographie nous a gracieusement été communiquée par M. Paul Fossin, pl. IX. Elle montre le dieu à barbe (h. 3 cm., 9 ep. 1 cm.), portant la grande hache « craque » et tenant sur le tonneau. Sa main droite tendue en avant, ne tient rien, ni allrouit. L'autre, par la gauche, est posée sur l'épistème. Il n'est pas facile de dater cette pièce unique, mais il me semble qu'elle n'est pas antérieure au I^{er} mill. av. J.-C. Elle nous en offre un des prototypes iconographiques. La Dohéménésie est la patrie de son culte.

2° N. 7715. Fragment d'orthostat en basalte. H. 36 cm., ep. 33 cm. (pl. VIII, 2).

Partie supérieure d'un pilastre rectangulaire dont le relief est aujourd'hui fort endommagé et effacé dans maints détails. On y voit deux personnages assis l'un vis-à-vis de l'autre, près d'une table sur laquelle se trouvent accablés différents mets. Les pieds croisés, la table s'achève par des pattes animales. À gauche, sur une chaise à haut dossier, repose un homme à longue barbe et cheveux tombant en grandes boucles sur ses épaules. Il est vêtu d'une longue robe aux courtes manches. Tenant jusqu'aux poils et retenu à la taille par une ceinture. De sa main droite il tient un petit vase, de la gauche il s'élève, semble-t-il, un chasser-mouches. La femme assise de l'autre côté de la table, est encore moins visible. Elle porte une robe au bord frange, ses épaules et ses bras sont vêtues les femmes d'une représentation analogue de Marash.

¹ C'est dans P. G. W. W. *Real-Encyclopädie der Assyriologie*, t. IX, 1903, col. 1270.

² THORAU-DANVIN, *loc. cit.*, pl. XXVIII.

³ Sambo 1. N. 7694. HEYD. *Arch. Syriens*, p. 1, pl. XIV, 2. CHAVIN, *op. cit.*, p. 37, fig. 28; MURRAY, *op. cit.*, pl. LIX.

De même que celles-ci, le sautoir de la main droite ne coupe l'un des que de la gauche, elle tient les fuseaux attachés fermement comme si ils étaient les textes hiéroglyphes⁽¹⁾.

3* N° 7773. Fragment d'orthostate en basalte. H. 44 cm., l. 45 cm., ép. max. 27 cm. Entré au Musée en 1906 (pl. X, 1).

Partie d'une grande dalle de dimensions originellement plus considérables que les autres monuments de ce genre à Marash. La scène représentée qu'elle est conservée figure une femme assise sur un siège à haut dossier formé par les pieds postérieurs prolongés. C'est une des plaques rames évidemment en relief, dont les trois registres supérieurs sont brisés au bas du fragment, tandis que le registre inférieur est attaché au siège. La femme est vêtue d'une longue robe à l'encolure rebordée à la taille par un large ceinture ramant sur le relief de Boobyk au British Museum. Les longues manches se terminent par une ceinture dont les lacs sont malheureusement effacés. Le haut du corps nu. La main gauche, qui tient le coude, repose sur les genoux. Elle est représentée avec ses cinq doigts strictement de face. De la droite la femme tient un objet dont il ne reste que le manche. En face de la femme se trouve un petit personnage nu descendant d'une robe sans doute son enfant. Il pose sa main droite sur les genoux de sa mère et tient dans la gauche un oiseau, la tête tournée à droite. Les traits de l'enfant sont presque entièrement effacés; nous ne voyons plus distinctement que l'oreille et la chevelure, formée par quatre registres horizontaux de bouclettes en spirale et retenue par un bandeau. Elle s'étend par derrière sur ses épaules. Au-dessus de ce personnage se trouve une table basse supportée par des pieds réunis par une ceinture. Les deux sexes sont représentés selon la convention. Sur la table se trouvent des offrandes accumulées en trois registres.

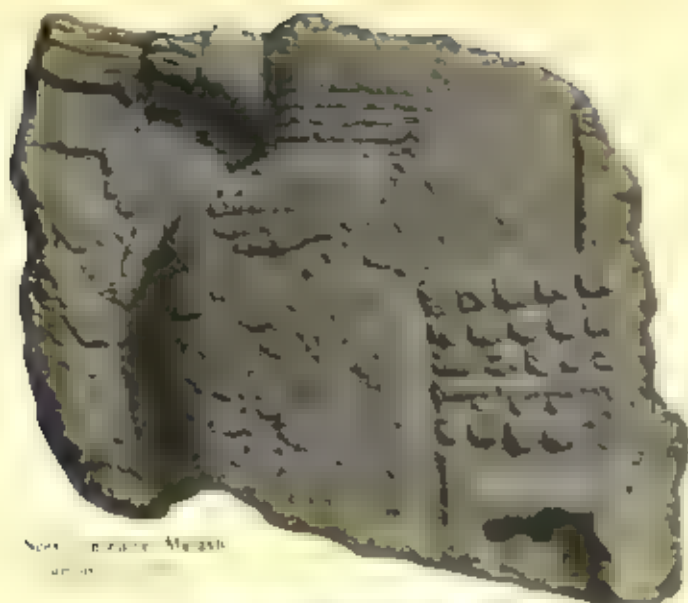
Le bas relief représente la même scène que celle-ci, comme tant d'autres monuments de Marash, mais dont le vrai sens nous échappe.

Il paraît inutile de donner quelques détails sur deux autres sculptures

(1) J. Perrot, *Aus dem hethitischen Schrifttum*, I, II, *Der Altorientalist*, 1902, p. 16, 2, 4.

(2) Reproduit plusieurs fois, en dernier lieu :

Hux, *Ancient History of the Near East*, 1924, p. 101, XVIII, 2. Cf. encore, *Revue d'archéologie orientale*, t. I, 1921, p. 212, fig. 13a.



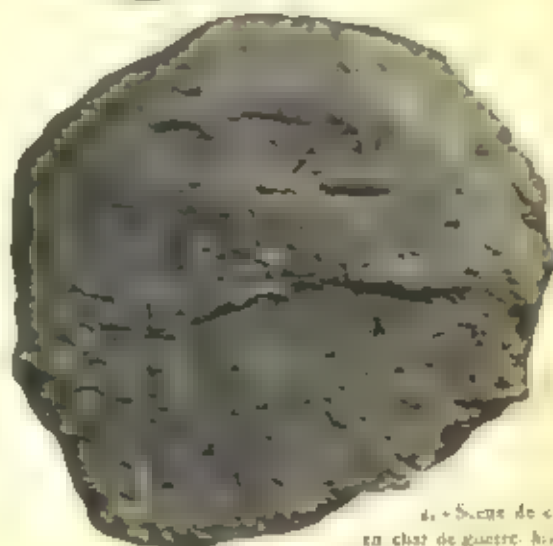
3. - Fragment de pierre Marash
10 cm. VA 934



2. - Tête de miss-croix Marash
10 cm. VA 934



1. - Scène de culte Marash



4. - Scène de chasse
en char de guerre. Marash



11. - Scène de culte Marash



8. - Fragment de base de
10 cm. VA 934

tures de Marash également conservées à Stamboul, qui quoique connues depuis longtemps, n'ont jamais été publiées de façon satisfaisante.

1° N° 7699 Lion de porte en basalte H 7 cm long 76 cm larg 39 cm (pl. VIII, 3).

Cette sculpture se trouvait jadis encastrée dans le mur de la citadelle de Marash, où elle fut étudiée par la mission allemande, en 1883¹ et photographiée par Gwyther en 1885². Quelques années plus tard elle fut transportée à Stamboul³.

Le lion de porte est un archaïsme classique en architecture syrienne et hittite. On en trouve des exemples aux débuts du 1^{er} millénaire avant J.-C. On n'est



FIG. 1. — Lion de porte, Marash, Stamboul, n° 7699.

pas nécessaire de s'étendre sur le rôle et le caractère de celui de Marash. Il nous semble suffisamment expliqué par notre relevé (fig. 1). Le second lion de même type et de même style, placé de l'autre côté de la porte a son entre-jambe encore inconnu. En tout cas, ce n'est pas l'autre lion de Marash, inscrite d'hiéroglyphes hittites et grâce à son bas mystérieux représentant un animal féroce⁴. Il est de style tout à fait différent et comme l'atteste son relevé (fig. 2), devait appartenir à une autre construction. De là nous tirons la conclusion importante que la citadelle de Gougoum (Marjast) possédait au moins deux grandes portes à leur simple construction évidente-

¹ HUMANN-PUCHSTEIN, *op. cit.*, pl. XLVIII, 2.

² PERROT-CHIFFER, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, 1887, p. 529, fig. 268 et p. 547; SAYCE, *The Hittites*, 1925, 5^e ed., p. 168.

³ WILSON, *Handbook for travellers in Asia*

Minor, 1895, p. 263, le mentionne déjà au musée de Constantinople.

⁴ Stamboul, N° 7698. — HUMANN-PUCHSTEIN, *op. cit.*, pl. XLVIII, 1; GARSTANG, *Hittite Empire*, 1939, pl. XLIII; COHNHAUS, *Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, 1934, pl. XV.

nent à deux époques différentes. Le style plus avancé du lion sans inscription témoigne qu'il est plus récent et qu'il appartenait à un édifice postérieur.

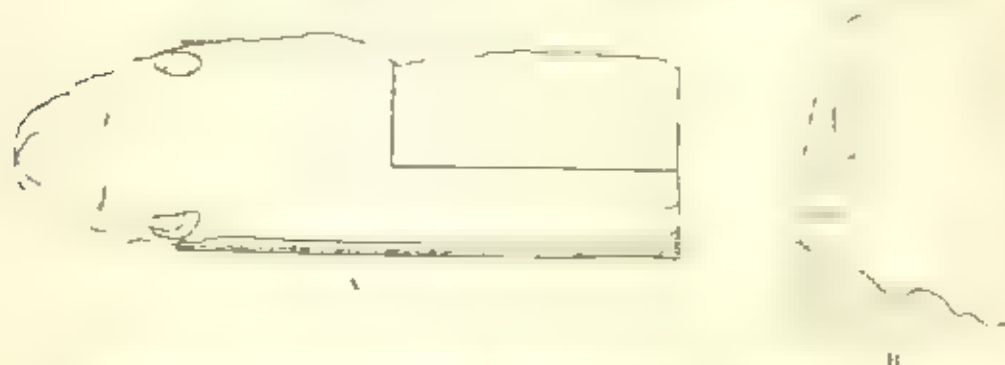


FIG. 1. — Lion de porte à inscription hiéroglyphique. Marash. Stamboul n. 7638.

N. 7772. Partie de grande statue en granit portant une inscription hiéroglyphique « Intite » pl. IX, fig. 1. H. 92 cm. L. h. du texte 108 cm. L. larg. les faces *a* 66 cm., *b* 54 cm., *c* 52 cm., *d* 54 cm. Découverte à la citadelle de Marash en 1906 par le pasteur Bruening de la mission allemande. Entrée en 1908 au Musée de Stamboul⁽¹⁾.

Grand bloc de section quadrangulaire et de forme cubique assez régulière, aux bords arrondis, très légèrement rétrécis vers le haut. Il constituait la partie moyenne du tronc d'une statue colossale dont la base a été restaurée avec beaucoup de vraisemblance par M. Eckhard Unger. Nous ne présentons le dessin de la face *a* (fig. 1) qui représente un personnage vêtu d'une longue robe. La ou le bloc brisé de façon irrégulière, se trouvait une large ceinture serrant la taille et terminée par un long et riche gland retombant par devant. Les bras étaient comme adossés dans la plastique de la Syrie du Nord, fléchis au coude serrés contre le corps, les mains tendues en avant. Pour la main gauche nous ne savons rien et il est impossible de dire ce qu'elle soutenait. La droite portait un grand bâton dont un morceau se trouve sculpté

⁽¹⁾ *Kon. Jahrbuch für Kunde in Arabien*, 1909, p. 12 et suiv. p. 13. H. G. *Arch. de l'emp. ottoman*, t. XXIV, 1909, p. 49, col. 85. *Museumsjournal*, t. XXIV, 1909, p. 113. *Monatsschrift für Kunstwissenschaft*, t. XXIV, 1909, p. 113. *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie*, t. XI, 1909, p. 113.

Monatsschrift für Kunstwissenschaft, t. XXIV, 1909, p. 113. *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie*, t. XI, 1909, p. 113. *Monatsschrift für Kunstwissenschaft*, t. XXIV, 1909, p. 113. *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie*, t. XI, 1909, p. 113.

en demi-ronde-bosse sur la face *a*. Il était évidemment trop difficile pour l'artiste de l'époque de traiter cet attribut séparément, mais il s'est donné la peine de rendre autant que possible sa forme ronde. Le même gland et le même baudrier représentés de la même manière se retrouvent dans la grande statue de Zandjirli⁽¹⁾, qui ne diffère de celle de Marash que par la forme ovale du corps.

Dans la statue de Marash, contrairement à celle de Zandjirli, l'épée à poignée arrondie, familière à cette époque en Syrie, n'est pas passée dans la ceinture, mais elle est dans une gaine retenue par un large baudrier passant sur l'épaule gauche de la figure. Un gland, pareil à celui de la ceinture, mais plus mince, attache au point où se rejoignent les extrémités du baudrier, indique un guerrier de haut rang (*d*).

Au-dessous de la ceinture, la statue est couverte d'une inscription en hiéroglyphes hitites, en haut-relief. Elle commence à l'extrême bord de la face *b* et aboutit à la face *d*, l'épée formant sa limite. De cette façon elle couvre tout l'espace vide de la robe de la divinité, sans être interrompue par les accessoires du costume. Seulement sur la face *c* l'inscription est coupée par le baudrier qui en traverse deux lignes sans que le texte perde sa continuité. Grâce à cette disposition le devant de la statue reste libre, réserve exclusivement aux détails du costume que nous venons de décrire. Sans doute, ce fut l'intention de l'artiste ou bien du tyranste qui commanda cette statue d'offrir aux spectateurs, du moins de face, la pleine image de la divinité, sans la brouiller par le décor épigraphique dont les caractères s'entremêlent aux traits du relief et empêchent de bien voir les détails et la finesse de l'œuvre même. Ce fut, évidemment, la même raison qui, sur la statue de Harkelash,⁽²⁾

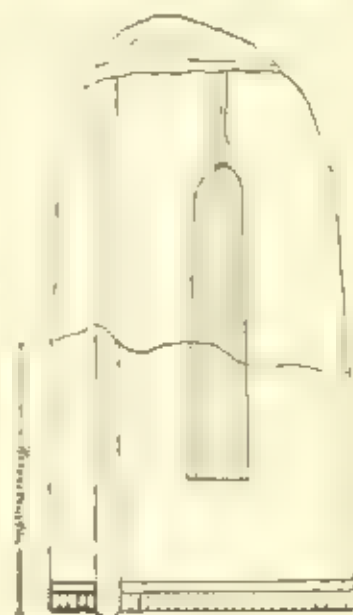


FIG. 172. — Face de statue colossale Marash, Stambul n° 7772.

Stambul n° 7668. — LESCHKE, *op. cit.* t. IV, 1911, p. 95, fig. 263-265. — POTTER, *op. cit.* pl. VII, fig. 101. — HUNGER-LAMER, *Alt-orientalische Kultur im Bild*, 1923, 2^e éd.

fig. 174. — SCHULTE-ANSTETZ, *Die Kunst des Altertums in Syrien*, 1925, fig. 62.

WANDER, *Carthago antiqua*, 1921, pl. B25. — ROBERT, *Revue de l'histoire de l'art*, 1925, p. 34, fig. 40.

fit réduire le texte à une modeste frise de trois lignes cachée tout au bord inférieur de la robe.

Quant à la statue de Marash, on y voit que cinq registres de texte bien conservés et séparés par les bandes parallèles horizontales, ainsi que des restes d'un sixième registre. L'inscription court de haut en bas en boustrophédon, et on ne sait pas le combien. Le registre supérieur est tout composé et jusqu'à quel point elle s'étendait lorsque la statue était intacte.

À l'entour du texte tout autour sans aucunement surajouté, se trouve insérée la représentation d'un personnage barbu, tournée vers la droite qui occupe la hauteur de quatre registres de l'inscription. La main gauche est serrée contre la poitrine, la droite est raménée à la hauteur du front, la paume tournée contre le visage et le pouce séparé de la main. Le terrain sur lequel ce personnage se tient debout est indiqué par une large ligne tracée à part, tout au-dessus de la bande qui borne le registre inférieur de l'inscription. Une dalle de Karke misch nous présente une représentation analogue qui ne diffère de celle de Marash que par son style et par sa collure. La pièce qu'on lui a réservée dans le texte est exactement la même, mais la hauteur du relief y correspond aux trois registres et les pieds de l'homme reposent directement sur la bande qui sépare les lignes de l'inscription.

Le personnage de l'inscription de Marash est vêtu d'une longue robe tombant jusqu'aux chevilles et frangée en bas. Elle est serrée à la taille par une large ceinture. Les courbes marquées bordées se terminent au dessous des coudes. Les pieds sont chaussés des sandales à pointe recourbée. La barbe, actuellement effacée, était renforcée par les lignes horizontales de bouclettes en spirale. De même façon fut traitée la chevelure relevée par un bandeau. Les détails du visage sont peu distincts. On ne constate que l'arc de la bouche. Un grand œil représente le nez est entouré d'un large relief. Le nez droit et long, prolonge le front et donne un profil caractéristique au personnage. Sa tête, ses mains et ses pieds sont représentés, suivant la convention, de profil, tandis que le corps, par contre, est de face. La disproportion entre la grande tête, la main gauche trop longue et le reste de la figure, est frappante.

(*) HONART, *Carchemish*, I, 1914, pl. A 6 et B 6, FORTIN, *op. cit.*, p. 90. Fig. 16. Un fragment de ce relief, victime du vandalisme des

indigènes, se trouve aujourd'hui au Louvre AO. 10.886). On y voit que la partie supérieure de l'homme.

Passons maintenant aux multiples de Marash, conservées aux Staatliche Museen de Berlin. Elles ont été rapportées toutes par la mission Humann-Pachstein, en 1883. Il m'a été permis de les examiner dans l'hiver de 1928, grâce à l'amabilité du feu directeur de la Vorderasiatische Abteilung, M. Otto Weber, qui m'a aussi communiqué les photographies de ces pièces.

6° VA 972. Main humaine en granit ⁽¹⁾. H. 13 cm., long. 12 cm. — larg. 20 cm. 5 (fig. 4).

Les quatre doigts de cette main, exécutés soigneusement, se détachent l'un de l'autre très nettement tandis que le pouce est isolé sur le poing fermé ⁽²⁾. Dans celui-ci se trouve pratiquement un tronc rond vertical, bien poli et ferme en bas. Il en résulte que l'arme ou l'attribut, tenu par le personnage, possédait un manche court. Probablement la main de Marash appartenait à une statue de divinité comme celle de Karkémish ⁽³⁾ serrant dans ses mains une massue et un marteau. Mais il est impossible de dire si c'était une statue colossale debout ou assise. En tout cas, on ne peut pas rattacher ce fragment au tronc n° 5, car la pierre employée pour les deux monuments n'est pas de même nature.



Fig. 4. — Main humaine
de Marash (fig. 4)
Inv. VA 972.

7° VA 974. Fragment de bas-relief en basalte. H. 32 cm., larg. 27 cm., ép. 9 cm. 5; h. de la tête 21 cm. 5 (pl. X, 2).

Tête d'homme barbu, joueur de double flûte, dont les restes sont encore bien visibles. Les cheveux abondants recouvrent l'oreille et retombent librement sur les épaules. Le visage est en partie mutilé, le fragment étant brisé en plusieurs morceaux.

Il est possible d'assigner sa place à ce relief par comparaison avec les monuments de Zandjirli. La manière dont la chevelure et la barbe du personnage de Marash sont traitées, est exactement la même que chez certains musiciens de la frise de Zandjirli. Celle-ci se compose de trois plaques juxtaposées

⁽¹⁾ PEANOT-CHIFFREX, *op. cit.*, p. 547; *Verzeichnis vorderasiatischer Altertümer*, 1889, p. 34.

⁽²⁾ Voir l'arrangement analogue des doigts dans la console formée du double main, trouvée à Zandjirli (Berlin, VA 2365); ANTONIUS, *Farbige Keramik aus Assur*, 1923,

p. 30, fig. 11.

⁽³⁾ Cf. p. 39, note 1.

⁽⁴⁾ PEANOT-CHIFFREX, *op. cit.* p. 558, fig. 290; HUMANN-PACHSTEIN, *op. cit.* p. 293, pl. XLVIII, 4 (dessins); cf. *Verzeichnis*, p. 34. LESLIE, *op. cit.*, I, IV, 1911, p. 357.

deux sont bien connues depuis longtemps — tandis que la troisième au Musée de Berlin (VA 2000), est restée jusqu'ici inédite (pl. V 6). On voit ainsi que deux personnages lésoul sautent quatre robes des filles précédentes et marchent également vers le côté. Ils ne sont conservés que leurs parties inférieures : les têtes manquent. On reconnaît pourtant dans le premier



FIG. 5. — Fragment d'estosule de culte (7), Marash.

(cinquième de la procession entière), mieux conservé, un joueur de double flûte. Il existe donc une rare coïncidence de style et de sujet entre les reliefs de Zondjirli et de Marash, évidemment contemporains. Nous arrivons ainsi à la conclusion importante que le style de la période de Barrôknab (vers 732 av. J.-C.), à laquelle appartiennent les dalles de Zondjirli, n'était pas limité à Sam'al mais qu'il fut au même temps représenté à Marash. Il est probable que le site de Marash cache une construction de cette époque, embellie d'une frise de musiciens, d'où vient la tête de Berlin. De même qu'à Zondjirli, il s'agit de la dernière phase de l'art indigène de la Syrie du Nord, qui précède immédiatement la conquête assyrienne, la prise de Marash

par Sargon II ayant eu lieu en 714 av. J.-C.²

Viennent ensuite les actuelles restes à Marash. Je tiens à remercier les photographes en 1929, de M. Mehmet Nilut, habitant de cette ville, que je remercie sincèrement. Deux d'entre ces photographies se rapportent à des monuments inconnus.

8° Fragment d'un objet en pierre dont les dimensions ne sont pas signalées (fig. 1). De forme oblongue et percée d'un grand trou au milieu, il rappelle un monument en grand, découvert à Emir Guzi (entre Hama et Haur, en Asie Mineure) par MM. W. M. Ramsay et E. G. Lamm, et schématisant en

¹ Stamboul, n° 7728. — Lischak, *op. cit.* pl. LXII. — Wilm, *op. cit.*, fig. 37, Portico, *op. cit.*, p. 1, fig. 94.

² Thoms, *Reallexikon der Vorgeschichte* t. VIII 1927, p. 48.

³ *Studies in the History and Art of Eastern*

Musée de Stamboul (n° 1771). Celui-ci (long. 97 cm., larg. 95 cm., h. 44 cm., diam. du trou 32-33 cm.) porte sur ses côtes extérieures une inscription en caractères hittites. On a essayé de l'expliquer comme une ancienne pierre de construction, transformée plus tard par les indigènes en socle, mais l'existence d'une seconde trouvaille du même genre à Marash rend contestable cette supposition. Il semble plutôt qu'ici et là le trou n'est pas moderne, mais qu'il fait partie intégrante de l'objet qui avait probablement quelque destination d'autel. La nouvelle édition de ces deux anneaux ainsi que le texte qui accompagne celui d'Oslen, fournira peut-être des précisions.

3^e Torse humain en pierre noire (fig. 6), faisant partie d'une grande statue. Dimensions inconnues. Comme le sarcophage relevé par M. von der Osten⁽¹⁾, c'est un des rares vestiges de l'art romain, découverts à Marash qui s'appelaient à cette époque *Germanika* (n° 1772).



FIG. 6. — Torse de statue romaine. Marash.

Quant au reste des anciens monuments photographiés à Marash par M. Nihat, il s'agit des reliefs dont les dessins et les moulages furent exécutés, il y a un demi-siècle, par l'expédition de Hamann-Puchstein. Ces moulages, conservés au Musée de Berlin, étaient depuis ce temps-là notre unique source pour étudier ces orthostatés abandonnés à Marash. Les photographies que nous allons publier sont donc les premières, prises sur place. Il suffit d'en donner une courte description :

Pennance of the Roman Empire, 1906, p. 179 pl. X, voir aussi Sayon, *Proceedings of the Society of Oriental Archaeology*, t. XXV, 1905, p. 21 et suiv., p. 43 et suiv., pl. III. *Monumentum*, *op. cit.*, p. 8 et suiv., p. XLV.

(1) *Op. cit.*, p. 81, fig. 82.

W. M. DESSAU, *Historical Geography of the Near East*, 1891, p. 279; E. ROSENTHAL, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, 1923, p. 42. Contre l'attribution de deux Germanika, voir R. DESSAU, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 478, note 2.

10° VVG 61. Scène de culte (pl. X, 3). Basalte H. 77 cm., l. 79 cm., ép. 45 cm., 61.

11° VVG 62. Chac de ~~général~~ ~~Scène~~ de chasse (pl. X, 4). Basalte H. 62 cm., l. 68 cm., ép. 40 cm., 62.

12° VVG 63. Scène de culte (pl. X, 5). Basalte H. 81 cm., l. 64 cm., 63.

La plupart des monuments de Marash que nous venons de décrire, appartenant au V^e siècle av. J.-C. Seul le 4^e en de parle du 4^e est d'époque plus récente, c'est à dire le 4^e premier moitié du VII^e siècle av. J.-C. La tête du musicien (n° 7) comme nous l'avons déjà remarqué (p. 42), doit être reportée vers 750 av. J.-C. Quant à l'ustensile de culte (n° 8), il n'y a pas de moyen d'établir sa chronologie.

STEFAN PUZEWORSKI

Université de Varsovie.

¹⁾ HUMANN-PUZEWORSKI, *op. cit.*, p. 388 et suiv., pl. XLVII, 4. KO. MEYER, *op. cit.*, p. 38, fig. 20.

²⁾ HUMANN-PUZEWORSKI, *op. cit.*, p. 389 et

suiv., pl. XLVII, 1. FRIEDRICH, *op. cit.*, *Orientalforschung*, t. V, 1928, pl. IV, 1.

³⁾ HUMANN-PUZEWORSKI, *op. cit.*, p. 388, pl. XLVII, 3.

L'EXPOSITION D'ART IRANIEN A LENINGRAD

PAR

PHYLLIS ACKERMAN

L'exposition organisée à Leningrad au Musée de l'Étamage lors du troisième Congrès international d'art et d'archéologie ramens, dont le thème est l'étude du développement de la civilisation et de l'art de l'Iran depuis la période pré-historique jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Le thème principal est attribué aux arts qui se sont développés sous l'influence des civilisations du plateau iranien.

Vingt-cinq mille objets exposés dans quatre-vingt quatre salles recouvrent une période de 6000 ans. Les provenances sont de la Sibirie, aux Indes, du Khotan à l'Asie Mineure et au-delà. Sous la direction du professeur Joseph Orbeli, le personnel de l'Étamage présente cette exposition de façon si logique que l'histoire s'y raconte elle-même. Le point de vue esthétique n'a aucunement souffert de cette méthode. La force et la distinction, qui caractérisent l'argenterie sassanide, se renouent et le surabondent dans la présentation graphique du professeur Camille Trever, et l'élégance du travail, le raffinement des détails et la beauté du ton sont mis en valeur par la teinte gris-vert de l'arrière-plan de la vitrine. La douzième des salles consacrées aux objets pré-historiques forme au total une splendide galerie de poteries de Susa I et Susa II non publiées, et est presque inconnue aux savants de l'Occident. Si l'on n'ajoute rien au répertoire de la grande collection du Louvre, il confirme et il augmente la valeur esthétique de cette céramique très ancienne; la variété de ce style peint est démontrée par les divers types provenant de Tepe Hissar (Darghan, Syakh et Persepolis, prêtés par le gouvernement iranien). Les spécimens de Hissar trouvés lors d'une expédition conjointe du Pennsylvania Museum of Art et de l'University Museum, sous la direction du docteur Erich Schmidt, sont fort intéressants pour les savants européens, car jusqu'à présent,

peu d'entre eux ont eu l'occasion d'étudier cet art animalier plus large, plus lourd et moins conventionnel.

Encore plus révélatrice est la grande collection d'animaux de bronze primitifs de Sibirie et du Caucase (fig. 1, 2, 3) dont peu d'exemples sont connus jus-



Fig. 1. — Hache en bronze
Kafan. Musée de l'Étatsage, VII^e siècle avant J. C.

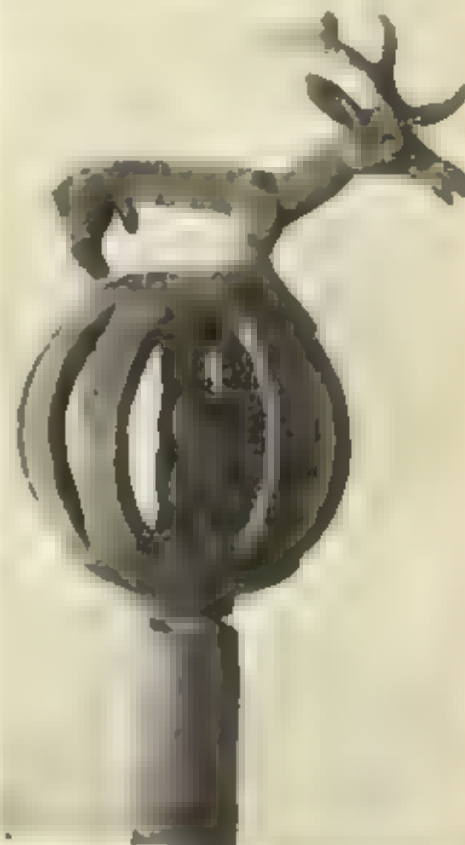


Fig. 2. — Crâne de bronze
Kafan. Musée de l'Étatsage, VII^e siècle avant J. C.

le Russie — ils sont présentés en un groupe varié — en relation avec les animaux de bronze du Louvriat, auxquels ils ressemblent de façon frappante sur certains points, fut discutée au Congrès, bien que trop brièvement, lors de la communication du professeur A. U. Jessen sur la métallurgie préhistorique du Caucase et son rôle dans l'Asie Antérieure ⁽¹⁾; de l'avis général, les

⁽¹⁾ Cette communication sera publiée dans le prochain volume de la Revue.

différences entre ces deux phases de style amural sont plus importantes que les similitudes. Et peut-être plus significatives les points de ressemblance représentant les phases parallèles de civilisations plus ou moins indépendantes. Une question aussi importante et discutée que l'histoire du *taq-e ach* n'a pas encore été résolue. Comment expliquer qu'une interprétation similaire du masque leu dé apparaisse en Chine vers l'an 4000 av. J.-C.¹ et à cette même époque si ce n'est plus tôt au Touraïstan?² Les bronzes d'Améras et du Kulau aideront à résoudre la question.

Les objets de l'Altai, spécialement ceux de Pazurik, remplissent quatre



Fig. 1. — Masque en bronze de Pazurik, Altai. Musée d'Ethnographie, Leningrad. (X 1/2 de l'original.)

siècles, et ici encore l'histoire le ouvrira matière à discussions (fig. 1). Les détails l'exécution des spiritaux et vigoureux décors des bronzes scytho-sarmates et des bijoux en or dérivent de la technique de la sculpture sur bois. Encore plus intéressant est le type d'un harnais décoré d'une série de masques humains, comme sculptés dans du bois — car les faces arrondies sans contour sont une anticipation des masques en relief appliqués sur le plâtre de l'Ira. Ces derniers ont été généralement assimilés aux masques classiques récents, mais comme type et comme facture, leur antécédent n'est pas le masque romain, mais bien ces figures rondes, mi-conventionnelles, utilisées pour la décoration. Le même ornement apparaît sur le harnais de l'un des plats d'argent de l'Ermitage, que

¹ En acceptant ce point de P. Tcherny, on le peut aller au sud et observer les caractéristiques, à propos de l'origine de la collection David-Well. Extraît de *Documents* n° 1, Paris, 1920, p. 2.

² Par exemple, voir la note à description de la collection de Mrs William H. Moore, New-York qui sera reproduite dans le *Survey of Persian Art*.

le professeur Trever classant maintenant avec de bonnes raisons, comme Parthe tardif l'importante ¹ les élément iranien dans le style Parthe est clairement indiquée.



Fig. 4. — Fragment de poterie, trouvé à Ermitage, n° 123456789.

bactrien et sassanide, quand on s'approche de la grande frontière des fouilles de Kozlov à Noin Ula, représentant deux hommes à côté de leurs montures ², les encore le classicisme oriental semble être arrivé directement de la culture bactrienne.

Trois bols de Bactriane, à l'Ermitage, de forme sphérique sont décorés de bustes de femmes dont une Artémis (fig. 5) l'identification bactrienne du professeur Trever.

est appuyée par un fragment de tapisserie de laine à queue d'aronde trouvée par Sir Aurel Stein dans le bassin du Tarim, datant approximativement du début de l'ère

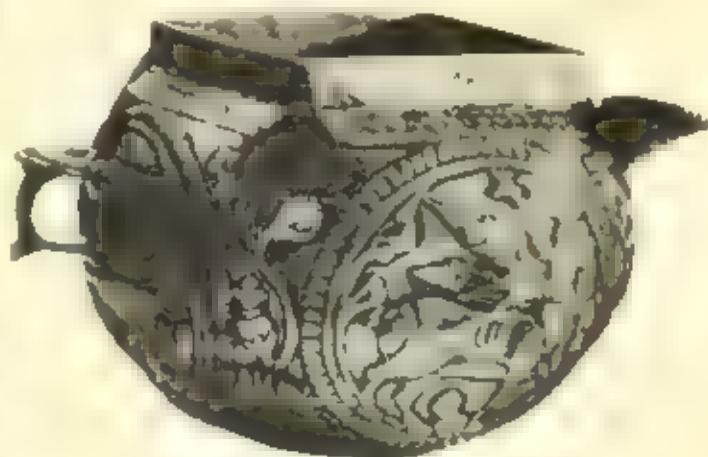


Fig. 5. — Bol en argile, trouvé à Noin Ula, voir S. Stein, *l'Asie orientale*, pl. XIII.

¹ Cette enumeration sera publiée dans le compte rendu du Congrès. Pour la reproduction de la poterie, voir S. Stein, *l'Asie orientale*, Pétersbourg, 1909, p. XI.

² Voir W. P. YERES, *On the results of the expedition*, dans *Hartington Magazine* April 1906, pl. III G.

chréenne¹. La tête est très rapprochée du style et du type de l'Artémius. Le caducée qui est sur la tapisserie laisse supposer que la composition complète représentait Artémius et Hermès, sujet fréquent de l'art classique récent, qui peut dériver du culte du « couple divin ».

Dans la salle parthe, les fragments architecturaux de Nisa sont très importants, notamment une série de creneaux et de frises en terre cuite ornés de motifs symboliques. Malheureusement les fragments de statues cultuelles et stuc, trouvés là, sont trop petits pour permettre une reconstitution, et les mor-



Fig. 6 et 7. — Le personnage barbe buvant

ceaux de peintures murales ont conservé peu de couleur. Toutefois le plan du temple est d'un grand intérêt pour l'histoire du culte et de l'architecture.

La belle collection d'objets sassanides de l'Ermitage a été enrichie par le prêt de quatre pièces splendides de la Bibliothèque Nationale et par plusieurs vases en bronze des musées suédois. Des pièces capitales de cette salle ont été récemment acquises par l'Ermitage. Ce sont : 1° un bol avec des animaux en relief qui n'est pas de la meilleure qualité, mais qui complète une série ; 2° une lampe décorée d'un motif semblable ; elle est beaucoup plus belle comme dessin et d'un grand intérêt car sa forme est nouvelle. Ces deux acquisitions font partie d'un groupe dont l'Ermitage possède déjà une douzaine d'exemplaires et grâce à un détail frappant sur deux de ces coupes, la provenance du groupe peut être identifiée. Sur l'anse figure le buste d'un homme barbu, les cheveux rasés et buvant (fig. 6 et 7). Il s'agit d'une personnalité importante et le même personnage identique dans tous les détails, apparaît sur

¹ Sir Archd. Wright, *Innocent Ann.* Oxford, 1928 pl. XXI.

une jarre en terre cuite de Khoutan trouvée par von Lecoq (fig. 8). Ceci est clairement d'un style sassanide oriental.

Un autre rapport avec cette région existe dans la tapisserie sassanide de la collection Mrs William H. Moore¹⁾, car l'hex est presque identique avec les peats de ce groupe, et la tapisserie Moore est tissée à queue d'aronde de la même manière que la tête primitive du bassin du Turin. Finalement, il y a aussi des affinités de style avec un petit groupe de soies sassanides qui trahissent

des rapports avec les frontières orientales de l'Empire.

La salle seldjukide est brillante par le fait d'une grande paroi recouverte de soies lustrées, et la collection d'objets en métal de cette période est aussi très riche. La découverte récente d'un zebu avec une inscription arménienne a soulevé beaucoup d'intérêt. Un grand lion en bronze à



(fig. 8). — Décor sur une cruche en terre de Khoutan
Staatliche Museum, Berlin.

L'art seldjuk est un objet curieux. Sept splendides soies seldjukides sont exposées ici pour la première fois.

Une révélation pour les savants européens, ce sont les grands chaudrons en fer et spécialement les reliefs en pierre provenant du Caucase. Ils représentent une survivance du style sassanide dans les communautés éloignées du Caucase.

La vigueur et la dignité des formes sassanides sont conservées et elles sont enrichies par le développement des plantes ornementales. Les motifs sur ces pierres (fig. 9) ont un caractère décoratif et une distinction qui les met au rang d'un décor roman.

Plusieurs des dernières salles sont consacrées aux résultats des expéditions

¹⁾ On la trouve reproduite ci-après, p. 97.

archéologiques des Soviets au Caucase et dans les parties orientales de l'Union soviétique. L'ornementation architecturale de Serai avait été faite en Perse même, les objets de céramique berber et de types persans. Dans une tombe caucasienne du xvii^e siècle, on trouve deux vêtements persans en satin le plus fine qualité, plusieurs étoffes du Turkestan et une en beau damas italien.



FIG. 6. — Relief en pierre, Daghestan, xvi^e siècle, Musée de l'Ermitage.

Partout il y a évidence d'emprunts à l'art de la Perse ou extension de ses riches traditions. Les splendides manuscrits prêtés par le Gouvernement iranien à l'Exposition de Londres se retrouvent ici, ainsi que d'autres livres de l'Irak et une belle série provenant des collections soviétiques. La collection de tapis est beaucoup moins complète qu'il était celle de Londres, mais il y a de fort beaux textiles et, en général, la civilisation safavide est très bien représentée.

Cette Exposition donne aux savants l'occasion de résoudre certains problèmes, de faire des découvertes et de se former des idées nouvelles touchant les origines et les influences.

Pour l'amateur, elle offre une succession remarquable de types de diffé-

rents arts. De la richesse de la décoration arabeque, de la severite de la periode achemenide, de la puissance aristocratique des Sassanides, de la legere et naturelle et a la somptuosite des Selyucides. L'art iralien et les civilisations qui s'y rapportent ont developpe la gamme de l'expression esthetique — mais il reste toujours riche l'invention, la presentation originale et tres originale. L'exposition de la langue est une expose d'histoire aussi bien qu'une demonstration des qualites et du sens esthetique des populations interessees.

PETER ACKERMAN

TÊTE DE MARBRE PROVENANT D'ARADUS

PAR

FREDERIK POULSEN

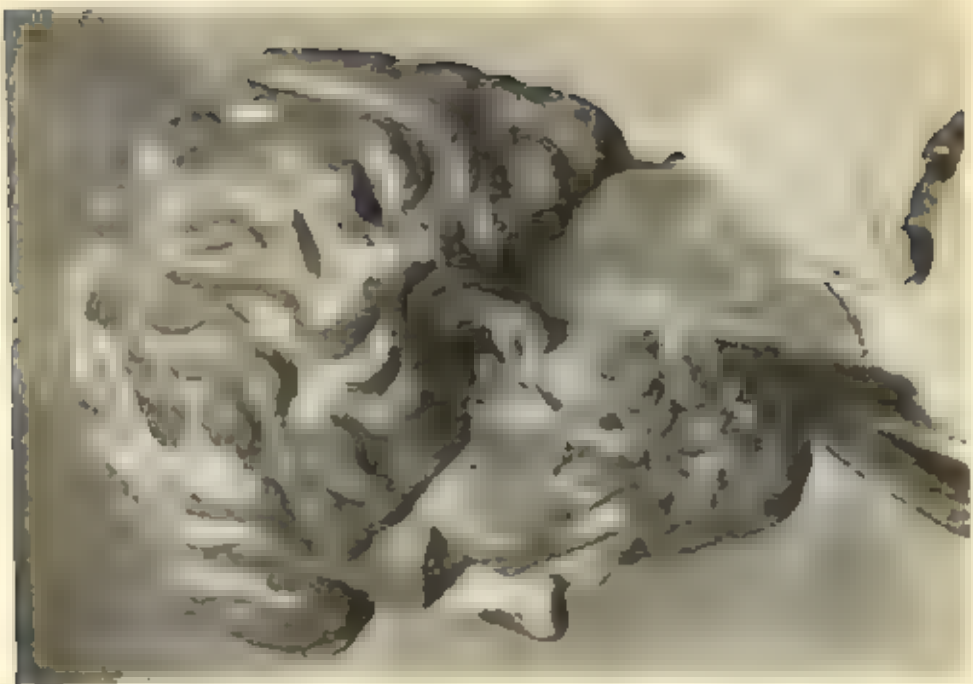
Cette belle tête grecque (pl. XI-XII), trouvée sur le rivage de l'île de Rhodus, l'ancienne Aradus, et acquise après quelques péripéties par le musée d'Antioche, est haute de 41 centimètres. Son chat est satisfaisant, bien que le nez soit brisé et le quiderme du visage ne présente guère la netteté pourrissant leurs traits nettement davantage, ce qui achève verticalement l'aspect de la tête — mais, comme me le fait connaître M. Seving (1917) lors l'autorisation de publier ces lignes), le musée d'Antioche ne dispose actuellement d'aucun spécialiste à qui il soit prudent de confier ce travail.

Les pupilles gravées et l'usage du trépan dans les meches de la chevelure et de la barbe permettent d'attribuer le crâne au 2^e siècle de notre ère, et la numération des meches seules divisées par le trépan indique plus précisément l'époque d'Antonin le Pieux.

Pour mieux comprendre ce portrait, nous peignons ce buste (fig. 1-2) exposé à l'époque dans le Palais des Conservateurs. Le buste est cubique, en antique, sa forme est typique de l'époque Hadrienne, et les meches des cheveux et de la barbe y sont encore compactes, au lieu d'être divisées comme celles de la tête d'Aradus. Les pointes des tresses qui tombent sur le front sont droites, et non point incurvées, comme elles le sont sur les portraits de l'empereur Hadrien lui-même. Au reste, ce buste, avec son expression grave et austère, se prête bien à la comparaison que nous cherchons à établir, et montre en particulier que les longues meches frontales ne constituent nullement un trait barbare. On trouve ces mêmes longues meches sur le buste lausé de la Glyptothèque Ny Carlsberg, trouvé sur le Palatin, et baptisé à tort Lucius Verus (3).

¹ STUART JONES *Journal of Hellenic Studies*, vol. 37, 1917, p. 101-102. Les figures 1 et 2 sont faites d'après les photogra-

phies de l'Institut d'Antiquités, nos 66, 67 et 698. Ny Carlsberg, 1910. ANTONINUS PIVS, buste, 1911 et 1912.





Τελεμένη: κομμή. Συμμετοχή: 10. Αποδοχή: 10.

Μουσείο Αρχαιολογίας

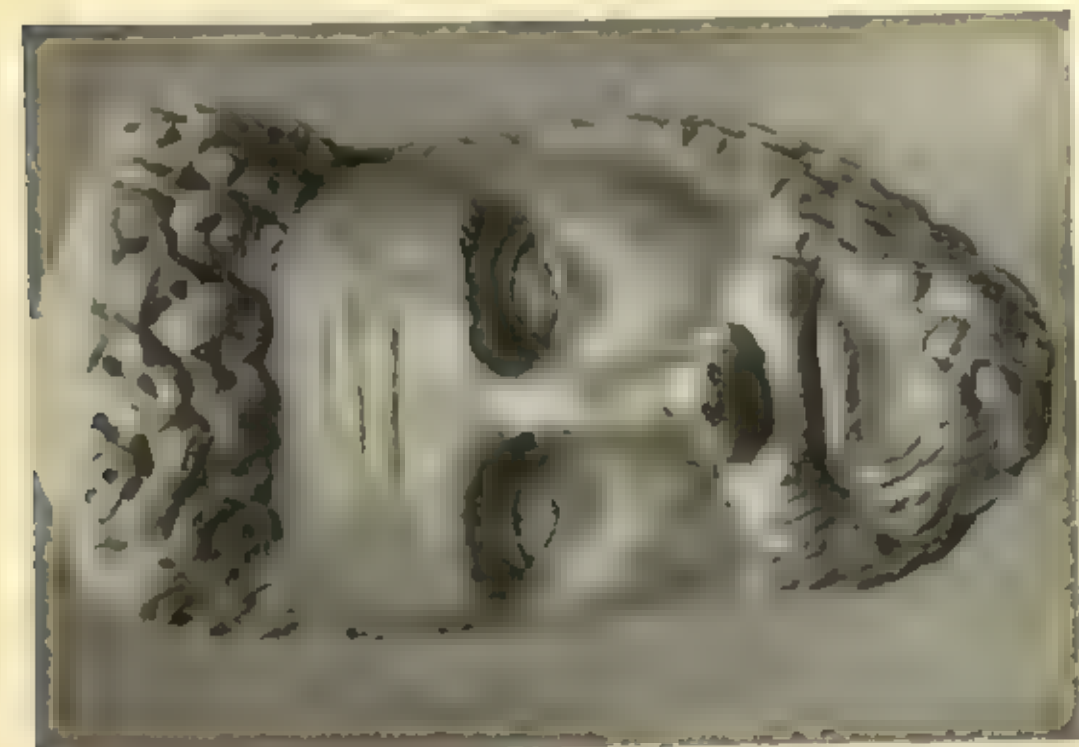


Fig. 41 + Fragment de tete de u arbre de l'epoque de Mar. Arch. He. J. et al.

Un terme de comparaison plus tardif nous sera fourni par un fragment de tête qui se trouve dans une collection privée de Heidelberg (fig. 3-4) et passe pour venir d'Asie Mineure, Hedenreich, qui l'a publiée, l'attribue avec

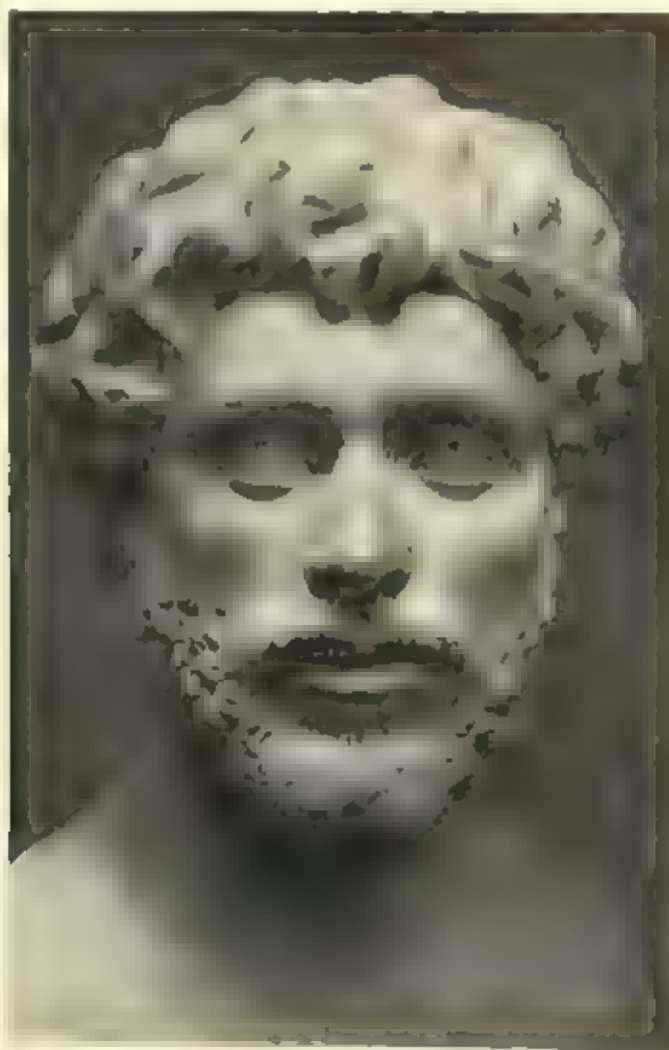


FIG. 5. — Tête du portrait de Ptolemaïe d'Antioche. Vul.

raisonner au temps de Marc-Aurèle¹. La barbe, qui est sculptée assez à la mode grecque, et l'usage du trépan a été réservé aux boucles touffues qui

¹ Hedenreich, *Antiquarische Zeitschrift*, XXVII, 1931/2, p. 43, fig. 61 et 62. — Je dois ces deux photographies à M. A. von Sauter.

s'étageant sur le front de la manière qui est habituelle sous le règne de ce prince.

L'analogie stylistique de la belle tête de Heidelberg et de la tête d'Aradus montre que celle-ci est due à un travail grec de bonne qualité. Dans l'ignorance où l'on est de son origine, on songe à Athènes ou à l'Asie Mineure, car ce portrait ne surprendrait pas parmi la série des portraits de rois ou de princes athéniens⁽¹⁾.



FIG. 6. — Médallion à portrait grec de l'époque d'Antonin. Vatican

Mais quelques portraits de la même époque s'apparentent davantage encore à celui que nous publions. C'est d'abord une tête (fig. 5) qui, dans la *Sala della Croce greca* au Vatican, a été fixée, grâce à un cou moderne, sur une statue nue à laquelle elle n'appartient pas⁽²⁾; c'est ensuite un médaillon (fig. 6), exposé dans le belvédère du même musée⁽³⁾. Tous deux, comme la tête d'Aradus, remontent à l'époque d'Antonin. Une autre tête, conservée à

(1) Voir par exemple la tête, bien plus tachée, d'Heinrich resp. Helen (fig. 5) p. 302 n° 29 et fig. 30.

(2) N° 500. Photographie de l'Institut allemand. — XVII.

mand, 1933, 117.

(3) *Ann. Mus. Vatic. Bollet.* II (1911) n° 46, et p. 111 — Photographie de l'Institut allemand, 1931.

Newby Hall ¹ porte une boucle plus courte, mais ses yeux sont faits de manière identique et l'analogie est plus sensible encore dans une tête de Webarn Abbey ², dont les bandes frontales, à vrai dire, sont encore plus divisées, tantis que la barbe est encore courte, à la mode Hadrienne. Une tête du palais Pitti ³ présente dans ses mèches fortement incurvées un travail plus poissé. Le trefan boadis pour une tête du musée du Prado ⁴, bien que le trefan y ait en moins de part, ne rappelle pas un cas certainement au temps d'Antonin.

Je voudrais noter enfin que j'incline à attribuer à la même série, mais à l'époque de Marc Aurèle, ce est-à-dire un peu plus tard que la tête d'Aradius, un buste du Capitole que Stuart Jones a daté au III^e siècle.

FREDERICK POLSEN

¹ *Antiq-Archaeol. Soc. Catalogue* 3145-3146.

² *Ibid.* 3157.

³ *Ibid.* 3138-3139.

⁴ *Ibid.* 1674-1675.

^(b) *Museo Capitolino*, pl. 53, n° 57, texte p. 252.

LE COMMERCE DES ANCIENS PHÉNICIENS A LA LUMIÈRE DU POÈME DES DIEUX GRACIEUX ET BEAUX

PAR

RENÉ DUSSAUD

Nous avons déjà étudié le poème de Ras Shamra ⁽¹⁾, dit des dieux gracieux, publié par M. Virolleaud ⁽²⁾, au point de vue de l'activité commerciale que les Phéniciens ont manifestée à une époque qu'on peut estimer très ancienne puisque les événements qui y sont relatés avaient déjà pris au ^{xiv}^e siècle avant notre ère un caractère légendaire.

Aux hautes époques, le commerce du groupe éanaan, qui constituera plus tard le peuple des Phéniciens, s'est développé en deux étapes. La première comportait uniquement un système de caravanes circulant entre la mer Rouge (golfe d'Aden) et la Méditerranée (région d'Aschkel), c'est-à-dire dans le primitif Éanaan ⁽³⁾ et ses environs immédiats. Nous avons montré que ce primitif habitat n'était pas la région désertique qu'il est devenu de nos jours. D'abord, la Palestine du Sud a toujours été un pays riche de cultures, mais même les régions de Bersabee et de Qadesh étaient aménagées, comme prêtres. Et nous allons voir que les textes de Ras Shamra nous en conservent le souvenir. Quant à Elam, la légende de Keret, que publiera prochainement M. Virolleaud, nous en dira la prospérité et l'éclat.

La seconde étape fut la conséquence, à l'aurore du III^e millénaire avant notre ère, de l'occupation de Tyr, Sidon et Byblos ⁽⁴⁾. Des Éans, ces Phéniciens étaient à portée des réserves de bois du Liban et, possédant de bons arbres, en état de construire une flotte marchande. Ils semblent s'être mis tout d'abord

(1) *Les Phéniciens au Négeb et en Arabie*, dans *Revue de l'État des Rel. pour l'HBH*, 1933, II, p. 3-49.

(2) *La Vierge des dieux gracieux et beaux*, dans *Syria*, XIV (1934), p. 128-151. Ce poème est désigné par le sigle SB. Initiales des dieux

Salem et Sahr

HBH 1933, II, p. 22 et suiv.

(3) Voir *HBH*, 1933, II, p. 18 et suiv., pour le début du III^e millénaire. Le terme grage apporté par le poignard votif en or découvert à Byblos par M. Dunand

au cabotage de la côte syrienne, et c'est au cours de ces voyages Sud-Nord et retour qu'ils prirent la connaissance du grand et sur l'étoile polaire, qui fut connue des anciens sous le nom d'étoile phénicienne.

Depuis longtemps la Méditerranée orientale était sillonnée par de frêles esquifs. La découverte, à l'époque néolithique, des files de la mer Egée, mais surtout de la Crète et de l'Égypte, témoignent d'un grand mouvement maritime et quelques progrès dans la construction navale. On en peut juger par les esquisses de navires égyptiens qui nous sont parvenues. On va sans dire si les naturels de la côte syrienne ont participé, dès l'époque néolithique, à cette primitive navigation et long-cours, mais ce n'est quand les Phéniciens s'installèrent à Tyr, Sidon et Byblos, ils développèrent la construction navale dans une direction qui répondait à une double préoccupation : celle d'étendre leur emprise sur le commerce de l'Égypte, du Bosphore et de l'Inde et de leur faire leurs marchandises le long de la côte syrienne pour établir des rapports plus directs avec les riches marchés de la Syrie du Nord et de la Mésopotamie. Au cours d'une étude comparative des navires égyptiens et phéniciens, M. Février marque la différence essentielle de ces navires et note combien « il est caractéristique que le premier bateau phénicien que nous connaissons soit un cargo ¹² » constituant un « bateau lourd, mais le système, naviguant surtout à la voile et fait pour transporter un important chargement ¹³ ». Il en fut de même des très anciens navires chypriotes ¹⁴, ce qui rend incertaine la question d'origine. En ayant présentes à l'esprit ces considérations et en améliorant si possible certaines lectures ¹⁵, nous essaierons de compléter la démonstration que nous avons présentée dans la *Revue de l'histoire des Religions* de 1943.

¹² Voir nos *Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., fig. 304. — *Grand dictionnaire maritime de la marine crète-myrcénienne*, Anna Bull. de corresp. hell., 1933, p. 170-175.

¹³ J. de VIGNY, *Les Origines de la marine phénicienne*, p. 20, extr. de *Rev. de l'hist. de la Philosophie et d'hist. gén. de la civilisation*, 15 avril 1935. Voir *Syria*, 1936, p. 93.

¹⁴ *Ibid.*, p. 93.

¹⁵ *Civilis. préhell.*, 2^e éd., fig. 310.

¹⁶ Signalons les principaux travaux sur ce texte : HANS BAUM, *Bemerkungen zu Tafel C*

von Ras Shamra, dans *OLZ*, 1934, col. 205-206; G. A. BARTON, *A Liturgy for the celebration of the spring festival at Jerusalem in the age of Abraham and Melchizedek*, dans *Journal of Bibl. Liter.*, 1934, p. 61-70; TH. H. GASTON, *An ancient Semitic Mystery-play*, extr. de *Studia Materiali di storia delle religioni*, 1934, p. 150-164; ZELMAN S. HANIN, *The Structure of Ras Shamra C*, dans *JACS*, t. 54, p. 80-88; H. L. GANNON, *Notes on « The Birth of the Gracious and Beautiful Gods »* dans *JRAS*, janvier 1935, p. 45-79.

Rappelons, tout d'abord, que le texte SS a dû « servir de memento dans une recitation au cours d'une cérémonie religieuse »¹. Des traits horizontaux de séparation signalent le morcellement du texte. Dans notre premier travail nous n'avons pas suffisamment tenu compte du rythme.

Les termes géographiques conservés par le pisme sont le premier indice pour localiser le mythe qui met en action Ona, consistant qu'il fut question d'Ashdod, mais on ne peut écarter la mention significative du désert le Qadesh, qu'a reconnue M. Virolleaud² et bien qu'on n'ait généralement pas admis notre lecture signalant le (désert de la mer) des Roseaux, c'est-à-dire de la mer Rouge, nous croyons devoir la maintenir en restreignant le passage SS 3-4 :

(3) Ils (*) établiront une ville pour monter
et aller] (4) dans le désert de la mer des Roseaux (*).

Ces identifications topographiques sont confirmées par le pisme des « Chasses de Ba'al » (sigle BH) publié par M. Virolleaud³ qui ont pour théâtre *bth mdbr 'Els* que, fort probablement, le savant éditeur identifie avec la région désertique l'Aoush « entre le désert le Sud et le Soud ». Les poèmes phéniciens de Ras Shamra se voient d'une continuité et s'inscrivent de la région entre mer Rouge et Méditerranée, où ils situent leurs agerdes les plus anciennes, que cette région dut représenter le principal fief d'un groupe cananéen qui s'étendra plus tard vers Tyr, Sidon, Byblos et même vers 2000 avant J.-C., jusqu'à Ras Shamra (Ugarit).

Des lors, il n'est pas interdit de conjecturer que la ville éphémère par les dieux gracieux, sur la route d'Ashdod au désert, est Bersabee. Nous savons, en effet, qu'elle portait primitivement le nom de *Shiba h*⁴ évidemment en relation avec le hecos *Shib'ani* qui doit lever le 'd, c'est-à-dire un 'dbr⁵ vraisemblablement un sanctuaire entouré d'un entrepôt, construction importante, puisqu'il

¹ RHR, 1933, II, p. 14 et suiv.

² Nous considérons *gtn* comme un part. prés. plur. se rapportant aux dieux gracieux. Nous rencontrerons, ci-après, une construction semblable avec *yaqm*.

³ SS, 2-4.

⁴ *gtn* *pr' l* (ly).

[w *thik*] (4) *b mdbr spm*.

⁵ Syria, 1935, p. 253 et suiv. ; voir notre commentaire dans RHR, 1936, I, p. 1 et suiv. ; sous le titre *Le vrai nom de Ba'al*.

⁶ Nombres, xxii, 13 et suiv.

⁷ Voir RHR, 1933, II, p. 15.

⁸ Nous rattacherons ce terme à l'arabe, *awadh, ma'adh*.

fallut sept ans¹ pour l'édifier. La huitième année Shab' en inaugure l'installation en y convoquant Ngr-mdr. Le chef des dieux gracieux. Il remet à ce dernier le sanctuaire et ses réserves alimentaires : pain et vin. Le *kyba* doit relayer l'annéage mensuel des sists pour permettre aux Phœnicas d'attendre tranquillement la mer Rouge. De longue date ils y avaient pris pour la culture du blé et celle de la vigne, ce qui permettait aux caravanes de commercer commodément et en paix. L'allusion à ces commodités apparaît dans SS, 6-7 :

- (6) Mangez du pain, [voici ?]
Bayer du vin, du vin (?), voici
(7) Paix (?) du roi, paix du roi,
aux entrants (?) et (aux) sortants (?)²

On conviendra que l'expression « les entrants. Les sortants » désigne bien réellement les gens de passage que sont les caravanes. La paix et le ravitaillement sont leurs principales préoccupations et on comprend maintenant pourquoi les paragraphes suivants, SS 8-11, et SS 13 et 14 ont tout le premier aux soins de la vigne et le second à ceux qu'on donne aux champs.

Selon admet que Shab' ait eu pour chef nominal le *kyba* en la garde de l'installation à laquelle il a attaché son nom — on verra ci-dessous l'apport de l'étymologie proposée par M. H. Bauer — pour le nom de Ngr-mdr³ « savoir ngr-mdr⁴ « Huter des Snaft et les » ou, peut-être, « Gardien des grains »⁵. À l'appui de ce qui précède, voici le passage caractéristique :

¹ C'est évidemment un temps étiré — au tant pas en s'en tenir aux notes de Shab' et Shab'ani dérivent du chiffre sept ».

² On est d'après Bauer et Virolleaud pour restituer *ky* à la fin de ce strophe. Quant au sens, on a vu ci-dessus l'analyse d'après la lecture de l'original. On peut se reporter à la note ci-dessus pour le sens de *ky* dans les Arabes.

³ On sent profondément leur sentiment de vin *kyr* et *ya*, que, peut-être, on mélangeait.

⁴ Cette paix a été consacrée par un sacrifice — et c'est pourquoi le sacrifice se nomme *ky* dans Amos, v, 22, et dans un passage de V AB cité par Virolleaud, *Syria* XII p. 27, passage commenté dans *Syria*, 1936 p. 101. Le sens de la ligne 7 a été démolie par

Virolleaud, *Syria* p. 28 et 34. « Que la paix règne sur les entrants et les sortants » — a probablement deux fois *ky*, car, pour le premier, on a vu ci-dessus l'analyse d'après la lecture de l'original.

⁵ C'est ce mot *ky* que M. Virolleaud traduit « les Arabes » — l'expression « l'usage d'exception » et qui se trouve dans le texte des caravanes qui ne sont que de passage.

⁶ SS 6.

- (6) *kyr kyba ky*
ky kyba ky ky
ky (kyba) ky ky
**kyr kyba*

⁷ OZ 10, 20.

⁸ *kyba*, *ky*, 7.

Drasse le 'd au milieu du désert de Qadeah !

Là tu disposeras ⁽¹⁾ les pierres et les bois.

Sept ans s'écouleront (9)

La haute de valeur ¹ du gureta ², et / les beaux et neux ³.

Tu iras dans la plaine, tu geôleras sur les confins du désert!

où Ngr-nudr' domine les (dieux gracieux);

alors appelle-les avec Ngr-mdr' (*).

Les paroles sont prononcées par le loc. F1, et voici en quels termes s'abonneva le croquer au ch. des deux g. acuité. Nous suivons ici la traduction de M. Viralleaud :

f) Ngr. Ngr. la por[te], ouvre-la

et pénétra dans leur nid 71, et entra dans...

Voici, [il y a du pain; alors donne et nous mangerons !

Vin, il y a du [vin]; donne et nous boirons (*).

La concision du texte en rend souvent le sens obscur. Si l'on a possédant que le passage §§ 58-59, repete §§ 61, et dont voici le texte

1) Nous rapprochons la *verbe lyre* de
 , *verbe lyre* , *verbe lyre* , *verbe lyre* , *verbe lyre* ,
 faut-il comprendre ce passage ? Le plus simple
 serait d'y voir la construction d'un édifice
 en pierre et bois. Mais il n'est pas exclu
 que les pierres et les bois soient des instruments ou,
 tout au moins, des instruments de divination
 destinés au 'd. A l'appui de cette interprétation
 nous rappellerons le passage de V All
 cité par Virolleaud, *Lyre*, XII, p. 38.

w'argmin kwot

10'ulnyk eqm "a

[illegible]

ne et fu promovetur in patre

« et je te répéterai le message du bois

« et le refuge de la pierre. »

Nous comprenons *ihl* = *nh* au fém. divination, augure, présage Comparer l'ourin et l'ourvin

* Nous rattachons ont à la notice 1000

(2) Hébr. : faire le tour. C'est là un rite.

(4) Il se pourrait qu'une variante de la même légende où Ba'al s'attribue le rôle de

Sub'nal, no rencontre dans III, II, 44-45

44 hat sich ge[er]t.

43. $f(b^2) = f_2(b^2) = 2b^2$ not a

(45) under report "of

(44) « J'ai construit dans la barrière désor-
lins »

45) (pendant) sept ans qu'il a remplis

{46} et la huitième année) j'ai lougué le 'd' »

Il n'y a aucune trace de signe après 'd

35. 65-69

Fig. 1d (b) is the number of

(30) Իմ Լիբեր Դ՛աժուռն ու՜ն-՛քո

10² and 10³ times

УДК 62-50

1116a (68) ʔat ʔatʔa pʔat-matʔa

[illegible]
$$p_{\alpha} = p(t_{\alpha}, t_{\alpha-1}) = \pi_{\alpha} \sum_{i=1}^n p_i(t_{\alpha}, t_{\alpha-1})$$

(4) 55, 70-72

μ -Nôr (70) Nôr $\rho[h]$ wêhêh

u-*o*re b-¹d-hm (71) w¹rb hl (7c)

ሐም-ፊታል ርክሱ ወሰን (72) ወሰኑ

ham-²ed lwa weth woth

22) *qm bu-qm*

qm bu qm st st

il serait bien difficile de comprendre le quoi il s'agit. Mais, heureusement nous avons un relief plus complet de ce texte dans SS 23-24

23) *qqr'an 'Elm n'mm*

[*aggr ym bu-*] *ym*

(24) *qqm h'ap - t- lsr*

On voit par la 1^{re} *qqm* part pr s. pluri. se rapporte aux dieux gracieux et que *st* « la dame » est Asherat. Quant à *st* cette graphie pour *st* paraît exclure *stnd* « sein » et impose la lecture *sade* « champ ». Enfin, quand on nous dit de là qu'il s'agit de « les dieux gracieux » cela signifie qu'il en achève la création en leur donnant un nom. Le *st* est loi.

(23, Je créerai les dieux gracieux

(et) je séparerai la mer d'avec la mer (*)

24) pour qu'ils (2) se nourrissent dans le champ d'Asherat

Les Arames désignent par « champ d'Ashtar » — qui paraît avoir pris la place d'Asherat — tout terrain irrigué en opposition au terrain de Ba'al fecunde par la pluie. Grâce à l'irrigation, la déesse Soleil (*Sus*) peut dispenser l'abondance :

(25). . Spé fait prospérer (*)

la vigne (2) ... (26) et les raisins,

Paix (3) ceux qui entrent et qui sortent (4).

(27) apportant un sacrifice agréable (5)

(*) En hébreu, on dirait *heyn gam lu-gam*. Pour l'emploi de *gr* dans le sens de séparer les eaux, voir Psalms, CXXXVI. 13, où l'on voit le passage de la mer Rouge.

(2) C'est-à-dire, les dieux gracieux

(3) LAGRANGE, *Études sur les religions semitiques*, 2^e éd., p. 97.

(4) H. BAUM, *OLZ*, 1934-305, d'après l'arabe *mozawaffrat*

(5) Arabe *duliyat*

(6) Voir ci-dessus ad ligne 1.

(7) SS, 23-24

25) *Spé mypré*

dti hm... (26) *wgnhu*

šim 'rdm ln[nm]

(27) *hdkm lubbh n'mt*

Le rapport que nous avons cru saisir, aux lignes 23-24 entre les lieux gracieux et le champ d'Ashérat nous aide à comprendre la ligne 28.

(28) Le champ des dieux (gracieux) (est) le champ d'Ashérat
où Rahim (?) [et Mot] demeurent (?).

On a voulu identifier Ashérat et Rahim : à tort, croyons-nous, car ce dernier est un dieu. Notre restitution de Mot se fonde sur la particularité que les régions desséchées par le Sudel sont sous la main même de Mot⁽¹⁾. Elle s'appuie aussi sur la ligne 8 : *Mot n'c qsb*, où se est l'équivalent de *arm* qui, sous la forme *bu son* s'applique aux lieux gracieux ainsi qu'aux terres de l'immortel.

Il est évident que le poème des lieux gracieux nous conserve le souvenir des vieilles traditions cananéennes qui gravitaient autour de Qadesh et de Bersabee. Ce texte nous fait assister à une cérémonie de l'ancien culte qui se pratiquait dans les oasis du désert, entre mer Rouge et Méditerranée. On y rappelle non seulement la naissance des dieux gracieux, princes de la région et maîtres de la route des caravanes, mais incudemment on commémore la création par immersion de leur habitat, qui s'identifie avec celui des prunils cananéens.

Si notre interprétation est admise, il en résulte que, bien avant le récit du passage de la mer Rouge, le folklore ou les mythes du Sud de la Palestine commencent une légende sur le dieu El et ses représentants, comme il avait fait surgir

(1) Nous ne pensons pas que *Rahim* doive s'expliquer par le suffixe de la première personne. Comme il arrive, par exemple pour *qdym*, y est une *inter lectionis* fixant la prononciation de la syllabe précédente : *qdamim*, donc ici *Rahim*. Il n'est pas impossible que, comme *ir*, le vocable *rahim* vise les dieux gracieux.

(2) SS, 23-29

et qsb m n'c qsb
no Rhim 23 [no Mot] y qsb

(3) C'est le cas de rappeler le passage LAB, II, 24-25, ingénieusement traduit par M. Virolleaud : « Les plaines sont (fecundées par l'eau) des dieux (sont) dans la main de

Mot, le fils divin » ; cf. *RIH*, 1932, I, p. 272.

(4) Vérification faite sur la tablette, il ne manque rien à la fin des lignes 24 et 25 qui doivent se lire, comme le fait Gressmann, l. c. :

(24) *'eqn'a šml* (25) *b'n šrm*
« Je célèbre les noms des fils de
princes. »

Donc, à la ligne 24, *bn šrm* est une apposition aux *'Eln n'mm*.

(5) Le titre de *šar*, prince, appliqué à un dieu phénicien, se retrouve sous la forme *šar qdesh* « prince saint » dans l'inscription d'Eshmunazar, appliqué au dieu Eshmoun. Cette dernière lecture est certaine, bien qu'elle ait été mise en doute.

d'entre les flots, le grand isthme désertique qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée. Il nous paraît vraisemblable que ce mythe est le prototype folklorique du récit concernant le passage de la mer Rouge par les Israélites et, aussi, cela qui en dérive : le la raversée du Jourdain à sec¹⁴. Et tout est la conception première du mythe, et ce sera notre conclusion, ne pouvait naître que dans l'esprit d'un peuple : tels les ancêtres des Phéniciens, accoutumés à assurer par caravanes la liaison entre la mer Rouge et la Méditerranée.

RENÉ DISSARD.

¹⁴ Sur ces récits, leur dépendance mutuelle et leur caractère folklorique, voir nos *Origines*

syro-pheniciennes, un article (1933) et p. 250-255.

LE ROYAUME FRANC DE JÉRUSALEM

D'APRÈS UN OUVRAGE RECENT ⁽¹⁾

PAR

PAUL DESCHAMPS

Si, depuis l'*Histoire des Croisades* quelque peu romantique de Michaud, on voulait s'informer sur cette histoire et sur la grande colonie latine qui s'installa à la suite de la première Croisade aux Pays du Levant et s'y maintint pendant près de deux siècles, on ne pouvait consulter qu'un seul ouvrage : la *Geschichte des Konigreichs Jerusalem* de R. Rohricht parue en 1898.

Cet ouvrage était un monument d'érudition et constituant un fort bon instrument de travail pour tout historien voulant commenter quelque épisode de cette singulière civilisation latine, qui s'était magnifiquement épanouie sur les rives orientales de la Méditerranée en prêtant le plus étroit contact avec la civilisation musulmane. Mais, œuvre d'un savant rigoureusement scrupuleux, le livre relègue sous forme d'annales so présentée avec l'apparence aride d'un inventaire d'archives.

Pas de vues générales et peu de commentaires, des dates et des faits dont la sèche resse ne laissait guère de place à la vie même des événements, aux circonstances qui les avaient fait naître, à la pensée de ceux qui en avaient conçu la réalisation. Et après la lecture des mille pages de ce livre on était incapable de retrouver la trame des événements, les raisons profondes qui en avaient été les causes.

C'est sur le sol de la Terre sainte qu'aux XII^e et XIII^e siècles la politique internationale avait tissé sa toile aux fils enchevêtrés. Plusieurs races s'y étaient rencontrées et l'une à l'une y avaient combattu ou avaient noué leurs alliances

⁽¹⁾ ROY (G.) 5521. *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem*. Tome I. L'autorité musulmane et la monarchie française. Tome II, L'équilibre. Monarchie française

et monarchie musulmane. 2 vol. gr. in-8^e. 1911-1938. 1^{er} vol. 920 p. Paris. PUSA 1934-1935. A paraître : C. III. La Monarchie musulmane et l'anarchie française.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les cabinets diplomatiques cherchent à appuyer leurs intérêts sur ceux d'un pays voisin, à constituer un équilibre des nations, à conclure des traités secrets. Ici l'on vit agir la chancellerie pontificale, les agents de l'Empereur byzantin, les ambassadeurs du roi de France et ceux du roi le Sicile, les envoyés du calife de Bagdad et ceux du calife de Caire, et les émissaires du Vieux de la montagne.

Quelles furent les causes lointaines de la croisade, comment ces armées venues de si loin purent-elles, malgré d'innombrables adversaires, malgré les marches forcées, les rigueurs d'un climat extrêmement chaud, les épidémies et les mille épreuves d'une campagne d' trois années, triompher partout et partout victorieuses, en un mot, et surtout comment, à la suite de la prise de Jérusalem, le Royaume latin de Palestine et les grands États qui en dépendaient s'organisèrent-ils ?

Quelles forces ennemies s'opposèrent aux Croisés ?

Quelle fut la réaction des populations autochtones après l'occupation ? Toutes choses qui ne s'ajoutèrent pas avec le flot dans l'ouvrage de Rohricht.

On peut aussi consacrer deux ouvrages de synthèse, mais qui n'abordent que deux aspects de cette grande affaire des croisades : ce sont pendant plusieurs siècles, s'étendant en l'univers chrétien et le monde musulman.

M. Louis Bréhaut, lassé d'étudier les détails des expéditions militaires, les faits et chaque régime des souverains de Jérusalem, présentant dans un tableau général de la fin de l'Antiquité au ^{xv} siècle le rôle de la Papauté, du clergé, les ordres religieux et de leurs associations dans le Proche-Orient ⁽¹⁾.

M. Jean Long on dans son étude *La femme d'outre-mer au moyen âge. Essai sur l'épuration féminine dans le bassin de la Méditerranée* ⁽²⁾ voulut examiner les efforts colonisation des Normands en Italie méridionale et en Sicile, de la France entière, qu'elle fut province, capitale ou domaine, en Syrie et en Palestine, puis en Egypte d'antique et moderne, mais un tableau d'ensemble, que ces faits réalisés en divers pays, furent manifestes par application de principes abstraitement sensés, parce que inhérents à notre race même, par

⁽¹⁾ L. Bréhaut, *L'Église et l'Orient au moyen âge*, 2^e édit., 1928.

⁽²⁾ 3^e 60, 1939.

cipes de pénétration pacifique et d'expansion civilisatrice qui se retrouvent jusqu'à nos jours dans l'œuvre de Bagdad, de Gallien, de Lyantey.

Mais si l'auteur s'occupe avec une clarté lumineuse les méthodes d'administration pratiquées par les ancêtres de la colonisation française, s'il a observé les curieuses analogies qui se retrouvent dans ces méthodes, malgré le temps et les peuples fort différents auxquels elles s'adressent, il ne pouvait, dans cet ouvrage où une centaine de pages seulement sont consacrées à la Syrie franque, aborder dans le détail l'étude des actes de gouvernement des Princes latins.

Cette histoire du royaume de Jérusalem et des États francs de Syrie, M. René Grousset vient de l'entreprendre, conservant à peu près le plan de Rohricht, mais y apportant la largeur de vues qui avait fait défaut au savant allemand.

L'ouvrage commence par une longue introduction sur l'état de l'Asie Mineure et la question d'Orient à la veille des Croisades. Pour cette partie de son travail, M. Grousset a analysé avec soin les travaux de J. Laurant (*Byzance et les Turcs seldjoukides*), de Schläumberger (*Byzance byzantine*), de Michaux-Bellière (*Phœnicie*) et de Halandou (*Théorie Croisade*). Il aurait pu tirer aussi parti de l'ouvrage si solide et si clair qu'est *l'Histoire de l'empire byzantin* de Vasilev (1932).

Dans les dernières pages de l'introduction, sa connaissance approfondie du monde asiatique a permis à M. Grousset de montrer tous les conflits qui troublèrent à la fin du x^e siècle l'Asie Mineure, la Syrie et la Palestine, conflits grâce auxquels les premiers Croisés purent triompher.

Les Turcs seldjoukides, qui avaient conquis l'Anatolie et la Syrie, se divisèrent en une rivalité farouche qui put entraîner les deux grandes familles seldjoukides, celle de Sulaiman, qui dominait en Anatolie, et celle de Kutush qui régnait sur la Syrie. Quelques années avant l'arrivée des Francs, Kutush avait divisé le territoire de la Syrie en États féodaux et confié la garde de Jérusalem à un chef turcoman, Ortoq. Ce morcellement avait affaibli la puissance de sa dynastie. Profitant de ce fléchissement, des emirs syriens se taient rendus indépendants, tandis que, reprenant pied en Palestine, l'exploitant les embarras causés aux Seldjoukides dans le Nord de la Syrie par l'arrivée des Francs, les Fatimides du Caire enlevaient à eux Turcs Jérusalem en 1098.

La Croisade — Si M. Grousset nous montre en Orient l'Occident bien préparé pour le succès de la Croisade, il nous paraît être trop bref sur les circonstances qui la provoquèrent en Occident. L'empire chrétien d'Orient ne pliait devant la puissance turque — et surtout d'infes sur infes. À propos de la lettre adressée par l'empereur Alexis Comnène au comte de Flandre pour lui demander des secours, l'auteur ne cite ni M. Bréhier, ni les arrivants russes Vladimirski-Gorspinski et Voskova. La lettre serait de 1091, consécutive à une grave échec subi par les grecs, et non pas de 1088 ou 1089. Il ne faut pas oublier qu'Alexis Comnène nous dit qu'Alexis envoyait en Occident des lettres alarmantes. Le russe au nord de l'Europe s'en était une de celles-ci.

M. Grousset ne fut qu'une élusion à l'appel de détresse envoyé par l'empereur au pape l'évêque d'Arles ne parle pas lui-même de l'insurrection (mars 1095). On voit les envoyés d'Alexis implorant que l'on vienne à leur aide. À ce propos, M. Bréhier écrit très justement : « Il est probable que ces demandes répétées de secours ont dû agir sur l'esprit d'Urban II et l'inspirer l'idée d'un appel général à tout l'Occident. »

On peut même voir signaler la fameuse lettre d'Urban II aux seigneurs et gens de Flandre (fin décembre 1095), les invitant à prendre part à la Croisade et fixant la date du départ au 1^{er} août 1096.

Le passage des Croisés en terre d'Islam — les combats entre leurs chefs, les Bédouins, les indigènes et les combats des troupes françaises en Asie Mineure, sont bien connus, mais insistons sur la façon magistrale dont l'auteur expose le bataille de Myriokephalon (1097) — à travers les plaines de Phrygie. L'armée des Croisés s'avance et divise en deux corps, l'un corps menant Normands d'Italie et Normands de France surpris par de puissantes forces turques, faillit succomber, mais fut heureusement secouru à temps par l'autre corps qui, après d'un combat acharné l'avait rejoint en toute hâte.

La défaite des Turcs fut complète. La manœuvre d'un corps de secours menant d'enveloppement de la Coupe musulmane est présentée d'excellent façon. Ce sera d'ailleurs, au les merites les plus marquants de ce livre que le soin mis à exposer la tactique des grandes batailles où chrétiens et musulmans

se mesurent pendant deux siècles dans des vastes étendues de l'Asie Antérieure.

Les récits du siège d'Antioche et de la marche des premiers Croisés à travers la Syrie et la Palestine avaient déjà été exposés auparavant. M. Grousset les trace à nouveau de façon concise et claire. On sera surpris de ne pas le voir rappeler les chiffres, quelque hypothétiques qu'ils soient, proposés par les précédents auteurs sur le nombre des Croisés : on a parlé de 600 000 hommes ayant quitté l'Europe, réduits trois ans plus tard, au siège de Jérusalem, à 40 000 combattants au maximum. Les autres sont morts, à part quelques fuyards.

Sur les neuf principaux chefs de la Croisade, deux ont abandonné bien avant l'arrivée à Jérusalem : Hugues de Vermandois et Etienne de Blois. Ils se rachèteront d'ailleurs en relevant quelques armées plus tard et mourront en combattant les Sarrasins.

Deux sont restés dans le Nord pour se battre des États : Roumoult de Farcleville et Baudouin, frère de Godfrey, qui fondera la Principauté d'Antioche et le Comté d'Edesse. Deux rentrent en Europe aussitôt après la prise de la ville sainte : le duc de Normandie et le comte de Flandre. Deux resteront en Palestine : Godfrey, le Baudouin et Tancred, qui y feront les bases du royaume de Jérusalem.

Enfin, le dernier Récit. Ici, sans doutes que le mesurage de la Croisade avançant, avait pris une position prépondérante par les dirigeants, se trouvera évincé au dernier moment, le pouvoir suprême auquel il pouvait aspirer. Il retournera d'abord à la maison pour vaincre les places sur le territoire qui deviendra le Comté de Tripoli, le quatrième des États latins du Levant.

Les débuts de la colonie franque. Jusqu'à présent, tout ceci avait connu dans ses grandes lignes. Mais c'est pour la suite que M. R. Grousset fera œuvre originale. L'histoire propre de la colonie, formant un groupe de quatre États confédérés, n'était pas si claire dans son ensemble, nous l'avons dit, que par le livre de Rohricht. Celui-ci, suivant rigoureusement la chronologie, avait raconté par périodes de quelques années l'histoire combinée des quatre États. L'imbricement était de modifier l'histoire de chaque État sans qu'il eût pu suivre la continuité des événements — des Annales en vert, sans effort de cohésion.

M. Grousset a pris un parti tout autre. Pour montrer comment chacun de

ces Etats tout à fait indépendants au début, naquit et s'organisa il a raconté en un seul chapitre (Chap. iii) le regne de Balduin I^{er} (1100-1118) le fondateur du Royaume de Jérusalem puis l'œuvre de Raymond de Saint-Gilles et la fondation du Comté de Tripoli (Chap. iv); enfin la formation de la Principauté d'Antioche et du Comté d'Édesse (Chap. v).

Assurément, une partie des événements qui se passent dans la colonie latine ayant été concernés aux États, notamment ces lunes campagnes militaires entreprises par le roi pour se porter au secours de l'un ou tel État menacé, M. Grousset s'est vu obligé de se répéter, mais il ne pouvait en être autrement. Il l'a fait, d'ailleurs, avec adresse, et le lecteur n'en éprouve nulle surprise.

L'organisation de la colonie latine du Levant, la création de l'extrémité de la Méditerranée d'un sort de Marche de la Chrétienté l'estime vers l'Orient à fermer la mer aux envahisseurs de l'Islam fut l'œuvre de cinq personnages. Raymond de Saint-Gilles, Bohemond, Godfrey de Bouillon, son frère Baudouin et Tancred.

Mais l'action des trois premiers sera de courte durée, si bien que les deux grands artisans de la fondation française en Terre sainte sont vraiment Baudouin et Tancred.

RAYMOND DE SAINT-GILLES ne fera qu'ébaucher son œuvre la création d'un État chrétien au Liban.

Il perdra du temps à la tête de la désastreuse post-co-salle lombarde (1101) dont l'immense armée sera anéantie en Asie Mineure.

Il mourra, — 1105, sans avoir pu forcer ces portes de la capitale du faty Comté de Tripoli, sans avoir pu non plus s'imposer du château des turles qui dominant la trams de Hama, ou situant une position stratégique indispensable à la sécurité du Comté vers sa frontière orientale, c'est sur cette position, conquise en 1110 par Tancred, que s'élèvera le Crac des chevaliers.

BOHEMOND LE TARBENT, non plus n'achèvera pas son œuvre dans sa Principauté d'Antioche. En prisonnier dès l'année 1100, il restera captif trois années et Tancred assurera la régence de la Principauté en son absence. Peu après sa libération, Bohemond, s'étant brulé avec Alexis Comnène, s'embarquant pour l'Italie (fin 1105) décide d'y chercher ainsi qu'en France une armée, à susciter une nouvelle croisade, l'estime à combattre non plus seulement les Sarrasins, mais aussi l'empereur byzantin, qui s'était montré un mauvais allié

de la cause chrétienne. Il y a sur le but du voyage de Bohémond sur ses négociations dans les cours d'Europe, des renseignements qu'on est sûr de trouver dans le livre de M. Grousset : à la fin de décembre 1104, ou au début de janvier 1105, il alanda en Corfou, et Arne Gom~~me~~ nous révèle qu'il fit connaître au gouverneur grec de l'île son dessein de réunir une puissante armée de Lombards, d'Allemands et de Français contre l'Empire grec et de conquérir avec leur aide la Romagne et Byzance⁽¹⁾.

Le pape encourageait les plans de Bohémond⁽²⁾. Après cent ans exactement avant la quatrième croisade, avant la création de l'Empire latin de Constantinople et la conquête de la terre promise des Français, on voit fortifier le projet d'une croisade contre l'empire grec chrétien. Le Basileus fut fort ému des menaces de Bohémond et on le voit, peu après, changer son attitude vis-à-vis des Francs d'Orient et leur faire des démonstrations amicales.

Après avoir obtenu des canons en Italie, le prince d'Antioche se rendit en France. En partant sa principale affaire était de faire un pèlerinage au tombeau du saint Léonard en France, qui l'avait délivré lors de sa captivité. Il tint sa promesse, puis il gagna le court de France et fut bien accueilli par le roi Philippe I^{er}. Des lords de la noblesse furent nommés entre le maison royale de France et celle de la Principauté d'Antioche. Bohémond épousa la fille de Philippe I^{er}, Constance, et négocia le mariage d'une autre fille du roi, Ceclie, avec son neveu Tancred. Quelle exaltation que le récit de chroniqueur Ordéric Vital nous présentant dans la cathédrale de Chartres le vaillant chef de la croisade monté sur les marches de l'autel, l'issue de son mariage, pour raconter devant une nombreuse assistance de seigneurs et le noblesse, ses campagnes, les épreuves de ses compagnons d'armes, sa longue captivité et exhorter les chevaliers de France à retourner avec lui combattre en Orient⁽³⁾.

Bohémond ne devait jamais retourner en Syrie, c'est contre l'Empereur byzantin qu'il dirigea l'armée de troupes qu'il avait levée. Il alla mettre le siège devant Durazzo 1108. Sa tentative échoua complètement. Bohémond vaincu se retira en Italie, où il vécut encore quelques années.

(1) *Revue de l'Orient latin*, t. XII (1911), p. 300 et 305-308.

(2) Voir TOWDALE, *Bohemond I, prince of Antioch*, Princeton, 1924, et VASILISKY, *opur*

ibid., p. 47.

(3) ORDÉRIC VITAL, éd. A. LE PRÉVOST, t. IV, p. 413.

M. Grousset semble hésiter sur l'issue de sa mort tout en penchant pour la date exacte : c'est bien le 7 mars 1111 que le prince d'Antioche mourut à Canosa. Son mausolée, accolé à la cathédrale de Canosa, est un extraordinaire monument de la croisade : il faut à l'architecte musulman plus que de la chapelle latine et l'ornement arabe s'y mêle de façon singulière au décor roman⁽¹⁾.

Tatcredi devait prendre la suite de l'œuvre de Bohemond en Orient et achever la formation de la Principauté d'Antioche.

De l'histoire des quatre États, c'est celle du Comté d'Edesse qui nous est la plus mal connue. Aussi M. Grousset s'est-il creusé la tête, mais il a su mettre en valeur la forte personnalité de Joscelin I^{er} de Courtenay qui, lorsque Baudouin du Bourg devint roi de Jérusalem sous le titre de Baudouin II, fut sacré la même année comte d'Edesse. Joscelin, merveilleux chevalier, fit preuve d'une activité guerrière étonnante et fut pour les musulmans un terrible adversaire. Les chevaliers du comté d'Edesse poussèrent des raids militaires d'une audace mortelle jusqu'au cœur de la Mésopotamie, jusqu'aux rives du Belik et du Khabour, et la domination franque s'étendit jusqu'au voisinage de Mardin et de Nisibis, à quinze lieues du Tigre.

Guillaume de Bureson mourut un an après la prise de Jérusalem, en sorte que le vrai fondateur du royaume latin fut son frère Baudouin.

Quand on évoque ces premières années de l'occupation franque, on est stupéfait que la colonie chrétienne ait pu se constituer et que les quelques centaines de chevaliers restés en Palestine n'aient pas été jetés à la mer par un simple rezzou de Bédouins.

Le maintien des Francs dans cette Palestine dont ils n'occupaient que quelques postes, tient réellement du miracle : car les coaquarants de Jérusalem avaient connus, aussitôt après leur entrée dans la Ville Sainte, une faule d'une extrême gravité que M. Grousset déduit d'un mot qui fait naître une dévalorisation prématurée.

Lorsque, en septembre 1101, l'armée égyptienne forte d'au moins 30 000 hommes, montant d'Ascalon, s'arrêta dans la plaine de Ramleh, Baudouin I^{er} qui avait appelé à lui tous les combattants francs de Judée et de Galilée ne put leur opposer que 200 cavaliers et 900 fantassins.

(1) Voir E. BERTHAUX, *L'Art dans l'Italie méridionale*, p. 313 (fig. 121).

Avec cette poignée de héros Baudouin remporta sur les Égyptiens, malgré leur écrasante supériorité numérique, des victoires sanglantes qui leur firent abandonner pour longtemps toute tentative d'agression.

Mais Baudouin prend l'offensive et organise la conquête méthodique de la Palestine. Tout d'abord, pour assurer la sécurité du jeune royaume, pour que la colonie puisse prendre un essor économique et commercial, il lui faut la maîtrise de la mer. Or, les principaux ports sont encore aux mains des Égyptiens.

Et au nombre des difficultés auxquelles est aux prises cette colonie sans colons et presque sans soldats, une des plus grandes est la privation d'une escadre de guerre. Mais de temps à autre une flotte chargée de croises, de pèlerins, arrive d'Europe. Le roi lui emprunte alors son canon pour s'emparer d'un port. Sa petite armée livrera des assauts du côté de la terre, tandis que les navires bloqueront la ville du côté de la mer et interdiront l'approche des secours d'Égypte.

C'est ainsi que Baudouin prendra Saint-Jean d'Acre, en 1104, à l'aide d'une flotte génoise, Beyrouth, en 1110, avec des marins pisans et gènes, et Sidon, la même année, avec la flotte norvégienne du roi Sigurd. En même temps, les Princes francs qui bataillaient en Syrie enlevaient, avec le concours des navires de Gênes, les ports de Tortose, de Djebel de Tripoli, enfin une flotte pisane chassait les Byzantins du port de Lattaquié. En sorte que, à la mort de Baudouin I^{er}, tous les ports de la côte du Levant, depuis Alexandrette jusqu'à Gaza, étaient aux Francs, sauf Tyr et Ascalon.

Mais Baudouin poursuivait aussi l'extension du royaume vers l'intérieur. Son œuvre de dix huit années forme la preuve d'un plan bien arrêté, d'une continuité de vues remarquables. Il veut donner à son royaume des frontières naturelles et jalonner ces frontières de forteresses situées aux points les plus favorables.

Il n'est pas seulement un bon général, mais aussi un excellent gouverneur colonial, soucieux d'assurer le développement économique de son Etat et d'enrichir son peuple. Ses chevauchées n'ont pas toujours pour but de refouler un adversaire menaçant, ce sont parfois des voyages d'enquête, à l'effet d'étudier les ressources naturelles d'une région et rechercher les moyens d'en assurer l'exploitation. Ainsi la « Terre de Suete », à l'Est et au Sud-Est du lac de Tibériade, où les Francs s'installèrent ; ainsi la « Terre outre le Jourdain », région

fertile de hauts plateaux que Baudouin et ses successeurs verront de forteresses, depuis Antioch jusqu'à la mer Rouge où les Francs auront un port. De là les chevaliers latins surveilleront la grande route du Hedjaz, route militaire unissant l'Egypte et l'Arabie à la Syrie, route de grands pèlerinages musulmans vers la Mecque et Médine, route enfin de grandes caravanes suivie par les marchands syriens qui, venant chercher en Asie l'Asie d'Indes et de la Perse, devront d'abord s'arrêter les droits de douane au profit du royaume de Jérusalem.

Baudouin I^{er} avait donné à son état les frontières qui convenaient, se gardant bien de conquérir l'Egypte — car, on le sait, l'Arabie pendant longtemps les agresseurs des croisés l'ont tant des tentatives faites faites pour anéantir la puissance du « Roi du de Babylone » — mais voulait-il s'attenter entreprendre une contre-attaque chez les Égyptiens pour se venger des sortilèges meurtriers que faisait sur son territoire la garnison égyptienne d'Ascalon ?

Il se mit en campagne avec une petite armée de six cents hommes, entra dans la première ville égyptienne El Mansour, pénétra jusqu'à Nil et la fut terrassée par la rivière. Il ne put pas le chemin du retour, à El Mansour le 2 avril 1118.

L'œuvre que Tancred a faite presque aussi rapidement par Baudouin dans la fondation de la grande colonie française. Pendant les trois années qu'il vécut après la prise de Jérusalem, il déploya une activité vraiment prodigieuse. On le voit toujours en selle, allant balancer ses loques d'attente du territoire. Tout d'abord, il est le fidèle lieutenant de Godefroy de Bouillon, qu'il aide à étendre la domination des Croisés en Palestine. Godefroy, dont l'armée ne se compose que de quelques centaines d'hommes, l'a vu de cent vingt combattants. C'est avec cette petite troupe que Tancred constitue l'un des principaux fiefs du royaume — la Principauté de Galilee. Il se coupe de Tibériade et fortifie près de Jourdain Boson qui commande l'entrée de la plaine d'Esdras. Un mois après la mort de Godefroy, il occupe le port de Caïffa avec l'aide d'une flotte vénitienne.

Mais à ce moment Bohémond d'Antioche est fait prisonnier et les seigneurs de la Principauté appellent son neveu Tancred à le remplacer dans la Palestine et va assumer le rôle de grand État chrétien de la Syrie du Nord. Comme l'écrit M. Guisard, il sera le véritable fondateur de la Principauté. Il prendra tête aux Byzantins, qui veulent reprendre les places de Galilee, et il le fit

enleva le port de Lattaquié. Il chercha consciencieusement la Principauté vers l'est en occupant les grandes places au delà le Liban : Atharab, Arach, Zerdana, Kafertab, Apamee.

Lorsque, à la bataille du Belik (1104), le comte d'Edesse, Baudouin du Hainaut, sera fait prisonnier, c'est l'année où se vera la ville et, pendant les quatre années de captivité de Baudouin, il défendra énergiquement le Comté. Enfin, il continuera la formation et l'extension du Comté de Tripoli.

Ainsi, tels que Baudouin I^{er} organisait la colonne en Palestine, l'empereur assumait une tâche aussi ample dans toute l'étendue de la Syrie franque.

A la fin du règne de Baudouin I^{er} (1118), les États francs avaient, à peu de chose près, atteint leur plus grande extension. Les conquêtes s'étaient entreprises à tous versants musulmans. D'autre part, le roi de Jérusalem avait la même fortune son pouvoir et l'indépendance des États francs et le sage gouvernement de son successeur, Baudouin II, permit d'écarter des les premières années de son règne le danger constant sans conteste à ses grands vassaux son autorité royale.

Les institutions monarchiques étaient en bout d'arc, quart de siècle si fermement assurées que la captivité du roi qui dura plus d'un an (1123-1124), n'entraîna aucune catastrophe dans la jeune colonie dont la regence fut confiée à Jérusalem à un seigneur de royaume, lequel gouverna sans doute, ille jusqu'à la libération du souverain.

M. Grousset n'avait donc plus pour cette période le regret de Baudouin II (1118-1131) à nous conter séparément l'histoire des États. Il pourra désormais embrasser dans un vaste tableau (Chap. vu) l'histoire de la colonie tout entière sous le gouvernement énergique, pondéré et avisé de grand administrateur colonial que fut Baudouin II.

Les adversaires. — Le grand mérite et l'originalité de l'œuvre de M. Grousset reside surtout dans ce fait qu'il a montré, en face de la colonie française en formation, les adversaires qui lui étaient opposés (Chap. vi). Arrêta-Plan de la Croisade, le cadre, nous dit-il dans le premier part du sixième siècle. Il a dressé le tableau des diverses dynasties musulmanes qui s'élevèrent contre les latins. Très haut à l'Orient, les califes de Bagdad et les

sultans seljoucides de Perse, chefs temporels du monde abbasside : plus près dans la Syrie intérieure, les familles d'atabegs turcs, véritables maires du palais qui dominaient à Alep et à Damas, dans les autres villes des princes syriens qui se considéraient comme indépendants ; enfin, au Sud-Ouest, les califes fatimides du Caire et les flottes égyptiennes qui menaçaient constamment la côte franque.

Rivalités de races, Turcs contre Égyptiens et contre Arabes de Syrie, rivalités de croyances, Sunnites contre Schrites et Ismaéliens, rivalités de familles, Ortoquides contre Zengides, les Francs latins exploitèrent toutes ces querelles, n'essayant pas de contracter des alliances avec certains emirs et de conduire leur armée aide d'une troupe sarrasine à l'assaut de quelque ville de l'Euphrate ou de l'Oronte.

M. Grousset montre la politique franque en face de ces adversaires divisés entre eux. Mais si Baldwin I^{er} eut à conquérir un territoire, si il laissa à Baldwin II un royaume organisé, celui-ci se verra obligé de défendre ce domaine par suite de vers l'Est des attaques plus puissantes, peut-être que sous le premier règne. Car M. Grousset fait paraître cette observation ingénieuse : « Ce fut du jour où la direction de la contre-croisade turque cessa d'appartenir au sultanat de Perse pour devenir l'œuvre des atabegs et emirs de Syrie, qu'elle produisit des résultats sérieux. Au lieu d'un pouvoir colossal, mais lointain commandant l'Islam à régler la guerre sur l'Oronte », les Francs eurent désormais affaire à des dynasties locales, singulièrement moindres en apparence, mais installées sur place et concentrant tout leur effort sur les affaires syriennes, les Ortoquides aujourd'hui, les Zengides demain, finalement les Aiyoubides, familles de parvenus qui allaient se révéler infiniment plus redoutables que les empereurs turcs aux croisades ». Or, c'est au début du règne de Baldwin II que cet état de choses commença à se réaliser.

Une autre observation fort judicieuse de M. Grousset sur les rapports entre Francs et musulmans concerne l'attitude des différents vis-à-vis les Croisés, des seigneurs arabes et des chefs de race turque. Les emirs arabes ont le même esprit chevaleresque que les Turcs francs, les uns et les autres ont une confiance réciproque et ne peuvent douter que les serments seront respectés dans leurs hostilités, malgré eux ils s'estiment et ils qu'une trêve intervient ils trouvent le besoin de travailler. Les Turcs, au contraire,

accumulent les felonies et les princes francs ont toujours à se repentir d'avoir cru en leur parole.

Le roi Foulque et la dynastie d'Anjou. — Ce n'est pas les États latins de Syrie ne furent pas véritablement une colonie française. En sens rigoureux, l'on entend aujourd'hui le mot de colonie : mais si ils étaient indépendants de la vassalité de France, leurs princes gardaient toujours un strict contact avec la mère patrie. C'est toujours au roi de France qu'ils s'adressaient, avant tout autre, quand ils avaient besoin de secours en hommes ou en argent. Ils le consultaient aussi dans des circonstances importantes : ainsi, c'est au roi de France, qu'en 1128, Baudouin II s'adressa pour qu'il lui désignât un seigneur capable de défendre après lui le royaume de Jérusalem. Louis VI choisit le comte d'Anjou Foulque V, qui succéda à Baudouin en 1131 et fut ainsi le troisième roi de Jérusalem.

L'avis du roi de France avait été judicieux : Foulque d'Anjou suivit les grands exemples de ses prédécesseurs. Quant à ses successeurs, ses deux fils, Baudouin III et Amaury, et son petit-fils Baudouin IV, ce furent aussi des souverains accomplis, soutenant noblement leur rôle de Défenseurs de la chrétienté d'Orient. Leur tâche fut souvent malaisée. Tout d'abord, plus que sous ils maintenaient fermement le pouvoir dans leur propre royaume, les grands États voisins étaient souvent mal gouvernés etphaient sous les assauts des princes musulmans.

M. Grousset remarque très justement (1) qu'il paraît que, chaque fois que l'un des États chrétiens est aux prises d'un chef musulman, l'ennemi toujours à l'affût, prend l'offensive et enlève aux Francs les forteresses et des territoires. En sorte que le roi, ralliant ses troupes de Palestine, devait souvent courir au secours de l'un ou l'autre de ses grands vassaux.

L'ère de gloire du royaume de Jérusalem, cette souveraineté telle que le royaume de Baudouin IV, l'enfant lepreux, figure héroïque, intimement attachée, qui, par son esprit de sacrifice et de dévouement sans bornes à la cause chrétienne, mérite d'être comparée à celle de saint Louis. M. Grousset a consacré à ce personnage des pages véritablement émouvantes.

Grâce à lui, ce jeune prince admirable, qui, quoique aveugle et souffrant d'une atroce maladie, tenait hardiment les rênes du gouvernement et se trouvait sur

tous les champs de bataille sortent de l'oubli. C'est un triomphe pour les héros les plus purs de l'histoire de France.

Le deuxième volume de M. Grousset finit sur une note de tristesse avec la grande peste de la colonie franque ou proie à des querelles de Palas et aux menaces grandissantes de l'Islam sous l'autorité de plus et plus ferocieux Seldjoukides, envahisseurs de ses provinces d'Egypte et de la Syrie, et secreteurs de l'effacement des provinces le royaume de Jérusalem. Celui-ci par une véritable fatalité, tomba à son tour aux mains d'un souverain incapable de faire valoir les droits qui lui étaient dus, conduisant à la catastrophe d'Hattin (4 juillet 1187) et à la perte de Jérusalem.

Les Ordres de l'Hôpital et du Temple — M. Grousset nous paraît avoir porté sur le rôle des Grands Ordres militaires de l'Orient un jugement trop sévère. Il faut se souvenir que ces ordres n'étaient pas seulement des unités militaires, mais de puissants auxiliaires de la colonie franque d'Orient par tout que la royauté n'était pas encore établie, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du roi Amaury (1162-1174). Après cela, ils devinrent un élément de dissolution. Il semble bien qu'au contraire c'est alors qu'ils se rendirent indispensables à la défense de la colonie. Assurément M. Grousset remarque par deux fois l'intervention désastreuse des chefs de ces Ordres : en 1108, c'est le Grand Maître de l'Hôpital qui pousse Amaury à entreprendre l'expédition d'Egypte. Mais la nuit du 2 au 3 juillet 1187, c'est le Grand Maître de l'Ordre du Temple qui le roi de Jérusalem provoque à livrer le Hattin. Mais les plus terribles échecs qu'il subit la Chrétienté. Mais ce ne sont là que deux accidents, aux conséquences extrêmement graves évidemment, mais qui n'entraînent que la responsabilité des deux Grands Maîtres plutôt que celle des Ordres eux-mêmes. Or, l'institution de ces Ordres fut un des fondements essentiels de la colonie, sans quoi elle n'aurait pu se maintenir au Levant.

Pendant tout le temps où les croisés étaient en Orient, les Princes francs souffraient de regretter l'absence de leur armée et de la voir dans les Etats catholiques de France. Les chevaliers ne devaient qu'un service de guerre limité, ce qui empêchait donc souvent le souverain d'aller. Les opérations d'une campagne en outre, les ressources financières toujours insuffisantes des Etats rendaient très lourde la charge de la solde des troupes.

L'Hôpital et le Temple avaient au contraire le aristocrates, véritables «*uncles permianates*» qui fournissaient les garnisons des châteaux de frontière et qui constituaient, dans chaque expédition décidée par le roi, les contingents importants qui s'ajoutaient à l'armée royale ou à celle d'un prince de Syrie. Sans les Ordres il est certain qu'au cours de sa VI^e Croisade (campagne de 1188) Saladin n'aurait balayé la puissance latine de la Syrie, comme il avait fait l'année précédente en Palestine.

Mais ces grands châteaux des Ordres — Citad des Chevaliers, Margat aux Hospitaliers, le Chastel Blanc, Tortos aux Templiers — leur firent invulnérables et les flots tumultueux des armées du Sultan se brisèrent contre leurs murailles ou même évitèrent de les aborder. Tout au contraire, les châteaux qu'avaient conservés quelques seigneurs succédèrent aux assauts des Infidèles malgré l'héroïque résistance. Saïon, Balduin, Shoghr et Bokas, Bourzey, Daboussa, puis en Transjordanie, Kérak et Montréal.

Pendant tout le xiii^e siècle, les Ordres continueront et amplifieront encore leur action militaire et aussi leur œuvre charitable qui avait pour but de négocier avec les musulmans le rachat des prisonniers.

Ils amélioreront le système de l'enceinte stratégique de la colonie, élèveront de nouveaux châteaux et accroîtront la force de résistance des anciens.

Encore en 1240, les Templiers ont un autre château le Saphet en table — l'une des plus remarquables constructions militaires de l'époque. Grâce au Temple et à l'Hôpital, la vie de la colonie tranquille d'Orient se prolongea l'un siècle.

M. Grousset a même rapidement réuni la plus grande partie d'une tâche considérable. Un troisième et dernier volume traitera des États latins d'Orient au xiii^e siècle — après un relâchement considérable par la troisième Croisade, après une ère de paix et de prospérité la colonie latine perdit tout à coup, au milieu du siècle, en fléchissant d'autant le poids des effets de saint Louis qui séjourna quelque temps en Palestine, elle ne put s'en relever. Malgré des résistances héroïques, les villes tranquilles succombèrent une à une — la chute de Saint-Jean d'Acre, en 1291, marque la fin de la domination latine en Terre sainte.

Les dix volumes déjà parus donnent la garantie que le troisieme se pres-

sentera avec la même clarté, le même talent d'exposition et la même érudition solide. Une chronologie très sûre, la consultation des travaux les plus récents, des observations judicieuses, des aperçus fort originaux, le témoignent d'un esprit singulièrement pénétrant. Faut-il donc de ce large tableau d'histoire tracé par M. Grousset, une œuvre de haute valeur scientifique dont la consultation sera précieuse à tous ceux qui étudieront quelque détail de l'époque des Croisades.

PAUL DESCHAMPS

BIBLIOGRAPHIE

Comte du Mesnil ou Boissacq. — Le site archéologique de Mishrifé-Qatna. Un vol. in-4° de 175 pages et 52 planches, Paris, E. de Boccard, 1935.

Les lecteurs de *Syria* connaissent par les rapports que M. du Mesnil a donnés ici même ⁽¹⁾ et par l'inventaire du trésor de la déesse Nin-Égal, publié par M. Virolleaud ⁽²⁾, les importants résultats des fouilles de l'ancienne Qatna, aujourd'hui Mishrifé, au Nord-Est de Hama. M. du Mesnil y a mené quatre campagnes, assisté de M. Ploix de Rotrou, aujourd'hui conservateur du musée d'Alep. Le volume que nous annonçons ne fait pas double emploi avec les précédentes publications de l'auteur; il les complète soit par des précisions nouvelles, soit par une documentation inédite. C'est, en particulier, le cas pour les bâtiments découverts sur la butte de l'Église où se groupent le temple de Nin-Égal et le Palais avec sa chapelle privée royale, dite le Haut Lieu, sans compter le tombeau IV découvert au Sud de cet ensemble.

On a critiqué l'emploi du terme sumérien *Nin-Égal*, pour désigner la grande

déesse de Qatna ⁽³⁾ et on a recommandé d'user de la traduction assyrienne *Belit-kallim* « la dame du palais ». Cette proposition doit être écartée parce que l'inventaire du trésor vocalise *Ain-é-gal be-el-ti Qat-na* ⁽⁴⁾. Si nous insistons sur ce détail, c'est qu'il fournit la preuve que le culte de la déesse a été importé directement de Sumer et non par l'intermédiaire assyrien ou milannien. On est donc autorisé à faire remonter son introduction à Qatna au temps de l'expansion de la III^e dynastie d'Our. De la sorte, Qatna rentre dans le cercle d'influence sumérienne qui a marqué son empreinte avec l'introduction du culte de Sin et de ses parèdres à Harran, Neirab, Sefiré, avec la légende de la migration de la famille abrahamite et les poèmes de Ras Shamra relatifs à Téraç ⁽⁵⁾.

On ne s'étonnera pas que quatre campagnes n'aient pas suffi à élucider tous les problèmes que posent les monuments de la butte de l'Église. De plus, il a manifestement manqué à M. du Mesnil l'aide d'un architecte compétent ⁽⁶⁾. Un

⁽¹⁾ *Syria*, VII, p. 289 et suiv.; VIII, p. 13 et suiv.; 217 et suiv.; IX, p. 6 et suiv.; XI, p. 146 et suiv.

⁽²⁾ *Syria*, IX, p. 90 et suiv.; XI, p. 341 et suiv.

⁽³⁾ Il faut éviter, comme paraît le faire M. du Mesnil, p. 72, de confondre cette déesse avec Nin-Gal, « la grande Dame ».

⁽⁴⁾ VIROLLEAUD, *Syria*, XI, p. 311.

⁽⁵⁾ Voir *RIIR*, 1933 II, p. 32 et suiv.

⁽⁶⁾ On y aurait gagné un plan plus fiable.

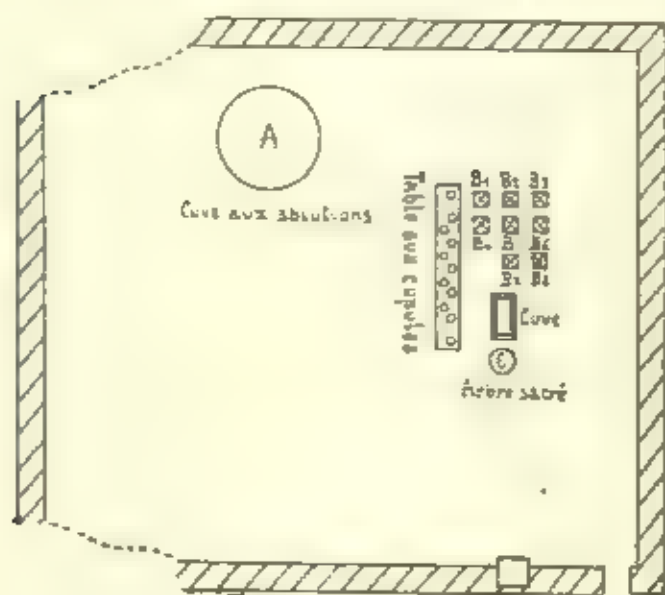
l'homme de l'art aurait décidé sur-le-champ si, vraiment, comme il est suggéré page 74, l'étroit réduit du temple de Nin-Égal, qualifié de Saint des saints, a été installé après coup dans l'épaisseur du mur de brique. En tout cas, le fait d'arracher un orthostate en place n'imposait pas le parti qu'on a pris d'amen-

Nous ne voyons pas non plus pourquoi (p. 75) on déclare que la salle, dite de « la pierre noire », constitue la chambre du trésor de Nin-Égal, puisqu'elle ne communique pas avec le temple de la déesse.

Nous hésitons à tenir les bases de plus de 2 mètres de diamètre, disposées autour du bassin, dans la cour du temple de Nin-Égal, pour des bases de poteaux en bois soutenant, avec une portée de 12 mètres, un baldaquin. Ne seraient-ce pas des tables d'offrandes, ou encore des tables sur lesquelles on égorgeait les animaux du sacrifice ?

Le sanctuaire, qualifié de Haut-Lieu, est situé, entre le temple de Nin-Égal et l'ancienne église aujourd'hui démolie, au milieu d'un complexe d'habitation ; c'est pourquoi nous y voyons une chapelle privée du palais, de dimensions réduites (8 m. 25 x 9 m. 50), et où les accès ne permettaient pas d'introduire des animaux, autrement dit de pratiquer des sacrifices sanglants. Aussi l'autel se compose-t-il uniquement d'une table creusée de cupules. Nous ne sommes pas d'accord avec M. du Mesnil sur l'organisation de cette chapelle. La maquette reproduite pl. XXXIV comporte, dans un angle de ce qui fut une petite cour, deux enclos mitoyens, chacun de 3 m. x 3 m.

L'un aurait conservé le poteau sacré ou asbérab, l'autre aurait groupé des stèles. Les deux enclos n'auraient pas communiqué entre eux et même celui aux stèles n'aurait pas eu de porte, si



Chapelle privée dans le palais de Qatna.

ger un seuil en bois beaucoup plus large que l'orthostate lui-même

que celui de la planche XVI, parce que établi d'après les conventions usuelles. La maquette reproduite, *Syria*, XI, pl. XXVIII et XXIX, comporte une part importante de restitution. Cependant elle parle assez à la vue pour faire douter du rapprochement avec les palais babyloniens (ainsi p. 84, fig. 24 de l'ouvrage recensé) ou le palais de Mari, qui sont plus symétriquement distribués autour des cours. En particulier, en Mésopotamie, la salle du trône donne sur une cour intérieure, tandis qu'à Qatna, si l'on en juge par la maquette, on y entre directement de l'extérieur

lien que, pour y pénétrer, les prêtres auraient dû sauter par-dessus la table d'offrandes aux onze cupules, car cette dernière, longue de 2 m. 48, aurait bordé l'enclos sur un côté. Un tel dispositif, dont on trouvera le plan et l'élévation sur la planche XXXIII, est inadmissible et, d'ailleurs, il n'est en rien justifié par les vestiges conservés. Aucune trace des orthostates, qui auraient délimité les enclos, n'a été retrouvée, il est à présumer qu'ils n'ont jamais existé. La cour était d'un seul tenant, comme on le voit sur le croquis ci-contre ; on y gagne un groupement logique du matériel cultuel, le tout disposé derrière la table d'offrande aux cupules.

M. du Mesnil cite à ce propos la table aux neuf cupules de l'ex-voto de Suse, *Jlil šil-shamahi*, « lever du soleil », d'après la dédicace ⁽¹⁾ ; mais la comparaison n'est pas suffisamment poussée, car il aurait fallu expliquer l'une par l'autre les deux installations cultuelles ⁽²⁾. Comme à Suse, la chapelle de Qajna contient une cuve d'eau lustrale (A), l'arbre sacré (C),

la table aux cupules, une cuve rectangulaire, enfin les sortes de bornes (B 1-8), qui, à Suse, sont au nombre de quatre, alignées devant la grande ziggourat. Aux 200 m. près, l'installation de Qajna est identique à celle de Suse. Il n'est, par suite, pas aventuré de supposer que, comme nous le voyons sur le *šil-shamahi*, le roi de Qajna venait dans cet oratoire de son palais, au lever du soleil, pour procéder aux ablutions rituelles. Puis, il déposait quelque offrande, encens, grains de blé ou d'orge, ou tout autre objet, dans les cupules, à destination des divinités représentées par ce que nous avons appelé des sortes de bornes et qui doivent figurer des bétyles ⁽³⁾ (B, B₁ du plan ci-contre).

Nous nous limiterons à ces indications, sans discuter les chapitres où l'auteur se propose d'intégrer ses découvertes dans l'histoire générale. Nous hésiterions à le suivre lorsqu'il explique l'imposante enceinte de Qajna comme destinée à servir de base de concentration à « la grande armée mède », dont on n'a jamais entendu parler par ailleurs, qui aurait envahi l'Égypte sous le nom des Hyksos. Notre intention est simplement de montrer le grand intérêt des monuments de Qajna mis au jour par M. du Mesnil du Buisson, mais de souligner aussi que l'exploration n'est pas achevée et qu'il y aurait lieu de la reprendre, ne serait-ce que pour élucider les questions litigieuses.

R. D.

(1) J.-E. GAUTHIER, *Mémoires de l'Institut du Louvre*, XII, p. 144 et suiv. ; PÉRIER et POTTIER, *Catal. des Antiquités de la Suse*, n° 232. Reproduit dans Contenau, *Manuel d'Archéol. orient.*, p. 291, fig. 635.

(2) Nous avons proposé ce rapprochement, dès 1929 (*Syria*, X, p. 81), au moment de la découverte, en l'opposant à la conception de sanctuaire sanandén préconisée par le célèbre archéologue. Également dans *RIHA*, 1929, I, p. 292, à propos de la table à offrandes de Mallia publiée par M. Chaponat : « La table à cupule n'est pas ignorée du monde sumérien. On la trouve à Suse sur le remarquable relief du Louvre dit *šil-shamahi* et à Qajna, dans le sanctuaire, que nous considérons également comme sumérien, mis au jour par M. du Mesnil du Buisson. »

(3) C'est dire que nous tenons pour injustifiée la restitution du bétyle, sous forme d'une pierre plate dont on n'a trouvé aucun vestige, et que l'auteur introduit arbitrairement et inutilement dans sa maquette ci-contre sa planche XXXIII.

FLEXNER PERLIN. — *Ancient Gaza. IV* (Publications of the British School of Archaeology in Egypt. London, Quarritch, 1934).

On regrettera sans aucun doute que, sous la pression de circonstances indépendantes de sa volonté, l'auteur ait renoncé à poursuivre ses fouilles de Tell el-'Âgûl, à l'embouchure du Ou. Ghazze. Il resterait encore beaucoup à faire : reconnaître les défenses de la ville du côté de l'Est, dégager les portes, déterminer l'emplacement exact du port et le tracé de la voie qui conduisait à la mer toute proche. La tâche serait austère et c'est toujours chose grave que recueillir l'héritage des maîtres.

Quoi qu'il en soit, la dernière campagne de fouilles (hiver 1933-1934) a donné des résultats fort appréciables. Le large quartier, datant apparemment du Bronze II, a été dégagé vers l'extrémité Sud de la ville, au flanc des ravines qui descendent en éventail vers l'estuaire du Ouady : petites maisons étagées, assez régulièrement alignées le long des rues en pente, ce qui donne à cette partie de la cité un aspect infiniment plus pittoresque que celui des agglomérations de plaine ou de plateau. Il se peut que le modèle puissant du sol ait été pour beaucoup dans le tracé exceptionnellement ferme des voies, qui suivent presque automatiquement les lignes d'arête et le fond des ravines. Si les analyses architecturales demeurent en général quelque peu sommaires, nous sommes tout de même en possession d'un excellent document d'urbanisme cananéen.

Quelques tombes ont été ouvertes au cours de la campagne. Les unes sont ana-

logues à celles rencontrées en grand nombre dans la nécropole de Tell Far'a : puits incliné ou escalier au bas duquel s'ouvrent deux alvéoles funéraires, rarement plus ; le mobilier permet de les assigner sans hésitation possible à la phase moyenne du Bronze. D'autres, plus récentes, sont des fosses à parois construites, couvertes de dalles posées à plat ou formant un toit à deux pans ; les cadavres y sont allongés et placés tête-bêche, la céramique et les objets qu'on y trouve témoignent des pénétrations égyptiennes qui commencèrent à se faire sentir dès avant la fin du Bronze II et s'intensifieront au cours de la période suivante.

Les séries d'orfèvrerie s'enrichissent de bijoux d'or battu, travaillés au repoussé, et de facture nettement indigène, en dépit des influences nordiques et égyptiennes qui s'y croisent ; les pièces marquées à filigranes et granulations soudées à l'argent, enrichies d'émaux ou de lamelles en pâte de verre, s'apparentent plus nettement à des types égyptiens, mais sont également l'œuvre d'artistes du pays. L'uniformité du répertoire au deuxième et au troisième Bronze est assez remarquable, et il est malaisé de tracer une évolution.

Le développement de la céramique est plus net. La dernière campagne nous a donné encore de remarquables fragments de la poterie peinte du Bronze II, que l'on connaissait assez mal avant la série des fouilles du Ou. Ghazze. C'est une lacune qui se comble. Nous reproduisons ici le dessin de deux grands cratères peints à deux tons de noir et de rouge (fig. 1 et 2), que l'on pourra confronter avec la céramique récemment découverte à Ras Shamra.



FIG. 1. — Cratère à deux figures (Musée de Louvre).



FIG. 2. — Cratère à deux figures (Musée de Louvre).

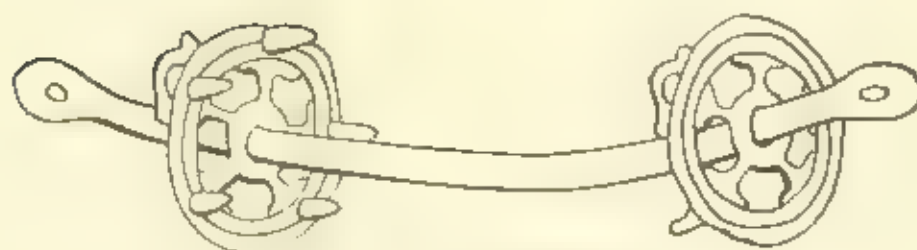


FIG. 3. — Miroir de bronze.

A faire le bilan des travaux de Fl. P. dans le Sud palestinien, il paraît de plus en plus assuré qu'en dépit d'incontestables influences asiatiques, qui se font jour dans les procédés de l'architecture militaire, dans certains usages funéraires, dans le développement de l'hippologie, — nous reproduisons ici même fig. 3) un très beau mors de cheval trouvé lors des dernières fouilles, — la civilisation palestinienne de l'époque dite « des Illyksos » ne marque point un courant nouveau et autonome, mais s'inscrit dans l'évolution homogène de la culture cananéenne, dont les éléments sont trop complexes pour que leurs réactions ne se neutralisent point. Il n'y eut de changement essentiel que le jour où l'Égée devint chef de chœur.

A. G. BARKOKH.

FR. W. KÖNIG. — *Altteste Geschichte der Meder und Perser* (Der Alte Orient, II, 14). Une broch. in-8° de 66 pages et une carte. Leipzig, Hinrichs, 1933.

Cette ancienne histoire des Mèdes et des Perses était fort obscure jusqu'à ce que les textes assyriens aient projeté quelque lumière. Ces peuples, cavaliers et guerriers à organisation féodale, sont venus du Nord pour s'installer dans la région du Zagros, au cours des premiers siècles du premier millénaire avant notre ère. Au temps de Salmanassar III (859-824), le mouvement des Mèdes n'était pas terminé.

Un solide point d'appui chronologique est donné par l'identification du Dayaukku, mentionné dans les textes de Sargon II, avec le Detokès d'Hérodote (728-713). À travers les luttes qui aboutirent à la

disparition de l'empire assyrien, l'auteur cherche à montrer l'extension du commerce dans le Proche-Orient.

De la langue des Mèdes on ne connaît que des noms propres. Quant à la religion, M. König groupe en quelques lignes (p. 38-59) les renseignements qu'on possède. Il repousse l'opinion de H. L. Meyer qui voyait en Mēsh Akka le nom divin Maaduh, d'où l'on concluait que les princes mèdes étaient des fidèles de Zoroastre et que celui-ci devait être reporté vers 1000 avant J. C.

R. D.

Antioch on-the-Orontes. I. The Excavations of 1932, par GEORGE W. ELLERMAN. Un vol. gr. in-4° de viii et 150 pages. Princeton University Press, 1934.

Rappelant dans sa préface l'œuvre de Howard Crosby Butler, qui complétait celle du marquis de Vogüé, M. G. W. Morey, qui a mis sur pied l'entreprise actuelle des fouilles d'Antioche, dit tout ce qu'on peut attendre de recherches méthodiques poursuivies sur le site de l'ancienne métropole syrienne. Les difficultés sont grandes et il faut s'armer de patience. C'est en pleine conscience de la grandeur de la tâche que M. Morey et ses collaborateurs ont abordé l'exploration des vestiges de l'ancienne cité.

La première campagne a été menée par M. Clarence S. Fisher dont on sait la brillante carrière en Palestine et la compétence hors de pair. Le terrain qu'il a choisi pour y dresser son chantier ne répondait pas à l'objet en vue duquel les fouilles d'Antioche avaient été décidées, objet limité aux points vitaux de la ville antique. Cette réserve faite, il faut recon-

autre que M. Fisher a découvert plus qu'on ne pouvait espérer. Surient sa médaille et ses reliefs ne laissent aucun détail dans l'ombre. Trois bains ont été dégagés, ainsi qu'une villa romaine retrouvée sous une maison, le stade et une partie du cirque.

Les seules découvertes notables consistent en mosaïques d'époque romaine. Celle de la villa romaine que publie M. G. W. Elderkin est d'une finesse remarquable et attribuée à la fin du premier siècle de notre ère.

A Daphné, on a mis au jour une église médiévale que décrit M. Glanville Downey; mais le morceau le plus intéressant de la publication est la mosaïque de Yakto, à deux kilomètres au Nord de Daphné. Elle fut découverte inopinément par des paysans et mise en lieu sûr par M. Prost, inspecteur du Service des antiquités. M. Laseux la publie.

Six chasseurs nommés Adonis, Melagre, etc., sont figurés autour d'un médaillon qui encadre un buste de femme dénommée *Mégalopsychia*, dont l'interprétation est controversée. M. Ch. Picard y voit le symbole de la mort et l'absence de la femme qui s'est mariée avec ces personnages et les voue à une mort certaine, d'où on pourrait conclure que ces représentations d'hommes combattant des fauves, si fréquentes dans l'art romain n'ont pas uniquement une valeur décorative. M. Henri Seyrig⁽¹⁾ penche plutôt vers une composition empruntée au répertoire de l'amphithéâtre: *Mégalopsychia* « jette des fleurs aux six bestiaires victorieux comme devaient le faire les dames

d'Antioche dans l'amphithéâtre que Valens avait aménagé pour le combat des bêtes ».

A vrai dire, l'importance de cette mosaïque tient à sa bordure où l'artiste a figuré les principaux monuments d'Antioche, en prenant soin de les accompagner de leur nom et en égayant ce panorama de scènes pittoresques: bêtes de somme poussées par leur moucre, jeux de dés, poissonnerie, marché de l'huile, débit de viande, etc. Un grand édifice pourrait être la célèbre église octogonale, la Grande Église, commencée par Constantin et achevée par Constance.

R. D.

ROBERT HAROLD Mc DONELL. — *Stamped and inscribed objects from Seleucia on the Tigris* (Univers. of Michigan Studies, Humanistic Series, XXXVI). Un vol. in-8° de xvii et 272 pages avec 5 planches. Ann Arbor, University of Michigan Press, 1935.

L'auteur, après avoir étudié son matériel dans de brefs articles et profité de la suggestive et magistrale publication de M. Rostovtzeff⁽²⁾, nous donne ici une étude complète et très poussée des sceaux officiels et privés, découverte dans les fouilles de Séleucie-sur-le-Tigre, qu'a dirigées en 1927-1928 et 1931-1932 M. Leroy Waterman.

Quatre niveaux ont été démolés qui, à partir de la surface, sont datés :

- Niveau I, de 115-120 ap. J.-C. à 198-199 ap. J.-C.
- Niveau II, de 43 ap. J.-C. à 115-120 ap. J.-C.

⁽¹⁾ *Notes archéologiques*, I, *Mégalopsychia*, dans *Berytus*, II, 1933, p. 42 et suiv.

⁽²⁾ *Seleucid Babylonia. Bullae and Seals of Clay with Greek Inscriptions*, *Yale Classical Studies*, 3 (1932).

Niveau III, de 141 av. J.-C. à 43 av. J.-C.
Niveau IV, de 394 av. J.-C. à 33 av. J.-C.

La plus grande partie du matériel examiné ici se réfère au niveau IV. Une étude très attentive est faite des bulles. On notera que, contrairement à ce qu'on croit, l'usage des bulles a continué jusqu'à l'époque sassanide; en réalité, il n'a jamais cessé.

Après une description précise des empreintes, M. Mc Dowell tire parti de ces documents pour étudier l'organisation administrative et fiscale de la Babylonie séleucide. Il a reconnu que l'ancro de ses empreintes était l'emblème du trésor royal et il pense que le trépied était celui du *hybliophylax*. R. D.

NEILSON C. DUNN, — *Parthian Pottery from Seleucia on the Tigris* (University of Michigan Studies, Human Series, XXXII). Un vol. in 4° de xiv et 132 pages, 14 planches et de nombreuses figures. Ann Arbor, University of Michigan Press, 1934.

L'intérêt tout particulier qu'on porte à l'art sassanide, implique une étude de l'art parthe. M. Debevoise, qui prépare une histoire des Parthes, apporte ici une utile contribution à la céramique parthe, d'après les découvertes faites à Séleucie-sur-le-Tigre.

On doit à William K. Loftus les premiers renseignements sur la céramique parthe, grâce à ses fouilles de Warka, vers 1850. Depuis, de nombreux sites de Mésopotamie ont fourni des vestiges parthes; aucun, cependant, n'a donné une aussi abondante collection que Séleucie-sur-le-Tigre. M. Debevoise décrit minutieusement toutes les variétés découvertes, ou

fournissent à l'appui d'excellents dessins. Quelques planches reproduisent les types principaux. On a désormais un catalogue très précis grâce auquel on peut étudier et classer les vases parthes.

La particularité la plus marquante de cette céramique est l'usage de la glaçure. Le savant archéologue lui consacre un chapitre avec les analyses correspondantes.

Sûr, on classait comme parthe tout vase dont la terre était recouverte d'une simple glaçure. Mais, depuis, on a vu apercevoir que cette technique avait été connue en Égypte dès les premières dynasties. À partir de la XVIII^e dynastie, on use de toutes les variétés des enduits vitrifiables. En Élam, en Assyrie, à Mohendjo-Daro dans la vallée de l'Indus, la glaçure était connue dès le III^e millénaire. À Séleucie, l'usage en était courant dès l'époque hellénistique (*), et cette conclusion tirée des fouilles corrobore ce qu'indiquaient certains reliefs, manifestement hellénistiques, qui décoraient nombre de vases à glaçure de la vallée de l'Euphrate. Les Parthes n'ont fait que perpétuer cette technique dans un style manifestement en retard.

Ces précisions doivent être retenues, notamment pour classer le matériel céramique de Doura-Europos. À ce propos, on remarquera que l'amphore, généralement bleu turquoise, à deux anses anguleuses et souvent en torsade, est complètement absente de la couche parthe de Séleucie; son grand usage est donc d'époque antérieure.

R. D.

(*) Représentée par le niveau IV. Voir le compte rendu précédent.

PÉRIODIQUES

Mélanges de l'Université Saint-Joseph.
 Beyrouth (Liban), t. XVIII. Un vol.
 in-8° de 320 et vin pages. Beyrouth,
 Imprimerie catholique, 1934.

Le P. Paul Jouon étudie d'abord, du point de vue grammatical, lexicographique et philologique, les papyrus araméens d'Égypte en prenant pour base l'édition de A. Cowley, *Aramaic Papyri of the fifth Century B. C.* On trouvera là nombre de détails et les.

Ensuite, le savant grammairien, dans quelques pages, *À propos des inscriptions nabatéennes d'Iram*, discute certaines expressions de ces textes, publiées par le P. Savignac.

Le P. Paul Mouterde publie une inscription syriaque recueillie par un habitant de Rome qui révèle *Un Ermitage melleite en Émèse au VIII^e siècle*.

Le P. Sébastien Rouzevalle donne ici la 2^e partie de son importante étude sur *Le prétendu « char d'Astarté »*, appuyée d'une vingtaine de dessins et de cinq planches hors texte. Il s'agit du char qui apparaît dans le montage romain de Nîmes portant un bétyle. Le savant archéologue affirme le caractère solaire et céleste de ce bétyle par la comparaison avec nombre de monuments divers qu'il passe au crible d'une critique attentive. C'est notamment le cas des plombs de Ba'albeck si diligemment étudiés ici même (*Syria*, 1929, p. 320 et suiv.) par M. H. Seyrig. Un disque muni d'une tête à allure solaire apparaît encadré dans une sorte de croissant bouleté. En rapprochant de ce motif un relief du grand temple de Ba'albeck (reproduit par le P. R., pl. VI, b),

nous avons pensé à une stylisation du disque égypto-phénicien entre les urnes. Le P. Rouzevalle profère y reconnaître le croissant lunaire. Voici en propres termes sa définition : « Après tout ce que nous avons dit dans les pages précédentes, il est évident que dans toutes ces figures le croissant bouleté ne peut figurer, *sine addito*, le symbole lunaire ; il a une valeur céleste indéniable, qu'a fort bien notée Winnefeld (*Baalbeck*, I, Text, p. 33), et donne, à chacun de ces types solaires, une connotation explicite de dieu ouranien. Partant, ils ne sont pas à considérer avec M. Seyrig (*Syria*, 1929, p. 335-348) comme des symboles exclusifs et réservés au dieu-Fils d'Héliopolis. Leur symbolisme ne fait, si l'on peut dire, aucune distinction entre Père et Fils, et les dévots de Jupiter héliopolitain, en déposant leurs *ex-voto* dans le sanctuaire pouvaient y voir l'un ou l'autre, au gré de la pensée qui avait présidé à leur offrande. C'est dans ce sens seulement qu'on peut les tenir pour des symboles de *B'el-Samîn*, comme l'a proposé M. Dassaud dans son article de Pauly-Wissowa (s. v. *Heliopolitana*), mais sans y voir des entités divines distinctes de Jupiter héliopolitain. »

Le savant archéologue groupe de nombreux monuments où apparaissent, souvent combinés, le soleil et le croissant lunaire ou l'aigle et le croissant, ce dernier fréquemment bouleté. Il ne manque pas d'en rapprocher le bronze d'Herculanum où les pointes du croissant portent deux bustes qui figureraient un empereur et une impératrice.

M. Chaponthier nous paraît mieux définir ces personnages en y reconnaissant « Hespéros et Phosphoros, fidèles compagnons de la lune » et en constatant

que « le monument d'Herculanum, suivant la tradition orientale, rassemble avec brièveté les emblèmes des trois grands luminaires ⁽¹⁾ ». Que l'ensemble



FIG. 1. Égide d'Alshar

évoque le Ciel, c'est bien évident; mais les divers éléments ont-ils pour cela vides de leur sens réel? Il faut donc compléter les descriptions du P. Ronzevalle en remarquant que le croissant aux extrémités bouletées est une stylisation du croissant lunaire accompagné des deux étoiles associées, autrement dit une représentation de la lune et de la planète Vénus. Précisément, le détail des extrémités bouletées nous incline, maintenant, à reconnaître sur les plombs de Ba'albeck le disque solaire disposé dans le croissant lunaire. Cependant la difficulté subsiste de fixer le rapport entre ces *ex-voto*, figurant les trois principaux luminaires et les grandes divinités d'Héliopolis. Nous nous demandons si, au lieu du dualisme soleil et lune, que propose d'y voir le P. R., il n'y faut pas distinguer quatre entités. En effet, au-dessus du disque solaire apparaît un buste ou une tête radiée qui pourrait bien figurer Jupiter héliopolitain, ou,

⁽¹⁾ F. CHAPOTONIS, *Les Discours au service d'une déesse* 1935, p. 278.

si l'on suit M. Seyrig, le dieu-fils. Dans la figure 14 du mémoire dont nous rendons compte, le dieu prend une individualité très nette, car son buste est entièrement dégagé du disque solaire et ce dernier est immédiatement posé sur le croissant bouleté. Tout cela s'explique bien par la tendance qu'ont souvent les idoles à l'époque romaine, et celle de Jupiter héliopolitain en particulier, à apparaître comme des idoles pantlées.

Mais il se peut que le symbole, limité au dieu entre deux appendices de forme circulaire, ait existé avant ces contaminations tardives; il aurait alors un sens fort différent. En effet, le type de ces *ex-voto* en plomb remonte assez haut et était largement répandu, si l'on en juge par les découvertes faites à Alshar en Cappadoce ⁽²⁾. Dès une époque assez ancienne on trouve sur ce site un *ex-voto* tout semblable (fig. 1), en plomb également, et cela nous incline à en chercher le prototype dans le répertoire assyrien-babylonien. Or, nous le trouvons précisé-

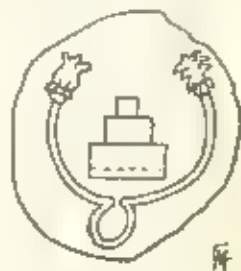


FIG. 2. — Cachet assyrien.

ment dans le symbole de Adad qui figure sur les kudurru babyloniens ⁽³⁾. Mais il y

⁽¹⁾ EUGÈNE F. SCHWARTZ, *Anatolia through the Ages* 1931, p. 85, fig. 127.

⁽²⁾ ALBERT L. W. KISS, *Babylonian Boundary Stones*, pl. 45; TH. DOMMART, *Archiv für Orientforschung*, t. V, p. 227, fig. 10 b.

à mieux : ce symbole, comme le montre un cachet de basse époque assyrienne (fig. 2), affecte la forme en cercle et même ses extrémités prennent l'apparence bouletée¹⁾. Donc, quelles que soient les additions ou combinaisons tardives, les ex-voto en plomb de Bu'albeck se rattachent à la pure tradition orientale du cycle de Hadad et, par suite, nous ne pouvons douter qu'ils représentent ici Jupiter héliopolitain.

Il ne nous paraît pas douteux non plus que le plomb d'Alishar, que nous reproduisons ci-dessus, ne figure un dieu se rattachant au type de Hadad, quel que soit d'ailleurs le nom qu'il pouvait porter, Teshoab ou un autre. La présence des deux oiseaux, probablement deux aigles, n'y contredit pas et s'accorde encore avec certain relief de Bu'albeck²⁾, où nous nous confirmons qu'il faut reconnaître Jupiter héliopolitain.

R. D.

JAMES G. FÉVRIER. Les Origines de la marine phénicienne, extra. de *Revue d'histoire de la Philosophie*, 15 avril 1935. Paris, Gamber, 1935.

L'auteur montre que les plus anciennes représentations de navires égyptiens et phéniciens répondent à des principes différents : c'est dire que la marine égypt-

tienne n'est pas à l'origine des navires phéniciens ni, d'ailleurs, des navires égéens. Les Égyptiens ne surent jamais qu'adapter un type essentiellement duvial aux besoins maritimes ; mais ils y réussirent fort bien.

Le plus ancien navire phénicien que l'on connaisse est un lourd navire de commerce, tenant bien la mer, gros porteur, véritable cargo. Il est surtout de la voile, tandis que l'égyptien est spécialement aménagé pour la rame. La forte ossature du navire phénicien le dispense de ce câble longitudinal, essentiel dans le navire égyptien, qui, en reliant la proue à la poupe¹⁾, empêche le long et mince vaisseau de se rompre par mauvais temps.

La comparaison entre navires phéniciens et navires égéens est plus difficile à établir, parce que nous n'avons de ces derniers que des représentations imprécises et qu'il existe plusieurs types égéens. À notre avis, le rapprochement ne doit pas s'instituer avec la Crète, mais avec Chypre, où M. Février aurait trouvé le navire de transport comparable au cargo phénicien, à une époque antérieure de plusieurs siècles à la représentation phénicienne²⁾.

En ce qui concerne les origines de la marine phénicienne, les monuments ne suffisent pas à en donner une vue quel-

¹⁾ TR. DOMBART, l. c., p. 228, fig. 12. L'attribut en arc de cercle se termine ici par un fleuron en forme de grenade.

²⁾ Ce relief du musée de Berlin a été publié par MAX VON OPPENHEIM, *Vom Mittelmeer zum pers. Golf*, I, p. 47 ; cf. nos *Notes de mythologie syrienne*, p. 20 (*Revue arch.*, 1903, I, p. 130). Le relief a été repris par M. Seyrig, *Syria*, 1929, p. 330 et pl. LXXXII, 1, qui y voit la figure du Soleil, sans contact avec Jupiter héliopolitain.

¹⁾ Ce câble s'amarrait par ses extrémités à d'autres câbles entourant la partie de la coque qui émerge. Signalons un lapsus aux pages 7-8 où il est dit que ces câbles se contractent en s'échouant. C'est tout le contraire, leur action enserrante se fait sentir lorsque, par gros temps, ils sont mouillés.

²⁾ Voir la reproduction dans nos *Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., fig. 310.

que peu précises. Les conditions historiques permettent, tout au moins, une conjecture et voici comment nous la formulons :

La navigation dans la Méditerranée orientale n'a pris quelque essor qu'aux temps néolithiques, lorsque l'homme découvrit les îles, notamment la Crète et Chypre. A cette époque, le groupe cananéen, qui deviendra le peuple phénicien, était cantonné dans le Sud de la Palestine où il vivait en semi nomade, entre la Méditerranée et le mer Rouge. Il ne disposait que de raides barques, très éloignées des réserves forestières, ce qui ne lui permettait guère de se construire une marine. Les premiers échanges maritimes furent le fait de navires étrangers. A ce sujet, il est important de noter la découverte à Jéricho, à l'aurore de l'indolithique, d'une céramique importée vraisemblablement de Chypre et imitant la céramique de Thessalie, dite néolithique II. Or, ce n'est qu'aux environs de 3000 avant notre ère que les Phéniciens conquièrent les ports de Tyr et de Sidon, où ils trouvèrent l'abri nécessaire pour établir des chantiers maritimes avec la proximité des forêts du Liban. Alors seulement ils posséderont, comme c'était le cas à Chypre, les éléments pour grer un navire de pied en cap. Depuis longtemps les navires chypriotes fréquentaient la côte syrienne et la comparaison, que nous avons signalée plus haut, laisse à penser qu'à l'origine, puisque c'est la question qu'on se pose, les constructeurs de navires phéniciens imitèrent les cancéens chypriotes.

(11)

JEAN SAUVAGET. *Esquisse d'une histoire de la ville de Damas*. Extr. de

Revue des Études Islamiques, 1934, p. 422-481.

En attendant l'étude détaillée qu'il nous promet, l'auteur a été bien inspiré de publier les conférences qu'il a données à Paris en 1933. Personne ne connaît comme lui la ville qu'il étudie ; il la connaît sur le terrain et dans les textes, et il n'est pas de ceux qui croient pouvoir traiter de géographie humaine, en Syrie, sans s'appuyer sur la connaissance de l'antiquité. Sa préoccupation de retrouver l'antécedent antique — que ce dernier subsiste encore ou ait été remplacé par un fait nouveau — domine à son étude toute sa valeur.

M. Sauvaget a bien vu que l'histoire de l'oasis de Damas est fonction de deux éléments généralement opposés, le sédentaire syrien et le nomade du désert. Ce dernier facteur est le plus difficile à saisir dans l'histoire. Il faut éviter, sous l'influence du spectacle moderne, d'enserrer le nomade dans un diptyque où il fait figure, d'un côté, de « pauvre diable famélique » qui se glisse dans la ville pour y troquer les produits de ses troupeaux contre du blé et des objets manufacturés, et de l'autre, où il se présente en « maître inépuisable, rapace et destructeur ». Il y a aussi le nomade qui, surtout aux époques propétries, loue ses services au sédentaire et finit, récompensé souvent par des tribus ennemies, par se fixer au sol. Il y a le nomade caravanier qui, si les circonstances le favorisent, dirige de grandes entreprises commerciales, développe sa puissance militaire pour garder les routes et assurer l'exécution des traités de commerce avec ses voisins. A force de pénétrer pacifiquement chez ces

derniers, il leur fait accepter une véritable suzeraineté. Il suffira, pour marquer l'importance de cette évolution, de constater que telle fut, vers la côte, l'action des Phéniciens partis du Sud désertique de la Syrie, et, vers l'intérieur, le rôle des tribus araméennes de l'époque assyrienne, puis des Nabatéens et des Palmyréniens.

En ce qui concerne le développement de Damas, le rôle du nomade a été considérable, souvent déterminant. La constitution du royaume araméen de Damas est due à la fixation de tribus araméennes. L'essor de la ville à l'époque séleucide, puis à l'époque romaine, est concomitant de l'extension du commerce nabatéen et de l'influence nabatéenne sur cette cité. On peut estimer que c'en fut la conséquence. La conquête arabe en fait la capitale d'un empire. À partir du *xiii^e* siècle, l'organisation du pèlerinage aux villes saintes de l'Islam transforme la cité en provoquant un élargissement important de la surface bâtie. M. Sauvaget consacre des pages décisives à l'activité que procure à Damas le pèlerinage de la Mecque; de là, le prolongement bizarre de la ville vers le Sud, le long de la route des caravanes. La régression de l'influence du nomade est récente, elle date de la forte action de l'Occident qui se fait sentir aux *xix^e* et *xx^e* siècles; la topographie de la ville en est nettement affectée. On voit l'importance de l'étude de M. Sauvaget et le profit qu'en tireront les historiens.

R. D.

- 1) SCHLUMBERGER, dans *Gnomon*, 11 Baud, Hef. 2 (février 1935), p. 82-96 (à propos de Rostovtzeff, *Caravan Cities*).

C'est le mérite des idées ingénieuses de

M. Rostovtzeff, fondées sur une érudition aussi profonde qu'étendue, de susciter la discussion et d'amener à scruter à fond les problèmes de géographie humaine et d'histoire économique. Le compte rendu de M. Daniel Schlumberger est une véritable mémoire qui, à son tour, traite en son honneur de cause des conditions d'existence et de développement des grandes villes: Pétra, Djérash, Palmyre et Doura.

À l'inverse du savant professeur de Yale, M. Schlumberger n'accorde le qualificatif de « ville caravanière » qu'à Pétra et à Palmyre, parce qu'il estime que seules, à un moment de leur histoire, elles ont tiré du commerce de transit par caravanes l'essentiel de leurs ressources. Il est certain que les types de cités respectivement représentés par Pétra et Palmyre d'une part, et de l'autre par Djérash et Doura, offrent des analogies et des dissemblances. M. Rostovtzeff a insisté sur les analogies au point de susciter quelques critiques de la part de M. Schlumberger et de M. Caskel (voir *Syria*, 1934, p. 342), tandis que M. Schlumberger a marqué les dissemblances, au point que son argumentation l'entraîne peut-être au delà du but à atteindre. En réalité, dès qu'on veut mettre en formule les problèmes de géographie humaine, on s'aperçoit qu'on s'attaque à une matière extrêmement mouvante et, quand il s'agit de l'Asie orientale, mal définie.

S'il est nécessaire de partir d'une définition, nous donnerions le nom de « cité caravanière », non aux villes qui voyaient passer un plus ou moins grand nombre de chameaux, mais à celles qui centralisaient la direction des caravanes, s'assuraient par traité la liberté du passage,

fournissaient les capitaux, rassemblaient les vivres et les marchandises, équipaient les hommes et les animaux de charge, procuraient la force armée qui les accompagnait à travers le désert et, finalement, tiraient de l'expédition, car c'en était une, d'énormes bénéfices. À ce titre, une grande cité caravanière ne peut être qu'une capitale, ou du moins avait-elle tendance à le devenir.

Cela est vrai à toutes les époques. Ainsi, nous ne serions pas surpris si M. Parrot arrivait à démontrer que l'ancienne Mari, près de l'actuelle Abou Kémal, fut une ville caravanière au II^e millénaire. Dans la haute antiquité, la vallée de l'Euphrate était la seule voie terrestre ouverte entre la Syrie du Nord et le golfe Persique. Dès l'époque assyrienne ce transit était aux mains des tribus araméennes, et les Palmyréniens ont dû continuer à l'assurer même après que Palmyre fut devenue le grand centre commercial que l'on sait.

Cela suffit à expliquer la présence à Doura d'un fort contingent, non seulement de troupes palmyréniennes assurant la sécurité de la vallée de l'Euphrate et, plus spécialement, des *mansiones* parthiques, mais aussi de commerçants palmyréniens. L'existence ou non d'une route directe entre Doura et Palmyre est, de ce point de vue, d'importance secondaire. Les relations entre les deux places étaient certainement intimes et c'est pourquoi nous pensons que ce fut à Doura que les Palmyréniens se réfugièrent lors du raid d'Antoine contre leur cité.

Une dernière remarque. Il est inutile de chercher au centre des villes les khans où les caravanes abritaient les chameaux. Ces animaux, de par leur nombre et les

inconvéments de leur présence, campaient forcément hors des villes. Ceux qui, avant l'automobile, ont voyagé dans le désert avec une caravane de chameaux, savent les précautions que l'indigène prend contre ces animaux à l'odeur insupportable : on évite soigneusement de dresser les tentes sous le vent des chameaux. On imagine mal aujourd'hui la quantité de bêtes de charge qu'exige un commerce actif. Au temps jadis, nous avons vu de 2.000 à 3.000 chameaux camper aux abords d'Alexandrette.

Pour nous résumer, si l'on peut discuter sur telle ou telle définition, on doit tomber d'accord que le grand développement d'une ville syrienne est le résultat de sa prospérité commerciale, ce qui, pour les villes de l'intérieur, est la conséquence de l'afflux des caravanes. Il suffit de citer le cas de Damas qui, malgré l'incomparable richesse de son oasis, serait restée une ville d'importance secondaire si, dès l'époque séleucide, elle n'avait bénéficié du commerce des Nabatéens et si, à partir du III^e siècle, elle n'était devenue la tête de ligne du pèlerinage aux villes saintes de l'Islam⁽¹⁾.

R. D.

Bulletin of the American Institute for
Persian Art and Archaeology, IV, 1,
juin 1935

Ce fascicule, particulièrement intéressant, débute par la publication d'un beau et rare fragment de tapisserie sassanide par le docteur Phyllis Ackerman. Nous reproduisons cette pièce de la collection de Mrs. William H. Moore. Bien que

(1) Voir ci-dessus, p. 94-95, à propos de l'étude de Sauvaget.

trouvé en Égypte, le fragment est purement sassanide et le savant éditeur en fixe la date au v^e ou au vi^e siècle de notre ère. Les perles du collier, les fa-
 nants architecturaux, certains dévils

Haradjed, mausolée d'Imamazade Dju'far dans la même ville, les mausolées de Qumín, la mosquée d'Abarquh, aussi en Afghanistan — la mosquée de Qal'a-i-Bist au Nord de Kandahar, d'après les



Fragment de tapisserie sassanide. Collection de Mrs. William H. Moore.

stylisés qui se retrouvent sur les plats d'argent sassanides, certifient la provenance. La prédilection avec laquelle les artistes iraniens ont traité l'ibex remonte à une ancienne tradition.

Dans ce même fascicule, le professeur Arthur Upham Pope apporte une importante contribution à l'architecture musulmane en Perse : mosquée-cathédrale de

photographies de M. J. Mackin. M. Robert Byron étudie la sanctuaire de Khwadsja Abu Nasr Parsa, à Baikh. Signalons encore des notes de M. Richard Eittinghausen sur une coupe en métal de la seconde moitié du xiv^e siècle, actuellement dans la collection Ralph Harari, et de M. Leo Bronstein sur les miniatures persanes.

R. D.

Orientalistische Literaturzeitung, août-septembre 1935. — Theodor H. Gaster, *Notes on Ras Shamra Texts*. H. Hauer. *Al Mustari*. Comptes rendus : R. Püster. *Textiles de Palmyre* (J. Heinrich Schmidt) : contribution riche en éclaircissements sur l'histoire des textiles dans la basse antiquité, particulièrement au point de vue technique). — P. Delougas, *The Treatment of Clay Tablets in the Field* (K. Brittnier). — A. Mallon, R. Koppel, H. Neuville, *Teletat Ghassul*. I (P. Thom-
son). — D. Driinger, *Le iscrizioni anticebraiche palestinesi* (H. Bauer). — J. Sauvaget, *Les « perles choisies » d'Ibn Ach-Chihna* (W. Björkman). — K. Weitzmann, *Die armenische Buchmalerei des 10. und beginnenden 11. Jahrh* (H. A. Winkler). — G. R. Hunter, *The Script of Harappa and Mohenjodaro and its Connection with other Scripts* (P. Mer ggi : le même auteur pourra l'améliorer en se débarrassant de prémisses trop étroites et apriori-ques).

Idem, octobre 1935. — Comptes rendus : R. Pellazzoni, *La Confessione dei Peccati*. II (H. T. Gay). — W. F. Albright, *The Vocalization of the Egyptian Syllabic Orthography* (H. Keas : utilise les accents propres sémitiques). — C. J. Gadd, *The Assyrian sculptures* (R. Heidenreich). — G. Contreau, *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens* (J. Storm). — Gholam Reza Kian, *Introduction à l'histoire de la monnaie et histoire monétaire de la Perse des origines à la fin de la période parthe* (G. v. S. il.).

Idem, novembre 1935. — Comptes rendus : K. Bittel, *Prähistorische Forschung in Kleinasien* (St. Przeworski). — E. Linders Petrie, *Ancient Gaza I-IV* (Kurt

Galling rectifie la chronologie de l'auteur des fouilles. Ainsi le prétendu Age du cuivre (3300-3100) représente l'Ancien Bronze III (2400-1900), le Palais I (3200) est du Moyen Bronze I (1900-1800), le Palais II-III (2500-2400) répond au Moyen Bronze II (1800-1700), le Palais IV (2100) est aussi du Moyen Bronze II (1700-1600). Enfin, le Palais V (1500) est du Recent Bronze (vers 1500). — M. Schmidt, *Die Psalmen* (Carl Kuhl) fait partie d'une nouvelle collection, dirigée par O. Eissfeldt, qui ne vise pas uniquement les théologiens et cherche à répandre les résultats des recherches scientifiques.

H. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

L'inscription du sarcophage de Batno am à Byblos. — M. Maurice Dunand a publié (*Kemi*, 1931 (1933), p. 151-153) une inscription phénicienne gravée sur une tige de la fin de l'époque perse, qu'il a découverte dans ses fouilles de Byblos.

Le texte ne comporte qu'une ligne :

באן וי אבן ברוש אב בן מנחם
בבן בן מנחם בן מנחם בן מנחם
בן מנחם בן מנחם בן מנחם בן מנחם

M. Dunand traduit :

Dans ce sarcophage, moi, Batno'am, mère du roi 'Ozba'al, roi de Gubal, fils de Pilletha'al, prêtre de Ba'alat, je repose ; avec un vêtement et une coiffe sur moi, et un masque d'or à ma bouche, de même que [pour] les rois qui ont été enterrés avant moi.

La fin offre une difficulté que relève M. Joh. Friedrich (*OLZ*, 1933, 348-350).

Il faut couper comme ce savant l'indique : *לְבַת־מַלְכֵי*; mais il est inutile d'imaginer une variante *malkit* de *malkat*, reine, pour désigner une « femme de la famille royale, de sang royal ». *Malkayot* est le pluriel régulier de l'abstrait *malkout* (1) — comme *ahiyot* de *ahot* désignant ici les personnes royales, rois aussi bien que reines.

D'autre part, il nous semble bien que M. Dunand a eu raison de traduire *mahsom* par « mosque de visage », peut-être limitée à la bouche, car cette pratique est attestée depuis la fin de l'âge du bronze en Chypre (Enkomi), en Phénicie et jusqu'à Tell Khafaj (2).

M. Friedrich comprend que ce texte a pour objet de prévenir les violateurs qu'ils perdraient leur peine à troubler le repos de Batno'am. Tel n'est pas notre avis, car le court inventaire donné par l'inscription devait plutôt éveiller la cupidité des chercheurs de trésor. Aussi le *nur* qu'introduit M. Friedrich dans sa traduction : (*nur*) *mit einem Gewande* ne paraît aboutir à un contresens.

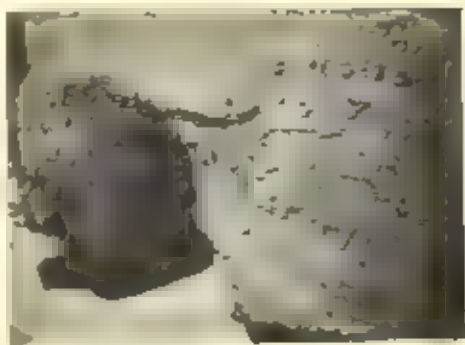
Si l'on remarque, comme M. Dunand y a insisté, que Batno'am n'a pas été reine, mais simplement mère de roi, il n'est pas douteux que son épitaphe, loin d'affecter l'humilité prudente d'un Tahni ou d'un Ishmounazar, relate au contraire avec orgueil que, par une exception remarquable, elle a été ensevelie avec les honneurs royaux. On ne l'a pas mise en bière dans un simple linceul, mais avec ses habits d'apparat, avec un diadème et le

couvre-bouche des personnages royaux. Nous comprenons donc :

Moi, Batno'am, mère du roi 'Orba'al, roi de Gebal, fils de Pilletha'al, prêtre de Ba'alat, je repose dans ce sarcophage en costume, portant diadème et avec un masque d'or de hoacha, comme cela a été (fait) pour les personnes royales avant moi.

R. D.

Un nouveau militaire de Syrie. — L'inscription qui fait l'objet de cette



Photographies de P. Nicolas Karam.

note a été communiquée à M. Dussaud par le P. Nicolas Karam de Beyrouth. La pierre, achetée à Tye, fait partie de sa collection actuellement. Elle a été brisée en deux morceaux, qui ont quelque peu

(1) M. Hans Bauer m'informe par lettre qu'il est arrivé à la même conclusion.

(2) Bel exemplaire dans Max Fr. von Oppenheim, *Der Tell Haluf*, p. 195 et pl. III (ad p. 192), n° 5.

souffert, ainsi que la prouvent les photographies et la copie que le P. Karam a ajoutées à son envoi.

Quant au lieu exact où ces fragments de colonne ont été découverts, voici ce que celui-ci en dit : « Je ne suis assuré que la pierre provenait de la route de Tyr à Al-Abhassiyé. De fait, quand il y a quelques années je parcourais ces parages, les vestiges d'une ancienne route romaine avaient attiré mon attention. Aussi je ne suis pas surpris par cette trouvaille, et je suis sûr qu'elle a été faite à l'Est-Nord-Est de Tyr, à environ 8 kilomètres de Tyr, sur la route qui conduisait à Panéas, comme le dit nettement l'inscription elle-même. Les lettres ont généralement 8 centimètres de haut et sont assez profondément gravées, surtout là où il y a des crevasses dans la pierre. »

Le texte est le suivant :

ANIMP CAESARIS
LVCIO DOMITIO
AVRELIANO PIO
FELICI INVICTO
AVGVSTO PONTI
FICI MAXIMO
ARABICOMAXIMO
PERSICO MAXIMO
IMPERATORI NO
BILITATIS A TYRO
METROPOLI
PANEA M

F

(1) Le P. Karam affirme qu'à la première ligne on lit après CAESAR la lettre N, alors que l'on attendrait RI. La photographie ne permet pas de se prononcer. C'est le cas, le dire, selon la terminologie usitée en pareil cas par le *Corpus inscr. lat.*, RI qui fait tout essor de but.

C'est donc là un milliaire établi sous le règne de l'empereur Aurélien, qui y porte les titres d'*Arabicus* et de *Persicus*. Le premier ne figurait encore que sur une inscription (1), le second est remplacé pour l'ordinaire par celui de *Parthicus*, que prit Aurélien en 271-272 (2).

Plus notable est l'expression *Imperator Orientis* qui équivalait plus solennellement aux formules courantes *Restitutor Orientis* et *Pacator Orientis* (3).

On savait déjà qu'Aurélien avait réparé bien des voies sur toute l'étendue de l'Empire (4). Celle à laquelle se rapporte la présente inscription nous est signalée par la *Table de Peutinger* comme se rendant de Tyr à Damas par *Caesarea Panæas* (5), cette dernière station étant éloignée de Tyr de 32 milles.

R. CAGNIAT.

Campagne de fouilles au Djebel esh-Shaar en 1934. — C'est une découverte fort intéressante qu'on doit à M. Daniel Schlumberger, inspecteur du Service des Antiquités, à 50 km. environ au N.-N.-O. de Palmyre, dans une région de hauts plateaux herbeux et qui consistait en un ensemble de petites agglomérations avec des maisons, élevées en brique crue sur des subassements en moellons et couvertes tantôt en pain de sucre, tantôt en terrasse (6).

(1) *Id.*, p. 130.

(2) Voir sur les différents surcrons honorifiques de l'empereur L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 105.

(3) Homo, *op. cit.*, p. 105 et 106.

(4) *Ibid.*, p. 153.

(5) *Id.*, p. 289.

(6) Voir *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1935, p. 250-256.

L'effort a porté principalement sur les monuments religieux dont une vingtaine ont été déblayés, fournissant des bas-reliefs, des pyraïes, des autels voûtés, des pierres noires qui pourraient être des bétyles. Nombre de ces monuments portent des inscriptions palmyreniennes de la fin du II^e siècle ou des trois premiers quarts du troisième. Les dieux répondent au panthéon de Palmyre. On signale en particulier Abgal et Asbat.

Ces sanctuaires paraissent organisés pour qu'on y puisse prendre les repas de communion. Le plus important, à Khirbet Samra, renferme cinq salles, disposées en forme de *trichium*.

M. Schlumberger explique que ces installations furent celles de semi-sédentaires, établissements saisonniers d'éleveurs et de pasteurs en relation avec Palmyre. Quand cette métropole disparut, ces installations perdirent leur raison d'être et elles furent abandonnées. Cette intéressante exploration sera continuée cette année. R. D.

Le sacrifice *slm*. — M. Virolleaud a donné dans *Syria*, XII, p. 73, un passage qui a entraîné des conclusions importantes. Ainsi M. Ad. Lods, prenant texte des explications du savant épigraphiste, en déduisant que si *slm* est le nom d'un liquide qu'on verse dans la terre, c'est là un témoignage de l'écart entre la conception phénicienne et la coutume sacrificielle israélite. Voici le passage qui, suivant la notation de M. Virolleaud, se rapporte à la tablette V AB :

šl b 'prn šdym
šk šlm lkd 'arš
'arb dd lkd šdm
kkn m lsk my

M. Virolleaud traduit

« Mets des jarres dans la terre (m. à m. les
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

Il ajoute que les jarres (*šdym*) devaient contenir des matières solides, graisse, orga, etc..., tandis que le *slm* et l'*'arb* étaient des liquides.

Remarquons, tout d'abord, qu'en vertu du rythme et du parallélisme, il doit manquer le stique de tête, disons stique zéro, qui, pour le sens, devait correspondre à notre stique 2, tandis que notre stique 1 correspond au stique 3. Le correspondant du stique 4 ne nous est pas donné. Il s'agit manifestement d'un sacrifice chthonien, probablement consacré à Ahiyan Ba'al quand celui-ci gît en terre. Le verbe *ask* a bien le sens de verser, mais aussi de répandre (*); *slm* n'est nullement un liquide, mais représente, exactement comme dans Amos, v, 22, les chairs de l'animal sacrifié. Le liquide est indubitablement dans les jarres et c'est ce que nous indique l'expression : *'arb dd* « verse la jarre (*), ». Nous proposons donc

* Le verbe *ask* est d'autant plus en attention, qu'on devait verser le contenu d'une marmite où avaient cuit les chairs du sacrifice.

(*) Il se pourrait que cette valeur de *'arb* se conserve en hébreu dans l'expression *'arab* dans *Proverbes*, xii, 6, qu'on traduit « guette le sang », ce qui n'a pas de sens, mais qu'il doit signifier « verse le sang ». Comparer *'arabak*, l'écluse par laquelle se déversent les eaux du ciel.

Placé en terre les jarres,
réponds le sacrifice dans le sein de la
terre,

verse la jarre à l'intérieur des champs :
(alors) ton verger (4), ton bois (5), tes cul-
tures (6) seront avec moi »

A noter que si *šlm* a le sens de sacrifi-
cier en général, le pluriel *šlmm* désigne
spécialement le « sacrifice de commu-
nion ». Le parallélisme avec la coutume
hébraïque est parfait. En somme, au
temps du règne de Moï, c'est-à-dire de la
sécheresse, il est recommandé pour assu-
rer le sort des cultures de sacrifier à
Aliyan Ba'al réfugié en terre.

R D

Nouvelles observations concernant la
tablette de Ras Shamra. III AB, A. — Nous
avons essayé de montrer (Syria, XVI,
p. 196-201) que ce poème, publié par
M. Virolleaud, décrivant la lutte d'Aliyan
Ba'al, combattant sur un char conduit
par Kousor, contre Ba'al lui-même monté
dans un char conduit par Hod-Ba'al. Nous
croyons pouvoir préciser le sens de cer-
tains termes.

Ainsi, quand Kousor exerce ses cour-
siers de la voix pour qu'ils frappent la
mer contre le trône (de Ba'al), il faut
avouer qu'on se représente mal l'opéra-
tion. Il en va autrement si l'on admet
une anthropomorphisation de la mer, et
c'est précisément le cas, à notre avis.

(4) Ar. : *ḥāḥal*, groupe d'arbres générale-
ment espars, verger.

(5) Ar. : *ḥā*, fourré, bois rempli d'arbres
denses.

(6) On a les plantes, d'après ar *ḡāḥal*
« couvrir le sol » en parlant de plantes. Plus
spécialement, cultures, d'après ar *ḡāḥal*
« germer ». L'hébreu n'a conservé le terme
ḡāḥal que dans le sens de « gage ».

Le poète use de termes équivalents :
Aliyan-Ba'al ou Zeboul-Ba'al, ou encore
Zeboul-yam et par abréviation *yam*, la
Mer, comme *nahar*, le Fleuve, est l'abré-
viation de *Shophet-nahar*. Dès lors, l'i-
jonction de Kousor à ses coursiers du char

« Jette la Mer, jette la Mer contre son Trône,
le Fleuve contre le siège de sa Puissance ! »

prend un sens précis, il s'agit de précé-
diter Aliyan contre Ba'al.

Le char de ce dernier, conduit par
Hod-Ba'al, se lance précisément contre le
Zeboul-de-la-mer et le Suffète-du-Fleuve,
qui ne sont qu'un seul et même person-
nage, ce qui répond à cette conception
antique que les fleuves prennent leur
source dans le tréfonds des mers. Il faut
comprendre de même III AB, A, 19-20.

Cela n'empêche pas le poète d'user de
yam dans le sens commun de mer pro-
prement dite, comme dans *ibid.*, 25b-2.

Il ne s'agit d'Aliyan Ba'al que là où *yam*
est en parallèle avec *ḡāḥal*. Ainsi dans
ibid., 27, qui devient très clair :

(27) Ba'al frappe la Mer (i. e. A, B) et la mer
il achève le Suffète-du-Fleuve. [en place ;

De même *ibid.*, 32-34, la Mer dont il
est question n'est autre qu'Aliyan Ba'al.

Dans III AB, A, 3, M. Montgomery,
JNES, 1933, p. 274, lit *alay*, au lieu de
alay, ce qui entraîne un tout autre sens
que celui proposé dans Syria, XVI, p. 197.
Nous nous sommes reporté à la tablette
et nous avons constaté qu'elle porte indubitablement *alay*.

- A propos de III AB, A, 7-8, M. Vi-
rolleaud nous écrit que la traduction de
irgūt par « certes, je t'en dis » (Syria, XVI,
p. 198) ne lui paraît pas admissible,
parce que ce serait le seul exemple de

l devant le parfait. Le savant éditeur comprend : « Pour le message, va (lk de ltk) vers Aliyan Ba'al » ; cf. Syria, XIII (1934), p. 133.

Bien que nous ne puissions nous ranger à cette dernière traduction, nous devons tenir compte de l'observation de M. Virolleaud et nous proposons de voir dans *rgmt* une forme féminine de l'infinitif du verbe *rgm*, donc *lrgmt* « pour dire, en disant » serait l'équivalent exact de l'hébreu *le'mor* infinitif de *'amar* « dire. De même *int* serait l'infinitif de *iny* « donc ».

Alors Kousor-et Hasis prit la parole en disant : « à toi ! ô Zeboul Ba'al » (en) répétant : « ô Chevalier des nuées, voici tes ennemis, les Ba'alim »

R. D.

Réah et non ronah. — Nous revenons sur le passage II D, I, 36 et suiv., que nous avons utilisé dans Syria, VI, p. 276, pour proposer d'en modifier la traduction en l'adaptant à un passage inédit que M. Virolleaud a eu l'extrême obligeance de nous communiquer. On peut, en effet, comprendre :

(Anat) dégage comme un parfum (*rh*)⁽¹⁾
sa *nephesh* (« l'odeur ») du tan...
sa *bariat* (celle) de...

Le mot à mot donne : « sa *nephesh* (est) comme le tamaris » ; mais dès l'instant que nous rendons *rh* (hébr. : *réah*) par « parfum », il s'agit vraisemblablement de l'odeur du tamaris et de l'encens. Lex-

(1) PLUTARQUE, de Is. et Os., 15, dit que le corps d'Isis à Byblos dégagait une odeur admirable. L'image a été transposée dans l'ordre spirituel par Louis Le Cardonnal, Carmine sacra, Au Lac de Traumens. « Car les siècles solennels souront à son odeur. »

pression, si l'on se reporte à une légende de Plutarque⁽²⁾, de il avoir pris naissance dans la coutume d'ensevelir les corps dans des bois odoriférants, tel le tamaris et surtout le cedre, et c'est parce que la *nephesh* restait dans le sarcophage qu'elle pouvait participer à l'odeur du bois, tandis que la *bariat* d'essence spirituelle était naturellement rapprochée de la famille d'encens.

R. D.

Le commerce avec l'Arabie Heureuse. — Après un intervalle de 11 ans, M. Adolph Grohmann a publié la seconde partie d'une étude très fouillée sur l'état économique de l'Arabie du Sud⁽³⁾. Il y traite successivement de la culture du sol, de l'industrie et du commerce de cette région prospère et ne se borne pas à décrire son état actuel, mais compare constamment celui-ci à ce que nous apprennent les auteurs anciens. C'est ainsi qu'un chapitre (p. 104-134) est consacré au trafic maritime et terrestre du Yémen à travers les âges. Pour M. Grohmann le passé éclaire le présent, mais inversement aux historiens de l'économie antique, le présent fera mieux comprendre le passé.

P. CLAUDET

L'invasion des Tartares en Syrie d'après un témoin oculaire. — En 1200, le Khan Kulagū, après avoir détruit le califat de Bagdad, franchissant l'Euphrate, venait

(1) PLUTARQUE, *ibid.*, rapporte qu'un tamaris avait enveloppé le coffre contenant le corps d'Osiris, c'est-à-dire renfermait sa *nephesh*.

(2) ADOLF GROHMANN, *Die Handelsbeziehungen zwischen Syrien und Arabien*, dans *Schriften der Phil. Fak. der deutschen Univ. Prag*, XIII, Prague et Leipzig, 1913, 267 p. in-8°.

mettre le siège devant Alep et la crainte des hordes tartares faisait fuir les divers princes ayoubites, qui régnaient alors en Syrie. Mais le sultan de Homs, Malik al Aïraf, se réconcilia avec l'envahisseur et obtint de gouverner en son nom les pays conquis. Les circonstances de cette soumission nous sont racontées avec une vivacité singulière dans un morceau que M. Georges Levi Della Vida a découvert en faisant le catalogue, récemment paru, des mss. du Vatican. Ce morceau, qu'il vient de publier dans *Orientalia* (IV, p. 353-376), est un extrait des mémoires d'un officier turc, *manselîk* du sultan de Homs, qui, ayant conquis la faveur de Hülagu pendant le siège d'Alep, obtint de lui qu'il accueilli son ancien maître. Ce récit abonde en détails pris sur le vif et nous offre une peinture pleine de couleur des rudes coutumes des conquérants tartares.

F. G.

Monuments chrétiens de Tyr. Dans *Berliner Museum* (36, 1935, p. 48-55 avec 9 figures), M. Deichmann rend compte de l'exposition, ouverte au musée de Berlin, des objets trouvés en 1874 dans les fouilles de la cathédrale de Tyr par J. N. Sepp. Ces fouilles, qui avaient pour objet la découverte des ossements de Frédéric Barberousse, n'ont pas été conduites d'une

manière systématique, et les trouvailles n'ont eu, par suite, qu'un caractère fortuit. Le livre publié par Sepp sur ses travaux ne contient ni un compte rendu complet des découvertes, ni un commentaire adéquat des objets trouvés. Tous ces défauts trouvant sans doute quelque excuse dans les méthodes du temps.

Quoi qu'il en soit, l'inventaire sommaire et les photographies excellentes que publie aujourd'hui M. Deichmann seront bienvenues de tous ceux qui s'intéressent aux monuments byzantins et médiévaux de Terre sainte : ils permettront notamment de rectifier maint détail emprunté par Eulart aux relevés fautifs de Sepp.

Les trouvailles appartiennent à deux églises : la cathédrale paulinienne de 313 et la cathédrale franque du milieu du XII^e siècle. Leur étude permet à M. Deichmann de présenter un aperçu de l'histoire du monument et de tirer certaines conclusions nouvelles sur l'architecture de la cathédrale franque, fortement influencée par l'architecture vénitienne.

H. SEYRIS.

Erratum. — Pour la rendre lisible et la faire correspondre à la légende, il faut tourner sans dessus dessous, autrement dit de 180 degrés, la figure 2 de la planche LXI dans *Syria*, XVI (1935).

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

LES FOUILLES DE RAS SHAMRA-UGARIT

SEPTIEME CAMPAGNE (PRINTEMPS 1935)

RAPPORT SOMMAIRE ⁽¹⁾

PAR

CLAUDE F. A. SCHAEFFER

La septième campagne de fouilles à Ras Shamra a duré du mois de mars au début de juin 1935. Par suite de la chaleur précoce et exceptionnelle de ce printemps, de nombreux cas de paludisme se déclarèrent parmi nos ouvriers indigènes. Le personnel européen de la mission fut également éprouvé. Grâce pourtant au courage et au dévouement de nos collaborateurs, M. Georges Chenet, fidèle compagnon depuis sept ans, MM. Jean de Jaegher et Paul Pirouet, architectes, les recherches n'ont subi aucun retard.

En Syrie, nos travaux ont été beaucoup facilités par M. Seyrig, directeur du Service des Antiquités, M. le général Montzinger, commandant supérieur des Troupes du Levant, et M. Schœffler, gouverneur de l'Etat de Lattaquie, que nous remercions très sincèrement. Nous sommes également reconnaissant à M. le chef de bataillon Delattre, commandant d'armes à Lattaquie, à M. Radih el Khazen, directeur des travaux publics, et à M. le commandant Charollais, pour leur concours sur place. Une série de photographies, l'ont exécutées par le capitaine Petit, pilote adjoint-chef (au lion), sur ordre du Commandement supérieur, et de M. le colonel Brule, commandant les forces aériennes du Levant, ont permis la vérification des relevés et de faire profiter nos recherches de certains indices de surface, invisibles au sol.

Subventionnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Conseil

(1) Un résumé de ce rapport a été lu le 21 octobre 1935, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fait suite aux rapports sur les six précédentes campagnes

Syria, X, 1930, p. 285-297; XII, 1931, p. 1-14; XIII, 1932, p. 1-27; XIV, 1933, p. 93-127; XV, 1934, p. 109-140; XVI, 1935, p. 144-176.

des Musées nationaux et le Ministère de l'Éducation nationale. La Mission, à laquelle le Gouvernement de l'attaqué accorda une subvention, occupa une moyenne de 200 ouvriers pendant toute la durée des recherches.

A CHANTIER SUD D'UGARIT

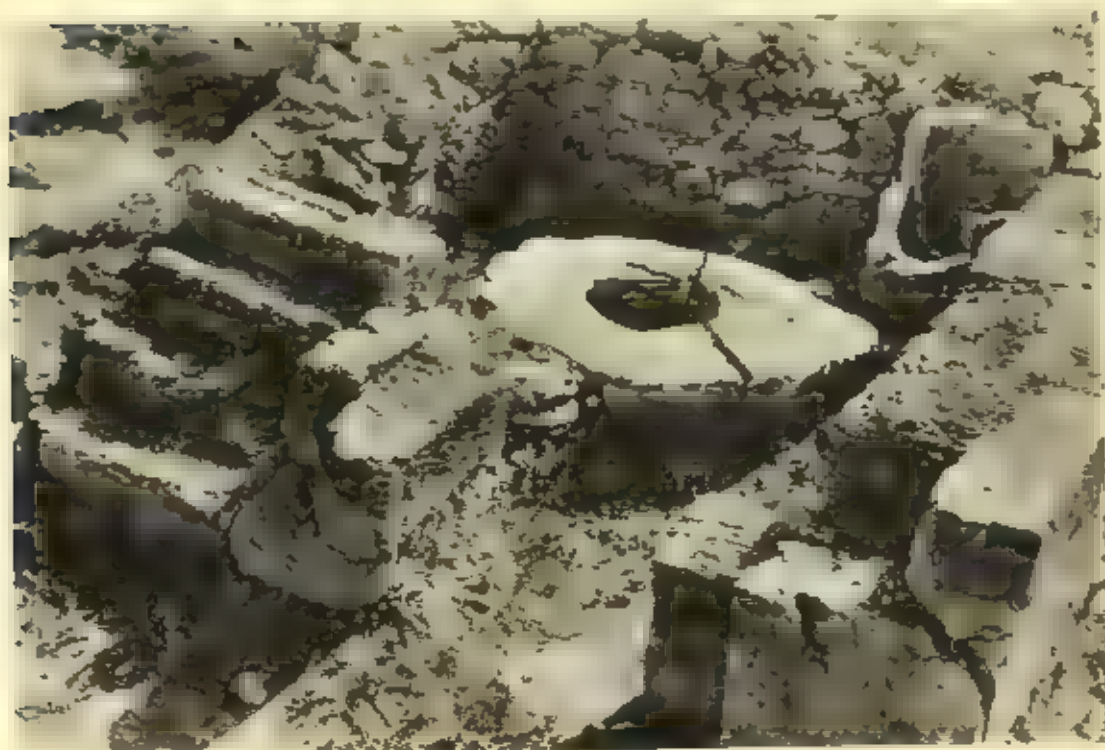
Dans le chantier sud, situé immédiatement à l'ouest de nos fouilles de 1934 (voy. le plan pl. XVIII C), nous aurons au jour plusieurs maisons privées. Elles sont disposées le long de deux rues. L'une, orientée est-ouest, est parallèle aux autres rues dégagées dans cette partie de la ville et elle est appelée par nous « rue du Dieu Môt ». L'autre rue, dirigée sud-nord, n'est déblayée qu'à son extrémité nord qui joint parfaitement la rue du Dieu-Môt. Les murs des maisons sont, par endroits, conservés jusqu'à 2 mètres de hauteur et il a été ainsi possible de relever dans le détail le plan de quelques-unes des demeures ugariennes de la fin de la période mycénienne.

De la rue on entrait, généralement dans une petite cour, parfois recouverte ou se trouvent le puits à margell monolithique et une ou deux grandes auges de forme carrée ou rectangulaire pour la réserve d'eau. On y avait également le four à pain, ainsi que l'escalier conduisant à l'étage supérieur réservé à l'habitation proprement dite (pl. XIII, 2). À côté de la cour et/ou quel quefois installé au loin, avec, au voisinage, un puisard dans lequel s'écoulaient les eaux usées. Ce qui nous a particulièrement frappé en dégagant ces vastes demeures, c'est que chacune est pourvue d'un caveau funéraire installé dans le sous-sol. Parfois le plafond de la tombe voûtée en encorbellement sert de sol à l'une des pièces d'arcade de la chaussée, laquelle communique par une porte à jambages en pierres de taille avec les autres chambres de la maison ou avec la cour intérieure. Les dimensions des caveaux, la qualité et le nombre des objets composant leur mobilier funéraire, sont proportionnées à la grandeur des maisons et à la fortune de leur propriétaire. Elles ont du être souvent considérables, comme l'indiquent l'opulence des offrandes et l'importance des caveaux. On doit, néanmoins, se garder de qualifier ces tombes de royales. Leur

¹⁰ Cf. *Syria*, XVI, 1935, p. 142, et pl. XXXVI.



1. Degagement d'une maison du XIV^e-XIII^e s. Chantier A



2. Cour intérieure de maison privée avec escalier, puits et auge (XIII^e s.)

nombre, dépassant douze à l'heure actuelle, et leur dispersion sur toute l'étendue du quartier legage sur le tell et au bord de l'ancien port, empêchent de les considérer comme les lieux de repos des rois d'Ugarit. A la vérité, les caveaux royaux, comme du reste aussi le palais, sont encore à découvrir à Ras Shamra. Le métier ou la profession



FIG. 2. — Évacuation d'eau à travers le mur d'une maison (XIV^e-XIII^e siècles avant J.-C.).

doute sur l'ampleur des transactions de ces riches négociants d'Ugarit, de l'époque mycénienne. Ces derniers, quoique vivant dans un milieu sémitique, ne semblent pas avoir été des sémiles. La nature du mobilier funéraire indique que nous avons affaire à des personnages fortement imprégnés de la civilisation de Chypre, de l'Égée et de Mycènes, ou, du moins en partie, originaires de ces pays. Les crânes retrouvés dans leurs caveaux appartiennent, pour la plupart, au type dit « méditerranéen »² que l'on rencontre aussi dans certaines

Ras Shamra. Le métier ou la profession de l'un des personnages qui habitaient les vastes demeures si bien aménagées du premier niveau de Ras Shamra et qui se faisaient inhumer dans les caveaux de famille, à l'intérieur de leur maison, nous est révélé par les objets retirés des ruines de son habitation. Parmi eux, il y avait plusieurs paires de plateaux de balance en bronze, des moules pour bijoux, des lingots d'argent, d'électrum et d'or et des provisions de métal de même nature sous forme de vases et de bijoux coupes ou paies et destinés à la refonte. Ils agissaient donc d'un bijoutier, d'un courtier en métaux précieux, qui était, peut-être, aussi prêteur d'argent. Certains textes de comptabilité, antérieurement trouvés⁽¹⁾, ne laissent aucun

¹ M. P. THOREAU-DANGIN, *Un comptoir de cuivre pour l'Égypte à l'époque mycénienne à Ras Shamra* Syria XV (1934) p. 137. — E. DAGONNE, *Petite tablette acadienne de Ras*

Shamra, Syria XVI (1935), p. 194.

² Communication du professeur Vallois qui a accepté d'faire l'étude des crânes rapportés de nos fouilles de Ras Shamra.

tombes de l'époque mycénienne de Chypre à Enkomi par exemple ¹ et de Grèce, à Mycènes ².

Il est certes étonnant de rencontrer en pleine époque mycénienne et dans une civilisation aussi avancée que celle d'Ugarit la coutume de l'inhumation à l'intérieur des habitations, réservée généralement aux civilisations primitives ³ ou fort anciennes ⁴. Le fait s'explique à Ras Shamra, sans doute, par l'antagonisme entre la race des Mycéniens s'étant installés à Ugarit et la population sémitique indigène qu'elle était sourdement hostile. C'est, en somme, le problème toujours actuel en Orient des races actives et commerçantes, qu'elles s'appellent mycéniennes ou grecques ou arméniennes, qui s'installent dans les ports et dans les villes pour y accaparer le négoce et les emplois rémunérateurs aux dépens de la population indigène d'un naturel plus indolent.



FIG. 3. — Partie inférieure d'un entonnoir pour libation, en terre (XIV^e-XIII^e siècles).

Dans la partie sud du chantier C, les murs des habitations de la fin de l'époque mycénienne sont en partie recouverts par des constructions plus récentes dont le plan n'a pu encore être décelé. La suite des fouilles dans cette région nous permettra nous l'espérons, d'en déterminer la nature et la date précises.

Poussant nos fouilles jusqu'à la base du premier niveau, nous fûmes au jour de nombreux vestiges de la phase finale de l'époque minoenne, ou, si l'on veut, phénicienne d'Ugarit. La céramique mycénienne de très bonne facture retirée de ce niveau est à classer au Minoen ou Helladic récent III, c'est-à-dire dans les XIV^e-XIII^e siècles. Il en est de même de la grande masse de la poterie chypriote. Tout à fait à la base du premier niveau, de nombreux

¹ C. M. FLETCHER, *Zur Kenntnis der Anthropologie der prahistorischen Bevölkerung der Insel Cypern*, Lund, 1933, p. 102.

² Le même auteur, dans A. J. B. WACE, *Chamber Tombs at Mycenae*, Oxford, 1932,

p. 349.

³ D. FENYK, *Die Kretisch-Mykemische Kultur*, Leipzig-Berlin 1921, p. 54.

⁴ G. L. WOOLLEY, *Les Sumériens*, Paris, 1930, p. 161.

dépôts céramiques se trouvaient des vases de type chypriote, identiques à ceux qu'on a trouvés en Égypte associés à des objets du temps des Thoutmès et des Aménophis II et III, ce qui permet de les attribuer à la fin du xv^e et au xiv^e siècle. Dans ces dépôts, la céramique mycénienne fait encore défaut. Ras Shamra ne nous a livré jusqu'ici aucun spécimen de la belle céramique mycénienne des xiv^e et xiii^e siècles comparable à ceux retirés par M. Wace

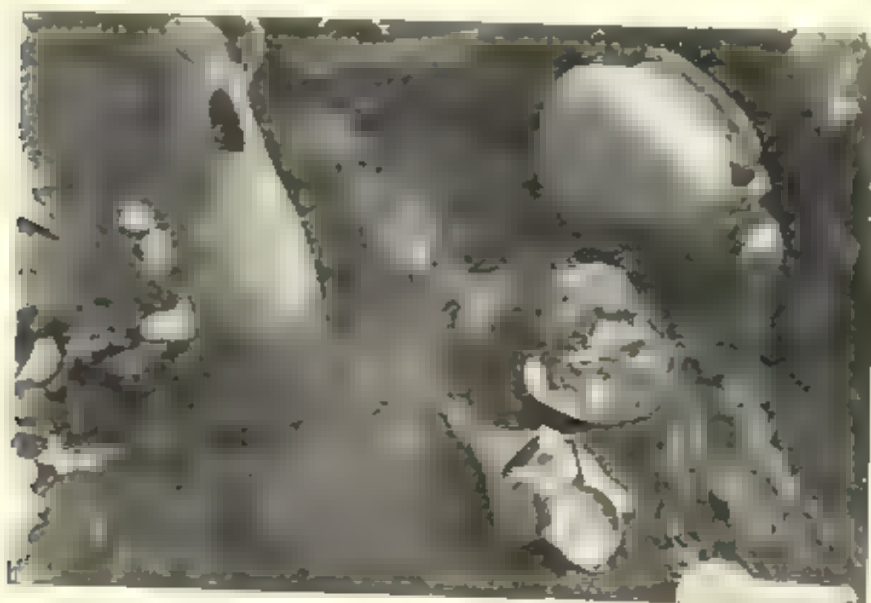


FIG. 4. — Dispositif vu d'avec entonnoir pour libation et ensemble de vase (parmi lesquels deux rhytons (xiv^e-xiii^e siècles)).

des tombes de Mycènes¹⁾, pour ne citer que ces découvertes récentes. Antérieurement au xiv^e siècle, les ateliers de céramique mycénienne ne semblent pas avoir travaillé pour l'exportation — en tout cas, leurs produits n'avaient pas encore conquis le marché d'Ugarit. Ce n'est qu'au début du xiv^e siècle que la céramique mycénienne commence à être amenée en quantité quelque peu importante à Ras Shamra. Une nouvelle découverte que nous aurons à signaler plus loin le confirme. Au xiii^e siècle, enfin, avec la céramique mycénienne provenant des ateliers installés à Chypre²⁾, les produits de facture mycénienne

¹⁾ A. J. B. WACE, *Chamber Tombs at Mycenae*, pl. I A V.

²⁾ Cf. nos *Missions archéologiques en Chypre*, Paris, 1936.

deviennent si abondants à Ras Shamra-Ugarit que, concurremment avec d'autres indices, on a pu conclure à l'existence d'une colonie de marchands d'origine égéo-mycénienne et chypriote sur ce point de la côte syrienne ⁽¹⁾.

Nos trouvailles montrent tellement que la civilisation mycénienne gagne du terrain à Ras Shamra-Ugarit précisément à l'époque où l'influence égyptienne y décroît. Mais il semble que, sur la côte, contrairement à ce qui se passait dans l'intérieur du pays, ce n'étaient pas les Hittites qui bénéficièrent de l'affaiblissement de l'autorité égyptienne. Ce furent ces peuples marins venus des îles et de la mer égéenne, que les lettres d'El-Amarna nous nomment avec des appellations ethniques, souvent obscures, parmi lesquelles l'élément achéen dut jouer un rôle important, sinon prépondérant ⁽²⁾. Nous y insistons ici, parce qu'au cours de nos fouilles de cette année, nous avons constaté une fois de plus l'ex-

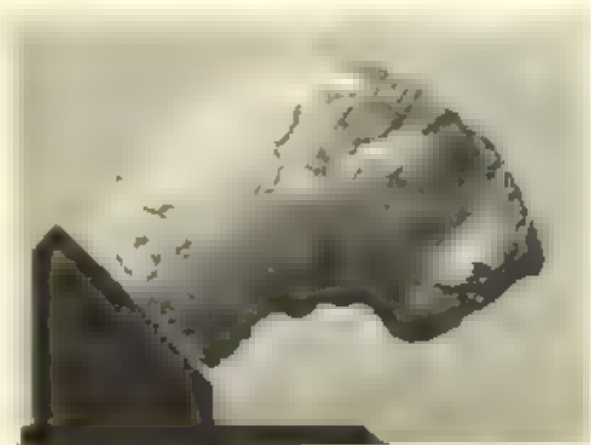


FIG. 5. Tête de bronze en bronze (xiv^e siècle).

trême rareté de vestiges hittites. Cela ne peut guère être l'effet du hasard. Du reste, dans la lettre bien connue d'Abimilki de Tyr à Aménophis (IV probablement ⁽³⁾), la phrase qui a parfois été citée pour prouver la présence des Hittites à Ugarit peut être interprétée comme prouvant exactement le contraire. En effet, le correspondant du pharaon, après avoir signalé qu'Ugarit avait été détruit par un incendie, ajoute que « les Hittites ne sont pas là ». À notre avis, avec cette phrase laconique, qui termine une énumération de faits intéressant la situation politique en Syrie, Abimilki voulait dire que les Hittites ne sont pas dans le pays d'Ugarit. Ce ne sont donc pas les Hittites qui seraient à tenir pour responsables de l'incendie avant d'être la moitié

(1) René Dussaud, *Note additionnelle*, Syria, 1927, p. 20 et p. 207.

1922, p. 358.

(2) Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, n° 151.

(3) Mouton, *Des États aux Empires*, Paris,

l'Ugarit. En tout cas, la négation est catégorique : « Les Hittites ne sont pas à Ugarit » et c'est avec elle que nous avons à compter ⁴⁾.

Les Hittites se seraient-ils emparés d'Ugarit à une date postérieure à celle de la lettre d'Abinukki, écrite entre 1375 et 1360 approximativement ?

L'absence de monuments hittites dans les couches supérieures du premier niveau de Ras Shamra nous fait pencher vers une réponse négative. Il faut avouer que la suite de nos recherches sur ce vaste tell — dont nous n'avons exploré jusqu'ici qu'une fraction de l'extrémité nord-est, pourrait apporter un changement à cette situation. Cependant nous avons l'impression que ce n'est pas très vraisemblable, car les trouvailles recueillies en surface dans les parties du tell non encore explorées ne fournissent aucun indice d'une occupation hittite. En outre, il y a un fait historique, attesté par les textes contemporains, qui paraît, malgré l'Ugarit encore du temps de Ramsès II avoir su maintenir son indépendance vis-à-vis du roi hittite. Dans le « Poème de Pentaur », Ugarit est, en effet, mentionné dans la liste des peuples étrangers qu'« Mardallou » avait su coaliser contre le pharaon et lui opposer dans la fameuse bataille de Kadesh. Cette mention ne s'explique guère, si le pays d'Ugarit avait fait partie du territoire du prince hittite ; il y apparaîtrait au contraire comme un allié, au même titre que toute une série d'autres pays, ce qui permet de supposer que sa souveraineté territoriale était intacte. Les remarques ont d'autre part que le roi hittite présente ceux qui s'occupent du problème des rapports entre Ras Shamra-Ugarit et la puissance hittite. Pour le moment, et du point de vue des constatations archéologiques, rien n'autorise à penser que Ras Shamra-Ugarit ait été occupé par les Hittites.

Dans la même couche inférieure du premier niveau nous trouvons plusieurs de ces dépôts déjà signalés antérieurement et caractérisés par la présence d'un grand entonnoir à fixation perçée d'ouvertures enfouies verticalement dans la terre avec à sa base une accumulation de vases. Parmi eux des rhylons attestent bien le caractère votif de ces dispositifs (fig. 3 et 4). Comme nous l'avions déjà dit ⁵⁾, ils ont pu servir au rite magique, ayant probablement pour but de favoriser la fécondité de la terre et dont l'une des tablettes de Ras

⁴⁾ La lecture qui a été proposée : « Les Hittites ne sont plus là », ce qui équivaudrait à dire qu'ils y étaient, fait violence au texte.

⁵⁾ Cf. Rapport de la troisième campagne Syria, 1932, p. 12.

Shamra semble donner la formule ¹. Plusieurs scarabées, des faucilles et baches en bronze et de nombreux cylindres, dont quelques-uns en hématite, ont également été trouvés dans ces couches. La qualité artistique et technique des cylindres de la partie récente du premier niveau (xiii^e-xii^e siècles) est sensiblement inférieure à celle des cylindres recueillis plus bas dans les couches des xv^e et xiv^e siècles. Vers la fin de cette époque les cylindres en hématite tendent à disparaître.

Dans la partie nord du chantier C¹ on aboutit l'extrémité ouest de la rue



FIG. 6. — Empreinte du cylindre d'Aham-nirsi, fils d'Inbala (xx^e siècle).

du Dieu-Mein (voyez le plan pl. XXIII) nous mènes au jour, dans la partie inférieure du premier niveau, une construction qui semble faire partie du vaste bâtiment, distingué par sa belle façade en pierres de taille, longus de 23 mètres, qui nous a fourni la coupe et le palere en or ². Toute cette région avait été bouleversée par des fouilles clandestines remontant avant 1914 et dont les vieillards des villages voisins du tell qui furent contraints à fournir la main-d'œuvre, se souviennent fort bien. Ces recherches ont, du reste, dû être fructueuses. Nous avons trouvé dans les débris laissés par nos devanciers des restes de feuilles d'or ayant fait partie du revêtement de statuettes ainsi que de nombreux fragments de vases en argent et électrum provenant de ré-

⁽¹⁾ L. c., *Syria*, 1932, p. 12.

⁽²⁾ Cf. Rapport de la cinquième campagne, *Syria*, 1934, p. 124.

servies en métaux précieux destinées à la refonte, comme celles que nous avons nous-même recueillies à plusieurs reprises pendant nos fouilles ¹. Sur le front de l'angle de nos tranchées nous pouvions suivre les luoites des anciennes fouilles s'approfondissant en entonnoir jusqu'à 2 mètres de profondeur et au



FIG. 7. — Deux plaquettes en fritte multicolore figurant des personnages à longue barbe, vêtus du costume syrien (trouvés avec les rhylons de la fig. 8).

fond desquelles, les recherches terminées, avaient été accumulées pierres et pierraille. Les chercheurs de trésors avaient heureusement laissé intactes les fondations à la base du premier niveau. Leur dégagement n'étant pas achevé, nous ne pouvons encore déterminer la nature du bâtiment. Son extension, le soin de la construction et la qualité des trouvailles en or et en argent indiquent cependant son importance. Dans diverses pièces à sa périphérie sud, nous avons recueilli contre un ensemble de beaux vases des ^{xiv}^e-^{xv}^e siècles

¹ Cf. nos rapports sur les troisième et sixième campagnes. *Syria*, 1932, pl. XVI et 1933, p. 144, fig. 3.



Stèle en calcaire (N. V. 51)

RAS SAMRA-LGARIT

dont un rhyton mycénien en tête de taureau¹ (pl. XVII, 4), une petite stèle en calcaire du pays à sommet arrondi, gisant à 2 m. 70 de profondeur dans un angle de mur (pl. XIV)

Le relief de cette stèle, travaillé au champlevé, représente deux per-

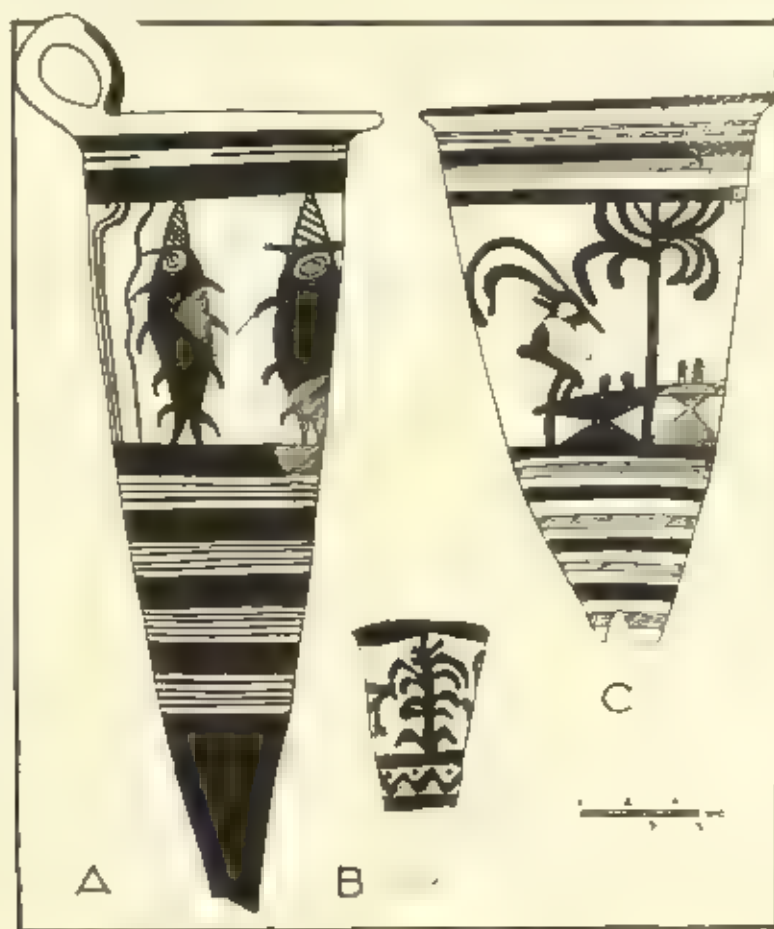


FIG. 8. Rhytons peints en terre cuite (A, mycénien; C, local) et en fritte (B).
(Dessins de G. Chenet.)

sonnages masculins debout de part et d'autre d'une table supportant deux objets de forme rectangulaire. Ils lèvent la main au-dessus de la table, dans

¹ A la vérité, la forme du vase ressemble plutôt à une tête de porc, mais par comparaison avec les rhytons semblables, d'exécution plus naturaliste, trouvés à Enkomi en Chypre.

par exemple, nous devons admettre qu'il s'agit d'une tête de taureau Cf. H. B. WALTERS, *Catalogue des Vases du British Museum*, I, part. II, p. 111, fig. 312.

un geste symétrique, les paumes affrontées. Au-dessus de leurs têtes sont suspendues deux fleurs de lotus stylisées. Les pieds des personnages posent sur une sorte de socle ou marchepied. L'analogie avec celui que l'on voit sous le pied du grand Ba'al au foudre et du personnage qui l'accompagne⁽¹⁾. Ces détails indiquent non seulement que la stèle est une œuvre ugarienne de la XIV^e siècle, mais ils sont les plus importants pour l'interprétation. Le relief qui n'est pas de lecture aisée.

L'attitude identique des deux personnages que l'artiste a par un soin, traités sur le même plan, semble caractériser l'hypothèse qu'ils agissent l'un face et le son adorateur. D'autre part, la longue robe syrienne, faite d'une bande de toile garnie de franges légères (celles-ci au cou et sur la poitrine), empêche d'admettre que ce sont deux divinités. L'absence d'attribut parait dans le même sens. La robe de toute apparence d'axe lamé ou de lin de drap, celle d'une sorte de turban basse et frangée ne ressemblant au fez actuel, pourrait être considérée comme de rang supérieur à son vis-à-vis qui est accablé, mais il se pourrait aussi que l'artiste ait voulu simplement marquer par ce détail une différence de fonction de rang. Puisque les personnages sont tous deux montés sur un marchepied dont on connaît le rôle dans le cérémonial religieux et civil de l'ancien Orient, leur rang élevé n'est pas douteux; ce sont des dignitaires du pouvoir temporel ou spirituel. Celui de droite rappelle le personnage posé dans une attitude identique sur un socle devant le Ba'al au foudre sur la grande stèle de Ras Shamra et par nous avons proposé de considérer comme le dynaste ou le grand prêtre El-gant⁽²⁾. Si ce rapprochement est valable, il doit nous empêcher de considérer la scène de notre relief comme ayant un caractère profane, l'action se passe sur le plan religieux. Sa signification reste difficile à préciser.

L'attitude symbolique des personnages et l'analogie de geste de leur main levée⁽³⁾ ne laissent pas de doute sur l'importance de l'acte qu'ils accomplissent. C'est un événement qui en vaut la peine d'être commémoré sur une stèle. La table posée entre les deux personnages n'est pas un autel, c'est

(1) Cf. notre rapport de la quatrième campagne Syrie XIV 1933 p. 12 et note Stèle du « Ba'al au foudre » de Ras Shamra, dans *Monumenta Piot*, 1934.

(2) *Mon. Piot* l. c., p. 12.

(3) L'autre main s'engage dans la robe à la hauteur de la taille et semble serrer le vêtement autour du corps.

un meuble d'apparence profane, fait en osier, comme semblent l'indiquer les hauts pieds élégamment arqués. Son plateau supporte deux paquets d'objets égaux de forme et de volume de part et d'autre, devant chacun des deux personnages et au-dessus desquels ils lèvent le bras, le meuble étant presque en contact avec la



FIG. 9. — Le caveau n° XIII avant l'enlèvement des dalles de couverture. L'entrée se trouve au «*le bout de la porte avec jambages en pierres de taille au premier plan (xiv^e siècle)*»

face supérieure des paquets. Ces paquets, le sculpteur l'a marqué avec soin, sont divisés par un trait dans le sens de la largeur en deux moitiés : ils se composent chacun de deux objets plus superposés. On pourrait être tenté d'y reconnaître des tablettes, hypothèse qui ne paraît pas trop aventureuse, vu l'activité litt. rare que nous connaissons à Ras Shamra-Ugarit. Si cette hypothèse tombait juste, on pourrait admettre que les deux personnages sont en train d'échanger le serment réciproque qui doit consacrer un accord ou un pacté dont les clauses seraient inscrites sur les tablettes. Après la cérémonie, chacun des contractants conserve un exemplaire du traité, comme il était d'usage à cette époque⁴¹. Cette cérémonie avait une signification religieuse, car, en pareil cas, les divinités étaient invoquées comme

⁴¹ Échange des tablettes lors du traité entre Hattouail et Ramsès II, par exemple (cf. M. Carré, *Des Clans aux Empires*, p. 375).

temoins et garants, on les charge de punir celui qui se déroberait aux obligations du pacte. Ce n'est pas à une divinité particulière qu'on s'adressait alors, mais à tous les dieux des deux sexes venues dans les deux pays entre lesquels fut passé l'acte.⁽¹⁾ Ainsi s'expliquerait qu'aucune divinité n'est représentée sur notre stèle.

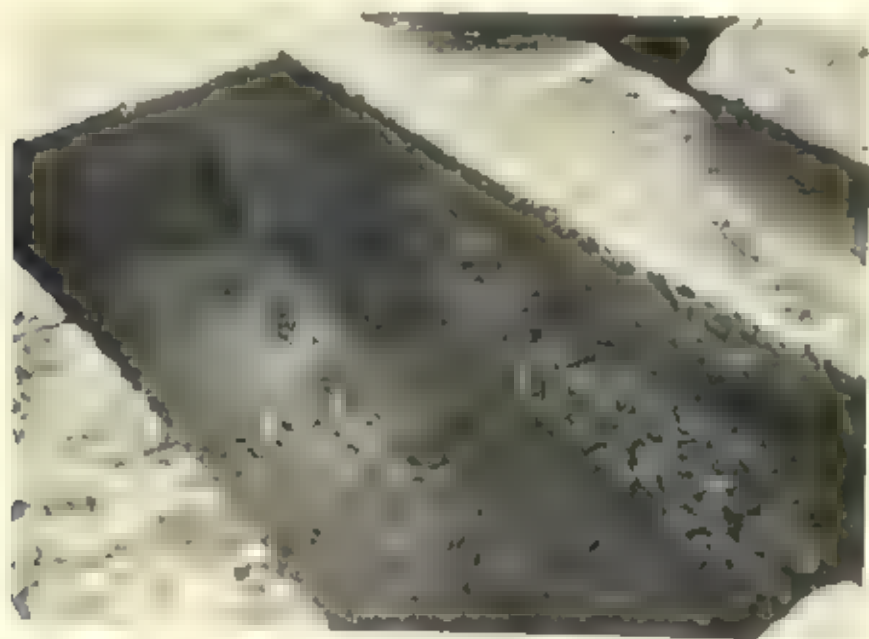


FIG. 45. — Le cimetière d'Ara, près le mouvement de volutes formant palmette. De la terre d'infirmité émergent deux grandes jarres. Dans la niche à droite, au sein accés à l'ossuaire, sont posés trois lampes à bec noirs.

Cependant ne faut-il pas interpréter les deux fleurs de lotus suspendues au-dessus des têtes des deux personnages comme un attribut divin? Dans l'iconographie d'Ugarit, le lotus est associé aux représentations de la déesse nue, Anat-Astarté⁽²⁾. On voit distinctement le rapport de notre scène avec la vierge Anat, sœur et vengeresse d'Aleyn⁽³⁾. D'autre part, la fleur de lotus est parfois

(1) Traité entre Ramsès II et Khatrusi A. MONET, *l. c.*, p. 377. « tous ces mots, mille dieux, mâles et femelles de ceux du pays de khat, avec mille dieux mâles et femelles de ceux du pays d'Égypte... »

(2) Cf. *Rapport de la première campagne, Syrie, 1929*, pl. LIV.

(3) R. DUBAUD, *Les sanctuaires et les dieux phéniciens de l'Asie Mineure (le Chat de l'Asie)*, 1931, p. 218.

employée dans l'art ougaritique comme simple motif décoratif ¹. L'artiste n'a cependant jamais oublié la valeur plus ou moins symbolique de cette fleur précieuse, empruntée à l'art égyptien.

Il faut également rappeler ici la représentation du lotus sur le sarcophage d'Abram ², d'après laquelle on serait tenté d'établir un rapport symbolique

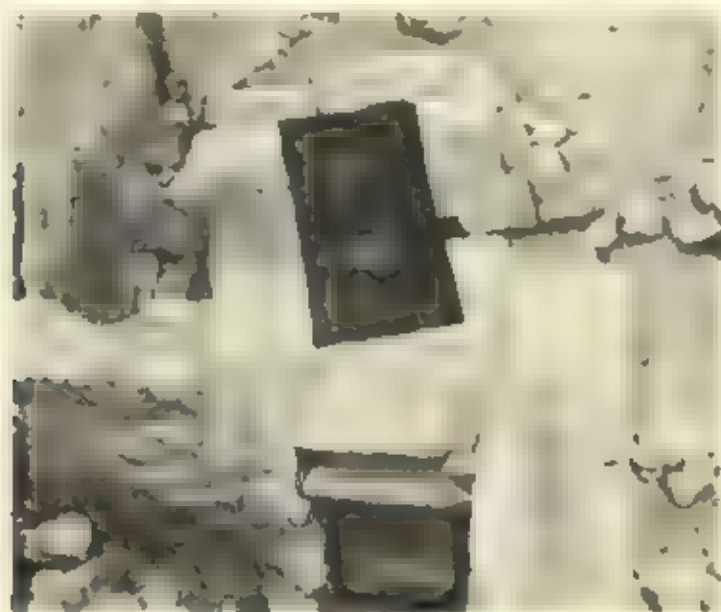


FIG. 11. — Le caveau XIII après le dépiéage. Au premier plan, sous le seuil, la dalle de fermeture de la porte du caveau, tombée en avant.

entre cette fleur et le caractère funéraire du monument. De là à conclure que notre stèle de Ras Shamra figure l'offrande funéraire d'un personnage à son parent ou à son maître défunt, il n'y aurait qu'un pas ³. Cette explication, qui nous a été suggérée verbalement par M. Dussaud, est également très tentante. Il paraît difficile de choisir entre les deux interprétations — attendons que Ras Shamra ou un autre site syrien nous livrent un monument analogue moins énigmatique.

¹ Sur les vases en terre et sur la coupe en or. Historique de Ras Shamra, cf. Rapport de la troisième et de la cinquième campagne Syria, 1932, figures 8, et 1934, pl. XV.

² P. MONTET, *Syrie et l'Égypte*, Paris, 1928, p. 22ⁿ, figures 105, 106, et pl. CXXXVI à

CXXXVI.

³ À comparer à ces deux lotus sur les stèles de Zimorri. Tout le caractère funéraire n'est cependant pas assuré, cf. MONTET, l. c., figures 105 et 106.

A la base du premier niveau, nous avons recueilli plusieurs charniers appartenant à des tombes de la partie supérieure du deuxième niveau mises au

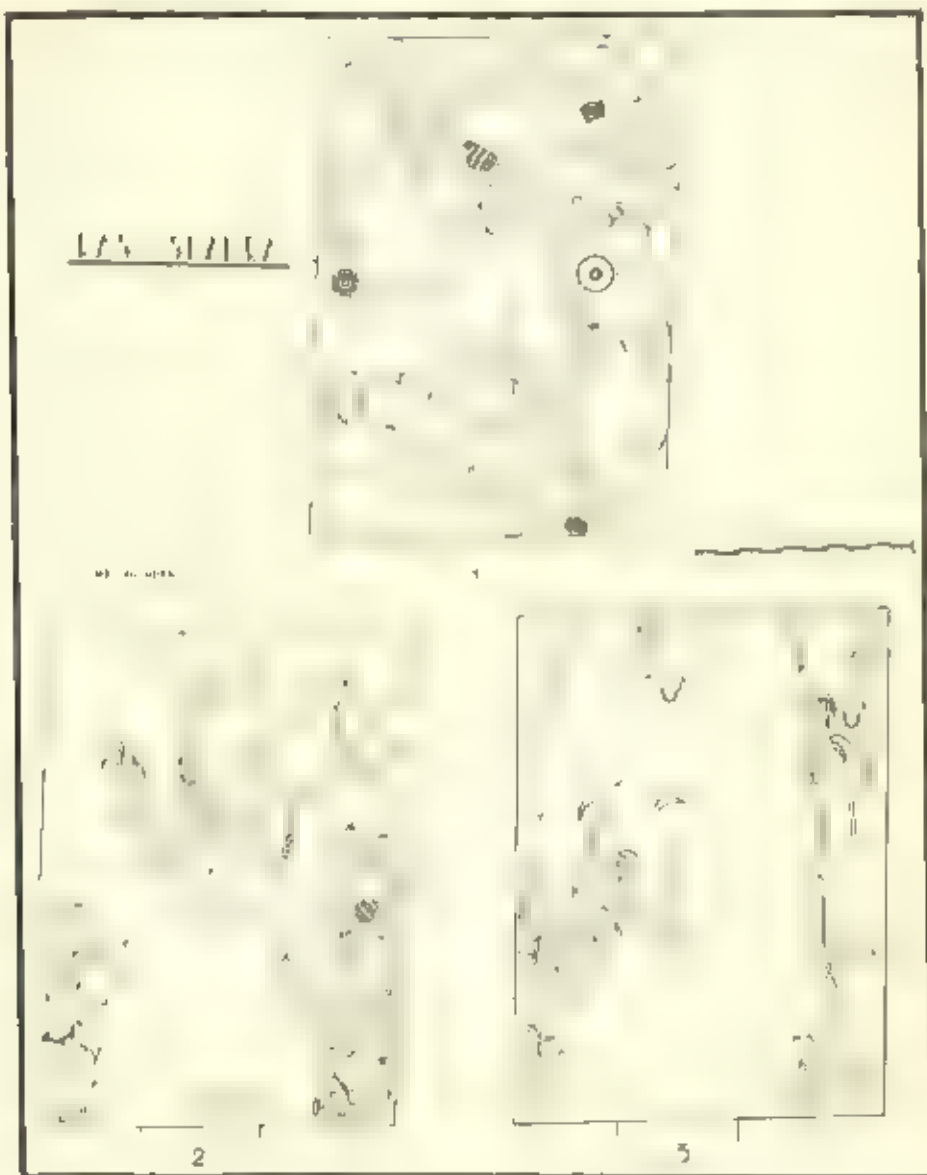


FIG. 12. — Relevé des objets du mobilier funéraire du caveau XIII en place.
Dessin de Jean de Jaeghler

jour lors de l'édification des habitations des xv^e-xiv^e siècles. On avait alors pieusement recouvert les ossements, recouvrant les vases ou fragments de vases



Fig. 13. Types caractéristiques du matériel XIII existant. — D'après le plan. — Voir fig. 1.

par les avatons accompagnés. C'est-à-dire les types de la fin du Moyen Empire, notamment la monture à patte spirale portée en coque (fig. 18, 8). Ces sous semblent indiquer que le passage du deuxième au premier niveau se fit sans changement notable de population à Ras Shamra.

En outre ces charmes continuèrent riches en terre rouge-orange à patte sphérique taitée en bec-de-corbin (pl. XX, 1). À la base de cet, deux montons semblent indiquer des sous. Le type céramique à bec-de-corbin, unique jusqu'à Ras Shamra, est, par contre, très commun en Asie Mineure¹ mais nous ne le voyons pas qui est originaire de cette région. L'ensemble de la trouvaille nous permet de placer ce vase aux XVIII^e-XVI^e s. — ce qui présente pour l'chronologie absolue, on ne peut assurer le la céramique au nord d'Antioche, un certain intérêt. Nous signalons également la découverte d'un autre vase de type et probablement d'importation antiochène en terre conglomérée, décoré d'un dessin rouge lustré rouge, retiré du niveau II et daté des XIX^e-XVI^e siècles. Nous n'en possédons que la partie supérieure avec l'épaule à arête très prononcée et le long cou se terminant en un bec allongé élégamment courbé, mais c'est suffisant pour reconnaître qu'il s'agit d'un vase analogue à ceux de strate II d'Abuhar. Les richesses offertes par la strate II d'Abuhar confirment la date contemporaine du niveau II de Ras Shamra, c'est-à-dire la fin des XVIII^e-XIX^e dynasties égyptiennes. La fin des regards en bronze et vases et les épaves et les nautes d'artefacts retirés de ce site est du reste la même que celle des objets analogues du deuxième niveau de Ras Shamra. Abuhar II a donc aussi la mort. Une petite coupe en terre verte avec deux arêtes vertes de couleur brunâtre — identique à des vases de la même matière — riches du concave du deuxième niveau de Ras Shamra — parfaitement date dans la période finale du Moyen Empire.

¹ F. Petrie, *Mahon, Kohun and Guroh*, Londres, 1891, pl. I.

² K. Hirth et H. Gutschmid, *Hopitköy, Neue Untersuchungen in der hethitischen Hauptstadt*, Berlin, 1933, pl. 7, 3 et 4. Pour la date voir p. 33 et p.

³ E. Schumert, *The Abuhar Hüyük, Season of 1928 and 1929*, part I, Chicago, 1932, p. 115, pl. XI.

⁴ Deshayes, *Syria*, XI, 1930, p. 293, s. v. c.

XIII p. 383; *Syria*, XIV, p. 207, jugeant, en effet, les dates données par les fouilles d'Abuhar comme trop élevées.

⁵ Schumert, l. c., p. 153, figure 192, 1-203.

⁶ *Ibid.*, p. 161, figure 203 (b. 1851 (b. 147).

⁷ *Ibid.*, p. 179, pl. X, b. 1868, p. III (1868).

⁸ Rapport de la quatrième campagne *Syria*, 1931, p. 110, figure 10.

Dans la partie nord du chantier C nous avons continué le dégagement de la région située à l'ouest des emplacements où nous avons trouvé deux stèles en 1910, et celle du grand Ba'al au l'autre, en 1933 (voyez le plan, pl. XXII).

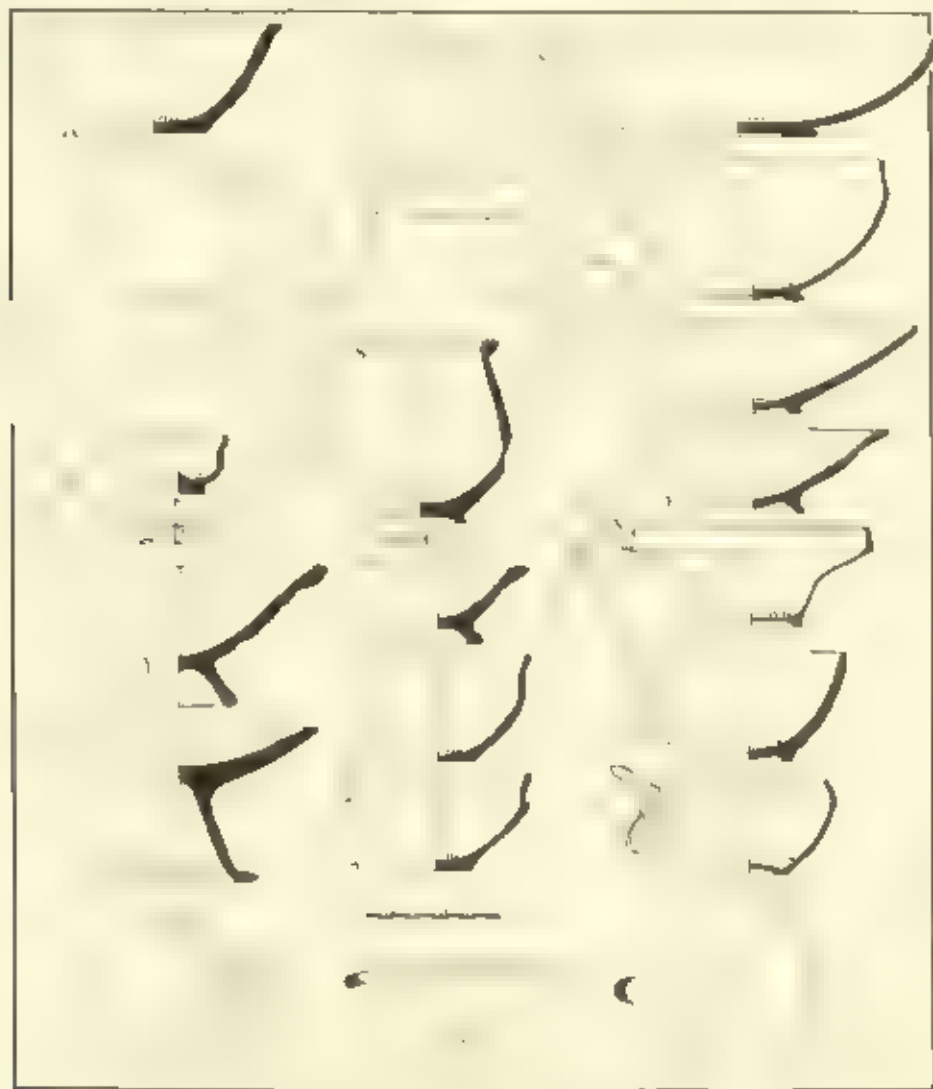


FIG. 14. — Types céramiques du niveau XIII (XIII^e s.). Dessins de G. Chenet.
(Voy. fig. 13.)

Aucune habitation ne se trouvait ici, mais immédiatement sous le niveau actuel nous rencontrâmes une accumulation de grands blocs soigneusement taillés. Des amas analogues ont été mis au jour dans cette région pendant nos fouilles

précédentes. Ce qui prouve qu'il y avait existé un bâtiment très important nommé En-oh. Au lieu, d'après les fouilles des dernières années dans ces parages, il s'agissait certainement d'un sanctuaire contemporain de la partie inférieure du premier niveau, c'est-à-dire de la fin de l'époque phénicienne d'Ugarit, xv^e et xiv^e siècles. C'est à lui qu'il faut attribuer probablement la belle stèle en basalte trouvée. Au-dessus de ce sanctuaire il n'y a pas existé un autre plus récent du temps du Moyen Empire, comme l'indiquent les très grand nombre d'armes et d'ustensiles en bronze et de plomb, de dimensions réduites et impropres à l'usage, donc certainement volés, recueillis ici. Vers l'ac de ces recherches nous arrivons au jour et la base de l'exécution du grand mur orienté nord-sud qui, peut-être, appartenait à ce sanctuaire. Nous devons différer son exploration jusqu'à l'achèvement des fouilles du niveau supérieur. Une première découverte essentielle a été en juger par les premiers objets recueillis dans cette couche : parmi ces objets il y a les fragments d'un très beau vase en pierre dure verte de Syrie, d'origine égyptienne sans doute une figurine de faïence en bronze, et un très beau cylindre en basalte avec une inscription en cunéiformes accadiens fig. 6 p. 10. D'après M. François Thureau-Dangin, se lit comme suit :

En-oh-ur-ur
mār In-lu-²a
warad ¹Sin
à ²Il-Amurru

Amurru
fils d'In-lu-²a
serviteur de Sin
et du dieu d'Amurru.

D'après l'orientation aussi, les deux vases seraient purement accadiens et le cylindre ? remonterait certainement au temps de la première dynastie babylonienne. Cette datation concorde exactement avec la position stratigraphique du cylindre et la base du deuxième niveau qui doit remonter à la

¹ M. Thureau-Dangin le rapporte d'un cylindre appartenant au musée de la ville d'Ugarit. Il a été découvert par le colonel de Lencq. (cf. *Revue de l'Assyriologie*, 1927, p. 181).

Amurru-ur-ur,
fils de Mār-lu-²a
serviteur de Sin
et du dieu d'Amurru.

à la fin de l'époque phénicienne. D'après M. Thureau-Dangin, ces deux vases sont purement accadiens et le plus récent est le plus récent. (cf. *Revue de l'Assyriologie*, 1927, p. 181, et G. Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale*, II, p. 339).

fin du III^e ou au début du II^e millénaire. La gravure est restée inachevée; l'artiste avait été engagé à à améliorer son travail à la suite de l'éclatement

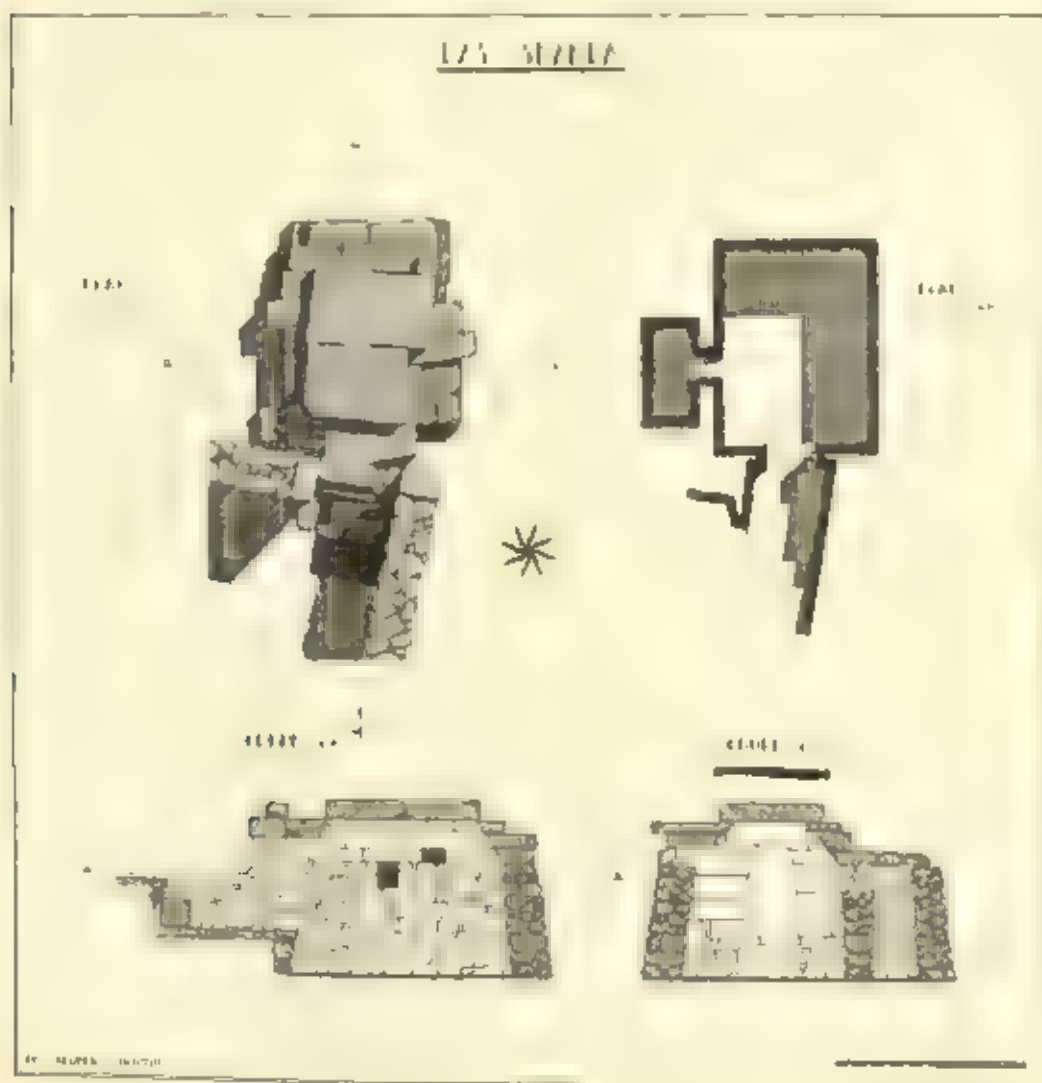


FIG. 15. — Plan et coupes du caveau XIII. Relevé de Jean de Jarqher.

du haut du cylindre, souvent lorsqu'il gravait la tête du personnage occupant toute la hauteur de la case à côté de l'inscription. Au dessous du groupe de la gazelle ou du bouq, du bouissant, la tête retournée vers un lion assis levant la patte, la case est laissée vide.

Plusieurs autres cylindres, du premier niveau ceux-ci furent trouvés dans cette région. L'un, également, en leucite, figure un personnage les bras levés derrière le dos devant le Baal au front portant le casque pointu aux cornes de taureau (pl. XVI, 3). A ses pieds, la croix ansée égyptienne. Derrière ce groupe on aperçoit une divinité assise vers laquelle s'approche un personnage d'apparence féminine, la tête sous un voile ; au premier plan, un homme est étendu par terre.

Un autre cylindre, particulièrement beau, trouvé cette année représente deux groupes de deux personnages affrontés portant un ennuyeux costume incluant le corps, serré à la taille aux coudes, aux genoux et aux chevilles et des chaussures à frons tubus (pl. XVI, 4). On pourrait admettre qu'il s'agit, dans le premier détail, évidemment les élevant. Un oiseau perché sur le bras. Mais cette explication paraît devoir être écartée, vu l'habileté de l'artiste et la maîtrise avec laquelle il a traité le caractère du tal. Deux des personnages sont posés de part et l'autre des emblèmes solaire et lunaire superposés et d'une sorte d'autel à deux bras duquel ils se dressent. L'autre tête est cachée sous un nœud figurant une tête de taureau ou de gazelle aux longues cornes. Il s'agit donc de prêtres. L'un l'exercice d'un rituel magique comportant un sacrifice. Les deux autres personnages portant également une coiffure compliquée, une sorte de cornes et une tresse enroulée, fixement enroulés au milieu le sacrifice. Les corps sont ceux de deux pattes fines, ressemblant à une cheville ou à une tige au-dessous d'elle est figurée une tête de taureau. Nous devons réserver à notre *Corpus* des cylindres de Ras Shamra l'explication de ces scènes et la question de la date de ces belles pièces.

Il nous reste à signaler une autre découverte faite dans cette région. Elle d'une statuelle en bronze figure une divinité assise, la main droite faisant le geste de la bénédiction ou l'accueil, analogue au geste du dieu assis de notre bronze trouvé en 1929 à Maat el-Bera (pl. XV, 3). La divinité qui semble être de sexe masculin est coiffée de la couronne égyptienne l'Ousir et vêtu d'une longue tunique collante à manches courtes fixement pliées autour des hanches. Elle est garnie d'une ceinture de deux bordures braquées qui se joignent

(1) Rapport de la première campagne, *Syria*, 1929, pl. LIV.





Statuettes de divinités en bronze (XIV^e et VII^e s.,

RAS SHAMRA LGARIT

le long du pan et la base de la jupe. Malgré l'aspect très égyptisant de ce bronze, il n'y a pas de doute que c'est une œuvre syrienne — plusieurs détails — comme



FIG. 10. — Types céramiques d'une fouille des xv^e—xvi^e siècles. Dessins de G. Chénat (voir fig. 1).

la fourche des mains et des pieds. L'iniquité et le fléau et... Sa position stras-

M. l'abbé Brisson, conservateur adjoint
du département des antiquités égyptiennes

au Louvre, a l'honneur de lui en adresser un exemplaire

topographique dans les couches inférieures du premier niveau (2 m.) permet de l'attribuer au xiv^e siècle. L'identification de la divinité que représente cette statuette n'est pas aisée. Nous avons vu que, sur les monuments de style égyptien, les artistes ugariens ont figuré les dieux indigènes sous la forme de la divinité équivalente, vénérée dans la vallée du Nil. Ainsi sur la stèle de Mam, le grand Ba'al de Ras Shamra est remplacé par Seth¹. Si la même règle s'applique à notre nouvelle statuette, elle pourrait être considérée comme représentant la sosie phénicien du dieu Osiris, dont elle porte la couronne. Or, la légende d'Osiris offre certaines analogies avec le mythe des dieux Mot et Amon révélé par les tablettes de Ras Shamra. Malgré ces indices, il paraît prématuré de vouloir attribuer notre statuette à l'une ou à l'autre de ces deux divinités.

B. — SONDAGES PRÈS DU TEMPLE I (BA'AL) ET À DIVERS ENDROITS DE L'ACROPOLE

Le déplacement vers l'ouest de la ligne de niveau observant le chantier C nous a permis d'enlever le pont de terre qui sépare le temple I (dit de Ba'al) et de dégager ici complètement le puissant mur d'enceinte de ce sanctuaire. Nous en avons profité pour faire le long des fondations quelques sondages, peu étendus, il est vrai, pour éviter d'affaiblir le mur. Les fondations de ce temple descendent jusqu'au-dessous de la base du deuxième niveau. Ici nous rencontrons deux types céramiques : le bol rouge lustré² et la jarre à la terre striée³, appartenant à la fin de la troisième millénaire. Il résulte de ces observations que le temple I (Ba'al) a déjà existé au commencement de la formation du niveau II.

Un deuxième sondage a été entrepris immédiatement au nord du mur d'enceinte de la tombe I (plan, pl. XIII), ici également nous avons observé les bols rouge et noir lustré ainsi que la jarre peignée à la limite des troisième et deuxième niveaux. Au-dessous d'un avant-dernière strates ne contenant

¹ Voy. Raport de la deuxième campagne, *Syria*, 1931, p. IV et pl. VI.

² Raport de la troisième campagne, *Syria*, 1932, figure 19, n^{os} 15-16.

³ A Belt Mirsim, ces jarres sont attribuées

à un contexte le plus ancienne. J. A. Peters, entre 2300 et 2400 environ. Cf. W. F. Albright, *The Excavations at Tell Beir Mirsim*, I A, Baltimore, 1933, p. 98 et pl. I.



1. Дромос и портя де томбе ду XIII^е s.



2. L'ombro intaco du XIV^е s. avoio oovorturo



3. Empreinte de cylindre en l'ombro



4. Empreinte de cylindre en l'ombro

Le motif qui nous les a séparés est des céphales grossières (fig. 102) nous permet de les placer vers la fin de la campagne peinte si caractéristique du troisième niveau.

Sondage V. 11. — Mesures observées dans le tranchée sondage entrepris pendant cette campagne à l'angle nord-est de la grande excavation du cinquième niveau (niveau fondé de 1910 à 1913, voir le plan pl. XVIII). Sous les couches des bols rouges et noirs et des jarres peignées apparaissent sur plusieurs mètres d'épaisseur les mêmes strates à poterie fragile qui reposent sur les couches contenant les céphales fins du type du troisième niveau à 7 mètres de profondeur totale. Vers 8 m. 00, les tessons deviennent assez nombreux et fins, les céphales jusqu'à 12 m. 00. Les tessons peints et lustrés, le décor à la dague très rare, à partir de 10 mètres le décor disparaît, à partir de 11 mètres. Un exemple des motifs en creux au cinquième niveau ne présente pas de décor peint. Les céphales assez grossières. Certains tessons sont couverts d'une terre rougeâtre fine. Vers 12 m. 00, apparaissent les tessons peints qui se révèlent être des fragments de vases au décor dégénéré du niveau suivant, le quatrième.

Dans le tranchée, entre 12 m. 00 et 14 m. 20, les tessons appartiennent à de très grands vases en faïence, sont parfois couverts d'un engobe jaune brunâtre brillant. Les vases en silex présentent les céphales très fines. Enfin, entre 14 m. 20 et 14 m. 95, nous recueillons quelques tessons à décor peint du type caractéristique du quatrième niveau, dont deux provenant d'un vase à paroi épaisse portant un décor à grandes particularités. Le dessin peint en contour brun-noir brillante sur un fond crème verdâtre représente des personnages stylisés et superposés suivant la formule du style « Elbas » de l'Ép. Moussy. Sur le second fragment, on remarque la courbe oblique d'un grand cône de bouillie, comme on en trouve sur des vases du même style. Le quatrième niveau descend lors de sondage jusqu'à 16 mètres de profondeur.

Dans le tranchée, entre 16 mètres et 16 m. 50, nous sommes au

10 G. GONZALEZ, *Monat.*, 1, p. 419, et figure 222 d'après J.-E. GUILLON et G. LAMBERT.

Faïences de Mouassak, Délégation de Perse, Mémoires, I. VIII, Paris, 1905, p. 134.



Fig. 18 Types céramiques — et charnier de fin du N. x. x. L'ensemble des objets trouvés dans le charnier de fin du N. x. x. L'ensemble des objets trouvés dans le charnier de fin du N. x. x.

jour les vestiges de gros vases en terre rouge et brune soigneusement lustrés. Et le morceau d'un fond plat profilé en pierre. A 16 m. 60 apparaît le plus ancien tesson peint rencontré dans ce sondage et présentant de larges bandes parallèles verticales en rouge clair posées sur un épais enduit gris-beige. Plus bas, entre 16 m. 50 et 17 mètres, la céramique devint de couleur gris foncé ou noirâtre, parfois avec un léger lustrage, analogue à celle que nous avions retirée du niveau V dans notre sondage de 1933. De gros éclats de silex dispersés les recouvraient. A 17 m. 15 de profondeur la terre grise tend à devenir rougeâtre et légèrement sableuse, elle ne contient plus que quelques éclats de silex sans retouches et des ossements d'animaux. A partir de 17 m. 30 les couches de terre rouge font absolument stériles. A 18 m. 10 nous atteignons le roc naturel, un calcaire blanc cristallin, veiné d'une fissure, se présentant en plaques épaisses avec, dans les interstices, des infiltrations de terre rouge ferrugineuse provenant de la couche stérile sus-jacente.

Les observations auxquelles ont donné lieu ces trois sondages de vérification confirment la succession des cinq niveaux telle que d'après notre sondage de la sixième campagne. Elles permettent de les compléter notamment en ce qui concerne les couches supérieures du niveau III qui, dans le sondage de 1933, nous ont fait perdre l'attribution de celui-ci et plus en place (1).

De la couche III nous reconnaissons maintenant sous la terre du deuxième niveau une céramique rouge et noir lustrée et des jarres à fond plat et décor au peigne. Jamais apparue dans les tombes du cimetière du deuxième niveau, mais stratigraphiquement en contact avec la céramique du début du Moyen Empire, les spécimens les plus tardifs de cette céramique du niveau III doivent atteindre le xx^e peut-être le début du xix^e siècle. Mais la principale période de cette céramique comprend la fin du troisième millénaire.

Le début du deuxième niveau doit être légèrement antérieur au commencement de la XII^e dynastie. Cette conclusion s'accorde avec une autre observation faite pendant nos fouilles de cette campagne, celle signalée plus

(1) Cf. notre sixième rapport, *Syria*, 1935, p. 160.

haut. L'apex laquelle les grands temples I et II de Ras Shamra attribués à Baal et à Dagon remontent au temps de la XII^e dynastie. Or, ces sanctuaires avaient reçu des offrandes envoyées de la part des Senousrit et des Amenemhat ou de personnages importants de la cour de ces pharaons. Parmi ces monuments, le plus ancien trouvé jusqu'ici remonte au temps de Senousrit I^{er}, au XV^e siècle. Ras Shamra et ses sanctuaires ayant, d'ailleurs, dès le début du

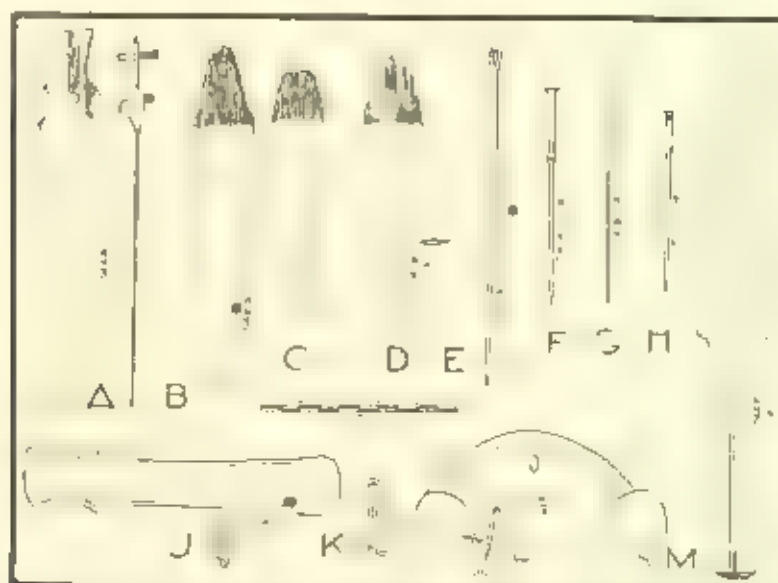


Fig. 12. — Plan des sanctuaires I et II de Ras Shamra-UGARIT. (Moyen Empire, XV^e et XVI^e siècles). Dessins de G. Chevet. (Voy. fig. 18.)

deuxième millénaire, une importance et une réputation qui attirèrent sur eux cultes et la faveur des puissances nominales du début de la XII^e dynastie. Il est donc probable que la fondation de ces sanctuaires est antérieure à l'avènement des Senousrit, ce qui reporte le début de ce premier niveau aux derniers temps du troisième millénaire, vers 2100 environ avant notre ère.

Les richesses et la variété des grossières qui se trouvent sous le niveau aux bois rouges et noirs et aux jades peignés, vu leur densité et leur importance atteignant l'ordre du million, conviennent pour une bonne partie du troisième millénaire. L'époque finale du troisième niveau de Ras Shamra se trouve ainsi être contemporaine de la période intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire, période d'instabilité politique en Egypte et de troubles

divers en Syrie ⁽¹⁾. Ce n'est donc guère par hasard que les couches terminales de ce niveau contiennent les vestiges d'une civilisation peu raffinée et d'apparence pauvre.

Ce n'est qu'en dessous de ces couches que les spécimens chronologiquement les plus récents de la poterie peinte du troisième niveau font leur apparition. La date finale de cette céramique peinte se place par conséquent dans la première moitié, sinon au début du troisième millénaire.

Les nombreux fragments de cette céramique recueillis dans le sondage ne nous permettent ni de connaître son décor peint et de ses formes. Nous pouvons constater ainsi qu'elle est absolument identique à celle que M. Mallowan a retrouvée des couches supérieures du tell d'Arpachiyah, près de Ninive ⁽²⁾. Comme celle-ci, elle use d'un décor essentiellement géométrique peint en brun ou brun-noir sur une pâte peu fine, sans engobe, utilisant un sable quartzeux comme dégraissant. Le fait que la couche de la céramique peinte du niveau III a une épaisseur de plus de 1 mètre indique que cette poterie a dû être en usage pendant une durée de temps assez longue. Bien que les vases ressemblent très étroitement à la céramique peinte du type d'El Obeid ⁽³⁾ d'autres, il est vrai plus rares, sont analogues à la poterie de Jemdet Nasr. Ces rapprochements joints aux observations stratigraphiques permettront de croire que le troisième niveau de Ras Shamra atteint le quatrième millénaire ⁽⁴⁾.

Les couches de la céramique peinte du troisième niveau reposent sur les strates de poterie ou peinte assez fruste, l'environ 1 mètre d'épaisseur

⁽¹⁾ A. MURRAY, *Desert Pottery in Egypt*, p. 250.

⁽²⁾ M. P. I. MALLOWAN and S. F. REX, *Excavations at Tell Arpachiyah*, vol. II, p. 5, p. 6, figures 26 à 35.

⁽³⁾ Même observations pour les vases analogues d'Arpachiyah, cf. MALLOWAN, *l.c.*, p. 20. Il me semble qu'on peut en tirer pour la céramique d'El Obeid, qui pose des observations de M. W. MURRAY, *l.c.*, p. 20, quelques réserves (cf. A. C. C. p. 236-34).

⁽⁴⁾ M. R. DUNHAM (cf. sa note sur la Chrono-

logie, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXV, 1955, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXVI, 1956, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXVII, 1957, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXVIII, 1958, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXIX, 1959, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXX, 1960, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXI, 1961, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXII, 1962, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXIII, 1963, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXIV, 1964, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXV, 1965, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXVI, 1966, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXVII, 1967, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXVIII, 1968, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXIX, 1969, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXX, 1970, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXI, 1971, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXII, 1972, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXIII, 1973, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXIV, 1974, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXV, 1975, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXVI, 1976, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXVII, 1977, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXVIII, 1978, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXIX, 1979, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXX, 1980, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXI, 1981, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXII, 1982, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXIII, 1983, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXIV, 1984, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXV, 1985, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXVI, 1986, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXVII, 1987, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXVIII, 1988, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXIX, 1989, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXX, 1990, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXI, 1991, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXII, 1992, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXIII, 1993, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXIV, 1994, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXV, 1995, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXVI, 1996, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXVII, 1997, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXVIII, 1998, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXIX, 1999, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXX, 2000, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXI, 2001, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXII, 2002, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIII, 2003, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIV, 2004, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXV, 2005, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXVI, 2006, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXVII, 2007, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXVIII, 2008, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIX, 2009, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXX, 2010, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXI, 2011, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXII, 2012, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIII, 2013, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIV, 2014, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXV, 2015, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXVI, 2016, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXVII, 2017, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXVIII, 2018, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIX, 2019, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXX, 2020, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXI, 2021, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXII, 2022, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIII, 2023, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXIV, 2024, p. 299-300, *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXXXXXXV, 2025, p. 299-300.

Nous n'osons pas encore affirmer, que cette poterie, que l'on serait tenté de mettre en parallèle avec celle des couches IV et V d'Uruk, correspond à une époque chronologique déterminée intercalée entre la période des deux



FIG. 20. — Partie supérieure d'épée avec garde main de cornes rudimentaires.
(Voy. fig. 22)

niveaux à céramique peinte III et IV. Nos sondages sont encore insuffisamment étendus pour élucider cette question.

Les premiers spécimens de la céramique peinte bichrome, parfois trichrome, du niveau IV apparaissent vers 12 m. 50 de profondeur. Cette céramique, au point de vue technique, pâte, peinture et forme, est absolument identique avec les vases de Jouneus-karkemish¹⁾, des couches inférieures du

1) F. WOODHEAD, *The Prehistoric Pottery of Urcheinish, Sans Iraq*, 1934, p. 146, pl. XXVI-XIX.

Tell Halaf¹ et le Tell Arpachiyah² — ou si l'on se situe en Haute-Mésopotamie et en Haute-Syrie.

Pour nous assurer de ces rapprochements, nous avons fait le voyage vers l'Euphrate, avons remonté le Khabour, puis le Ouadi Khazir jusqu'à la frontière turque et l'avons longé depuis Amouda jusqu'à Tell Abiad pour redescendre le Nahr Bakkh vers Rakka et Alep. Sur plusieurs des nombreux tells rencontrés le long de cet itinéraire nous avons dûs à l'obligeance de la ville supérieure du Khabour, nous avons pu faire une recensement rapide de cette époque pendant les hautes époques. En outre, M. Mallawa³ fouilla le Tell Chagar Bizer au sud d'Amouda nous a très obligeamment communiqué ses séries d'objets en céramique et ses séries de poteries peintes du style de Tell Halaf et de Samarra. Nous avons pu voir sur place les collections et nous remercions au British Museum ces séries après leur classement et leur restauration.

Il est donc que les couches du IV^e niveau de Tell Halaf ont une épaisseur de 1 mètre d'épaisseur la céramique peinte de ce niveau a été en usage pendant une durée de temps assez longue, mais il serait impossible de vouloir la dater de manière exacte. Une différence est reconnaissable entre les styles de la période supérieure et ceux de la période inférieure, ce niveau nous donne que le IV^e niveau est le plus parfait, précèdent les autres niveaux. Il n'y a pour nous, plus aucun doute que la céramique des couches inférieures est inférieure. Le IV^e niveau est contemporain de celle des séries antérieures de Tell Halaf, d'Arpachiyah et de Samarra. La couche du IV^e niveau de deux fragments de vase du style de la Mésopotamie antique indique la date de cette céramique. La situation géographique du site du IV^e par rapport aux niveaux III et II, sa profondeur et l'importance de ses couches permettent de dire qu'il remonte certainement au quatrième millénaire. Quant à l'âge du niveau V, sous-jacent, qui repose directement sur la terre ferrugineuse stérile, nous ne pouvons encore avoir aucune possibilité de le dater. Une chose paraît certaine, c'est que ce niveau, à poterie non

(1) M. v. Oppenheim, *Der Tell Halaf*, Berlin, 1931, p. 53.

(2) Mallawa, L. G., p. 108 et figures 59 à 63, pl. XXII, figures 69 à 73, 76-78.

(3) V. G. Caton, *The Most Ancient East*, London, 1901, p. XXVIII. Les publications originales des fouilles de Samarra ne nous sont malheureusement pas accessibles.

peinte, le plus profond actuellement connu à Ras Shamra, est antérieur à l'âge du cuivre.

En résumé, nous avons constaté jusqu'ici dans nos divers sondages à Ras Shamra que le niveau II est contemporain du Moyen Empire égyptien et remonte jusqu'à la fin du troisième millénaire; — que la partie immédiatement sous-jacente du niveau III, qui n'a pu être explorée, est contemporaine de la période intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire — que la partie ancienne du niveau III, caractérisée par sa céramique peinte géométrique, occupe une période assez longue dont la fin est antérieure au milieu du troisième millénaire; — que le niveau IV correspond à une assez longue durée de temps qui se terminerait dans les limites du quatrième millénaire — que la céramique des tombes situées dans et hors de ce niveau est contemporaine du style Ibis de Méssène — que le niveau V est antérieur à l'âge du cuivre et immédiatement superposé au sol naturel. Ajoutons que chacun de ces niveaux peut être divisé en plusieurs strates se succédant chronologiquement. Nous exposerons ces détails dans notre publication définitive.

4. — LES CHANTIERS AU PIED DE L'ACROPOLE D'UGARIT

Les deux autres chantiers ouverts, celui marqué A et B sur le plan, pl. XVIII, sont situés au pied de l'acropole des deux côtes du grand cône de déblais sur lequel sont installées les décharges de nos voies Decauville. Il était nécessaire d'éclaircir le terrain qui est destiné à être en partie, à être recouvert par les masses de terre extraites de nos fouilles sur l'acropole.

Nous avons mis au jour en les vestiges d'un vaste quartier de Ras Shamra-Ugarit qui, englobant la partie inférieure de la pente nord de l'acropole, où les maisons sont établies en terrasse, s'étendant jusqu'à l'encant nord et nord-est de la ville. De même que sur l'acropole, le premier niveau comprend ici deux couches: celle de la partie supérieure correspond à la ville de la fin du xiv^e et les xiii^e et xii^e siècles, tandis que la couche inférieure contient les vestiges des xv^e et xiv^e siècles.

Les maisons privées dégagées dans la couche supérieure montrent une architecture très soignée: murs en pierres sèches avec, aux angles, des

ports. Les murs et belles pierres d'attente (pl. VIII, 1). Elles sont disposées le long de rues étroites se croisant perpendiculairement. Autant que nous puissions juger d'après l'état actuel du délabrement, chaque maison avait une cour intérieure dans laquelle se déversaient les conduites pour l'évacuation des eaux de pluie (fig. 23). Les rues égales et passées sans interruption sous l'arc des pièces situées à la périphérie de la maison. L'une de ces tombes, construite entièrement en pierres de taille, est particulièrement vaste (pl. XVI, 1). Sa porte d'entrée, au bas de l'escalier du *dromos*, a 2 mètres de hauteur (fig. 24). Le mur intérieur du *dromos* et de la chambre funéraire est ouvert d'un côté et fermé de l'autre. La couleur originale est le blanc, actuellement elle est d'un beige sale (fig. 24). Le caveau avec voûte en encorbellement que les archéologues ont parachevé en construisant la partie à les dimensions. L'ensemble du plan s'inscrit dans un rectangle de 80 c. de long sur 40 c. de large. Les fouilles ont livré de nombreux fragments de céramiques hydries mycéniennes peintes, vases en albâtre et plusieurs gobelets et coupes en frittes, donne une idée des richesses accumulées dans cette tombe et permet de la dater du xiii^e siècle.

Une découverte faite parmi les ruines d'une des maisons dégagées dans le chantier a mérité d'être signalée. Il s'agit de tout un groupe de figurines en terre cuite, des oiseaux, des animaux, des hommes, des femmes, des enfants, des bruns et brunes. Les pièces les plus importantes et les mieux conservées figurent deux personnages à longue barbe vêtus de la robe syrienne (fig. 7). La guimbarde d'exécution de ces images traitées en plaquette étonne d'autant plus qu'une tête de cheval, également en fritte, faisant partie du même ensemble, porte un fort bon nez. Quelques autres fragments font partie d'un char à deux roues. L'essai de reconstitution du groupe, pl. XVII, 1, inspiré d'après les figurations de char sur les hydries mycéniennes, est présenté sous toutes réserves. Le style de ces pièces indique une fabrication syrienne et probablement locale, comme nous l'avons admis pour la plus grande partie des autres nombreuses frittes trouvées à Ras Shamra¹⁶. En les

¹⁶ Les pièces parvenues au Louvre ou au Musée de Lattaquié, au gré du portage, ne nous ont donné qu'une idée approximative du nombre de frittes trouvées à Ras Shamra. Très fragile, cette matière n'a résisté que dans des

circonstances très favorables à l'action destructive des hommes et du temps; le plus souvent, il n'en reste dans la terre que de fragments informes.



1. Essai de reconstruction du groupe en fritte sur le char (XIII^e s.).



2. Harpe en bronze, long. 0m58 (XIV^e s.)

RAS SHAMRA-UGARIT

comparant aux objets de même matière recueillis à Enkomi en Chypre⁽¹⁾, en Mesopotamie⁽²⁾ et en Palestine⁽³⁾ qui représentent eux-mêmes les modèles ou prototypes, on constate de grandes différences dans l'exécution technique et dans la qualité de la matière. Il faut donc admettre l'existence de plusieurs centres de fabrication. Quant à la fabrication des brilles de Ras Shamra elle est donc repartie sur des vases mycéniens du XII^e siècle dont les fragments se trouvent mêlés à ces pièces et parmi lesquels il y avait plusieurs cavités en



FIG. 21. — Tranchée à travers le rempart nord du tell. Au fond, la base de Mur et el Houton. L'ancien port d'Ugarit.

forme le corps d'un sig. 8 ou de quadrupède (forme au dessin pl. XVII, 2). La présence de ces rhytons confère à l'ensemble de la trouvaille un caractère nettement votif ou rituel.

Immédiatement sous la maison qui nous a donné ces brilles, nous avons au jour une habitation de la couche inférieure du premier niveau contenant un caveau de famille qui avait échappé au pillage (pl. 10 et pl. XVI, 2). Son entrée donne sur une petite pièce, construite dans un angle de la cour intérieure. En enlevant les dalles la court d'entrée débouchait à la porte de l'édicule où se

⁽¹⁾ B. DUBOIS, *Les céramiques préhelléniques dans le Basile de la mer Égée*, 2^e éd., Paris, 1914, p. 247. — A. S. MUNNAY, A. R. SMITH, H. B. WATKINS, *Excavations in Cyprus*, Londres, 1911.

⁽²⁾ Cf. notre remarque dans le rapport de la quatrième mission, *Syria*, 1933, p. 106.

⁽³⁾ R. W. HAMILTON, *Excavations at Tell Abou Hamoun, Quarterly of Antiquities in Palestine*, IV, pl. XXXII, à XXX.

aux parois en pierres de tulle nous avons trouvé les squelettes de deux enfants placés l'un au-dessus de l'autre, devant la porte du caveau, et accompagnés de quelques vases d'hygiène. La porte à cadre surbaissé était fermée par une double tulle en terre cuite (fig. 11) et donnait accès à une chambre funéraire contenant une trentaine de squelettes humains. Les enfants reposaient l'un sur l'autre sous l'axe longitudinal du caveau, le crâne contre la paroi face à la porte (fig. 12). Lors des inhumations successives, un certain nombre de squelettes avaient été repoussés avec le mobilier funéraire contre les parois latérales ou couchés et déposés dans l'ossuaire au nord. Dans le dessous de la paroi est ou caveau, une seule ouverture fut comblée par un assiseau de tulle en terre cuite (fig. 13). Dans cette ouverture étaient posées trois lampes en terre cuite, se face nord par la flamme dirigée vers l'intérieur du caveau (fig. 14). Elles avaient leur service d'après comme pendant les inhumations. Dans l'assiseau reposaient les restes de 11 adultes et d'un enfant, ce qui porte à 44 le nombre de coups enterrés dans ce caveau et indique la longue durée de son utilisation.

En outre les crânes, pour la plupart fort bien conservés, ont été remis au professeur Vallois.

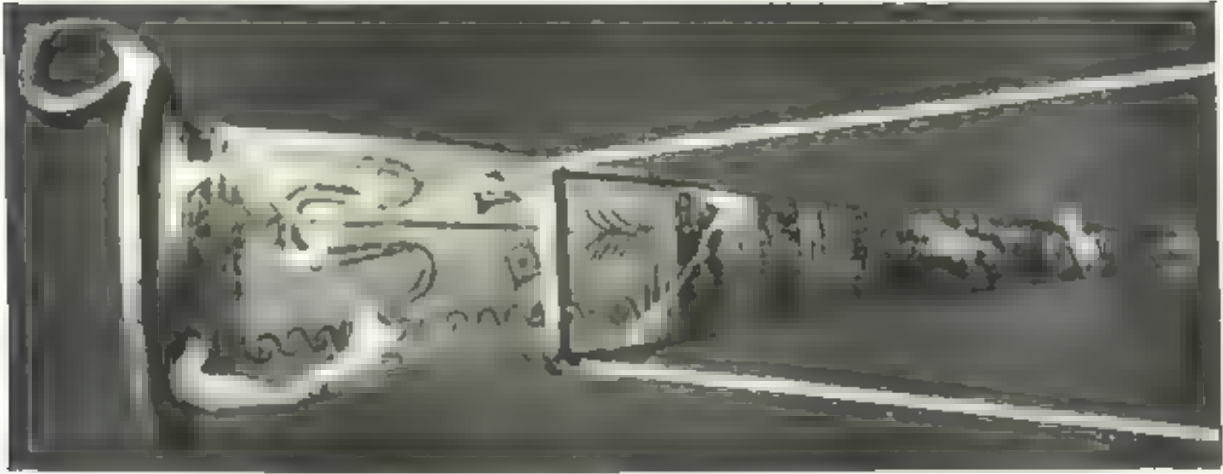
Le mobilier céramique contenait plus de 100 vases intacts. Les amphores, sigillées, cruches, plats, bols et lampes en terre cuite chambrés, sont de fabrication locale. On remarque les formes de la cruche (fig. 15), les sigillées à lèvre évasée les formes tout-à-fait nouvelles et particulièrement les bols acousphériques à base ogivale rouge ou violette blanche et parfois la grande sigillée à pied de XIV^e siècle (fig. 16). Parmi les ossements de la couche supérieure appartenant aux dernières inhumations de ce caveau, se trouvent quelques vases peints mycéniens de la qualité de ceux de l'époque de Tell el Ajjari (fig. 17, O, Q), les formes postérieures de potier. Leur décoration technique est supérieure à celle des vases mycéniens des tombes du XII^e siècle. Aussi ne pouvons-nous certifier de tous d'origine chypriote. L'ensemble de l'histoire de ce caveau s'étend donc sur probablement la fin du XIV^e siècle.

Les objets non céramiques trouvés dans cette tombe s'accordent fort bien

(*) Voir à ce sujet nos *Monuments archéologiques en Chypre*, Paris, 1936.



Vase of figure 10



Highly decorated vase of figure 11



Vase of figure 12

avec celle-là. Nous signalons nettement un vase en roche serpentine de verdâtre polie, le *fiban* syrien (fig. 13 C et pl. XIX, 1), analogue conduit en Egypte du temps de la XVIII^e dynastie, un vase en pâte de verre noirâtre



fig. 22. — A, Poirnard à manche incrusté de bois, xiv^e siècle. — B, Loutre à manche se terminant en pied de biche (xiv^e siècle). — C, Courte épée du xvi^e s. (v^e fig. 20).

opaque (fig. 13 D), un poigne en ivoire, un poigne en bronze revêtu d'une feuille d'or, enfin une tête de javalot à souflet et un poignard en bronze (fig. 13 H P, et fig. 22 A), plus curieuse encore de la parure est la *ayrat*. Le type de ce poignard à manche ovale, muni à la base de deux oreillettes rabattues assurant la fixation de la matière incrustante, du bois dans ce cas, s'est conservé à Ras Shamra jusqu'au xiv^e s. Nous apprenons par cette trouvaille que les pièces d'exécution soignée, présentant un étranglement à la

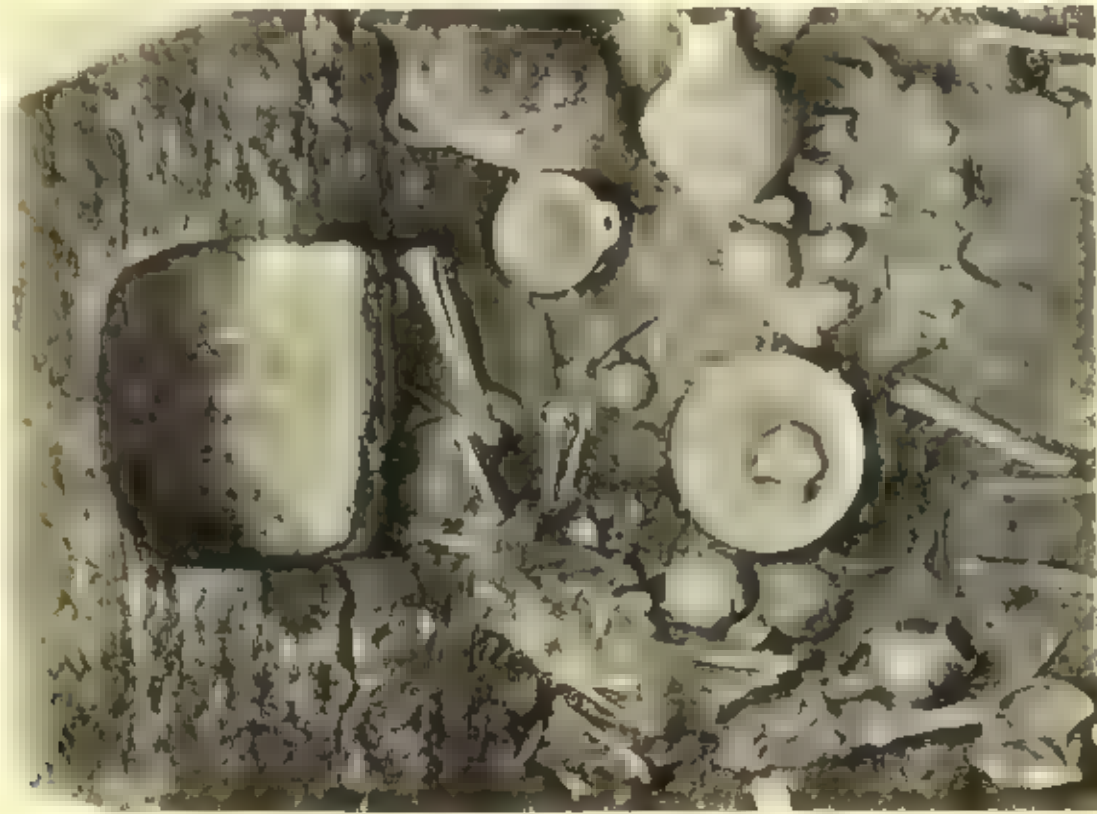
naissance de la laque, remontent au xv^e siècle. La même tombe contenait deux cylindres en pâte vitreuse, pour servir, les uns, à la publication au *Corpus* des cylindres de Ras Shamra.

Drums et parois de cette tombe sont en pierres appareillées; par contre, les murs de la chambre funéraire, légèrement inclinés vers l'intérieur du caveau sont faits de moellons soés et revêtus de frescos sur des pierres de taille formant encadrement (fig. 14 coupe A-B et C-D). Le plafond est constitué par deux grandes dalles juxtaposées. Nous comprendrons l'agencement de ces détails architecturaux à la lumière d'une autre découverte faite dans ce chantier.

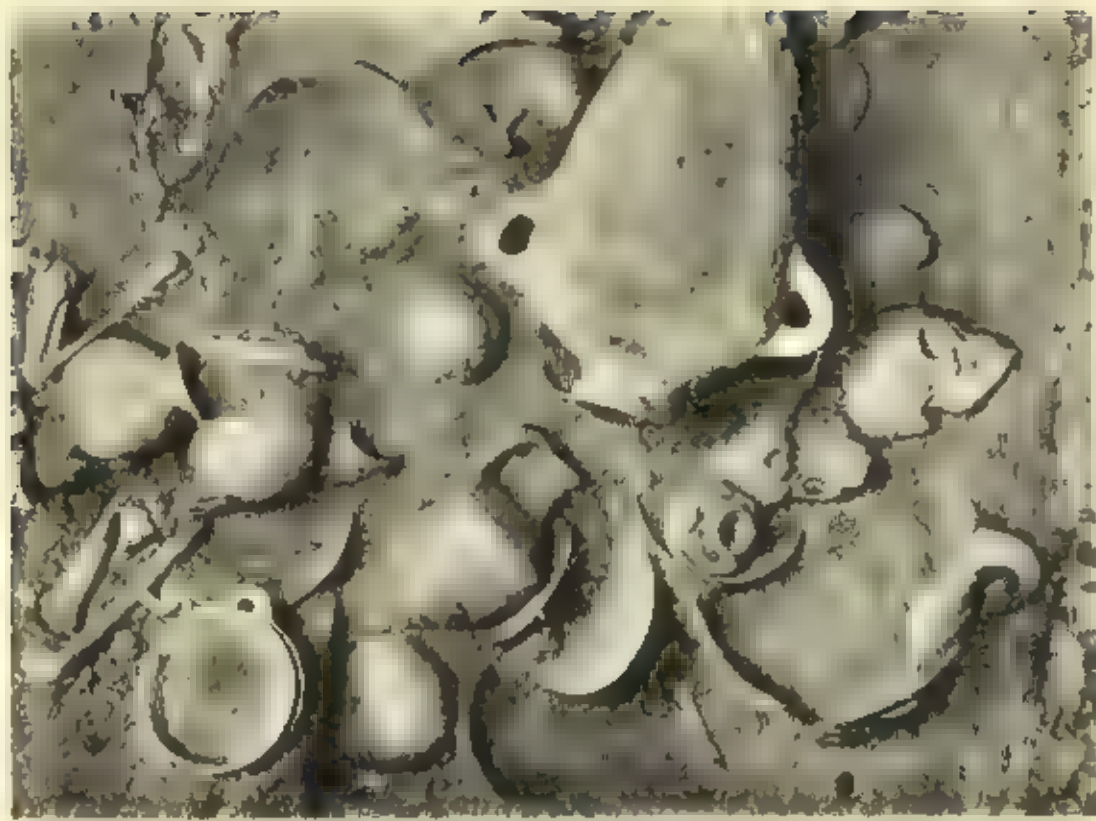
Nous trouvons dans ce caveau nous-mêmes au jour plusieurs touches d'une époque plus ancienne. L'une d'elles, faite de silex taillés à la pique, les autres en bronze, visent au type cananéen, c'est-à-dire les bronzes et les silex taillés (fig. 16 et 17), elle remonte à la fin du Moyen Égypte, au xv^e ou xvi^e siècles. L'autre se compose d'un cercueil en silex taillé. Une chambre funéraire dont le plan forme un rectangle irrégulier. Les murs élevés en moellons soés et revêtus, du côté intérieur, d'un épais enduit blanc, sont légèrement inclinés vers le milieu du caveau. Ils supportent deux grandes dalles brutes formant plafond. La porte d'entrée, très basse, à jambages en pierres de taille, fermée de l'extérieur par une dalle bien ajustée, n'occupe pas le milieu de l'une des parois courtes du caveau; elle se trouve à l'angle supérieur droit. Deux marches aménagées avec peu de sculpture et la différence de niveau entre le seuil et le fond du caveau, constitué par un sol en terre battue.

Il importe tout de même de constater que le type de tombe à chambre funéraire rectangulaire et murs inclinés convergents de silex taillés remontent à Ras Shamra à l'époque pré-myécénienne. Sont-ils Égyptiens ou Cananéens et les Mycéniens et Chyoniens, en arrivant dans le pays d'Ugarit, l'adoptèrent-ils et perfectionnèrent-ils par l'adjonction du cercueil et la construction de la voûte en arc corbellement?

Nous serions autorisé à répondre à cette question par l'affirmative si nous étions sûrs que ce type de tombe le fut du xv^e au xvi^e siècle avant J.-C. caractéristique des milieux cananéens anciens et qu'il n'aurait subi l'influence d'aucune architecture funéraire étrangère. Or, ce n'est qu'à Ras Shamra qu'on



1 Objets en céramique et en verre
dans un caveau de Nive



2 A collection d'objets en céramique
dans un caveau du même caveau

RAS SHAMRA-UGARIT

a trouvé jusqu'alors des tombes de ce genre ¹⁹. D'autre part, ces tombes et l'ensemble général des sépultures du deuxième niveau de Ras Shamra contiennent des objets attestant déjà une culture très nette du monde égéen, et l'on connaît les constructions funéraires assez rapprochées ²⁰. Parmi

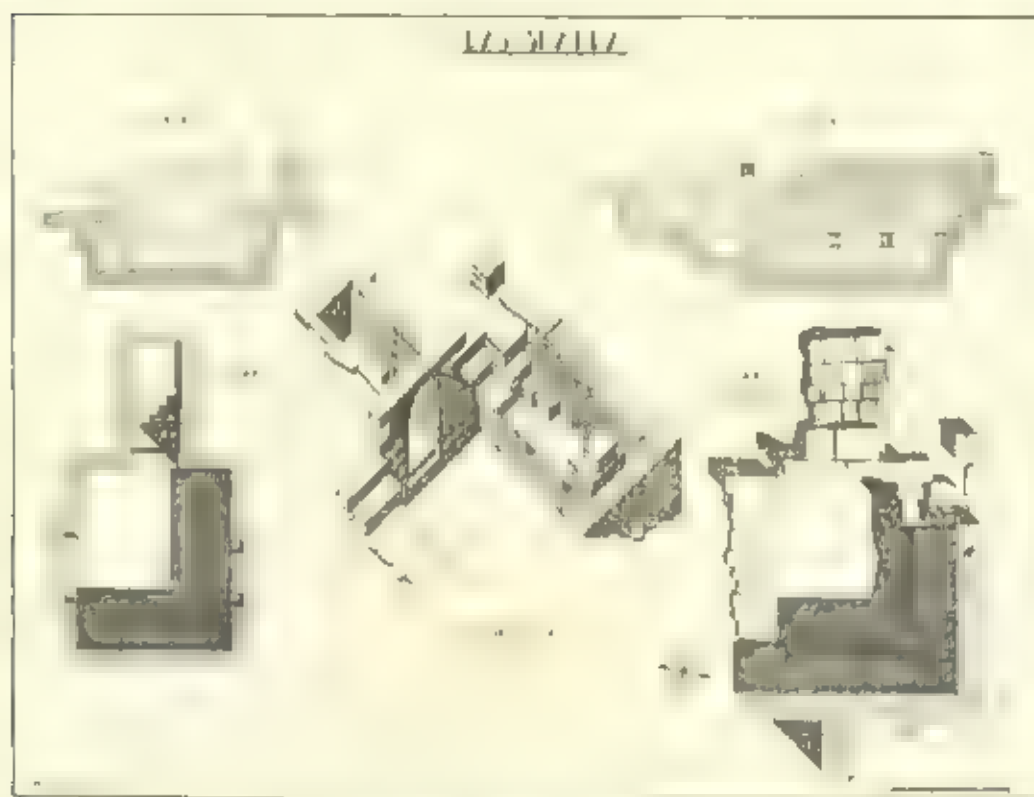


Fig. 2. — Une et une partie d'un relief funéraire d'Ugarit, découvert dans le sanctuaire du chantier H. (Relief de Jean de Jaeger)

ces objets nous n'en décrirons ici que deux. C'est d'abord une courte épée retirée de notre tombe des xvi^e-xv^e siècles. Elle est munie d'une garde à ailettes ou coudes relevés et renforcés (fig. 17, 20 et 22, 6), rappelant tout à

¹⁹ Il faut citer ici la tombe jumelée pré-égyptique mise au jour par M. Parrot à Mari, dont la construction présente un certain ressemblance. Celles-ci, en fait, sont supportées par des piles obliques en encorbellement. Cf. A. PARROT, *Les fouilles de Mari*,

première campagne, *Syria*, 1935, t. 9, et pl. II, 5.

²⁰ Voy. par exemple les tombes C et D de Syros. D. FROUIN, *Recherches archéologiques à Syros*, p. 58 et figure 48.



Deux vues de la statuette en bronze, avec casque en pierre, du dieu Ba'al
Haut : 10 cm.

RAS SHAMRA-UGARIT

Parmi les nombreuses trouvailles faites dans les niveaux des ^{xiv}^e, ^{xiii}^e et ^{xii}^e siècles, nous mentionnerons, outre une série de cylindres en hematite, fritte et pierre, plusieurs statuettes en bronze dont deux figurant des déesses d'un type jusqu'ici inconnu à Ras Shamra (pl. XV, 1-2), des dépôts de poignards et de coupes hémisphériques en bronze fort bien conservés, ainsi qu'une harpe, longue de 58 cm., d'une exécution remarquable (pl. XVIII, 2). Elle reposait



FIG. 24. — Détail du mur intérieur du dromos de la tombe VII avec reste d'enduit (Voy. fig. 23.)

dans une couche que nous pouvons attribuer à la première moitié du ^{xiv}^e siècle et confirme la date proposée pour la harpe de Grézer¹ à laquelle elle ressemble beaucoup. Dans la même couche, nous recueillions une autre importante pièce en bronze figurant le dieu Ba al, debout dans l'attitude de celui de la grande stèle de Ras Shamra² (pl. XVI). Comme sur ce monument, le dieu est coiffé d'un haut casque avec cimier en forme de panache très bas. Le casque

quement sur la prétendue antériorité de cette céramique en Ruble. Or, dans les nécropoles de ce pays, il n'y a pas une seule tombe où ces vases avaient été trouvés en association avec des objets du début du Moyen Empire. D'après nos observations en Syrie et à Chypre, nous sommes convaincus de l'origine asiatique de ce type céramique (cf. nos *Musées archéologiques en Chypre*). La diversité du décor et

les variantes de forme indiquent plusieurs centres de fabrication, comme l'avait déclaré M. R. Dussaud dans ses *Observations sur la céramique du I^{er} millénaire*, *Syria*, 1928, p. 150.

¹ R. Dussaud, *Le Sanctuaire phénicien de Byblos*, *Syria*, 1926, p. 255, et fig. 4, d.

² Cf. notre quatrième rapport, *Syria*, 1933, pl. XVI, et l'article dans les *Monuments Piot*, XXXIV, 1934, p. 4-18.

est muni d'un couvre-nuque et d'une paire de cornes (fig. 2), qui symbolise la force terrifiante de Baal que certains de nos textes mythologiques comparent à celle d'un taureau sauvage⁽¹⁾.

Le casque, exécuté en pierre polie (sorte de stéatite gris-vertâtre), est agisté sur la tête de la statuette, les cornes et électrum servent de goujon de fixation. Cette disposition permet la restitution de plusieurs statuettes antérieurement trouvées en Haïb-Syria⁽²⁾ : l'anneau de coiffure. Les rainures profondes creusées dans le nuque, la partie postérieure des jambes et des bras, dans les épaules, ainsi que dans le côté de la statuette à la hauteur des hanches, servant à l'insertion des extrémités des feuilles du revêtement d'or. Ce revêtement n'est plus conservé actuellement qu'au bras droit et sur une partie des jambes. Le bras gauche avant est rattaché et maintenu dans l'épaule par un goujon en argent. Dans la confection de cette statuette entraient donc pas moins de cinq matières différentes : bronze, argent, or, électrum et pierre, ce qui permet de lui donner une fois de plus la technique chaque fabrique des bronziers et orfèvres de l'ancien Ugarit.

Les constructions au pied de l'acropole butent du côté nord contre l'ancien encinte de la ville. Cette acropole remonte au Moyen Empire, c'est-à-dire au temps de la ville d'Eloulu ou moyen, comme l'attestent les fragments céramiques trouvés à l'extérieur du valant. Ces ruines composées de couches de gravier très comprimées sur lesquelles s'élevait le mur dont il ne reste en place que quelques blocs de maçonnerie inférieure. A l'époque des Sennés et des Akénophes, Eloulu-Shamra-el-gard était donc une ville fortifiée.

Mais dès le xiv^e siècle, l'enceinte n'existe plus. Nous n'avons pas encore pu constater à quelle date précise on avait démantelé la ville, ce qui est très maintenant certain, c'est que Shamra-el-gard, du temps du Nouvel Empire, était une ville ouverte.

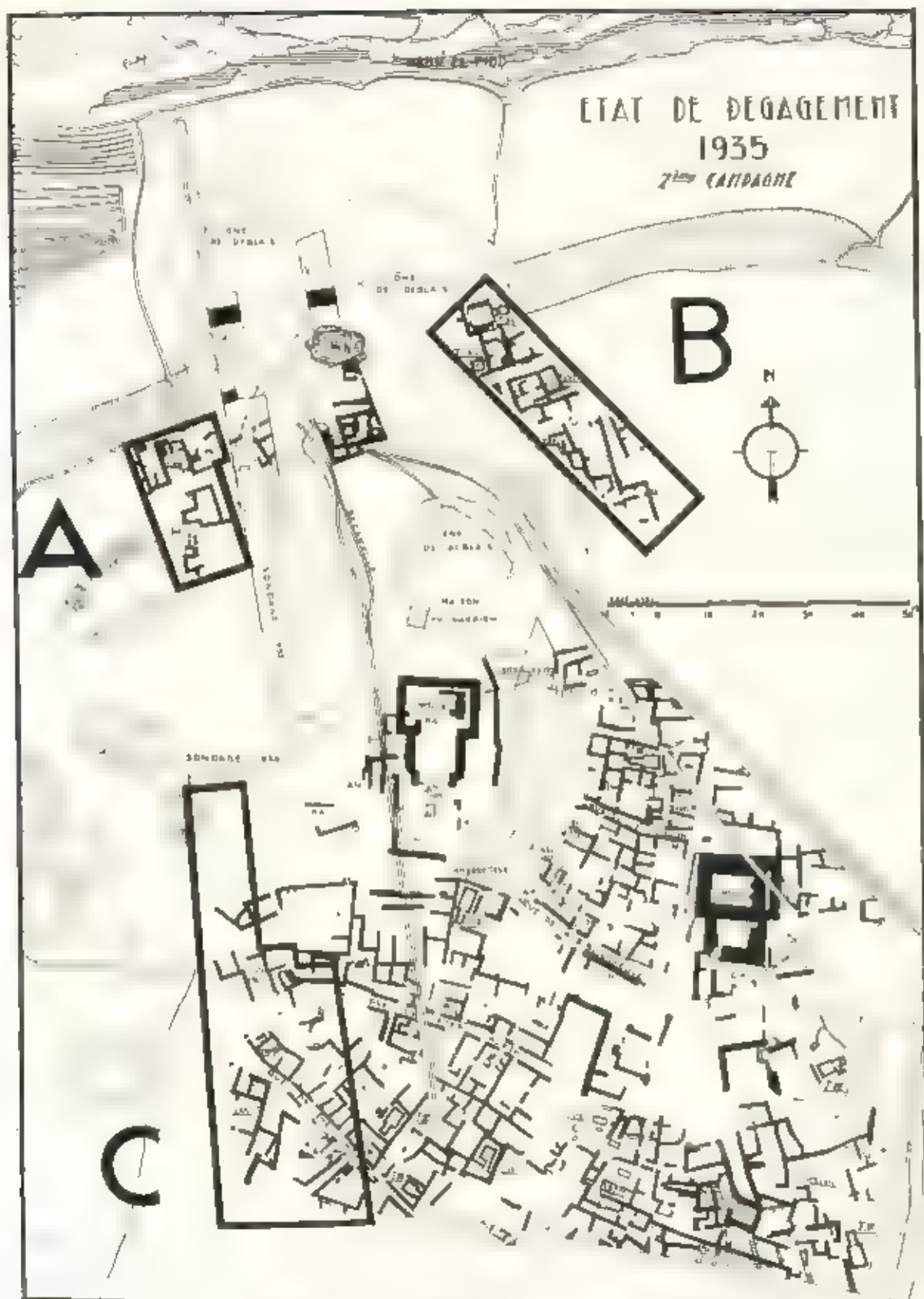
Cette conclusion trouve une certaine confirmation dans les messages d'Amardki adressés au pharaon et retrouvés parmi les tablettes de l'el-el Amarna. Knudtzon⁽³⁾ avait en effet lu au passage, concernant El-gard

⁽¹⁾ Mon. Piot, 1934, p. 9.

Cf. par exemple le bronze du Louvre figuré par M. R. DUBOIS dans *La Lydie et ses relations aux Hautes Époques*, Paris, 1930.

pl. V.

⁽²⁾ *Les El Amarna Tablets*, p. 622 n. 1.1. 35) et p. 4017.



Plan d'ensemble du site, tel qu'il se présente avec ses principales installations au point A et B.

Les structures sont désignées par des lettres et des chiffres.

Les dimensions sont indiquées en mètres (m).

« Kar sarri (alu) Ugarit (ki) » c'est-à-dire : « Ugarit la forteresse du roi », ce qui aurait obligé de supposer que la ville était alors fortifiée. Plus tard, il revy-



FIG. 25. — Tête de la statuette de Ba'al, avec un casque en pierre ou en de corne en électra
(Voy. pl. XXI)

mit sur sa lecture et proposa *biru* à la place de *kar*, ce qui permettait de lire : Ugarit, la maison, au lieu la forteresse, du roi : locution qui veut dire ville appartenant au roi. Une nouvelle lecture du passage en question à laquelle, sur notre demande, a bien voulu se livrer M. Gadd, conservateur adjoint au British Museum, confirme cette lecture et met ainsi le texte en accord avec nos constatations archéologiques.

D. — RECHERCHES À MINET-EL-BEIDA.

Les fouilles sur la terrasse du tell, des deux cotés du cône de défilais, ont absorbé les quatre semaines de recherches qu'aux précédentes campagnes nous avons régulièrement consacrées au quartier du port de Minet-el-Beida. Nous n'y avons pu faire cette année que quelques dégagements peu étendus destinés à compléter nos plans. En compensation, les architectes ont terminé les relevés à l'aide desquels on peut maintenant reconnaître que le quartier du port était organisé exactement comme la ville de l'époque mycénienne sur le tell. Les habitations sont bordées de rues étroites se croisant perpendiculairement. Sous l'une des pièces du rez-de-chaussée, elles contiennent le caveau de la famille, tandis que plus loin s'alignent les magasins et les entrepôts où l'on stockait les marchandises venues par bateau ou caravanes et exportées. Ce quartier du port, plusieurs sondages l'ont confirmé cette année, n'a été fondé qu'au *xv^e siècle*, le niveau du Moyen Empire — c'est-à-dire le deuxième niveau de Ras Shamra, manque ici complètement.

Dans la nécropole repérée sur la colline devant l'entrée nord-est de la baie d'ancrage port, l'égard nous avons trouvé une nouvelle tombe. Comme celles précédemment mises au jour¹⁾, elle fut assez pauvre et ne contenut que de la céramique du type chypriote du *xiv^e siècle*. Les vases par la quantité de la terre et de l'engobe sont très inférieurs aux autres vases chypriotes si nombreux à Ras Shamra. On note l'une des pièces est nettement un rate de fabrication, ce qui indique la provenance de l'atelier. Nous sommes enclin à admettre que les Chypriotes vivant dans le quartier du port de Ras Shamra-Ugarit avaient établi sur place un atelier céramique où l'on fabriquait les types de vases que ces étrangers étaient habités à utiliser. La terre de potier de la région de Ras Shamra était inférieure à celle de Chypre, la main-d'œuvre nous exerce. Les produits présentent tout au plus l'aspect de mauvaises copies. Ce serait la première fois qu'on constaterait l'existence, hors de l'île, d'un atelier de potier chypriote.

C. F. A. SCHAEFFER.

Saint-Germain-en-Laye, Janvier 1936.

¹⁾ Cf. notre rapport de la quatrième campagne, *Syria*, 1933, p. 85.



Античная гробница в долине реки Оронт, в окрестностях Дамаска

РАССТРОПКА

Note explicative de la planche VIII — Vue d'avion du chantier de Bas Shamra-L'gard

- | | |
|---|---|
| 1. — Le grand temple (Ba'al) avec les deux cours accolés et le sous-soliment de l'autel devant l'entrée | 15. — Emplacement des vases en or, 1933 |
| 2. — Centre de la bibliothèque (fouilles 1919-1931). | 16. — Maison du gardien du chantier et abri pour les ouvriers élevé sur la côte de débris |
| 3. — Bâtiment au nord de la bibliothèque, avec tombe VI | 17. — Chantier A de 1935. |
| 4. — Région où furent trouvées les stèles de Chnoum et de Sennouir-Ankh du Moyen Empire | 18. — Tranchée sondage sur la pente Nord de l'acropole du tell |
| 5. — Grand sondage de 1931-1932 et sondage 1935 | 19. — Région non explorée de l'acropole Nord de Bas Shamra. |
| 6. — Le grand temple à l'est (Dagon). | 20. — Limite du tell, avec restes de l'enceinte |
| 7. — Tombe I de Bas Shamra (XIV ^e -XIII ^e s.) | 21. — Terrasse entre l'enceinte et le Nahr el Fidd |
| 8. — — II — — — (XIII ^e s.) | 22. — Le Nahr el Fidd contourant le tell à l'est et au nord. |
| 9. — — III — — — | 23. — Village de Mqata |
| 10. — — IV — — — | 24. — Terminus de la ligne suit du Decauville. |
| 11. — — V — — — | 25. — Chantier C des fouilles de 1935 |
| 12. — Région où fut trouvée une partie des tablettes de 1932 | 26. — Chantier B des fouilles de 1935. |
| 13. — Emplacement de la grande stèle de Ba'al au foude, 1932. | 27. — Sondage au nord de la tombe I, 1935 |
| 14. — Emplacement des deux stèles de 1930. | 28. — Chantier sud des fouilles de 1934 |
| | 29. — Tombes de l'âge du fer |

ANAT ET LA GÉNISSE

POÈME DE BAS-SHAMRA (IV AB)

PAR

CH. VIBOLLEAUD

Le présent document (A que nous appellerons, en abrégé, IV AB (pl. XXIV), provient des fouilles de 1931-2, est la partie inférieure d'une grande tablette à trois colonnes inscrite d'un seul côté, et épaisse, au centre, de 35 mm.

La col. I, dont il ne subsiste plus que la fin de 23 lignes, est pratiquement inutilisable, du point de vue mythologique du moins. Des col. II et III, la seconde moitié seule est, pour la plus grande partie, conservée. On trouvera ci-après une analyse détaillée de ces deux morceaux, qui sont séparés l'un de l'autre par une lacune de 20 ou 21 lignes, et auxquels rien ne permet d'assigner une place déterminée dans l'ensemble des poèmes du cycle AB (1) qu'ils nous sont connus actuellement.

Col. I

	I	III - 2 nd mt	
(2) [$p(\bar{p}) \cdot p(\bar{p}) \cdot hr(\bar{p})m$	(3) [] $dl \cdot yd' \cdot Hn-El$
(4) [$h(\bar{p})r \cdot kkbm$	(5) [] $\bar{p} \cdot d(\bar{p}) \cdot rdt \cdot kmm(\bar{p})$
(6) [$Al \cdot y \cdot g \cdot n \cdot B'i$	(7) [] $Hkb \cdot 'rpt$
(8) [$\bar{y}h \cdot l \cdot lemm$	(9) [] $i(\bar{p}) \cdot ysh \cdot l \cdot arq$
(10) [] utm	(11) [] $y(\bar{a})d \cdot mhr \cdot \cdot \cdot ar$
(12) [] $i \cdot yhuuk$	(13) [] $i \cdot yln$
(14) [$Hlt(\bar{p}) \cdot]'nt$	(15) [$Yhut(\bar{p}) \cdot] \cdot lemm$
(16) [] $i \cdot lemm$	(17) [$l \cdot yq(\bar{p}) \cdot b \cdot l \cdot ara$
(18) [] $i(\bar{p}) \cdot lrr$	(19) [] $d(\bar{p})lm$
(20) [] yly	(21) [] y
(22) [] lm	(23) [] $h(\bar{p}) \cdot mm$

Handwritten text in Chinese characters, organized into columns. The text appears to be a transcription of a document, possibly a historical record or a literary work. The characters are written in a traditional style, and the layout suggests a formal or official document. There are some ink blots and variations in the handwriting, which are typical of older manuscripts. The text is arranged in vertical columns, with some lines starting with numbers or characters that might indicate a sequence or a specific section. The overall appearance is that of a well-preserved but aged piece of paper.

1. — *Hlt-ut*, la Vierge 'Anat « est à dire la déesse la plus active du pantheon » de Ras-Shamra », et dont le nom s'est rencontré bien souvent déjà dans les poèmes précédemment publiés. Voir aussi ci-après, l. 4, et col. 2, 10, 21, 26, 35, col. 3, 3, 10.

2. — Le dernier mot paraît être *hri* « les montagnes » en heb. *hārīm*. cf. II AB. 2, 10, *hr Et* « la montagne de H » et peut-être aussi RS 1920, n° 6, 31 *hrh* « sa montagne ».

3. — *dt qd Bu-El* « pour qu'il le sache, Ben El » ou *lul* « pour qu'il (be) fasse savoir à Bu-El » Ben El, « le Fils de El » est sans doute le même que « le Fils de Dagon » voir à ce sujet *Syria*, XVI, 257, n. 1.

4. — *lrbm*, par erreur, sans doute, pour *lrbm* « étoiles ou astres ».

5. — « Il faut lire *d rdt šmm*, on comparera *Nombres* xi, 9, *redet hat-tai* « chute de la rosée », et, dans ce cas, *šmm* « cieux » signifierait ici « pluie », comme parfois *šamē* en accadien ; voir déjà I AB. 2, 2 ».

6-7. — On sait que *Hkb-'rpt*, « le Chevaucheur des nuées » est le qualificatif le plus habituel d'Aloyn-Baal ; voir aussi ci-après, col. 3, 22 et 37.

8-9. — *lemm*, plur. de *lem*, h. *em* est ici en parallélisme avec *aus* comme chez *Isaie*, ix, 2. On retrouvera ce mot un peu plus loin, l. 13 et col. 3, 3-4, dans le n. pr. ou qualificatif *l'ant lemm*, qui est un surnom de 'Anat.
— Dans la locution *qsb l'aus* le verbe signifie sans doute « il s'assied », comme dans I AB. 6, 13-14, mais l'on sait que l'impf. de *qsb* est morphologiquement identique à l'impf. de *qst*, et, dans plus d'un cas, il est fort embarrassant de fixer le sens exact.

10. — *mtm* « les morts » ; comp. I AB 6, 47 (*Syria*, XV, 247).

11. — *ndr* se retrouvera plus tard en particulier dans *Mur-B'* n. pr. identique au *Mur-B'* de Carthage et à *Mešerur*, nom d'un roi de Tyr, d'après Josèphe.

12-13. — *qhamm* parallèle à *gta* « il loue », est évidemment l'impf. en 2, 3^e p., de *qst*, au sens de « gratifier » comme dans *Génèse*, xxxiii, 5, et *Psaumes*, cxix, 29. Voir aussi *l'au Et*, dans RS 4474 l. 6. *Syria*, XIV, pl. XXX.

14-15. — [*l'ant*] *lemm* complète d'après col. 3, 4, et divers autres passages pour *lemm*, voir ci-dessus, ll. 8-9. — On sait que, en heb., *עמ* signifie « belle-sœur », le sens est, sans doute, différent dans le cas du surnom de 'Anat. Il se rattache vraisemblablement à la valeur primitive inconnue

d'ailleurs, de la racine 𐤒𐤍 et l'on peut à ce propos noter que le nom se présente, une fois, sous la forme *I mnt lemm*¹⁴.

16-17. — Voir ci-dessus, II, 8-9

18. — *ier*, comp. I AB 2, 37 𐤒𐤍𐤒𐤍𐤕𐤍 *ier hier gih*; *ier* n'est sans doute pas 𐤒𐤍 , « chair », qui correspond à ar. لحم et qui s'écrirait donc **ier*; mais ce peut être 𐤒𐤍𐤕𐤍 « levain ».

19. — *d'um*, comp. II AB 6-37. Mais c'est peut-être *dm* « maisins ».

20-21. — Peut-être 𐤒𐤍𐤕𐤍𐤕𐤍 et 𐤒𐤍𐤕𐤍𐤕𐤍𐤕𐤍 comme à l'éccl. 2, 6-7.

Col II

(2) [*El*, *Hd*, *b qrb*, *b kl b*

(3) *w t'ngn*, *ilm*, *B l*

(4) *hn*, *B l*, *b bht*

(5) [*El*, *Hd*, *b qrb*, *hklh*

(6) *qithn*, *ahd*, *b yth*

(7) *w qith*, *hm*, *ymanh*

(8) *alk*, *lytn jann*

(9) *tk*, *ah*, *amk*, *mlat*, *r'umun*

(10) *tén knp*, *Blt*, *'n'i*

(11) *tn*, *knp*,

w tr, *b'p*

(12) *tk*, *ah*, *' amk*, *mlat*, *rumun*

(13) *n qn*, *nh*, *leqn*, *B l*

(14) *w y'n*, *'nh*,

w y'n (15) *w y'n*,

Blt, *'nt* (16) *n mt*, *[b]n*, *ah*.

¹⁴ On peut comparer ce *sumun*, formé d'un nom de parenté et d'un collectif au sens très général, au nom de la divinité sumérienne 𐎶𐎵𐎶𐎵 *En ki*, qui signifie littéralement « le frère

» c'est-à-dire le protecteur de la terre — et du F. J. A. S. *KECQ* *suppl. ann. p. 53* *I mnt lemm* se serait approximativement « la protectrice des peuples ».

- H'l* (17) *l pnnh . yld . w yqm*
 (18) *l p'nh . ykr' . w yqt*
 (19) *u qsu . ph . u qsh*
 (20) *hnt . aht . wn ar[.*
 (21) *grn . dbatk . Hlt [.]'nt*
 (22) *grn . dbatk*

H'l . ymh (23) *H'l . ymh .*
hm . b 'p
 (24) *nf'n . b arq . ehy*
 (25) *w b 'pr . qm . ahh*

 (26) *w tñu . 'nh . Hlt . 'nt*
 (27) *w tñu . 'nh .*
w t'n (28) *w t'n .*
u . h

w tr b lkt (29) *[t]r . b lkt .*
w tr b h(2)
 (30) *[b n 'nm . b ynm .*
h(2) . n(2) .

 (31) *qt(2)* . *l H'l . 'nt . tnn*
 (32) *[.] h . b'lm . d ep(2) a . [.]*
 (33) *[.] h(2) d . d'nn . n[.]*

 (34) *[w y'n(2)] Ategn . H'l [.]*
 (35) *[.] H'l d . n [t] . ph*
 (36) *[.] n* (37) *[.] y(2)*
 (38) *[.]* (39) *[.] t h(2) [d(2)] nt*

TRADUCTION

(2) [(et) le dieu Had au milieu de son palais,

(3) Et tu répondras, (ô) Serviteur de Baal :

(4) « Voici que Baal (est) dans sa maison,

(5) « [L]equel (le) dieu Had est au milieu de son palais,

(6) « leur (fém.) calice, il (l')a pris dans sa main

(7) « et sa patère, (il l'a prise) dans sa droite,

(8) « Voici qu'il (Baal) tourne son visage

(9) « dans la contrée d'*th samah*, qui est pleine de bœufs sauvages »

(10) Elle lève l'aile, la Vierge 'An[al];

(11) elle lève l'aile,

et de tourner en volant

(12) dans la contrée d'*th samah*, qui est pleine de bœufs sauvages]

(13) Et il lève son oeil, Aleyu-Baal,

(14) et il lève son oeil,

et il déclare (15) et il déclare :

« (ô) Vierge 'Anat, (ô) gracieuse parmi les prairies, »

Baal (17) au-devant d'elle court et il se dresse

(18) A son pied, il se prosterne et il s'humilie,

(19) et il élève la voix et il crie :

(20) « (O toi qui es) la *hes* des prairies et du *ar[]* !

(21) « (C'est) la corne (qui est) ta force, (ô) Vierge 'Anat,

(22) « (C'est) la corne (qui est) ta force ! »

Baal s'élance (7), (23) Baal s'élance (8)

Voici qu'il est, en (plein) vol, (et il dit) :

(24) « Nous fixerons à la terre mon ennemi,

(25) « et au sol, l'adversaire de ton frère, »

(26) Et elle lève son oeil, la Vierge 'Anat,

(27) et elle lève son œil,

et elle déclare (28) et elle déclare :

« La Génisse ! »

Et de tourner en marchand, (29) [de] barner en marchand

et de tourner en

10 parmi les (pays) agréables, parmi les beaux (pays

[]

(31) Elle appelle Baal, 'Anat

COMMENTAIRE

2. — Fin d'un message concernant Baal. Texte complet d'après I et C après.

39. — Déclaration de Anat concernant Baal.

Quelqu'un, 'Anat suivant toute vraisemblance, s'adresse au « Serviteur de Baal » pour lui dire ce qu'il devra répondre à celui qui l'a envoyé (après d'ailleurs de s'informer de la situation présente de Baal, le dieu se trouve dans sa maison, tenant en main un calice, mais il n'y a pas tarder à partir pour le pays 'Ab-samak, qui est plein de bœufs sauvages et dans lequel Baal retrouvera d'autres 'Anat qui est sur le point de prendre son vol, comme on le verra bientôt, ll. 10-12.

3. — La forme *t'ayn* s'est rencontrée déjà : SS 12.

4. — *h bht* est une erreur évidente ou scribe pour *h bht*, sur *bht* autre forme de *bt* « maison », voir ll AB 4-5, 75-76 ss.

Sur [El]-Hd, le double de Baal, voir déjà BH, I, 41; L. G. 23 et aussi, ci-après, col. 3, 8-9, 21-26¹. Ici donc Baal est associé à El-Hd, plus loin, ll. 165

¹ *Hd* étant évidemment Hadad (en accl. Ahd ou Ahd) c. après Haddu, *Et Amarna*, n. 8, 1. Syria, XVI, 258-260 et R. D. 2580. *RHR*, I, XL, p. 5 ss. (concernant de vocabulaire Had D'autre part, comme nous l'avons dit déjà Syria, XVI, 258), il paraît établi par BH et

Y. Ab. en rapport la confirmation de ce après l. 168 ss. que Ba-Dagat est le patron mystique de ce lieu Baal. Or, de la locution suivante, extraite de l'El-Hd, B.

In B. c. n. h. t. n. t. q. n. g. m. p. 2h

et 22^e il agira seul (mais il sera assisté au fils de Dagon) — sur lequel voir BH I, 39 *Sqq.* XVI 26, — et est appelé le dieu du tour *Ho-Dgn* (id. V 12-13) et *Htk-Dgn* (*ibid.*, 35).

67 — *qst* heb. *קטף*, pl. *קטפים*, est souvent associé, comme ici, à *qst*, dans II *Id. et passim*. D'après le sens général le *h r n* 72^e on peut penser que le vase *qst* était de forme anguleuse.

Le *qst* que Baal tient en main appartenait à certaines femmes qui sont représentées — ou simplement par le pron. suff. fem. pl. *tn* — Peut-être s'agit-il des filles de Baal qui sont tout habillées dans un texte moabite et qui étaient, semble-t-il, les ombres du sept. d'une *h r n*, on comparera II *Danet* 6, 13 *est qst tn h*, locution dans laquelle *qst* peut désigner également les filles de Baal.

Pour la *pt* que Baal tient « la s se l r n e » c'est sa *qst* à lui — ce qu'il s'en sert, mais il y a analogie — puisque le pron. suff. *sg. sh* est, en le sait, commun aux deux genres.

Ainsi, à la veille de s'engager dans une entreprise difficile Baal se repose dans son palais — il y repose, — en tout cas, et il vide plusieurs coupes qu'on avait remplies, sans doute, d'un vin capiteux ⁶⁶.

8-0 — Voici, en effet, qu'il va partir pour aller « loquer ses visages dans », locution fréquente) l'*h-hnk*.

Le nom, tel qu'il se traduit ici, « personnes nues » compare à ceux le *th-h* *Tabou*, *th-h* *Sann*, qui sont cités dans les textes assyriens ⁶⁷, et qui signi-

⁶⁶ Il résulte de cet exposé qu'il faut désigner cette *h r n* de Baal. S'il en est ainsi, et quel que puisse être le sens de *h r n* (voir II AB 4-5, 59), Ben-Dagon, qui est Baal, représente donc un autre personnage que Baal; c'était un dieu de même nature sans doute, et qui dans certains cas — assez rares en somme — était associé à Baal et confondu avec lui (comme 'Anat et 'Astarté, par exemple). En résumé, Baal fils de Dagon, serait un dieu amorrhéen, adopté par les Cananéens et identifié avec Baal « le Maître », dont le nom réel demeure inconnu ou du moins n'est pas révélé par les textes de Ras Shamra.

Sur le sujet de Dagon, notons que l'épouse du

Dieu est associée, dans tous, au personnage *h r n* *dyg Rht Aht* (I ym), II AB 2, 31; *h r n* *dyg Aht* (id.) II. Il résulte de ce rapprochement que *h r n* *Aht ym* et *Aht* désignent bien une seule et même personne.

⁶⁷ Dans I *Danet* 14, c'est à *h r n* « cruche » que *qst* est associé. — *Danet* désigne notre volume récemment paru chez Paul Geuthner, *La légende phénicienne de Danel*.

⁶⁸ Voir ci-après p. 171, les préparatifs de même sorte faits en vue de l'ascension par Baal de la montagne du Septentrion ou Šapôn.

⁶⁹ Voir, p. ex., *Reallexikon der Assyriologie*, I, 177-88.

fient « Bord du fleuve Taban, du fleuve Sina, etc. » L'ad. *ahat* l'ad. identique à l'heb. *אֶחָד*, mot qu'on traduit habituellement par « un » (terrain marécageux, mais pour lequel le sens de « prairie » ou « pré » conviendrait peut-être mieux). Il paraît évident, de toute façon, qu'il ne s'agit pas ici, dans *th-sak*, du mot *ah* « frère » : sans l'identité des termes pourrait prêter à confusion, comme il est arrivé, d'ailleurs, pour le texte d'*Osé*, xiii, 15. — Le mot *ah* « pré » se retrouvera plus loin II 46-20, et en I 3-11, au plur. *ahat* = *ad. ahoti*, le plur. d'heb. *אֶחָד* étant inconnu.

Il résulte de ce qui précède que *sak* est le nom d'un fleuve ou d'une vaste étendue d'eau, et l'on peut proposer d'identifier l'*th-sak* avec le lac de Houb, que Josephus appelle *Samachonitis* et qui figure dans le Talmud sous la forme *סמחוני סמ*.⁶ On sait d'ailleurs, par l'*Akeret* notamment, que tous les noms géographiques qui se rencontrent dans nos Poèmes sont à localiser en Palestine ou dans la Phénicie du Sud (or, le Houb se trouve au Sud-Est de Tyr et la descente d'Anat avait des temples dans ces régions, à l'époque israhélite encore à Bot'Anat, en particulier).

Le pays d'Assurmak est caractérisé en deux mots — *anlat ramu*. À vrai dire, la lecture de ces deux mots est douteuse, et, tout autant, à la l. 42 nous la tenons cependant pour assurée — rien que le *aplo* fait de *anlat* au sens passif soit surprenant — on attendrait, en effet, *anlatat*, forme qui s'est rencontrée ailleurs dans l'*Akeret*.⁷ 113-217. Et tout cas, la dernière lettre du 1^{er} mot, *t*, indique que *ah-sak* est du genre féminin, comme l'est en hébreu la plupart des noms de pays.

10-12 Anat gagne, à tire d'aile, le pays des bœufs sauvages

Sans attendre davantage, comme pour donner à Baal l'exemple, et l'en distraire un peu, quelque sorte. Anat « tire l'aile » et prend son vol pour se transporter dans l'Ah-Samak.

⁶ L'alternance Talmud *s* avec HS *š* n'est pas de nature, sans doute, à infirmer l'identification ci-dessus proposée. Quant au nom de Samhuna des lettres d'El Amarna (Knostron, p. 1299), qui désigne d'ailleurs une ville, il

paraît bien douteux qu'il ait quelque rapport avec celui de l'Ah-Samachonitis.

⁷ *Akeret* — *La légende de Keret, roi des Sidoniens*, P. Geuthner, éditeur.

voir aussi *n mt aht* col. I, 11. — Pour *n qm nk* en up, la locution adverbiale *h nšc 'nh w...*, I *Daniel*, 28-29 et *passim*.

16^b-22^a Baal, à son tour, rend hommage à Anat

16^b-18 — Le sujet, Baal, est en tête de la phrase, comme dans BII I, 12, 28, 34 et ci-dessous 22^b-2a^a. *qld* = heb. *šr*, impf. 3^e p. de *šr* « fuir », ou plutôt, sans doute, couler avec empressement au devant de. *qwm* indiquant que la course a pris fin; voir aussi II AB, 3, 12-13, *qld w qplw*, *qwm w qrpw*. En heb., le verbe *šr* accompagne le *šr* (ici *l pnm*⁽¹⁾) marque l'idée d'opposition ou de résistance. *Joan*, vii, 12 ss., un s'he s'is est tout autre et, Baal court au-devant de 'Anat et il va (I, 18) se prosterner à ses pieds: *ghr*, de *šr* et *qqr*, de ce verbe *ql* et *qqr* p. s. est rencontré dès le début. I AB I, 9, et pu figure fréquemment dans nos textes, associée ou non à *ah*.

19-22 — Baal, en adjoignant devant Anat, lorsque le lièvre, qu'il appelle *hwt aht* au ar[...].

Dans cette locution, *ah* est sans doute identique au mot de la même forme de l'épithète *n mt bn aht*, appliquée par Aleya-Baal à 'Anat, I, 16. — Le terme qui suit, *ar[...]* a certainement au sens analogue à celui de *ah*; les deux mots sont reliés par l'association ou pu appartenir à et la, à la place de *w*, et, par ex., dans II AB 4-5, 50.

ah se rattache sans doute à *hwt* = *šr* = *šr hwt* qui se trouve à l'impf. apoc., dans BII I, 34-35. *Bt l qth n qm qh pnt mth* « Baal s'envoie et chasse il explore » les contrées du désert. — voir aussi l'op. *l aht*, à côté de *l aht q*. *Daniel*, glossaire, s. v. *hwt*. On compare *hwt aht* à cette autre locution de II AB I, 33-34 ss. *hwt qm tñ cmm l rht* « elle qui explore le pays de 'Eman, dans le quel il y a des bœufs sauvages par un ruisseau », et l'on notera que,

(1) Ailleurs *l pnm*, II AB 4, 17, et aussi *l pnm*, dans *l pnm* (ibid.).

(2) Corriger, en conséquence, l'explication que nous avions proposée jadis pour cette locution *Syria*, XII, 120, n. 2. *šr* « vivre » se présente parfois sous le même aspect que *šr*; ainsi l'impf. apoc. de *šr* est *yš*. RS 1929, n° 26, 9, *yš mtk* et aussi II *Daniel*, I, 37; mais « vie » = *hwt* (II AB 4, 43) et

« les vivants » = *hym* (II *Daniel* 6, 26, 27). — On sait que le nom d'Éve, *šr*, a été rattaché à *šr*, dès une époque ancienne, mais sans doute par erreur, en réalité, *šr* correspond exactement au terme *hwt* de II AB, I, 43, et IV AB 2, 30.

(3) Sur cette interprétation, voir aussi *Daniel*, p. 38.

dans les deux cas, *het* est en rapport avec des régions de même sorte, le *Fman*, d'une part, et, d'autre part, l'*Ah-samak*.

21 22^r. — Baal, s'adressant à 'Anat lui dit encore *qen dhat*.

dhat paraît être le féminin de *ḫt*, et il se rencontre une seule fois dans l'A. T., *Deutéronome*, xxxiii, 2 : *ḫt* que les Septante ont rendu par *καταπαύσεως* et qu'on a proposé de traduire d'après l'arabe par « ton repos ». Cependant, comme la forme est le symbole de la *voiture* le sens de force tant pour *het* *ḫt* que pour RS *dhat* apparaît bien plus satisfaisant et même du moins pour RS, le seul acceptable.

qen n'est pas il ailleurs pris en un figure Baal veut briser est dans toutes cornes que reside la force. 'Anat devait porter sur sa tête les cornes ou une couronne de cornes de vache, comme Isis-Hathor en Egypte et comme le Baalat de Byblos. Mais c'est seulement dans le présent épisode qu'il est fait allusion aux cornes de 'Anat comme du reste II 10-11 : « à ses ailes. Et si 'Anat ouvre ses ailes pour traverser des régions d'accès difficile, tel que l'*Ah-samak*, elle aura sans doute à se servir de ses cornes une fois parvenue dans ce pays rempli de bêtes à cornes, pour tant on ne voit pas, par la suite, 'Anat engager dans un combat avec des animaux de cette sorte, bien qu'elle se rende visiblement dans l'*Ah-samak* avec l'intention arrêtée d'en ramener une génisse; voir ci-après, 28 à.

Sans doute 'Anat n'avait elle une importance qu pour cette circonstance particulière la forme d'une génisse ou d'une femme à cornes de génisse — et de génisse ailer. Et l'on peut rappeler à ce propos par exemple l'aigle du M. D. 55A, v. *Br. Hist. Relig.* (VI 1936) p. 44 ss. La génisse « qui on la vache (pri) qu'aimait Aleya Baal, I* AB 5, 18 ss., et qui devait donner naissance à *Is*, était vraisemblablement 'Anat elle-même.

D'autre part, la scène représentée sur l'ivore que M. Montet a recueilli dans le puits du tombeau d'Ahirani (xm^e sic de av. J. C.), peut être considérée comme une illustration selon de la scène ou du P. 55A du moins d'une scène semblable on voit l'aigle ou le faucon se tenir debout sur un bœuf sauvage, et ce génie porte sur la tête une « aigrette rudente », qui est peut-être une corne ou une corne d'un cornu ou de cornu.

¹⁰ L'aigle était, paraît-il, l'oiseau de 'Anat, voir ci-dessus, p. 158, et III *Daniel*.

¹¹ R. Dussaud, *Mélanges G. Glotz*, p. 100.

22^b 23 — Baal prend son vol pour rejoindre 'Anat.

ynsh tient ici la place qu'occupeait *tnh* (ap. II 10-11) comme *hn l'p* remplace la locution *ntc h'p* de II^a. Il semble résulter de ce parallélisme que *ynsh* signifie ici « prendre son vol » ou peut être seulement prendre ses dispositions en vue du vol : il s'agit probablement du v. 772 D, dont le sens propre est « mesurer ».

hn pour *hn* (et plus fréquemment que *hn* est bien connu, voir par ex. : 88 42^b et 46^a).

24-25. — Déclaration de Baal

Baal, avant pris son vol et se rencontrant avec 'Anat adresse à la déesse quelques mots dont le sens littéral est clair ¹, mais dont l'opportunité nous échappe. Le nom de Baal et l'adversaire du frère de 'Anat qui est Mélé-Baal, d'après I AB 2, 12), c'est Mol d'ordinaire. Mais dans le Poème IV AB, tel du moins qu'il nous a été conservé, Mol n'apparaît nulle part : il s'agit ici pour 'Anat et, secondairement, pour Baal, d'attendre une région « remplie de bœufs sauvages », afin d'y chercher et d'en ramener une génisse (voir ci-après 28^a). On peut penser que celle génisse et les taureaux qu'elle mettra l'as ced. 37 20-22) serviront d'auxiliaires à Baal et à Mélé-Baal dans la lutte que ces deux auront à soutenir, un jour, contre Mol. (I AB), cependant par suite des lacunes du présent texte — et des autres aussi — ou bien en conséquence de l'extrême laconisme du poète, l'enchaînement des idées ou des faits ne saurait être établi de façon tout à fait assurée. Tout au plus peut-on rappeler que, dans le récit d'AB 6, de la lutte de Mol avec Baal, les adversaires sont comparés à des bœufs sauvages — *gurm*, mais ce n'est là sans doute qu'une image, et une image par trop facile, puisque Baal et Mol sont comparés en même temps, à des serpents et à des animaux appelés *gurm*, mot dont l'étymologie est inconnue ⁽²⁾.

¹ La phrase a été citée déjà Syriac, XIII 175, n. 4.

⁽²⁾ H. BAUME a bien proposé (OLZ, 1934, 243) d'identifier *gurm* à héb. *gemallim* « che-

vaux — mais nous hésitons à adopter cette explication, ne connaissant pas de cas certain d'alliance RŠ r/héb. !

Psalms, XVI, 6 עֲנִיָּה pour *qan* ¹ dans *h qan* — on sait que c'est ² RS le terme complémentaire latéral — de *an* Voir aussi ci-après, col. 3, 19.

Amat Anat, sur le chemin du retour traverse les pays « glorieux et beaux », d'autres pays peut-être que ceux qu'elle avait survolés quand elle gagnait l'Ah-šamak, ou bien les mêmes contrées, mais embellies et comme transformées déjà par le succès que la diéesse ³ eut de remporter. Pour d'autres conséquences le succès de cette victoire — le succès s'ajoute à l'autre pour les amant(e)s du vaincu et pour Anat elle-même — voir ci-après, col. 3, 16-17 et 26 ss.

31-33. — 'Anat s'adresse à Baal

ph est restitué d'après col. 3, 33. Le *ph* est peut-être équivalent, ici, à *qan*at. Pour *h* on a appelé ⁴ — On le trouve aussi dans l'écriture sémitique voir *Syrut*, XVI, 36.

Des paroles que prononcer Anat il ne reste plus que ⁵ quelques mots épars.

32. — *h'lm*, comme RS 1929, n° 4, 9, et III AB, A, 9, 32 « les Baal » ou « les suivants de Baal », comme on dit, d'après *Syrut*, et peut-être aussi ceux de 'Anat », RS, 1929, n° 5, 18 ⁶.

33. — Peut-être « [Hd, qui est l' — na voir p. 102 n. 1, le V] — ⁷ ». Sur *Hd*, voir ci-dessus 2 et 3 et ci-après, col. 3, 9 [2], 16.

34 ss. — Déclaration d'Aleyn-Baal.

35. — *ph* « sa bouche », c'est-à-dire la bouche de la Vierge Anat (cf. col. 3, 10-11).

39. — Peut-être [h] *h'kt* d'après un fragment inédit sans les *h'kt*, les diéesse jumelles (voir *Baal*, p. 10) et sur *h'kt* en parlant d'oiseaux voir I, *Daniel*, 33.

¹ On sait que le mot עֲנִיָּה est arabe et que RS en a un autre qui se rapporte au mot arabe ou l'adjectif occidien.

² L'arabe est qan — voir ci-dessus 2 et 3 et ci-après, col. 3, 16-17 et 26 ss.

³ C'est le nom de la diéesse de Colophon Anat — qui est la sœur jumelle de Baal — et celle des femmes vouées à 'Anat ».

⁴ V. *mn* — voir I, *h'kt* — et II, 11 qui est 'Anat.

(26) *y[¹l] . šrk . w škph*(27) [škp . sš¹th(28) *yrk . ql . b ph**gr* (29) *malmt . b gr . Heyt*(30) *w t¹l . b km . b arr*(31) *bm . arr . w h p¹m*(32) *b n¹m . b gr . t[¹fyt*(33) *ql . t B¹l . ttan*(34) *lārt . Et . bā[r.B]¹l*(35) *w bār . Hrk . Dqm*(36) *w . ebr . t B¹l [. w(?) H(?)]l*(37) *w rum . t Hkb . 'rpt*(38) *ysmh . Heyn B l*

TRANSCRIPTION

(2) « les . . . génisses, mettent (ou mettront) bas ;

(3) « un bœuf pour la Vierge 'Anat

(4) « et une belle «casse» pour la Yebamat des peuples »

(5) Et Aleya- Bael] répond :

(6) « . . . comme notre créateur, moule .

(7) « comme le *déd* qui établit . . . »(8) (Alors) Bael s'avance vers le *mā* . . .(9) le dieu-Had (s'avance) vers le *mla* . .

(10) . . . la bouche de la Vierge 'Anat

(11) et la bouche de la gracieuse (déesse) des prairies.

(12) Il monte, Bael, sur le . . .

(13) et le Fils de Dagon, sur le . . .

- (14) Baal s'assied sur [le] trô[ne de sa royauté]
 (15) (et) le Fils de Dagon, sur [le] siè[ge de sa souveraineté]
- (16) Le bœuf a la voix de la ga[zelle (?)]
 (17) (et) le . . . , la voix de la (bête) errantive .
- (18) Elle s'en va, et elle se met [à . . .]
 (19) dans les (pays) agréables, dans les beaux (pays).
- (20) La génisse, la genisse
 (21) le (taureau) *chr*, elle (le) met bas [pour Baal et Had]
 (22) et elle met bas le bœuf sauvage pour le Chevalier des nuées
- (23) Elle embrasse . . . ;
 (24) elle embrasse . .
 (25) et elle (le) couvre (?) de .
 (26) Il s'élève, son chant et son *šhp*,
 (27) . . . , le *šhp* de sa jeunesse
 28 Elle est due à la voix, dans sa bouche quand elle dit
 « Le vase *gr* 29) le *ustat* 30) le mets 31) dans le vase *gr* de *thqt* .
- 30) Et elle monte alors sur le *arr*,
 (31) sur le *arr* et sur le (mont du) Septentrion,
 (32) par la vertu (enclose) dans le (vase *gr* de *thqt*.
- (33) Elle appelle le Maître (= Aleyu-Baal) (pour lui dire .
 (34) « Les bonnes nouvelles de El, annonce(-les) à Baal !
 (35) » et annonce(-les) au Fils de Dagon !
 (36) « Et c'est aussi qu'il y a un taureau *chr* pour Baal et Had ?]
 37) « et un bœuf sauvage pour le Chevalier des nuées. »
- (38) (Alors) il se réjouit, Aleyu-Baal

COMMENTAIRE

2-4

Le *gāt* qui précède *arht* et qui paraît se terminer en *-m* est peut-être un nom de nombre (dizaines). — Le pluriel de *arh* (voir col. 2, 28), *arht*, s'est rencontré déjà : II AB 6, 70 *arht arht* « les leesses-génisses », en parallélisme avec *etmahm* « les dieux-laureaux ». Les génisses dont il s'agit ici sont issues sans doute de la génisse que 'Anat avait été chercher et qu'elle avait découverte : col. 2, 28. Quoi qu'il en soit, ces génisses mettent bas un bœuf ou un laureau *ap* « destin » : Anat elle-même, quant à la « Yebamat des peuples », double le Anat (v. col. 1-14-15) : elle recevra une belle génisse. On sait que les vaches grasses du Sarge du Pharaon (*Génèse*, xii, 2 ss.), qui passaient l'herbe d'un *ahou* (voir ci-dessus, col. 2, 9), étaient qualifiées de la même façon. Mais ici l'adj. *gpt* tient lieu de subst., comme dans le cas de *a ma-gsum*, col. 2-30, et 3, 19 : voir aussi *mea* (mouton ou veau gras : II AB 6, 41-42 et *passum*, et, dans A. T., xxx).

5-7. — Aleyn-Baal invite Baal à monter.

5 — *ay'ny*, au lieu de la forme apocopee, *ny'n*, qui est beaucoup plus fréquente.

6-7 — *ha* paraît représenter l'impr. d'un verbe signifiant « monter », et en juger par ce qui suit, 1-12, et par la prépos. même, 'l' qui accompagne cet impératif Baal serait invité, par Aleyn-Baal, à gravir certaines hauteurs qui seront définies par la suite (8-9), et Baal ne sera en fait dit A-B qu'il est notre créateur *h qga* (on savait déjà, par ailleurs (I^{er} AB 2, 47-48), que Aleyn était le fils de Baal), en B¹. La rac. *qny* s'est rencontrée précédemment dans le qualificatif *qnyt-elm* « créatrice des dieux », appliqué à la déesse *Hu-Airt-gm* : II AB, 3, 26, 30, 33.

¹ Ailleurs, le dieu *Ēr* « à la belle voix » dit, en chantant, 'l B¹ h *qrrt* *hpn* « monte, (ô)

Baal, sur les *qrrt* de Saphn »

Baal est, en outre, comparé au *drd* qui . Nous ne saurions dire ce que signifie *drd* ; pour le verbe *ykan*, c'est l'heb. *ykanen*, pilel de קָנָה : « il installe, ou fonde » ; même forme dans II AB 4-5, 48.

8-15. — Baal, le dieu el Had (appelé aussi le Fils de Dagon) montent et vont s'asseoir sur leurs trônes

8-9. *ysq l* s'est rencontré *leja* 88-90, ou il s'agissait du dieu El, s'avancant au bord de l'océan, *gp thm*. Mais, si le verbe 𐎎𐎗 signifie s'avancer (avec solennité), il veut dire aussi — en heb. même, avec propos. *l*, et en arabe — « monter », et c'est le cas ici.

Le complément, *mt* l. 8, et *mt* l. 9, paraît correspondre à heb. מִצְדָּה « acropole », ar. *mad* « Le mot qui suit *mt* est [] ou [] et peut-être le nom de la hauteur gravie par El Had — la fin de l. 8, il y avait sans doute un nom du même genre, qualifiant le *mt* sur lequel s'élève Baal lui-même. C'est probablement sur ces collines, ou sur cet *mt* qu'il ne s'agit pas de deux noms différents, mais s'adressent les sièges sur lesquels les dieux vont s'asseoir. 14-15.

10-11. — Le 1^{er} mot paraît avoir été écrit d'abord *bmt*, puis corrigé, par le scribe, en *bt* ; de toute manière, le sens est très incertain. Sur *p'nt*, « la bouche de 'Anat », voir ci-après, l. 28, et ci-dessus, l. 15. Pour *n'mt nht*, qualificatif de 'Anat, comp. *n'mt bn aht*, ci-dessus, col. 2, 16.

12-13. — Cette fois, le dieu Baal est appelé *Ha Dagon* (et de même aux II. 14-15), et non plus *El-Hd*, comme aux II. 8-9.

Rien ne permet de compléter les deux mots ci-dessus par comment respectivement par *q* [] et *s* [] et qui désignent sans doute les plates-formes supportant les trônes des deux divinités.

14-15. — La fin des lignes est corrompue d'après différents passages similaires, par ex. I AB 3-5-6, mais voir aussi III AB, A 12-13 où il y a *ksh* seulement, en parallélisme avec *khî drkh*.

16-17 — Conséquences de l'introversion de Baal et du Fils de Dagon.

L'installation des deux dieux sur leur trône entraîne un changement dans l'ordre des choses : en ce sens du moins que la voix des animaux, sinon leur nature, est sensiblement modifiée¹⁾. Il paraît bien probable, en effet, que le dernier mot de la l. 16 doit être lu *'bq* heb. ²², ar. ²² mot qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres passages, mais d'un caractère différent. Et si le mot qui correspond, l. 17 *'a alq* soit *ap* (²²), ce mot est pas identifiable. Le *q* équivalent de *syq* est *ad* ; or la racine ²² signifie « souffler » et parait notamment d'un animal craintif, comme la gazelle.

18-22 — La Génisse met bas un taureau, destiné à Baal

18. — Le sujet de *thk* est, sans doute, la Génisse, qui sera nommée expressément, et avec insistance, l. 20. Voir d'ailleurs déjà, ci-dessus, col. 2, 29. Sur *teir*, voir ci-dessus, col. 2, 11. — [*b th*] est complète d'après col. 2, 29², où le texte est mal conservé : la restitution est cependant plausible, puisque les verbes *ht* et *ghl* de *thl*, l. 21, sont fréquemment associés en hébreu, et une fois au moins, à RS — BH I, 21².

19. — Les pays traversés par la Génisse sont qualifiés dans les mêmes termes que ci-dessus : col. 2, 30.

20-22. — Le texte est complet d'après les II 36-37 et après

23-25. — Intervention de 'Anat.

Le sujet du verbe *thbq* « elle embrasse » peut être successivement *Bth* et *Had* *benon*, voir ci-dessus II 34. — *thq* s'est rencontré déjà : II AB 4-13, et SS, 14, 26. — *thsqm* ²² peut appartenir à la rac. ²² « couvrir », cf. I AB 6-16 et 34, mais le texte ne permet pas de décider.

¹⁾ La voix même de 'Anat subit un changement ~~analogique~~ voir ci-dessus I 28.

26-29 — Chant de 'Anat

26 — *šr* « chant », et un peu plus loin, l. 28, *ql* « voix », voir aussi II AB, l. 70-71. *šp* est visiblement un synonyme de *šr*, ou de *ql*. Pour le verbe *ṣṣ*, et par conséquent d'un chant il est vrai mais l'un cri (cf. *Isémie* XIV, 2, et *Psaumes*, LXXIV, 23).

27-28* — Satisfait par l'heureux succès de ses démarches, qui ont abouti au triomphe de Baal, 'Anat retrouve « la voix de sa jeunesse » *šgēt* est, en effet, identique à *hēš*, *ṣṣṣ* et le sens est d'ailleurs confirmé par la phrase qui suit *qrk ql ḥ pē* ou le verbe *qrk* de la rac. *ṣṣ* est pris au même sens que dans *Psaumes* IX, 22 — Ainsi la voix de la déesse s'abaisse comme avant fait (II 1-17) ce le des tureaux, dont les mugissements s'étaient changés en appels plaintifs.

28-29 — Ces quelques mots représentent à ce point de vue l'ensemble des paroles sacrées que chante 'Anat soit que la déesse agisse elle-même l'instant où elle chante soit que le loueur, en chantant, ses mots s'accorde avec celles qui l'accompagnent.

De toute façon il s'agit de mêler le contenu de deux vases et de deux vases de la même sorte, appelés *gb'* dans lesquels sont enlées respectivement la *nbht* et la *ḥeg*. La locution *gb' ḥeg* se retrouvera d'ailleurs, après L 32, dans une phrase qui a pour objet de rappeler l'opération même qui est pratiquée ici. On comparera, d'autre part, le passage suivant, extrait d'un poème inédit du groupe AB :

b gb' ḥeg

b qṛ ḥbtq

ce qui signifie, littéralement :

« dans le (vase) *gb'* (il y a) la *ḥeg*

« dans le (vase) *ḡr* (il y a) ma *nbht* (1) ».

nbht, *hēš* *ṣṣṣ* « héritage » *ḥeg* paraît être un subst. à prefixe *h-* de la rac. *ḥg*², à laquelle se rattache peut-être le nom *ḥegp*.

(1) Pour *gb'* (*hēš* *gaby'a*) et *ḡr*, voir notamment AB, 5, 77-78-93 ss. et 100-101.

(2) Voir aussi *Reym* I *Daniel*, 84.
« Syria XII, 190

Dans un autre passage, du cycle Allégalement Bael est invité par le dieu G. à monter sur le Sapon¹⁾, mais, au préalable, on avait mêlé mille cruches de vin à dix mille cruches de cette bière fermentée qu'on appelle en heb. *hemer*²⁾. Or, dans le texte IV AB, Anat ordonne, et de sa voix la plus douce³⁾ de mêler le contenu de deux récipients, et aussitôt après 30-32 elle montera sur le Sapon, comme si cette ascension ne pouvait se produire dans tous les cas — qu'il s'agisse de Bael ou de Anat — qu'après l'accomplissement de certains rites, qui ne sont pas sans doute identiques, mais qui présentent, incontestablement, de grandes analogies⁴⁾.

30-32 — Anat monte sur le Arar et sur le Sapon

30 31 — *hkm* paraît correspondre à la locution heb. *helen*, de גלעל et par ainsi de *Esther*, IV, 16 et *Ecc* VIII 10 qui est considérée comme un aramisme. *hkm* se rencontre d'ailleurs à RS⁵⁾ mais assez rarement et d'ordinaire, au début de la phrase comme en l'hebreu par ex. II AB 7-32, I *Daniel*, 57, 58.

Le nom le *Syn* qui est habituellement isolé⁶⁾, est associé ici à un autre nom : *Ar*, inconnu par ailleurs, et qui désigne sans doute aussi une montagne, moins haute peut-être que le *Syn* et qui constituant comme un échelon entre la plaine et les sommets⁷⁾.

32 — Cette phrase indique que l'ascension n'a été rendue possible que par la vertu enlose dans la *toqt* additionnée le *mswt* 288-29.

¹⁾ Voir déjà ci-dessus, p. 167, n. f.

²⁾ Il y a exactement

alp kd yqh
hmr ch ymrk

³⁾ Comme fait, de son côté, G. à la belle voix «.

⁴⁾ Il y aurait identité si ces termes, en apparence abstraits: *mswt*, *ahil*, *hwt* désignaient, figurément, le vin, le *hemer* et quelque autre boisson.

⁵⁾ *Syn* est associé, une fois seulement, à *figr* (qui est Ras Shamra), mais non pas dans les *Poèmes*; il s'agit du texte liturgique publié par Durow, *Syrin*, XIV, pl. XXV, n° 4, ll. 10-11.

⁶⁾ On a vu de même ci-dessus, ll. 8-9, Bael et Bael monter d'abord sur le *mlu* ou *mlz*, pour s'élever ensuite (ll. 12-13 jusqu'au *g* | et au *é* |), sur lesquels se dressent leurs trônes.

33-37 'Anat parvenue sur le Sapôn annonce une bonne nouvelle

33 — Sur *ql qn*, voir ci-dessus, col. 2-31. — Il paraît indispensable d'admettre que *bt* désigne ici Alevn-Baal, et ce, car il est pas sûr de le trouver unique; voir, à ce sujet, R. DISSAÏD, RHR, CMI, 22. A-B joue, en somme, le rôle d'intermédiaire entre 'Anat et Baal.

34-35. — Les bonnes nouvelles — parvenues et du fils aîné — intéressent l'abord le fils Baal et aussi Had — qui est appelé ici *Hth-Dgn* au lieu de *Ba-Dgn*, — et enfin le Chevaucheur des nuées, qui est Alevn-Baal lui-même.

Quel que soit le sens propre la mot *hth* il paraît évident que c'est un synonyme de *hm* « fils ». Le mot *hth* s. l'ailleurs rencontre le *h* de l'AB 3-4, 14-15², passage où *hth* est — on paraît lire — en parallélisme avec *ab* « père ». Si *hth* désigne alternativement le père ou le fils, le cas serait comparable à celui d'héb. *pn*, qui, suivant qu'il est prononcé ou vocalisé de telle manière ou de telle autre, signifie « gendre » ou « beau père »⁽¹⁾.

36-37. — Après avoir annoncé (33-35), en termes généraux, qu'il y a de bonnes nouvelles concernant Baal et le fils de Dagon (qui est Had (voir ci-dessus p. 100), c. 1-1) 'Anat a dit en deux mots la nature de ces nouvelles, en tant qu'elles concernent les deux dieux : ils recevront — chacun d'eux ou tous les deux ensemble — un tatoué de l'espace *hth eur en abth*. Puis 'Anat ajoute qu'il y aura aussi pour le Chevaucheur des nuées qui est A-B, c. 6-7 de l'AB un *beuf sauvage*. On se souvient que 'Anat elle-même avait reçu ci-dessus, 3-4 un *saureau* *hth*, tandis qu'une *bonne genisse* *hth* était attribuée à la « Yebamat des peuples ».

(1) *hth* signifie « bonne nouvelle », d'ordinaire, mais aussi parfois « nouvelle » simplement, ou bien « mauvaise nouvelle »; ainsi, dans A-T, I Samuel. iv, 17, et, à BS I Daniel 8.

Dans l'AB 3-4, §. 11 et ailleurs, il faut lire, avec MONTGOMERY, *h hrt*, et considérer *hrt* ou

h hrt, I Keri 36) comme un synonyme de *hth* « sauge ».

(2) Il ne joue aucun rôle dans l'AB, tel qu'il se présente à nous, mais l'on ne rappellera qu'il nous manque plus de la moitié du Poème.

(3) Observation de M. Z. MAYANI.

38. — Joie d'Aleyn-Baal

Aleyn-Baal se félicite du succès qui a couronné les démarches entreprises par 'Anat sa « sœur », comme il se réjouissait dans II AB 6 31-36 ; mais les circonstances étaient alors toutes différentes.

Ainsi qu'on l'a noté déjà, *Synod* XV 241, il arrive fréquemment qu'un épisode, ou une série d'épisodes se termine par une phrase du type de celle-ci : *qndh Aleyn B !*

Le Poème IV AB ne comporte aucun *al qhon*, aucune indication concernant son origine ou sa date, mais ce n'est pas un cas unique, il en est de même (on le sait, pour le Poème des Classes d'Abaal (BII) et pour l'*Arret* par exemple.

CH. VIROLLEAUD.

ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI STAMP.

18 Les trouvailles de monnaies péloponésiennes et la guerre parthique de Caracalla.

J'avais le frappe, depuis longtemps déjà, par la rencontre que l'on fait parfois en Syrie de monnaies péloponésiennes. Je regrette aujourd'hui de n'avoir pas noté toutes ces rencontres. On n'en a jusqu'ici gardé trace de trois d'entre elles. Il s'agit des pièces suivantes :

Pelone Achénaie. — Buste ambrobas de Caracalla, drapé, tête droite, au-dessous, **ANTON**, rev. ΠΕΛΛΗΝΩΝ. Vient de l'est, le bout sur un globe, tenant une guirlande dans ses mains. — E. 23 mm. Bazar de Damas.

Phuro Messénie. — Tête de Séptim Sévère, à droite, l'auréole, **ΑΟΥ ΡΟΣ** au-dessus, rev. ΘΟΥΡΙΑ ΤΩΝ. Tête droite, à gauche, l'auréole, l'abondance des épis par-dessus. Dans le champ : AA. — E. 20 mm. Bazar d'Alep.

Phuqila Achénaie. — Buste ambrobas de Caracalla, drapé, tête droite, le pectoral, **ΜΑΥΡ.ΑΝΤΩΝΙΝΟΣ** rev. ΦΙΛΑΕΩΝ. Vient de l'est, le bout sur un globe, tenant le bout d'une palme de la gauche, une corne d'abondance de la droite. — E. 21 mm. Bazar et au pique de Beyrouth.

Quand on parcourt les listes où M. Belfinger a réuni si utilement, deux années de suite, les monnaies rendues par les fouilles de Doura⁽¹⁾, on est frappé de voir qu'il ne s'y trouve, en dehors des espèces locales (syriennes, parthes, parfois ciliciennes ou cappadociennes), que deux catégories de pièces : un très notable contingent de monnaies du Pont, et un contingent non

⁽¹⁾ *Excavations at Dura-Europos, Third Season*, p. 183 ss., *Fourth Season*, p. 250 ss. Grâce à une communication de M. Brown j'ai pu consulter également dans la *Sixth*

Season, encore en épreuves, le chapitre relatif aux monnaies : ces données assurent considérablement la base sur laquelle j'ai rédigé la présente note.

négligeable de monnaies du Péloponnèse. Les monnaies pontiques se sont rencontrées en 1929-1930 au nombre de 22 et en 1930-1931 au nombre de 84. Quant aux monnaies péloponnésiennes, leur nombre est bien plus réduit, puisqu'on n'en a trouvé que 6 en 1929-1930, et 4 en 1930-1931, mais ce petit lot n'en reste pas moins remarquable si l'on considère qu'il représente, avec les monnaies pontiques, la totalité des monnaies étrangères ramassées à Doura, ou la Macédoine, la Thrace, la Grèce continentale et la majeure partie de l'Asie Mineure n'ont pas envoyé une seule pièce. Au reste, voici la liste des monnaies péloponnésiennes en question : — 1929-1930 : Methone (2), Gythion (1), Juthe (Dour), Pylos (Caracalla) — en 1930-1931 : Cyprissus (Septime Sévère), Gythium (id.), Methone (Gète), Thuria (id.).

Un autre particularité notable de ces deux groupes de monnaies réside dans la période très restreinte de leur émission. Que ce soient pontiques ou péloponnésienues, toutes ces pièces ont été frappées exclusivement dans les vingt-quatre années qui couvrent les règnes de Septime Sévère et de Caracalla. Cette circonstance suffit à montrer que la recherche d'espèces étrangères à Doura s'explique par une raison tout à fait particulière, et que cette raison semble le être la même pour le contingent du Péloponnèse que pour celui du Pont.

Dans une brève introduction, M. Rostovtzeff a noté que les monnaies du Pont avaient du venir à Doura aux mains de soldats plutôt qu'à celles de commerçants, et cette hypothèse est bien la plus probable. Elle recoupe, en outre, l'interprétation de l'argument chronologique que nous avons cité plus haut, et qui invite à attribuer cet apport massif de numéraire pontique aux troupes romaines sur le front de l'Euphrate pour la guerre parthique de Caracalla, en 216. On sait que ce prince, en 213, avait pris ses quartiers d'hiver à Nicomédie¹⁾, et que la Bithynie recut une partie des troupes déployées à la campagne²⁾. Il est permis de supposer que le Pont servit, lui aussi, de place d'armes en cette occasion, et au départ de Doura, justement, nous renseigne sur une circonstance de ce genre — est le fameux boucher découvert par M. Comont³⁾, et dans lequel un soldat avait noté les étapes qui conduisaient

¹⁾ Rostovtzeff, *ibid.*, *Third Season*, p. 166.

²⁾ *ILL*, 6, 2103 b : sacrificia des Arvales [quod imp —] felicissime ad hiberna Nico-

medias hyemasse est] Dio Cass., 78,18,1.

³⁾ *IG Rom.*, 3, 66 (Prusias ad Hypium).

⁴⁾ Comont, *Pouilles de Doura*, p. 323 ss.

son corps des bouches du Danube à Trébizonde et le la par Artaxile à l'Euphrate. Bien que ce bouclier semble postérieur à la guerre de Caracalla, il montre bien comme les monnaies antiques ont pu servir à Doura lors des transports de troupes nécessaires par cette campagne.

Mais revenons à nos monnaies péloponésiennes. L'explication de leur présence à Doura me paraît donnée par un texte d'Hérodote ¹⁰, où l'on voit que Caracalla préparait sa guerre contre les Parthes. L'expédition remonte au moins à l'expédition de 216, lorsque Sparte envoya deux bataillons *αὐτὸν* qu'il nomma *παρὰ τὴν ἐκκλήσιν*. On a cru pouvoir rapporter à ces deux corps de troupes un certain nombre d'inscriptions ¹¹ : ce sont certainement des Spartiates ayant fait campagne contre les « Perses », mais ces textes ne sont pas exactement datés et peuvent se rapporter plutôt à une levée organisée par Marc-Aurèle ¹². Quel qu'il en soit, l'envoi de deux détachements romains se contre les Parthes (en 216), semble fournir une raison plausible à la trouvaille paradoxale de monnaies péloponésiennes à Doura et en Syrie. On objecte cependant que sur les dix monnaies recensées plus haut, trois seulement — celles de Thuria ¹³ et de Gythium — peuvent être regardées comme strictement laconiques. Mais il est probable que ces pièces de bronze, toutes battues sur le même module, circulaient assez librement dans le Proche-Orient et l'ont été rapportée par Hérodien semble avoir le but et de s'adresser à son but tant au Levant la trouvaille qu'aux étroites limites du monde grec, la chronologie des monnaies en question. La proportion considérable des pièces péloponésiennes trouvées à Doura me fait même croire que le détachement romain a séjourné dans cette forteresse. M. W. A. Campbell veut bien me faire connaître qu'il ne s'est pas trouvé une seule de ces pièces parmi les quelques milliers de monnaies données jusqu'ici par les fouilles d'Antioche.

Beirut, décembre 1935.

HENRI SÉBASTIEN.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ 480000 ΣΤΡΑΤΩΝ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ
 ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ
 ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ
 ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ ΚΑΙ ΠΛΟΥΤΙΑ

UNSAU. *Inschriften aus dem J. 1935*,
 8878; *CIG* 1353 (ligne 17), 1495, Le Bas et
 Foucart, n° 163 b.

¹⁰ Pausanias, *Alia*, 41, 1911, p. 358 et
 dans la bibliographie.

¹¹ Le caractère apparaît dans les lettres AA,
 gravées dans le champ. Sur l'appartenance de
 Thuria à la Laconie, voir PAUSANIAS, 4, 31, 1,
 HALL, *Historia numorum*, 2^e éd., p. 433.

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR LES TAPIS ARMÉNIENS

PAR

ARMÉNAG SAKISIAN

L'évolution des tapis arméniens es passe de pour les temps modernes, reste pour ainsi dire inconnue pendant la période médiévale. Un certain nombre d'indications et de documents qui s'échelonnent du ^{ix} au ^{xix} siècle, et nos jours, quoique fragmentaires, sont le mieux à éclairer le sujet.

On sait que la mention la plus ancienne des tapis arméniens est celle de l'historien arabe Ibn Khaldoun, qui les cite pour les années 771 et 786 en parlant des redevances acquittées en nature par l'Arménie vis-à-vis des califes de Bagdad ⁽¹⁾.

Le professeur N. Adontz de Bruxelles a relevé dans une source byzantine une précieuse référence qu'il fait rapprocher de la précédente. Elle se rapporte à des événements du début du ^{ix} siècle, qui intéressent la colonie arménienne de Thrace, laquelle devait donner à Byzance, avec Basile I^{er}, la dynastie macédonienne ⁽²⁾.

En 813, le roi des Bulgares, Krum, au cours d'une incursion en territoire byzantin, avait emmené en captivité les habitants d'Andrinople, au nombre desquels des Arméniens. Or, les tapis arméniens sont mentionnés au premier rang du butin fait par les Bulgares, et l'expression employée *armeniatina si anghomalefaria* est d'autant plus significative que les mots *tanche* ou *tanid* et *lame*, entrent dans sa composition ⁽³⁾.

A une date aussi reculée que 813, il s'agit donc bien de tapis arméniens. Moins de quarante ans séparent ce témoignage circonstancié byzantin de la mention d'Ibn Khaldoun. On peut conclure que le tribut arménien aux califes de Bagdad se rapportait également à des tapis arméniens.

Si le schéma décoratif des tapis arméniens classiques, à raison de leur

⁽¹⁾ *Les Tapis Arméniens du ^{xv} au ^{xix} siècle*, de l'auteur *Revue de l'Art* (juin 1933) p. 20.

N. ADONTZ, *L'Art et l'origine de l'Em-*

PERIA, — XVII.

PEREUR Basile I^{er} (867-886). *Revue de l'Art*, t. VIII, fasc. 1, 1933, p. 48. — *Revue de l'Art*.

⁽²⁾ N. ADONTZ, *op. cit.* p. 48, et de l'Art.

construite en 1216 à Amaghaz, sous l'invocation de saint Grégoire¹, mais celle d'Ant-Baltrusatis reproduit la façade² avec ce nom et cette date, n'a été élevée qu'en 1439 par le prince des princes Pourthel³, au nom de la Vierge⁴. Le tympan au tapis⁵, avec les mêmes attributions de nom et de date que la façade, doit appeler la même rectification.

L'album photographique de V. Lalayan⁶ donne une reproduction plausible de la herse qui représente la Vierge et l'enfant Jésus et du banc en bois et est recouverte d'un tapis. Sur chaque parterre et l'est et l'ouest et l'ouest et l'est sont deux tapis rectilignes, avec une bordure à l'est et à l'ouest venant puis se rejoignant alternativement à droite et à gauche. La bordure à l'est et à l'ouest en éventail, qui ne laissent aucune doute sur la nature du tapis.

D'autre part, il s'agit bien d'une production locale car le motif de la bordure se retrouve identique. Tous les tapis ont une date avant et après la date du tapis, en 1212-1318, 1439 et 1441, sur cinq bordures et étant le même dans les trois premiers cas.

La décoration normale des plus anciens tapis arméniens qui nous soient parvenus, se caractérise par un dragon stylisé qui leur a valu le nom

Le dragon (d'après *qand scapout*) par les dictionnaires arméniens⁷ est associé à la mer, à la tempête et au cyclone.

Il est donc en rapport avec sa nature, de façon analogue et les *serpent* et le dragon dans les tapis qui ont la forme, de manière semblable au premier de ces monstres, qui est aussi un dragon⁸.

¹ P. S. SEMOUIAK, *Dictionnaire lauréat de la mère patrie en arménien*, 1903-1905, Venise.

² BALTRUSATIS, *op. cit.*, pl. LXXXV.

³ P. L. ALISHAN, *Shagan* (en arménien), Venise 1898, pages 50-51, p. 117. L'herse est caractérisée par un escalier extérieur à double révolution, qui se retrouve en 1432 à la mosquée Imam de Karama.

⁴ L'Archevêque K. HORAKIAN, *Les khagh-pyghian et les Shagan* (en arménien), Yagharehabad, 1928, t. 1, p. 221 et 222.

⁵ BALTRUSATIS, *op. cit.*, pl. LXXIX, fig. 129.

⁶ Vayot: *Tour ou Parahiguz*,

⁷ L'Archevêque K. HORAKIAN, *op. cit.*, t. 1, figures 58, 57 et 102. Voir aussi pour la description de 1438, *op. cit.*, t. 1, p. 221. V. LALAYAN, *Les tapis arméniens* (en arménien), Paris 1912, pl. 37.

⁸ P. M. ALISHAN, *op. cit.*, t. 1, p. 102.

⁹ Le mot *richab*, dragon, tient une grande place dans la langue arménienne. Le dictionnaire des Mekhitaristes du Vatican, de 1865, donne vingt et un mots, pour la plupart des adjectifs, formés par *richab*.

¹⁰ M. V. DE VRIES, *The dragon in China and Japan*, Amsterdam 1913.

L'iconographie arménienne le rend sous la forme d'un serpent, dans la sculpture et le tympanon, à partir du début du x^e siècle.⁹

Le dragon-pion sassanide s'était tout d'abord accru en Arménie. On le voit maintenant qu'il figure sur les fresques d'une église d'Ani du début du xiii^e siècle.¹⁰

Quelque différent et divers par soit le dragon des tapis arméniens, il ne semble pas primitif du type serpent, sans qu'on puisse en reconnaître ni pattes ni ailes. J. Brock et F. Morris ont isolé et dessiné d'après un tapis attribué au début du xiii^e siècle, un dragon¹¹ que l'on retrouve sur le tapis grec du xv^e.

En attendant un rapprochement plus satisfaisant, je ris pour une comparaison, avec un animal sculpté en bas-relief à Samouh.¹² On est toujours en présence d'une bête imaginaire et son contour extérieur rappelle celui du dragon des tapis. Si sa tête a un caractère différent, il s'agit seulement d'un animal du même type, et par la sa queue qui revient, on la distingue pratiquement grâce à la netteté de la sculpture, par rapport au dessin des tapis. On retrouve même sur cette carieuse figure, qui est tout ras émerge de l'entrelacs latent, le croque-mort d'un serpent sans que la tête en procède.

Un grand et très bel tapis à dragon (6,10 x 2,50) qui est d'ailleurs appartenir à M. G. Hanotian. Il ne répète pas servilement le type classique et se singularise par une partie de sa décoration, dans laquelle on peut voir des centaures. La figure ne reproduit malheureusement pas cette partie. Il est à fond rouge avec des losanges blancs, bleus et vert-pâle. Des lunes le violet paraissent aussi.

Un autre tapis à dragon de la collection Hewitt Meyers de Washington, qui porte un nom et une date en caractères arabes¹³ avait servi à M. A. L. Pope, un de ses principaux arguments pour soutenir que ce type était d'origine turque et se situait au Nord de la chaîne Taurus-Caucase.

La rom buse sur ce spécimen est « Hüsseta beg » mais le titre de beg

⁹ Voir *Une porte en bois sculptée arménienne* de 1134 de l'auteur *Artibus Asiae*, 12.

¹⁰ *Les Tapis Arméniens* précédés, p. 30 et 32.

¹¹ *The Dardur Collection of Oriental Rugs* New York, 1923, p. 14.

¹² HALTUNSAUTIS, op. cit., pl. LIX, 91.

¹³ Sur un Evangile de 1269, un centaure ailé tenant une épée en main décore la fronsispice du début de saint Marc. Bibliothèque du Couvent Saint Isaac de Venise, n° 600.

¹⁴ A. L. POPE, *The Myth of Armenian Dragon Carpets* 1925, illust. 2.

n'est pas exclusivement ture ; ainsi on connaît au moins sept artistes persans du livre originairement tchiriz, qui le portent au xvi^e siècle ¹. Pour ce qui est de la date, on sait que les musulmans la transcrivent en général en arabe. Il en est ainsi pour les manuscrits persans, par exemple, presque sans exception.



Tapis arménien du xvi^e siècle

(originairement tchiriz) (Harobatz)

Dans le cas de notre tapis (daté de la fin de 1689, le quatorzième du mois qui n'avait pas été déchiffré ²), est donné en persan *chastum*, vingtième, ce qui implique qu'il a été tissé dans un milieu armenien et contredit l'hypothèse de sa fabrication au Nord de la chaîne du Caucase. Au surplus, c'est comme de la

¹ Le célèbre dessinateur Mohammed beg, les eulumeurs Hussein beg, frère de Véli-Djan et Hassan beg, les rebeux Mirza et Kasim beg, et les calligraphes Als beg et Ali beg.

Voir *Asat Mesakib-i-Hanerceran* en ture 1426, Stamboul.

² A. L. POZE, *op. cit.*, p. 150.

« Perse du Nord-Ouest, probablement du Kacandigh », qui a été exposé à Barington House, en 1931, par le *Lex de Museum in the District of Columbia*. Cette région appartient au bassin méridional de l'Araxe.

Les broderies s'apparentent intimement par leur nature avec les tapis, et quelques rapprochements ne sauraient pas sans intérêt. Un fragment, au couvent Saint-Lazare de Venise, se rattache aux tapis arméniens du XVIII^e siècle dérivés du type *Kordhar*⁽¹⁾ par son caractère général, la stylisation, comme par son motif principal et ses ornements⁽²⁾. Un S est typique, tout des broderies que d'un certain nombre de tapis arméniens. Il figure, barre, sur les petits cotés de cette pièce, comme sur l'enlèvement de tapis arméniens du XVIII^e, et de tapis à dragon du XVI^e⁽³⁾. Les feuilles à lents, le sens de ses grands cotés se retrouvent à leur tour sur un tapis arménien du XVIII^e siècle, au Musée d'Art Arabe du Caire⁽⁴⁾ et un autre du XVIII^e, d'une église de Transylvanie⁽⁵⁾.

Un autre fragment de broderie à décoration le caractère géométrique et qu'il faut situer au XIX^e siècle, est d'un type bien connu d'ouvrages de Van, qui servaient pour des coussins. Les S barres se retrouvent sur son fond et sur sa broderie⁽⁶⁾.

Le regretté Leboyat, à la suite de sa campagne ethnographique dans le Vashbouragan (1910) a représenté un groupe de paysans arméniens de Van⁽⁷⁾, dont deux ont sur les genoux, chacune une broderie. Il est remarquable que la bordure d'un de ces coussins soit formée de S et conservée au début du XX^e siècle une technique qui remonte beaucoup plus haut que les tapis à dragons. En effet, la bordure d'une vignette de l'Exergile du roi Kakig de

⁽¹⁾ *Les Tapis Arméniens*, précitées, fig. 8.

⁽²⁾ *Les Broderies du Couvent de Saint-Lazare à Venise, de l'auteur en arménien*, Revue *Panarménienne*, février-mars 1935, fig. 2.

⁽³⁾ *Les Tapis Arméniens*, précitées, fig. 3.

⁽⁴⁾ Bouk-Kounak, *Antique Egypt*, trad. Riefel, New York, fig. 50 et le tapis arménien. Je constate que la fréquence de ces S sur la bordure des tapis arméniens avait déjà attiré l'attention de Walter A. Hawley, *Oriental*

Art, New-York, 1927.

⁽⁵⁾ *Les Tapis Arméniens*, précitées, fig. 16.

⁽⁶⁾ J. de Van et Ch. Laven, *Tapis d'Arménie de Transylvanie*, pl. XXX. On sait que les tapis dits de Transylvanie ne représentent pas une production locale.

⁽⁷⁾ *Les Broderies arméniennes de Saint-Lazare*, précitées, fig. 9.

⁽⁸⁾ *Le Vashbouragan arménien*, T. I, figs, 1930, n° 2, p. 119.

Kars (1028-1064), antérieur à l'invasion seldjouk, est formée des mêmes S⁰.

Les trois couleurs caractéristiques des tapis arméniens, le rouge⁽¹⁾, le bleu et le blanc, qui se conservent jusqu'à nos jours sur les tapis kassagh⁽²⁾, lesquels représentent dans la République arménienne, l'antique tradition de cet art, se retrouvent également sur les broderies arméniennes.

En dehors de ces trois couleurs, ces broderies se singularisent par le noir, dont l'emploi permet un effet décoratif par contraste. Rarement employé en Orient, le noir denote un sentiment décoratif réflexe et se rencontre à des époques où les manifestations sont d'un goût particulièrement élevé, comme au xv^e siècle dans l'enluminure à Herat⁽³⁾, ou à la fin du xvi^e, dans la céramique en Anatolie⁽⁴⁾. À ce point de vue, la correspondance avec les tapis n'est pas constante, quoique l'on en connaisse même dont le fond est entièrement noir⁽⁵⁾.

L'ornement en forme d'S dont il a été question ci-dessus ne se rencontre qu'exceptionnellement sur les tapis arméniens. Sans parler de certains tapis du Caucase, imitacopie de l'Arménie⁽⁶⁾, on les retrouve sur quelques seldjadjès Ghourdès du xviii^e siècle, sous forme de frise, au-dessus et au-dessous de la niche⁽⁷⁾. Mais, dans l'Anatolie occidentale, même des tapis arméniens étaient

⁽¹⁾ A. TCHOUSSIAN, *op. cit.*, III, p. 101. Il figurent sous une forme linéaire sur des livres de tabia de concorde ou de mémorial, de l'Évangile du métropolite Anchin, du 1274 (voir les articles de l'auteur en français et en arménien sur cet Évangile, respectivement figure 4 et figures des pages 19 et 20 de la *Revue de l'Art*, nov. 1935, et d'*Anahit*, VI^e année, n^o 6), ainsi que sur l'encadrement du portrait de saint Sahag dans un manuscrit royal de Galice, daté de 1246. A. TCHOUSSIAN, *op. cit.*, III, pl. en regard de la p. 100.

⁽²⁾ Le rouge spécial, le *kermès animal*, est appelé *teinture arménienne* par les auteurs arabes du moyen âge (voir *les Tapis Arméniens*, précités, p. 24). La *garance*, d'origine arménienne, qui a dû remplacer la cochenille, est produite notamment dans le Karabagh, où elle fait l'objet d'un commerce important. Ce n'est pas l'effet d'un hasard que la culture de

ce colorant ait été introduite dans le Comitat-Venetsien au milieu du xviii^e siècle, par un Arménien, originaire de Nakhitchevan, auquel a été élevée une statue. Cf. D. TCHOUSSIAN, *Marseille, la Provence et les Arméniens*, Marseille, 1919, p. 62-67.

⁽³⁾ *Les Tapis Arméniens*, précités, p. 34.

⁽⁴⁾ *La Miniature Persane*, précitée, de l'auteur, p. 58.

⁽⁵⁾ G. MUGER et ARMÉNAG BRY-SABINIAN, *La Céramique d'Asie-Mineure et de Constantinople*, p. 21-22 et 24.

⁽⁶⁾ B. NIKOLSKY AND TATTERSALL, *Hand woven carpets*, 1924, pl. 5, au Victoria and Albert Museum.

⁽⁷⁾ L'Arménie est séparée du Caucase du Nord, par la ligne de la Koura. *Encyclopédie de l'Islam*, mot Arménie par M. STRACK.

⁽⁸⁾ BASCH AND MONNIE, *op. cit.*, fig. 62, 64 67 et p. 36 pour le détail.

copies, comme on peut le constater par un *Berqame* du XVIII^e siècle qui transpose un tapis du type Kouhar ⁽¹⁾.

Un Gheurdès à inscription arménienne ⁽²⁾ des XVII^e-XVIII^e siècles a plusieurs encadrements de ces S réduits à leur plus simple expression.

C'est toujours de la mise au jour de nouvelles sources ³ et de la publication de documents inédits que nous devons attendre les prochains progrès dans l'étude des tapis arméniens ⁽⁴⁾.

ARMÉNAG SAKISIAN.

⁽¹⁾ *Ibidem*, fig. 48.

⁽²⁾ La date de ce tapis, d'après l'ère arménienne, semble bien correspondre à 1202, mais il est incroyable que des spécialistes aient pu s'y arrêter. Docteur Rieu, *Ein orientalisches Teppich von 1202 n. chs* 1895. A moins d'une erreur, il faut peut-être lire 1051 au lieu de 651, par l'adjonction d'un crochet à la première des trois lettres arméniennes qui donnent la date, ce qui correspondrait à 1601 de Notre Seigneur.

⁽³⁾ En 1925 Mahmoud de Ghazal offre, entre

autres présents, de précieux tapis de fabrication arménienne, à Kadie Khan, le Karakhanide, souverain turc du Turkestan oriental. W. Bantua, *Turkestan down to the Mongol invasion*, Londres, 1920, p. 283. Indication fournie par l'historien Baybaql.

⁽⁴⁾ Le grand travail avec plaques de l'Archevêque K. Hovsepian sur la miniature arménienne, sous presse à Leningrad sera particulièrement précieux pour suivre l'évolution de la décoration arménienne.

BIBLIOGRAPHIE

R. A. SERRAAS. — *Excavations at Tépé Gawra. I* (levels I-VIII), avec chapitre par DONORAT CROSS. Un vol. in-8° de xvi et 230 p. avec 87 planches. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1935.

La préhistoire du pays assyrien commence à être bien connue grâce aux fouilles en profondeur qu'on y a exécutées depuis peu d'années. Il s'agit ici d'un site, à l'Est d'Eski Moussoul et au Nord de Ninive, qui a été exploré par l'American School of Oriental Research à Baghdad, que dirige M. Speiser, en collaboration avec l'University Museum de Philadelphie et le Dropsie College de Mésopotamie.

Ce premier volume ne décrit les trouvailles que des huit premiers strates, qui ont été entièrement dégagées ; mais déjà les tranchées ont atteint jusqu'au quatorzième strate et l'on est ainsi certain d'apporter une intéressante contribution à la céramique de Tell Khalaf et d'Arpachitya ⁽¹⁾.

La période qui suit celle dernière, soit Gawra VIII, abandonne la céramique peinte, ce qui correspond à Uruk IV

Gawra VIII répond à Ninive III et IV. On n'emploie que des acoaux et pas encore le cylindre.

Le strate VII répond à la céramique de Djemdet Nasr ou Ninive V, ou encore à celle de Tell Billa VII-VI, site tout voisin et à l'Est de Tépé Gawra. Le strate VI s'étend du temps de la première dynastie d'Our, vers 3000 av. J.-C., jusqu'à l'époque des Sargons, que M. Speiser descend en 2550. Des rapports avec



Id. de en marbre
trouvée à Tépé Gawra.

Glusson IV sont notés, qui attestent la haute antiquité du site fouillé par le P. Millon. Cette couche a fourni au

⁽¹⁾ Voir *Syria*, 1935, p. 315 et suiv. et p. 461.

charnet couvert comme on en connaît en Transcaucasie ; c'est un modèle étranger à la Mésopotamie. Des cette époque on jouait aux dés.

Le strate V correspond aux Sargonides, le strate IV à la troisième dynastie d'Our. Enfin, les strates III à I recouvrent l'époque khourrite du xiii^e au xiv^e siècle.

Il y a lieu de prêter attention aux figurines en marbre de la déesse-mère (pl. LIII, b, 3 et surtout pl. LIV, a que nous reproduisons ci-dessus). Des trois exemplaires mis au jour, deux proviennent du strate VI, un du strate V. Trois autres idoles de marbre identiques ont été mises au jour dans le strate de Billa V. En d'autres termes, tous ces exemplaires, plus un autre à Khafadjé, appartiennent à la première moitié du troisième millénaire avant notre ère.

Dans les Cyclades, le type s'est maintenu assez longtemps et il y a même pris un développement plus humain (?). D'autre part, le type ne se rencontrant en Mésopotamie qu'à l'état sporadique et en une matière vraisemblablement importée, on peut envisager que son centre de diffusion est l'Asie Mineure où, d'ailleurs, on relève des variantes (?) qui ont inspiré les plaquettes en terre cuite de Chypre.

R. D.

MARIE LLE BALD. — *Les Dessins ébauchés de la nécropole thébaine* (au temps du Nouvel Empire) Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'or-

chéologie orientale du Caire, t. LXIII. Un vol. in-4^e de 284 pages avec 33 planches et 122 figures. Le Caire, 1935.

En examinant minutieusement les dessins ébauchés dans la nécropole thébaine, Mlle Marcelle Bald a dégagé les directives de l'art du dessin en Egypte. La décoration murale des tombeaux est une écriture développée, car le dessin égyptien est avant tout descriptif. Les personnages ont la valeur d'un symbole : leur pose, leurs attributs, leurs dimensions permettent de lire comme un texte les scènes représentées en différents registres. Par raison religieuse, les thèmes décoratifs des tombes thébaines, imposés par les prêtres, sont presque immuables : scènes d'adoration, présentation d'offrandes aux divinités, objets utiles à la vie d'outre-tombe.

Dans son introduction, l'auteur a précisé les procédés adoptés par les artistes égyptiens, notamment par comparaison avec l'art sumérien. Celui-ci recherche le mouvement, tandis que les Égyptiens équilibrent le motif. « Le Sumérien est un naturaliste qui essaie de rendre ce qu'il voit, l'Égyptien est un savant qui le fait comprendre, le décrit, mais dédaigne de l'exprimer. »

Le résultat de ces règles logiques et raisonnées a été de rendre le dessin égyptien à peu près immuable. D'une dynastie à l'autre, il conserve ses conventions. Les 33 belles planches hors texte achèvent de donner un haut caractère artistique à ce remarquable travail.

M. D. R.

(1) Cf. PICARD, *Manuel d'archéologie grecque, La Sculpture*, t. I, p. 30-37.

(2) Voir à ce propos Dr HAMIT ZONKTA, Ahtatlibet Hüfryatı, dans *Türk Tarih*, II 1934, p. 79-81.

JAMES A. MONTGOMERY et ZELTIE S. HARRIS. — *The Ras Shamra Mythological Texts* (Memoirs of the Amer. Philos. Society, IV). Un vol. in-8° de 134 p. Philadelphie, Amer. Philos. Society, 1935.

Les deux savants auteurs ont eu l'excellente idée de mettre les textes mythologiques de Ras Shamra à la portée des étudiants de l'Ancien Testament. Après des éléments de grammaire, ils donnent un résumé des cinq premiers poèmes publiés par M. Virolleaud⁽¹⁾, une bibliographie complète et une transcription en caractères hébraïques. Un glossaire termine le volume et l'éclaire. L'objet que se propose cette publication est pleinement atteint; elle permettra à nombre de bibliastes de se rendre compte, ne serait-ce que par le lexique et les comparaisons grammaticales, des rapports que la langue de ces tablettes offre avec l'hébreu. Bien qu'on l'ait contesté, c'est bien la même langue, avec naturellement les différences imposées par le temps.

Pour la première fois, on publie un glossaire des tablettes de Ras Shamra connues jusqu'ici; la forme en est brève, mais précise. Le mérite est grand d'avoir dressé ce lexique dans l'état encore incertain de tant de termes que les publications ultérieures pourront élucider. C'est le cas croyons-nous pour *'Ugr* qui

n'est nullement l'éponyme d'Ugarit, car les Ugarim, d'après un texte récent, demeurent dans le désert au Sud de la Palestine⁽²⁾. Par cet exemple et d'autres encore, on voit l'erreur qui a trop souvent dominé l'exégèse des textes mythologiques de Ras Shamra, à savoir qu'ils auraient été composés à Ugarit et représenteraient les conceptions des indigènes de cette région.

'El apparaît aussi comme simple appellatif.

MM. M. et H. admettent l'identité d'Aliyan et de Ba'al. Il eût fallu, cependant, indiquer qu'un passage mentionne « Aliyan, fils de Ba'al ». Que fait-on aussi de la révolte d'Aliyan contre Ba'al?

Le terme *brlt* est laissé sans explication⁽³⁾.

Le vocable *dkrn* n'existe pas dans B, 41, 51; la tablette porte simplement et sans conteste *dkr*. Cela se répécute sur le son de *rhtl*.

L'explication de *spn* simplement par « Nord » nous paraît juste; c'est celle à laquelle nous avons également abouti, avec cette précision que, dans les légendes phéniciennes primitives, la montagne du Nord était le Liban⁽⁴⁾. Ce sont les hauteurs du Liban qu'il faut entendre sous les termes *srri spn* et *mrym spn*. Encore à basse époque Hadad porte les épithètes synonymes d'*akroreutès* et de *liban dkr*.

Le mot *tly* ou *tly* ne désigne pas une divinité, puisqu'il semble que Ba'al enjointe à Aliyan de lui apporter ces *tly*,

(1) Il est regrettable qu'on n'ait pas adopté les sigles proposés par M. Virolleaud, qui ont l'avantage de parler à l'esprit et de tenir compte des textes non publiés. Non seulement on perd le bénéfice de grouper pour l'un ou l'autre le cycle AB (Aliyan Ba'al), mais, en que auteur adoptant un système différent, on aboutit à une confusion extrême.

(2) Voir *HHB*, 1336, 1, p. 40.

(3) Voir *Syrin*, XVI (1935) p. 215 et suiv., avec rectification dans *Syrin*, XVII, p. 104.

(4) Voir *Syrin*, XVI | p. 401 et suiv.

probablement *sal-lance* (héb. : *šallān*), aux enfers (1).

Zi'azar-Nhezu est exclu de l'horizon mythique des anciennes légendes phéniciennes.

Il est remarquable que les divergences ne soient pas plus nombreuses et l'on peut espérer, lorsque les textes les plus longs auront été publiés (cela s'entend de Danet et de Karet que la langue de ces tablettes mythologiques — les autres tablettes du dialecte courant d'Ugarit offrent d'autres difficultés — sera mal-

R. D.

A. G. BARRON. — *Précis d'archéologie biblique* (Bibliothèque catholique des sciences religieuses). Un vol. in-8° de 202 pages. Paris, Bloud et Gay, 1933.

En attendant le *Manuel* plus développé auquel travaille le savant archéologue, on trouvera dans ce petit volume l'état le plus récent de l'archéologie palestinienne. On suit comb. en notre connaissance de l'antiquité palestinienne a été transformée dans les deux dernières décades. Au rythme actuel, chaque année apporte du nouveau; c'est dire que le *Manuel* marquera un progrès notable sur le *Précis*. Mais tel qu'il est, celui-ci offre sur la matière un ensemble de renseignements extrêmement utiles; il est rédigé par un des meilleurs connaisseurs de la littérature archéologique et de terrain.

On notera particulièrement l'exact rapport donné de la céramique (les dates sont groupées dans le tableau de la page

196), notamment des trois périodes si caractérisées de l'âge du bronze. Même précision pour les quatre pages consacrées à l'écriture, où nous noterons l'option particulièrement compétente du P. Barrois, que les tentatives de déchiffrement du sinaitique « ne sont pas encore sorties de la période de tâtonnement ».

Nous pensons que la conception du *nabar* est à modifier (2). Le mariage de Sanson ne constitue pas un type différent du mariage habituel. Robertson Smith a complètement tort sur ce sujet.

L'ouvrage se termine par un chapitre sur les religions de Canaan et un autre sur la religion d'Israël.

R. D.

CHARLES PICARD. — *Manuel d'archéologie grecque. La Sculpture. I. Période archaïque*. Un vol. in-8° de 704 pages, avec 13 pl. hors texte et 237 fig. Paris, Aug. Picard, 1933.

Plus de trente ans d'études, de fouilles et de voyages confèrent à l'auteur une autorité particulière pour reprendre l'étude de la sculpture grecque sous la forme ramassée d'un manuel. Cette œuvre reflète un esprit largement ouvert à la critique, mais aussi un jugement singulièrement pondéré.

La tome I de ce nouveau traité de la sculpture grecque est consacré à la période archaïque dont on recherche les origines jusque dans la plastique crétoise et mycénienne. En conservant le souvenir de Dédale et des Dédalides, les

1. *RIHR*, 1933, I, p. 9-10 et p. 43-43.

(2) Voir *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1933, p. 142 et suiv.

anciens étaient sans doute mieux renseignés que nous. Toutefois, la Grèce est ravagée à la fin du xv^e siècle et perd toute initiative artistique. Les Achéens en sont cause; ils prennent pied aussi à Rhodes, sur les côtes voisines d'Asie, en Chypre et jusqu'à Ras Shamra (Ougarit). La présence d'Égéea sur ce dernier site, à l'époque mycénienne, ne nous est pas seulement attestée par des récits à forme plus ou moins légendaire, mais aussi par des tombes importantes de type mycénien, où abondent la céramique mycénienne et d'autres produits venus du continent grec, comme le bel ivoire à la déesse entre les bouquets dressés : le profil de la déesse comme les détails du costume attestent une main grecque.

La pénétration mycénienne s'affirme encore avec éclat à Ougarit dans le plat en or décoré d'une chaise en char, est l'objet, de fabrication locale (*), trahit une forte influence mycénienne, notamment dans l'emploi du galop volant. Ainsi M. Picard est on ne peut mieux fondé d'écrire « que de 1400 à 1200, l'Orient méditerranéen, des côtes de la Grèce à celles de l'Asie antérieure, a bénéficié d'une vulgate décorative de base, déterminée par l'influence crétoise et dispersée par elle : celle dont les poèmes homériques feront revivre un jour l'éblouissant souvenir (p. 118) ». Une récente découverte de M. Schaeffer à Chypre illustre bien cette formule : on

voit sur un cylindre un héros tenant la place qu'occupe ordinairement en Grèce la déesse entre les lions et c'est précisément le héros qui, sur une empreinte du palais de Cuosse, se présente à la déesse aux lions (*).

Les interférences entre civilisation mycénienne et civilisation syro-phénicienne se présentent à chaque pas, mais elles ne sont pas dues, comme le pensait Helbig — qui a bien reconnu la parenté des bronzes au type de Ba'al (Hadad), — à une intrusion des Phéniciens en Grèce, mais tout au contraire aux colonies mycénienes installées sur la côte asiatique et cela en conformité étroite avec les légendes grecques. L'éclat qu'ont jeté au loin les dynastes achéens et leur prodigieuse richesse, firent adopter par les princes de la côte syrienne la mode du masque funéraire en or ou plus simplement du couvre-bouche en or tel qu'on le trouve en Chypre (Ankomit) et jusqu'à Tell Khafaf, aux sources du Khabour; il en est question dans une inscription phénicienne de la fin du deuxième millénaire découverte à Byblos par M. Dunand et publiée par lui (**). Après l'effondrement de la puissance achéenne, on a mieux conservé en Orient, particulièrement à Chypre, qu'en Grèce même, certains motifs mycéniens (quelques inscriptions déjà par Mycènes à l'Orient. Si bien que la Grèce archaïque, puisant à nouveau à la source orientale, a parfois repris ainsi des éléments mycéniens. Cela explique la divergence d'opinion, plus apparente que réelle, qui sépare M. Cahen de MM. Deonna et Picard, ce

(*) Le personnage représenté doit être un chef libyen, c'est-à-dire libyen. Le détail des rênes enroulés autour du corps pour avoir les deux bras libres, se retrouve au Lauris sur une plaque de marbre que nous publierons prochainement.

(*) Voir nos *Civilisations préhelléniques*, — et fig. 208.

(**) Voir Syria, 1930, p. 18.

dernier conduisant à une rééducation profonde de la Grèce nouvelle au VIII^e siècle.

À ce moment, l'art oriental était en pleine floraison et il a fallu à la Grèce toutes ses qualités propres pour ne pas en être submergée et pour réussir à l'adapter à son tempérament. Les ivoires fournissent à ce sujet d'étonnantes précisions, surtout depuis la découverte de la mission Thureau-Dangin à Arslan-Tash, et depuis qu'on sait que nombre d'ivoires de Nimroud, conservés au British Museum, portent aux n^{os} 137, au revers, des lettres phéniciennes du IX^e siècle av. J.-C. (*). La même conclusion se tire du décor des bronzes, notamment de celui des statues léontines publiées par M. Charbonneau et dont on a contesté un peu légèrement l'authenticité; elles nous reportent franchement vers l'Orient, notamment avec la conception de la déesse dominant le monde animal plutôt que les cieux, la terre et l'eau (**). « C'est le courant asiatique, vivace et fourmi d'atrayantes imageries millénaires, constate M. Picard, qui a provoqué la réapparition de certains thèmes sacrés : la présentation des fauves autour de la *Potnia*, vue de face, l'adoration de l'arbre de vie, etc. »

L'Égypte a eu sa part dans ces emprunts. En dépit de l'opposition de H. Brunn, Overbeck et Th. Homolle, le savant professeur à la Sorbonne, étudiant les *kouroi*, estime que « pour ses débuts la statuaire du type viril gros semble avoir bénéficié historiquement de l'influence des ateliers d'Égypte ». La fonda-

tion de Naucratis, en 650, rend cette opinion fort séduisante, d'autant que Chypre a pu jouer ici un rôle d'intermédiaire. Toutefois, le rendu de la rotule et de certains muscles courts (p. 238) s'explique le mieux, à son avis, par l'influence assyrienne.

La question du sourire, auquel on refuse depuis longtemps le qualificatif d'égyptique, divise toujours les archéologues. Le docteur P. Richer estimait que les anciens sculpteurs grecs l'empruntèrent à l'Égypte même. M. Picard se demande si cette expression naïve n'est pas née spontanément en Grèce. Il y serait alors assez ancien car, bien que gêné par la pose du profil du visage, il apparaît nettement sur l'ivoire de Bas Shmuni dont nous avons parlé plus haut comme exécuté par un artiste mycénien. Est-ce simple hasard si, sur ce dernier relief, les cheveux sont représentés en forme de calotte épousant la crâne et « en mèches stylisées en rangées concentriques », comme M. Picard décrit (p. 269) la chevelure de la tête Jacobsen ?

Nous devons nous limiter à ces questions qui intéressent l'Orient; elles montrent quel vaste ensemble embrassent les premiers chapitres de ce volume. L'étude approfondie de la statuaire élaborée dans les centres d'art si nombreux de la Grèce archaïque est poursuivie ici avec une maîtrise incomparable. L'auteur ne laisse aucun détail dans l'ombre, tout en dominant son sujet. L'illustration est abondante comme il convient; elle complète utilement cet excellent manuel qui ne se contente pas d'enregistrer les faits acquis, mais apporte en même temps une contribution très personnelle et de haute valeur.

R. D.

* Voir *Syria*, 1936, p. 191.

** *Revue de l'Hist. des Religions*, 1933, II, p. 206-207, comparaison avec une représentation similaire de la déesse orientale.

HANSMANN THIERSCHE. — *Artemis Ephesia*
Eine archäologische Untersuchung
 Teil I: Katalog der erhaltenen Denkmäler
 (Abhandl. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Philol.-hist. Klasse). Un
 vol. in-8° de 149 pages avec 78 plan-
 ches et 4 figures. Berlin, W. de
 Matthesche Buchh., 1935.

Il n'entrerait pas dans les intentions pre-
 mières du savant archéologue de dresser
 un catalogue complet des représentations
 de l'Artemis d'Ephèse; mais il y a été
 naturellement entraîné, et nous devons
 le remercier de cet effort si meriteux. Il
 y a même ajouté les représentations mo-
 dernes qui sont données pour antiques —
 ce sont les faux — et les survivances fan-
 taisistes dans l'art moderne. En tout
 161 numéros, avec généralement d'excel-
 lentes reproductions.

On y apprend qu'aucun des exem-
 plaires du Musée Guimet n'est antique :
 deux petits bronzes (n° 127 et 128) ont été
 établis d'après la brouse (n° 42) du Ca-
 binet des médailles qui, lui-même, pose
 un point d'interrogation. La terre cuite
 (n° 129) du Musée Guimet est une com-
 position fantaisiste. De même le bronze
 (laiton) du même musée (n° 146) et le
 marbre haut de 1 m. 10 (n° 148) où l'on
 a représenté tous les animaux de la créa-
 tion, jusqu'au tapir et au fourmilier. Si
 l'on ajoute les trois pièces fausses de
 Saint-Germain-des-Près (n° 124, 125, 126)
 reproduites par Montfaucon, on constate
 que Paris groupe la moitié des mouve-
 ments non antiques. Cela indique que le
 type étrange de la déesse y a joui d'une
 faveur particulière aux temps modernes.

Les pièces du Louvre sont de meilleur
 aloi, à savoir 4 sculptures en pierre

(n° 14-17; le n° 17, qui provient de Tyr,
 est bien un fragment d'Artemis d'Ephèse,
 et non, comme on l'a pensé, d'un Jupiter
 héliopolitain) et une terre cuite n° 30)

Tous ces monuments sont étudiés avec
 la maîtrise qu'on peut attendre de l'au-
 teur et constituent une solide prépara-
 tion à la seconde partie de l'ouvrage qui
 doit analyser ce type si curieux. Les ex-
 plications qu'apportera M. Thiersch, no-
 tamment sur le costume, ne manqueront
 pas de projeter aussi quelque lumière
 sur l'idole du Jupiter héliopolitain.

R. D.

L. SUKKAT. — *The ancient Synagogue*
of El-Hammeh (Hammath by Gadara). An
account of the excavations conducted on
behalf of the Hebrew University Jeru-
salem. Un vol. in-8° de 90 pages avec
 24 planches et 35 figures. Jérusalem,
 Rubin Mass, 1935.

La synagogue d'El Hammeh a été dé-
 couverte au printemps de 1932 et fouillée
 peu après par M. Sukkat, pour le compte
 de l'Université hébraïque de Jérusalem.
 Ainsi s'ajoute une unité nouvelle aux dé-
 couvertes de ces dernières années à Beth
 Alpha (1), à Djerash et à Doura. L'intérêt
 de la nouvelle synagogue tient surtout à
 la mosaïque qui décorait son sol, ici on
 ne trouve pas, comme ailleurs, la repré-
 sentation de sujets bibliques, mais un
 matériel épigraphique abondant. Le sa-
 vant auteur a profité de cette publication
 pour grouper nombre de renseignements
 empruntés à d'autres édifices de même
 époque.

Avant de déboucher dans le Jourdain,

(1) Voir Sy. III, XIV, p. 323 et suiv.

le Yarmouk fait un coude qui détermine une plaine d'environ 1 450 mètres de long, que dominent au Sud les ruines de l'ancienne Qadara. La célébrité d'El-Hammeh lui vient de ses sources thermales, comme l'attestent les renseignements réunis par M. Sukaik. Des sondages ont établi que le site fut occupé dès l'Ancien Bronze. Le Récent Bronze n'est pas représenté jusqu'ici.

Les inscriptions en hébreu carré mentionnent les dons faits par divers personnages. Aux notables juifs de la localité se sont joints quelques juifs venus sans doute pour prendre les bains; ces derniers ont leu à mentionner leur ethnie. Il en est un provenant de Sousita, (Qal'at el Hozn de la Décapole; le texte porte *msyph*, si bien qu'on peut se demander, au cas où il y aurait une faute du mosaïste, si cette graphie n'a pas été appelée par l'équivalence connue Sous-Hippos. Fixé à Sousita, ce donateur était né à Sepphoris. D'autres viennent de Kaphar-'Aqabyah (Kufr 'Aqib vers le Nord du lac de Tibériade), de Caphernaüm. A la ligne 3 de l'inscription II, nous proposons de reconnaître, dans Yôlân, un juif de Tâima, la ville célèbre d'Arabie mentionnée dans l'A. T. Enfin, sont intervenus les gens d'Arbala, probablement Irbid de l'Adjloun.

R. D.

J. CANTINEAU — Le dialecte arabe de Palmyre. In-8°, t. I, x-287 pages; t. II, vii-149 pages avec cartes et fig. Beirut, 1935

L'étude des parlers arabes syriens étant restée jusqu'ici en retard sur celle des parlers maghrébins on peut s'en con-

vaincre en parcourant la bibliographie que Gardiner a ajoutée, en 1925, à ses *phonetics of arabic* et en la comparant à celles qui accompagnent les textes de Tanger et de Takrouna de W. Marçais. La seule monographie, d'ailleurs moderne, était celle que Michel Fèghali avait consacrée à un parler libanais (1910) et qu'il a fait suivre d'une syntaxe très intéressante (1928). — L'année 1935 marque un progrès considérable; on y a vu paraître le premier fascicule du dictionnaire de A. Barthélemy, publié grâce à l'appui du Haut-Commissaire en Syrie, et le présent travail de Cantineau, qui sera complété ultérieurement par un lexique.

Étape sur la traversée du désert entre Damas et l'Euphrate, Palmyre a subi, au cours de l'histoire, des vicissitudes que C. a racontées (p. 1 à 20); la population s'y est renouvelée plusieurs fois; dans une ambiance de tribus nomades, le peuple de Palmyre semblait s'être formé d'éléments disparates qui laisseraient leur marque sur leur parler. En fait, le dialecte de Palmyre appartient à un groupe de parlers de la Syrie méridionale dont l'étendue reste à déterminer (p. 24 et 270); c'est un parler de sédentaires qui est indépendant de ceux de l'Iraq, comme des parlers hédouins qui l'entourent géographiquement. Sans chercher à distinguer les caractères du dialecte de Palmyre qui lui sont spéciaux ou qui n'appartiennent qu'à un groupe de parlers, de ceux qui paraissent être communs à tous les parlers arabes de Syrie, on cherchera à résumer ici les faits principaux que C. a mis en valeur.

L'accentuation est une question essentielle de la phonétique. Il semblerait que celle du dialecte libanais étudié par

M. Feghali soit très nette et qu'elle concorde exactement avec celle qu'il est convenu d'attribuer à l'arabe du désertique. Tout en notant des accents Barthélemy semble avoir renoncé par son livre à lui donner la précision que devait être soucieux de lui réserver un observateur aussi scrupuleux et aussi averti. Il ne vient d'attendre, pour cette question comme pour d'autres, les « observations » que Barthélemy ajoutera à son dictionnaire. À Palmyre, la situation de l'accent est fort obscure ; dans des circonstances où M. Feghali est très affirmatif, C. déclare qu'il est incapable d'avoir une opinion et que l'accent est, d'une façon générale, faible et instable. Il semble que ce soit une constatation qu'il convient de généraliser, et que certaines précisions de Feghali sont ou à reformer, ou à restreindre à une zone très limitée. L'accentuation dans les parlers syriens est, sans doute, encore plus éloignée de celle des parlers arabes que nous l'avons signalé.

Le dialecte de Palmyre (p. 118 s.) développe nettement deux types de verbes, pour la valeur sémantique desquels on renvoie, comme C. (p. 119), à Marcel Cohen et au P. Jojon ; l'accompli de ces verbes est du type *katab* ou *ʕazal*, et l'inaccompli, *yoktab*, *yibʕez* ou *yirab*. C'est un fait qui n'a échappé ni à Barthélemy, ni à M. Feghali, mais qui tient chez eux peu de place, particulièrement chez le dernier. Il est, au contraire, fort important à Palmyre. On pourrait imaginer que le type *ʕazal* a quelque rapport avec les nombreux « verbes d'état » que les grammairiens classent avec la 4^e forme.

C. s'est attaché à l'étude du phénomène

que l'on désigne par le terme imprécis d'« emphase » et qui correspond à ce que les grammairiens arabes appellent *alḥāq* et *alʕīm*. C. a expliqué la réaction de l'*alḥāq* des consonnes sur la vocalisation, et il a montré l'importance du *alʕīm* qui, à Palmyre, s'applique à toutes les consonnes, sauf aux dentales, aux alvéolaires et aux prépalatales non emphatiques, et qui s'étend à toutes les consonnes d'un même mot par une sorte d'harmonie consonantique. C. étudie aussi des combinaisons de l'*alḥāq* et du *alʕīm*. Il y a là des idées neuves qui seront à contrôler par des faits nouveaux et à développer.

La prononciation e du *dyrm* est caractéristique du groupe de parlers de la Syrie méridionale auquel Palmyre appartient.

La seconde partie du travail de C. renferme des textes, transcrits et traduits ce sont, pour la plupart, des descriptions d'incidents de la vie locale, fort bien choisis pour être à la fois des documents linguistiques et sociologiques ; quelques croquis précisent la compréhension du texte.

Les cartes inclues nous suffisent à montrer l'intérêt de l'ouvrage de C. : pourvu d'une forte culture sémitique générale et doué d'un esprit critique très fin, C. a écrit un livre solide par les faits bien observés qu'il expose, et d'une lecture très attachante par les questions qu'il soulève. C'est un travail qui fait honneur à la linguistique française, et il convient de remercier le directeur de l'Institut français de Damas d'en avoir assuré la publication.

GABRIEL DEMONETTES

Finianos Die Abenteuer eines amerikamischen Syrers, uebersetzt von E. LITTMANN 8° v-74 pages. Tubingen Mout 1942

Dans le mouvement de renaissance qui l'anime depuis un demi-siècle, la littérature arabe n'a point pris une direction nette. Si elle a cherché à rajeunir et à ranimer les genres classiques, elle a aussi imité les littératures occidentales, dans leur variété anarchique. Il semble que l'on voie revivre, dans des conditions et sous des formes d'ailleurs fort différentes, la grande période syro-hellénique de traductions et d'adaptations, aux VIII^e et IX^e siècles. Même dans celles de ses productions les plus étrangères à l'Islam, la littérature arabe moderne conserve un vernis de civilisation musulmane; au-dessus des tendances, si vives pourtant des nationalismes locaux, elle se présente en bloc rival de la civilisation dite chrétienne de l'occident, à laquelle elle emprunte cependant toutes ses armes.

Une influence sensible des nationalismes locaux sur la littérature semblait pourtant possible. On imagine des littératures locales, qui conserveraient sans doute un grand fonds commun d'idées, de procédés et d'expressions, mais qui garderaient une saveur de terroir, une originalité de sentiment et de langue. Les productions de ce genre existent, mais en petit nombre, comme on le verra en lisant les travaux généraux de MM. Kratchkowsk, et Gibb, et aussi les études spéciales comme celles de M. Leclerc sur la poésie syrienne.

Parmi les essais en prose, qui appartiennent à la littérature savante plutôt que populaire, le petit ouvrage intitulé

Finianos, imprimé pour la première fois, en 1902, à São Paulo du Brésil, reste l'un des plus réussis. Dans une langue savoureuse, que ne peut lire, sans commettre bien des bévues, un arabisant non initié aux dialectes syriens, Ghoulri à Khouri a raconté avec beaucoup de verve les expériences d'un jeune Syrien, revenu d'Amérique dans sa patrie, avec l'espoir d'y trouver le paradis terrestre, mais pour s'y heurter à des mœurs qui ne sont plus les siennes, et à des procédés administratifs, ceux de 1900, qui n'étaient point parfaits. Ce sont des tableaux et études de mœurs, moins poussés sans doute que les tableaux si amusants de Isâ ibn Hicham, mais très plaisants et séduisants par l'évidente sincérité des détails et par la naïveté du style. C'est aussi un précieux document de sociologie.

M. Littmann, qui en a donné une excellente traduction, a donc rendu service à plusieurs classes de lecteurs: aux arabisants, surtout à ceux qui ne sont pas spécialisés dans les dialectes d'Orient et auxquels, par des observations finales (p. 63-74), il a achevé de rendre accessible ce charmant petit livre; aux sociologues et aux folkloristes; à tout lecteur enfin, curieux d'exotisme, qui retrouvera dans sa traduction la vivacité et la saveur de l'original.

(ALBERT GUY-DEMOULIN)

ALBERT KAMMENEN. — La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité. Tome II : Les guerres du poivre. Les Portugais dans l'océan Indien et la mer Rouge au XVI^e siècle; histoire de la cartographie orientale (Mémoires de la Société royale de géographie d'Égypte,

I. XVI). Un vol. en deux tomes gr in-4° de xvi et 553 pages avec 169 planches dont 15 en couleurs, 95 gravures et 1 carte. Le Caire, 1937.

Les Arabes et les Vénitiens, par l'intermédiaire de l'Égypte, ont monopolisé le commerce si important des épices (poivre, gingembre, cannelle, girofle jusqu'au jour où les Portugais, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, atteignirent les Indes et la source des denrées coloniales. « Alep se vit ravie en même temps et pour les mêmes raisons qu'Alexandrie. Ainsi en peu d'années fut transféré de force à Lisbonne le marché du poivre. » Cette denrée y coûtait d'ailleurs cinq fois moins qu'à Venise, car si la route était plus longue, on évitait les intermédiaires onéreux.

L'Italien Corsali, qui participa à l'attaque d'Aden, en 1517, définit bien la situation : « Avant que les Portugais ne fussent les maîtres de la mer des Indes, il abondait ici nombre d'épiceries, drogues médicales, parfums... D'ici, elles passaient en Arabie, en Syrie et en Asie Mineure jusqu'à Damas et Alep. Toutefois, la plus grande partie allait à Djeddah, à Suez et autres ports, au Caire, duquel lieu elles passaient en Alexandria et de là en notre Europe. Tellement que cette région de Malacca, Calicut, Ormuz et Aden, où telles marchandises abondaient, était réputée la plus noble et riche d'Orient, comme chez nous Venise et le Caire. » Avant Venise, le point d'aboutissement de ce commerce avait été Tyr et Sidon ; mais Aden joua toujours le rôle de principale place de transit⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Cela résulte de la mention d'Aden dans Éléments, xxvii, 23, qui a été reconnue et

L'intervention des Portugais changea radicalement les voies millénaires du commerce le plus fructueux et le plus indispensable. Même les Lusitaniens, en occupant les points importants de l'Oman et l'île d'Ormuz, formèrent la route de l'Euphrate. « Seuls parvenaient encore en Syrie, sans passer par leurs mains, les produits de la Perse septentrionale et de l'Asie centrale. »

Cette conquête d'un empire commercial n'alla pas sans un grand effort militaire dont M. Kammerer retrace en détail les péripéties. Les éléments de décomposition ne tardèrent pas à saper par la base cet imposant et brillant édifice, surtout à partir du moment où les hauts officiers furent laissés libres de trafiquer pour leur propre compte. Lisbonne finit par payer très cher les produits que les chefs des établissements coloniaux prenaient l'habitude de réquisitionner aux indigènes sans les payer. La décadence de l'empire portugais des Indes doit faire l'objet du tome III de cet imposant ouvrage, ce qui nous réserve probablement plus de détails sur l'organisation même du pays et du commerce.

Une partie importante, et non la moins intéressante de la publication de M. Kammerer, a été consacrée à l'histoire de la cartographie orientale. En ce qui concerne l'Afrique et la mer des Indes, les découvertes des Portugais ont été décisives pour la connaissance de cette part du monde. Henri le Navigateur (1413-1462) avait constitué avec des astronomes, des pilotes et des constructeurs de navires une *Junta dos mathematicos*

que nous avons proposé de reconnaître dans *Revue de l'Hist. des Religions*, 1933. II, p. 47.

dont, même après la mort de son promoteur, l'action sur la course des découvertes et leur utilisation cartographique a été capitale. L'élan est parti de ce groupe et a gagné de proche en proche; c'est lui qui résout le grave problème du changement de constellation directrice dans l'hémisphère austral.

Les cartes et portulans, parfois perdus, qui sont reproduits dans cet ouvrage, fournissent des renseignements précieux, notamment ce qui concerne la côte méridionale de l'Arabie⁽¹⁾ et la mer Rouge. Ainsi, en dehors de son intérêt historique, l'ouvrage de M. Kammerer réunit une documentation souvent difficile à atteindre et précisément pour des régions, comme l'Abyssinie, sur lesquelles l'attention est fixée à nouveau.

R. D.

AUGENT DE BOLEHEMAN. — *Matériel de la vie bédouine*, recueilli dans le désert de Syrie (tribu des Arabes Sha'a), Institut français de Damas. *Documents d'études orientales*, III. Un vol. in-4° de 140 pages avec 34 fig. et 7 pl. S. L. N. 1

L'auteur, qui a vécu et circulé dans le désert de Syrie, a relevé chez les Sha'a, la plus importante fraction des 'Anezi

(1) P. 370, on cite « Cané, ville disparue, même hypothétique » et, dans l'appendice IV, on propose de la placer au Ras el-Kalb (transcrit à tort Ras el-Khalb ou Cap du Chien, par un rapprochement inacceptable, car Cané est le nom d'une ancienne ville du Hadramout qui n'a rien à voir avec l'animal aggrégé. Il y a longtemps que G. Lanberg a proposé d'identifier ce port antique, important pour l'exportation de l'encens, avec El-Mulj-dhaba ou Bir 'A.

du Nord, des renseignements précis sur l'habillement des hommes, le harnachement des montures, les ustensiles de cuisine, la tente et son mobilier. L'exactitude de la transcription des termes arabes a été assurée par M. J. Cantineau.

Dans une analyse du costume, il faut tout d'abord distinguer le vêtement de dessous, qui est naturellement fermé, et le vêtement de dessus plus largement ouvert. C'est très net ici. Le vêtement de dessous est constitué par le *thob* ou chemise et le *serwal* ou caleçon qui est une survivance du costume persan⁽¹⁾ ayant remplacé l'ancien pagne. Le *thob* est répandu dans tout le monde arabe et jusqu'en Afrique centrale; sa particularité est d'être muni de longues manches pendantes.

La robe de dessus, *sâyé*, est entièrement ouverte par devant, ailleurs, on l'appelle *zebout*. On la porte serrée par une ceinture de cuir dite *mehezem*, ailleurs *hazem*. Quelques chefs seulement portent le *damer*, petite veste d'apparat, aux manches fendues vers l'extrémité pour laisser passer les longues manches du *thob*.

La coiffure est du type *keffiyé*, maintenant par le *'agal*; mais le véritable *keffiyé* paraît rare chez les Sha'a, ce qui indique un état peu fortuné, confirmé par le petit nombre de juments que possèdent les chefs.

Pour se protéger du froid ou de la pluie, on use de l'*'aba*, qui prend le nom de *bas* lorsqu'il est fait d'étoffe claire et légère. Par grand froid on adopte la pelisse en peau de mouton ou *farica*.

(1) Le *serwal* est mentionné dans le livre de Ismaël, III, 24, sous la forme *sarbat*.

En réalité, ces tentes n'ont rien de spécial aux nomades et cela se conçoit puisqu'en général ils viennent acheter ces vêtements dans les souqs d'Alep, de Hama ou de Homs. Le harnachement des chevaux est décrit avec un soin particulier par M. de Boucheman. L'illustration bien choisie éclaire les descriptions.

On nous dit que le nomade préfère la jument au cheval par la raison qu'elle hennit moins en présence de l'ennemi. L'explication est intéressante; mais on trouve la même prédilection chez le sédentaire; c'est non seulement que la bête est plus docile, mais encore qu'elle est d'un bon rapport.

R. D.

PERIODIQUES

R. D. BARNETT. — The Nimrud ivories and the Art of the Phoenicians, extrait de *Iraq*, II, p. 179 à 210.

M. R. D. Barnett nous présente, dans un article de la revue *Iraq*, une brève étude sur les ivoires de Nimrud conservés au British Museum; il y aborde les problèmes qui se rattachent à leur origine phénicienne, prouvée pour quelques-uns d'entre eux d'une façon certaine par des signes alphabétiques, comparables à ceux relevés sur les pièces d'Arslan-Tash, ou par le style apparenté à des pièces similaires trouvées sur différents sites de Syrie, dont Samarie. D'où viennent les artistes qui ont établi ces reliefs, où ont-ils travaillé et à quelle date? Telles sont les questions débattues ici.

Il y a lieu de distinguer deux ensembles de monuments :

1° La collection trouvée par Layard, en

1845-1846, dans la région nord-ouest du palais de Nimrud, fortement influencée par l'art égyptien et qui daterait du début du VIII^e siècle au temps d'Assurnasirpal II. L'origine phénicienne de ces objets est appuyée par la présence de caractères phéniciens ou araméens, leur style et les thèmes décoratifs parfois associés au rituel d'Ishtar, comme la « Femme à la fenêtrée ».

2° La collection Loftus, trouvée au Sud-Est du palais et qui est plus importante, bien qu'ayant souffert du feu, se divise en plusieurs groupes. Le premier témoigne d'une influence égyptienne manifeste; tel que le bol à fond supporté par trois nageuses. Un second groupe est constitué par trois intéressantes pyxides, dont l'une porte des caractères phéniciens, et une autre est très proche des ivoires d'Enkom, Enfin, le troisième groupe est caractérisé par la style « Syrien », avec des caractères artistiques tout à fait différents pour le type féminin en particulier (deux petites têtes de femmes, pl. XXV, 2). On peut se demander si ces derniers ivoires subissant plutôt l'influence de la Syrie du Nord, n'auraient pas été établis par des Syriens travaillant en Phénicie. L'auteur tente de le prouver en comparant certains éléments avec des motifs de Carkemish, Zondjirli ou Tell Halaf, et il date cette seconde collection du début du IX^e siècle avant J.-C. On eût aimé, grâce à la reproduction des caractères alphabétiques gravés au revers de certains ivoires, être à même de vérifier les dates proposées.

La deuxième partie de l'étude présente une vue d'ensemble de l'art phénicien et recherche les analogies pouvant exister avec les divinités et les mythes connus

aussi bien par les textes de Ras Shamra, où l'on constate l'absence totale d'éléments égyptiens, que par la théogonie de Philon de Byblos. L'auteur pense retrouver sur une coupe en bronze de Nimrud, les divinités phéniciennes : Ashtart, Baal-Hadad, Anat, Humbaba, et peut-être aussi l'exécution de Mot par Baal. De même un support phénicien en bronze, provenant de Curium, figure les différents épisodes rituels devant l'arbre sacré.

Cet article plein d'intérêt, bien documenté et illustré, fait vivement désirer la publication d'ensemble, annoncée par l'auteur, des ivoires de Nimrud.

C. DE MENTZENFELD.

The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine. V, 1-2. In 4^e de 73 pages et 34 planches. Londres, Humphrey Milford, 1935.

Parmi les intéressantes découvertes signalées dans ce fascicule et abondamment illustrées, signalons les débris fournis par deux citernes romaines à Bent Natiff. Nous y reviendrons.

M. Avi-Yonah publie des pavements en mosaïque, découverts à el-Homman (Beisan). Le plus historique offre d'étroites analogies avec le pavement central de la mosaïque de Qabr-Hiram, rapportée par Renan au Louvre. Tous deux sont du vi^e siècle. A quelques centimètres au-dessous, on a relevé un autre pavement en mosaïque attribué au iv^e siècle.

M. C. N. Johns rend compte des travaux entrepris dans le château médiéval d'Atlit en 1932-1933. On y a dégagé d'importantes écuries. La planche XXVIII

fournit des fragments de céramique peinte musulmane.

M. J. H. Iliffe publie un lot de figurines égyptiennes en bronze trouvées à Ascalon, probablement du iv^e siècle av. J.-C.

R. D.

Orientalistische Literaturzeitung, décembre 1935. — J. Vileucik, *Zur Genesis der arabischen Zweisprachigkeit* (dans l'Asie occidentale moderne où l'auteur propose d'appeler *arabianisch*, le dialecte des nomades (*et-'arab*) et *arabaisch*, le dialecte des sédentaires (*anted-'arab*). — Comptes rendus : A. Godard, *Les bronzes du Luristan* et A. Moortgat, *Bronzegerät aus Luristan* (Fr. Sarre accepte de classer dans cette série l'enseigne du Louvre dont il possède le pendant) — H. Frankfort, *Archaeology and the Sumerian Problem*. (Christian n'accepte pas la thèse de Frankfort, d'après laquelle les Sumeriens seraient déjà maîtres du pays au temps de la civilisation d'el-Obeid, la plus ancienne connue en pays sumérien, il ne leur attribue pas davantage la civilisation d'Uruk (Uruk IV), mais seulement celle de Djemdet-Nasr, où apparaissent l'écriture, le mur à redans, la ziggurat, le temple, les cylindres avec rangées d'animaux. Parmi les nombreuses remarques de détail, signalons : Chr. pense que la robe ou jupon décoré de sortes de mèches est une robe de feuillage et demande qu'on lui montre, quelque part dans le monde, des paysans portant une telle robe en peau. Or, la statue de Eshu II (Parker, *Syria*, 1935, pl. VIII) lève toute hésitation à ce sujet. Chr. doute que la langue des tablettes de Djemdet-Nasr soit le sumérien. Il observe qu'un

certain nombre de signes sumériens sont à lire autrement qu'on l'attendait d'après la forme du signe. Chr. déclare l'avraisemblable que l'époque d'el-Obaid ait connu le cuivre; cela n'a rien d'impossible puisque Suse I est du plein métal. Chr. reconnaît que H. de Genouillac abaisse trop Suse I en le classant avec Ourouk V-VII. On pourrait invoquer aussi la découverte de cuivre à Our par Woolley sous la couche diluviale; mais Christian ne paraît pas admettre la haute époque de cette couche d'argile. Il pense qu'à la haute époque on n'usait pas du cheval, mais de l'onagre. Il écarte que la céramique d'Ourouk (IV) soit un emprunt à l'Anatolie. — J. Lecerf, *Littérature dialectale et renaissance arabe moderne* (R. Paret constate que cet ouvrage est la première tentative importante pour considérer la poésie dialectale du point de vue histoire littéraire. Bonne connaissance du sujet).

Idem, janvier 1930. — D. Künstlinger, *Sūra 95*. — R. Paret, *Zur Technik der Verazählung bei Koranzitaten* (recommande de numérotier les versets d'après la numérotation coranique et d'y ajouter entre parenthèses la numérotation de Flügel). — Comptes rendus: Fr. Blome, *Die Opfermutter in Babylonien und Israel* (G. Furlani s'en tient toujours à l'idée que *ogni sacrificio era un pasto del dio e niente altro che un pasto*, malgré les raisons décisives que Dhorme lui a opposées, *Le sacrifice acadien*, dans *Revue de l'Hist. des Religions*, 1933, I, p. 107-125. Aussi nombre d'objections que le savant recenseur fait à l'ouvrage de Fr. Blome ne pourront pas être tenues en considération par les historiens des reli-

gions aux conceptions moins simplistes). — V. Stegemann, *Beiträge zur Geschichte der Astrologie*, I (Paul Kraus, influence de l'astrologue grec Dorotheos de Sidon sur l'astrologie arabe). — F. Bulvaand, *L'énigme lydienne* (G. Deeters: jeu d'esprit (Denksport) qui n'est pas au courant des derniers travaux). — Julius Lewy, *Die Keilschrifttexte aus Elemanien* (collection de l'Université d'Iéna), (W. Eilers désirerait qu'on abandonnât la copie pure et simple des textes pour une transcription d'après le système proposé par F. Thureau-Dangin). — H. Frankfort, Th. Jacobsen et G. Preusser, *Tell Asmar and Khafaje* (E. Heinrich: le premier site représente l'ancienne Eshnunna. Cette première campagne a renseigné sur l'histoire de la ville depuis la III^e dynastie d'Ur jusqu'à la chute de la dynastie locale par Hammourabi. Le principal dieu d'Eshnunna, Tishpak, est mis en relation avec le Teshup mitannien). — Adolphe Lods, *Les prophètes d'Israël et les débuts du Judaïsme* (Otto Eissfeldt: de beaucoup la meilleure publication française de ce genre). — Fr. Nötscher, *Das Buch Jeremias* (P. Volz). — H. H. Rowley, *Darius the Mede and the Four World Empires in the Book of Daniel* (W. Baumgartner).

Idem, février 1936. — Comptes rendus: L. Mariès, *Hippolyte de Rome*, sur les Bénédiction d'Isaac, de Jacob et de Moïse (K. Mlakar). — W. Caspari, *Lieder und Gottessprüche der Rückwanderer* (Isaïe, XL-LV), (P. Volz n'admet pas la thèse principale, à savoir l'inexistence du Deutéro-Isaïe, mais reconnaît l'importance de l'œuvre à tous égards). — Paul Volz, *Die Eschatologie der jüdischen*

Gemeinde in neutestamentlichen Zeitalter (W. Baumgartner). — F. L. Sikenik, *Ancient Synagogues in Palestine and Greece* (C. Walzinger).

R. D.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Iahdunim, roi de Hana. — Sous ce titre, M. Thureau-Dangin a publié *Revue d'Assyrie*, XXXIII, 1936, p. 40-54, l'importante inscription assyrienne que M. Parrot a découverte en fouillant le palais de Mari, sur le site arrial de Tell Hariri. Le texte est gravé sur la tête d'un énorme clou en terre cuite ; il est de peu antérieur à Hammourabi.

Le roi, qui se vante d'avoir maîtrisé sept rois ennemis grâce au secours du dieu Dagon, prend les titres de « roi de Mari, de Tuttal (III) et du pays de Hana ». Le savant éditeur incline à écarter l'identification, généralement admise, de Hana avec la moderne 'Amî, au aval du Mari.

Iahdunim expose qu'il a supprimé les corbeaux, qui allaient puiser l'eau à l'Euphrate, grâce aux canaux qu'il fit creuser. Il construisait les murailles de Mari et de Tirqa (actuellement 'Asharah), et aussi la ville de Dûr-Iahdunim.

La troisième campagne de la mission Parrot à Mari vient de s'achever ; on a retiré cette année du palais plus de 12 000 tablettes, dont une correspondance royale de l'époque d'Hammourabi.

R. D.

Avaris, Pi-Ramsés, Tanis. — M. R. Weill a consacré un assez long article : *The problem of the site of Avaris* dans *the Journal of Egyptian archaeology*, XI

(1935), 10-26, à discuter les différentes solutions données à ce problème, ainsi qu'au problème tout aussi difficile de Pi-Ramsés. Lorsque j'ai repris les fouilles de Tanis, en 1929, j'ai indiqué comme une hypothèse très vraisemblable que ces deux cités illustres du Delta oriental et Tanis, aujourd'hui Sâh el Hagar n'en faisaient qu'une. Cette hypothèse n'a cessé de se fortifier au cours des fouilles. Nous n'avons jamais rien trouvé qui y contredise. En 1933, M. Gardner a accepté l'identification des trois cités, mais l'opinion n'est pas encore unanime, M. Weill admet le second point : Pi-Ramsés = Tanis, mais il considère Avaris comme une ville distincte, non seulement parce que nos arguments ne l'ont pas convaincu, mais parce qu'il croit apporter une preuve du contraire. Cet argument décisif, il le tire d'un bas-relief du temple de Ptah à Memphis daté de Ramsès II (Mancini, *Monumenti diversi*, pl. 31), où l'on voit quatorze localités représentées par autant de personnages. Selon M. Weill, le troisième de ces personnages s'appelle Tanis et le quatrième Avaris. Ce n'est pas sans surprise que j'ai lu que M. Weill traduisait par Tanis l'expression égyptienne *št d'*, le champ de Djâ, qui désigne une contrée et non une ville. En fait la ville de Tanis, en égyptien *d'nt*, en copte Djâni, est contenue dans le *št d'*. Lorsque on a voulu sous la XXI^e dynastie substituer un nom nouveau aux anciens noms d'Avaris et de Pi-Ramsés, on est parti du mot *d'* auquel on a ajouté le suffixe *n*, qui a un sens géographique et la désinence féminine *t*. Une fois le nom de *D'nt* répandu, beaucoup plus tard, le nom de la contrée devant dans le langage courant *št d'nt*

tandis que, dans les temples, on conservait la forme ancienne *sēt d'*.

L'existence d'Avaris est attestée dès le temps des Hyksos et du roi Nebesi : le récit peut-être aux Hyksos, mais de ce que Manéthon dit que la ville est consacrée à Typhon, c'est-à-dire à Seth, on peut tirer la conséquence que la ville est aussi ancienne que le dieu. C'est l'une des caractéristiques de l'Égypte pharaonique, sur laquelle K. Sethe insiste avec beaucoup de force dans les premières pages de sa *Urgeschichte*, que l'attachement des Égyptiens à leurs dieux locaux et des dieux eux-mêmes aux localités où ils se sont fixés dès l'origine. Sous la XIX^e dynastie, vers 1300, Ramsès II voulant résider hors de Thèbes, plus près de l'Asie, choisit l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Sîn el Hagar. Ce n'était pas un désert. Un grand temple s'y trouvait dont les architectes de Ramsès tirèrent soigneusement les matériaux qui pouvaient encore servir, obélisques, colonnes palmyformes dans le style de l'Ancien Empire, architraves, statues, bas-reliefs. Ils effacèrent les inscriptions, laissant subsister çà et là quelques signes ou quelques mots et habillèrent ces vieilles pierres d'inscriptions nouvelles. Comment s'appelait cette ville qui remontait au moins à l'époque de Cheops ? Sur les inscriptions et sur les bas-reliefs de Ramsès, le dieu Seth est nommé et représenté bien plus souvent que n'importe quel autre dieu, sur des colonnes, sur des architraves, sur des piliers et des stèles. En vertu du principe dont nous venons de parler, nous expliquerons cette fréquence en disant que la nouvelle résidence s'élevait sur un terrain consacré à Seth. Le nom du dieu est suivi de ses épithètes ordinaires : fils

de Nout, tout-puissant, maître du ciel. On dit aussi Seth de Ramsès, par abréviation de Seth de [la demeure de] Ramsès. Sans doute on ne lit sur aucun monument de Ramsès II : Seth, seigneur d'Avaris, car Ramsès reconstruisant la cité détruite lui a donné un autre nom, Pi-Ramsès. C'est ce nom, amputé du premier élément qu'il préfère ajouter aux noms des dieux protecteurs de la résidence.

Mais je ne saurais trop insister sur le fait que Seth est représenté à Pi-Ramsès tantôt sous la forme classique d'un homme à tête de lévrier, tantôt sous la forme d'un homme robuste, coiffé et équipé comme un guerrier syrien, semblable au Mikal de Beisan et au Baal Sapouna. Seth n'est pas seul dans la résidence de Ramsès où l'on rend, en outre, un culte à la déesse cananéenne Anis, la parèdre de Mikal à Beisan, à Aslarté, au dieu horite Houroun. Ramsès qui prétendait descendre du dieu Seth en personne, fils et petit-fils de deux grands-prêtres de Seth, continue sur ce point la tradition des Hyksos.

On sait par les textes que Merenptah a conservé la résidence de son père. Les œuvres originales de son règne ne sont pas très nombreuses. Il a surtout fait graver ses noms sur des monuments anciens de l'époque d'Avaris ou même du règne de Ramsès II. Il est lui aussi un adorateur de Seth, mais il ne l'appelle plus Seth de Ramsès. Il revient à l'ancienne formule : Seth, seigneur d'Avaris, ou bien il donne au dieu un titre nouveau : Seth de Merenptah que nous expliquons, comme nous avons expliqué Seth de Ramsès, par abréviation de Seth de [la demeure de] Merenptah. Il se peut que Merenptah ait débaptisé Pi-Ramsès, ce

que fera plus tard Ramsès III, pour lui donner son nom, ou qu'il se soit contenté de bâtir dans la vaste enceinte un édifice appelé Pi-Mersaptah. Quoi qu'il en soit, Seth maître d'Avaris, Seth de Ramsès, Seth de Meronptah, sont bien trois noms d'un même dieu dans une même place.

Ramsès III résida souvent à Pi-Ramsès. Nous avons trouvé deux statues qui le représentent. C'est là qu'il devait se réunir, au moment de célébrer son jubilé, les officiers et les prêtres venus avec les barques sacrées et les images divines de toutes les villes d'Égypte.

Ses successeurs semblent avoir abandonné la rive droite du Nord. Ils se laissèrent de plus en plus dominer par les grands prêtres d'Amon qui préparèrent une revanche définitive contre le vieil ennemi, le dieu Seth. Josèphe cite dans le *Contre Apion* un long passage de Manéthon, racontant qu'un roi Aménophis, postérieur à Sethos-Ramsès, frère d'Harpôsis (Ramsès III) entreprit contre les bélihiens, qu'il appelle les Impurs, retranchés à Avaris, une guerre qui dura treize ans et se termina par l'extermination complète des assiégés. Or, nous consultons maintenant à Tanis, dans toute l'étendue du champ de fouilles, que l'œuvre monumentale de Ramsès II a été renversée de fond en comble avant l'avènement de la XXI^e dynastie, que le nom de Seth a été à la même époque martelé ou dissimulé, qu'il n'est plus question de lui dans la ville qui s'appellera Tanis et sera l'œuvre des XXI^e et XXII^e dynasties. Ces grands changements forment le meilleur des commentaires à un texte fameux que les historiens, faute de l'expliquer, avaient relegué parmi les fables,

Ils ajoutent aussi une nouvelle preuve de l'identité d'Avaris et de Tanis, mais il ne faut pas oublier que ces noms et celui de Pi-Ramsès identiques dans l'espace ne le sont pas dans le temps. La ville ancienne, depuis les origines jusqu'à la XIX^e dynastie, s'est appelée Avaris. Puis Ramsès a construit Pi-Ramsès sur l'emplacement de la vieille ville. La résidence détruite à son tour, en l'honneur de Seth, les rois sautes et babastites ont reconstruit une ville qu'ils appelaient Tanis. Seuls les chroniqueurs emploieront le nom d'Avaris en racontant l'invasion des Hyksos, les méfaits et le châtiment des Impurs.

Quant au nom de Pi-Ramsès, il s'est maintenu grâce à Amon, le vainqueur de Seth, qui avait sous Ramsès II une chapelle dans Pi-Ramsès et garde encore à la basse époque le titre : Amon de Ramsès dans Pi-Ramsès.

J'espère avoir convaincu ceux qui ont bien voulu lire jusqu'au bout ce résumé de nos sept campagnes de fouilles. A ceux qui resteraient sceptiques je demanderais toutefois quel nom ils donnent à cette vieille ville dont les morceaux ont servi à Ramsès pour bâtir sa résidence et quelle place ils assignent à Avaris, car nous demeurons en tête à tête avec une ville sans nom et une ville sans place.

P. DE MOUTRI

À propos de la statuette de Sanouarit-Ankh. — L'éminent égyptologue américain, M. J. H. Breasted, qui vient d'être enlevé à la science, avait dans le précédent numéro de *Syria* (p. 318-320), consacré une note à la statuette d'un égyptien nommé Sanouarit-Ankh, trouvée à Ras Shamra et publiée dans *Syria*, XV,

pl. XIX et p. 131-133. W. Breasted à qui l'on doit les *Ancient Records*, livre de chevet de tous les historiens de l'ancien Orient, le papyrus chirurgical Smith et plus récemment la monumentale publication de Medinet-Habou, qui fera époque dans l'histoire de l'égyptologie, s'est toujours intéressé, comme le prouvent maints articles et la publication de Medinet-Habou, aux rapports de l'Égypte avec l'Asie. Le petit monument de Ras Shamra ne lui avait pas échappé. On voudra bien considérer les lignes suivantes comme un hommage à la mémoire du regretté savant.

L'inscription de cinq lignes verticales gravée sur le pilier dorsal présente en haut et à gauche une lacune, d'un cadent et demi, que j'avais comblée en m'inspirant de formules connues et du parallélisme si fréquent dans les textes hétéroclites : *mā'ib n nsw m ad(i) hr r.f. irj hrw m šhrj hr* « qui remplit le cœur du roi par les hommages qui lui sont adressés, qui fait [entendre] la voix dans la grande salle d'Ihorus ». Toute restitution est un peu hasardeuse. Celle qu'on

vient de lire donne un sens raisonnable, mais banal. Celle de M. Breasted est infiniment plus séduisante. Au lieu de *irj hrw* il restitue *m hrw* et réduit les deux phrases en une seule : « who satisfies the king as his deputy [in kha]ru and in the royal cabinet. » Je m'y serais collé volontiers si l'on avait constaté dans un texte du Moyen Empire l'existence du mot *hrw* qui désigne les pays au delà de Zafou (isthme de Suez) dans les textes du Nouvel Empire. Les plus anciens exemples cités sous ce mot, dans le Dictionnaire de M. Gaullier, ne datent que de la XVIII^e dynastie. Je ne l'ai jamais rencontré ni dans l'histoire de Sinouhi, ni dans les papyrus du Musée de l'Ermitage, ni dans aucun texte relatif à la Syrie des XII^e ou XIII^e dynasties. Je n'oserais donc pas l'introduire dans une restitution.

Le nom de Sankousrit-Ankh est assez commun à cette époque et les noms de ses proches n'ont eux-mêmes rien de rare. Une stèle de Florence fait connaître une famille où se trouvent des noms presque semblables :

Florence

Le chef de famille : *wārs nh*
La mère : *Teti*
La femme : *Hntā*, fille de Tiy.
La fille : *Satamon*

Il serait déjà très hardi d'expliquer *Wārs nh* comme une abréviation de *Sanwārt-nh*, mais il est complètement impossible d'identifier la dame *Hntā*, fille de Tiy, avec *Hantān*, fille de Prt. Le premier nom signifie « sa maîtresse ». C'est l'abréviation d'une phrase nomi-

Ras Shamra.

wārt sn-nh (à lire *sanwārt-nh*)
Teti
Hantān, fille de Prt
Satamon

nale : La déesse X est sa maîtresse. Le deuxième est un pluriel. Chacune de ces dames a une mère différente. Malgré les apparences, bien qu'ils aient eu des titres presque semblables, le personnage de Ras Shamra et celui de Florence sont deux personnages différents. P. M.

James Henry Breasted. — L'éminent égyptologue et directeur de l'Oriental Institute de l'Université de Chicago est décédé à l'âge de 70 ans, le 2 décembre 1935, à New-York, au retour d'un voyage qui l'avait conduit au Congrès des Orientalistes à Rome, et de là en Orient.

Ses *Ancient Records of Egypt* en cinq volumes sont une œuvre monumentale et son *Histoire d'Égypte*, une œuvre précise et claire. Mais à côté de ses publications, son admirable activité s'est exercée dans l'organisation et le développement de l'Oriental Institute de Chicago, créé au printemps 1919, grâce à la générosité de M. John D. Rockefeller junior.

Breasted donna tous ses soins à l'organisation de fouilles et de relevés en Égypte, notamment à Saqqarah, à Abydos et à Louxor; mais il n'eut garde d'oublier en Asie ce qu'il avait défini comme le « croissant fertile » : Megiddo en Palestine, Ribaniéh, près d'Antioche, Khorsabad, Tell Asmar et Khafadjé deux sites voisins à l'est de Bagdad. L'Oriental Institute organisa encore la mission d'Alshar en Anatolie, dans la boucle de l'Halys, et la mission de Persépolis. Un groupe de nombreux savants et techniciens pour mener cette vaste exploration et pour en assurer les publications.

Breasted avait apporté sa collaboration à Syria dans des conditions qui méritent d'être rappelées. De passage à Bagdad, en avril 1920, il apprit la découverte de peintures par les officiers de l'armée anglaise qui campaient sur le site de Salhiyé — qu'on n'avait pas encore identifié avec Doura-Europos. Il s'y rendit en hâte, n'eut qu'une journée pour étudier les peintures du temple des dieux palmyréniens, mais cela lui suffit, avec ses colla-

borateurs, pour faire d'excellentes photographies en couleur dont il voulut bien donner la primeur à Syria⁽¹⁾, en demandant à M. Franz Cumont d'y joindre une note⁽²⁾. Deux ans après, il n'hésite pas à autoriser l'Académie des inscriptions, qui y délègue M. Cumont, à tenter, avec le concours des troupes françaises, une reprise des fouilles.

Nous saluons la mémoire d'un savant qui gardera dans l'orientalisme une place éminente et bien à part.

R. D.

Paul François et André Bianquis. — La Mission archéologique de Mari vient de perdre tragiquement, le 3 avril 1936, deux de ses membres les plus dévoués. Alors qu'ils regagnaient Alep, à la fin de la 3^e campagne de fouilles à Tell Hariri, MM. Paul François et André Bianquis, se sont tués dans un accident d'auto.

Paul François, élève de l'École des Beaux-Arts, avait été attaché à notre Mission en décembre 1933. Il était chargé des relevés architecturaux et des dessins d'objets. Magnifiquement doué, il allait rapidement s'adapter à la vie et au travail du chantier. Les circonstances le favorisaient d'ailleurs, dès ses débuts dans l'archéologie militante, puisque la découverte du Temple d'Ishtar, avec sa documentation sculpturale exceptionnelle, puis en 1935, celle du Palais, lui permettaient d'entrer en contact avec un art et une architecture si développés et si parfaits que cela l'avait décidé à consacrer à la Mission toutes les plus belles années de sa jeunesse ardente.

⁽¹⁾ Syria, III (1932) p. 177-206 avec 18 planches, dont 4 en couleurs.

⁽²⁾ Ibid., p. 206-212 et 2 planches.

André Bianquis était plus ancien d'un an à la Mission. Il avait débuté à Tello en novembre 1932. Immédiatement, il avait vibré pour la recherche archéologique. Chargé spécialement du travail photographique, il participait très largement à la vie du chantier, où nous lui réservions toujours les dégagements minutieux des objets fragiles. Au printemps 1933, il prenait part aux débuts de l'exploration de Larsa. En décembre 1933, il menait à bien un déménagement sommaire de Larsa à Abou-Kémal, prélude à la découverte de Mari à Tell Hariri. Il avait participé, chaque année avec un entrain accru, aux campagnes successives à Mari et était décidé à poursuivre le travail aussi longtemps que la Mission existerait.

Paul François et André Bianquis, avec des tempéraments divers, se sont donnés tous deux avec enthousiasme à l'archéologie. Ils contribuaient à constituer l'un et l'autre, cet esprit d'équipe et d'une équipe singulièrement homogène et unie. Ils disparaissent en pleine jeunesse, mais leur souvenir demeurera au milieu de nous. Leur œuvre inachevée nous fait comprendre, dès à présent, tout ce que nous leur devons et tout ce que nous avons perdu.

ANDRÉ PARNOT.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je n'ai pas l'habitude de répondre aux comptes rendus de mes ouvrages. Du fait qu'un auteur soumet son livre au jugement d'un autre, il s'enlève par là même, à mon avis, tout droit de réplique. Mais le compte rendu que M. Henri

Seyrig a donné de mon livre, *La Religion des Palmyréniens*, dans *Syria* (1935, p. 392-402) est rédigé sur un tel ton et contient de telles inexactitudes que je suis obligé de vous demander de bien vouloir publier dans le prochain numéro de *Syria*, la réponse suivante :

Je m'étonne d'abord que M. Seyrig ait attendu jusqu'en janvier 1936 pour rendre compte d'un ouvrage paru en 1931, et qu'il reconnaisse lui-même (*Syria*, 1935, p. 115, col. 2) avoir reçu en janvier 1932. En un domaine aussi mouvant que l'orientalisme, un délai aussi long donne évidemment la partie belle au critique ; elle la donne d'autant plus en l'occurrence que, depuis 1931, les découvertes se sont multipliées à Palmyre et que le matériel dont je disposais en 1931, non seulement s'est accru depuis, mais a été soumis à un examen approfondi.

M. Seyrig reproche en premier lieu à mon livre d'avoir été *inopportun*. Un an avant la parution de mon livre, M. Seyrig écrivait (*Syria*, 1929, p. 343, l'article a été publié en 1930) quelques lignes sur un problème central du panthéon palmyrénien ; il les a d'ailleurs désavouées ultérieurement (*Syria*, 1935, p. 116), mais il suffit de les relire pour voir quelle était alors la connaissance qu'on avait du panthéon palmyrénien.

M. Seyrig estime ensuite que mon livre repose sur une documentation incomplète et inexacte. Il ajoute cinq ou six livres à ma bibliographie, l'un — et il fait porter sur ce point tout l'effort de son érudition et de son ironie — il me reproche de n'avoir pas eu une connaissance intime, de première main, des monuments figurés que je commentais.

C'est vrai parfois. Encore conviendra-t-

il de ne pas exagérer. Pendant une demi-page (p. 396), il me fait grief d'avoir dit dans un article de la *Revue des Études Sémitiques*, d'ailleurs, et non pas dans ma *Religion des Palmyréniens* que la mention de Bel s'accompagnait, sur deux tessères différentes, de la représentation d'un « buste radié » ; or, dans l'un des deux cas, il s'agit d'un disque solaire entouré de ses rayons et non d'un buste radié. M. Henri Seyrig trouve de telles méprises, fâcheuses assurément, mais d'une portée limitée, « cocasses » et « stupéfiantes » (sic) ; je vois mal en quoi mon argumentation en faveur du caractère solaire de Bel s'en trouve affectée sensiblement. Je note en tout cas, puisque ce point est en jeu, que M. Seyrig, qui affirmait jadis (*Syria*, 1933, p. 243) que les partisans de cette opinion « ne pourraient invoquer que le témoignage d'une seule tessère », doit reconnaître aujourd'hui (*Syria*, 1935, p. 401, qu'il en existe au moins deux : ma documentation archéologique n'est donc pas seule à présenter des lacunes.

Mais je reconnais bien volontiers que, travailleur indépendant, tenu à l'écart des fouilles et des missions archéologiques, j'ai dû me fier souvent à des documents livresques. Reste à savoir si, des quelques omissions ou erreurs d'interprétation réunies par le recenseur avec autant d'acribie que d'acrimonie, il résulte que mes conclusions soient ébranlées. L'ornementation funéraire, confiée à des artistes d'inspiration hellénistique, traduit surtout des croyances communes à tout le monde syrien ; or, j'ai voulu dégager le véritable visage de la religion palmyrénienne. Pour cette tâche, il n'est qu'une ressource sûre : les textes.

Sur ce point capital, M. Seyrig glisse. Il n'a pu découvrir, en réalité, dans mon livre qu'une seule omission (p. 395), qui tient à ce que les *Inscriptions palmyréniennes* de J. Gauthier, publiées en 1929, me sont parvenues seulement pendant la correction des épreuves. Sur les centaines de textes épigraphiques que j'ai cités et qui forment l'ossature de mon ouvrage, il ne fait que quelques brèves remarques, à propos de divergences d'interprétation (p. 398 et 399).

Je dois d'ailleurs prévenir le lecteur que M. Seyrig m'accuse d'une série de fautes imaginaires. J'aurais « oublié » (*Syria*, p. 398 et aussi p. 395, un texte grec relatif à Malakbel et au Gad Taymay : en réalité, je l'ai cité et discuté (*Religion*, p. 39, n° 1). Il m'accuse encore d'avoir traduit la formule 'Q N B L, etc., à la page 53 par « fais s'asseoir à ton autel » et à la page 110 par « sois propice » : or, la référence à la page 110 est fautive. Il allègue que j'aurais « attribué au mois de juillet... un rituel pourtant exactement daté du 6 avril » : or, il s'agit d'un texte très mutilé, particulièrement difficile dans le texte reçu lors de la rédaction de mon ouvrage, et ce n'est qu'à l'aide d'une conjecture très aventureuse que M. Seyrig a pu tenter d'établir un rapprochement entre la date de l'inscription et celle de la fête qui y est mentionnée (voir *Syria*, 1933, p. 277 et 278). Mon recenseur me reproche de n'avoir pas vu que le mot *līmā*, gravé sur une tessère devait se traduire par Lishamash (nom propre) et non par « A Shumash » : or, j'ai discuté l'une et l'autre traduction (*Religion*, p. 94, n° 2) et me suis donc prononcé en connaissance de cause. Enfin, M. Seyrig m'admoneste (*Syria*, 1933, p. 399, de

n'avoir pas au moins mentionné l'inscription de Manaval, Benefai et Bebellahamon: il est sans doute fâcheux qu'ayant mis quatre ans à recenser mon ouvrage, M. Seyrig l'ait si mal lu; la citation réclamée avec tant d'insistance se trouve à la page 68, note 3, de mon livre.

J'en passe et arrête là cette énumération fastidieuse. On s'attendrait sans doute à ce que M. Seyrig, après une critique, dont les fautes mêmes marquent la partialité, exposât que les thèses que j'établis sur un fondement branlant sont tombées d'elles-mêmes au fur et à mesure que les fouilles entreprises à Palmyre — et dont je n'ai connu que les tout premiers résultats — révélaient des centaines de nouveaux textes. Point. Il tourne court. Il se refuse à discuter les opinions qui peuvent être fondées sur une documentation de cette espèce.

Pourquoi une telle attitude? Tout d'abord parce que les erreurs matérielles que M. Seyrig a pu déceler dans mon livre n'influent guère sur mon argumentation, qui repose essentiellement sur des textes: il suffit de voir, à la fin de l'article de M. Seyrig, à quel apriorisme tranchant il doit avoir recours pour s'en débarrasser. En second lieu, parce que le simple rappel des thèses soutenues par moi suffirait à montrer que, dans ses articles publiés postérieurement à mon livre, M. Seyrig s'est, sur beaucoup de points, rangé à mon avis.

Je n'insisterai pas davantage sur cette question de priorité. Je me suis exprimé là-dessus avec netteté dans la *Revue des Études Sémitiques* (1934, n° 3-4, p. 17 et suiv.). Que le lecteur s'y reporte; qu'il lise ensuite les explications embarrassées de M. Seyrig (*Syria*, 1935, p. 115 et

suiv.), il comprendra mieux alors l'esprit de dénigrement systématique qui anime le compte rendu de mon livre.

Il me reste à signaler la discussion que, par acception, M. Seyrig a consacrée à ma théorie sur le caractère solaire de Bel. Cette théorie est d'ailleurs beaucoup plus nuancée qu'il ne l'indique et si j'ai dit que Bel était *essentiellement* un dieu solaire, c'était en m'opposant à la théorie de Fr. Hommel, qui identifiait Bel à la Lune (*Religion*, p. 55 et 56 et aussi p. 81). On notera ensuite que M. Seyrig, repoussant des raisons positives, formelles, fournies par les *clans* palmyréniens (on sait l'importance des clans dans les religions sémitiques, et en particulier à Palmyre, et que leur rôle est conservateur, non novateur) s'appuie sur une augmentation purement négative, que d'ailleurs, j'ai déjà contestée (*Rev. des Ét. Sémit.*, 1934, n° 3-4, p. 14 à 16). Enfin, M. Seyrig termine par cette phrase curieuse: « Peut-être un jour un monument indiscutable donnera-t-il raison à M. Février; il ne donnera pas raison à ses arguments. » Voilà qui, dans la bouche du directeur du service des antiquités en Syrie, ressemble fort à un *aveu* Vanilleux agréer, etc.,

Le 31 janvier 1936.

JAMES G. FÉVRIER

M. Henri Seyrig répond.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la réponse de M. Février, et vous remercie également de bien vouloir insérer les lignes suivantes, que je fais aussi brèves que possible. Au risque de paraître embarrassé à mon contradic-

leur, je bornerai mes remarques à ses objections matérielles.

Pour ce qui est de la tessère de Bêl, j'ai critiqué la méprise de M. Février, mais je critique davantage aujourd'hui l'association avec laquelle il nomme « disque solaire » un astre banal, et en tire de vastes conclusions. Et si j'ai parlé jadis d'une seule effigie radiée de Bêl, c'est qu'il n'y en avait alors qu'une seule : M. Février oublie que c'est moi qui lui ai signalé dans mon compte rendu la seconde, à peine découverte.

Dans la foule des erreurs que j'ai relevées, M. Février prévient le lecteur qu'il y a des fautes imaginaires, et en réfute cinq. Or, voici ce qui en est : 1° (*inscription de Malakbêt et de Gad Talmi*) : M. Février cherche à égayer le lecteur en tronquant mon texte ; j'ai dit et je maintiens qu'il a oublié cette inscription là où elle devait le mettre sur la piste correcte ; 2° (*formule 'GN BL*) : j'ai dit que cette formule était traduite de deux façons contradictoires aux pages 53 et 110. M. Février, profitant d'une faute d'impression (110 pour 101), fait naître dans l'esprit du lecteur une équivoque sur la matérialité de son erreur, erreur attestée du reste par mes autres références, qu'il se garde de citer ; 3° (*Texte sur la fête de Baalshamin*) : M. Février a pu, en effet, ne pas connaître la lecture que j'ai donnée de ce texte, en 1931 ; 4° (*tessère de Lushamsh*) : M. Février veut faire croire que je nie qu'il ait discuté ce texte ; mais, ce que je nie, c'est au contraire qu'il se soit, comme il dit, *prononcé en connaissance de cause*, car son parti lémoigne d'une parfaite ignorance des

tessères ; 5° (*dedicace de Sarinzegetuza*) : ce texte est enfoui dans une note, en effet, où il m'a échappé ; mais comment l'y trouver, alors qu'aucun des trois dieux qu'il mentionne ne figure à l'index ? Et à quoi bon un tel index ?

Voilà donc les cinq points sur lesquels M. Février choisit de se défendre. Quand je dis qu'il ignore totalement les monuments figurés, que ce soit de première ou de seconde main, et même ceux de Paris, il répond que c'est vrai parfois, et que cela n'a entraîné que quelques omissions ou erreurs d'interprétation. Et quand je dis qu'un livre écrit de la sorte me paraît stupéfiant, c'est ma stupeur qui le stupéfie. Mais il se plaint que je n'aie pas discuté les conclusions de son enquête, dont la valeur lui semble prouvée par le fait que j'en aurais constamment les principaux résultats. Je dois laisser le soin de scruter ces problèmes aux lecteurs qui s'y intéresseront.

Si j'ai attendu quatre ans pour parler de la *Religion des Palmyréniens*, ce n'est pas par malice. Dans l'automne de 1931, j'appris la prochaine parution de cet ouvrage, et vous demandai par avance à en rendre compte dans *Syria*. En janvier 1932, je lus le livre, et renonçai à en rien dire. En 1935, M. Février insinua que je le plagiais, et me contraignit de dire le cas que j'en faisais. Voilà toute ma machination, et ici encore, le lecteur jugera si j'ai critiqué le livre en m'appuyant sur des faits nouveaux, ou simplement sur son contenu.

Veuillez agréer, etc.

Le 9 mars 1936.

HENRI SEYRIG

Le Gérant : PAUL GEUTHNER

HYMNE PHENICIEN AU DIEU NIKAL ET AUX DEESSES KOŠAROT PROVENANT DE RAS-SHAMRA

PAR

CH. VIROLLEAUD

La tablette qui est reproduite ci-après, pl. XXV, et qui mesure 12 x 8, provient des fouilles de 1933. Nous la désignerons en abrégé, par les lettres Nk, initiales des noms *Nkt* et *Krt*, qui sont ceux des personnages invoqués à la première ligne de chacune des deux parties dont se compose ce très difficile poème.

La pale même dont la tablette est faite est beaucoup moins fine que celle des grands textes de RS, l'écriture est lourde et irrégulière, et les traits de séparation entre les mots sont très disséminés.

Au point de vue graphique, on remarquera que *g* est constamment (II, 3, 7, 28 et 30) noté par *γ* (voir *Syria*, XV, 130 et XVI, 184) et que *s* présente généralement l'aspect qu'il a, d'ordinaire, dans les fragments RS 1028.

En outre, — phénomènes graphiques seulement, ou bien phonétiques ? — *t* est remplacé, dans les deux passages où *τ* se rencontre (II, 21 et 44) par *z*, et, d'autre part, *dped* est écrit *i²ped*, l. 45¹⁰.

Littérairement, Nk rappelle surtout le *Poème des deux quacieur* SS¹¹, mais on y trouve aussi, en et la, des locutions qui figurent dans les poèmes mythologiques, notamment dans II AB et II *Danel*.

¹⁰ Ces faits ont été signalés déjà dans *Syria*, XV, 82.

PREMIERE PARTIE (ll. 1-39).

1-5^a. — Prélude

(1) <i>nlr Nkl m nlf[d]</i>	(1) Je chante Nikal et je glorifie
(2) <i>Hrbh nkh qz</i>	(2) Harhab, le roi de l'élo,
<i>Hrbh m(3)tk n(z)gzt</i>	Harhab, le roi de...
<i>b sy [] Spš</i>	Par le ... du soleil,
(4) <i>Yrh yskh,</i>	(4) le dieu-lune
<i>gh[hq(š)...]</i>	il em[brasse (...)]
(5) <i>ltd b'(š) [] h(š) [š]</i>	(5) Elle enfante

4 — *nlr* est en partie effacé, mais la lecture est assurée par comparaison avec l. 10 — Sur *sy* « clauder » de *sy*, voir IV AB 7 26 et ci-après 336^a *mlrm*.

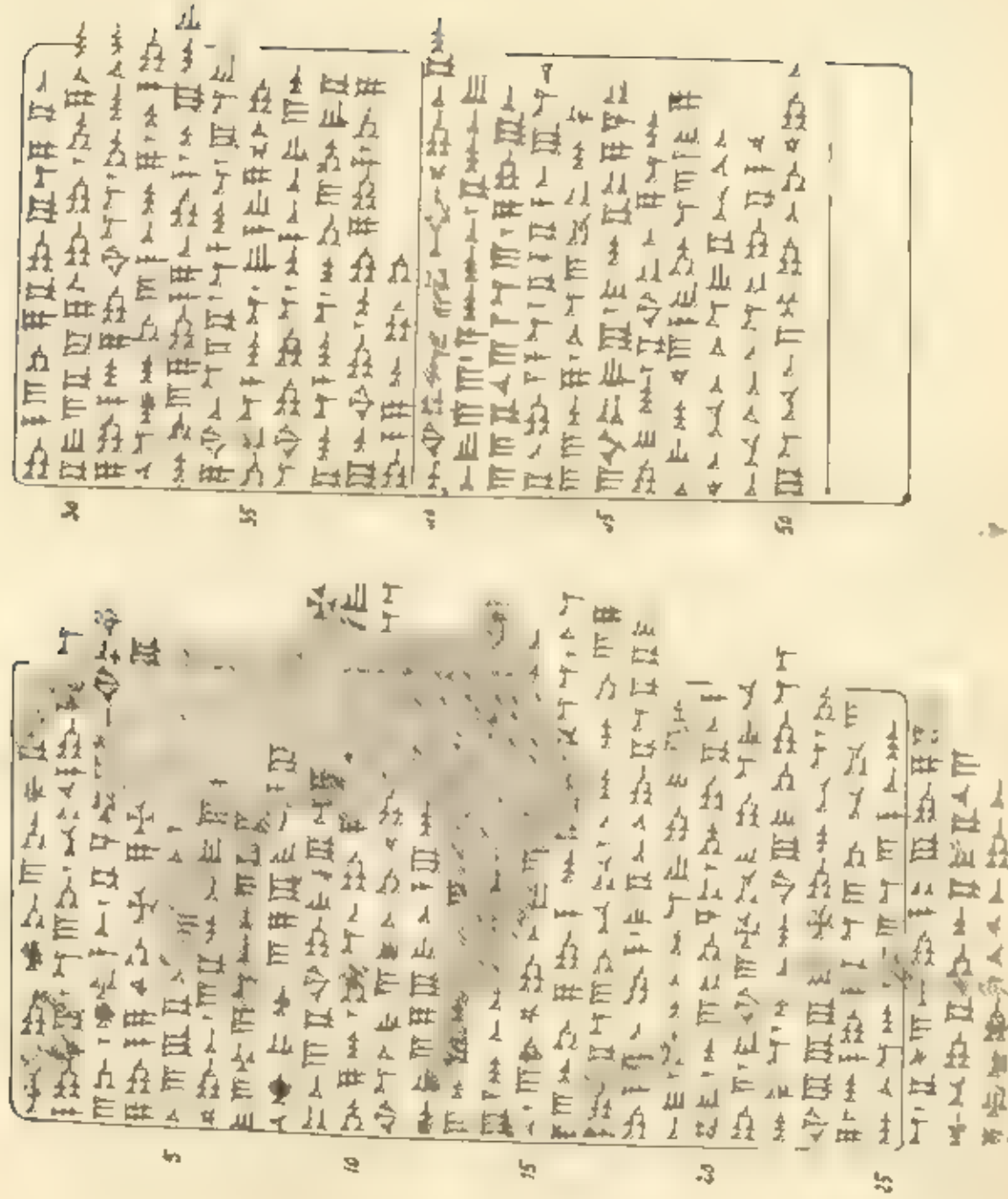
Le nom de *Nkl* se retrouvera aux ll. 17, 32-33, 47^a. Il se rencontre peut-être, également, à la l. 26 (*l nkl ...*) de RS 1929, n. 3, texte où sont mentionnés aussi *Yrh* (l. 1), *Špš* (13, 47, 53) et la néoménie, *ym hdd*, l. 48.

Il est facile d'illustrer, dans la suite, au père le *Nikal* (*nlr* 19, 20 et 27 ou *adph* 31) « sa mer » (*nkh* 14) « son frère » (*hkh* 31), à sa sœur (ou ses sœurs) *aut* (l. 36) et à son ami (*dJ* 23). D'après l. 27, le père de *Nikal* serait *haal*, et un *h't*, mais les noms de la mère, la frère et des autres parents ne sont pas connus. Enfin, d'après l. 32, *Nikal* était le gendre (*hth*) du dieu-lune *Yarēah*.

Un nom tel que *Nkl* peut être parfaitement sémitique, mais nous ne saurions dire ce qu'il signifie au juste. Il est, en tout cas, identique à celui de la 3^e des quatre divinités qui sont invoquées dans les inscriptions de Netrab près Alep¹, les deux premières étant la lune (𐎎𐎗) et le soleil (𐎎𐎗𐎗), et la quatrième 𐎎𐎗𐎗.

On admet généralement que *Nkl* de Netrab est identique à *Nin lal*, déesse sumérienne, épouse de *Sin*, qui est le dieu-lune, et c'est pourquoi on voca-

¹ Voir, par ex., COOK, *NSI*, p. 186 et suiv.



hse Nikal. Si *Nkl* de RS a la même origine, il aurait donc changé de sexe en passant de Mésopotamie en Canaan, et peut-être *Nkl* le Nerrab a-t-il fait de même, car rien n'indique, en somme, que *Nkl* de Nerrab était une déesse. Les changements de sexe sont d'ailleurs assez fréquents : on le sait, il suffira de rappeler que *Nys*, le soleil, est femme dans la mythologie de RS, et que le Sin mésopotamien se rencontre, dans la légende de Keret, sous la forme *Sr* pour désigner la femme de Terah, d'où le la nom *na*. *Sr* ayant comme doublet *Nkr*, qui nous paraît représenter Ninistal elle-même.

*sr' d[*d*]*, restitution fondée sur l'association fréquente des deux verbes *sr* et *bd*, voir ci-après, II 37-38, *sr' bd' sr* et II *Danel* 6, *sr' p[*d*] sr' q[*s*]* ; comparer aussi le passage inédit que nous avons cité déjà *Syria* MV 141 a 1, et qu'il convient de lire ainsi :

*qm' ybl' sr' y[*r*] mltm' bd' n'm*

« Il se leva pour jouer et chanter, en s'accompagnant de cymbales au luthre (?) agréable ⁽¹⁾. »

bd paraît être un simple synonyme de *sr*, comme en heb. *zmr* ⁽²⁾. Nous avons traduit, faute de terme plus adéquat, par « je glorifie » ; mais il s'agit exactement, d'une louange psalmique ou chantée, avec accompagnement de quelque instrument, tel que les cymbales.

2.3* Le nom de *Hkb* qui figure deux fois ici et qui se retrouve deux autres fois plus loin (17 et 23) n'est nulle part parfaitement lisible, d'autant plus pour ce qui concerne les deux dernières lettres. Et surtout la dernière lettre qui pourrait être *d*, au lieu de *b*.

Le personnage porte deux qualificatifs parallèles *mlk' q[*s*]* (aussi II 17 et 23 et *mlk' t' ⁽³⁾ q[*s*]*). Sur *q[*s*]* = « etc », voir I *Danel* 18-30-31 et IV *Danel* 1-3. *t' q[*s*]* paraît appartenir à une racine telle que عزو, mais il est probable que le mot a un sens voisin de celui de *q[*s*]*.

On pourrait sans doute proposer de lire, à la l. 4 :

*sr' Nkl' w' sr' d[*d*]*

« Je chante Nikal et je le glorifie. »

⁽¹⁾ En heb. *zmr* on se dit fréquemment de la musique et du chant.

⁽²⁾ Cf. RS 1929 n° 51 pour *zbr*.

Mais, si il en était ainsi Harhah 2 ss. devrait être considéré comme le sujet du verbe *yšk* (L. 4) qui aurait pour complément *ph*, placé avant le verbe. C'est pourquoi nous nous en tenons à l'explication adoptée ci-dessus — mais qui présente pourtant cet inconvénient que Nikal et Harhah se trouvent ainsi placés sur le même plan, étant l'objet d'un seul et même hommage, alors qu'on les verra, par la suite, jouer deux rôles très différents, Nikal apparaissant, en quelque sorte, subordonné à Harhah, ll. 16 ss.

3-4 — Proposition circonstancielle sans *do* et qui peut signifier « au moment où le soleil se couche » ou bien « par l'effet du soleil ».

Le deuxième est appelé ici, simplement, *Loh*, comme dans RS 1920 n° 1 et 2 (voir aussi *Ant-Loh*, ap. BH I, 10), mais dans la suite ll. 16 et 17, le qualificatif *np smm* accompagnera le nom du dieu. Il en est de même pour le Soleil, appelé tantôt *Sps* (ll. 18 p. ex.) et tantôt *Art-elm Sps*.

L'acte astronomique par lequel l'anne est exprimé « du nord » par le verbe *sh*, et ensuivi par un autre verbe, tout la 1^{re} radical *sh*, est hithite.

sh s'est rencontré déjà, l'AB I, 4, dans la locution *tekh ttp smm*, où le sens de *sh* paraît précisé par celui de *tp* comme il l'est ici par *h* [—], le complément étant, du reste, de toute autre nature. Ailleurs, dans un passage que nous avons cité jadis (*Syria*, XV, 398, n. 1) nous parviendrons à ce que *sh* est associé à *ehd* « salaire » (ll. 176) :

... *yšk* *w yehd b qr* [—]
... [*t*]*sh* *w tehd b us* [—]

Si ce verbe *sh* n'a aucun rapport avec heb. *שח* « oublier », il peut être comparé à aram. *ܫܚܐ* « trouver » et l'adjectif le seul fait que *sh* est joint — à RS même — à un verbe tel que *ehd* suffit à indiquer le sens général *.

Pour le verbe qui suit, et qui complète ou précise *ysh*, à savoir *gh* [—] nous proposons de lire *gh[hy]*, vu que, dès la phrase suivante, L. 5, il y a *gh*, voir aussi SS 14-12

* A la ligne 38-39, l'usage du mot sans doute, le verbe plutôt que le la lue, *yureah*.

(*) Ajoutons que, dans le même morceau,

qu'antérieur est très fragmentaire il y a ceux les pas au *ghy* *ghy* *ghy* représentant l'heb. *גח*; pour l'int. apocope *gh*, voir SS 31 et 36.

Le nom de l'épouse de *Yeh* devait se trouver à la fin de la l. 4, mais peut-être y avait-il seulement *Yqlm* (ח. 722), comme plus loin, l. 7.

5 — Le complément de *thl*, — c'est à-dire le nom de l'enfant qui naît de l'union de *Yeh* avec la jeune femme — commence par *b*, et il en est de même, l. 7), mais tout le reste de la ligne est illisible. Cependant, il s'agit peut-être, non pas d'un nom propre, mais seulement du mot *ben* « fils ».

Comme le poème était chanté en l'honneur de Nikal, on pourrait penser que c'est de la naissance de Nikal qu'il s'agit ici. Rien ne l'indique pourtant, et il est, au reste, impossible qu'il en soit ainsi, puisque Nikal était, non le fils, mais le gendre de Yurâh, l. 32.

5⁶-10. Invocation aux déesses Košarôt

[*em**, l. *k*] (6) *irt* .

l Hnt . *Hl* [l. *Smt* (?)

(7) *hl glni*

thl hl . . . *wt* (?) (8) **n*

hn l ydh tzd [N. . .]

[*t* (?) (9) *pt l bñk* . *dmq*

[*w tqh* (?). *tñt*] (*tl tñt*) *rygn* .

k (?) *mñh* [l. . .] *h*

[« Écoutez, ô Ko] (6) *šarôt*!

« O Filles de Hél[al, les Hirondelles (?)] »

(7) « Éclairez (?) la jeune femme.

« Elle enfanta un fils (?) — elle vous » — dira :

« Voici ! A côté de lui, vous vous tiendrez (?)».

« Vous (9) mêlerez (?) à sa chair mon sang.

[« Et vous vous prosternerez ; vous l'ad]o(10)rez,

« comme (?) la (ou : les) *mñh* [l, qui] le

5⁶-6. — Texte complété d'après 14⁶-15 et 11⁶.

Sur les *Kosarot*, voir déjà *Daniel*, p. 105. Les déesses sont invitées ici à veiller sur le nouveau-né et à lui rendre hommage. Dans la légende de Daniel II D 2, 272 ss., on voit les mêmes déesses recevoir une offrande, à l'occasion de la naissance d'un enfant.

Sur Helal, père des *Kosarot*, voir aussi *Daniel*, p. 105. Ce dieu Helal dont le nom ne se rencontre pas dans le patronymique *hml Hml*, qui est celui des *Kosarot*, est évidemment le crissant linar *personnifié* et ainsi qu'on l'admet d'ailleurs généralement, *Hml* appartient bien à la rac. *hml*, puisque l'invocation adressée aux filles du dieu commence 7^x par *hml* (imp. de *hml*).

7^x — *hml* signifie « élèvez », les *K* sont donc invitées à remplir leur rôle normal de Filles de Helal. Sur *ghat*, voir ci-dessus, ad I, 1 et comp. *hau* vii, 14.

7^x-8^x — Sur *hml h[an]* voir également ci-dessus, ad I. Dès que l'enfant est né la mère s'adresse aux *Kosarot* pour implorer leur protection. Le verbe employé *ad*, correspond, pour le sens, à heb. *'ad* avec le *qad* du *l'pl* I, *Samm* xix, 3.

8^x-9^x — *pt* paraît représenter la fin d'une forme verbale de sens indéterminé. Pour *duq*, comp. I, 29, ci-dessous.

9^x-10^x, complète d'après nombre de locutions semblables. I AB f, 40, etc.

10^x — Sur la toule, *mrht*, part. fem. *ml* de *mr* cf. *keret* I, 13, ou le mot paraît désigner la sœur de la Femme de Tera, donc de la marâtre. Ainsi l'enfant reçoit des sacrifices l'aide et l'hommage de déesses linaires *Kosarot* et *mrht*.

11-14^x Deuxième invocation aux *Kosarot*

(11) *sm' etht Ksr[t]*

[*tr* (?)] *mm* (12) *nh*

l ydh lsdn [?]

[. . . .]

(13) *l adn* (?) [. . .]

[. . .] (14) *Dgn n[h]* ?

(11) *Exaltez, (co) déesses Ksr[ot]*

Vous l'élève(12)rez (?)

A côté de lui, vous vous tiendrez (?)

[.]

(13) Vers [son ?] seigneur....

[. . .] (14) Dagon, vous ir[ez(?)]

11^x. — Les *Kosarot* sont appelées ici « déesses *Kosarot* » et de même à

la l. 40, on dit aussi *Hd* et *El Hd*, *Ġzr* et *El Ġzr* (*Syria*, XVI, 258). Le plur de *elt* « déesse » est, constamment, *elht*, voir déjà, II AB 6, 48, 50, 52, 54.

11^r 12^r. — Si la restitu. on est juste, comp. *Isar* 1 2 et *am* 4, ou *am*, au pîel, signifie élever (un enfant). Pour le même verbe, à B^s, au pîel aussi, mais au sens d'« édifier », cf. II AB 5, 114, 116; 6, 17.

12^s. — Comme 8^s.

13-14. — Peut-être :

[*ada*h . *El* . . .]

« Vera [son] seigneur, [El, vous. . .]

[*l b' th* . *Dgn* tt th . . .]

« Vers son maître, Dagon, vous m'avez

Il s'agit, semble-t-il, pour les Kosarôt, d'aller annoncer un dieu suprême la naissance de l'enfant. Situation du même genre SS 32^s ss. — De toute façon, le nom propre du dieu *kl* à savoir Dagon, qui se rencontre une fois, à peine, dans les grands Poèmes, est ici clairement attesté. Pour le parallélisme *ada* b l, voir I AB 6, 57, cependant *ada* étant pris aussi parfois au sens de « père » (voir ci-après, l. 13), on pourrait lire [*ada*h . . .] et ensuite [*l b' th*] *Dgn* . . . À noter toutefois que rien n'indiquant, aux ll. 4 ss., ci-dessus, que le père de l'enfant fut El-Dagon (et, par ailleurs, c'est Baal, à ce qu'il semble (l. 27), qui était le père de Nikal. Mais tout cela, vu l'état de la tablette, et pour d'autres raisons aussi sans doute, est fort obscur. Il serait vain de chercher à tout expliquer quand on a affaire à un passage aussi gravement malade, alors qu'on ne parvient qu'à grand peine à comprendre les textes les mieux conservés.

14^s-15. — Nouvel appel aux Kosarôt.

[*s*]m (15)^r . *I Kart*

« Écoutez (?) ô Kosarôt !

kl h (P) . *I Sn* jnt.

« Éclairez [-le ?] ô Hiron]delles !

Restitu. ou conjecturale. Le *m* de *sm* n'est pas sûr. S'il faut lire *kl* h (P), on comparera *kl* gnt, ci-dessus, l. 7.

¹ Comp. הַמִּלְחָמָה « servant », plur. מַלְחָמִים, et de même à B S: *amt*, plur. *amht*, II AB 3,

21. On sait que, dans A + T, le mot « déesse » ne figure nulle part.

Simple rappel avant pour objet d'attirer une fois encore l'attention des déesses sur ce qu'on leur a dit déjà et qu'elles sont requises de faire.

16-23^a Le dieu lune, l'illuminateur des cieux envoie un message à Harhab, le roi de l'été, au sujet de Nikal

(16) *glaḥ Yrḥ nḡr sūm*
 'm (17) *Har[h]b mlk qṣ*
tn Nikl y (18) *rḥ ytrḥ*
abṭ 'rbm b bh (19) *th*
w at tndrk l a (20) *lh*
alp ksp , w rḥ b (21) *ry , raln*
sh m - q (22) *nm*
atn sḥh la m m
 (23) *st d lh h n q m*

(16) Il envoie, le (dieu) Lune, l'illuminateur des cieux,
 (un messager) auprès de (17) Harhab, le roi de l'été,
 (pour lui mander ceci) :

- Accorde à Nikal (18) d'éclairer
- la *abṭ* de ceux qui entrent dans sa (19) maison.
- Et toi, tu le dépêcheras vers son (20) père.
- (Moi, mille pièces d'argent et dix mille pièces d'or
 je façonnerai ;
- les purs . . . (22) . . .
- Je donnerai à son champ des vignes

(23) « (et), au champ de son ami, (je donnerai) des *h n q*.

16-17^a. — L'envoi du message

Le dieu-lune, qui est appelé simplement *Yrḥ*, ci-dessus, l. 4^a et ailleurs, est qualifié ici, et l. 31, *nḡr sūm nḡr* correspondant à ar *نشر* ¹

¹ On sait que *sps*, la devise du soleil, est qualifiée très souvent *art elm*, et que, dans

ce cas l'épithète précède le nom, comme dans *ba-elm M*

qab — « Champ » et *lab* — « et envoie » (voir « Lettre d'En-sar », ap. *Syria*, XIV, 21 et 19-21 — et *Keret*, 12, 18 ss. — La locution correspond à heb. *qab lab* mais en hébreu le verbe n'est pas employé comme ici d'une façon absolue — il a pour complément le mot « messagers » qui figure aussi d'ailleurs dans *Keret*, *ibid.*

17^a-23. — Le Message.

Il comprend deux parties : la première constituant une double requête adressée par Yaréah à Harhab, et la seconde contenant l'exposé des intentions de Yaréah.

1^{re}. — 17^a-20^a.

Yaréah demande d'abord (17^a-19^a) à Harhab de permettre à Nikal d'envoyer à *cht* les ceux qui entre-tiens sa maison, à lui Nikal. Sur ce passage, voir déjà *Keret*, p. 36.

Pour *ym* au sens de « permettre ou accorder », on notera que, en heb., le verbe *ym* est accompagné de l'acc. de la personne et de la prépos. *l*, suivie de l'inf. construit. Ici la construction est différente et elle est autre encore, dans II *Daniel* 6, 24 : *in l* — *qbt* — « accorde à X que, et possède ».

On ne peut guère, pour *cht*, s'arrêter au sens le « animalie (h. 7298) », qui serait beaucoup trop abstrait. — S'il s'agit de 7298, Nikal recevant mission de dissiper l'absurde dont le royaume les ombres s'enveloppe — le jeune beau-gendre de Yaréah, cf. 12^a, serait chargé de porter la lumière — la lumière que dispense la lune *in qbt*, I, 48 — « l'absence des morts et de faciliter ainsi leur accès dans sa propre maison, c'est à dire, dans le temple qu'il possède d'ici au dars celui qu'on lui construit » (cf. I, 16-17). Nikal, dieu-lumière, serait donc le protecteur des morts. Cependant, d'après I *ABG*, 44-45, c'est Saps, le soleil, qui veille sur les *rephaim* et les *gougar*, mais « Selon, et à une tout autre époque, il est vrai, ce sont les vivants, non les morts, qui se trouvent « sous la protection du Soleil » — Sur *cht* = *ht* — voir II *AB* 4-5, 75 ss. et *passim*.

Voir aus I, *cht* 18-19 : « et b *qbt* » — « et mela par écrit ce que tu auras appris et envoie-le par l'inf. » au-dessus « *lab* »

Syria. — XVII.

Sur *cht* « ennemi » et *Syria* XV, 35, II 2 et *AB*, 4-8 et 11, *Keret* 14^a 294 *labat*, 1-8, *Esmunazar*, 12.

Yareah demande en outre à Harab d'envoyer Nkal le plus rapidement possible, pour *ahh* au sens transitif (I Rois xix 9, *Esth* i, v 13) vers son père (voir ci-après, I 27). Le ben-hame ne dit pas pour quel motif Nkal doit ainsi rejoindre en toute hâte son père, mais on peut déduire de 12^e ss. que Nkal devra « éclairer » son propre père, les qu'il aura « éclairé » la nuit les *ebi* de ceux qui entrent dans sa maison (17^e-19^e)¹⁰.

2^e — 20-23.

Yareah annonce à Harab ce qu'il fera, le surlendemain, après que Nkal aura rempli sa mission, et cela grâce à l'appui ou, en tout cas, avec l'autorisation du « Roi de l'été ».

a) *alp kep w rbi hrp esth*

Pour *alp kep*, cf. *Génèse*, xx, 16.

La comparaison avec II AB I, 26 ss.¹¹ montre que *ah* ne signifie pas ici « envoyer », mais que le verbe a un sens technique, analogue à celui de *gag* « fondre », — peut-être celui de « marteler » en la h 27-28)

b) *thrm eqnem*

Même locution (sous la forme classique *thrm*) dans un contexte différent, mais où il est question aussi d'argent et d'or (II AB 5 81b et 96b-97a)¹²

¹⁰ En assyrien, *arbh bll* désigne une classe sacerdotale. Voir aussi I Samuël, V, 6 « les prêtres de Dagon et tous ceux qui entrent (*arbh*) dans le temple de Dagon ».

¹¹ Où il faut lire :

gag kep, gah hrp
gag, kap w rpon
hrp gagm l rbn

Ce qui signifie

Il le dieu Hyân fond l'argent, il martèle (1^{er} or
 il fond l'argent par milliers (de pièces)
 et il fond l'or par myriades (de pièces)

On notera que, dans les deux cas (NK et II AB), il y a dix fois plus d'or que d'argent.

mais il ne s'ensuit pas nécessairement que, en ce temps-là, l'argent était plus précieux ou plus rare — que l'or.

¹² La phrase qui précède *thrm eqnem*, dans II AB, *ibid*, doit être ainsi complétée :

u lu hbt kep
u hrp hlu

« Et construis une maison d'argent
 « et d'or (construis une maison »

La comparaison avec NK montre, en effet, que *thrm eqnem* constitue une locution indéterminée.

Pour *arh* (RS *hnu*) avec 3 noc (1^{er} de l'édifice construit, 2^e des matériaux dont il est fait), cf. I Rois, xviii, 32 par exemple.

thm « les purs » designe, sans doute, des objets ou des métaux précieux ou sacrés, *ca hēb*, *thm* se dit le l'or (*Ezode*, xxv, 11) ou d'instruments faits en or (*Ezode*, xxxi, 8) — Pour *eqm*, nous n'avons aucune explication plausible à proposer. Il est cependant vraisemblable qu'il s'agit d'une forme verbale (rac. *ʔp*), comme nous l'avons admis jadis : *Syria*, XIII, 142.

Le l'argent, tel ou tel des *thm*, Yareab les destine sans doute à Nikal, peut-être rassemble-t-il tous ces métaux en vue de la construction des *menm* de Nikal, dont il sera question plus loin, II 16-17^a, ou bien pour l'ornementation de la maison *thb* de Nikal, dont il a été question déjà, I 18-19.

En 22^a 23^a — En troisième lieu, Yareab déclare qu'il donnera à Nikal — ou bien il lui donne en même temps qu'il le dit — des biens d'une autre sorte, à savoir les champs plantés de vignes, ou plus exactement, il « donne(r) » des vignes au champ que Nikal possède déjà.

Il donne — ou donnera — aussi un champ de l'autre *add* = *h*, *dad* de Nikal, des *kaqm*, pluriel d'un mot paléohébreu *kaq*, dont le sens doit être très voisin de celui de *kim* et de l'*amapq*, n. de plante. On comparera à cette locution *baac*, v, 1 « Je chanterai l'antique de mon bien-aimé (*dady*) sur sa vigne (*karmu*) ».

23-30. Réponse du Roi de l'été au dieu-lune

m(24) y'n Hrhb mlk qš
 l(25) n'mn . elm
 l h'n (26) m . B'l
 T ʔah pdr qš n r
 (27) a(ʔ)qrbk(ʔ) abh B'l
 (28) yyp(ʔ)r . ʔirt (29) rhlk
 qhdm y . hi [aʔ] (30) hh
 lhn y'rr.

Et (24) il répond, Harhub, le roi de l'été :

« Pour (25) Na'man-elim ;

« pour les gendres (26) de Baal.

« Téraḥ constr[ui]ra (?) un pdr.

(27) « Je te ferai approcher de son père, (qui est) Baal.

(28) « Il ..., 'Ašlari, (29) (qui est) la brebis.

« Il ..., la maison de (30) son père (?)

" "

La réponse de Harhab, ou plutôt la déclaration qu'il fait à son tour, comprend plusieurs parties :

a) 24-26. — Le sujet paraît bien être Terah, personnage connu (voir Keret, p. 22 ss.), et le verbe *gac* « de faire » (cf. 22). Il s'agit alors d'une question, plus loin (33 ss. et 36-37²) de diverses restrictions. D'autre part, Šul'any, fils de la femme d'Erah (qui est Terah), jussit 38-42 ss., pour avoir construit la ville d'Asdod. Tous les membres de cette famille lui devaient donc être considérés comme des fondateurs de villes (3).

Le rapprochement du verbe *g[a]* est *ph* « s'écarter », qui nous paraît être un synonyme de « exaller » (voir *Syria*, XIII, 110 ss. et *Keret* II, 110-111⁴, 212-214⁵; I *Daniel* 154, 162, 168 (pdr dr₂ (6)).

Le *ph* dont il est question ici est construit, par Terah, « la fus » pour un lieu appelé *n'mm* et pour « les grandeurs de Baal ». On sait que *n'mm*, « l'annuel », désigne, suivant les cas, des personnages très divers et qui paraissent désigner chaque fois le héros du cycle envisagé. Ainsi, dans *Keret*, *n'mm*, « est Keret lui-même » (14 — voir aussi *Daniel* II D 6, 32 (?) et III D 1, 14 : d'autre part, dans ss. 17, *n'[m]*, (ou *n'[mm]*) *elm* *n'mm* s'applique au dieu Œzer. Le héros de l'hymne NK est Nikal, on peut donc penser que c'est lui qui est représenté ici par le qualificatif *n'mm elm* « le (plus) aimable des dieux », ou « celui qui est aimé des dieux ».

Les « gendres de Baal » associés au *n'mm elm*, qui est le fils de Baal (voir ci-après l. 27), ne sont pas mentionnés ailleurs. Il est question une fois au moins, les filles de Baal qui étaient sept et il au nombre de sept, comme on le verra plus tard. Le « gendre », *h'u*, se rencontrera plus loin à la l. 32, où se trouve le nom. La situation de Nikal à l'égard de Yareah.

b) 27-30⁶. — La seconde partie de la déclaration de Harhab est à peu près entièrement intelligible en raison des lacunes. La ligne ou des incertitudes

³ Ou comme des conquérants : rôle de Terah dans la légende de Keret.

⁴ Voir aussi les objections présentées par M. Dussaud, *RHR*, CXXI (1935), p. 9, n. 3.

de la lecture, ou bien à cause du manque le traits de séparation entre certains mots.

1° 27 — *a c? qrbh? rbb H t*. Le verbe *rbh*, qui est ici au hitil sans doute, se rencontre ailleurs au factif-safel — 1929, n° 2 — 18¹.

Harhab dit à Yareah qu'il le fera approcher — pour lui porter secours ou assistance¹ — de « son père », qui est Baal, c'est-à-dire du père de Nikal — voir ci-dessus III — et dessus II — 19-26, ci-dessus, 29-30² et *rbh*, I — 31.

2° 28-29³. — *qqr? r? 'stt rbb*.

Le verbe, tel qu'on le lit, et que la 2^e racine de son *p* ou *t*, ne présente pas de sens acceptable, mais le sujet de ce verbe est — apparemment — la personne me rendant il vient d'être question — à savoir le père de Nikal — qui est Baal, et dont Astet est — lit Harhab — s'adressant à Yareah, « ta brèche » — c'est-à-dire sans doute « ta mère »⁽⁴⁾.

3° 29⁵-30⁶.

qbr dny « il (Baal?) — n'en sang » — voir déjà *dny* ci-dessus I — 9⁶, ou bien *qbr dny* « il — l'a » —, car au verbe *bd* — I — impf. 3^e sg *qbr* se rencontre ailleurs, mais avec une acception incertaine.

4° 30⁷.

S'il faut bien couper *lbr q r*, on comparera *q' r* à *trk* du II AB f. 39, impf. qal de *qr* il ou jute de *qr* — *lbr* pouvant représenter I et I — *adbr*, le-ch 82⁸ « lion » ; voir *lbr* « lionnes » dans I⁹ AB f. 14.

Cependant tout cela apparaît — est-il besoin de le dire ? — plein d'incertitudes.

30¹⁰-32¹¹. — Réplique du dieu-lune.

w y'a (31) *Yrb nyr dnu*

w n'a (32) *'nu Nkl hny*

Yareah répond par une courte phrase, dont le début, *w y'a*, est fort embar-

¹ Autre verbe possédant les deux forts 82¹ pour le hitil et *keret* I 309 pour le safel III AB A 2 l'ore et I *lunel* f. 28, 46 partie. *niqu*.

² Sur Anal représentée sous la forme d'un *gen-ssé* *pr* ou *qr*, cf. I⁹ AB 18 ss et B Dessau, *hith* CXI p. 44 ss.

rassant. Même si l'on admet que le scribe a omis une lettre, et qu'il faut lire *wn'(m)n* (cf. *n'machn*, l. 25), il resterait à expliquer le *w* initial.

'mn peut signifier « avec nous » — mais l'on sait que la prépos. *mn* se présente parfois sous la forme allongée *mn*, par exemple « avec elle », I AB 5, 20⁴⁶.

Une seule chose est claire : Nkal est le gendre de Yereah, au dire du dieu-lune lui-même. Et c'est là — avec la filiation des kusarôt — l'un des faits les mieux assurés — et comment la parenté des différents personnages qui agissent ou parlent dans Nk.

32^b-39. — Épilogue.

akr (33) *Nkl grh grh* , *ubih*
 (34) *gât mgh* , *mzm* , *unh*
 (35) *k_p mzm* , *ehh*
ys (36) *msrm* , *ahth*
 (37) *m mzm* , *Nkl*
w (38) *bt akr* , *ar grh* ,
w y (39) *rh yark*

Ensuite, (33) Nkal éclaire son seigneur :

(34, il met (en place) le *mgh* des *mzm* de sa mère ;

(35) (et) le *k_p* des *mzm* de son frère,

Il. . . (36) les chanteurs de sa sœur (qui chantent) ;

« Puissé (37) je construire les *mzm* de Nkal,

« et p. (38) celle sera et p. chante et l'f. au. » le la lune

« et le (39) mois sera long ! »

32^b-33 *akr* (l'akh *'akr* est suivi de l'apft., c'est-à-dire dans II *Daniel* 2, 25 ss. ailleurs c'est l'apft., II AB 3, 23 et I 36, 16 *th mqq* « après qu'il est allé » — Pour *grh grh*, voir ci-dessus 17-18

(⁴) Autre exemple (extrait de V AB, qui sera publié prochainement) lu et le *he y*

tant imm'm arj

thul 'm^h khkhm

« *thul* se lit *th* avec les yeux avec le *l* et »
 « (et) des ordres avec les étoiles »

adn « seul » (ar. « au sens de » père », comme dans SS, 12) ou le mot, sous la forme *ad* est, comme ici, en parallélisme avec *non* « mère ». Au sujet de *ad-adu* comparer Esmanazar 18 *adu nham* avec Larnax (Cook, XVI, p. 80), *ad-adu*.

Nikal fait *madet* « et » que Yaroh avait tenté de (17^B ss.) à Harhab de lui laisser faire — après avoir éclairé la *dr* — Nikal devait aller, en effet, en toute hâte, vers son père (*abk*), pour l'éclairer à son tour.

34-35^a. — *man* (voir aussi l. 37), plur. ou duel de *ma*, qui s'est rencontré déjà : RS 1929, n° 5, 4 ss.

... *adn uspjt hr[3] l'état man dr*

« et elle met des monceaux ⁽¹⁾ d'or sur les trois *man* du *dr* » ⁽²⁾.

Si *dr* désigne une habitation ar. *dar* — le *man* serait une partie de cette demeure, et sans doute la partie la plus luxueuse — si du moins le mot se rattache à *man* ar. « décorer » (ou *man* ar. appliqué en argent et en or : Deuttsch, *Assyr. Handw.*, p. 240).

adn et *kp* représentent deux parties distinctes — la *man*, *ash*, de la rue *ash* ⁽³⁾ pourrait signifier pylône *ash* ar. « (l'éd.) *ash* », plur. *ashabite*, latibis que *kp* désignant un objet ou une surface plane — comme la paume de la main.

On notera cependant que le *ash* et le *kp* n'appartiennent pas à un seul et même *man* ou groupe de *man* — pas plus le *ash* est celui de la mère de Nikal tandis que *kp* appartient à son frère (*ah* au lieu de *ab*) — Il n'y avait sans doute qu'un seul *man* ou groupe de *man* — dont le *ash* était spécialement affecté ou consacré à la mère — Nikal, alors que le *kp* était fait ou installé — *ash* — pour son frère ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *uspjt* paraît être le plur. à « prothétique de *uspt*, (ar. *سيف*) ; comp. *usp't* « dolgie » et *unuf* « larmes ».

⁽²⁾ Le sujet est 'drt, Asturô, dont le nom figure à la 1^{re} l. du morceau, on remarquera, en outre, qu'il est fait mention dans ce document, comme dans NK, du soleil et de la lune (ll. 11 et 14) et des deux métaux précieux, l'argent et l'or (ll. 5, 11, 12, 13).

⁽³⁾ Sur *ash* à RS, cf. Syria, XVI, 183.

⁽⁴⁾ On sait que, en arabe, *كفة* désigne, entre autres choses, le plateau de la balance, et il en est de même pour *kp* en héb. post biblique — d'autre part, *al*, en héb., balances *שקלות*, en arabe, c'est *alids*, mot qui, à RS s'écrivait *mzn*. Il paraît peu vraisemblable cependant qu'il soit question ici d'une balance ; chez les Cananéens, la pensée se fait

35^s-36^s — *Nikal* est probablement le sujet du verbe *ys'r*, comme il l'est de *ylh* (33) et le *yst* (34) — mais le *ys'r*, pourrait être « les chanteurs » *msrm*, le *mesorim*. De toute façon le *ys'r* de *ys'r* est fort difficile à déterminer. Puisqu'il s'agit de chants, on pourrait penser à l'ar. شعر « chanter ou réciter des poésies » ; mais il y aurait, en ce cas, *yl'r*, et non pas *ys'r*.

Dans *ahit* (sing. ou plur. ?), le second *t* s'explique sans doute par une dittographie⁽¹⁾.

36^s-39 — Les *msrm* chantent d'une seule voix, comme s'ils ne faisaient qu'un, à la façon du chœur de la tragédie grecque. C'est d'ailleurs non pas en leur nom propre, mais au nom de quelqu'un d'autre — 'Astart peut être — qu'ils déclarent qu'ils vont construire les *manim* de *Nikal*, lequel veut, on l'a vu, de « mettre en place » le *msr* et le *hp* des *man* qui appartiennent, respectivement ou indivisément à sa mère et à son frère, et à ses frères⁽²⁾.

37^s-38^s — Sur *ehl'ah*, voir ci-dessus, l. 1. — *ah' qh* « l'étoile de la lune » ; l'expression paraît désigner le dieu qui répand la lumière de la lune, et qui est *Nikal*. Sur la distinction faite entre l'astre et la lumière qui en émane, voir *Keret*, p. 24, et aussi *Genèse*, chap. 1.

38^s-39 — *ah' qh' qah* marque la conclusion ou l'achèvement de tout ce qui a été dit ou fait jusqu'à présent — comme s'il s'agissait d'ordonner que ce mois durerait longtemps, le plus long temps possible. Peut-être craignant on de ne pas voir la lune repaître, une fois la lune se lever⁽³⁾. Cependant, en d'autres circonstances — on souhaitant que le *r* ne velleient *qah* — ne peut pas être — voir III *Dinet* l. 19. Ainsi les dieux, qui réglent « la marche des étoiles »⁽⁴⁾, pouvaient en arbitrer le cours, de leur propre initiative ou à la demande d'un mortel cher à leur cœur.

soit sans doute au moyen d'une simple « routine », et si il s'agissait d'un astronaute de cette sorte, on n'empêcherait pas le *veridim*, qui « rencontre au peu près tout le monde dans la création » *ah' a' am*.

(1) Comparer cependant *hâh*, *qâ'atâh*, plur. de *qâ'at* « arc » et autres exemples bien connus. De même, en assyrien, *malull* plur. de

malu « pays »

(2) *ah' qh' qah* — on y a la légende célèbre du dieu *Adam*, au moment de sa vie, quand il va à s'acheter l'anneau, et si nous l'appelons *qah' qah* — celle-ci ne peut pas être jamais l'astre du jour.

hâh le *qah*. I *qah*, 2 3 200.

DEUXIÈME PARTIE (ll. 40-50).

Hymne aux déesses Kosarôt.

(40) <i>air elht ksr</i>	<i>kn h py sp (46) rhn</i>
<i>bn (41) Hlt . mat</i>	<i>b hpy mn (47) thn</i>
<i>bat H (42) H h't qnd</i>	<i>stkh w mlgh y (48) itqt 'nh</i>
<i>grdt (43) b 'rgzm</i>	<i>bq't (49) tq't 'm P'rk</i>
<i>b q'bz tlm' (44) thg</i>	<i>(50) dmqi qyt ksr</i>
<i>'m Lqpn e(45) t t'ped</i>	

(40) Je chante les déesses Kosarôt,
 les Filles (41) de H-lal, les Hirondelles,
 les Filles de (42) Helal, le maître parfait (?),
 (elles) qui descendent (43) dans les 'rgz,
 pour pleurer ... (44) mon Agneau
 avec Laspan - el - (45) t'ped.

(l'air que) dans ma bouche il y a leur (46) nombre,
 (et que) sur mes lèvres (il y a) leur (47) compte.
 Son sth et son ndg (48) ... avec lui,
 (l'audis que) la Vallée (49) ... avec Parbahuš,
 (50) la plus aimable, la plus jeune des Kosarôt

fr 40-45.

40-42: Sur *ast*, voir ll. 1 et 38 sur les Kosarôt et H-lal, leur père, l. 50-6 et 11.

Les déesses sont qualifiées, l'airiel *Bat Hlt mat*, comme dans *H Danc* 2, H-lal, et ensuite *Bat Hlt b't qnd*, locution dont il ressort que Helal avait droit au titre de « maître ». Quant à l'épithète *qnd*, dont on pourrait proposer diverses explications, c'est peut-être simplement l'ar. *qand* « l'eau » quoique,

à RS, on dit d'ordinaire *gml* « ar. *gamm* ». D'après *Journ. XVIII*, 21, il y avait dans le pays le Moab une localité appelée Bed-tiamoni¹ peut-être le nom désignait-elle quelque sanctuaire consacré à un dieu *tam*, ou bien à un dieu qualifié *gml*, comme l'est, ici, Helal.

42^b 43^a Les *Kosarôt* (jeunes filles) des endent, comme fait Helal elle-même et tous les astres. Pour a-tor² et elles descendent dans les *ʿryzm*. Le mot s'est ramené à d'jy, mais se rapporte à des noms qui désignent des plantes (*Syria* XV, p. 81-82) on peut proposer de le rapprocher d'ar. عرجود. Au pair, comme ici, le mot figure aussi dans un texte mythologique (IV *Donat* L. 8) concernant les nymphes *aphron*. Il s'agit peut-être comme nous l'avons conjecturé jadis *Syria* *alul* « plantes aux fleurs aux lentilles pides, pareilles aux asphodèles de l'Hades »³.

43-44^a *ʿryz b² b²* paraît être une locution adverbiale indiquant la façon dont les *Kosarôt* pleurent.

C'est en effet pour pleurer que les *Kosarôt* sont descendues. Et qui pleurent-elles? « Mon *lla* » dit le clerc, — ou plutôt 'Astart elle-même qui est une « brebis », *rhi* (ci-dessus, II, 38-39^a), et l'on sait que *lla* (acc. de '*lla*) = ar. *lala*, synonyme de *ʿamr* « agneau ».

Ainsi 'Astarte reçoit grâce aux *Kosarôt* de s'incarner à son tour, qui est aussi le cas de *Ltpm-ʿrpt*. Or, dans la première partie de NK, il n'était pas question de mort ou de cérémonies funéraires, mais au contraire de naissances et de lumière. De telle sorte qu'il semble que cette seconde partie (40-44) n'est pas en rapport avec la première. Ce sont, en fait, deux hymnes distincts, qu'on chantait dans des circonstances différentes mais avant tout l'un comme l'autre, aux *Kosarôt*; dans la première partie on appelle les déesses au secours ou à l'aide : on invoque leur assistance ; on les prie de veiller sur un royaume — tandis que l'hymne n° 2 paraît se rattacher au cycle de la mort. Le Baal et d'Aleya Baal (I^a AB + I AB 1-4), si tel en est ainsi, l'agneau d'Astarte et d'Aleya, qui d'ailleurs, la même I AB 2, 21 ss.) qu'il est l'agneau *ʿamr* (= *Q=balera*) cependant que les *Kosarôt* n'apparaissent nulle part dans I^a AB + I AB, et les ne pleurent point, avec *Ltpm-ʿrpt*, la mort d'Aleya, ni la disparition de Baal avec 'Anat, laquelle est assistée seulement

¹ On sait que l'ancien phénicien = *bed-tamoni* = *bed-tam* (I AB 8, 7-8 c, 2^a A.D., 1).

de la déesse du Soleil, et non point du dieu lune ou de telle ou telle divinité lunaire.

2^e 45^a-50

45-47^a — 'Astart, si c'est bien elle qui chante « voir ci-dessus » 43^a 44^a déclare qu'elle a « leur compte » (*amt* de rac. *am*; pour *apr.* cf. *Kerit*, ou *du qpr.* « un obstacle » dans la bouche et sur les lèvres ». On pourrait penser qu'elle va faire connaître ou proclamer ce « compte ». Cependant il n'en est rien, car la phrase qui suit 47^a 48^a paraît avoir trait à un autre sujet — et si, à la fin (48-50) il est encore question des *kosarót* c'est seulement à l'occasion de l'une des déesses, et rien n'indique combien Ilélat avait de filles.

47^a 48^a — Nous ne saurions dire quelle est la personne que représente — trois fois — le pronom suff. *h*, et, d'autre part, les subst. *sth* et *mlg*, comme le verbe *sqf* à l'inf. al. ne prétend à aucun rapprochement satisfaisant. Sans doute *mlg* peut être l'ar. « motif » « nourrisson », et le mot comme aussi *sth* peut s'appliquer au *lot* de la l. 44 — mais si, à la l. 44, le *lot* est celui d'Astart, à qui appartiendrait le *mlg* du présent passage? S'agit-il, par anticipation, en quelque sorte, de la caduète des *k* — dont il sera question dans la phrase suivante? Tout cela est — ou, du moins, nous paraît être — de la plus grande obscurité.

48^a-50.

L'explication de *hq't* — *hq't* est également très ardue — sauf toutefois — si l'on considère *hq't* comme un n. pr., ou plus exactement, comme un adj. ethn. fem. — auquel cas il s'agirait de la vallée Teq'a ou le Teq'a, celle qui descendait de Teq'a à Eng di sur la mer Morte — et qui dans l'A. T. (*1 Chron.*, XX, 26) est appelée « *emq'berak* » « Vallée le Bene-het-an ».

De toute façon, le poète s'est plu, évidemment, à rapprocher les deux vocables assonants : *hq't* *hq't*. Peut-être même y a-t-il là quelque jeu de mots, mais dont la portée nous échappe.

Pehus n'est pas apparemment, un nom sémitique. Et pourtant la déesse qui porte ce nom est l'une des filles du dieu Ilélat dont le nom est l'un sémitique — voir ci-dessus, p. 214, et elle est l'une des *kosarót* lesquelles, suivant toute vraisemblance, portent un nom sémitique également.

* Cf. *hq'ty*, adj. ethn. *Syria*, XX, 250 mg.

lūqt est l'ar. *lūmqu* (voir déjà *Syriac*, XV, 239, n. 3); *q̄rt* = ar. *qāḡirat*, héb. *qā'ira*; pour *q̄*, voir ci-dessus, p. 229.

Sūbq' t q' t doit être considéré comme le *suj.* de la phrase; il s'agit d'une phrase nominale et le sens serait « la ville. L'q' t » c'est-à-dire les habitants de cette vallée sont avec l'accomplissement Parbhas ». Sinon on suppléerait le verbe *sqt* = *qstqt* des l. 17^e 18^e, quoique l'*sqt* soit ici au féminin. D'autre part, le parallélisme *mh* 18 avec *'m P'bhx* 19 peut mot pour mot comme nous l'avons vu ci-dessus, par le *sh* de 17^e 18^e représentant déjà à l'avance, la cadette des déesses Kusarôt.

Ch. VANDERSTOEP

RECHERCHES DANS LA NECROPOLE DE PALMYRE

145

ROBERT AMY et HENRI SEARIG

1 — L'ORFÈVRE DE JARHAI ET SES BÂTIMENTS SOUTERRAINS ET L'AIMARSO

L'orfèvre de Jarhai se trouve dans la *colla et cella* des *conventus* par laquelle le pèlerin d'Émèse arrivait à Palmyre. Il occupe une petite butte sur la rive droite du Ouadi es Siriyast, à quelque 410 m. à l'est de l'aimarso, par rapport au mur n° 19 sur lequel se trouve la mission allemande et le musée syrien. Un angle de son bâtiment, qui émergeait du sol, nous révéla son existence. Les opérations de dégagement faites aux frais du Musée allemand s'arrêtèrent à l'empiètement de son conservateur, l'ingénieur Abd el Wahed, durant l'été 1933. Le 10 novembre 1934 et le 10 février 1935 l'hydre avait de violents accès et les violenteurs y avaient de leurs soins au contenu des tombes, mais ils n'ont laissé presque rien. Ils ont enlevé les parties de décor architectural de pierre, qu'ils ont vendues et emportées par les employés allemands. Ils évitaient de se servir visiblement des instruments des creuses et se sont bornés à les déplacer ou à les briser pour accolés aux tombes. Nous n'avons pas non plus trouvé une seule figure mutilée intentionnellement. Un déroulement général des voûtes probablement survenu peu de temps après la violente a eu pour effet de protéger contre les iconoclastes et les antiquaires toutes les sculptures restées dans le tombeau.

Nous venons de dire qu'une partie du décor architectural de pierre avait été emportée. Le reste — et c'est la plus grande partie — se trouvait encore dans l'hydre, tout en place. Le plus souvent — on le voit brisé en pièces. Pour nous les plus faussés ces blocs rochers ont permis de restituer un certain du décor dans presque tous ses détails. Dans les dessins qui accompagnent notre publication une tentative a été faite pour les pierres trouvées en place et sur celles dont l'emplacement individuel a pu être déterminé avec certitude. L'espacement des blocs retrouvés n'a pu être représenté par les pierres rondes

et que nous avons jugé indispensable de le restituer par conjecture, cette conjecture est mentionnée expressément dans la description — on verra d'ailleurs que le nombre de ces éléments est infime.

Notre publication de l'hypogée de l'archat, est presque entièrement descriptive, qu'il s'agisse des monuments eux-mêmes ou des vestiges que nous avons cru apercevoir d'un rituel funéraire. Nous avons tenu nos deux rapprochements, lors même qu'ils semblaient immédiats, parce qu'ils auraient généralement exigé la publication d'autres monuments encore inédits ou insuffisamment publiés. Notre projet est de décrire bientôt, sous la même forme, quelques autres tombeaux. Le moment viendra ensuite de procéder à une étude plus générale de l'architecture et de l'usage funéraires des Palmyréniens.

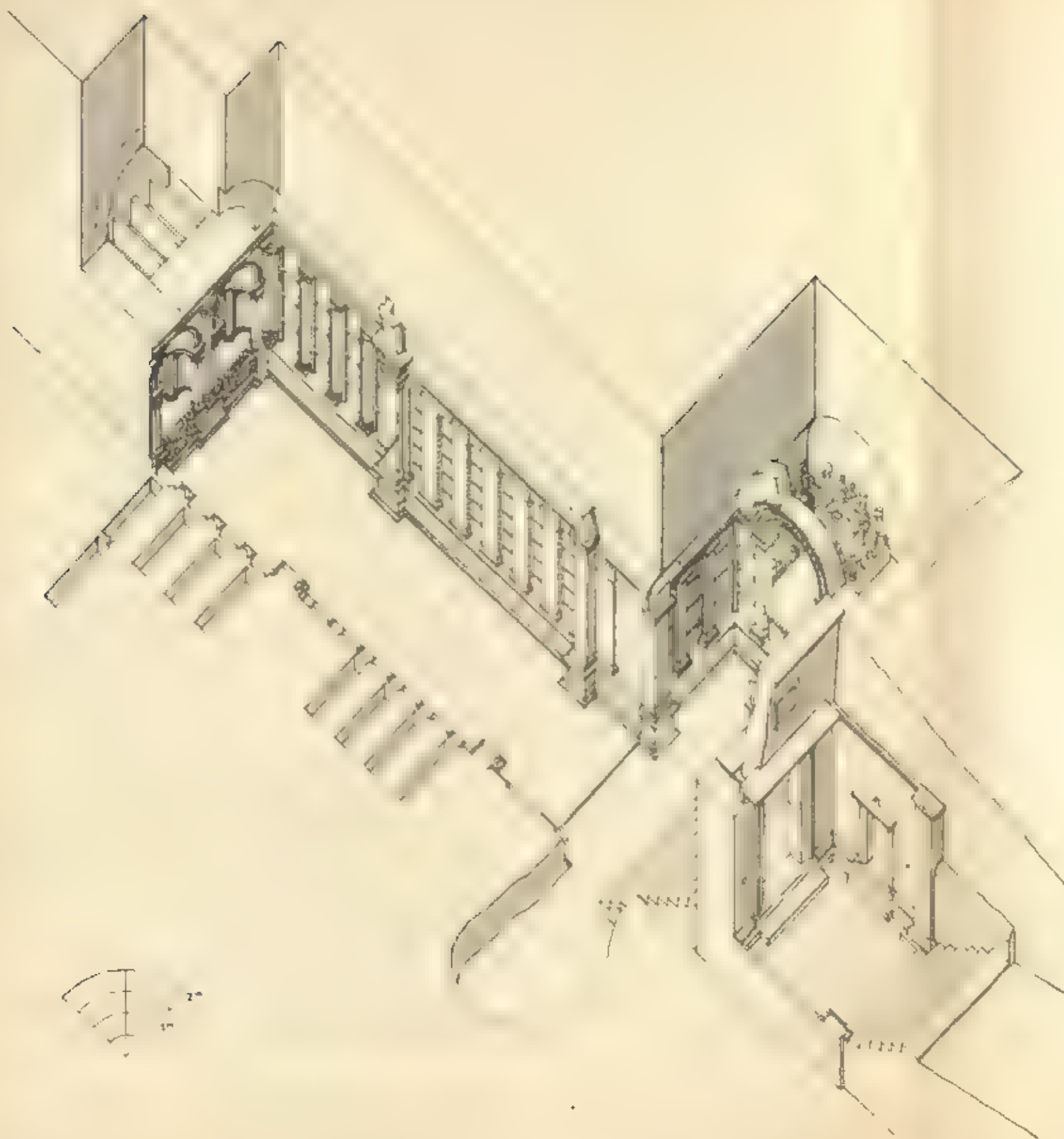
Au moment où nous écrivons, l'axe Nord-Ouest de l'hypogée de l'archat et la paroi principale de l'axe Nord-Sud viennent d'être reconstruites par les soins de M. Écochard, dans un souterrain spécialement aménagé sous le nouveau Musée National syrien d'Amman, et permettent le visiteur de se représenter de façon vivante un des sépulchres les mieux conservés que l'on ait encore découverts dans les ruines de Palmyre.

Les inscriptions de l'hypogée de l'archat, toutes palmyréniennes à l'exception d'une trilingue dont on lira plus loin la version grecque, vont être publiées dans *Syria*, par M. Cantaneau. Celui-ci a bien voulu nous donner la traduction des textes semitiques qui intéressaient l'histoire et la topographie du tombeau, et nous permettre de les citer dans les pages qui suivent.

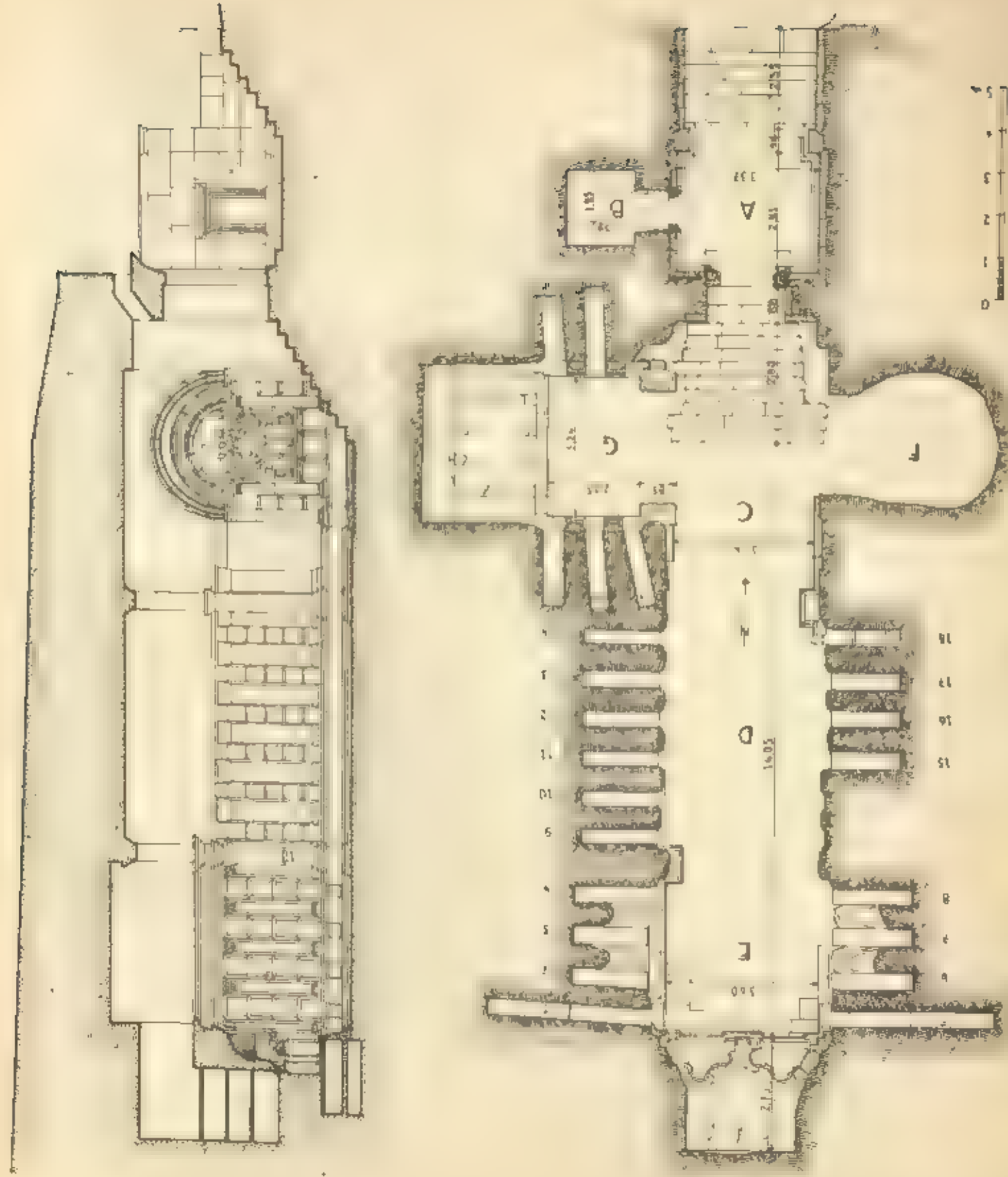
1. — *Accès de l'hypogée.*

Le tombeau (pl. XXV et XXVI) orienté à Nord-Est précède d'un vestibule (pl. XXVIII et XXIX, 1) où l'on descend par sept marches. Les parois de cet escalier sont revêtues d'un pavement de calcaire tendre, bien taillé, qui ne s'élève qu'à 42 cm. au-dessus de la plus haute marche — passe ce niveau, la paroi de la tranchée étant simplement recouverte de plâtre.

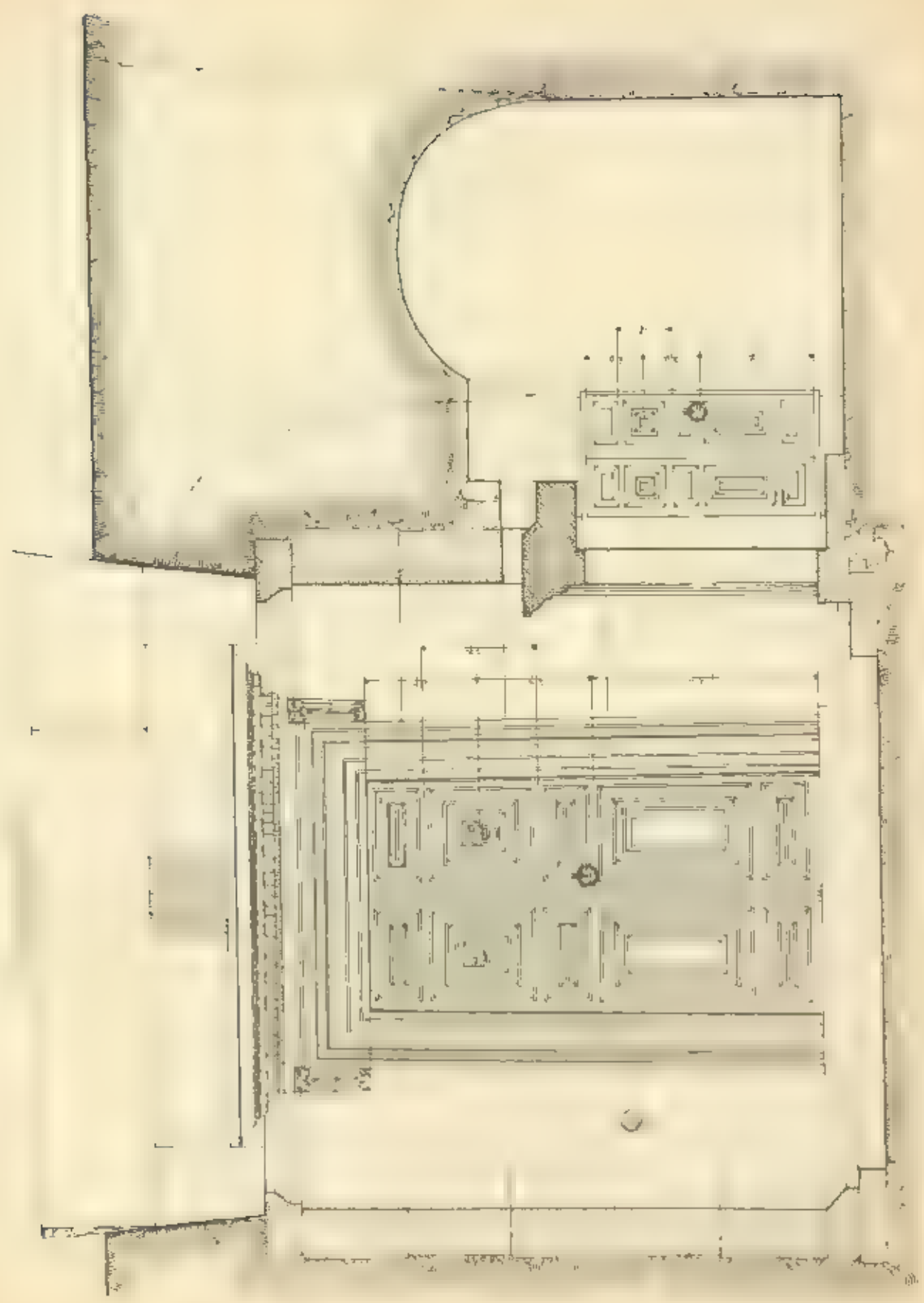
Au bas de l'escalier, deux pilastres à chapiteau biseau donnent accès au vestibule. Le sol est de terre naturelle, les parois sont revêtues de hautes assises de calcaire tendre, qui reposent sur une plinthe par l'intermédiaire d'une assise biseautée. Une corniche de même profil que le chapiteau des pilastres



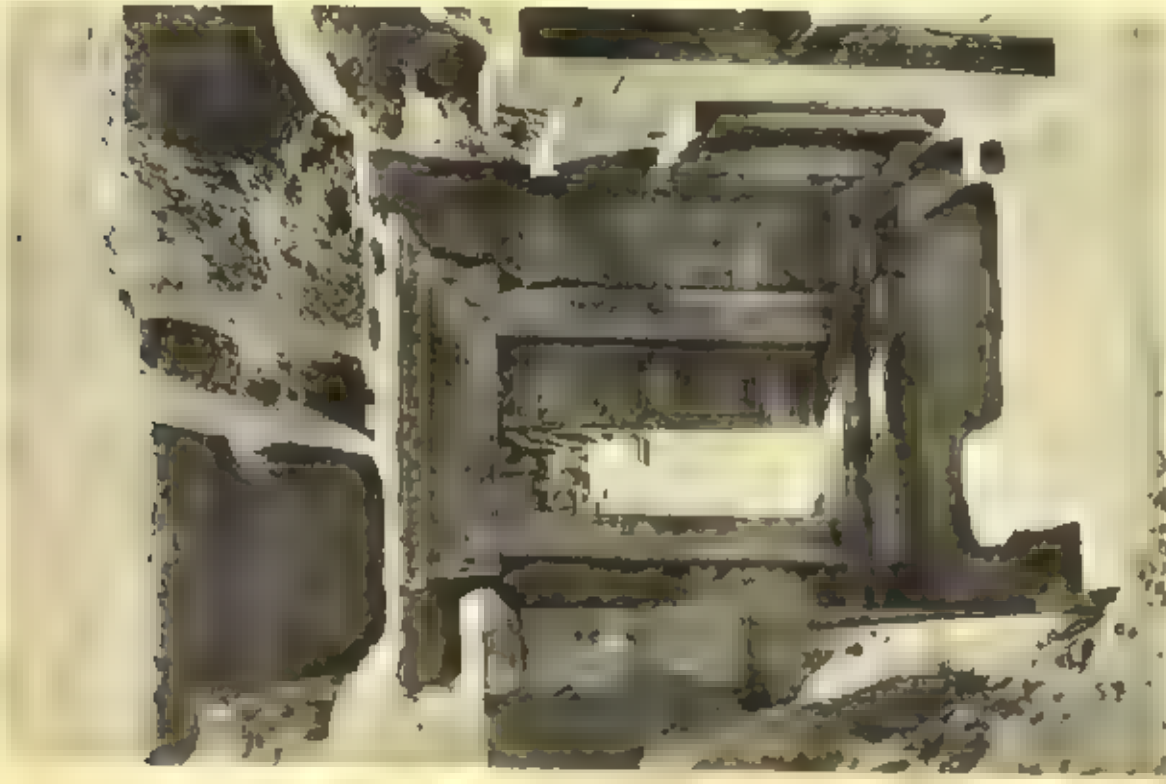
Hypogée de Jarhai, perspective axonométrique



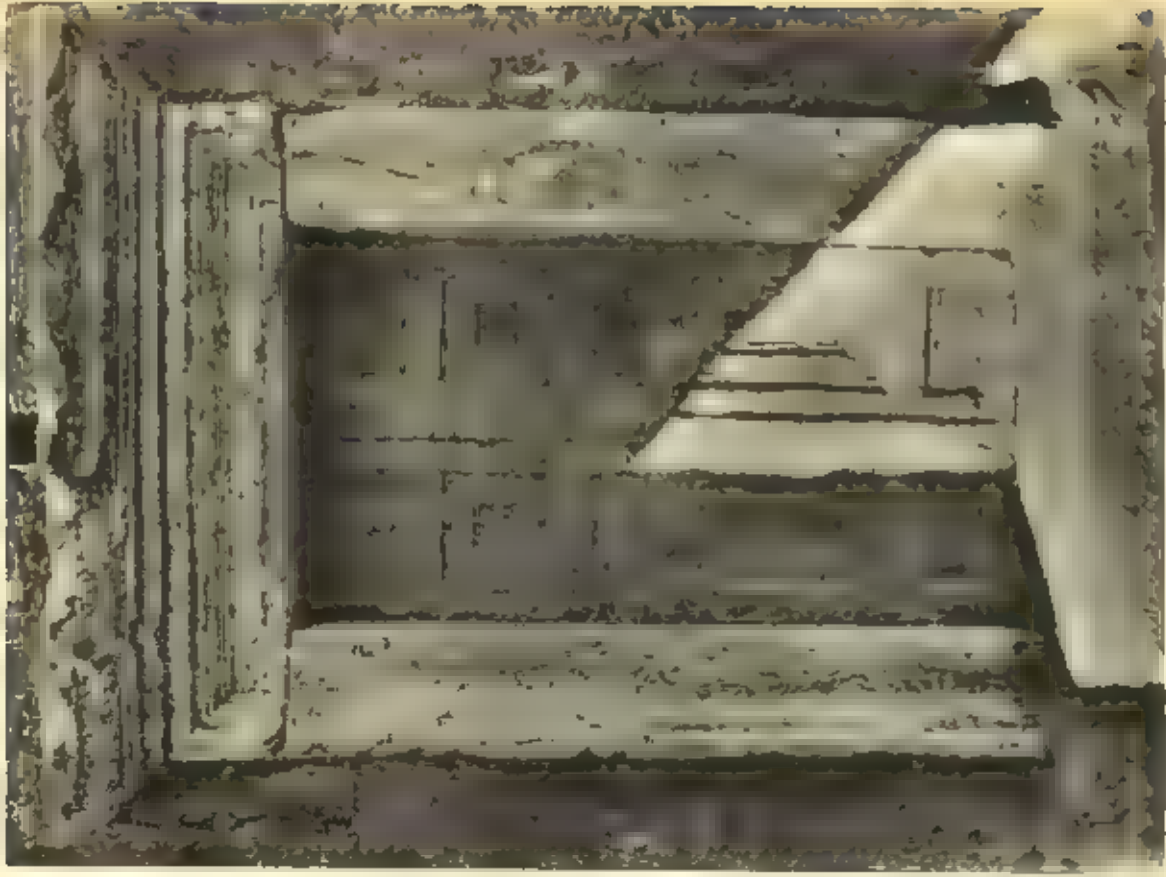
Hypogée de Jarhai, coupe longitudinale restituée et plan de l'état actuel



Hypogée de Larba, coupe transversale du vestibule



1 Vestibule



2 Porte d'entrée au vestibule

HYPOCAUSTE DE SARLA

devait couronner les parois, bien que ses éléments n'aient pas été retrouvés, et il est plausible de croire qu'elle était surmontée d'un petit mur de soutènement, destiné à empêcher la chute des terres. Le vestibule devait être ouvert à l'air libre, comme l'est l'accès des autres tombeaux souterrains de Palmyre.

Dans la paroi Ouest du vestibule, une petite porte de calcaire dur (pl. XXIX, 2), à pénédroits verticaux, donne accès à un local rectangulaire aux parois de terre naturelle, qui a dû servir de remise pour certains accessoires funébres. Nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un tel local à Palmyre. Un vantaail de pierre, unique, imite une porte de bois à deux vantaux, analogue à celle du tombeau lui-même, qui va être décrite. L'orifice circulaire, percé dans la paroi à droite, permettait la manœuvre d'un verrou placé à l'intérieur. Au dessus du linteau était une ouverture rectangulaire qui servait à l'aération du local.

Dans la paroi Sud s'ouvre la porte du tombeau, faite de calcaire dur. Ses pénédroits sont légèrement inclinés, et son couronnement (pl. XXV, 2, fig. 1)



FIG. 1. Linteau et corniche de la porte.

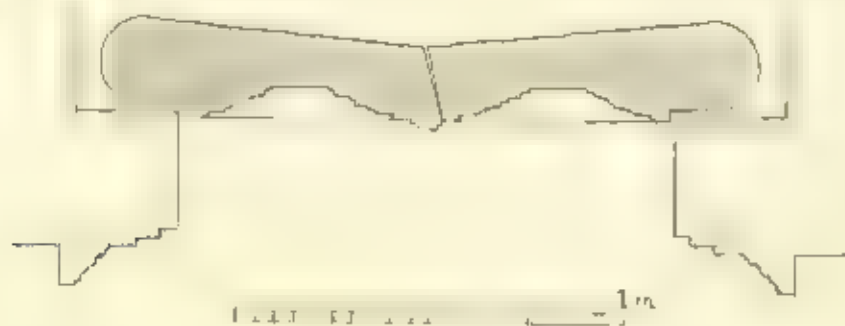
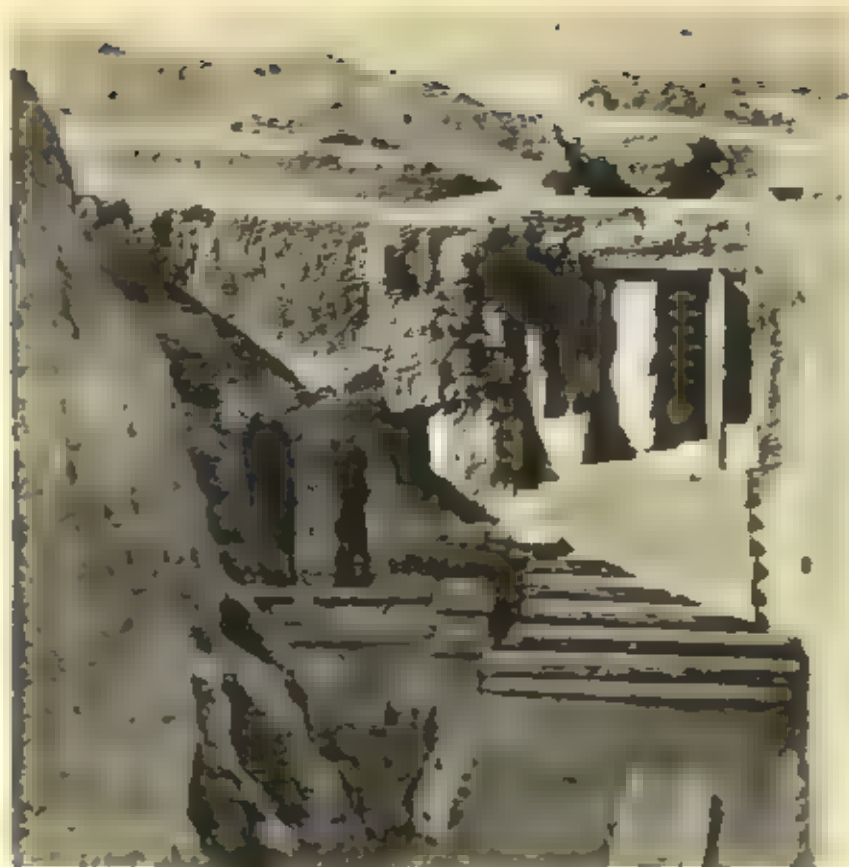


FIG. 2. — Plan de la porte.

est soutenu par deux consoles à volutes ornées d'acanthies. Le linteau est doublé d'un arrière-linteau. Immédiatement au-dessus de la corniche de la porte s'ouvrait une fenêtre d'aération dont l'embrasure est encore visible de



1. End et marches et escalier Ouest



2. Détail de la porte

lans un prochain article, car nous traiterons des sépultures antiques de Palmyre les hypothèses que nous pourrions présenter ici sur ce sujet.

De la porte que nous venons de décrire on descend dans l'hypogée par dix marches (pl. XXX, I) régulièrement appareillées, qui devaient buter contre les parois du passage. Les trois plus basses sont plus longues que les autres, sans doute parce que leur longueur répond à la largeur de l'hypogée lui-même.

2. — *Galerie principale*

L'hypogée se compose d'une galerie rectiligne qui se place dans l'axe de la porte, et de deux exèdres latéraux.

La galerie, longue de 14 m. 05, est divisée en trois sections par deux arcs reposant sur les pilastres. La première de ces sections constitue un vestibule, sur la partie antérieure de qui s'ouvrent les exèdres latéraux. La seconde section est une chambre funéraire dans les parois sont prévues pour recevoir chacune six traverses de tombes, bien que le paroi latérale n'en ait jamais reçu en fait que quatre. La troisième section formait une luxueuse exèdre avec quatre traverses de tombes dans chaque paroi latérale, etc. Les colonnes supplémentaires disposées dans le décor architectural du fond. Le sol des deux dernières sections était de quelques centimètres plus élevé que celui de la première.

Les traverses auxquelles nous venons de faire allusion comportent chacune une série de tombes superposées. Celles-ci sont au nombre de sept par travée dans la seconde section, et de six dans l'exèdre. Leurs parois latérales sont aménagées en crématoriums de sorte que l'on pût y poser, comme des figures, les larges tablettes plates qui constituaient les parois horizontales des tombes. Ces tablettes sont parfois remplacées par des dalles de pierre, ou par des plaques d'un mélange de plâtre et de coquille. Les unes et les autres étaient scellées au plâtre. L'obturation de la tombe était assurée, en avant, par une plaque scellée, qui n'a jamais été trouvée en place. On sait que tel était l'office des nombreuses plaques ornées d'un buste de défunt, qui sont si caractéristiques de l'art funéraire de Palmyre. Mais ces portraits étaient évidemment réservés à la sépulture des riches, et le tombeau que nous décrivons ne nous en a livré que

(1) Voir ce dispositif sur notre photographie de l'exèdre Ouest, pl. XLIV, f.

Dans ses deux parties les plus luxueuses, les exèdres Sud et Ouest, qui vident en défilés. Dans les parties plus modestes, le Hypogée, on nous n'avons rien trouvé, les tombes étant peut-être fermées par de simples tablettes en plaques de plâtre. On remarquera la disposition particulière de la tombe inférieure de la travée D. Elle est creusée en bois comportant des niches à l'inhumation d'enfants, comme l'ont prouvé les ossements qui y ont été découverts.

Comme nous l'avons dit, la division de la galerie principale en trois sections est faite ~~effectivement~~ de deux arcs portés sur des pilastres. De ces pilastres eux-



Fig. 4. — Clavier d'un arc de la galerie principale.

Le premier est sur un plan incliné, le second est sur un plan horizontal. Le premier est seulement indiquée par un décrochement de la planche qui règne au bas des parois du tombeau, et nous avons aussi relevé sur la paroi Est l'empreinte du chapiteau qui portait le premier arc, ce qui nous renseigne sur le départ de la voûte. Au contraire tous les éléments de l'arc le second, celui qui sépare la première section de la deuxième, ont été retrouvés, sauf la clef. Ce sont le linteau, les deux demi-crochets (fig. 5), et un nombre de seize autres crochets et crochelles se reliant à la clef. La voûte entre les arcs n'est pas usée dans l'angle inférieur. Nous avons restitué d'après les linteaux des claviers de l'arc, l'épaisseur et même le corps des pilastres qui le portent, et nous avons attaché aux deux pilastres placés à l'extrémité de l'exèdre Sud deux consoles trouvées à leur pied.

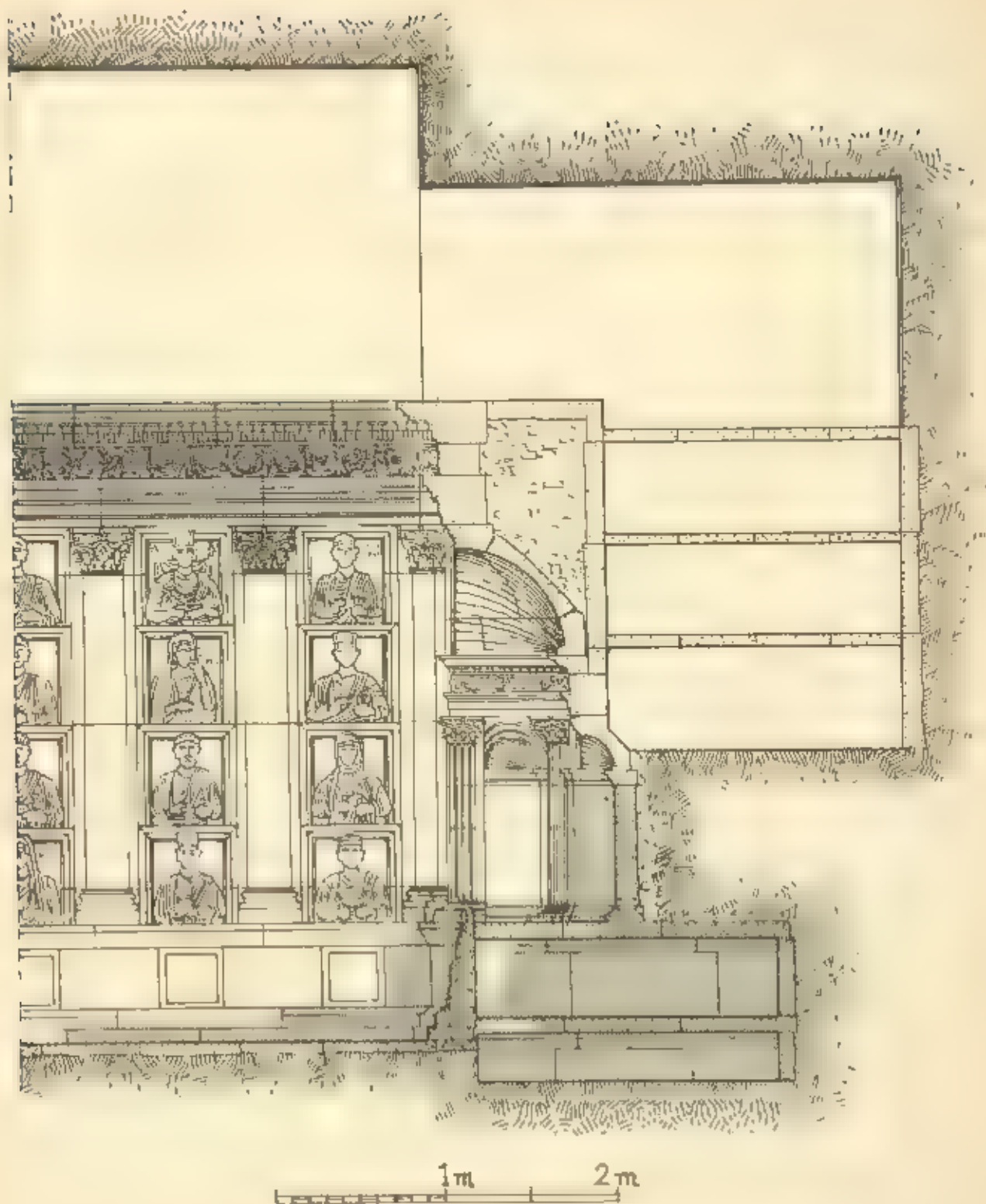
Le décor très simple des deux premières sections de la galerie se compose de pilastres pris à même l'argile sablonneuse des parois. Ces pilastres séparent les travées de toutes les sections, et se poursuivent dans plus d'espaces, sur les parois planes de la première. Avant que l'on puisse juger encore de formes sculptées de son antérieur aussi facile, leur chapiteau n'est constitué que par un vase en terre de pilastre appliqué contre une console lisse. Le profil des bases n'est plus visible. Nous avons trouvé quelques blocs d'un revêtement de calcaire tendre, qui forment sous l'ordre un socle analogue à celui de l'exèdre Sud, et dont la planche est en place.



Hypogée de Iarhai, plan de l'extrémité sud (état actuel)



Hypogée de Iarhan, plan restitué de l'exèdre sud



• Typogée de Larhai, coupe longitudinale de l'exèdre sud

3 — *Exèdre Sud.*

L'aménagement de l'exèdre Sud était beaucoup plus riche. Le sol était dallé, les parois revêtues d'un décor architectural de calcaire tendre (pl. XXXI à XXXIX).

Dans chacune des deux parois latérales s'ouvrent quatre travées de tombes, semblables à celles que nous avons décrites. Et outre la travée la plus méridionale de chaque paroi est doublée en arrière, comme on le voit sur le plan, l'une ou deux autres. Le décor architectural de ces deux parois se prête à une restitution quasi certaine (pl. XXXII). Sur une plinthe, qui débordait sur le dallage, s'élevait un socle orné de *pluteus*, dont les éléments ont souvent été découverts en place — principalement à l'angle Sud-Ouest de l'exèdre, où une fenêtre carrée s'ouvrait encore dans le socle pour donner accès à une tombe. Les fenêtres étaient fermées par des plaques lisses ou par des *lathes* ? Il est difficile de le dire. Le socle portait une ordonnance corinthienne (pl. XXXV) de trois demi-colonnes et deux quarts de colonnes, et tous lisses. Les chapiteaux (pl. XXXVII, 5) — à chaque extrémité d'axes, présentent un exemple typique de ce qu'était le chapiteau corinthien de Palmyre dans la première moitié du second siècle, et leur style fleurissant se retrouve dans le traitement d'acanthé de la frise (pl. XXXVII, 2). D'autres acanthés, alternant cette fois avec des feuilles d'acanthe, ornent encore la corniche (pl. XXXVII, 1). De cette ordonnance, il ne restait en place que la base des deux quarts de colonnes aux extrémités Sud des parois. Le reste gisait encore en grande partie sur le sol, et sa reconstitution ne présente aucune ambiguïté. Seuls la hauteur des colonnes restait douteuse, aucun fût n'ayant pu être assemblé. Nous avons conjecturé, en nous fondant sur la hauteur des travées de tombes, qu'elle était de 2 m. 30, ce qui donnerait 3 m. 67 pour l'ensemble de l'ordre, et l'on verra que cette conjecture est confirmée par les éléments de la façade postérieure de l'exèdre. — Des six tombes de chaque travée, deux étaient masquées par le socle, ou la plus haute des deux prenant accès par la fenêtre dont il a été question, les quatre autres s'ouvraient dans l'entre-colonnement, un par un, de façon à former quatre cadres basculés, où l'on pouvait insérer autant de bustes. Plusieurs de ces bustes ont

(*) Voir plus loin, p. 254.

été trouvés sur le sol, et leurs dimensions s'adaptent fort bien aux cadres des traveaux. — On remarquera que dans la grande majorité des bustes funéraires palmyréniens la tête du défunt dépasse de plusieurs centimètres le bord supérieur de la plaque à laquelle il est fixé, et les coudes en font autant, d'ordinaire, soit basculés (cf. fig. 1 et 2) ou bien formant les coude-pieds (fig. 3) parus des deux côtés, ou les d'un seul parus se présentant à un bout.

Le décor architectural de la paroi Sud de l'exèdre se laisse restituer avec

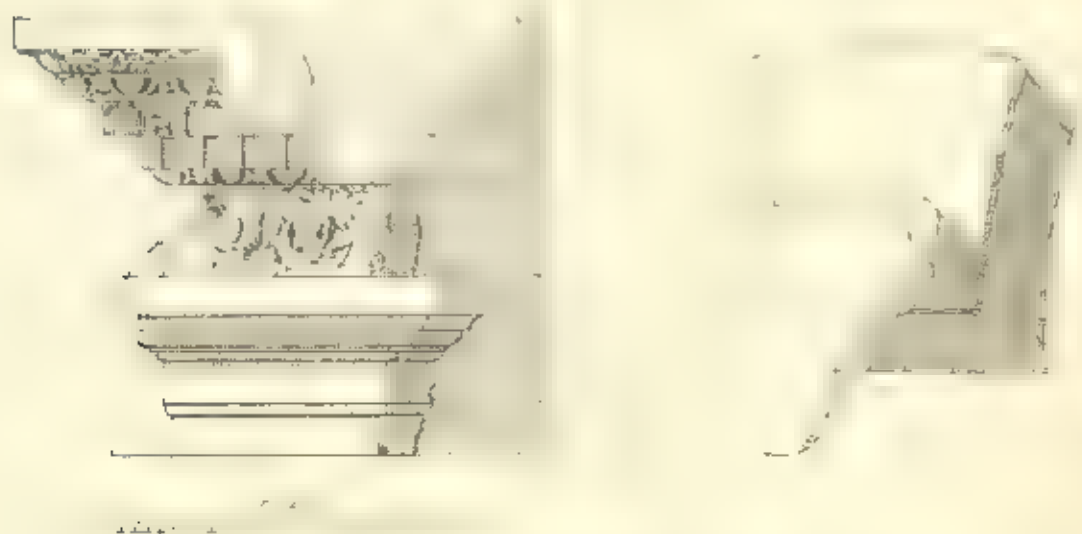
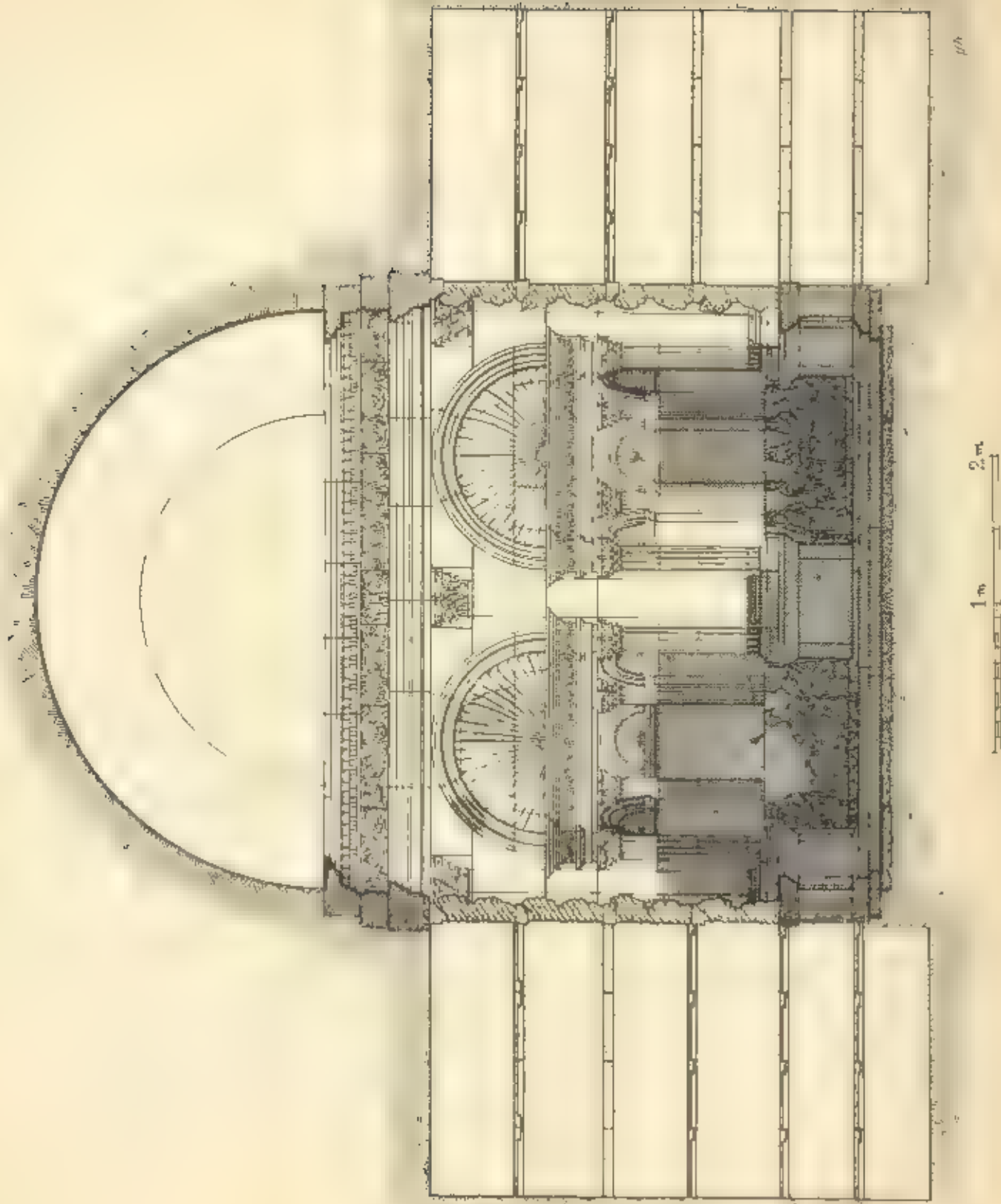


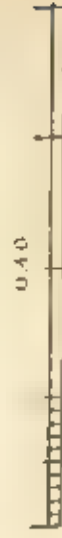
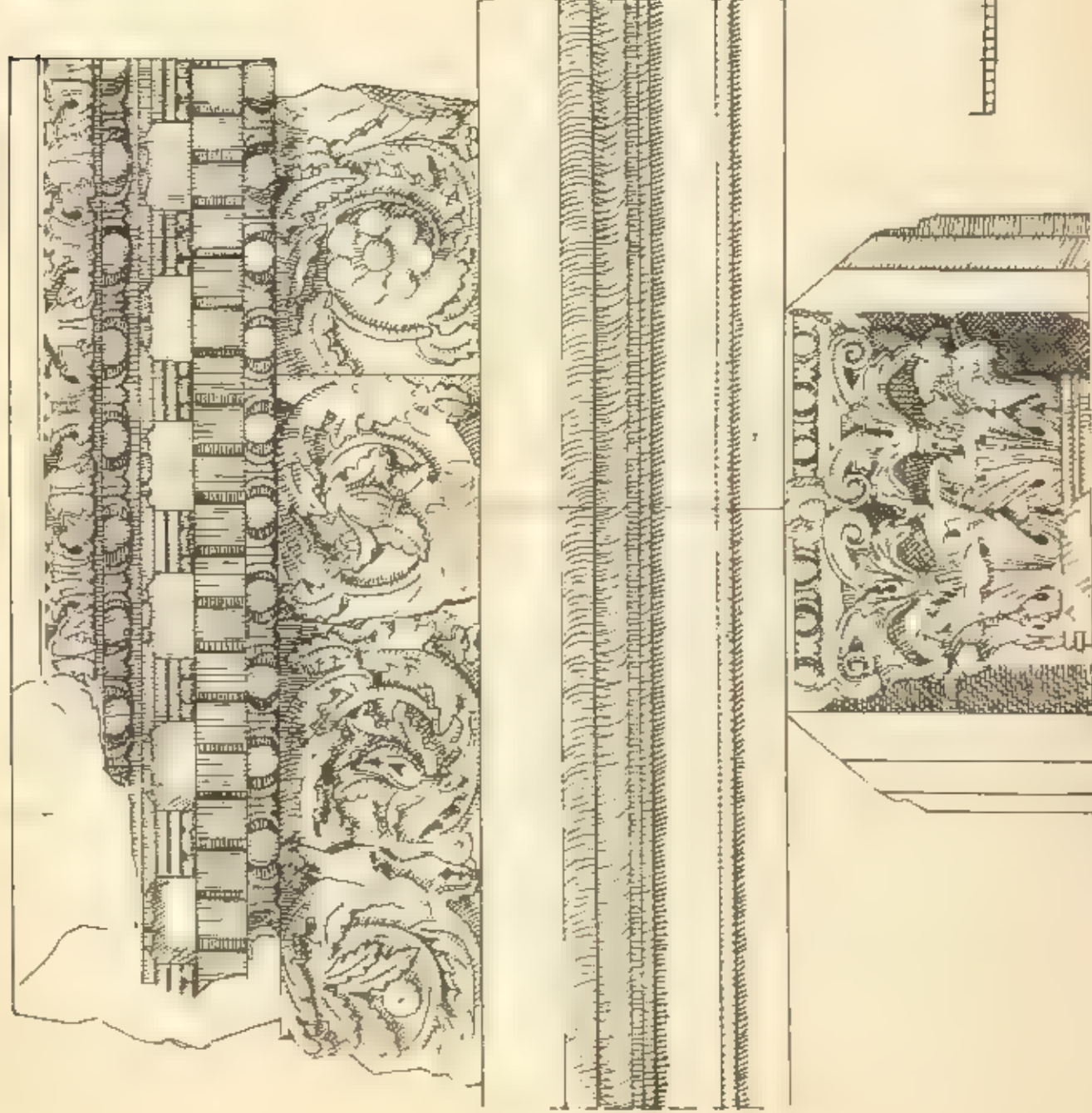
FIG. 5. — Entablement des grandes niches de l'exèdre Sud.

la même probabilité (pl. XXXIV et XXXVI, 4). Il est constitué par le retour du socle et de l'ordonnance cornicienne des parois latérales et par les deux angles et au centre par un quart de colonne, contigu au quart de colonne de la paroi latérale. Ainsi, sur la façade, on voit porter par ces éléments de sauts où s'ouvrent deux grandes niches. — Chacune de celles-ci est formée par un petit ordre corinthien (fig. 5) de deux pilastres et deux demi-colonnes, disposé en hémicycle et portant une coquille⁶⁵, dont la charnière est placée vers le bas. Tous les éléments de cet ordre ont été retrouvés, sauf les chapiteaux et il n'est pas douteux que ceux-ci furent d'ordres pour être remplacés ailleurs. Dans les entrées d'éléments de cette ordonnance s'ouvrent trois

⁶⁵ Sur l'assemblage des pierres de cette coquille, voir plus bas, p. 296.



typee de larhai, coupe transversale de l'exterieur s.d



Hypogée de Larha, excavé en 1916. Détail de l'ordre

petites conques (pl. XXXVII, 3), faites sans doute pour recevoir des statuettes, car leur mauduration n'est sculptée qu'à droite et à gauche (comme si le milieu devait être masqué par la statuette en question).

Sous la demi-colonne et les quarts de colonnes de la façade de l'exèdre, le socle fait une saillie dont le corps était orné de reliefs. Ceux-ci ont disparu, et il n'en reste que l'encadrement. Sous les deux grandes niches, au contraire, le socle est encore orné de deux hauts-reliefs de calcaire dur, représentant des



FIG. 6. Plan des tombes au fond de l'exèdre Sud

defunts couchés au banquet. Ces reliefs, dont le bord supérieur vient légèrement plus haut que le sol de la niche, obturaient respectivement quatre tombes sous la niche Est, et deux sous la niche Ouest, ces tombes étant disposées en deux étages dans l'un et l'autre cas, et soigneusement parées de dalles de calcaire tendre (fig. 6). La fouille a révélé, derrière la façade postérieure de l'exèdre et au niveau des conques, la trace de quatre tombes, disposées dans un même plan horizontal. Notre coupe restituée (pl. XXXII) montre que l'on peut encore supposer aisément deux tombes au-dessus de chacune de celles-ci, comme semble le conseiller une inscription dont il sera question plus loin. L'accès de ces tombes avait évidemment lieu par-dessus la corniche de l'exèdre. Comme la voûte était taillée en pleine terre, et qu'elle s'est écroulée, nous ignorons son aspect. La présence des douze

lombes dont il vient d'être question nous a conduits à supposer que celles-ci étaient adossées sous une voûte secondaire, prolongeant la première, et de diamètre adéquat.

De la façade que nous venons de décrire, nous avons trouvé en place comme on le verra sur nos planches, tout le socle, la plupart des bases qui la portaient et presque toute la partie inférieure des deux grandes niches, y compris les coquilles des deux niches secondaires extrêmes. À l'exception des chapiteaux du petit ordre, disparus comme nous l'avons dit, nous avons recueilli ces fragments de tous les autres éléments des niches. Quant au grand ordre, toute sa partie supérieure a disparu, mais elle se laisse évidemment restituer à l'aide des parois latérales. Le seul fût qui subsiste est celui qui concerte une des colonnes de plus, le fût d'entre les colonnes. On hésite d'abord s'il faut bien restituer les chapiteaux dans le grand comme dans le petit ordre, à la hauteur du sommet des archivoltes des niches, ou plutôt concevoir qu'ils fussent posés plus haut sur les fûts plus hauts. Mais nous avons constaté qu'en les fûts ne correspondant pas les deux cas avec le sommet des archivoltes, c'est-à-dire en les mettant le plus bas possible, l'architrave du grand ordre vient cambrer exactement avec le sommet des traverses des lombes. Cette rencontre est si raisonnable qu'elle nous a permis justifier la restitution que nous offrons.

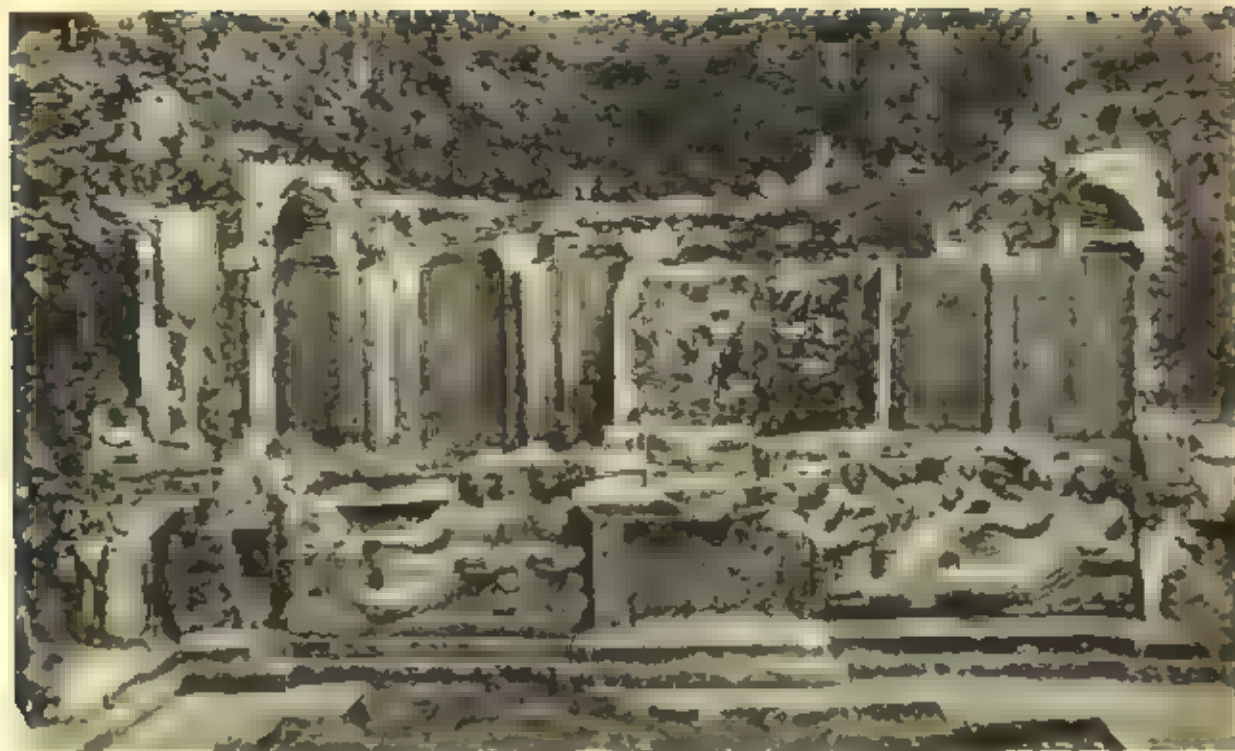
4. — *Reliefs funéraires placés dans l'encadrement Sud.*

Le relief placé sous la niche est représenté par deux figures couchées, et l'un sur un matelas brodé d'un large rinceau à fleurs. Ils s'appuient du coude gauche sur de gros coussins enroulés l'un autour de l'autre. Le coude est nu, et la cuve l'une de l'autre est ornée en boucles spirales, celle de l'autre forme une série de cercles parallèles alignés sur le front. Chaque figure tient une bourse dans sa main gauche. Leur vêtement est l'habit parthe du type arrien¹, composé d'un pantalon, de larges jambières tombantes, d'une blouse à manches et d'un grand manteau étendu sur l'épaule droite par une fibule ronde à bec hexagone et enroulée autour d'un calochor². Toutes ces pièces d'habil-

¹ Voir nos figures nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

² Voir nos figures nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

³ Voir nos figures nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357,



1. Paroi postérieure



2. Un des reliefs de cette paroi

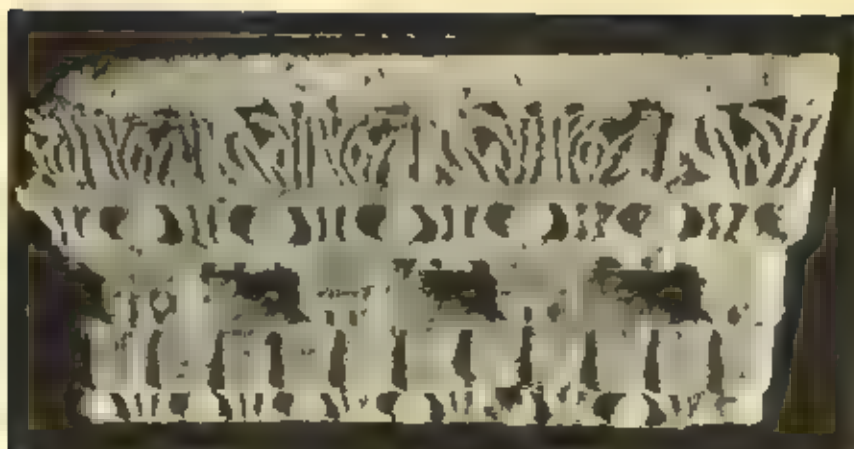
notre figure 7, 3, donne un détail : sont relevées le galon broché placé soit en listère (bord inférieur et poignets de la tunique, bord supérieur des jambières), soit de manière à former une large bande verticale sur le devant du pauléon). La tunique est serrée à la taille par une étroite ceinture à double tour, que ferment une frange et une barrette de trois perles. Les pieds sont chaussés de brode-pans bas, à semelle souple, qui laissent la cheville libre et sont noués sur le coude-pied¹. Une jambe est suspendue à la tunique sur la cuisse droite ; sa poignée cylindrique, à cannelure hélicoïdale, se termine par un anneau, et son fourreau, qui a la forme lobée habituelle aux armes parthes, se distingue par le contour atténué des lobes réduits à une saillie anguleuse. — Au pied de la couche, sur un siège à pieds tournés sans dossier, pourvu d'un coussin, est assise une femme. La quenouille et le fuseau à la main. Comme presque toutes les Palmyréennes, elle est vêtue d'une tunique longue et d'un manteau qui voile ses cheveux. Son front est ceint d'un frontal l'étoilé, surmonté d'un turban en torsade. Deux mèches de cheveux se relapportent pour tomber de part et d'autre de son cou. Sur son épaule gauche, son manteau est retenu par une fibule trapézoïdale, ornée d'une feuille d'acanthé et d'une rosette (fig. 7, 9).

Le relief placé sous la niche Ouest (pl. XXXVI 2 et fig. 7, 3) représente un seul défunt étendu, parfaitement identique à ceux que nous venons de décrire si ce n'est que la poignée de sa dague est ornée de cannelures striées. La femme assise au pied de la couche ne diffère pas non plus de celle que l'on vient de voir, si ce n'est que ses oreilles, mieux conservées, sont percées de boucles en forme de grappes de raisin et que ses pieds sont posés sur un tabouret. Mais à l'arrière-plan sont sculptés en moindre saillie, trois enfants debout. Deux filles et un garçon. Les deux filles sont vêtues comme la femme assise, mais leur turban, d'une espèce courante d'ailleurs, est plus compliquée (fig. 7, 11) : on placait le milieu de l'étoffe convenablement roulée — sur le front, on en croisant les deux extrémités sur la nuque, puis on les ramenait sur le front pour former deux boucles passées l'une dans l'autre — et on les ramenait encore sur la nuque pour y être nouées. De plus, ces enfants portent un collier de perles et des boucles d'oreilles formées d'une baguette horizontale

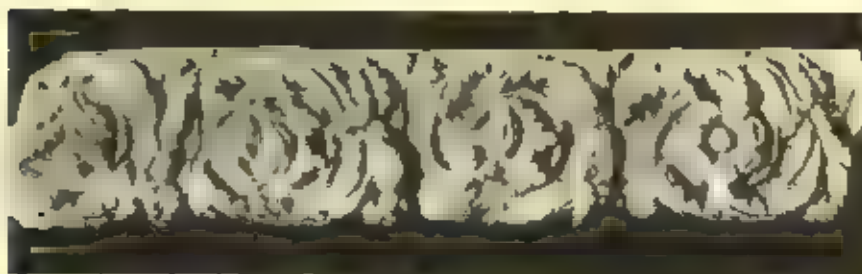
(¹) Voir la même chaussure dans l'exèdre Ouest, fig. 40 b.



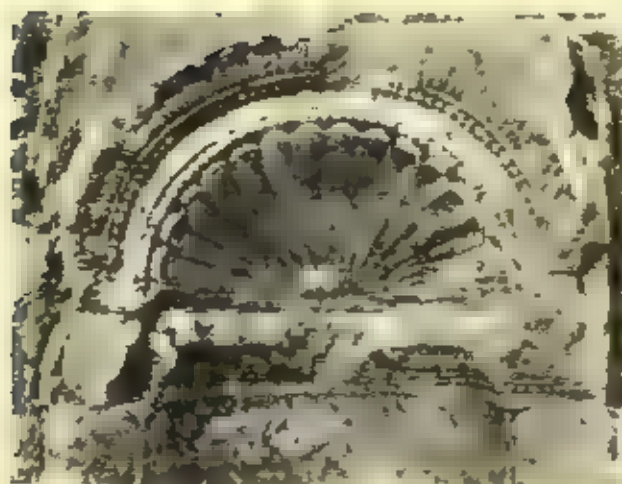
Fig. 1. Détails des cartonnages empruntés au trépan de l'excavation de l'ouest, sauf les n^{os} 4 et 13, qui appartiennent aux reliefs de la face sud de l'excavation sud.



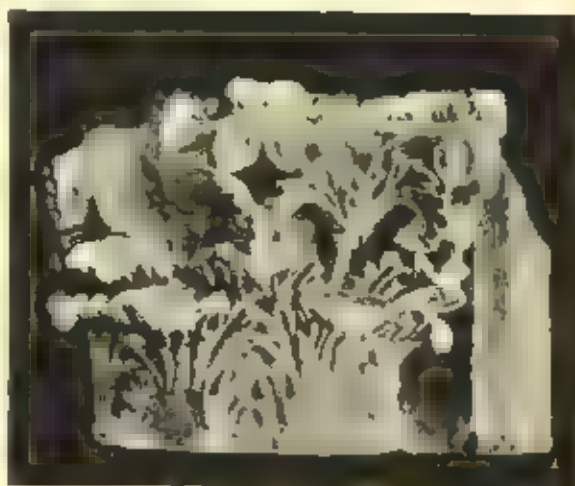
1 Corniche



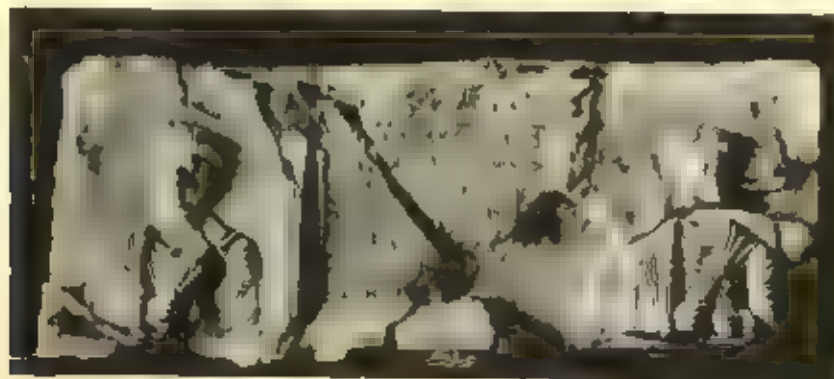
2 Frise



3 Niche secondaire



4 Chapiteau du grand ordre



5 Dédicace de Iarhai

à laquelle sont attachées, par deux petites tiges, deux perles ou pendentifs sphériques. Enfin, les poignets de leur tunique sont décorés d'un large galon. Le jeune garçon, qui tient à la main une grappe de raisin, attribut de l'enfance, porte une tunique ornée de deux galons unis, tombant des épaules et s'arrêtant à la ceinture. Cette tunique est à la grecque, sans manches ajustées, et les bras sont seulement couverts jusqu'au coude par l'étoffe carrée de la tunique, serrée à la taille par un cordon. Les deux poignets sont ornés d'un bracelet.

Les galons de broderie qui ornent ces divers vêtements (fig. 7, 3) se distinguent par quatre motifs différents, qui sont : un rinceau de rosettes, un rameau de chène, un rinceau d'acanthes avec rosettes, enfin (fig. 7, 13) une suite de carrés séparés par des barrettes de trois perles et contenant chacun un fleuron à quatre pétales. Les motifs sont parfois, mais non toujours, encadrés par une bordure qui peut appartenir elle-même à deux types différents : ce sont, d'une part, le simple rang de perles, d'autre part, une suite de carrés, ou plutôt de tremies, séparés par une barrette de deux ou trois perles, et dans lesquels est sertie une perle plus grosse. Ce dernier motif orne également, à lui seul, le bord supérieur des jambières. Le frontal brodé des femmes (cf. fig. 7, 8) est divisé en compartiments, ornés de motifs d'acanthes, et séparés par des barrettes de perles.

À ces deux bas-reliefs trouvés en place, il convient d'ajouter quelques sculptures trouvées éparées dans l'exèdre Sud : ce sont, pour la plupart, des bustes funéraires qui devaient obturer l'entrée des logements funéraires :

1. Buste féminin pl. XXXVIII, 1. Largeur 31 cm. ; hauteur 48 cm. Frontal brodé, turban en torsade, boucles d'oreilles à deux pendeloques sphériques, mèches apparentes de part et d'autre du cou, yeux marqués de deux cercles concentriques, de la clé pendue à une fibule trapézoïdale, avec acanthes et tête de lion ; quenouille et fuseau dans la main gauche, qui porte une bague à chaton au petit doigt. La main droite écarte le voile.

2. Buste féminin. Largeur 41 cm. Même description, si ce n'est que les boucles d'oreilles sont en grappes de raisin.

3. Buste féminin pl. XXXVIII, 2. Largeur 36 cm. ; hauteur 49 cm. Frontal brodé, turban en torsade, boucles d'oreilles en grappes de raisin, mèches apparentes, yeux marqués de deux cercles concentriques. La main gauche tient un pan du manteau, la droite écarte le voile.

4. Buste féminin pl. XXXVIII, 3). Largeur 40 cm. ; hauteur 48 cm. Manteau repo-

sant directement sur les épaules, qui sont séparées par une rainure à la naissance de la poitrine. Deux petites manches descendent sur le front. Deux autres manches tombent de part et d'autre du cou. Le bas de perles ou pendentifs en forme de lanière. Bras enroulés et dissimulés sous le manteau, pour le laisser voir qu'un petit morceau de la tunique. Yeux marqués de deux cercles concentriques.

5. Tête féminine séparée de son buste, tracée hors de l'évidé. Seul, sans pins de soutien (pl. XXXVI, 4). Fronton brodé, taban inversé, bande d'oreilles. Lignes d'éléments festonnés, séparés par de petites barrettes horizontales. Deux lanières à une seule perle chaque, suspendues à droite et à gauche du cou; deux colliers de perles, yeux marqués d'un seul cercle.

6. Buste (pl. XXXV, 2) d'un homme imberbe étendu au haut port une tasse à la main, appuie du cou sur sa poitrine brève d'un bandeau de rossettes entre deux rangs de perles. Hauteur 7". 11. Le buste paraît en pos à son taban ne devant pas obtenir un logement fixe, mais être appliqué contre une paroi. Tunique grecque et manteau. Yeux marqués de deux cercles concentriques.

7. Buste viril imberbe (pl. XXXV, 1). Largeur 39 cm., hauteur 49 cm. Tunique grecque et manteau. Yeux comme le précédent. Dans la main droite deux objets fréquemment représentés à Palmyre, et dont on a offert diverses explications.

8. Buste identique au précédent, est maintenant sculpté par la même main.

9. Buste identique au précédent, mais les cheveux sont ordonnés en mèches parallèles. Largeur 39 cm.; hauteur 49 cm.

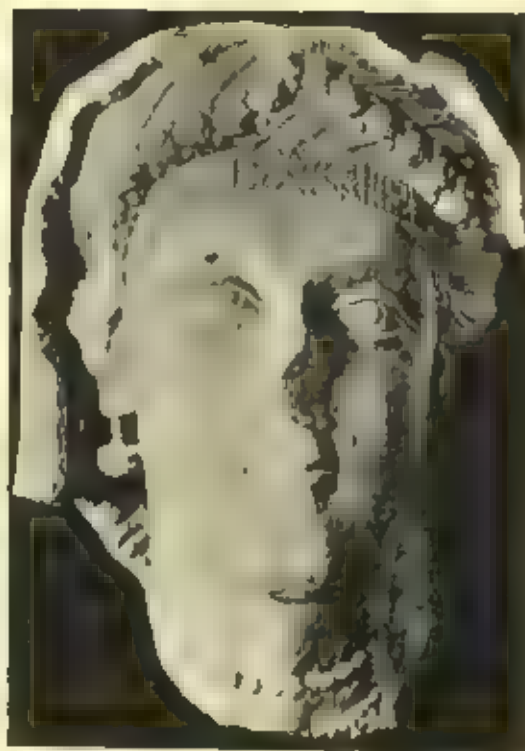
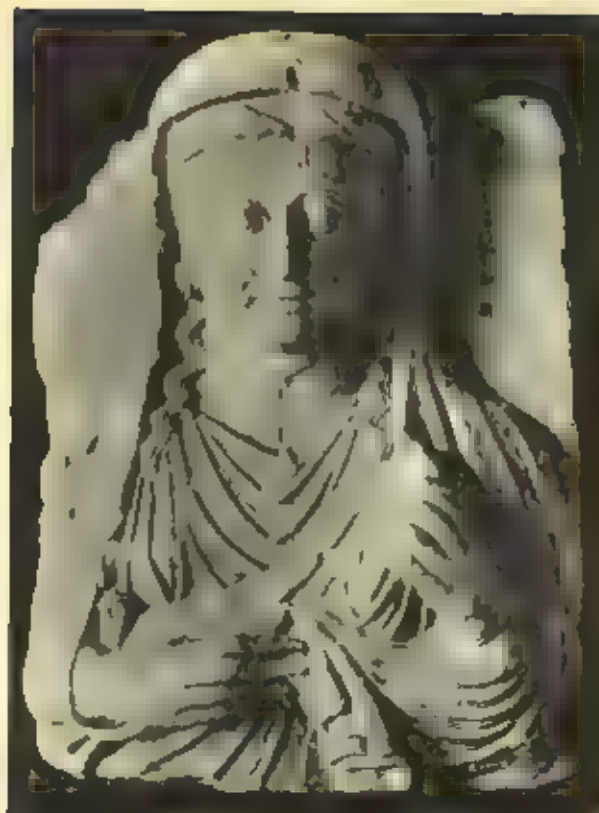
10. Buste identique au précédent. Largeur 41 cm.; hauteur 47 cm.

11. Buste viril imberbe se détachant sur un médaillon en tunique grecque et manteau. La tunique est ornée de deux galons onés, verticaux descendant des épaules. Le manteau dissimule entièrement les mains. Yeux comme sur les bustes précédents. Largeur 31 cm.; hauteur 38 cm.

12. Plaque de calcaire tendre (pl. XXXVII, 1) large de 60 cm., haute de 23 cm. Au milieu, cartouche monnaie contenant le type de l'empereur du bon beau par l'abbé de Barabré, petit fils de l'empereur, en 419. L'inscription au verso de l'anneau 108 après J. C., de chaque côté du cartouche buste viril imberbe, vêtu de la tunique grecque et du manteau, coiffe de mèches ordonnées parallèles. Yeux marqués d'un simple cercle, ce qui n'est dû sans doute qu'à la petitesse des figures. Cette plaque n'obtient évidemment pas un logement fixe, mais devant être fixée en quelque lieu de la paroi.

13. Nous publions sous le nom d'une petite œuvre sculptée (pl. XXXIX, 1 et 2), un objet de soutien d'encastrement, qui représente une tête d'adulte, ou jeune de fleurs, de visage. Son emplacement n'a pu être déterminé. Sa hauteur est de 19 cm., sa largeur de 29 cm. Elle est portée d'une petite mortaise carrée, qui devait être fixée quelque statuette.

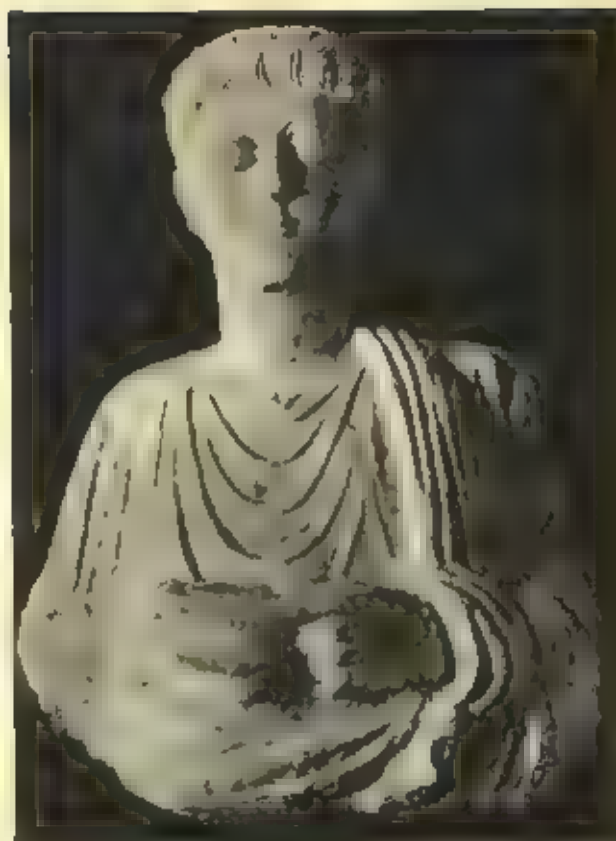
La date des reliefs que nous venons de décrire peut être déterminée à peu près grâce au classement que M. Ingholt a établi pour la sculpture palmyre-



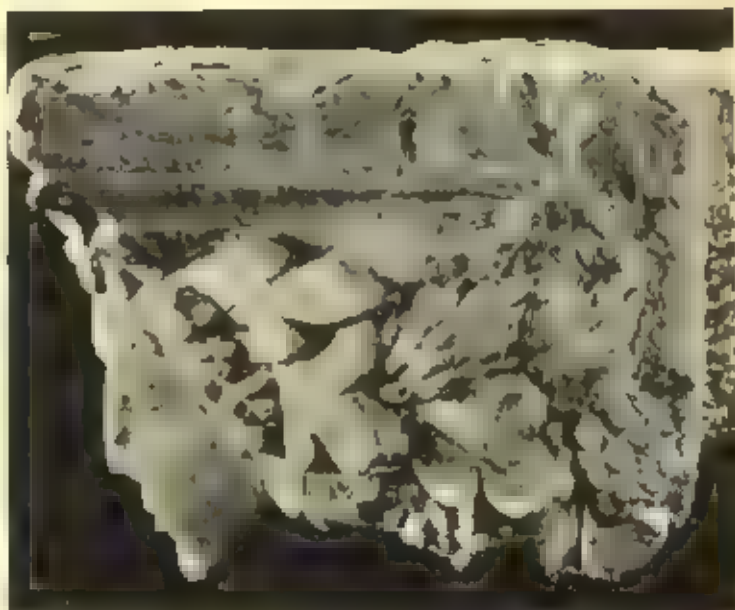
EXÈDRE SUD CHOIX DE BUSTES FÉMININS



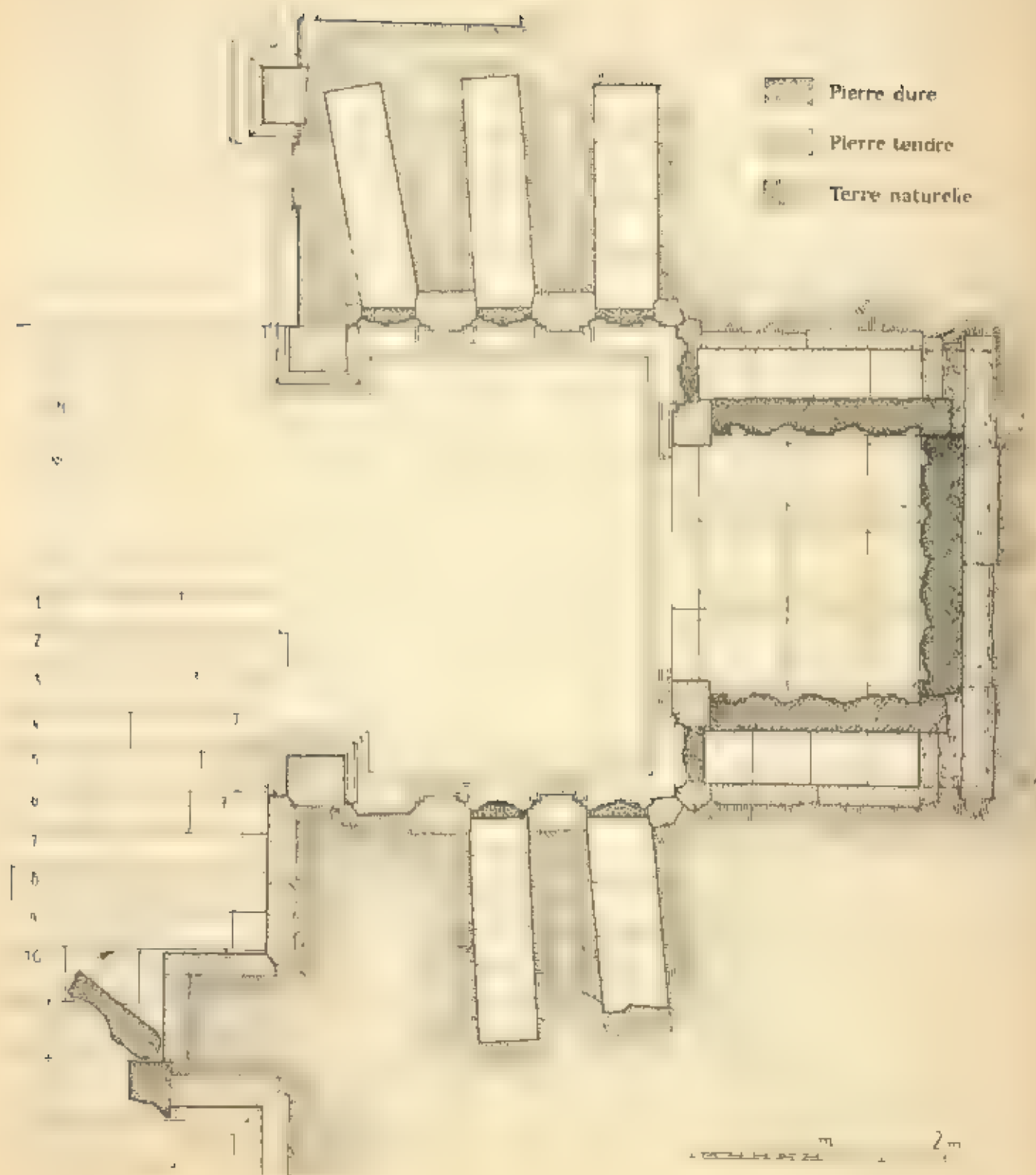
Buste viri



Baign. rot. tumbre



Consue. tumbre



Hypogée de Larhai, plan restitué de l'exèdre ouest

meune en se fondant sur la technique des monuments d'ales¹¹. En général, dans la période qui va de 100 à 150 après J.-C., les yeux sont marqués d'un double cercle concentrique, les sourcils ne sont pas indiqués sur l'arcade sourcilière, les hommes sont mal barbés ce qui n'est le cas aux périodes suivantes, que pour les prêtres; les femmes laissent tomber une boucle de cheveux sur chaque épaule et tiennent à la main une quenouille et un fuseau, leurs fibules ont la forme d'un trapèze et leurs boucles d'oreilles celle d'une grappe; les plis du manteau sur le bras sont droits ou forment comme un V. Dans la période qui va de 150 à 200, au contraire, les yeux sont généralement marqués d'un cercle pointé, les sourcils sont souvent indiqués, les hommes portent la barbe (du moins les laïcs), les mèches de cheveux des femmes disparaissent et la quenouille et le fuseau sont remplacés souvent dans la main par un pan du manteau; les fibules trapézoïdes des femmes commencent à céder aux fibules hexagonales, les boucles d'oreilles prennent la forme de crotales, les plis du manteau affectent souvent celle d'un U renversé. On verra sans peine que les caractères du premier groupe sont l'élément grande majorité sur tous nos reliefs, sauf sur la tête de femme décrite sous le n° 3, qui appartient au second groupe. À quoi il faut ajouter que le costume parthe des trois hommes étendus est d'un type ancien, qui disparaît aussi vers le milieu du siècle. Dans son ensemble, ce que nous possédons des sculptures de l'exèdre Sud paraît donc remonter aux décades qui ont suivi la fondation de l'hypogée en 108.

1. Exèdre Ouest.

Des deux exèdres latérales de l'hypogée, celle de l'Est n'a jamais été creusée; elle est seulement amorcée dans la paroi. Celle de l'Ouest au contraire était pourvue d'une arête, et nous avons recueilli presque tous les éléments de son décor.

Cette exèdre (pl. XL à XLV) consiste en une salle rectangulaire aux parois revêtues de calcaire tendre voûtée en berceau, et largement ouverte sur la galerie principale de l'hypogée par une large entrée. Le sol n'était pas dallé. Le décor de chaque paroi latérale était aménagé pour l'accès à trois tra-

¹¹ THORNTON, *Studies over Palmyrenish Sculpture* (Copenhague, 1878). Notamment p. 90 s.

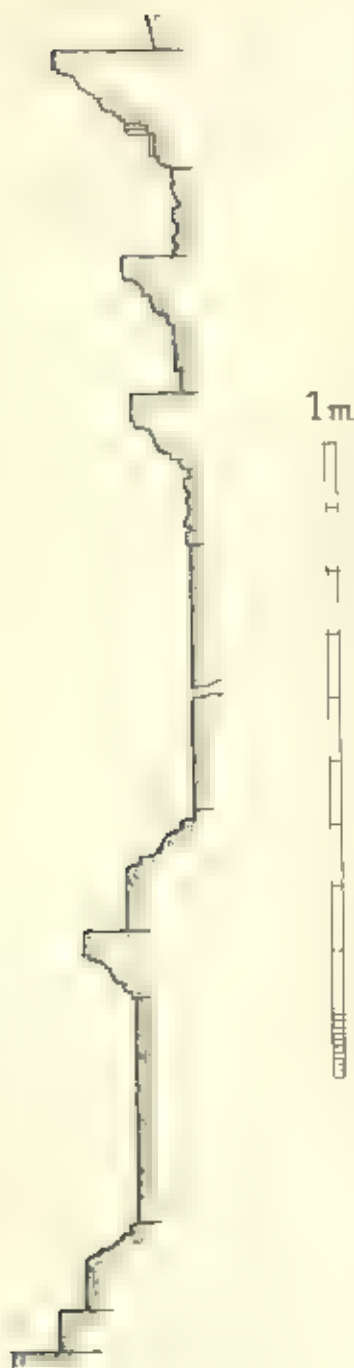
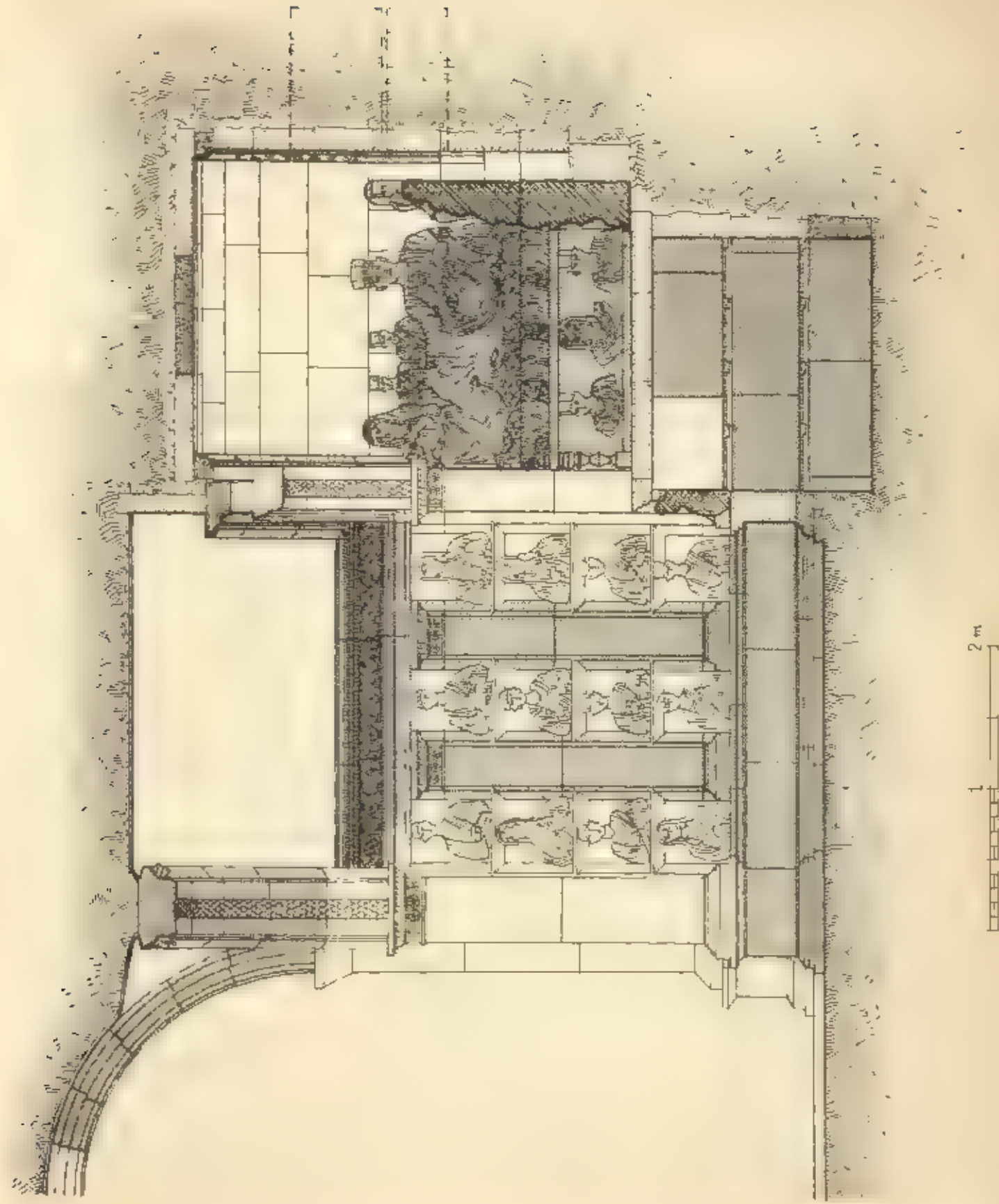


FIG. 8. — Profil de l'arc de l'exèdre Ouest.

vées de tombes, tandis que la paroi postérieure offrait, entre deux travées analogues, une large niche carrée, magnifiquement aménagée en *trichnum*, et qui dominait de haut le sol de la chambre.

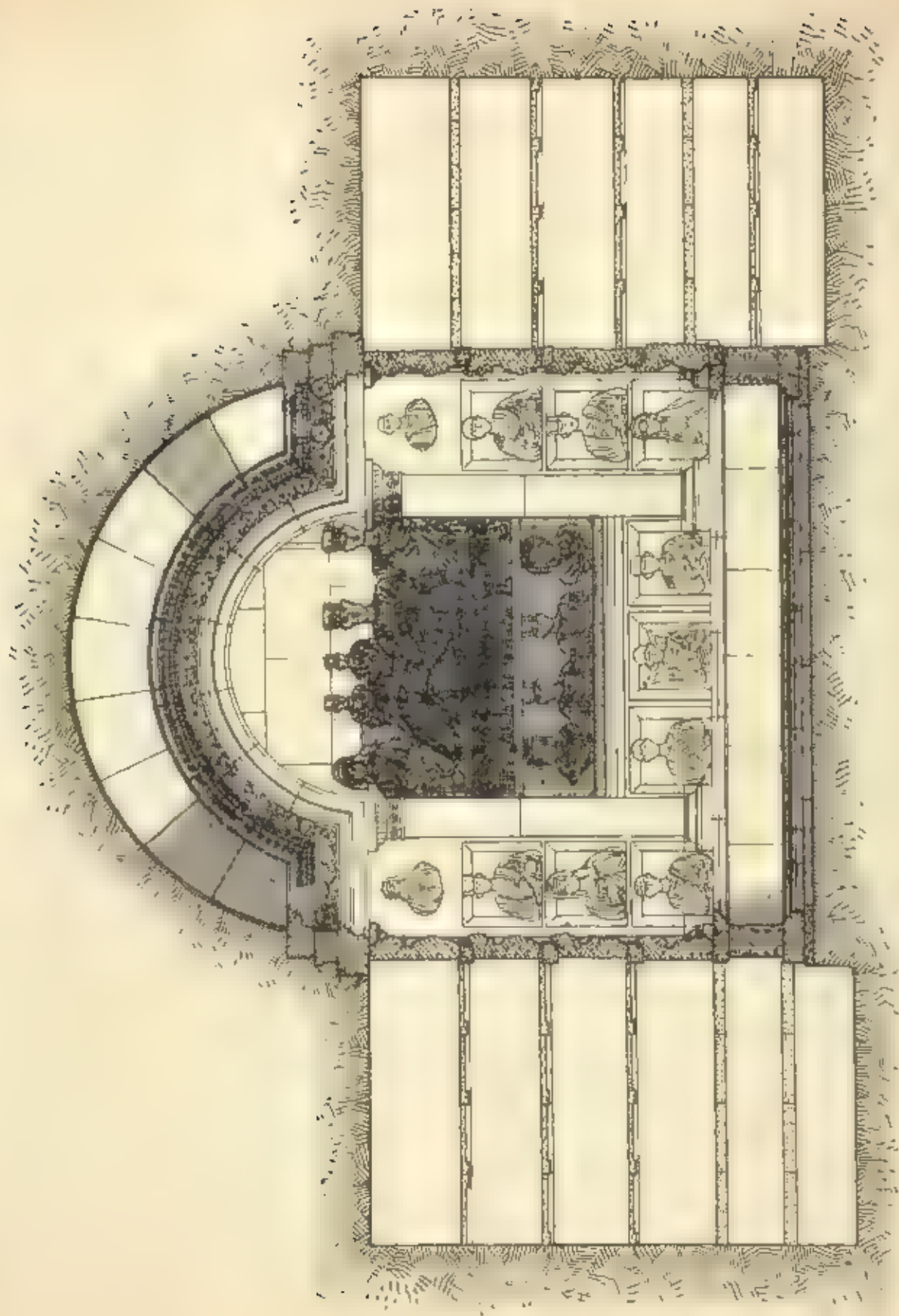
Comme celui de l'exèdre Sud, le décor architectural de l'exèdre Ouest (pl. XLI et fig. 8) est porté sur un socle qui repose lui-même sur une plinthe. Des éléments de ce socle ont été trouvés en place (pl. XLIV) sur les trois cotés de l'exèdre: aucune fenêtre n'y donne accès aux tombes. À l'entrée de l'exèdre, une légère saillie du socle portait les pilastres sur lesquels reposait l'arc par lequel la salle s'ouvrait sur la galerie principale de l'hypogée. Ces pilastres ont disparu, à l'exception de la base du pilastre Nord, si bien que nous ignorons l'espèce et la proportion de leurs chapiteaux: nous les avons restitués en nous inspirant des pilastres des parois de l'exèdre, qui seront décrits plus loin. En revanche, nous avons retrouvé les onze claveaux de l'arc, taillés à deux bandeaux sur chaque face et assemblés, sauf la clé, par des joints à crossettes. La clé porte d'un côté un avant-train de taureau agenouillé, de l'autre une rosace à huit pétales. Au soffite règne un long cartouche, dans lequel un décor de feuilles de laurier, étroitement imbriquées, est sculpté en champlevé, interrompu sous la clé par une seconde rosace à huit pétales. Cet arc devait reposer directement sur les chapiteaux des deux pilastres.

La relation de l'arc, et par suite celle de toute l'exèdre, avec la galerie principale



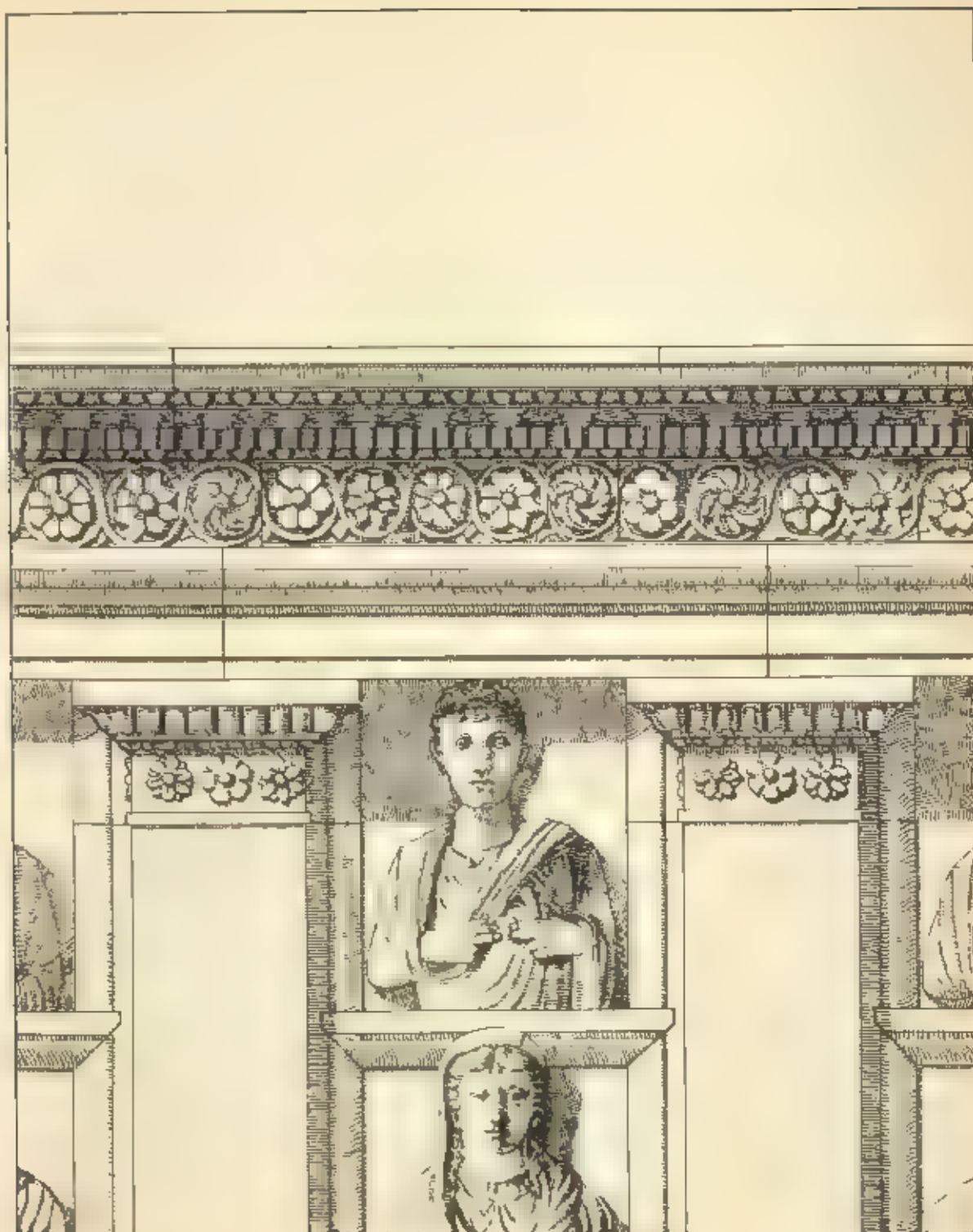
1 2 m

Hypogée de Jarha., coupe longitudinale sur l'axe ouest



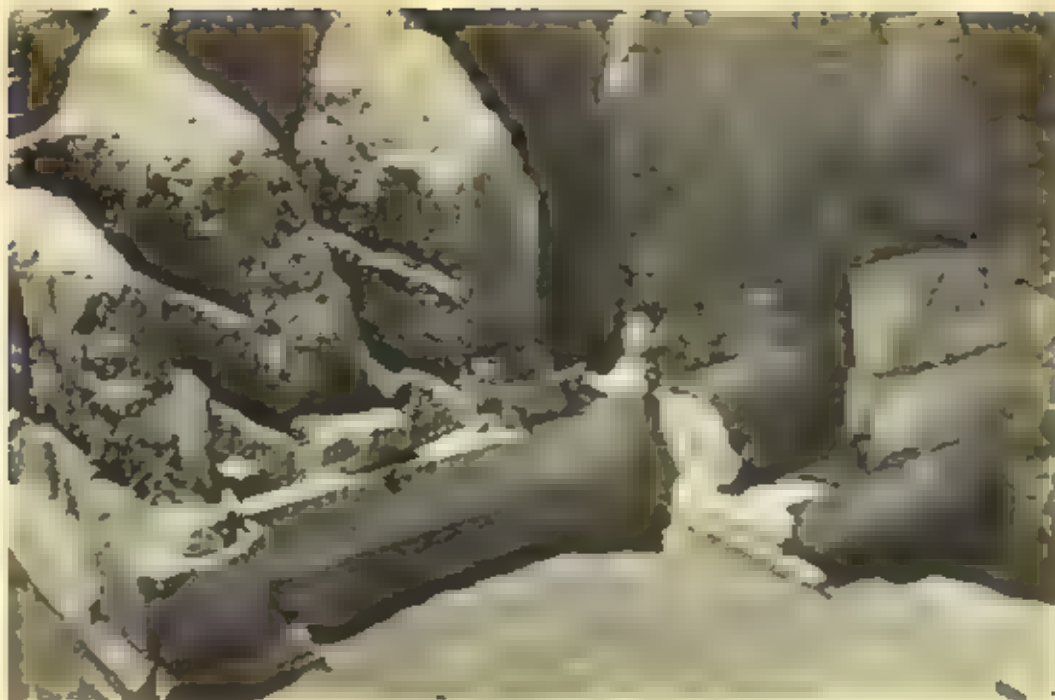
1 2 m

Hypogée de Larhai, coupe transversale sur l'axe ouest



1 m

Hypogée de Iarhai, exèdre ouest ; détail de l'ordre



1. Faces Sud et Ouest



2. Face Nord

EXEDRE OUEST

et son escalier, ne laisse pas d'être singulière. Un coup d'œil sur le plan (pl. XXVII) et sur la photographie (pl. XXX, 1) montre assez combien l'accès de l'exèdre était embarrassé par les degrés inférieurs de l'escalier. Une telle incommode n'a pu entrer dans les plans de celui qui a fait le premier projet de l'hypogée et demande un fait d'explication. Les sept degrés supérieurs de l'escalier sont de longueur à peu près égale, et butaient dans les parois de l'entrée. Mais la galerie ne prenait qu'en bas sa largeur propre, à laquelle il est naturel que les trois degrés inférieurs soient adaptés (voir p. 233). Si l'on avait prévu tout de suite les exèdres latéraux, on n'aurait pas admis que l'escalier en barrât l'accès à demi : il semble bien que l'on ait prévu, au contraire, une simple galerie droite aboutissant à l'exèdre Sud. Le jour où l'on décida d'y ajouter des exèdres latéraux, probablement vers la fin du ^{III}^e siècle, comme on verra plus loin, leur emplacement fut déterminé par le respect nécessaire des deux travées déjà existantes qui portent sur notre plan les n^{os} 14 et 18. Il n'y avait dès lors qu'un parti possible, celui d'ouvrir les nouvelles exèdres, tant bien que mal, à hauteur des dernières marches de l'escalier. De là, l'étrange position du pilastre Nord de l'arc (pl. XXX, 1). On remarquera également derrière celui-ci (même planche) un petit palier et quelques dalles restées dans la paroi : nous serions portés à y voir le vestige d'une petite loge creusée sur le côté de l'escalier, et que la paroi de l'exèdre Ouest aura fait supprimer.

Sur les parois de l'exèdre, l'ordre pose sur le socle (compte pl. XLIII) des pilastres lisses avec chapiteau à gorgerin orné de trois rosettes, une architrave à deux bandeaux, une frise ornée d'un simple rinceau de rosettes, et une corniche (pl. XLV, 2). Cet entablement venait buter à l'est contre l'arc de la baie d'entrée de l'exèdre. Dans les trois entre-colonnements de chaque paroi latérale s'ouvraient six tombes superposées, les deux plus basses étant masquées par le socle, les quatre plus hautes étant sans doute obturées par des plaques sculptées. L'entre-colonnement de l'angle Nord-Est n'a — en fait, jamais été aménagé — et les deux autres du même côté ne l'ont été que dans leur partie basse. Les cadres dans lesquels s'ouvrent les quatre tombes supérieures de chaque travée sont de hauteur légèrement variable. Le seul buste trouvé dans l'exèdre Ouest répond à la plus petite de ces dimensions. Quant aux bustes qui occupaient le logement le plus élevé, dans lequel le cadre moultre ne regnait qu'à droite et à gauche de l'image, ils étaient d'une hauteur

notablement supérieure et leur tête ne débordait pas la plaque sur laquelle ils étaient sculptés. Le décor archéolatrial que nous venons de découvrir se trouvait en place encore debout et entier, sur les deux pa-

rois latérales de l'exèdre (pl. XLV, 1) ; seuls les bustes et les traverses horizontales de leurs cadres faisaient défaut.

L'ordre des parois latérales de l'exèdre se retournait pour former le décor de la paroi postérieure (pl. XLVI), dont nous n'avons découvert en place que la plinthe, la moulure de base du socle avec un fragment du corps de celui-ci, et enfin le bloc de frise sur lequel, à l'angle Sud-Ouest, s'effectuant le retour. Beaucoup des fragments manquants avaient été dérobés, mais ceux que nous avons retrouvés sur le sol de l'exèdre suffisent à sa restitution.

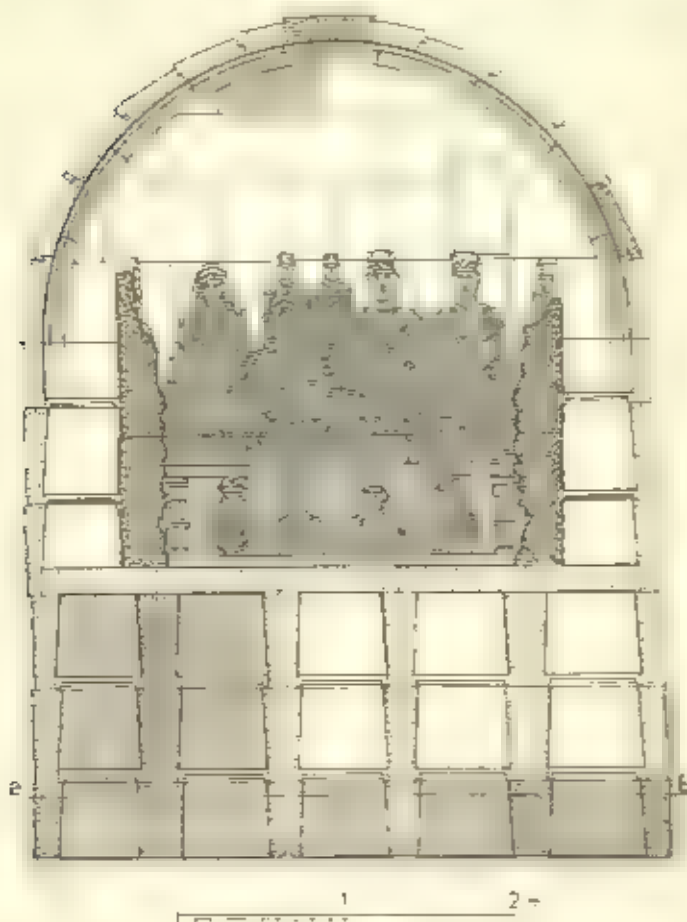


FIG. 9. Coupe sur le triclinaïon.

tion. Au milieu de la paroi se trouvait une niche dont la baie était franchie par un arc. Celui-ci était formé par l'entablement de l'ordre et s'il est vrai que les deux pilastres qui la portaient ont disparu (sauf un fragment du chapiteau), ainsi que toute l'archivolte et la frise, nous avons retrouvé du moins tous les claveaux de la corniche, qui permettent de calculer exactement la largeur de la baie. Dans chacune des parois situées à



1. Ordre, decouvert en place



2. Corniche

EXÈDRE OUEST



1. Personnages sur le lit central du trichlirion



2. Lit central du trichlirion

EXÉDRE OUEST

droite et à gauche de la niche s'ouvrent cinq tombes superposées : on ne se trompera donc pas en y restituant, bien qu'il n'en subsiste plus rien, un décor semblable à celui des entre-colonnements des parois latérales. La paroi verticale située entre la corniche de l'arc et la voûte de l'exèdre et est parée de plaques en forme de claveaux dont trois ont été retrouvées. Quant à la voûte elle-même, elle était creusée en pleine terre et devait être parée d'un simple enduit plâtré.

Avant la restitution de cette façade, nous avons pu cependant résoudre un doute relatif à la hauteur où convenait de placer le sol de la niche. On aurait pu songer à le faire affleurer à niveau même du socle, mais cette solution est éliminée par le fait que des traces de trois couches de tombes ont été observées derrière la paroi, et que le sol du trichlinum ne pouvait être constitué que par les couvercles de la couche la plus élevée. Or, ceux-ci se trouvent fort au-dessus du socle à une hauteur que nous avons pu déterminer exactement, grâce à la cloison encore conservée qui séparait les deux travées les plus méridionales de l'exèdre (pl. *Al IV*, 1, et fig. 9). Dans l'espace qui séparait du socle le sol de la niche surmonté de trois tombes, nous y avons restitué dans nos dessins, d'une façon toute conventionnelle, trois plaques ornées de bustes. L'intérieur de la niche et sa voûte, complètement recouverts d'enduit, étaient entièrement revêtus de plaques d'enduit lisse, assemblées à crossellés, dispersées en partie, mais dont l'impression restait visible. Dans la paroi postérieure s'ouvriraient deux petites tombes superposées, sans doute des tombes d'enfants.

6. — *Reliefs de l'exèdre Ouest.*

La niche dont il vient d'être question constituant l'objet principal de l'exèdre, cela vers lequel étaient enclins d'abord les regards des visiteurs, et contenant un ensemble de sculptures dont nous avons retrouvé tous les éléments épars sur le sol, c'est la reproduction, en calcatrène, d'un trichlinum avec tous ses occupants. Tandis que le relief central du trichlinum était réservé au fond de la niche, les deux reliefs latéraux servaient de paroi aux tombes supérieures des travées latérales, dont il a été question.

Les lits du trichlinum (pl. *Al VI*, 2), à pieds tournés et godéonnes, sont du type palmyrénien courant, qui n'est lui-même qu'un aspect du lit hellénis-

tique. La face du cadre est ciselée à ses deux extrémités d'un long cartouche orné de chien-courant entre deux cartouches carrés contenant une rosace. Entre ces deux systèmes, le montant du cadre est façonné comme une colonne lisse, terminée le haut et bas par un astragale en torsade et un chapiteau corinthien. Le chevet, orné de feuilles de laurier imbriquées, se termine en haut (dans les deux cas où ce détail est visible) par une tête de mulet aux oreilles abaissées, en bas par un grand médaillon circulaire qui contient, sur le lit de gauche une rosace, sur le lit median un buste aux seins nus, sur le lit de droite un buste de prêtre coiffé du mortier. — On sait que le chevet se trouve toujours à l'extrémité droite du lit, de manière à soutenir le coude gauche des convives. Sans doute est-ce le souci de la symétrie du trichonon qui a conduit le sculpteur à placer le lit de gauche dans le sens inverse. — Sur le cadre de chaque lit sont posés deux matelas. Celui du dessous, plus épais, est revêtu d'une étoffe simple et plissée, ornée de trois larges galons brodés; celui du dessus est entièrement couvert de broderies, qui forment un réseau où se détachent de grosses fleurs. De volumineux coussins, ornés de galons eux aussi, soutiennent le coude des banquetteurs.

Entre les pieds des lits sont sculptés des busts de prêtres alternant avec des busts de femmes, au nombre de quatre sur le lit median, et de trois sur chacun des lits latéraux. Les prêtres, coiffés d'un mortier à deux plis, sont vêtus d'une tunique à la grecque, à manches courtes et flottantes et d'un manteau agalé sur l'épaule droite par une fibule ronde, parfois ornée d'un motif hexagonal ciselé autour d'un cabochon. Les femmes sont vêtues comme d'ordinaire. Celle qui est sculptée au lit de gauche est coiffée d'un simple turban en torsade; les autres ont le front et brodé dissimulé sur les côtés par les mèches relevées de la chevelure, puis le turban formant deux boucles, qui a été décrit plus haut. Les seuls yeux visibles sont des boucles. L'oreille à pen-felo par ronde tunique, et, sur le buste sculpté au lit de droite, un étroit collier de perles. — Les yeux de tous ces personnages, comme ceux de tous les personnages que nous allons décrire couchés sur les lits, sont marqués d'un cercle pointé.

Quatre prêtres sont étendus au banquet — deux sur le lit median (pl. XLVI, 1), un sur chacun des lits latéraux (pl. XLVII, 1). Nous les numérotions de



Personages sur le Nord : 1-3-4-5-6-7-8-9-10-11-12-13-14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53-54-55-56-57-58-59-60-61-62-63-64-65-66-67-68-69-70-71-72-73-74-75-76-77-78-79-80-81-82-83-84-85-86-87-88-89-90-91-92-93-94-95-96-97-98-99-100-101-102-103-104-105-106-107-108-109-110-111-112-113-114-115-116-117-118-119-120-121-122-123-124-125-126-127-128-129-130-131-132-133-134-135-136-137-138-139-140-141-142-143-144-145-146-147-148-149-150-151-152-153-154-155-156-157-158-159-160-161-162-163-164-165-166-167-168-169-170-171-172-173-174-175-176-177-178-179-180-181-182-183-184-185-186-187-188-189-190-191-192-193-194-195-196-197-198-199-200-201-202-203-204-205-206-207-208-209-210-211-212-213-214-215-216-217-218-219-220-221-222-223-224-225-226-227-228-229-230-231-232-233-234-235-236-237-238-239-240-241-242-243-244-245-246-247-248-249-250-251-252-253-254-255-256-257-258-259-260-261-262-263-264-265-266-267-268-269-270-271-272-273-274-275-276-277-278-279-280-281-282-283-284-285-286-287-288-289-290-291-292-293-294-295-296-297-298-299-300-301-302-303-304-305-306-307-308-309-310-311-312-313-314-315-316-317-318-319-320-321-322-323-324-325-326-327-328-329-330-331-332-333-334-335-336-337-338-339-340-341-342-343-344-345-346-347-348-349-350-351-352-353-354-355-356-357-358-359-360-361-362-363-364-365-366-367-368-369-370-371-372-373-374-375-376-377-378-379-380-381-382-383-384-385-386-387-388-389-390-391-392-393-394-395-396-397-398-399-400-401-402-403-404-405-406-407-408-409-410-411-412-413-414-415-416-417-418-419-420-421-422-423-424-425-426-427-428-429-430-431-432-433-434-435-436-437-438-439-440-441-442-443-444-445-446-447-448-449-450-451-452-453-454-455-456-457-458-459-460-461-462-463-464-465-466-467-468-469-470-471-472-473-474-475-476-477-478-479-480-481-482-483-484-485-486-487-488-489-490-491-492-493-494-495-496-497-498-499-500-501-502-503-504-505-506-507-508-509-510-511-512-513-514-515-516-517-518-519-520-521-522-523-524-525-526-527-528-529-530-531-532-533-534-535-536-537-538-539-540-541-542-543-544-545-546-547-548-549-550-551-552-553-554-555-556-557-558-559-560-561-562-563-564-565-566-567-568-569-570-571-572-573-574-575-576-577-578-579-580-581-582-583-584-585-586-587-588-589-590-591-592-593-594-595-596-597-598-599-600-601-602-603-604-605-606-607-608-609-610-611-612-613-614-615-616-617-618-619-620-621-622-623-624-625-626-627-628-629-630-631-632-633-634-635-636-637-638-639-640-641-642-643-644-645-646-647-648-649-650-651-652-653-654-655-656-657-658-659-660-661-662-663-664-665-666-667-668-669-670-671-672-673-674-675-676-677-678-679-680-681-682-683-684-685-686-687-688-689-690-691-692-693-694-695-696-697-698-699-700-701-702-703-704-705-706-707-708-709-710-711-712-713-714-715-716-717-718-719-720-721-722-723-724-725-726-727-728-729-730-731-732-733-734-735-736-737-738-739-740-741-742-743-744-745-746-747-748-749-750-751-752-753-754-755-756-757-758-759-760-761-762-763-764-765-766-767-768-769-770-771-772-773-774-775-776-777-778-779-780-781-782-783-784-785-786-787-788-789-790-791-792-793-794-795-796-797-798-799-800-801-802-803-804-805-806-807-808-809-810-811-812-813-814-815-816-817-818-819-820-821-822-823-824-825-826-827-828-829-830-831-832-833-834-835-836-837-838-839-840-841-842-843-844-845-846-847-848-849-850-851-852-853-854-855-856-857-858-859-860-861-862-863-864-865-866-867-868-869-870-871-872-873-874-875-876-877-878-879-880-881-882-883-884-885-886-887-888-889-890-891-892-893-894-895-896-897-898-899-900-901-902-903-904-905-906-907-908-909-910-911-912-913-914-915-916-917-918-919-920-921-922-923-924-925-926-927-928-929-930-931-932-933-934-935-936-937-938-939-940-941-942-943-944-945-946-947-948-949-950-951-952-953-954-955-956-957-958-959-960-961-962-963-964-965-966-967-968-969-970-971-972-973-974-975-976-977-978-979-980-981-982-983-984-985-986-987-988-989-990-991-992-993-994-995-996-997-998-999-1000-1001-1002-1003-1004-1005-1006-1007-1008-1009-1010-1011-1012-1013-1014-1015-1016-1017-1018-1019-1020-1021-1022-1023-1024-1025-1026-1027-1028-1029-1030-1031-1032-1033-1034-1035-1036-1037-1038-1039-104



Plantes de Aquia avec une consistance

ENDING QUEST

gauche à droite pour faciliter la description. A l'extrémité inférieure de chaque lit, une femme est assise sur des coussins — nous numérotions ces trois personnages suivant le même convention. Enfin au-dessus de chaque lit apparaissent à mi-corps deux jeunes garçons coiffés du mortier sacerdotal.

Un seul des quatre prêtres de trousserie est vêtu de la tunique grecque accompagnée d'un manteau. Les trois autres portent l'habit parthe de l'époque tardive (à partir de 150 environ), qui se distingue notamment par l'absence des jambières et par la tunique à large bande verticale médiane. Le premier et le quatrième prêtre, à vrai dire, sont enveloppés jusqu'à la taille dans les plis de leur manteau, qui cache le pantalon, et ne montre que la chaussure, d'une forme basse, nouée sur le cou-de-pied, et qui laisse la cheville libre (fig. 10, 2). Mais le second prêtre porte un pantalon paré d'un galon brodé et une chaussure montante sobrement décorée (fig. 10, 1), dont la tige est serrée d'un ruban passé dans une boucle ronde. Sa tunique,



Fig. 10. — Chaussures.

analogue à celle du premier et du quatrième prêtre, est du type auquel nous venons de faire allusion, ornée de perles à l'encolure et le galon brodé sur le devant et le bord inférieur, et aux poignets. Enfin un manteau lui est retenu sur son épaule droite par une fibule ronde bordée de perles (fig. 7, 3). Les quatre prêtres sont tous rasés, coiffés du mortier à deux plis sur lequel est passée la couronne sacerdotale ornée d'un petit buste en herbe drapé dans un seul cas (sur le quatrième prêtre — ce petit buste est lui-même coiffé du mortier). Tous quatre tiennent de la main gauche un vase à boire — simple coupe pour le prêtre vêtu à la grecque — canthare gofronné pour les autres — le canthare du second prêtre est ciselé en outre d'un rinceau de vigne (fig. 7, 4).

Tous quatre enfin posent la main droite sur le g—au droit du buste le quatrième prêtre tient seul dans cette main le rameau de feuillage que les Palmyréniens représentent souvent aux murs des tombeaux, et qui semble être un attribut de la parole rituelle. Un poignard d'or et un c— est attaché sur la cuisse du second prêtre.

Les trois femmes sont vêtues de la tunique longue et du manteau. Elles portent un frontal uni, caché sur les côtés par les mèches relevées et un turban soit en torsade chez la seconde, soit formé de deux boucles. La seconde seule possède encore les mèches tombantes que nous avons décrites plus haut, elle est seule aussi à porter des boucles d'oreilles, qui sont à pendeloque ronde. Deux bracelets portent leur mont au de leur visage avec la main gauche. Les trois m— au contraire, qu'une inscription tracée sur le matelas nomme Nesa-ille et Theophilus épouse de Rome, n'ont sur aucun de son manteau sur sa parure. Les boucles fixées comme les leurs à la paule gauche, sont rattachées de la deuxième femme seule avoir de ornée de pierres et rustes (fig. 7-7). Enfin les six jeunes garçons portent la tunique et le manteau à la grecque et sont coiffés d'un mortier à deux pics. L'un d'eux seulement tient à la main une coupe et semble prendre part au banquet.

Les zones brodées qui ornent les costumes des prêtres, des ecclésiastiques et les coassus appartiennent à six types distincts : le rameau de roses des (fig. 7, 10) et l'oreille le rameau de chêne (fig. 7, 1 et 2) que nous avons déjà vus en Syrie à l'extrémité sud le rameau de laurier (fig. 7, 1), la fleur d'acanthé à fleuron (fig. 7, 12) le rameau d'acanthé simple (fig. 7, 14) et le réseau garni de fleurs roses, roses sur le mt me ha— qui fait le plus en vue les galons verticaux du costume et ceux de la literie sont encadrés de rangs de perles. Le dernier ornement régné attesté on s'en souvient à l'encolure de la tunique des prêtres.

Le bâtiment le l'exedra Ouest a fourni en outre trois bas-reliefs dont voici la description :

1. H— sur 12 cm. — longueur 36 cm. (pl. XLVIII, 1). Deux personnages imberbes, vêtus de la tunique et du manteau, étendus au banquet, la buste seul visible, la tasse d'or et le c— est appuyés sur les coassus d'un type d'ore simple et de bas-reliefs disposés en mèches parallèles sur le front. À gauche un petit c— se tient debout, une tache sous le menton de la tasse et une tache dans la main gauche. Il est



Fig. 1. Relief sculpture.



Fig. 2. Relief sculpture.

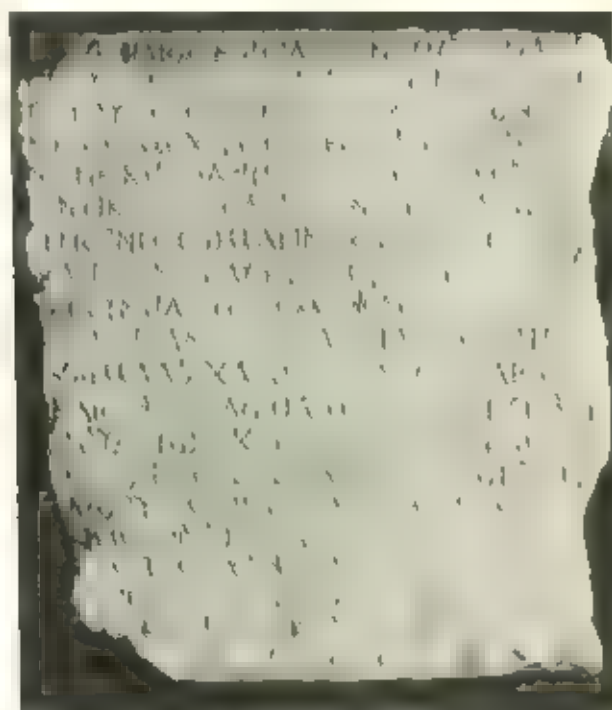


Fig. 3. Relief sculpture.

casse comme les deux autres, mais vêtue d'une tunique longue, de l'un ou l'autre des manches ajustées, à ceinture très basse.

2 Hauteur 51 cm., longueur 82 cm. (p. XLVI, 2). Buste et statère sur deux pierres jointives. Bustes de deux femmes, vêtues et parées de même. Tunique et bandeau de dernier retenu sur l'épaule gauche par une fibule à légendaire entendant un cabochon enroulé de perles. De cette fibule pendent trois chaînettes terminées par des boules de terre. Frontal brodé pare d'une chaîne. Les les et menus semblent être les chaînettes serties et terminés par des boules de terre. Boucles à crochets à deux chaînettes terminées par des boules sphériques. Au cou un rang de perles, auquel est suspendu, chez la femme de droite, un croissant renversé. Sur la tunique, trois chaînettes. Les perles et chaînettes sont et terminées par de petites tiges, 2 rang de perles avec pendentifs en forme de croissant. 3^e chaîne fermant sur un gros médaillon hexagone scintillant à la fibule du nez. Vêtement avec les mêmes pendeloques que les deux autres. Mèches de cheveux tombant le part et d'autre du nez. Yeux marqués. Les deux chaînes de chaque poignet en forme de croissant de fer figurant des perles entre filets. La femme à droite porte en outre deux bagues à chaton au petit doigt de la main gauche. Le buste à droite se termine seul sur un dorsal pendu à deux chaînettes en forme de croissant qui terminent aussi une chaîne de croissant, deux palmes. Les particularités invitent à reconnaître dans l'effigie de droite la défunte nommée Aïma par une inscription arabe près de sa tête. L'autre femme. Celle-ci passe son bras nu sur le cou de sa compagne et tient à sa main une gaine godronnée recouverte d'une série de diamants ou de perles, qui ne peut guère être qu'une de ces galettes, un de ces pains, comme on en mange encore de nos jours dans tout l'Orient.

3 Hauteur 43 cm., longueur 41 cm. (p. XLVIII, 2). Buste en terre cuite, avec une tunique grecque et un bandeau. tenant dans sa main gauche un objet énigmatique, qui est peut-être une clef. Cheveux ordonnés en mèches symétriques. Les bras pendent en frange sur le front. Sourcils marqués de petites incisions. Yeux marqués d'un cercle pointé. A droite de la tête, inscription palmyrénienne, *Lorod, hélas*.

Enfin nous décrivons une statuette qui se trouvait, on ne sait pour qui, dans l'annexe de l'exèdre Est :

Statuette de calcaire dur (p. XLIX). Hauteur de 47 cm. Femme assise sur un siège à pieds torsadés, sans dossier, pourvu d'un coussin. La main gauche est élevée à la taille, la droite est élevée dans l'attitude de la prière. Tunique longue et moulée sur le corps en bas, froncée à la ceinture. Frontal brodé. Boucles d'oreilles à deux pendeloques sphériques. Mèches de cheveux tombant le part et d'autre du cou. Yeux marqués. Les deux oreilles sont marquées. Le dos est brut et porte des traces de plâtre qui démontrent que la statuette n'est scellée dans un paroi, formant peut-être le relief des deux jeunes gens, décrit plus haut sous le n° 1. Cette statuette accompagnée sans doute du relief de ce genre pour former une sorte d'altare ou d'autel à celle du trichinon.

Les sculptures de l'exedre Ouest se laissent dater d'après leur technique comme celles de l'exedre Sud. Toutes du trichonum peuvent être attribuées de premier abord à la période postérieure au milieu du second siècle à cause du costume pratique de type tardif (paulanions sans jambières, tunique à jupe avec galon brodé sur le devant) et cette observation est confirmée par les détails techniques (voir p. 243). Les yeux sont invariablement marqués d'un cercle pointé, une seule des femmes porte des anneaux de cheveux sur les épaules, les boucles d'oreilles ont la forme de écailles. Les plis des vêtements (par exemple sur le premier enfant du lit central) prennent parfois la forme d'un V renversé. En outre les femmes se couvrent le front avec le bras gauche et leurs abiles sont de forme ronde; deux caractères que l'on ne trouve en général que dans la sculpture du III^e siècle. Il est donc probable que nous avons ici non pas guère en attendant à la fin du II^e siècle la construction du trichonum. Parmi les pièces isolées, le buste de Voredeine I^{re} appartient certainement à la même période. Les deux autres en revanche ont les mêmes caractères, relativement anciens, que les sculptures de l'exedre Sud et comme leur forme ne se prête pas au décor architectural de l'exedre Ouest, il se peut qu'ils aient été apportés à l'édifice par la suite. Comme on peut le constater d'ailleurs, l'exedre Ouest a été construite en vue du trichonum, c'est-à-dire que nous venons d'assigner aux sculptures de celui-ci sont le pouvant être regardés comme appartenant à la construction de l'exedre, au moins jusqu'au point où on a suivi la plus exacte de la décoration architecturale permettra un jugement plus précis.

7. — *Les fragments architecturaux qui n'ont pu entrer dans la restitution.*

Sept fragments principaux que nous avons recueillis en déblayant l'hypogée de l'édifice, n'ont pu entrer dans la restitution que nous venons de présenter. La première est qu'un fragment de mablas (qui provient d'un lit funéraire autre que ceux de l'exedre Ouest) et de fragments d'inscriptions. Il se peut qu'un tel lit ait été dressé en un lieu quelconque de l'hypogée, mais comme on ne peut guère s'en rendre compte il passe qu'un seul fragment nous renseignera plus de cela et nous ne devons en avoir aucune connaissance et n'apporte dans l'hypogée de l'édifice après sa violation.

Cette hypothèse est toujours probable pour les six autres fragments, mais



Statuette trouvée dans l'exèdre Est

bases et trois chapiteaux corinthiens, découverts dans la galerie principale, non loin de l'exèdre Sud. Les trois bases ont les mêmes éléments que celles de l'ordre de l'exèdre Sud, et sont destinées pour trois quarts de colonne, une à droite et deux à gauche, dont le rayon aurait été de 7 cm. environ. Chaque quart de base est attenant à une portion du cadre biseauté d'un logement funéraire. Les trois chapiteaux (fig. 11) seulement épannelés, sont destinés pour deux quarts de colonne à droite et une demi-colonne dont le rayon répond exactement à celui des bases. Il y a donc lieu de les attribuer à un même ordre, qui comportait au moins une demi-colonne et quatre quarts de colonne, et dans les intervalles duquel s'ouvraient des travées de tombes. Les dimensions très faibles des fragments



FIG. 11

interdisent de les faire entrer dans l'ordre de l'exèdre Sud, ou du reste il ne manque que deux quarts de base, au lieu des trois que nous discutons. Comme aucune autre partie de l'hypogée n'est apte, non plus, à les recevoir, il semble qu'ils aient été préparés pour une construction nouvelle et n'aient finalement jamais été employés. Le fait que les chapiteaux sont seulement épannelés semble favorable à cette hypothèse. Par leur style (tiges cabrées, encore nettement visibles — feuilles du premier rang serrées, ne laissant pas voir la base de celles du second rang), les chapiteaux se rapprochent de ceux du temple de Baalshamin⁽¹⁾ et doivent appartenir à un milieu du second siècle.

8. — *Remarques sur les éléments du décor architectural.*

Nous avons renoncé dans la description à relever fastidieux des moulures. Bien qu'on en discerne aisément le détail sur nos relevés, nous en donnerons un bref aperçu systématique.

(¹) SCHUMMERS, *Syria*, 14, 1933, pl. 32, 1.

Les moulurations de base sont de deux sortes. D'une part, les colonnes ont la base dite attique (plinthe, tore, scotie et tore), mais surmontées d'un petit tore supplémentaire. D'autre part, les pilastres, ainsi que le socle ou *plaque* des murs des exèdres, ont la base faite, comme de coutume, de tore, doucine et baguette. Cette mouluration est restée en bosselure inscrite sur le socle de l'exèdre du Sud, où l'on remarquera aussi avec quelle brutalité le constructeur a fait buter les bases des pilastres les richesses contre la base attique de la doucine du grand ordre. Dans l'ensemble, d'ailleurs, l'exécution du décor est très hâtive, le type des bases attiques est extrêmement déguisé, et l'aspect de nos relevés tranche l'autre négligence encore, dont l'énumération serait sans profit.

Les fûts sont droits. Dans l'exèdre Sud, pilastres et colonnes se terminent en haut sur un astragale, et portent des chapiteaux corinthiens. Ceux du grand ordre, seuls conservés, appartiennent à peu près au même stade que ceux de la tour funéraire d'Elahbel¹, qui leur sont antérieurs de quatre ans. Les tiges des calices sont pourtant plus maigres, le calice lui-même est plus ferme, et présente dans son axe deux viles clages — les « yeux » qui se forment au contact des folioles entre elles — sont plus évolués. C'est probablement avec deux chapiteaux datés respectivement de 129 et de 131 que les analogies sont les plus frappantes². L'abaque des chapiteaux du grand ordre est ornée d'un rang d'oves.

Les pilastres de l'exèdre Ouest se terminent par un gorgerin orné de trois rosettes, surmonté d'une mouluration de corniche — perles et pyramettes, listel, cymaise à godrons et large listel tenant lieu d'abaque.

Les architraves ont deux bandeaux — simples exèdre Ouest, ou séparés par une baguette — exèdre Sud — ou suivis chacun d'une baguette (grandes niches de la même exèdre). La mouluration de toutes les architraves se compose de listel, quart-de-rond, cyme et listel. La facture est parfois si négligée que le dernier listel se transforme insensiblement en quart-de-rond. Le même profil est donné au cadre des portes — la principale a trois bandeaux séparés par des baguettes — la plus petite a deux bandeaux simples. Mais dans le cadre de la grande porte la première baguette est remplacée par une mouluration en talon.

¹ *Ibid.*, pl. 31, 3.

² *Loc. Berytus*, 2, 1935, pl. 53, 1; *Syria*, 16, 1933, pl. 31, 1.

Les archivoltes ont deux bandeaux : arc l'arc à l'exèdre Ouest, petites niches de l'exèdre Sud) ou trois arc de la galerie principale, grandes niches de l'exèdre Sud) surmontés d'une corniche simple : baguette, cymaise et fûtel. Dans les niches de l'exèdre Sud la baguette de cette corniche et une autre baguette qui sépare les deux bandeaux sont ciselées en perles et pironnettes, tandis que le bandeau inférieur de l'archivolte (fig. 12) forme la tranche chaînon de la corniche. Dans les grandes niches, le troisième bandeau est bombé et de petites risures très saillantes sont alignées sur son raccord avec la corniche. Enfin dans l'arc de la galerie principale, et au revers de l'arc d'accès à l'exèdre Ouest, la corniche a été laissée en bosse.

La corniche simple que nous venons de décrire couronne aussi le socle des murs des exèdres, mais a été laissée en bosse biseautée dans l'exèdre Sud. Elle couronne encore le mur des petites niches de l'exèdre Sud et y porte les conques. Enfin, dans le vestibule elle surmonte la petite porte.

Les frises de l'exèdre Sud sont fortement bombées et ornées de rinceaux d'acanthes très mouvementés. Dans l'exèdre Ouest, au contraire, la frise est plate, et décorée d'un alignement de rosettes banales renouées par un rinceau sans vie.

Le profil des corniches dans les deux exèdres et dans les grandes niches, ainsi qu'au-dessus de la porte du tombeau, se compose d'un quart de rond, de denticules, de modillons alternant avec des rosettes, d'un autre quart de rond, d'une cymaise et d'un fûtel. Le quart de rond est invariablement ciselé en rang l'ovale. On observa la présence simultanée dans l'exèdre Ouest, de deux types d'ovales très différents : les uns globuleux, entièrement détachés, les autres au contraire tenaces au fond, de forme voisine du quart de sphère (pl. ALV, 1 et 2). Dans l'exèdre Sud, toutes les cymaises (sauf celle du socle, qui a été laissée en bosse) sont ornées d'une alternance d'acanthes et de feuilles d'eau.



FIG. 12. Archivolte d'une grande niche de l'exèdre Sud.

La corniche de la porte du tombeau ne surmonte pas directement le cadre de celle-ci, mais repose sur deux consoles en volutes *palatées* ornées d'acanthes. L'intervalle entre cadre et corniche est rempli par une mouluration, qui forment deux séries renversées, séparées par une baguette.

Les cadres ou surmonts des listes qui obturaient les tombes sont simplement biseautés dans l'exèdre Sud, mais garnis d'une moulure en talon dans l'exèdre Ouest.

9. — *Inhumation*

Si l'on fait le compte des tombes que nous avons leardes, on trouvera que l'hypogée était propre à la sépulture de 219 personnes au moins, et que

l'achèvement de l'exèdre Est eût permis d'en ajouter une bonne cinquantaine. Mais les 219 places n'ont même jamais été remplies, puisque certaines travées n'ont pas été définitivement aménagées.

Comme nous l'avons dit, le tombeau avait été violé dans l'antiquité. Nous avons cependant trouvé deux tombes intactes dans l'exèdre Sud. L'une, sous la niche Est, contenait un squelette couché sur le dos, les mains réunies sur la poitrine. Un petit tas de cendres était sous les jambes. M. le professeur Shanklin, de l'Université américaine de Beyrouth, a bien voulu nous dire qu'il s'agissait d'ossements humains. Il semble donc qu'un résidu de crémation ait été déposé en premier lieu, et que le corps que nous avons retrouvé ait simplement été posé par dessus. La crémation n'étant pas usuelle à Palmyre, les cendres étaient peut-être celles d'un militaire romain. L'autre tombe contenant deux squelettes, dont la désagrégation empêchant toute remarque. Nul objet n'accompagnait ces trois corps. Nous avons dit aussi que des os



FIG. 14. Objets trouvés dans les deux tombes du mur de fond du triclinium.

d'enfant occupaient une tombe spécialement aménagée pour les recevoir parmi ces ossements était un coquillage marin, un petiole qui a pu servir d'amulette ou de jouet.

D'autre part, les deux tombes pratiquées dans la paroi postérieure de la niche de l'exèdre Ouest, et que nous avons trouvées inviolées, contenaient chacune, outre quelques os décomposés, trois fioles de verre, l'une à panse ronde, les deux autres à col allongé (fig. 13). La tombe inférieure contenait aussi un petit os gravé en guise de tête humaine, aux traits soulignés de noir : c'est là sans doute une poupée, comme on en donnait souvent aux morts. Mentionnons enfin qu'une trentaine de clous de fer, trouvés dans la travée n° 7, semblent attester le rare usage d'un cercueil de bois ; que la travée n° 13 a fourni six petites monnaies de bronze palmyréniennes, frustes ; et que nous ne voyons guère à citer, comme objets trouvés çà et là dans les salles, que quelques banales perles de verre, un pauvre bracelet de bronze en torsade, et deux fragments d'un petit pyrée de calcaire, à section hexagonale, orné de niches avec personnages (fig. 14). Il reste, bien entendu, l'abondante collection de lampes dont on trouvera plus loin la description, et quelques tessons insignifiants. Cette céramique était éparsée dans le sépulcre, aussi bien dans les salles que dans les tombes violées. Il ne s'en trouvait pas, au contraire, dans les quelques tombes inviolées que nous avons ouvertes.

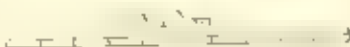


Fig. 14. — Fragment d'un pyrée de calcaire.

9. — *Culte des morts.*

Nous avons trouvé dans la deuxième section de la galerie principale de l'hypogée deux autels funéraires. Leur substance est un mélange de cendre et de plâtre, façonné en forme d'un petit monolithe, large de 40 à 50 cm., et creusé d'une dépression à son sommet. Ces autels n'étaient pas molles. L'un adhé-

rait encore au sol, l'autre en ayant été violemment arraché. Par endroits, leur matière est de structure feuilletée, comme si une nouvelle couche était venue périodiquement rafraîchir l'aspect de l'autel et en augmenter le volume. Les cendres présentent un aspect pailleté, et peuvent provenir d'herbes aromatiques, en tout cas, la fouille n'a rendu aucun vestige de cendre animale. La coupole semble indiquer que l'on procédait aussi à une libation. — Nous connaissons à Palmyre trois autres monuments de cette espèce, tous muets. L'un au deuxième étage de la tour funéraire d'Elahbel, un autre dans l'hypogée d'Atenatan, fils de Zablati, en troisième devant l'exèdre peinte de l'hypogée de Hairân, fils de Iddai, ce dernier encore fixé au sol.

Trois petites tasses d'argile (fig. 15), découvertes dans le tombeau, ont dû servir de même à des fumigations si l'on en juge par les cendres qui remplis-

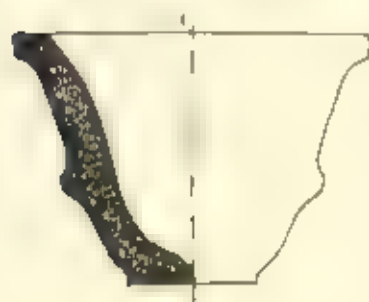


FIG. 15.

saient encore l'une d'elles. Il est vraisemblable aussi qu'une partie des lampes, trouvées au nombre de 259 dans l'hypogée, a été allumée en guise d'offrande, mais nous n'avons pu recueillir sur ce point aucune précision. Presque toutes portent des traces, généralement légères, de combustion, et leur nombre est trop grand pour qu'on les attribue seulement à l'éclairage du tombeau.

En dehors de ces vestiges, nous n'avons rencontré aucun objet, aucune vaisselle qui puisse être mise en relation avec le culte des morts. Rappelons seulement le relief funéraire d'Aqna, qui a été décrit plus haut. La défunte y est montrée en compagnie d'une vivante, qui la reconforte en lui passant le bras autour du cou, mais lui apporte aussi la consolation plus substantielle d'un repas.

10. — *Chronologie et topographie de l'hypogée de Iarhan.*

Le plus ancien document que nous ayons recueilli est le texte qui commémore la fondation de cette maison de sépulture par Iarhan, fils de Barakim, fils de Tamarso, en avril 108. Ce texte a été trouvé, ainsi que l'épithaphe de Nésa, fille non mariée du fondateur, dans l'exèdre Sud, ou il devait être scellé dans

un emplacement que nous n'avons pu déterminer. Son origine est confirmée par le fait que toutes les sculptures de l'exèdre — sauf une — qui est plus tardive — appartiennent par leur technique au groupe que M. Legholt attribue, sur la foi de textes datés, à la première moitié du second siècle. Un autre texte de fondation, aujourd'hui très mutilé, était scellé au-dessus de la porte de l'hypogée¹. Ainsi le vestibule et la porte, la galerie principale, enfin l'exèdre Sud, durent être faits ensemble.

L'exèdre Ouest semble avoir été construite plus tard. Nous n'y avons recueilli aucun texte daté, et il est difficile de fixer sa chronologie d'après son ornement architectural, car le développement du décor à Palmyre est encore trop mal connu. Mais on trouve dans la frise et dans les chapiteaux une sécheresse, un tour très aigüe qui diffèrent très sensiblement des restes de fantaisie qui se manifestent encore dans l'exèdre Sud, par exemple dans sa frise. D'autre part, les sculptures du trichonm, qui sont l'objet principal et la raison d'être de l'exèdre, se rangent par leur technique dans le groupe dont M. Legholt a prouvé l'appartenance à la seconde moitié du second siècle, et l'on y remarque même au certain nombre d'indices qui ne caractérisent généralement que les œuvres du troisième siècle. Il est vrai que parmi les morceaux isolés, celui qui porte les bustes d'Aquila et de sa compagne présente des caractères plus anciens, et que celui qui figure deux hommes obélis ne doit pas non plus être postérieur de beaucoup au milieu du second siècle. Mais ni l'un ni l'autre de ces morceaux ne rentre dans le cadre architectural de l'exèdre, et il est bien possible qu'ils y aient été apportés lors de la création du sépulcre, au même moment où l'on a apporté dans l'exèdre Est la statuette que nous avons décrite, et qui était attachée elle aussi de son emplacement primitif. Nous serions donc portés à croire que l'exèdre Ouest n'est pas antérieure au dernier quart du second siècle.

Une inscription datée du mois d'août 250 (pl. XLVIII, 3), dont postérieure de plus de cent trente ans à la fondation de l'hypogée, montre que toute la paroi Est de celui-ci était encore vierge en ce temps. Le texte est bilingue. M. Caumont en a publié le palmyrénien — nous ne donnons ici que le grec — qui est le plus explicite.

¹ Ces textes seront prochainement publiés par M. CAUMONT dans SYRIE.

Plaque de cuivre dor, 41 cm de 53 cm, large de 48 cm, trouvée dans la galerie principale de l'hypogée. Lettres gravées avec grand soin.

- 202 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000

Six cent six lignes de palmyrénien.

L. 2 ΕΙΣΕΙΣ ΤΗΝ ΕΙΡΗΝΗΝ... L. 3... L. 4... L. 5... L. 6... L. 7... L. 8... L. 9... L. 10... L. 11... L. 12... L. 13... L. 14... L. 15... L. 16... L. 17... L. 18... L. 19... L. 20... L. 21... L. 22... L. 23... L. 24... L. 25... L. 26... L. 27... L. 28... L. 29... L. 30... L. 31... L. 32... L. 33... L. 34... L. 35... L. 36... L. 37... L. 38... L. 39... L. 40... L. 41... L. 42... L. 43... L. 44... L. 45... L. 46... L. 47... L. 48... L. 49... L. 50... L. 51... L. 52... L. 53... L. 54... L. 55... L. 56... L. 57... L. 58... L. 59... L. 60... L. 61... L. 62... L. 63... L. 64... L. 65... L. 66... L. 67... L. 68... L. 69... L. 70... L. 71... L. 72... L. 73... L. 74... L. 75... L. 76... L. 77... L. 78... L. 79... L. 80... L. 81... L. 82... L. 83... L. 84... L. 85... L. 86... L. 87... L. 88... L. 89... L. 90... L. 91... L. 92... L. 93... L. 94... L. 95... L. 96... L. 97... L. 98... L. 99... L. 100... L. 101... L. 102... L. 103... L. 104... L. 105... L. 106... L. 107... L. 108... L. 109... L. 110... L. 111... L. 112... L. 113... L. 114... L. 115... L. 116... L. 117... L. 118... L. 119... L. 120... L. 121... L. 122... L. 123... L. 124... L. 125... L. 126... L. 127... L. 128... L. 129... L. 130... L. 131... L. 132... L. 133... L. 134... L. 135... L. 136... L. 137... L. 138... L. 139... L. 140... L. 141... L. 142... L. 143... L. 144... L. 145... L. 146... L. 147... L. 148... L. 149... L. 150... L. 151... L. 152... L. 153... L. 154... L. 155... L. 156... L. 157... L. 158... L. 159... L. 160... L. 161... L. 162... L. 163... L. 164... L. 165... L. 166... L. 167... L. 168... L. 169... L. 170... L. 171... L. 172... L. 173... L. 174... L. 175... L. 176... L. 177... L. 178... L. 179... L. 180... L. 181... L. 182... L. 183... L. 184... L. 185... L. 186... L. 187... L. 188... L. 189... L. 190... L. 191... L. 192... L. 193... L. 194... L. 195... L. 196... L. 197... L. 198... L. 199... L. 200... L. 201... L. 202... L. 203... L. 204... L. 205... L. 206... L. 207... L. 208... L. 209... L. 210... L. 211... L. 212... L. 213... L. 214... L. 215... L. 216... L. 217... L. 218... L. 219... L. 220... L. 221... L. 222... L. 223... L. 224... L. 225... L. 226... L. 227... L. 228... L. 229... L. 230... L. 231... L. 232... L. 233... L. 234... L. 235... L. 236... L. 237... L. 238... L. 239... L. 240... L. 241... L. 242... L. 243... L. 244... L. 245... L. 246... L. 247... L. 248... L. 249... L. 250... L. 251... L. 252... L. 253... L. 254... L. 255... L. 256... L. 257... L. 258... L. 259... L. 260... L. 261... L. 262... L. 263... L. 264... L. 265... L. 266... L. 267... L. 268... L. 269... L. 270... L. 271... L. 272... L. 273... L. 274... L. 275... L. 276... L. 277... L. 278... L. 279... L. 280... L. 281... L. 282... L. 283... L. 284... L. 285... L. 286... L. 287... L. 288... L. 289... L. 290... L. 291... L. 292... L. 293... L. 294... L. 295... L. 296... L. 297... L. 298... L. 299... L. 300... L. 301... L. 302... L. 303... L. 304... L. 305... L. 306... L. 307... L. 308... L. 309... L. 310... L. 311... L. 312... L. 313... L. 314... L. 315... L. 316... L. 317... L. 318... L. 319... L. 320... L. 321... L. 322... L. 323... L. 324... L. 325... L. 326... L. 327... L. 328... L. 329... L. 330... L. 331... L. 332... L. 333... L. 334... L. 335... L. 336... L. 337... L. 338... L. 339... L. 340... L. 341... L. 342... L. 343... L. 344... L. 345... L. 346... L. 347... L. 348... L. 349... L. 350... L. 351... L. 352... L. 353... L. 354... L. 355... L. 356... L. 357... L. 358... L. 359... L. 360... L. 361... L. 362... L. 363... L. 364... L. 365... L. 366... L. 367... L. 368... L. 369... L. 370... L. 371... L. 372... L. 373... L. 374... L. 375... L. 376... L. 377... L. 378... L. 379... L. 380... L. 381... L. 382... L. 383... L. 384... L. 385... L. 386... L. 387... L. 388... L. 389... L. 390... L. 391... L. 392... L. 393... L. 394... L. 395... L. 396... L. 397... L. 398... L. 399... L. 400... L. 401... L. 402... L. 403... L. 404... L. 405... L. 406... L. 407... L. 408... L. 409... L. 410... L. 411... L. 412... L. 413... L. 414... L. 415... L. 416... L. 417... L. 418... L. 419... L. 420... L. 421... L. 422... L. 423... L. 424... L. 425... L. 426... L. 427... L. 428... L. 429... L. 430... L. 431... L. 432... L. 433... L. 434... L. 435... L. 436... L. 437... L. 438... L. 439... L. 440... L. 441... L. 442... L. 443... L. 444... L. 445... L. 446... L. 447... L. 448... L. 449... L. 450... L. 451... L. 452... L. 453... L. 454... L. 455... L. 456... L. 457... L. 458... L. 459... L. 460... L. 461... L. 462... L. 463... L. 464... L. 465... L. 466... L. 467... L. 468... L. 469... L. 470... L. 471... L. 472... L. 473... L. 474... L. 475... L. 476... L. 477... L. 478... L. 479... L. 480... L. 481... L. 482... L. 483... L. 484... L. 485... L. 486... L. 487... L. 488... L. 489... L. 490... L. 491... L. 492... L. 493... L. 494... L. 495... L. 496... L. 497... L. 498... L. 499... L. 500... L. 501... L. 502... L. 503... L. 504... L. 505... L. 506... L. 507... L. 508... L. 509... L. 510... L. 511... L. 512... L. 513... L. 514... L. 515... L. 516... L. 517... L. 518... L. 519... L. 520... L. 521... L. 522... L. 523... L. 524... L. 525... L. 526... L. 527... L. 528... L. 529... L. 530... L. 531... L. 532... L. 533... L. 534... L. 535... L. 536... L. 537... L. 538... L. 539... L. 540... L. 541... L. 542... L. 543... L. 544... L. 545... L. 546... L. 547... L. 548... L. 549... L. 550... L. 551... L. 552... L. 553... L. 554... L. 555... L. 556... L. 557... L. 558... L. 559... L. 560... L. 561... L. 562... L. 563... L. 564... L. 565... L. 566... L. 567... L. 568... L. 569... L. 570... L. 571... L. 572... L. 573... L. 574... L. 575... L. 576... L. 577... L. 578... L. 579... L. 580... L. 581... L. 582... L. 583... L. 584... L. 585... L. 586... L. 587... L. 588... L. 589... L. 590... L. 591... L. 592... L. 593... L. 594... L. 595... L. 596... L. 597... L. 598... L. 599... L. 600... L. 601... L. 602... L. 603... L. 604... L. 605... L. 606... L. 607... L. 608... L. 609... L. 610... L. 611... L. 612... L. 613... L. 614... L. 615... L. 616... L. 617... L. 618... L. 619... L. 620... L. 621... L. 622... L. 623... L. 624... L. 625... L. 626... L. 627... L. 628... L. 629... L. 630... L. 631... L. 632... L. 633... L. 634... L. 635... L. 636... L. 637... L. 638... L. 639... L. 640... L. 641... L. 642... L. 643... L. 644... L. 645... L. 646... L. 647... L. 648... L. 649... L. 650... L. 651... L. 652... L. 653... L. 654... L. 655... L. 656... L. 657... L. 658... L. 659... L. 660... L. 661... L. 662... L. 663... L. 664... L. 665... L. 666... L. 667... L. 668... L. 669... L. 670... L. 671... L. 672... L. 673... L. 674... L. 675... L. 676... L. 677... L. 678... L. 679... L. 680... L. 681... L. 682... L. 683... L. 684... L. 685... L. 686... L. 687... L. 688... L. 689... L. 690... L. 691... L. 692... L. 693... L. 694... L. 695... L. 696... L. 697... L. 698... L. 699... L. 700... L. 701... L. 702... L. 703... L. 704... L. 705... L. 706... L. 707... L. 708... L. 709... L. 710... L. 711... L. 712... L. 713... L. 714... L. 715... L. 716... L. 717... L. 718... L. 719... L. 720... L. 721... L. 722... L. 723... L. 724... L. 725... L. 726... L. 727... L. 728... L. 729... L. 730... L. 731... L. 732... L. 733... L. 734... L. 735... L. 736... L. 737... L. 738... L. 739... L. 740... L. 741... L. 742... L. 743... L. 744... L. 745... L. 746... L. 747... L. 748... L. 749... L. 750... L. 751... L. 752... L. 753... L. 754... L. 755... L. 756... L. 757... L. 758... L. 759... L. 760... L. 761... L. 762... L. 763... L. 764... L. 765... L. 766... L. 767... L. 768... L. 769... L. 770... L. 771... L. 772... L. 773... L. 774... L. 775... L. 776... L. 777... L. 778... L. 779... L. 780... L. 781... L. 782... L. 783... L. 784... L. 785... L. 786... L. 787... L. 788... L. 789... L. 790... L. 791... L. 792... L. 793... L. 794... L. 795... L. 796... L. 797... L. 798... L. 799... L. 800... L. 801... L. 802... L. 803... L. 804... L. 805... L. 806... L. 807... L. 808... L. 809... L. 810... L. 811... L. 812... L. 813... L. 814... L. 815... L. 816... L. 817... L. 818... L. 819... L. 820... L. 821... L. 822... L. 823... L. 824... L. 825... L. 826... L. 827... L. 828... L. 829... L. 830... L. 831... L. 832... L. 833... L. 834... L. 835... L. 836... L. 837... L. 838... L. 839... L. 840... L. 841... L. 842... L. 843... L. 844... L. 845... L. 846... L. 847... L. 848... L. 849... L. 850... L. 851... L. 852... L. 853... L. 854... L. 855... L. 856... L. 857... L. 858... L. 859... L. 860... L. 861... L. 862... L. 863... L. 864... L. 865... L. 866... L. 867... L. 868... L. 869... L. 870... L. 871... L. 872... L. 873... L. 874... L. 875... L. 876... L. 877... L. 878... L. 879... L. 880... L. 881... L. 882... L. 883... L. 884... L. 885... L. 886... L. 887... L. 888... L. 889... L. 890... L. 891... L. 892... L. 893... L. 894... L. 895... L. 896... L. 897... L. 898... L. 899... L. 900... L. 901... L. 902... L. 903... L. 904... L. 905... L. 906... L. 907... L. 908... L. 909... L. 910... L. 911... L. 912... L. 913... L. 914... L. 915... L. 916... L. 917... L. 918... L. 919... L. 920... L. 921... L. 922... L. 923... L. 924... L. 925... L. 926... L. 927... L. 928... L. 929... L. 930... L. 931... L. 932... L. 933... L. 934... L. 935... L. 936... L. 937... L. 938... L. 939... L. 940... L. 941... L. 942... L. 943... L. 944... L. 945... L. 946... L. 947... L. 948... L. 949... L. 950... L. 951... L. 952... L. 953... L. 954... L. 955... L. 956... L. 957... L. 958... L. 959... L. 960... L. 961... L. 962... L. 963... L. 964... L. 965... L. 966... L. 967... L. 968... L. 969... L. 970... L. 971... L. 972... L. 973... L. 974... L. 975... L. 976... L. 977... L. 978... L. 979... L. 980... L. 981... L. 982... L. 983... L. 984... L. 985... L. 986... L. 987... L. 988... L. 989... L. 990... L. 991... L. 992... L. 993... L. 994... L. 995... L. 996... L. 997... L. 998... L. 999... L. 1000

Au mois de Loos de l'an 552, Julius Aurelius Harra et Julius Aurelius Malochas (deux fils de Germanus, ont été à Julius Aurelius Theophitus, fils de Tarmar, et petit fils de Zenta, pour lui ses fils, petit-fils et les nomades à jamais la patrie... avec l'autre d'excuse... qui se trouve immédiatement à droite... pour ceux qui entrent par la porte du temple jusqu'à la Victoire le nombre dressé dans une arche au milieu de l'excuse qui est à l'autre bout... y compris les trois tombes... dans l'entablement au-dessus de la Victoire, et le même les tombes de ladite... paroi et tout bien ornement et les traits qui y sont attachés)

Dans ce texte, ce qui concerne la paroi orientale de l'hypogée, son décor et l'arabesque de l'excuse Est est très clair. Au contraire ce qui a trait à l'excuse Sud est obscur, et ce se semble pouvoir être comparé avec les données du manu-

ment qu'au prix d'hypothèses compliquées. La texte, si nous le comprenons bien, dit qu'une Victoire de marbre se trouvait dans une conque au milieu de l'exèdre. Si l'on entend par exèdre — comme il est naturel, le local qui termine l'hypogée vers le Sud — aucune conque n'en occupe le milieu, et aucune statue n'a pu s'y dresser. Pourtant il s'agit évidemment de la paroi Sud de ce local, qui est seule ornée de conques et seule à recéler dans son entablement des tombes comme celles que le texte y mentionne au-dessus de la Victoire. Des vestiges de ces tombes ont été remarqués, elles étaient au nombre de quatre dans le même plan horizontal, et nous avons fait observer qu'on en pourrait restituer huit de plus au-dessus d'elles, si bien qu'il y aurait eu quatre traves de trois tombes superposées. Or le texte attribue trois tombes à l'acquéreur de la paroi Est. Il est raisonnable de penser que ces tombes étaient contigües à cette paroi, et qu'elles constituaient, à elles trois, la plus orientale des quatre traves en question. Cette trave se trouvait, d'après nos constatations, dans l'axe de la niche Est, on serait porté à placer dans celle-ci la Victoire. Mais il est évident que cette niche ne peut pas être dite — comme fait le texte — au milieu de l'exèdre. Cependant il existe dans cette même niche une autre conque qui peut retenir notre attention, c'est celle des trois conques secondaires qui est placée au milieu de la niche, tout également au-dessous les trois tombes qui nous intéressent. Or, au delà de l'architrave de ces conques secondaires, que nous avons noté au cours de leur description, semble prouver qu'elles étaient occupées par des statuettes, ce qui exclurait l'existence d'une statue dans la grande niche, et rendrait la présente hypothèse plus plausible. Et la le conflit entre le texte et le monument est peut-être moins aigu maintenant, car il ne semble pas absolument impossible d'appliquer le nom d'exèdre à la grande niche qui contient les trois conques secondaires. La Victoire de marbre, en ce cas, se serait dressée dans la conque centrale de la niche de gauche. Cette hypothèse paraît être la moins improbable de celles que nous puissions suggérer. Elle se heurte quelque peu au mot *ἀπέναντι*, que l'on voudrait bien traduire simplement par en face (de la porte). Nous avons supposé au contraire à cet adjectif une portée restreinte et comprise — au milieu de la niche qui est — et tout le bout de cette paroi par là — consistant à partir de la porte de l'hypogée. — Quoi qu'il en soit, nous ne présentons cette explication qu'avec toutes les réserves possibles.

Quelque trente ans après la concession de la paroi Est à Theophilus, survenait la ruine de Palmyre. L'hypogée de l'arauc ne dut pas tarder à tomber dans l'abandon, car nous n'y avons relevé aucun vestige qui semble postérieur à cette date. Dans l'exedre Ouest, la plupart des tombes de la paroi Nord n'ont jamais été creusées. Dans la guerre principale, la section médiane n'a reçu, elle aussi, que quatre travers de tombes au lieu des six pour lesquelles on l'avait prévue, et l'exedre Est n'a même pas été aménagée. Ces faits témoignent assez de la grandeur de la catastrophe qui atteignit la ville.

II. — *Lampes.*

Les lampes trouvées dans le tombeau de l'arauc ont été classées et étudiées par M^{me} Serrig. Nous n'y donnons ici qu'un bref aperçu (pl. L à LII).

Ces lampes sont faites d'une terre d'un jaune, qui passe rarement au rougeâtre par un effet de la cuisson, et qui, pour sonblable à celle des tessères palmyréniennes, atteste certainement une fabrication locale. Bien que cette terre paraisse un peu dépourvue de tout éclat, le fait que des lampes identiques récemment trouvées dans la tour funéraire d'Haldet, portant un engobe rouge pulverulent, laisse croire que la disparition de celui-ci est due qu'à l'atmosphère de l'hypogée. Deux de ces lampes (20, dont on a conservé deux autres exemplaires), portent les noms d'Aghmal et de Malakbel, qui avaient leur sanctuaire à Palmyre, et c'est la même marque de plus de leur origine locale. Le sens de cette inscription n'a jamais été éclairci. Comme elle n'a pas la forme d'une dédicace, nous n'y verrions pas volontiers le souvenir d'une offrande ou d'une oblation rituelle. Il semble plutôt que le temple d'Aghmal et de Malakbel possédait une fabrique de lampes, dont il marquait les produits.

Les lampes que nous décrivons sont toutes usées en deux pièces, les anses, les poignées, les becs, ne sont jamais rapportés. Les deux pièces, disque et bassin, sont ajustées parfois avec beaucoup de négligence, au point qu'il arrive aux deux parties de l'anse de ne pas correspondre entre elles. Toutes les lampes sont caractérisées par un bassin très déprimé, ce qui entraîne, vu la platitude du disque, une forme très basse. Le décor n'est jamais retouché.

(1) *Voyez, Inscriptions syriaques, pl. II, n° 140.*

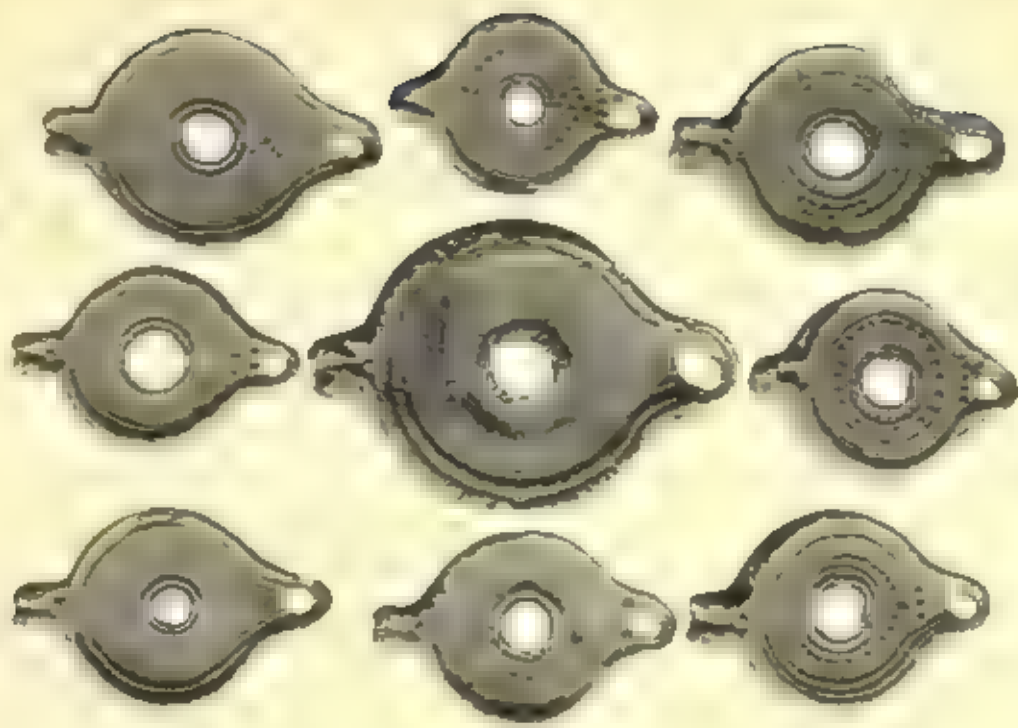


Fig. 10

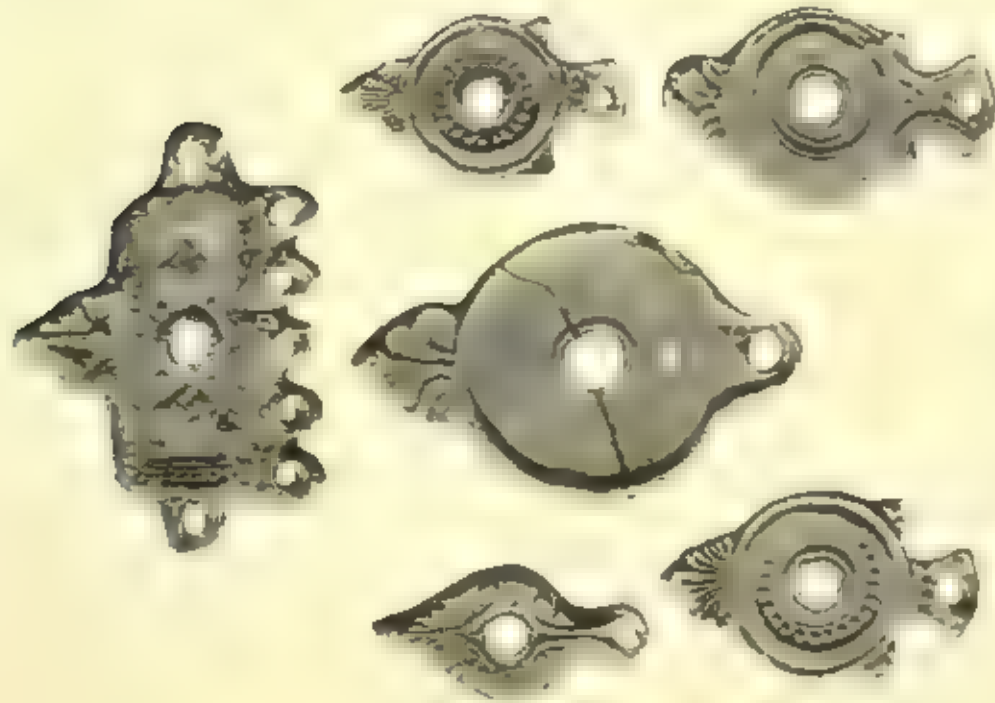


Fig. 11

LES PENTES DE L'AMPOULE DE L'ARHAL

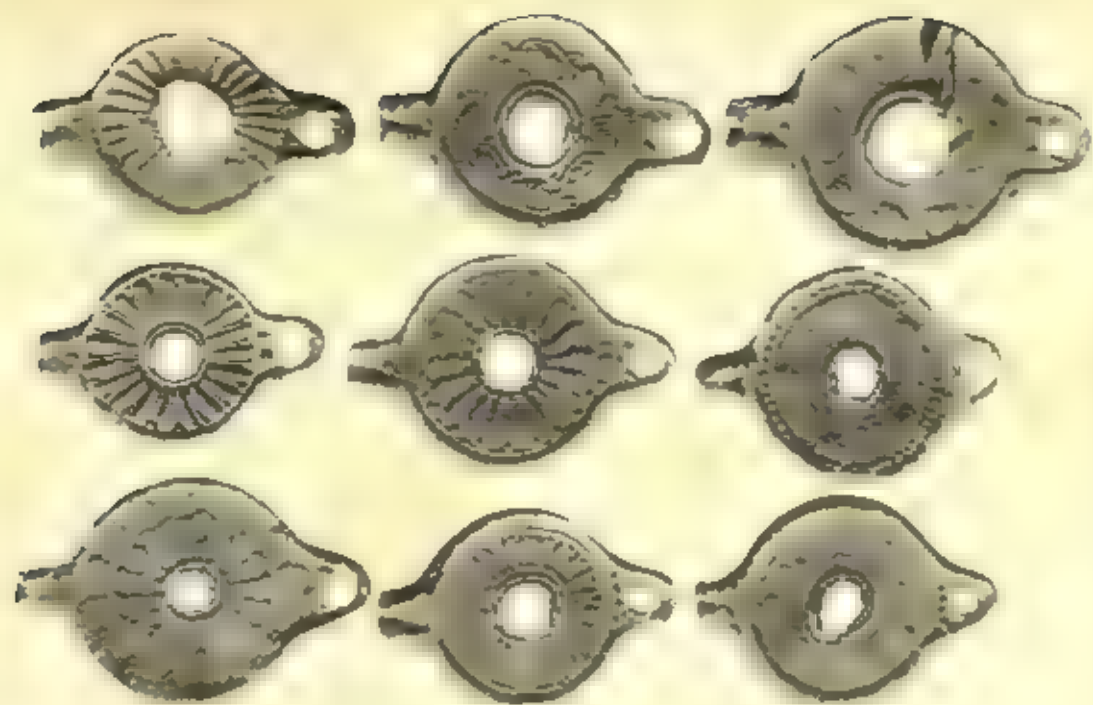


Fig. 10. 10

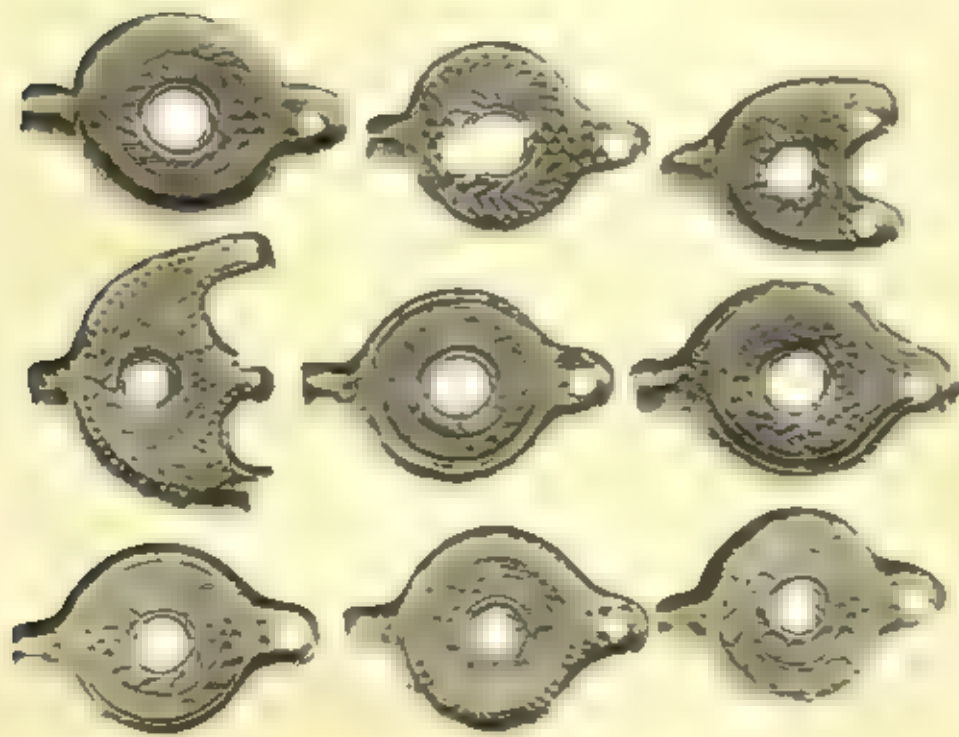
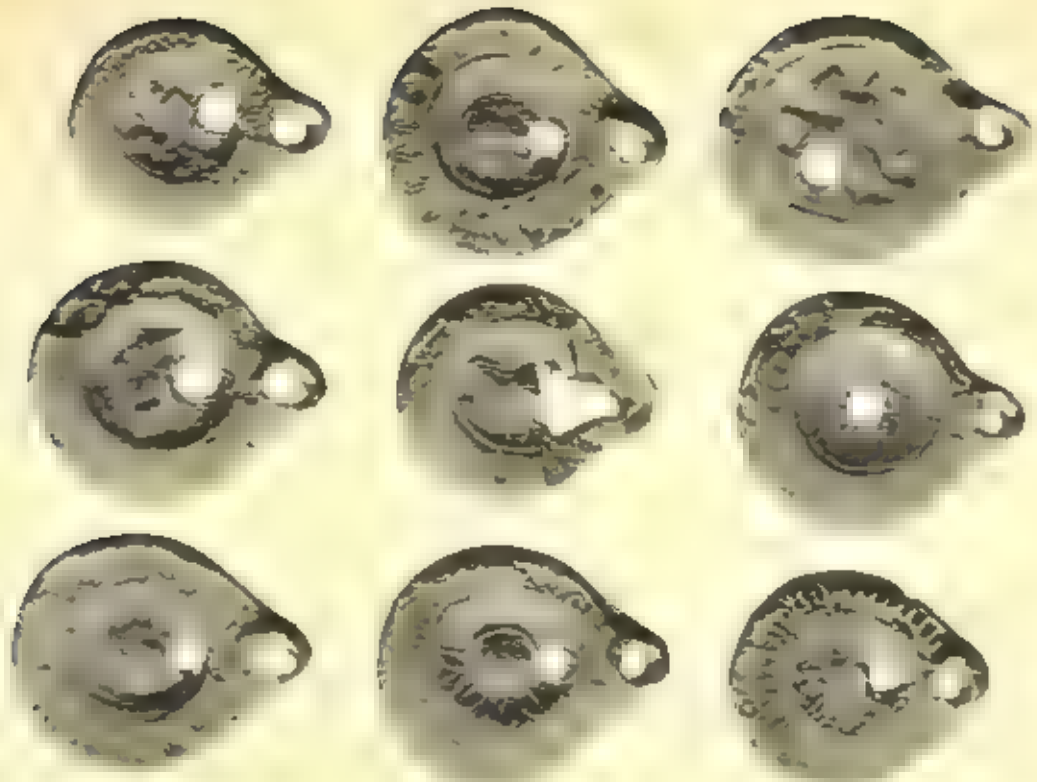


Fig. 10. 11

TABLE OF CONTENTS



N^{os} 263-274



N^{os} 612

LAMES OF THE PEOPLE OF ABILAT

Nos lampes forment, en gros, quatre catégories, auxquelles nous ajouterons trois types exceptionnels.

1. Lampes à bec carré. Ces lampes se rattachent au type tourne à corps circulaire et bec rapporté. Tantôt le bec semble encore indépendant du corps (4, 5, 24, 25) ; tantôt il est incorporé dans le dessin général de la lampe (6, 19). Souvent la lampe est munie d'une poignée à palmette (4, 5, 6), qui n'existe, par ailleurs, que sur les trois pièces exceptionnelles. Cette catégorie de lampes est fabriquée avec un certain soin et caractérisée par une mouluration vigoureuse que nous ne retrouverons plus dans les catégories suivantes.

2. Lampes à bec arrondi. Dans ces lampes le bec est nettement incorporé au corps, qui devient plus ou moins piriforme. La moulure fait le tour du bec sauf dans un seul cas (20), les lampes de cette catégorie sont munies d'une petite anse pleine, à deux tores, qui n'est pas particulière (7-18, 35-52). Elles sont, en outre, fréquemment percées d'un petit trou qui servait à régler, au moyen d'une épingle, la longueur de la mèche. Ces lampes sont principalement ornées de feuillages, mais sur certains exemplaires le décor devient géométrique (4, 6). Ces exemplaires sont aussi les plus dégradés dans leur forme, qui est particulièrement plate.

3. Lampes à bec fincône. Ces lampes, très simples, sans anse, et d'une facture négligée, sont munies d'un canal qui suit le bec (21-23).

4. Lampes à image. Ces lampes, d'une facture particulièrement négligée, ont un bord très large, un bec arrondi, qui tend à se confondre avec le corps, et sont dépourvues d'anse. La cavette du disque, entourée de perles, de rayons ou de pétales, est ornée d'une image. Tous les sujets sont les suivants : masque de gorgone (20, 34), chevre (27), aristys (28), masque au centre d'une fleur (29), urne (30), cavalier qui semble jouer au polo (34), buste de Pan avec le pedum, coq tenant une grappe dans son bec, rosace (32-33).

Trois lampes ne rentrent dans aucune de ces catégories. L'une, qui joint aux caractères du 2^e groupe une poignée à palmette de type particulier (3), est faite d'une terre orange, nettement différente de celle des autres lampes, et pourrait être une lampe importée. La seconde (1) est rectangulaire, munie de sept bords — son décor est obscurci par des concrétions, mais sa bordure de perles et sa poignée à palmette la rapprochent du 1^{er} groupe. La troisième enfin (2), semble dériver d'un type hellénistique à bec proéminent, dont les

volutes auraient subi une étrange adaptation — un exemplaire très analogue est conservé au musée de Bagdad.

Aucune circonstance de la trouvaille ne permet l'établir une chronologie pour ces divers types de lampes. L'hypogée de Iarhai a été utilisé comme lieu de sépulture à partir de 108, et il paraît raisonnable de croire qu'aucune de nos lampes n'est fort antérieure à cette date. Aucune ne doit être postérieure, non plus, à la ruine de Palmyre en 273. Notre premier groupe — par son rapport avec une tradition assyrienne et par la qualité de son exécution — semble devoir remonter au début de cette période. Le troisième groupe imite un type très répandu en Occident à la fin du 1^{er} siècle ⁽¹⁾, et ne doit pas être postérieur de beaucoup non plus aux premières années du 2^e siècle. Quant au quatrième groupe, il rappelle certains produits d'out la vague à dure, à Corinthe, jusqu'après l'an 200 ⁽²⁾, il est très possible que nos exemplaires, fort dégénérés, aient été fabriqués à Palmyre jusque bien avant dans le 3^e siècle.

Les lampes du tombeau de Iarhai sont au nombre de 239, et se répartissent de la manière suivante dans les catégories que nous avons décrites :

1 ^{re} catégorie	26
2 ^e catégorie	168
3 ^e catégorie	11
4 ^e catégorie	31
Types exceptionnels	3

Presque toutes les lampes présentent des traces de combustion, dont l'absence, sur quelques exemplaires, ne saurait faire conclure nécessairement que la lampe n'a pas servi.

12. — *Reconstruction partielle de l'hypogée dans le musée de Damas*

Comme il a été dit plus haut M. Écochard a reconstruit une partie de l'hypogée dans le nouveau musée qu'il édifie à Damas pour la République Syrienne.

⁽¹⁾ LOESCHKE, *Lampen aus Palmyra*, type IX X, BROCKEN, *Corinth* V, 2 *Terracotta Lamps*, type XXVI.

⁽²⁾ BAZZANI, *loc. cit.*, type XXVII, notam-

ment pl. XII n° 603 à comparer avec notre n° 30 bien que cette catégorie, à Corinthe, fût munie d'une ansa.

Le vestibule a été reconstruit presque entièrement avec ses matériaux originaux, mais il a fallu naturellement le couvrir d'un plafond, alors qu'il se trouvait en ruine à l'air libre. Le vestibule de la partie du local annexe est bloqué, ceux de la porte de l'intérieur, moulés sur un rolement perfectionné, tournent majestueusement à l'ouvant. L'escalier qui descend de là dans l'hyphèze n'a dû être refait à deux marches, si bien qu'il n'en compte plus que huit : il est construit de pierres neuves et mène dans une salle qui répondait, en somme, à la première partie de la galerie principale. C'est sur elle que s'ouvrait, à angle droit, comme nous l'avons vu à Palmyre, l'exèdre Ouest.

On a vu dans notre description quelles étaient les parties restées de cette exèdre et quelles parties nous avons dû restituer. Les parois latérales sont dans l'état où elles ont été trouvées, sauf là où la mauvaise qualité de la pierre a exigé le remplacement de quelques blocs. La paroi du fond, avant réduite au contour à quelques éléments du socle et à la corniche, et l'or a restitué en pierre les parties manquantes comme il a été expliqué plus haut. Cependant les deux travées de tombes placées de part et d'autre de la base du trichinium ont été faites à l'instar de celles des parois latérales, et s'ajoutant que le buste supérieur de chacune des deux travées ne jouait qu'un rôle ornemental, cette solution, plus pratique que celle que nous avons adoptée dans nos dessins, paraît aussi justifiable. Le trichinium a été reconstruit à la hauteur que nous avons dite, de manière à ménager une couchette tombée entre son sol et le haut du socle. — N'ayant trouvé dans l'exèdre Ouest qu'un seul des bustes qui lui avaient appartenu, nous avons remplacé les autres par des moulages de bustes contemporains, choisis dans le musée de Damas.

Dans l'impossibilité où l'on était de reconstituer la galerie principale et l'exèdre Sud, il nous a paru, cependant, qu'il ne fallait pas négliger de reconstituer, dans la mesure où cela se pouvait, la paroi postérieure de cette exèdre, dont on se souvient que les parties basses étaient fort bien conservées. Cette façade a donc été appliquée contre le fond de la salle d'accès à l'exèdre Ouest. Les parties basses ont été remises avec leurs blocs originaux. Dans le socle, la place des reliefs disparus a été remplie par des dalles lisses. Dans les niches, les blocs qui faisaient défaut ont été copiés sur ceux qui subsistent, à l'exception des chapiteaux, qui étaient tous perdus, et ont dû être remplacés par des chapiteaux de type conventionnel. Quant aux parties hautes de l'ordre, on se

souvent qu'elles ne subsistent que sur les faces latérales de l'exèdre. Ne pouvant songer à restituer celles-ci d'ailleurs trop incomplètes, nous nous sommes décidés à employer leurs fragments dans notre façade. Les chapiteaux ont été adaptés à leurs nouvelles places, et un entablement a pu être reconstitué. Ce procédé pourra sembler critiquable d'un point de vue purement scientifique, car les blocs de la corniche se raccordent parfois imparfaitement, et la frise, qui forme aujourd'hui un bandeau continu, s'arrêtait probablement au milieu de la façade, dans l'original, sur un motif central. Nous n'avons pas jugé que ces défauts dans un monument de médiocre valeur artistique, dussent nous détourner d'une restitution matérielle qui permettait seule de rendre à l'édifice un peu de la vie qu'il avait perdue.

Au cours de la mise en place des grandes niches de l'exèdre sud, il a été constaté que l'assemblage de leurs éléments était différent de celui que nous avions supposé dans nos dessins après examen des pierres peu nombreuses qui sont venues jusqu'à nous. Cette question sera reprise dans une étude que prépare M. Érachard sur l'assemblage des coupoles à Palmyre.

Palmyre, juin 1930.

ROBERT AMY.

HENRI SEYRIG.

TADMOREA

(suite) (4)

PAR

J. CANTINEAU

Les années 1913 et 1914, ainsi que le début de 1935, ont été fructueuses pour l'épigraphie palmyrénienne. Le déblaiement du Temple de Bel a été parachevé, celui de ses abords a été commencé, et de nouveaux textes sont naturellement sortis des décombres : en particulier, dans la partie occidentale de la cour du sanctuaire, légèrement à droite d'une ligne imaginaire joignant la grande porte des propylées à la porte de la cella, M. R. AYM a découvert la base d'un édifice dont l'usage reste encore mystérieux, et qu'on denomme jusqu'ici simplement « monument à niches » ; en démontant cette base, on s'est aperçu qu'elle était construite avec des matériaux de remploi dont plusieurs portaient des inscriptions d'aspect archaïque.

M. D. ESCOUART a déblayé les abords du petit temple de Be'el Simên, et là aussi des textes importants ont été mis au jour.

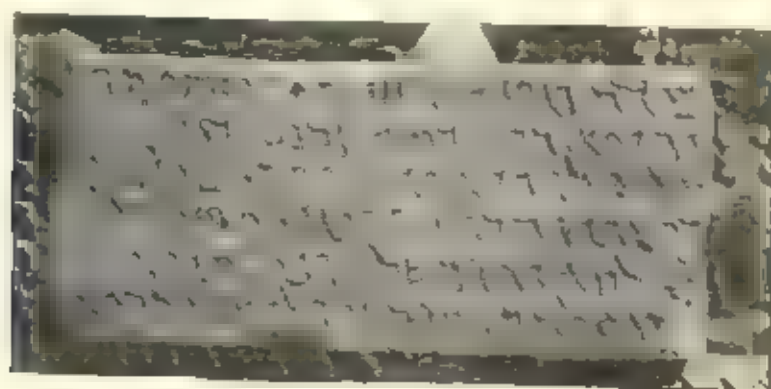
Dans la nécropole sud-ouest, M. R. AYM a achevé le dégagement du tombeau dit « des trois frères » et il a été assez heureux pour mettre au jour un texte qui paraît fournir la date de fondation d'une partie de ce célèbre monument funéraire.

Enfin, au Nord-Ouest de Palmyre, dans le Djebel Bel'as, MM. S. BLUMBERGER et ISCHOLT ont découvert et fouillé de petits sanctuaires du plus haut intérêt, avec des inscriptions. M. SCHUMBERGER a rendu compte de cette fouille à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en sa séance du 8 février 1935, et en a exposé d'une façon plus détaillée les résultats dans son article *Neue Ausgrabungen in der syrischen Wüste nordwestlich von Palmyra*, *Archäologischer Anzeiger (Jahrbuch des deutschen Archäologischen Instituts)*, 1935, 34.

Les textes provenant de cette dernière trouvaille seront publiés par M. ISCHOLT, on trouvera ci-dessous ceux qui proviennent des trois autres déblaiements.

17^e STATUE ÉLEVÉE PAR LES PRÊTRES DE HENTÂ.

Bloc rectangulaire (base de statue ?) découvert en mars 1935 en demolissant la maison de Mhawes eben Hamdén, dans le quartier Barraniye, derrière l'ancienne maison des officiers militaires. Voir le *Dictionnaire Arabe de Palmyre*, II, p. 115 et 116 bis.



Inscript au n° 17

Il porte une inscription palmyrénienne de 6 lignes. Longueur, 0 m. 53 ; largeur 0 m. 22 — hauteur des caractères, 2 cm. ; au Dépôt des Antiquités, à Palmyre, sous le n° A 361

ביתא נבון שנת סססווי אכיר
 נבון די חרמא צלמא דנר
 נבון די חרמא צלמא דנר
 די חרמא צלמא דנר
 די חרמא צלמא דנר
 די חרמא צלמא דנר

1. ביתא נבון שנת סססווי אכיר
2. נבון די חרמא צלמא דנר
3. נבון די חרמא צלמא דנר
4. נבון די חרמא צלמא דנר
5. [נ]למא דחא זמסלא נבון נחמא ד
6. [א]למא נבון נחמא דנר חרמא אלמא

« *Un mois de kânun de l'an 307 novembre le avuit notre ére les prêtres de Hirtâ ont élevé cette statue à 'Aqeda, fils le 'Ayda'du, des Benê komarâ, parce qu'il a fait et offert avec ses fils la mode de cet autel au fourche pour prendre les viandes, le lieu d'égorgement et la cassette (sacree) pour Hirtâ, Nûon et Rêsepâ, les dieux.* »

Bien que la fin de la date soit mutilée, je ne pense pas qu'elle ait comporté plus de deux barres d'unité : je considère donc la date de 307 comme assurée. Cette date fait le notre inscription la seconde des inscriptions de Palmyre pour l'annéanète (la plus ancienne étant celle du tombeau de 'Athénathan). L'aspect général de l'écriture concorde parfaitement avec cette date.

Les noms propres sont connus, אֶדְא est notamment attesté par les inscriptions R 1626 et La V 78¹, on comparera l'arabe ^{أدع} « safran ».

Au début de la ligne ב, il faut certainement restituer אֶדְא « autel ». On remarquera que le démonstratif les objets rapprochés suit à la fois le mot אֶדְא et le mot אֶדְא. On en faut-il conclure ? La statue était-elle adossée à l'autel ? Il est difficile d'imaginer qu'elle ait pu être placée sur lui.

De אֶדְא on comparera aram. Targum אֶדְא I Sam. 2, 13 « petite fourche, fourchette pour prendre la viande des victimes ».

Par אֶדְא בֵּא il faut entendre presque certainement « le lieu où se pratiquait l'égorgement des victimes sacrées ». Toutefois, on remarquera qu'en hébreu rabbinique בֵּא signifie « égorger d'une manière non légale, non rituelle, en transperçant le cou, au lieu d'égorgier en tranchant la gorge » Jastrow, *Dictionary*, p. 896, tandis qu'au contraire en arabe ^{بحر} signifie « faire un égorgement rituel » et en particulier « faire l'égorgement rituel de la Grande-Fête », si bien que le 10 Dû l-Ilggâ s'appelle ^{يوم لبحر}. Je serais assez tenté de voir dans le terme palmyrène, un emprunt au vocabulaire religieux arabe.

Au début de la ligne ג, on est tenté de restituer אֶדְא, autrement dit אֶדְא avec graphie defective du -א-. Il s'agirait d'une « cassette sacrée », (Le mot ne signifie pas nécessairement l'« arche d'alliance » : il peut désigner par exemple l'« armoire où l'on conserve les rouleaux de la Loi dans les synagogues »). Mais beaucoup d'autres restitutions seraient possibles.

(1) Pour les abréviations, se reporter à *Syria*, 1933, p. 169.

Trois divinités sont énumérées dans le texte. La première, Hertâ, est déjà connue par des tessères. VOUGÉ, p. 132 R 1065 D et R 1720 A, voir aussi FEVRIER, *Religion des Palmyréniens*, p. 102-103, en fait très peu de choses sur elle par ailleurs. Elle était sûrement l'objet d'un culte très important, puisqu'elle avait un collège de prêtres. « les prêtres de Hertâ » sont cités dans notre inscription et qui ont creusé la statue d'Ogouâ.

La seconde déesse, Nannu, était déjà connue à Palmyre par la tessère de VOUGÉ, 132 où elle est associée à Bêl et à Hertâ par les tessères R 1065 D et R 1720 A, et elle est associée à Hertâ aussi que par la tessère R 1065 C, où elle est associée à Bêl et à Šamas. Voir FEVRIER, *Religion des Palmyréniens*, p. 101. Mais que sait Hertâ, on est renseigné sur Nannu qui portait aussi le nom de Ninnu, son culte paraît originaire de Babylone, où elle avait le nom de Ninkharsa à Uruk. LÉON-NAU, *Journ. des Religions Babyloniens et Assyriens*, I, p. 87. Ce culte paraît s'être beaucoup développé avec le temps. La déesse d'Uruk est considérée au I^{er} millénaire avant Jésus-Christ comme la fille de Ea la sœur de Šamas, épouse de Nebo. JASTROW, *ibid.*, I, p. 187. On l'associe parfois à Ishtar. Elle avait deux temples à Babylone. UGARIT, *Babylon*, *Reallexikon der Assyriologie*, I, p. 351 et TUKUL-ISTAPAL-EŠARRI, III La, p. 113. « La Dame de Babylone » stèle de Nimrod, I 15-16. De la Mésopotamie, son culte semble s'être répandu dans tout l'Orient. FEVRIER, *Religion des Palmyréniens*, p. 101-102. Elle est adorée en Perse, où elle avait un temple au Elymande. L. MARCHAND, I 13 et III elle était associée à Anahis. JOSEPH, *Ant.*, VII 3, 1, dans la Haute-Mésopotamie où elle avait un temple près de Kerkak. HOFMEYER, *Ausgrab. aus syrischen, heth. persischen Martyrer*, VII, 107-108. Kande des Morgenländer VII, p. 48 et 131. en Arménie ou Bactriane, où Grec inscriptions I, Parca, C A, III 131 où elle est associée à Artemis, peut-être même en Phrygie. Elle paraît encore attestée chez les Nabatéens dans un nom propre, par une inscription de Petra, C 349. Il n'est donc pas étonnant de retrouver Nannu à Palmyre.

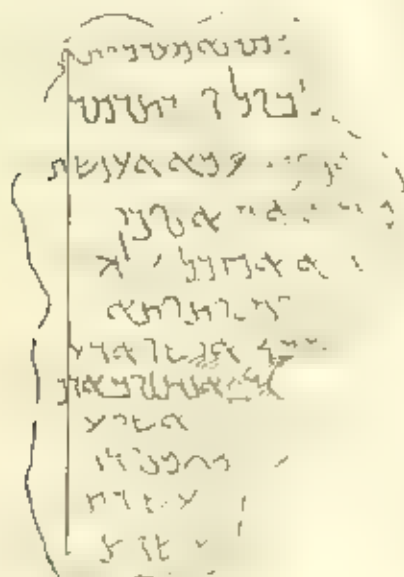
Resep, par contre, apparaît pour la première fois sur une inscription palmyrénienne. C'est une divinité mâle. Le nom Resep, de la guerre, *res* signifie « flammes » ou « bras ». Il est attesté à Ras-Samra. SYRIA, V 1929, p. 288-80 et texte I, ligne 7 etc. Dès la XIV^e dynastie les textes égyptiens le connaissent comme étant adoré par les esclaves asiatiques. Les inscriptions pharaoniques l'évoquent plusieurs fois sans nom. LEBZAN-SKI, *Handbuch*, 154-370 b, notamment à Chypre, Carthage et Abydos. Il apparaît aussi à Zengari, sur l'inscription dite de Hadad. LEBZAN-SKI, *ibid.*, p. 370 a voir aussi LEBZAN-SKI, *Étude sur les religions sémitiques*, p. 492 ss., BÉZU, *Recherches Païennes Relentylologiques*, s. v. Il était assimilé à Apollon. inscription I 18-80.

FEVRIER, *Religion des Palmyréniens*, p. 54, fait conjecture avec vraisemblance que l'originalisme Bêl était d'origine phénicienne. D'un moment donné envisagé la possibilité pour le nom d'être d'origine d'être originaire de Phénicie. *Grammaire du palmyrénien en épigraphique*, p. 71. Comme ROSENTHAL, *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften*, p. 24-25, il est intéressant de trouver en un nouvel élément religieux qui provient sûrement de la côte méditerranéenne.

Cette nouvelle inscription est donc importante à plus d'un titre : par sa date archaïque, par les éléments de vocabulaire religieux qu'elle nous fait connaître, par les données qu'elle nous fournit sur certains cultes de Palmyre peu attestés jusqu'ici.

18° 'AGLIBÔL ET LA FORTUNE DE PALMYRE.

Angle supérieur gauche d'une petite stèle, provenant du « monument à malles ». Actuellement au Depot des Antiquités sous le n° A. 144. Dimensions : hauteur, 0 m. 21, largeur, 0 m. 14. Il porte 11 ou 12 lignes d'une inscription palmyrénienne en petits caractères : hauteur des lettres : 1 cm. 2.



בשרא מרובותא	1
יבול ונד תדסר	2
אנכי נרא אנכית	3
קמא עם אנכי	4
סא אנכי קיד	5
יבול ונדיתא	6
בן איש יאיר	7
ני אנכית באר	8
אנכי	9
יבול ונד	10
יבול ונד	11
קמא	12

L'aspect de l'écriture paraît dater ce petit texte de la fin du premier siècle ou du début du second. Il a presque certainement un caractère religieux, quoiqu'il soit trop mutilé pour qu'on en puisse distinguer le sens général. Examinons-le ligne par ligne.

L. 1 « sur la corne occidentale ». Le mot קמא est féminin (voir *Walden, K. s. Grammatik*, p. 59, *Dalman, Grammatik*, p. 107) c'est ce qui explique la *לחית* מרובותא au féminin. Il sera intéressant de savoir ce que désigne le mot קמא : est-ce la

corne », autrement dit le coin d'un autel) est-ce l'angle d'un édifice religieux. Dans cette dernière hypothèse, l'expression « occidental » prendrait une valeur particulière : on sait que certains édifices religieux étaient orientés par les angles, par exemple à Palmyre le temple de Bél et Semén, tandis que d'autres étaient orientés par leurs faces : le Tabernacle de l'Arche d'Alliance (*Exod.* xxv), le temple d'Éschel (*xl xlii*), le temple de Bél à Palmyre. On notera que cette ligne s'est écrite en caractères un peu plus petits que les autres : peut-être l'endroit où le texte devait être gravé s'y trouvant il précise, rappelons-nous, par exemple, que dans le prologue du *Tarif douanier* c'est dit que celui-ci doit être gravé « sur la stèle qui est devant le temple de Babasré ». Le reste de notre inscription paraissant avoir un caractère législatif et pénal, rien n'empêche que nous n'ayons ici une indication du même genre.

L. 2 « *Aglibôl et la Fortune de Palmyre* ». La restitution *𐤀𐤂𐤋𐤁𐤏𐤋* se propose pour ainsi dire d'elle-même. Il est intéressant de noter comment on a lu « Fortune » ou « Gad » à Palmyre : nous disposons déjà de « *Gad* » de la source hébraïque (*Corpus* 3976, un *Gad* paraissant avoir un caractère tribal ou familial, le « *Gad Trinité* » C 3027, R 314, R 1730, R 1731, un dieu « *𐤂𐤁𐤕* saron » une *𐤂𐤁𐤕* K 3834, un *Gad* près d'Amé à la culture de l'olivier et à la préparation de l'huile, le *𐤂𐤁𐤕* 𐤂𐤁𐤕 de R 1777 sans doute le même que le *𐤂𐤁𐤕* 𐤂𐤁𐤕 de Ca 114, voir FÉVAUX, *La Religion des Palmyréniens*, p. 40). La « Fortune de Palmyre » était déjà attestée par une fresque de Doura-Europos (C 1508, *Doura*, p. 38 et pl. ALX, et par une inscription du même site (HORSLEY, *Amer. Journal of Archaeol.* XXIV, 1855, planche 28 a et m; MESSIAH DE RUSSIE, *Inventaire des inscriptions palmyréennes de Doura-Europos*, n° 31 ; elle semble aussi se trouver sur des tessères : Ca 105).

L. 3 « *moi* » en plus, j'ai fait punir... ». Il semble que *𐤎𐤓𐤁𐤏𐤋*, qu'on retrouve encore à la ligne 4, soit le pronom personnel hebraïque *אני*. Je ne me dissimule pas tout ce que cette interprétation a de hasardeux. Les emprunts de palmyrien à l'hébreu sont, pour ainsi dire, inexistantes : voir ROSENTHAL, *Die Sprache des palmyrenen hebräischen Inschriften*, p. 98 et ma *Grammaire du palmyrien épigraphique*, p. 153. Il est donc étonnant d'en trouver dans notre texte, surtout des emprunts à des formes grammaticales, telles que les pronoms personnels. En fait, cela soit en effet, sans remonter, ce n'est cependant pas impossible. Le problème reste toujours posé de savoir si, et jusqu'à quel point la religion palmyrène eut, notamment certains de ses cultes tels que celui du dieu anonyme, sous l'influence juive : voir H. SODAN, *Integrités syriennes*, 13, *Le Culte de Bél et de Baalshamon, Syria*, LV, 1933, p. 245-251. On sait combien l'hébreu rabbinique a de peine à s'emprunter araméens, non seulement à emprunter de vocabulaire, mais aussi l'emprunts grammaticaux. Il est possible d'imaginer la situation inverse, c'est-à-dire qu'un corps de prêtres palmyréniens, sous l'influence d'influences juives, se soit constitué une langue spéciale, fortifiée en hébreu. Ce n'est naturellement qu'une hypothèse, mais elle expliquerait assez bien les formes hebraïques que paraît contenir cette inscription.

Sur l'adjectif *𐤁𐤏𐤋* « au-dessus » en plus, voir DUCLOS, *Grammaire*, p. 217, *Le Nabaïdon*, I, p. 99.

[illegible][illegible]

Pour 1999, même hypothèse interprétative que ci-dessus.

[illegible]

77 est probablement une graphie défective pour 77 le suffixe étant celui de la 1^{re} pers. singulier féminin. La proposition est celle qu'on emploie normalement en syriaque après le verbe *qatal* devant son complément d'objet. Je tradrais donc : sous toutes réserves : « j'ai exécuté ». Mais l'emploi du féminin restait un peu étrange et doit être noté.

1. 6. Le mot *grry* qui donne cette liste pourrait être le nom du « mârier » ou de la « mârie » (litt. « droit devant ») noté *grry* dans le *l'arbre* ou le *fruit*, mais malheureusement je n'ai pu jusqu'à présent rien tirer du mot *grry*. De quoi cette mention du « mârier » ou de la « mârie » fait partie, et ce qu'il est légitime de dire, peut-être s'agirait-il d'une liste d'arbres sacrés.

En effet, si l'on admet que la racine *ḥ* est une autre possibilité de la racine *h*, on peut, en effet, lire, en un seul mot, *ḥmḥt* *ḥmḥt* *ḥmḥt* en arabe, la racine *h* étant la racine *h* de formation secondaire, tirée de la racine qui fournit en judéo-arabe en et en syriaque le mot *ḥmḥt* ou *ḥmḥt* *ḥmḥt* *ḥmḥt*, le sens peut être action de jeûner ou bien direction du jeûne. Si hypothèse que que sont le interrelation, on ne peut cependant la rejeter complètement.

L'7. — *quelque an et de la terre* Il est difficile de saisir par ces mots à quelque idée générale.

1.8 « . . . nous la s le . . . » Il se bl. bien que nous ay. es. et le problèm. pers. n. lude p. d. la forme hebraïque אֲנִיכֵם - nous, v. d. l. ou de la forme ar. a. nenne normale أَنْتُمْ. Cet hebraïsme servir. à exp. quer d. la même façon אֲנִי 1 et 4. Il n'est pas facile d'interpréter le dernier, not. dont la fin est sérieusement endommagée.

L. 9 « *plantat* et *gesserat* » Il est probable qu'il s'agit d'un emprunt du schème maens f u l u l' 1^{re} personne du singulier et du l'accompli du schème causatif à la 3^e personne du singulier, de la racine ג.ר.ש .

L. 10 « pour » ג.ר.ש ג.ר.ש On a un *g. r. s* propre au *g. r. s* jusqu'à et qui pourrait être d'origine perse. Mais il est impossible de faire une comparaison quelconque, car on ne sait pas où commence le mot (Benveniste).

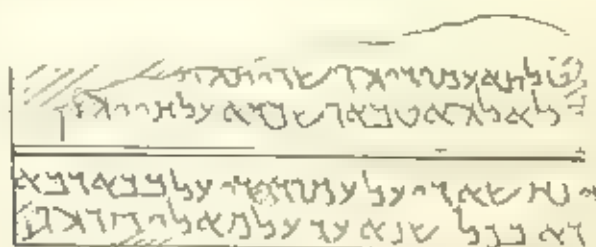
L. 11 « pour » d'origine perse. On a une forme assez semblable à l'hébreu רָעָה « dizaine, decade ».

L. 12 « dizaine ». Même interprétation que ci-dessus.

Bien que le sens général de ce texte soit fort difficile à distinguer et qu'on soit réduit pour beaucoup de mots à des interprétations tout à fait hypothétiques, il présente cependant un grand intérêt par la mention de la « Fortune de Palmyre » et par les emprunts hébraïques qu'il semble contenir.

19^e ENCORE EN *ambaculum*.

Fragment portant de 5 bandeaux plats (morceau d'architrave) et brisé sur la droite. L'inscription présente le caractère en angle moultre, ce qui nous a permis de penser que nous avons ici les angles de l'architrave. Il a été trouvé dans l'angle Sud-Est de la corbeille du sanctuaire de Bel et figure maintenant au Département des Antiquités sous le n. 287. Dimensions : hauteur, 0 m. 24 ; longueur, 0 m. 39. Il porte la fin de quatre lignes palmyréniennes, deux sur chaque bandeau ; hauteur des lettres : 1 cm. 4.



כ כחמא נכחמא נכחמא	1
ב יר אלהא כחמא נכחמא נכחמא	2
דן נחמא נכחמא נכחמא נכחמא	3
מ נכחמא נכחמא נכחמא נכחמא	4

Traduction : « L'architrave, ses colonnes, son véritablement bol, dieu »

leur et renouer leur porte ton salut — qui est sur la colonne qui est au-dessus de la grande porte ... chaque année, à jamais, pour les honorer ».

Ce texte ne présente pas d'autres difficultés que celles qui résultent de son état de mutilation : tout ce qui subsiste est clair au point de vue de la langue. C'est seulement le sens général qui est obscur.

Nous connaissons déjà un édifice nommé *מִדְּבַלְלָה* *midb. adallah* : il est attesté par une inscription que j'ai publiée dans *Textes syriaques anciens provenant de la fouille du temple de Bel-Sagor* (1934, n° 11, p. 130-132). Construit en 58-59 par deux cousins germains, il était dédié à des divinités inconnues par ailleurs. Bel-Astar et les (Bors) Demons. L'emplacement de cet édifice, qui comportait une colonnade, n'a pu être déterminé jusqu'ici.

En ROSENTHAL, *Die Sprache der jordanischen Inschriften*, p. 83, n° 5 et p. 111-112 a traité la question du *מִדְּבַלְלָה*. Pour lui, le mot est simplement l'équivalent du grec *πύλα* (transcrit *phars* et paléographiquement *מִדְּבַלְלָה*). Sur l'inscription *Inr.* I, 5, il faudrait restituer *מִדְּבַלְלָה* et non *מִדְּבַלְלָה* ; il faudrait aussi considérer comme un *מִדְּבַלְלָה* le *מִדְּבַלְלָה* de *C3910* = *Inr.* V, 8 (de la colonnade transversale) et nullement du « grosse Stoa » dont on nomme Lîsams et son frère offrent « six colonnes avec leur enfillement et leur toiture » « en l'honneur de Samas, de Abêth et de Rûm ». Enfin, En ROSENTHAL a remarqué dans ses *Nachträge* que certains écrivains arabes traduisent « stoïciens » par *'ashâb al-mizallâh* (= *midallat*).

Je ne suis pas convaincu de la justesse de ces rapprochements. D'abord l'arabe *midallat* est si peu clair, si ambigu, pour rendre *πύλα* « portique » qu'on est obligé, comme le note En ROSENTHAL, de le glosser par *madîf* ; en effet le véritable sens de *midallat* est « grande tente, dais, baldaquin » voir « parasol, chapeau à très larges bords » — il n'a pu avoir un sens religieux : il peut désigner le « tabernacle » ou être abrégé l'arch. « alliance », *idn midallatlah* est la « Fête des Tabernacles » — voir BRAUNSTEIN KAZANSKI, II, p. 137, Dozr. II, p. 84.

Dans les dialectes araméens *in ta' tî* n'a guère non plus le sens de « portique » ; dans le Targum d'Onkelos, le mot désigne les « calanes » que Jacob fait construire pour ses troupeaux (*Gen.* xxxiii, 17), ou « tentes de feuillage » de la Fête des Tabernacles (*Lev.* xxiii, 42-43). En syriaque, le mot désigne la

« lutte » que se fait Jonas, *Jon* ix, 2 — les « tentes » que veut faire Pierre sur le mont de la Transfiguration — *Marc* ix, 5, *Luc*, ix, 33 — et comme en judéo-palestinien les « tables de feuillage » de la Fête des tabernacles *Lec* xviii 12-14 — etc. — voir la longue liste d'états nous donnée par PAUL SARTI, *The-saurus syriacus*, I, col. 1470-1471 — le sens de $\pi\alpha\tau$ ne figure pas une seule fois.

Et, comme l'a reconnu l'auteur de *Fa. ROSENFELD*, les textes syriaques rendent $\pi\alpha\tau$ en transcrivant simplement le mot grec.

L'écriture $\pi\alpha\tau$ = $\pi\alpha\tau$ sans être absolument impossible est donc très fautive. Pour ma part, je pense que le $\pi\alpha\tau$ de Palmyre était un édifice de dimensions considérables de caractère religieux, destiné à abriter un simulacre divin ou un objet sacré (comme le tabernacle de l'arche d'alliance) — il comprenait une colonnade mais cette colonnade n'était nullement la partie essentielle.

On refusera donc le caractère de $\pi\alpha\tau$ à la colonnade transversale, bien que quatre inscriptions y mentionnent une « frappe de colonnes » — il s'agissait sans doute, soit d'une voie sacrée — comme j'avais suggéré — *Inc.* V, p. 18-19 (je pensais à cette époque que la frappe de la « voie classique » devait être reportée assez loin vers le sud — et que le prolongement de cette colonnade menant à la source Ephraïm — soit plutôt une colonnade élevée sur un terrain sacré comme le suggère D. SCHREIBER, *Études sur Palmyre, Berytus*, II, p. 152, n. 25.

Par contre, je ne répéterai pas l'inefficace et solue restitution $\pi\alpha\tau$ au lieu de $\pi\alpha\tau$ « entre-propices » dans le texte *Inc.* I, 5 la temple de Bel et Sémén. J'avais adopté cette dernière restitution, parce que je croyais voir sur la pierre les traces des deux branches supérieures d'un π — mais, à vrai dire, à en juger par l'estampage — ces marques sont si faibles que F. ROSENFELD a peut-être raison. Le suffixe primitif de Bel et Sémén aurait dans ce cas consisté en un *ambrocatum* dont aurait fait également partie l'architecture qui porte l'inscription C 3083 = *Inc.* I, 4.

Pour en revenir à notre inscription — l'*ambrocatum* qui y est attesté doit être approximativement de la même date que le premier, à en juger par l'aspect de l'écriture. Mais il ne se confond pas avec lui — le premier en effet était de la à plusieurs divinités — Bel et Sémén et les bons démons — tandis que celui-ci était dédié à un seul dieu — qualifié de « bon et bonnet et abou », et portant le nom

se termine en *-el*. On pense tout de suite à l'une des deux divinités bien connues Yarlud ou Azilud sans que toutefois on puisse préciser de laquelle des deux il s'agit.

Les noms des dédicants — ils étaient plusieurs — à en juger par les suffixes pluriels — ont disparu. Comme le premier, cet *ambarrum* pouvait être assez important puisqu'il est question de sa colonnade. Toutefois si notre fragment provient d'une architrave, il faut avouer qu'il est bien petit. Peut-être ne s'agissait-il que d'un petit édifice votif en miniature.

Les deux dernières lignes proviennent d'un texte assez différent, grave sans la dédicace de l'*ambarrum*. Il ne s'agit plus de la divinité, mais des honneurs à rendre aux dédicants. À la ligne 3 il semble bien être question de statues de bronze et de leur place : *sur la colonne ou les colonnes* 87-22 (pouvait aussi bien être un pluriel *elles* qui est au-dessus de la grande porte. La première proposition 77 l'a été probablement comprise d'une façon un peu moins précise : *sur les consoles des colonnes*, toutefois on se rappellera que les statues peuvent être parfois placées *sur une colonne* (voir l'acrotère II 2 et 4). La seconde proposition 77 est plus embarrassante : on voit mal une ou des colonnes *sur une porte*, faut-il comprendre 77 et 22 au sens large : les colonnes et nullement celles des propylées ? Faut-il au contraire prendre le texte au pied de la lettre et penser à des colonnettes de chaque côté d'une niche, au-dessus de la porte ? Il est naturellement impossible de résoudre un tel problème. Tout au plus que nous ignorons de quelle *grande porte* il s'agit on peut évidemment penser que c'est celle du sanctuaire de Bel le peribole ayant une grande porte et deux petites portes — mais c'est là une hypothèse assez gratuite.

La ligne 4 n'offre pas moins de champ aux suppositions : que fera-t-on aux dédicants *chaque année*, à *pinces*, pour les honorer ? On pense naturellement à un sacrifice pour leurs vœux, à leur tombeau, mais est-ce bien cela ? Ne s'agit-il pas plutôt de parer annuellement les statues dont il a été question à la ligne précédente ?

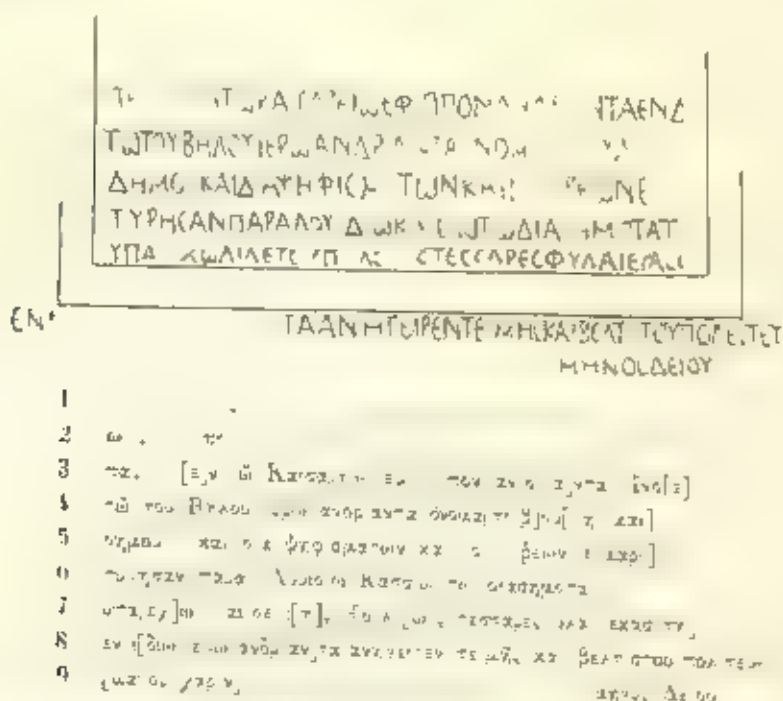
20^e STATUES ÉQUESTRES.

Console de colonne trouvée par M. Ecochard devant le temple de Bel et semée au cours du débâtement de cet édifice. Elle figure maintenant au Dépôt

des Antiquités, sous le n° A 106. Dimensions : hauteur, 0 m. 45 ; largeur 0 m. 35. Sur sa face antérieure elle porte une inscription grecque qui devait comporter au moins neuf lignes : hauteur moyenne des caractères 1 cm. 5, sur sa face latérale gauche inscription palmyrénienne d'au moins 10 lignes : hauteur moyenne des caractères, 1 cm. 3.

Nous étudierons d'abord le texte grec — puis le texte palmyrénien.

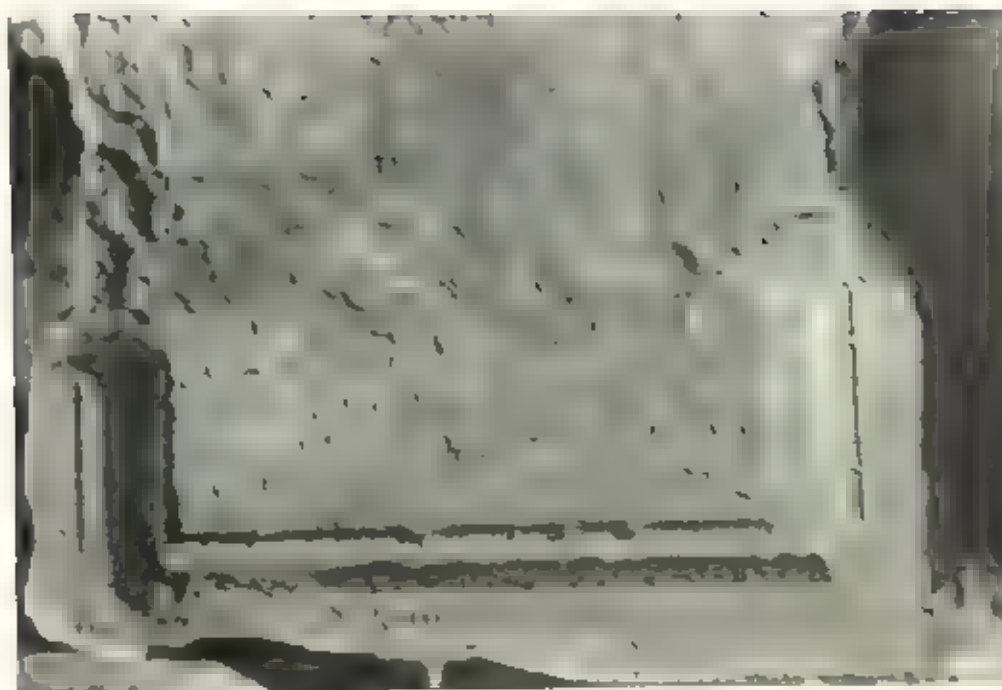
Texte grec :



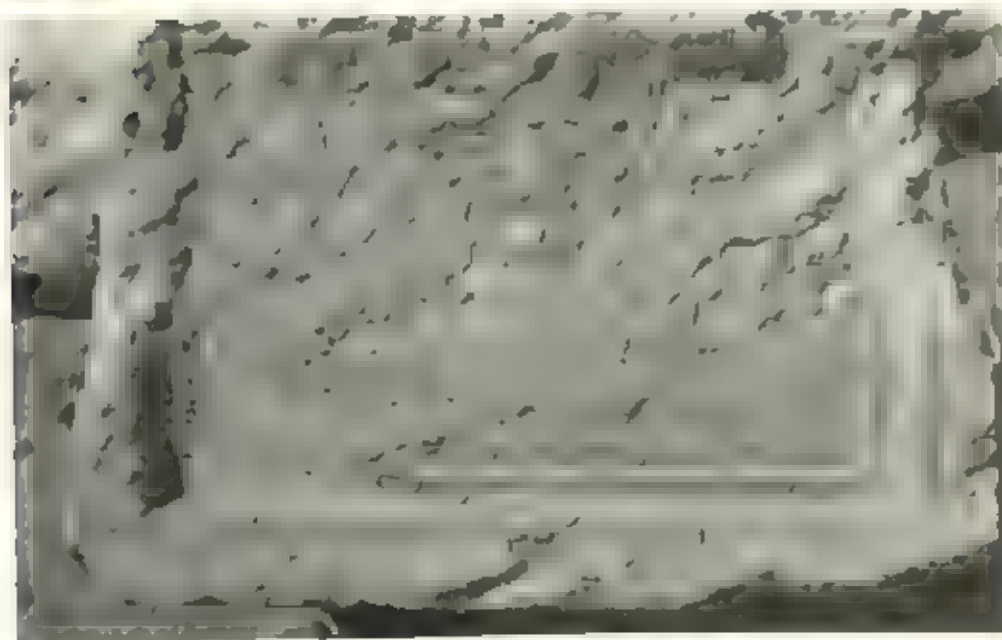
Traduction : « ... dans le Caesareion une statue équestre, dans le sanctuaire de Bel, une statue, au nom du Sénat et du Peuple; par des décrets et des rapports (β), ils ont témoigné en sa faveur auprès de l'illustreissime sept Arcades 4 assens, et les quatre tribus, chacune dans son propre sanctuaire, lui a élevé une statue, pour honorer et à cause de son excellente administration ... au mois de novembre. »

Ce lo au texte honorifique est malheureusement fort mutilé et la restitution des lignes 3 à 7 a été laborieuse. M. H. Seyrig y a grandement contribué.

Le nom du personnage honoré a complètement disparu : il n'est même pas possible de savoir combien de statues lui ont été élevées.



№ 20. Text + grid



№ 20. Text + palimpsest

D'après les lignes 4 et 5, l'une de ces statues, une statue *équestre*, aurait été placée dans le sanctuaire de Bel. Il serait intéressant de rechercher où elle a pu être érigée : en effet, toutes les consoles de colonnes conservées sont trop petites pour supporter une statue équestre. Il est vrai qu'en certains endroits de la face interne du mur du péribole on voit des socles protégés à une certaine hauteur par de petits frontons qui les surplombent assez grands pour avoir servi de base à une statue équestre. Ceux qui sont conservés sont anépigraphe. Ils sont donc probablement restés muets. Mais la statue équestre qui nous occupe a pu être placée sur des socles identiques aujourd'hui détruits.

Il n'est pas rare que les magistrats palmyréniens reçoivent des témoignages favorables et officiels de hauts fonctionnaires romains. Sélû, fils de Bôlyatê en recel des empereurs Hadrien et Antonin, ainsi que du roi de Syrie, Publius Marcellus. P. MOUREAU, *Syria* XII (1931), p. 105-111; Aelius Bôrê en recel de gouverneurs (προφαινεσωντων ονομιναις) H. HUGUOT, *Syria*, XII (1932), p. 278-292; Julius Aurelius Zabdibâh en recel du préfet du prétoire Julius Prætorius (392 = *Insc.*, III, 22). Mais il est tout à fait exceptionnel que la cité de Palmyre rende témoignage de la bonne gestion d'un de ses magistrats auprès d'un haut fonctionnaire romain. Il semble cependant que tel soit le cas ici, dans la mesure où l'on peut interpréter un texte si mutilé.

Le personnage mentionné, Avitus Bassus, est bien connu. Après une brillante campagne contre les Parthes en 164-163, il fut légat de Syrie de 166 jusqu'en 174 au moins (ce qui est justement la date de notre texte) jusqu'à une inscription de Syrie. Lebas et Waddington, 2212, datée de 174. En donne encore ce titre. Investissement d'un commandement plus important, celui de toutes les forces romaines d'Orient, il se rebella en 175 contre Marc Aurèle et se proclama empereur. Il fut assassiné trois mois plus tard. Il est assez curieux que son nom ne paraisse pas avoir été martelé sur notre texte, alors qu'il l'a été sur d'autres.

On retrouve ici la mention de quatre tribus palmyréniennes. Il avait déjà été question de ces quatre tribus dans les inscriptions de H. HUGUOT, *Syria*, XIII (1932), p. 288 et 291. Il semble que les tribus palmyréniennes, qui, au premier siècle, furent assez nombreuses, aient été à la fin du second siècle réduites à quatre. Quelles étaient ces quatre tribus? La première inscription d'HUGUOT paraît prouver l'existence et la celle des Bôrê Komârê, sur les noms des trois autres, on ne peut faire que des hypothèses, cependant il ne serait pas impossible comme je l'ai déjà indiqué dans *Revue de l'Asie*, IX, p. 27, que ce soient les Bôrê Mattabôl, les Bôrê Zablabôl et les Bôrê Gaddibôl. Quant au nom *avvax* ou *avvax* de l'inscription P. MOUREAU, *Syria* XII (1931) p. 105-111, il est probable, que ce sont les quatre temples des quatre tribus déjà connus par l'inscription H. HUGUOT, *Syria*, XIII (1932), p. 279, et mentionnés de nouveau ici.

À la ligne 8, *avvax* est la racine de *avvax* ou, assez rare dans le sens de « élever un monument ».

Texte palmyrénien :

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10

Traduction « [Yar] *honor* [Lionis] et il a traité de sa personne, le
 Saint et le Peuple lui ont rendu un décret auprès du trésor en
 quatre, et il lui a fait une statue equestre, statue ³ du temple de Bel de
 bronze et aussi aux frais du Saint et du Peuple, [les quatre, chacun] lui ont fait cha-
 cun dans la maison de ses dieux une statue de bronze parce qu'il leur a été agréable
 [en toute chose], au mois de Kania d'Anan 484 (novembre 474) »

Quoique aussi mince que le texte grec, cette inscription palmyrénienne
 fournit également les renseignements intéressants.

Les lignes 2 et 3, presque entièrement effritées, ne fournissent que deux
 noms propres : [Yar] *honor* et [Lionis]. Il est impossible de reconstituer le com-
 plet du personnage Honor par ces inscriptions.

La ligne 4 est très effacée, et, quoique on distingue beaucoup de lettres, je
 n'ai pu en tirer rien de clair.

Au début de la ligne 5 le verbe 𐤒𐤓𐤕 « travailler » connu par le syriaque et le juéo-palestinien n'était pas encore attesté en palmyrénien.

On notera l'expression 𐤒𐤓𐤕𐤔𐤕𐤕 « de sa personne » ou « de son corps » — cet emprunt au grec 𐤕𐤓𐤕𐤕𐤕 est attesté par *Tadmora* n° 7, où il a le sens de « corps mort, cadavre ».

Le mot 𐤕𐤓 est certainement en emprunt au grec 𐤕𐤓𐤕𐤕 « décret ».

À la ligne 6, on remarquera que le nom du local 𐤕𐤓𐤕𐤕 est pas donné à la différence du texte grec.

J'hésite à interpréter le mot suivant 𐤕𐤓𐤕𐤕 dont la lecture est à peu près assurée — on attendait quelque chose comme « dans quatre rapports » « dans quatre ambassades » — un tel sens le 𐤕𐤓 n'est pas impossible, mais je n'ai pas trouvé d'exemples tout à fait satisfaisants.

À la ligne 7 l'expression 𐤕𐤓𐤕𐤕 𐤕𐤓𐤕𐤕 « mot à mot » chevauchant un cheval » n'était pas encore attestée en palmyrénien — mais elle se comprend d'elle-même.

L'apposition 𐤕𐤓𐤕𐤕 𐤕𐤓𐤕𐤕 « statue du temple de Bel » ou « dans le temple de Bel » est un peu étonnante — il n'y a cependant pas moyen de lire autre chose.

La formule 𐤕𐤓𐤕𐤕 𐤕𐤓𐤕𐤕 signifie sûrement « aux frs de » — on comparera l'expression syriaque ܒܝܩܪܐ ܠܚܝܝܐ « à ses frs » Baty, *Dictionnaire syriacolatinn*, p. 215.

La restitution 𐤕𐤓𐤕𐤕 𐤕𐤓𐤕𐤕, à la fin de la ligne 8 et au début de la ligne 9 est à peu près sûre.

L'expression 𐤕𐤓𐤕𐤕 𐤕𐤓𐤕𐤕 signifie « chaque tribu » — sur la v. distributive — les répétitions, voir ma *Grammaire du palmyrénien* (p. 46-47, p. 124).

Il est très curieux de trouver 𐤕𐤓𐤕𐤕 𐤕𐤓𐤕𐤕 sans aucune préposition qui le précède — on se demande s'il n'y a pas eu assimilation — *tribus* passant à *tribus* écrit avec un seul 𐤕 suivant la règle — le non notation des genitives.

Il semble à en juger par le suffixe pronominal dans 𐤕𐤓𐤕𐤕 que 𐤕𐤓𐤕𐤕 dans le sens de « tribu » soit féminin — on notera que l'arabe 𐤕𐤓𐤕𐤕 est féminin.

Sur l'érection de statues dans les sanctuaires particuliers de chacune des quatre tribus, on comparera (Samar, *Syria* xvi, p. 288 et 291. Comme je l'ai dit ci-dessus, p. 270, le groupe de ces quatre sanctuaires paraît avoir porté le nom de 𐤕𐤓𐤕𐤕𐤕𐤕.

L'inscription palmyrénienne nous donne précisément la date exacte de l'érection de ces statues, qui concorde avec ce que nous savons du légat Avidius Cassius : voir ci-dessus, p. 279.

On voit que malgré son état d' mutilation cette inscription est intéressante et que sa partie palmyrénienne a contribué notablement à notre connaissance de cette langue.

JEAN GANTINEAU.

(A suivre.)

CULTES CANANEENS AUX SOURCES DU JOURDAIN D'APRÈS LES TEXTES DE RAS SHAMRA

1936

BENÉ DISSAID

De tout temps les sources du Jourdain ont été l'objet d'un culte important. A basse époque, il se pratiquait à Caesarea de Philippe ou Caesarea Paneas, actuellement Banias, au dieu Pan, sous l'aspect d'un dieu jeune et non barbu possédant son temple et ses prêtres¹. On a déjà reconnu que, sous le nom de Pan, qui lui fut attribué aux temps hellénistiques, se cachait une entité sémitique² mais on n'a pu encore démêler laquelle. Les textes de Ras Shamra nous paraissent élucider ce point en même temps qu'ils projettent un jour nouveau sur l'ancien culte de Dan, l'actuel Tell el-Qadi, qui a un âge plus reculé, paraît avoir été le grand centre religieux de la contrée, celui que les rélateurs bibliques ont couvert de leur réprobation. Notre démonstration prendra pour base le curieux texte, rapporté par M. Schaeffer en 1934, et que M. Virolleaud vient de publier³ avec une précision et une conscience qu'on ne saurait trop louer.

Grâce à l'historien juif Josephé nous savons que, de son temps, le lac de Houlé portait le nom de lac Senaïthimis⁴ et que le district environnant s'appelait Oulathim⁵, qui n'est autre que le nom de Houlé, encore administrativement usité au moyen-âge. Le fait décisif qu'apporte le nouveau texte de Ras

¹ Les renseignements historiques concernant Pan sont très groupés par E. B. SEAR, *Arch. des jüdichen Volkes*, 4^e éd., p. 204-208. Les inscriptions mentionnant ce dieu et ses prêtres sont de *causa* dans WILHELM, 1882-83. On se v. J. DOMASZKOWSKI, *Die Epigraphische Arabier*, II, p. 249. Jusqu'à nos jours, on a eu l'habitude d'attribuer une vocation animale à la source, cf. *Ann. Géographie de la Palestine*, I, p. 477.

² H. W. S. S. *Studies in Semitic Religions*, *Arch. B.* p. 152. R. SCHAEFFER, *Lebanon*, III, 1931.

³ *Syria*, XVII-1935, p. 450-473.

⁴ Ce qui est en fait le Talmud avec la forme « Senak » cf. *Alte ap. u.* I, p. 191. Ce que H. Neubauer, *Lespreit Talmud*, ont écrits. V. H. L. S. S. *Syria*, I, p. 17.

⁵ *Josephus Ant. ju.* XV, 10, 5. *J. J.* I, 21, 3.

Shuora est la localisation du mythe qu'il relate, auprès du lac Samak ou Samachonitis, dont le nom ancien est attesté comme tel. Aujourd'hui ce lac, le premier que traverse le Jourdain, est appelé lac de Houle — du nom du district — ou Babret el-kheit⁽¹⁾. L'*ah smk* « marécage de Samak », que mentionne le texte, s'identifie exactement à l'*ard el-Houlé* moderne (fig. 1).

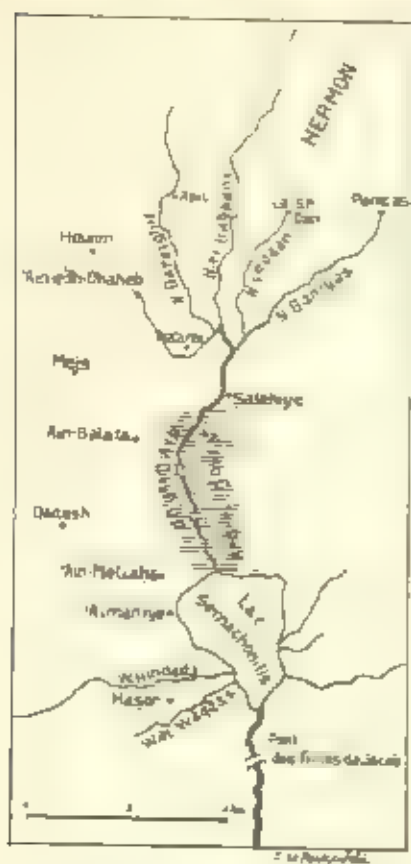


FIG. 1. Les sources du Jourdain, au lac Samachonitis.

Juges, I, 34 confirme expressément que le déplacement des Danites ne fut pas imposé par les Philistins, mais par les Amorréens⁽²⁾. Les Philistins n'étaient

que traverse le Jourdain, est appelé lac de Houle — du nom du district — ou Babret el-kheit⁽¹⁾. L'*ah smk* « marécage de Samak », que mentionne le texte, s'identifie exactement à l'*ard el-Houlé* moderne (fig. 1).

La première conséquence assez inattendue est d'apporter une nette confirmation au *Livre des Juges*. En effet, si cette région du haut Jourdain joue un rôle notable dans les anciens mythes phéniciens, c'est que les Sidoniens, installés sur la côte voisine, y étendaient leur domination. Or, c'est précisément ce qu'affirme l'A. T. à propos de la ville de Laish, qui prit le nom de Dan lorsque, au temps des Juges, la tribu israelite de ce nom s'y installa⁽³⁾ après avoir exploré cette région privilégiée entre toutes.

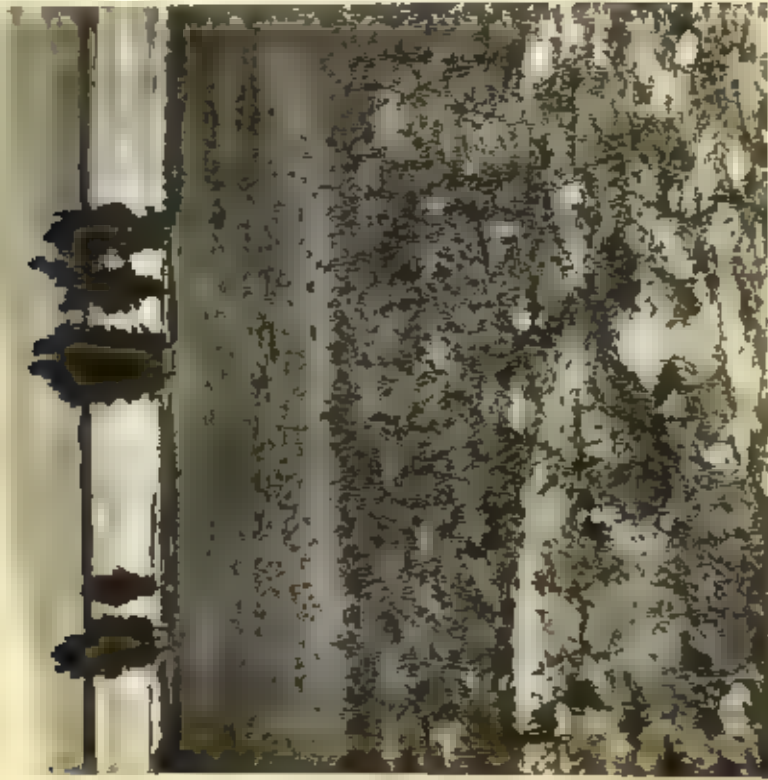
C'est la première fois qu'un document extérieur vérifie une donnée du *Livre des Juges*. Mais cela entraîne une conclusion plus importante encore. Dans le récit circonstancié de la migration des Danites, il n'est pas fait la moindre allusion aux Philistins. D'ailleurs,

⁽¹⁾ ABEL, *op. cit.*, I, p. 491-496. Voir GAUDEROT-DAMONVILLE, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, p. 20-21, à propos des noms divers donnés au lac de Houle d'après les localités ou territoires environnants : Baniyas, el-Qar'oun, el-Kheit, Qulsh, el-Houlé, Kafaria. Quant à ce dernier, il y faut reconnaître une courtoise graphie de Kafar-Kilé, au Nord de

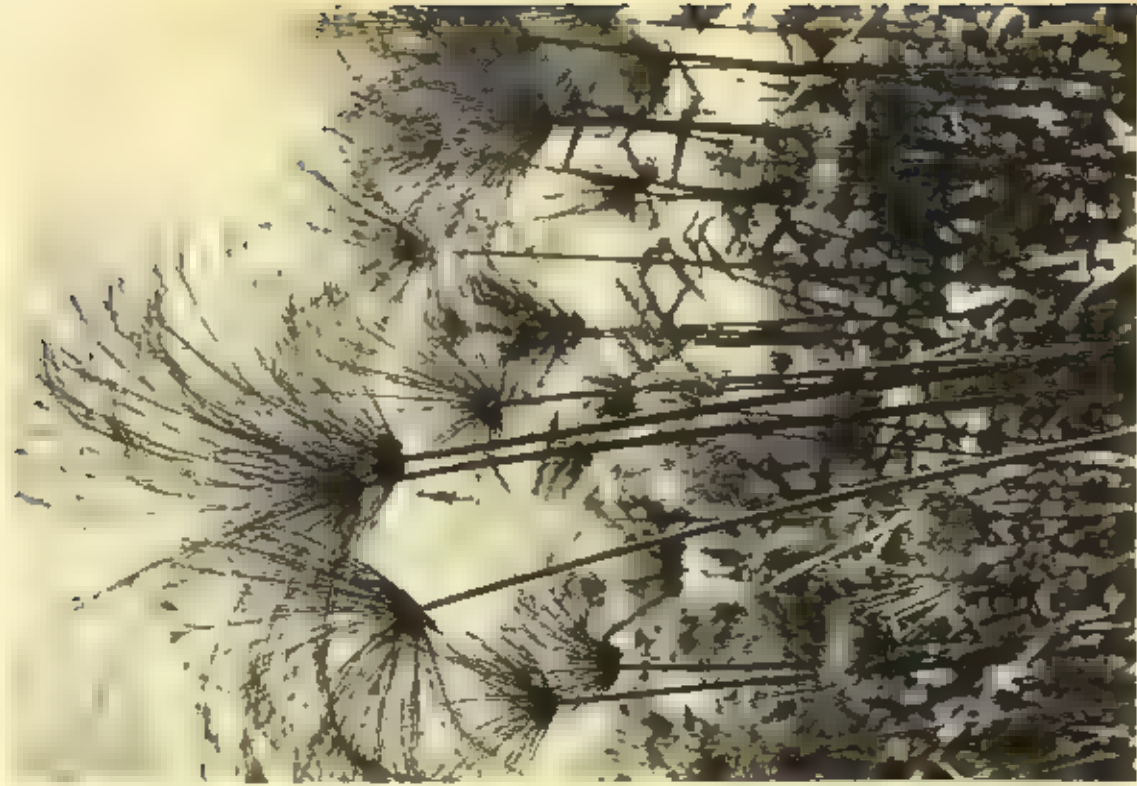
Abil l'ancienne Abil bet-Ma'aka); cf. notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 3 et 398 et carte I.

⁽²⁾ *Juges*, xviii, 27 et suiv. Le nom de la ville est déformé en Leshem dans *Josué*, xix, 41.

⁽³⁾ C'est aussi l'opinion de M. GARTANG, *Josué*, *Judges*, p. 247. Par contre M. ALWRIGHT,



1. Vue du balcon - Houle (Benetton)



Photos de The American Filmmaking Foundation

2. Le papaver au sud de Houle

donc pas encore installés sur la rive méridionale de la Syrie et, par suite, il est impossible de placer l'Exode comme on a encore coutume de le faire, à une date aussi basse que 1225.

La difficulté que rencontre, en Syrie et en Palestine, l'élevage du gros bétail tient à la rareté des prairies. À ce sujet le pays de Basan constitue une heureuse exception, mais plus encore la région du haut Jourdain, notamment les abords du lac de Houle dont le docteur Lortet donne la description la plus circonstanciée. Descendant de Hammad, il rencontre d'abord d'innombrables champs de blé et les campements des Arabes du Ghor, dits Ghawarimeh avec leurs chameaux, leurs buffles et leurs moutons, tous de belle race. La plaine fertile formée d'une terre noire rougeâtre, est rendue humide par les nombreuses sources qui jaillissent de tous côtés à la surface du sol. Près du lac, la végétation devient merveilleuse. L'eau s'écoule, parfaitement claire, mais on l'approche difficilement, car il faut cheminer sur des prairies mouvantes, soutenues par les rhizomes des papyrus qui recouvrent une vase assez molle. Avec ses tiges qui dépassent trois mètres de haut, le papyrus forme de véritables taillis. Le lac est très poissonneux et les pâturages luxuriants, qui l'entourent, conviennent particulièrement au chameau et au buffle¹. Nos planches LIV et LV donnent plusieurs vues de la région et de l'activité suscitée par la récolte du papyrus. Sur la pl. LIV, 1 la ligne noire qui borde l'eau marque la futaie de papyrus.

Il faut observer que l'état actuel du pays est en régression sur l'antiquité. Nul doute qu'avec leur habileté à aménager les eaux, les anciens n'aient de bonne heure utilisé une terre si propice à l'élevage. Encore au moyen âge les géographes arabes décrivent le district de Houle comme très habité et particulièrement fertile, arrosé de nombreux cours d'eau et produisant du coton et du riz². On ne s'étonnera donc pas qu'une telle abondance de sources ait fait

Bull. Amer. Schools of Or. Res., 1936, p. 26-31, place la migration cananéenne après la bataille de Ta'annak (en 1425 d'après lui) décrite par le Cantique de Déborah, parce qu'il suppose que cette migration aurait été la conséquence de l'expansion des Philistins vers le nord.

(¹) Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 540-544. Au VIII^e siècle, WILLIBALD, 17, signale les buffles de la région. L'exploration du

lac de Houle a été menée en canoë par MACGREGOR, *The « Rob Roy » on the Jordan* (nombreuses éditions). Consulter aussi le relevé cartographique de 1878 par CONDER et KITCHENER dans *Palestine Exploration Fund Map*, feuille 4, d'où dérive la carte de G. SCHUMACHER, *Karte des Dscholan*, 1895.

(²) MAQANDARI et YAQOUT, dans GUY DE STRASSER, *Palestine under the Moslems*, p. 34 et 68.

considérer cette région comme le domaine propre d'Ayin Ba'al, le maître des eaux souterraines.

Dans le Nord de ce territoire passe la route de Lya à Dunas, dont M. Lagnat vient précisément le palier un militaire. Mais les dieux ne s'inquiètent pas de prendre cette voie terrestre : ils gagnent les prairies du haut Jourdain en survolant le Liban.

Abordons maintenant notre texte. Comme il signale que la contrée est remplie de taureaux sauvages, il est à presumer que Ba'al ne s'y rend pas sans être armé, d'autant qu'il est armé à frapper ses adversaires, qui ne peuvent être que ces animaux puisqu'il n'y a personne d'autre. C'est pourquoi, même si le mot *qst* désigne ailleurs une coupe, nous croyons qu'il faut ici y reconnaître une arme, précisément le terme hébreu *qeshet* « arc ». Des lors, nous comprenons :

- (6) Il (Ba'al) prend son arc ⁽¹⁾ dans sa main,
 (7) et ses fleches ⁽²⁾ dans sa droite;
 8 ensuite ⁽³⁾ il se dirige
 (9) vers ⁽⁴⁾ la prairie de Samak remplie de taureaux sauvages ⁽⁵⁾.

Si l'on admet cette interprétation, nous nous trouvons en présence d'une nouvelle chasse de Ba'al. Et l'on peut se demander si le R. P. Lagrange n'avait pas raison de traduire par « chasseur » le participe d'*tyotes* que Phéon

(1) Syria, 1936, p. 99-100. Très ingénieusement, M. GASTANG, *Joshua, Index*, p. 247, voit une allusion à la position de Dan, au croisement de routes importantes dans *Genèse*, XLIX, 17: « Dan sera un serpent sur le chemin ».

(2) Lire *qst* au lieu de *qstn*.

(3) Par comparaison avec le root « arc », on peut admettre que *qst*, dont le sens n'est pas défini par la racine, a le sens de « fleche ». Le pluriel est d'autant plus en situation que souvent, tout en tirant, on tenait plusieurs fleches dans la droite, cf. les reliefs assyriens, GASTANG, *Index*, n° 119, 130, 140.

(4) Le terme *rdk* détermine toujours un rapport avec la proposition précédente. Les lignes 6 et 7 forment donc groupe avec les lignes 8 et 9 et non avec les lignes précédentes.

th = hébr. *ték*, milieu, comme l'a indiqué M. Virellaud, mot à mot : « il se rend au milieu de la prairie, etc. ».

(5) IV AB, II 6-9

qstn < *n* > *qst* *hydh*

7) *qst* *th* *dan* *yamh*

8) *rdk* *lydn* *pnm*

9) *th* *ap* *lank* *ml'at* *r'umh*

(6) Voir le manuscrit III que M. Virellaud a publié sous le titre : *Les chasses de Ba'al*, dans Syria, XVI p. 247 et suiv. et que nous avons commenté dans RHR, 1936, p. 1 et suiv. sous le titre : *Le vrai nom de Ba'al*.

(7) LAGNAT, *Études relig. sémit.*, 2^e éd., p. 412 et suiv.



1. Transport des tiges de papyrus tirées du lac de Houlé



Photos de The American Colony Jerusalem

2. Débarcadere des nattes en papyrus

de Ryblos attribué au dieu figaro par un *zathon* accompagné de bœufs ou nous avons proposé le reconnaître l'idole de Jupiter heliopolitain.¹ Le dernier n'est autre que Hadad-Ba'al au pont que l'idole était désignée sous le nom de *Balmon* (10).

La vierge 'Anat suit Ba'al à tire-d'aile :

(10) La Vierge 'Anat élève l'aile,

(11) elle élève l'aile et, en volant, gagne (2)

(12) la prairie de Samak remplie de taureaux sauvages (4)

Le vol que les dieux se déplacent, s'ils le désirent, en volant, est fort répandu et cela explique qu'ils aient fréquemment un oiseau comme attribut. Sanchoniathon ne donne pas seulement des ailes au dieu El, mais aussi tous les autres dieux « pour indiquer qu'ils volent avec Kronos ». Toutefois dans la gent divine ce sont surtout les messagers divins qui ont besoin de ces organes de translation. Les déesses s'en parent avec prédilection, que ce soit Isis, Nephthys ou Ishtar. L'égypte a fourni tout comme Carthage, des images de déesses ailées. Sur une stèle calcaire, trouvée à Ras Shmura à peu de distance du temple de Ba'al, la déesse qui peut être 'Anat, tient la lance d'une main, la croix ansée de l'autre et porte « en guise de robe une aile d'oiseau stylisée et plaquée sur son corps cylindrique ». Nous verrons plus loin que Ba'al tire de l'arr en volant, onophote qui a été réalisée dans les représentations du dieu Assur.

Ba'al et 'Anat arrivent lors dans le verdoyant pays de Samak. Le frère d'Anat, Aliyan Ba'al accueille la déesse en ces termes :

(13) Alors Aliyan Ba'al lève les yeux,

(14) il lève les yeux

et il dit (15) et il dit :

« Ô Vierge 'Anat, tu es gracieuse (1) parmi les prairies. »

¹ *Notes de mythologie syrienne*, p. 138 et suite.

² Voir PACHA WISSOWA, *Heuten*, t. I, p. 15, *Heuten*, t. II, p. 15.

(1) Le verbe *tr* est l'hébr. *four* avec le sens de « chercher, rechercher un endroit » comme *Deutér.*, I, 33.

(2) IV AB, II, 10-12.

(10) *l'ā knp BIII 'a[1]*

(14) *l'ā knp wtr d'p*

(2) *th qh smk nā at r am*

— PHILON DE BYZANES, frag. II, 26.

³ SCHAEFFER, *Syria* (193), t. 12, cf. *ibid.* pl. VIII, 1.

⁴ Virolleaud compare l'épithète appliquée à 'Anat dans IV AB, III, 14 *N'm[1] 'ah[1]*.

(1) IV AB, II, 13-16.

(13) *wy[1] a 'ah 'Al'yn B'1*

La strophe suivante offre quelque incertitude. M. Virolleaud comprend que Ba'al rend hommage à Anat et même s'humilie à ses pieds — mais cela est difficilement acceptable. Nous nous demandons si le dieu, armé de son arc, ne prend pas la position du tireur à genou et s'il ne s'incline pas simplement pour tirer.

Ba'al (17) court vers elle (Anat)
et s'arrête (18) à ses pieds.

Il met un genou en terre et s'incline

(19) Puis il élève la voix et crie :

(20) « (ô) Dame (1) des prairies et des... »

(21) (ma) corne (i. e. 'ma force) (est) la sécurité (2). (ô) Vierge 'Anat,

(22) (ma) corne (est) la sécurité ! » (3)

La corne est le symbole de la force et Ba'al était représenté, notamment sur la grande stèle de Ras Shamra, portant une tiare à cornes. Quel danger peut menacer 'Anat ? On ne voit que les taureaux sauvages qui puissent l'attaquer. Il faut expliquer dans cette direction la suite du récit. Pour cela il suffit de supposer que l'emigmatique *māh* est une racine apparentée à l'hébreu *mashak*, terme technique pour « tirer de l'arc »⁴. Quant à *hm*, qui suit le verbe, nous y reconnaissons le suffixe 3^e pers. masc. plur. visant les *r umm*, les taureaux sauvages.

Ba'al tire (de l'arc)

(23) Ba'al tire les (taureaux sauvages), en volant :

(24) « Nous transpercerons (5) à terre mes ennemis

(25) et à terre les ennemis de ton frère (6). »

14 *wy'ā nāh*

wy'n (15) *wy'n*

B'ltt 'nī (16) *n'mt bn 'ahī*

(1) Le terme *hwt* est ainsi traduit par H. Bauer, *OLZ*, 1934, 343. À propos de ce vocable dans une *tabella devotio* de Carthage, voir *RHR*, 1935, I, p. 18.

(2) Le terme *dh'al* est l'hébreu *dobē'*, *Deutér.*, xxxiii, 36, qu'on explique par l'arabe *daba'*, repos.

(3) IV AB, II, 47-22

B'l (17) *lpāh ydd*

wyqm (18) *lp'nh*

ykr' wyqt

(19) *wy'ū yh wy'ēh*

(20) *hwt 'ahī wn 'ar[r]*

(21) *qm dh'alh B'ltt [']nī*

22 *qm dh'atk.*

(4) *Isaïe*, lxxvi, 49, I *Rois*, xxxi, 34

(5) En arabe *ḥ'ān* a le sens de « transpercer avec une lance »; ici, il s'agit d'une flèche. Le sens est : « nous transpercerons mes ennemis et ils rouleront à terre ».

(6) IV AB, II, 22^a-25

B l ymāh

(23) *B'l ymāh hm b'p*

24 *nī'n b'arq 'rby*

(25) *no b'pr qm 'ahh*

Ce frère est Ahyar Ba'al. Nous saisirons bientôt pourquoi il était devenu l'ennemi des taureaux sauvages et cela nous expliquera en même temps l'intervention de Ba'al et de 'Anat.

- (26) Alors la Vierge 'Anat lève les yeux,
(27) elle lève les yeux,
et elle s'écrie (28), elle s'écrie
« (Voici) la génisse qui avance (et) va »
(29) elle avance (et) va
et elle avance avec les douleurs (de l'enfantement),
(30) [dans] (les contrées) (1) agréables et belles (2). »

La lacune qui interrompt le récit ne permet pas de suivre le développement de l'action. Toutefois, il semble qu'un rappel des événements se trouve à la colonne III qui témoigne que nous sommes toujours dans la contrée privilégiée de Samak.

- (18) Elle va et avance [avec les douleurs de l'enfantement, (3)]
(19) dans (les contrées) agréables et belles,
(20) La génisse, la génisse....
(21, elle met bas un taureau ('eër) [pour Ba'al-Hadd]
(22) et un cheuf sauvage 'um [pour le Chevalier et des nées...]

Il n'y a évidemment qu'un seul sens au monde. On a généralement admis que le Chevalier des nées était Ahyar, c'est possible, mais ici, ce paraît être Ba'al-Hadad lui-même.

La restitution du passage par M. Virolleau l'est certaine, car elle s'appuie sur la fin du morceau ou les événements s'étant accomplis. Au il annonce la bonne nouvelle :

- (33) ('Anat) s'adresse à Ba'al :
(34) « Annonce, (ô) Ba'al, la bonne nouvelle de El ;

(1) M. Virolleau a reconnu qu'il s'agissait de pays qualifiés d'agréables et beaux. Il est assez curieux de remarquer qu'aux abords du lac de Houlé est un village dénommé Ne'imé. Ce n'est, sans doute, qu'une rencontre fortuite ; mais elle caractérise la région.

(2) IV AB, II, 26-28

- (26) *wt'ā 'ah Rlt 'at*
(27) *wt'ā 'ah*
wt'n (28) *wt'n*

'arh wtr bllt

(29) *l'r bllt*

wtr bhl (2)

(30) *b n [n'm bynam*

à IV AB, III, 18-22

(18) *tlk wtr [bhl (2),*

(19) *b n'ann bys[mm*

(20) *arh arh ...*

(21) *abr 'ad [l'f' Hc*

(22) *w r'am t [Rhb 'rpt,*

- (35) annonce-(la), ô) fils de Dagon '
 (36) (à savoir que) Ba'al -Ha]dd possède) un laureau
 17 ~~et le~~ Chevalier des années un bœuf sauvage,
 (38, (Qu')il se réjouisse Aliyan Ba'al (4)!

Pourquoi Aliyan Ba'al devait-il se réjouir, plus encore que Ba'al, de la bonne nouvelle qui l'a est tombée ? Il nous semble en trouver l'explication dans l'épisode où l'on rapporte qu'Aliyan Ba'al a coïté avec une génisse, précisément dans une contrée riche en pâturages, au bord de l'eau. On conçoit, dès lors, que la Vierge Anat se préoccupe de la procréature de son frère, en allant chercher la ~~génisse~~ au milieu des ~~laureaux~~ sauvages, et que Ba'al intervienne pour protéger 'At et ~~Enfin~~ comprend que la mise bas avait réussi. Aliyan Ba'al se réjouisse de cette bonne nouvelle. Le passage que nous visons, est l° AB, V, 17-20.

- Aliyan Ba'al entend et ~~est~~ ~~est~~
 18 Il aime la génisse dans le pâturage,
 la vache (18) dans le champ au bord de l'eau (4),
 couchant (20) avec elle (4), etc...

Le nouveau poème fixe avec précision l'habitat préféré d'Aliyan Ba'al. C'est la pu' Anat ira sa recherche lorsque Mot regnera au temps de la sécheresse et qu'Aliyan, le bien des sources, aura disparu à l'intérieur de la terre.

- Terre vers ma Grâce (20) (dans) la terre de pacage,
 (vers la) Beauté au champ du bord de l'eau (4).

On insiste sur les soins particuliers dont la génisse entoure son veau, ce

° IV AB, III, 33-38.

- (33) *ql lB'i ttan*
 + *h'p' Et h' si H*
 (35) *m b'ir h'ik Dgn*
 (36) *m hr t B'i [H(?)d*
 (37) *ur'am i Akb' rpl*
 38 *y m' h' y n i*

[4] Nous rectifions ici notre explication du complexe *h'ik mmt* donné dans *RIIR*, 1935, p. 44 note 1. Puisque la scène se passe sur les bords du lac Semachouitis, il faut com-

prendre *mmt* -hébr *mayemah*; cf *el-Amarna* *muua, muua*

[4] I° AB V 17-20

- yam' 'Al'iyu B'i*
 (18) *y uhb' 'glt b d'ir*
prt (19) b id ahl mmt
dh' 20 mch' d' l'ab'm

° I AB, II, 19° 20

- mgt la'my 'arq (20) d'ir*
yant id d'ilmmt

La Grâce (et la Beauté) désigne ici Aliyan Ba'al.

qui s'explique puisque cet animal doit prendre place auprès des dieux : malheureusement le passage est lacuneux. On est tenté de restituer aux lignes 23 et 24 de IV AB. III :

(23) *thbq* [*arh 'ebrk*]

[La zousse] caresse [son veau];

(24) *thbq* [*arh r'umh*]

[La gémisse] caresse [son taureau sauvage]

Cela rappelle les nombreuses plaquettes d'ivoire d'Arslan Tash qui représentent une vache allaitant son veau en lui becquant le derrière (fig. 2 et 3)⁽¹⁾. Après une comparaison attentive, les inventeurs ont conclu que ces ivoires, ainsi que tout le groupe phénico-chypriote, qui reproduit le même motif, se rattachent à l'art égéen plutôt qu'à l'art égyptien. Ils ont aussi souligné que dans la tradition égéenne « le motif paraît avoir un caractère religieux qui lui fait défaut en Égypte »⁽²⁾. Cela



Fig. 2. Ivoire d'Arslan Tash.

nous permet de rapprocher la légende de la tablette IV AB du groupe d'ivoires à la vache allaitant son veau et de conclure qu'en reproduisant ce motif — quelles que soient la diffusion du motif et la variété de son utilisation — les artistes phéniciens connaissaient la légende rapportée par IV AB et y fusaient allusion. Le motif du papyrus qu'on discerne nettement sur notre figure 3

⁽¹⁾ THÉREAU-DANCIEN, BARREIS, BOSSIS et DESNAYE, *Arslan Tash*, p. 119-20, p. XXXV, M10. Comme nous l'avons noté que Syren, XIII, 1932, p. 189, les caractères de ces motifs gravés au revers de plusieurs de ces plaquettes sont plus anciens que l'inscription mentionnant Hazael. On a donc dû remplacer des plaquettes plus anciennes quand on venait fabriquer le meuble commémoratif par le roi

Hazael. Il se peut que ces pièces peuvent provenir d'autres lieux que Damas, vraisemblablement d'un atelier phénicien. On remarquera que la plaquette d'ivoire, figurant un prince de face, est d'une autre facture. Peut-être a-t-elle été sculptée à Damas même, et représente-t-elle Hazael.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 125. Voir aussi A. EVANS, *The Palace of Minos at Knossos*, IV, p. 352 et suiv.

s'inspire des représentations égyptiennes, mais il est en situation dans le *ard et-Houlé* où ce végétal pousse en masses profondes.

D'autre part, il est évident par le fait réel, c'est-à-dire l'accouplement d'Abyan Ba'al avec la genisse, l'intérêt porté à la genisse et à son *verso* l'ad-



FIG. 3. — Ivoire d'Arslan Tash.

laie de Sinak apparaît comme le rejeton, le digne des sources, Abyan, fils de Ba'al, le dernier, dieu des orages et les pluies bienfaisantes, procureur de dieu des sources qui, lui-même, engendre le bétail qui se repaît dans les prairies ou se plaît en l'essence. And. On peut se demander si la genisse qui met bas le veau divin n'est pas un doublement d'And ou une de ses formes primitives. Dans ce cas, il faudrait expliquer la coiffure en tête de vache de la déesse non pas seulement par son identification avec Hathor, mais surtout d'après la conception du jeune dieu de la déesse. La double qualification de taureau et de nourrisson d'And. 'And, revenant mise par Ramsès II² serait donc conforme à la mythologie phénicienne.

L'intérêt de ces considérations est de nous révéler le mythe développé qui se cachait derrière le culte de l'idole animale. Celle-ci, est en connexion avec

l'admission de ce dernier dans la familiarité des dieux, se rapporte à l'animal-attribut, au veau qui accompagne les représentations d'Haddad jusqu'à basse époque.

Le mythe est transparent : le jeune taureau, attribut de Ba'al, et de belle race, nourri dans les grasses prairies de la contrée du

¹ PHILON DE BYZANON, frag. II 24. Voir la très ancienne représentation de la déesse sur le cylindre de Hyllos découvert par P. MONTET, *Liban et l'Égypte*, p. 62 et suiv.

² P. MONTET, *Némi*, IV, p. 104 et suiv. Pour l'histoire de l'épithète « taureau comme Seth » appliquée au pharaon, cf. COMPTON, *Revue Biblique*, 1936, p. 151 l'2.

le culte des sources et l'on notera qu'il s'agit d'animaux sauvages, ce que définit le terme *am* de l'ib. peu conclure à l'existence d'un culte ou mythe.

Du veau divin né et vénéré dans le haut Jourdain, il faut rapprocher le *vegl* ou jeune taureau qu'on nous dit avoir été l'objet d'un culte chez les Israélites. S'il est question du veau d'or dans le désert, ce ne peut être que la projection dans le temps d'un culte palestinien dont il est l'élément ou sous-jeroboam qui établit deux veaux d'or, l'un à Bethel et l'autre à Dan aux sources du Jourdain¹²⁹. La rencontre est trop singulière pour être l'effet du hasard. Il rehoova ne fit certainement que consacrer un culte local très ancien, précisément celui dont nous trouvons l'écho dans la légende de la tablette IV AB.

De plus, comme Vatke l'a reconnu depuis longtemps, il est très probable que l'idole fabriquée à l'usage de Mika et installée à Dan, représentant un jeune taureau. On nous dit que ce culte est en honneur jusqu'à la deportation du pays¹³⁰, ce qui on peut entendre de l'exil de Samarie en 721 av. J.-C.¹³¹ D'ailleurs, en s'installant aux sources du Jourdain, les Danites rentrent dans la dépendance économique de Tyr et de Sidon, ce que leur reproche déjà le cantique de Déborah :

et Dan séjourne sur les vaisseaux de l'étranger¹³².

Ainsi les textes phéniciens d'His-Samta prouvent une liaison matérielle sur les origines d'un pècher de Samarie, ce qui au temps de Jéroboam les Israé-

¹²⁹ *Exode*, xxxii, 4, 8 etc. ; voir H. WASSIN, dans HENAO-HAON, *Realencycl.*, v. v. *Kalb*, qui admet (p. 711) que le récit du « veau d'or » dans le désert est inspiré par une intention de polémique contre le culte prôné par Jéroboam. Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice Israélite*, p. 243 et suiv.

¹³⁰ *1 Rois*, xii, 20-29.

¹³¹ *Origines cananéennes*, p. 243-244. On notera que *Juges*, xvii, 4-5 et 13 se réfère à un texte qui envisageait la construction d'une idole, tandis que *Juges* xvii, 5-6 parle d'un éphod et de teraphim. Le récit de *Juges*, xvii, bloque les deux sources et cela apparaît par la

maîtrise du rédacteur qui, aux versets 17 et 18, a inséré entre *ha-pesel* et *ha-masseka* deux termes qui doivent être joints pour désigner l'idole en métal (la mention de l'éphod et des teraphim. Les deux sources se distinguent aussi par le fait que dans l'une Mika prend son fils pour prêtre et dans l'autre ne l'évite, cf. *Origines cananéennes*, p. 180.

¹³² L. DESSAUVES *Hist. du peuple hébreu*, I, p. 124, adopte la date de 720 correspondant à la conquête de la Galilée et de Galad par Tiglatphalasar III.

¹³³ *Juges*, x, 17 en supprimant *lanmigh* avec certains manuscrits, comme le propose Kittel.

lites vénéraient au cri de « Vive ton Dieu! ô Baal⁹ ». Dès lors, on suit le culte du jeune tueur au divin, pratiqué aux sources du Jourdain, depuis les textes de Ras Shamra remontant au ¹^{er} siècle av. J.-C., jusqu'à la chute de Samarie en passant par l'instabilité des Baaltes au cours des derniers siècles du II^e millénaire et l'imbroglio El-Herbogim I 931-916 av. J.-C. Cette explication écarte toute origine égyptienne pour le culte israhélite du « veau d'or ». Elle s'étend juste jusqu'à expliquer la représentation taureomorphe de Yahvé, qualifié de « *tanann elu* » le Jacob », par le contact des Israélites avec les tribus vénérant Hadad. Mais il faut reporter ce contact à une date très ancienne¹². C'est d'ailleurs le taureau symbolisant par-dessus tout la plus grande force connue par ces populations, certains chars *ra* antéens, tout au moins à une époque très ancienne, ont aussi rapproché El du taureau et cela est très net encore dans les textes de Ras Shamra. Yahvé a donc pu, de ce côté aussi, trouver sa voie vers une représentation taureomorphe. A notre avis, il est vraisemblable que les deux tanannux de Jacob ont pu viser pas la même association pour Yahvé. A Bethel l'idole taureomorphe dérivait d'une représentation de El puisque tel était le grand bien local, tandis qu'à Dan elle se rattachait au cycle de Baal. Cette répartition géographique, qui résulte de tout un ensemble de renseignements, confirme les conclusions auxquelles nous avons abouti à savoir que El puis au *ter* de *ra* nous conduisent du groupe cananéen à El et que les Cananéens s'identifieront Hadad, auquel ils donneront l'épithète de Baal, quand ils étendent leur extension vers le Nord quand ils atteignent le haut Jourdain et le Liban.

Dans les très anciennes légendes phéniciennes, le Nord est le Liban¹³. Le souvenir s'en conserve jusque dans l'épique qui met en parallèle « princes du Nord » et « Sidiônites »¹⁴. Dans les textes de Ras Shamra, pour parler à Ba'al, dieu que les inscriptions tardives qualifient d'*akkaratès* et du *libanotès*, la déesse 'Anat, qui se trouve dans la région El-Ha-le-Hoale (Samak) monte *hym* « vers le Nord », c'est-à-dire sur le Liban. On comprend dès lors l'expression « *B'el d' mrym* » Sp¹⁵ et Ba'al-guzam (plus grand le hauteur du

⁹ Amos, viii, 14.

¹² *Annuaire de la Commission de l'Excursion*, t. I, p. 707, 38 et suiv.

¹³ Voir Syria, XVI, p. 404 et suiv.

¹⁴ Ezéchiel, xxvii, 30.

¹⁵ La forme *mrym* doit s'expliquer comme en sabéen, où la racine est *rym* et où *mrym* désigne « la plus haute partie ».

Nord¹ c, autrement dit le Liban. Il faut comprendre également le Liban dans le passage suivant, II AB, IV-V, 82 :

La Vierge 'Anat se réjouit,
Elle dirige (ses pas et elle gagne la terre
Vers l' elle se dirige
vers Ba'al sur les hauteurs du Nord².)

Les rapports étroits qui apparaissent ainsi, dès une haute époque, entre les cultes phéniciens de la côte phénicienne et les cultes pratiques aux sources du Jourdain expliquent la basse époque le culte de Pan. Avec une remarquable perspicacité, M. Charles Picard a bien vu que les Phéniciens, notamment les Berytiens, tenaient le bon Pan en particulière vénération et que le groupe « marbre » Aphrodité-Eros et Pan offert par le voyage de la corporation des armateurs berytiens de Délos, aux dieux de la terre patrie, avait une vaine sacrée qui répondait à un *hieros topos* phénicien³. Ce dernier topos est connu sous sa forme archaïque par la tablette IV AB que nous venons d'examiner. A l'époque séleucide, l'Alvan s'est marié en Pan. Le « *goss* », dieu des sources, et même temps sa légende s'est amoindrie et n'a plus retenu que le souvenir de vagues rapports avec la déesse. Ainsi nous pouvons suivre l'après l'époque historique la plus récente, où le culte revêt une forme nettement indurée jusqu'à la chute du paganisme. L'évolution du mythe l'Alvan, dieu des sources.

D'une manière plus générale, qu'ils se localisent dans le Sud ou dans le Nord de la Palestine, les textes mythiques de Ras Shamra ont apporté les contacts étroits avec les autels recits de l'Ancien Testament, d'où il résulte que nombre de ces derniers remontent à une époque beaucoup plus reculée qu'on n'avait fini par le supposer.

RENÉ DUSSAUD.

¹ II AB, IV-V, 19.

² II AB, IV-V, 82 et 83.

(81) *and. l' n*
(82) *p'hu uir 'nr*
(83) *'edk l'lu pan*
(84) *l' n' n' n' n'*

³ Cf. PICARD, *Observations sur les sculptures berytiennes de Délos, dans Berytus*, II.

(1935), p. 11-36. M. Picard a deviné que la déesse subissait une descente en terre et une *anodos*. Les textes de Ras Shamra nous la montrent, en effet, descendant aux enfers et un cylindre de Ras Shamra la figure, maude de la coiffure bathorique et sortant de terre à mi-corps.

BIBLIOGRAPHIE

G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN. — Fouilles du Tépé-Giyan près de Néhavend (1931 et 1932) (Musée du Louvre, Département des Antiquités Orientales. Série archéologique, tome III). Un vol. gr. in-4° de vi et 146 pages avec 26 pl. en phototypie et 85 pl. au trait. Paris, Paul Geuthner, 1933.

Nos lecteurs ont été mis au courant, par les auteurs eux-mêmes, des importants résultats obtenus dans les fouilles de Tépé-Giyan (¹). Le volume que nous annonçons fournit le rapport détaillé sur ces recherches avec la documentation complète et une illustration qui est un modèle du genre. Il y est joint un rapport de M. Ghirshman sur ses sondages au Tépé-Djamshidi et au Tépé-Bad-Hora, ainsi qu'une étude de M. H. V. Vallet sur les lèdes osseuses rapportées de ces sites. Enfin, les deux archéologues ont profité de l'occasion pour publier la céramique du Luristan et celle de Tépé-Hassar (Dangan) que possède le Louvre.

En attaquant le Tépé-Giyan, on partie exploitée déjà par les indigènes et dont M. Herzfeld avait signalé l'intérêt après une visite prolongée et une fructueuse récolte d'objets, MM. Contenau et Ghirshman s'étaient surtout proposé d'appor-

ter des éclaircissements à l'étrange question de la chronologie céramique des hautes époques sur le plateau iranien et aux environs. Le but a été atteint et le lecteur a été mis à même d'en juger par un exposé méthodique accompagné d'une illustration probante. Aux reproductions phototypiques des vases et objets divers, est jointe une série de planches au trait qui rangent les objets découverts tombe par tombe. Les tombes s'échelonnant sur quatorze mètres de hauteur, on conçoit l'intérêt de ces indications précises. Au dessous de ces quatorze mètres, et encore sur cinq mètres de haut, on traverse une couche de tessons qui n'est pas la moins intéressante.

La prospection de ces dix-neuf mètres de débris a permis de discerner cinq étages ou couches dont nous groupons les caractéristiques dans le tableau ci-joint avec un essai de synchronisme.

L'installation sédentaire de Tépé-Giyan remonte vraisemblablement à l'énéolithique. La première céramique semble plus voisine de Ninive 2 que de Ninive 1 (²). Elle apparaît comme une céramique

¹ Syria, XIV, 1933, p. 1-11.

² La céramique peinte de T. G. entre 16 et 19 mètres est d'un dessin plus riche que celle de Ninive 1, le chevron y affecte des formes variées, l'oiseau stylisé (pl. 41, 16) et même les files d'oiseaux (pl. 40, 10 et pl. 42 aussi).

COUCHES	HAUTEUR DE LA COUCHE	FOMILES CORRESPON- DANTES	DATES PROPOSÉES	CÉRAMIQUE CARACTÉRISTIQUE	AUTRES BIENS	SYNCHRONISMES
I	3 m. à 4 m.	Tombes 1-10	1000-1100 à 1200	Céramique continue avec à décor en vase gris-bleu lisse sur un fond blanc ou rouge à vase à carreaux sans décor.	Quelques armes en or Piquet en bronze à manche en bois Pile en verre	Tombes de Tell Khaf
II	4 m. à 6 m.	Tombes 81-82	1400-1600	En bois, vases caliciformes souvent décorés du pols- tère géométrique, cratères peints, etc. et quelques petits statuettes et ossements à quelques mètres de la surface.	Pile de terre	
III	6 m. à 7 m. 30	Tombes 53-101	1800-2500	En terre cuite, vases et à engobe rouge-rouge. Décor géométrique avec triangles curvilignes ou vases tripodes, beaucoup de têtes d'an- imaux.	Épingles à tête coniques percées sur tiers supé- rieur. Pile de verre.	Niveau 5.
IV	7 m. 25 à 8 m. 60	Tombes 102-149	2500-3000	Jars à pans sphériques et petits vases à carreaux lisses et ornés, petites d'os- sements peints.	Abondance de couteaux à double.	Niveau II
V	8 m. 75 à 10 m.	Tombes 20-29 certaines épaves	3000-4000 (?)	Par-dessus il y a une couche de terre rouge et lisse. Bouquettins et panthères. Céramique complexe avec le carré de Malte.	Métal dans les dépouilles supé- rieures (hache plate à 10 m.). Obélisque et al- lure.	Suse I Persépolis et Olméc Stak 1 b-c, Niveau 2 Bas Shahr IV. Stak 1a, Niveau 1

déjà évoluée, au décor géométrique com-
plexe (carré de Malte). Dès l'énéolithique
(obsidienne et silex) apparaissent les bou-
quettins et panthères comme à Stak 1;
c'est alors au IV^e millénaire une floraison
céramique qui règne sur tout le plateau
iranien, mais qui atteint le plus d'éclat,
comme nous l'avons expliqué⁽¹⁾, dans les
grands centres en bordure du plateau, à

le carré de Malte pl. 41, 5). Le bouquettin est
fréquent au-dessus de 17 mètres pl. 44. Le
décor très particulier de T. G., pl. 44, 13
entre 16 et 17 mètres répond à l'époque de
Tell Khaf (Arpachuyah, pl. XX, ou Niveau 2.

⁽¹⁾ Syria, 1935, p. 375-376.

Suse avec le style I, et même avec des
tous polychromes, que n'a pas connus Té-
pé-Giyan, à Arpachuyah et à Tell Khaf.

La couche V de Tépe Giyan haute de
10 mètres doit correspondre à une occu-
pation fort longue du site et il ne serait
pas impossible qu'elle descende jusque
vers 2800, ce qui réduirait un peu la
durée des couches IV-II qui, d'après le
tableau ci-contre, paraît un peu forte
pour l'épaisseur des déblais. D'ailleurs, ne
serait-ce que par comparaison avec les
résultats des fouilles de Stak, la couche
T. G. V devra être subdivisée.

Le passage de Suse I à Suse II ne l'ar-
rête pas.

aucun doute. Cependant nous ne pensons pas qu'on puisse, même dans le temps, rapprocher l'« oiseau-peigne » de Tépé Gyan, de l'« animal-peigne » de Suse I (p. 67-68), par la raison que ce dernier est tout autre chose: jamais la tête n'y apparaît au milieu de l'animal et certains exemplaires montrent nettement une tête à une extrémité et une queue à l'autre. Il n'y a donc pas à considérer dans le même de ce un élément survivant de Suse I et une autre caractéristique de Suse II.

La publication que nous analysons apporte sur toute la céramique iranienne antérieure à l'âge du fer, et même sur celle du début de cet âge, des renseignements précieux, diligemment publiés.

A. D.

A. MOHRGAT. — *Frühe Bildkunst in Sumer.* (Mitteilungen der Vorderasiatisch-Egyptischen Gesellschaft). 1^{er} vol. in-8° de 98 pages et 30 planches. Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1935.

M. Moorigat, dont il a été précédemment rendu compte de divers ouvrages (*Syria*, XVI, p. 94 et 207), nous donne ici une étude pénétrante des premières manifestations de l'art en Mésopotamie. Car parler de « Sumer » nous semble incorrect dès l'instant où l'on tient compte des fouilles de Tell Asmar, Khafadje, à plus forte raison de Mari, qui est à plus haut Moyen-Euphrate.

On a plaisir à trouver, dès l'abord, un hommage rendu à la pénétration de l'art de Heuzey, qui a su tirer des monuments alors connus, les vus les plus originales touchant une civilisation encore ignorée et son œuvre est parmi les rares qui ont

pu subir la rude épreuve du temps. Ses *« Les origines orientales de l'Art »*, que Moorigat aurait pu aussi citer, restent un ouvrage indispensable pour quiconque desire aller par delà les monuments vers la civilisation qu'ils représentent.

Depuis Heuzey, quel bouleversement dans nos connaissances, quelle abondance de documents nouveaux, inattendus. Il y a vingt ans, on n'aurait osé s'aventurer au delà de la période de Mesilim. Aujourd'hui, celle-ci n'est plus qu'un stade dans le développement d'une civilisation qui a connu auparavant, les périodes de Djemdet Nasr, d'Uruk et d'el-Obéid. Moorigat reprenant les monuments de l'époque d'Ur-Nina et de Meschim, les replace dans le cadre de l'évolution dont il s'efforce de retrouver le point de départ. À vrai dire, il ne remonte pas à notre sens assez haut, puisque la période d'Uruk est la plus ancienne de son étude. Il ne serait pas inutile de pousser jusqu'aux temps d'el-Obéid.

C'est ici, nous avons un travail minutieux et exact, d'après les sources, et l'auteur se propose de nous faire connaître la trace même de l'art qu'il caractérise en le décomposant en tous ses éléments et qu'il examine tout à la fois sous l'angle des thèmes et sous celui de la composition.

Moorigat va du « connu vers l'inconnu » et c'est certainement la meilleure méthode. On voit qu'il est de ceux qui datent les monuments par les tombeaux d'Ur, se gardant des deux excès. Il est, en effet, très probable que les plus anciennes tombes sont proches du temps d'Ur-Nina. Les objets qui sortent du temple d'Ishtar à Mari pourront servir de points de comparaison extrêmement précieux et l'on

verra que certains sont absolument interchangeables avec des objets provenant non seulement du pays d'Akkad (*R. A.*, XXXI, p. 186-187), mais aussi d'Ur. Il est donc dangereux de trop rabaisser les dates d'Uruk, car Mari apporte des repoudants. Un exemple : Moorigat semble impressionné par le fait que le casque de Meshalamudug est d'une forme très proche de celui d'Annadu, sur la stèle. Mais la coiffure que ce « casque » documente se retrouve à Mari, sur la statuette de Lamgi-Mari (*Syria*, XVI, p. 23 et pl. VII), statuette antérieure ou, en tout cas, contemporaine d'Ur-Nina (*R. A.*, XXXI, p. 143). Pour rester à Ur, je me demande si les nombreuses scènes classées dans le cycle « culturel » ne sont pas plutôt prises au répertoire de la vie « séculière ». Ainsi le repas représenté sur un registre de l'étendard, aussi bien que la scène de la famille d'Ur-Nina à Lagash. J'avoue non plus ne pas voir sur l'étendard, l'équilibre dans la composition, que l'auteur y trouve l'asse encore dans le registre supérieur du panneau de la guerre, mais difficilement dans les autres.

La période de Djemdet Nasr est spécialement bien étudiée et le répertoire des monuments — six grandes pages — sera extrêmement précieux. Les thèmes sont répartis en trois groupes : actes culturels, soin et protection des troupeaux, chasse. Il est remarquable que la divinité soit représentée plus volontiers par un attribut ou un symbole, ne prenant figure humaine que plus tard. C'est là une donnée intéressante pour l'histoire des religions.

L'époque d'Uruk est moins bien attestée, et nous aussi nous croyons que des fouilles augmenteraient la documentation « plastique ». Les empreintes de cylindres

nous indiquent que l'inspiration prend ses thèmes dans les scènes cultuelles, le combat et la chasse, la vie des animaux sauvages ou des bêtes fantastiques. Thèmes que l'on retrouvera au temps de Djemdet Nasr, plus évolués et développés, alors que l'époque de Mesilim indique une « cassure » dans le développement. Ces conclusions sont d'importance, car elles débordent le cadre des simples documents réunis. Nous aideront-elles à mieux comprendre le peuplement du pays mésopotamien ? À quel moment le peuple sumérien est-il là ? La civilisation pré-dynastique est-elle la combinaison de deux cultures, l'une indigène, l'autre étrangère et quelle est celle qui est « mère » ?

Questions souvent débattues, infiniment complexes. M. Moorigat en connaît mieux que personne les difficultés. Les belles planches nous donnent la documentation essentielle. Fort bien choisie, elle nous rend accessible des monuments épars, certains peu connus et que le rapprochement avec d'autres met en valeur. On s'aperçoit aussi que nombre de collections méritent qu'on les étudie à nouveau, surtout maintenant que l'on commence à mieux connaître les périodes de la proto-histoire mésopotamienne.

ANDRÉ PARROT

RENE LABAT. — *Le poème babylonien de la création*. Un vol. in-8° de 177 pages. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1935.

Depuis la traduction que M. Dhorme en avait donnée dans son *Choix de Textes religieux assyro-babyloniens* (1907), le poème *Kudma elû*, œuvre capitale de la littérature akkadienne, s'étalant sur sept

tablettes, s'est vu compléter, sauf pour la cinquième tablette, par plusieurs découvertes (*). On ne peut oublier les contributions de MM. Langdon et Furlani. L'édition de M. Labat est plus complète encore et elle est accompagnée d'un commentaire qui en rehausse le prix.

L'*Enuma elîš* n'est pas antérieur à la première dynastie babylonienne, est dire qu'il est de composition relativement récente et, par suite, il n'est pas surprenant qu'il se présente comme un complexe difficile à démanteler. M. Labat y parvient cependant.

Le poème est entièrement consacré à la gloire de Marduk. Le grand-prêtre le récitait, la main levée, devant le dieu, au jour fixé. Mais l'auteur a pris pour base le mythe sumérien d'Enlil, l'antique dieu de Nippur. Mis à mort par des divinités hostiles (Zû, Asakku, Eamesarra), il était délivré par son fils Ninurta.

Il faut s'entendre quand on avance que Ninurta est un dieu solaire. Son caractère le plus ancien, c'est-à-dire fondamental, est celui qu'on attribue à Nin-gir-an, comme étant « le seigneur de la plantation » ou encore « le dieu des champs et des canaux, qui donne la fertilité » (**). En réalité, donc, il est « l'esprit », la *dynamis*, des moissons et des récoltes. Son rôle s'affirme au moment de la crue des fleuves et il suffit d'avoir considéré les effets tempétueux et souvent destructeurs de cette dernière pour comprendre que Ninurta ait passé pour le dieu de la guerre

par excellence. Dans un autre domaine, et sans chercher à pousser la comparaison, Ninurta est du type de Mot chez les Phéniciens, qui est de lignée solaire, mais n'est pas le soleil. De même Marduk, qui prend le titre d'« enfant-soleil » (*); mais n'est à pas proprement parler le soleil et qui n'est nullement « le soleil victorieux », pas plus que Tiamat ne représente « les rigueurs de l'hiver ». M. Labat ne verse pas dans cet excès. Marduk « n'est pas le Soleil; il est le soleil levant, le soleil printanier, c'est-à-dire le soleil doux et bienfaisant. » C'est encore trop affirmatif, du moins pour la haute époque. Marduk ayant, grâce au travail savant des scribes babyloniens, absorbé les principaux dieux, il n'est pas difficile de lui en attribuer tous les caractères; mais sa nature, tout au moins ancienne, consistait à être celui qui « donne les terres fertiles et assure les semences, qui érde le grain et les plantes et fait croître la verdure » comme le précise la septième tablette (**). Or ces définitions désignent un dieu de la végétation et c'est pourquoi on le rajeunit en Nisan.

Ce caractère primitif perdait son importance devant l'ascension de Marduk au premier rang du panthéon babylonien, sous l'effet du remarquable développement de la théologie locale. M. Labat montre que l'auteur du poème s'est efforcé de transposer la victoire de Marduk sur le plan moral. La cinquième tablette nous introduit même en pleine astronomie et science des nombres. Finalement, l'objet propre de cette exégèse syncrétiste est de

* M. Labat, p. 19, n. 8, signale les améliorations que M. Dhorme n'a pas manqué d'apporter à son travail dans *Revue Biblique*, 1919, p. 350 et suiv. et 1938, p. 410 et suiv.

** Sur ces appellations, voir Duménil, *La religion assyro-babylonienne*, p. 93.

(*) Labat, p. 6.

(**) *Ibid.*, p. 60.

« dégager de la diversité des cultes et des traditions une sorte de monothéisme rudimentaire ».

R. D.

CHARLES VIROLLEAUD. — *La Légende de Keret, roi des Sidoniens*, publiée d'après une tablette de Ras Shamra (*Bibl. du Service des Antiquités*, t. XXII). Un vol. in-6° de 103 pages. Paris, Paul Geuthner, 1930.

Ce volume constitue une des thèses que la Faculté des Lettres de Paris a accueillies avec la plus grande faveur. C'est aussi le tome II de la publication des Fouilles de Ras Shamra (I garit) qui, sous la direction de M. Claude F. A. Schaeffer, débute avec la thèse citée.

Nous avons eu déjà l'occasion de faire des réserves sur l'interprétation que M. Virolleaud a proposée de ce poème⁽¹⁾; un rapide examen du texte confirme notre opinion et montre que ce n'est pas Keret⁽²⁾, qui éprouve une défaite, mais c'est lui qui taille en pièces les Têrachites. Keret serait-il devenu sans cela un héros phénicien? La piété dont il témoigne nous est un sûr garant qu'il ne peut se dérober aux ordres du dieu El. C'est ce dernier, en effet, qui prescrit à Keret de détruire les Têrachites:

Détruis (23) complètement la citadelle (qui est) sa demeure,
24) et que leurs maisons (et) leur race soient ruinées.

Les tribus têrachites comprennent les

⁽¹⁾ Syria, 1934, p. 215 et suiv., d'après le résumé donné par Virolleaud. *L'épopée de Keret*, dans *Revue des Études sémitiques*, 1934, fasc. I.

⁽²⁾ Si, comme nous le pensons, ce person-

nesorites⁽¹⁾, la tribu de Zabulon, celle de Yatsép-Rashef — dont la ville d'Araouf conserve peut-être le souvenir. — la tribu de Golan-yam.

Keret hésite; mais le dieu El lui confirme l'ordre dans un songe et lui promet, en récompense, une progéniture.

Tout ce qui suit jusqu'au réveil de Keret est prononcé par El et la suite ne sera, point par point, que l'exécution des ordres de El. De la sorte, le texte principal se présente en double expédition et M. Virolleaud n'a pas manqué de profiter de cette circonstance pour l'établir fermement.

C'est à tort, à notre avis, que la traduction fait intervenir Têrah qui s'adresserait à sa ou à ses femmes. La formule d'exil est prononcée par El:

Comme les sauterelles (104) elle habitera^h
la campagne,
105) comme les criquets, les sautons du
desert.

El continue en s'adressant à Keret: « Va, et tu attendras (106) Edon-rabbim et Edon-sheharot ». La victoire de Keret⁽²⁾ est obtenue grâce à l'armée du Négéb, et c'est tout naturel si l'on admet que Keret est le héros éponyme du *Négéb ha-keret*. Dans ce passage il faut observer que *yb'a* et *yb'ak* sont des nomi-

nage est le héros éponyme des *keretites* (voir *RHR*, 1913, II, p. 21 et suiv.). Il faut donc voir Keret, Keret ou Keret, comme la remarque M. Lods.

⁽¹⁾ Ce nom n'a peut-être rien à voir avec Kousor. Serait-ce le Geshour à placer dans le voisinage de la Philistie, *Journ.*, xiii, 2. 1 son. xxxi 18.

⁽²⁾ Le verbe *ihu* ne signifie pas « couvrir », mais « habiter, séjourner ».

⁽³⁾ M. Virolleaud attribue la victoire aux Têrachites et ce qui est manifestement le con-

natifs et que *šb'e* est un génitif. Donc, il faut lire :

El sortira (86) l'armée de l'armée d' Negeb¹
(87) et sortira la steppe, donc !

(88) Ton armée (est) une grande force :

L'énumération qui suit le démontre², car cette armée du Negeb compte la tribu de Khasis et celle d'asher. Par symétrie nous tenons *Knyr* pour une autre tribu, probablement Kamouer à la frontière d'Égypte³.

Les Têrachites éliminés sur l'ordre de El, on ne s'en occupe plus. Kerét marche pendant sept jours pour atteindre la frontière d'Edom, dont les habitants sont désignés comme étant les Sôpasites, c'est-à-dire des adorateurs de la déesse Sôpâs, tout comme Kerét qui, d'ailleurs, est qualifié de « soldat de Sôpas ». Sôpas est le héros de El et nous ne sommes pas surpris d'apprendre que El chérît le pays d'Edom. Aussi enjoint-il à Kerét de ne pas combattre Edom, mais de traiter avec Pebel-Melek, qui lui enverra des messagers chargés de riches présents⁴. Nous reconnaissons dans cet important personnage le roi d'Edom lui-même. Si scribe phénicien ne lui donne pas le titre

traire du *se* que dit le texte. Il est à craindre que le savant épigraphiste n'ait été entraîné à cette vue par le désir de retrouver ici la geste d'Abraham ou ce qu'elle a de plus artificiel, nous voulons dire le chap. xiv de la Genèse.

¹ Autrement dit l'élite.

² Le terme *šb'e* se trouve une fois en hébreu, dans *Psaumes*, LXXIII, 4 : « leur force s'annule, leur force intacte ».

³ Peut-être des harpé (*khopesh*, *hps* et des épées (*šm*) sans nombre 1, 90 et 91.

⁴ Sûrement se repose dans l'ile de Kamouer, cf. GARDNER, *Dict. Geogr.*, I, p. 45 - V p. 202.

⁵ Noter que la Genèse fait grief à Esau de ses bonnes relations avec les Cananéens

de roi, c'est par scrupule protocolaire et pour éviter de le mettre sur le même pied que Kerét. El, qui ne cesse de parler à son serviteur endormi, lui annonce que Pebel-Melek, qui avait sans doute une réputation d'homme farouche, se montrera d'une douceur exemplaire :

Certes Pebel-Melek changera
en roucoulement⁶ le mugissement de son
laureau, etc.

La réponse que fera Kerét aux offres de paix du roi d'Edom lui est dictée par El.

Certes moi (j'accepte) 139) l'argent
et l'or jaune (139) de la main de son délé-
gué⁷.

Même Kerét tentera d'obtenir plus que ne lui offre Pebel-Melek. D'abord un supplément d'or pur qui lui fait défaut. Et cela rappelle immédiatement qu'Edom possédait le port d'Esiongaber, tête de ligne des navires qui allaient au pays d'Ophir.

Ensuite il demande en mariage à Pebel-Melek sa petite fille, sous le prétexte que El lui a promis une progéniture :

143) Donne-moi Mesel-hory⁸
(144) (qui est) la grâce de la descendance de
ton fils aîné,
(145) Sa grâce est comme la grâce d'Anal,
(146) sa beauté comme la beauté d'Ashtarit
(147) Son cri (est), : « Je hais l'ennemi ! »⁹

¹ Nous rapprochons *qr* de l'arabe *qarqarat*.

² Nous comprenons ainsi *yd šqm* et non « du cippé de son lieu saint ». Le terme *šqm* est un titre « ministre, ambassadeur ».

³ Ce nom paraît signifier « la fille du Horile » ce qui nous a déjà amené à distinguer les Horile habitants de Se'ir des Horile de Mésopotamie, cf. *RHR*, 1933, I, p. 43.

⁴ C'est-à-dire qu'elle ne veut aimer qu'un ami de son peuple.

Se paupere (148) est une coupe de
hermel

Elle celindra...

(149) Je trouverai le bonheur ⁽¹⁾ dans la pureté ⁽²⁾ de son œil

M. Virolleaud a écrit quelque part que la langue des poèmes d'Igarit était singulièrement pauvre. Il n'y paraît guère dans ce passage qui ne déparerait pas la *Cantique des cantiques* et qui montre que ce poème célèbre avait des antécédents cananéens fort anciens.

Le poème de Kerét est un trait de lumière sur la Phénicie, le Negab et Edom à une époque très ancienne, nettement antérieure au xiv^e siècle avant notre ère. Ces populations apparaissent comme fortement organisées, alors qu'on avait tendance, à la suite des textes égyptiens, à méconnaître leur valeur.

La piété de Kerét est exemplaire; elle donne au poème une haute tenue morale. Les manifestations rituelles du héros attestent que le sacrifice est dès lors organisé comme nous le rencontrerons plus tard dans tout l'A. T. mais n'avons pas — le Lévitique excepté, — une description aussi complète d'un sacrifice que celui que Kerét offre aux dieux El et Ba'al avant de partir à la tête de son armée.

Plus curieuse encore est l'allure de guerre de religion que l'auteur du poème a donnée aux événements plus ou moins légendaires qu'il relate. Cela témoigne qu'au xiv^e siècle avant notre ère, on concevait que deux peuples pouvaient entrer en conflit pour des raisons de culte. N'est-ce

pas en ce temps qu'Amenophis IV opère sa réforme religieuse en Égypte? Il est très net, en effet, que les adorateurs de El et les tenants de Sapas (le Soleil) se mettent d'accord et s'allient, alors que les partisans des cultes lunaires Têrah et sa femme Shin-Nkar sont chassés. Cela nous aide à comprendre comment le mouvement, à la tête duquel s'est placé Moïse, a comporté non seulement une rupture politique avec le groupe méridional des Cananéens, mais aussi une rupture religieuse.

On ne saurait donc méconnaître la grande importance du texte de Kerét et il faut remercier M. Virolleaud d'avoir mis tous ses soins à nous le faire connaître.

R. D.

H. L. Ginsberg. — *The Ugarit texts*.
Un vol. (en héb.), in-8°, de vi + 158 p.
Jerusalem, 1941.

Sous les auspices de l'Université de Jérusalem viennent d'être repris tous les textes de Ras Shamra, publiés dans Syria depuis 1929 jusqu'en 1935; ils sont transcrits en caractères hébraïques, traduits et commentés en hébreu moderne. L'ouvrage est précédé d'un bref avant-propos du professeur H. Torczyner, ainsi que d'une bibliographie de la question et suivi d'un lexique. M. Ginsberg est un philologue averti et pénétrant. Il a su utiliser toutes les ressources que pouvait lui offrir, pour l'éclaircissement de ces textes, la langue arabe, sans négliger l'accadien, les dialectes sémitiques du sud et les langues avoisinantes, et en tenant compte, d'autre part, des travaux de MM. Virolleaud, H. Bauer, Dhorme, Dussaud, Albright, J.-N. Epstein, H. Tor-

⁽¹⁾ Hébreu : *salah* L. mener une vie meilleure.

⁽²⁾ Le terme *ep* est l'arabe *af*, pureté, simplicité.

zyner, Montgomery, Gaster et d'autres. Son interprétation est d'une grande clarté et d'une remarquable unité de conception. Cependant, la prédominance d'un point de vue strictement philologique ne comporte-t-elle pas certains risques? Ce monde, en somme obscur et combien riche encore en possibilités de Ras Shamra, n'est-il pas, en quelque sorte, mu par ses propres ressorts, qui se dessinent à peine et qu'il faut étudier, avec toutes les ressources possibles? Dans ce cas surtout, n'y a-t-il pas lieu de tenir compte des documents archéologiques du site et des données fournies par l'histoire comparée des religions?

C'est ainsi, par exemple, que, dans I AB, col. II, l. 16, où Môt parle à Anat, l'auteur comprend *kl gh' . lkd . sdm* comme : « (je parcours) toute coll. ne jusqu'au cœur des champs » (?) Mais, « l'on pense aux jarres enfouies dans la terre de Ras Shamra, ne s'agit-il pas plutôt de l'hébreu *gaby'a*, « vase »? Ainsi, *ib*, col. III-IV, l. 4 ss., où El est avisé que Ba'al vient de renaitre, l'auteur assimile *h'm* à l'hébreu *h'zq* (« sois fort! »), une bénédiction; mais, le plus souvent, ne voyons-nous pas une nouvelle annoncée aux héros dans un rêve (*h'm*)?

D'autre part, on pourrait se demander pourquoi, en parlant de *h'rb . 'rpt*, M. Ginsberg n'a pas mentionné *Isaïa*, 10, 1, plutôt que *Ps.* 68, 5; pourquoi suppose-t-il que *emr . qns* II AB, col. VI, l. 43) signifie « il étrangle un agneau », procédé qui paraît peu en situation, alors qu'il s'agit d'un sacrifice; pourquoi ne maintient-il pas, pour le mot *h'i* II AB, col. V, l. 113 ss.), le sens qui a été proposé, « vite »; pourquoi traduit-il dans le traité « vétérinaire » de R. Sh. la

phrase qui termine les ordonnances, *yq . h . aph* : « on versera (le médicament) devant lui » (le cheval) et non pas « dans ses naseaux », ce qui doit être autrement efficace?

Mais tout cela s'estompe à la lumière des hardies hypothèses que M. Ginsberg sait mettre en valeur. Ainsi, pour lui, la formule *spt . lrg . spt . Emm* (I^{er} AB, col. II, l. 2), précédée d'une lacune de 40 lignes, décrirait la gueule d'un monstre (Tannin?), démesurément ouverte, entre le ciel et la terre, pour englober Ba'al (cf. *Isaïa*, 5, 14), conjecture qui semble être appuyée par le poème des « Dieux gracieux et beaux » (L. 61 ss.), où la bouche de ces dieux est prête à engloutir les oiseaux du ciel et les poissons de la mer. Ainsi l'auteur explique *ymdm* (II AB, A, l. 11 ss.), à qui *Kar* donne des noms et qui vont sauter dans les doigts de Ba'al pour s'abattre sur le *spt . nhr*, comme deux *manus* (cf. *Zach.*, 11, 7; *Ezech.*, 37, 15; I AB, col. V, l. 3). Enfin, *zbl* (I^{er} AB, col. IV, l. 10 et passim) étant assimilé au « nâsi » (prince) hébreu, on confronte utilement *Isa.*, 63, 13 avec *Ps.*, 102, 26. Des suggestions intéressantes abondent dans cette étude, et on saura gré de sa publication à la jeune Université de Jérusalem ainsi qu'à M. Ginsberg.

Z. MATANI.

E. HEATFIELD. — *Archaeological History of Iran* (*Schwartz Lectures*, 1934). Un vol. in-8^o de 112 pages et XIX pl. Londres, H. Milford, 1935.

Recueil de trois conférences, les *Schwartz Lectures*, de l'Académie Britannique, ce volume ne prétend pas être une histoire complète; il prend comme

centre de description l'époque pré-achéménide et les temps achéménides, la période hellénistique, la période sassanide, et le rappel des événements principaux de ces grandes divisions a pour lui conducteur les monuments dispersés sur le sol de l'Iran. M. Herzfeld, dans sa préface, avertit d'abord le lecteur du choix de sa méthode; elle me paraît très légitime; insuffisante peut-être lorsque il s'agit d'époques où les textes abondent, il ne peut y en avoir d'autre pour celles où ils font défaut et où le monument devient la seule source à consulter. On pourra seulement regretter que M. Herzfeld ne fasse partir son exposé que de l'époque où existent quelques grands monuments (III^e millénaire), et que le IV^e millénaire où la céramique est le seul document, mais de valeur, ait été passé sous silence. Mais il s'agit, je le répète, de trois conférences donnant chacune un aspect de l'histoire iranienne, et ne prétendant pas épuiser le sujet.

L'Iran pré-achéménide nous est peu connu; à part quelques sculptures rupestres à Saripul, Horeh, Kurangun et Naqsh-e Rostem, il faut attendre le règne de Salmanassar III (836) pour en trouver mention. A ce moment les Aryens, venus du pays des deux rivières, entre l'Oxus et l'Iaxarte, sont installés en Iran, les Mèdes au nord et les Perses, qui leur sont asservis, au sud; les essais d'émancipation des Perses remontent haut ainsi que la prouve la tablette d'or rapportée comme butin à Hamadan, où Aryaramna l'ancêtre de Darius prétend, en vain, au protocole suprême en usage chez les Mèdes.

Cyrus, déjà mentionné par Assurbanipal en 652, fonde Pasargades lorsqu'il devient indépendant et M. Herzfeld sou-

ligne les changements survenus dans la religion au cours de la dynastie achéménide. Les tombes retrouvées de tous les Achéménides (M. Herzfeld insiste sur ce point, p. 36), indiquant par leurs types différents des conceptions religieuses différentes. De même les noms de Darius, Xerxès, Artaxerxès, qui sont des noms de règne, indiquent par leur formation, l'attachement de ces rois à la doctrine de Zoroastre que M. Herzfeld voit contemporain de Cyrus et de Cambyse.

Lorsque Persépolis eut été incendiée par Alexandre, une vie latente, mais iranienne, continua quelques temps sur le site, notamment à Istakhr, à côté de Persépolis; on peut dater d'environ 200 avant notre ère le temple de Kengavar, aussi grand que celui de Bel à Palmyre. Les Parthes, devenus de vrais Iraniens après la conquête du Khorassan, et dont les États vont de l'Indus à Suse doivent se défendre contre un rameau du groupe dont ils étaient issus, les Saces. On citera, du temps de leur domination, les sculptures de Mithridates II et de Gotarsès II à Behistun. Lorsque la branche arsacide de l'Atropatène vint au pouvoir, les Sûron, leurs vassaux, furent assez puissants pour former un royaume de l'Iran à l'Inde, et l'influence du christianisme naissant fut assez forte dans ces régions pour que la tradition ait, nous rapporte M. Herzfeld, fait de leur roi Gundophar: Kaspas, le premier des rois Mages. Cette période arsacide est celle des temples du feu, constitués par une chambre centrale à coupole portée par quatre piliers et entourée d'un passage étroit en forme de corridor voûté sur ses quatre côtés. A Kuh-i-Khwaja, dans le temple qui date du I^{er} siècle de notre ère, M. Herzfeld a

trouve la trace de l'autel au centre de la chambre et, à quelque distance, l'autel lui-même, renversé. Les peintures murales, les monnaies de l'époque, montrent une transformation du type royal sous l'influence de l'hellénisme ; mais cet hellénisme n'est pas assimilé ; il se surajoute à ce qui n'a pas été perdu des traditions nationales, et M. Herzfeld attribue à l'importance croissante de la peinture, la décadence dans laquelle sont tombées la sculpture et l'architecture.

La troisième période dont traite le volume est celle des Sassanides, qui commencent en 224. De même que Cyrus avait bâti Pasargades en signe d'indépendance, Artashir I^{er} bâtit Firuzabad, et les souverains Sassanides se réclament des Achéménides dont plus de 300 ans les séparent. Suivant une tradition bien française, les monuments sassanides choisissent de représenter, dans l'action qu'ils commémorent, le temps le plus expressif, sa conclusion pourrait-on dire. Artaban III, Sapor, Darius à Behistun étaient figurés vainqueurs de leurs ennemis ; les groupes de sculpture de Naqsh-e Rostam, de Shapur, de Taq-e Bostan, font de même et M. Herzfeld, analysant ces monuments d'un art si différent des précédents par leur haut relief, y voit l'influence de l'art gréco-bactrien.

Il voit aussi l'influence éloignée de cet art sur celui de l'Islam où la médresse à quatre éavâns n'est qu'un agrandissement et un complément de la maison du paysan iranien avec ses deux demeures à éavâns se faisant vis-à-vis sur une cour. Après avoir rappelé le rôle des Sassanides dans le choix de l'Avesta comme livre religieux et leur tolérance pour la religion de Mani, pour le christia-

nisme, dont on a trouvé des traces dans une île à côté de Bushehr, et pour le judaïsme (tombe dite d'Esther à Hamadan), M. Herzfeld conclut que les Sassanides, ayant rejeté l'hellénisme auquel l'Iran avait été soumis pendant près de 500 ans, ont repris les traditions nationales, préparant contre l'Occident un terrain de réaction qui devait être au mieux utilisé lors de la conquête arabe.

Livre de lecture attachante, plein d'idées que le lecteur ne fera peut-être pas toutes siennes, mais qui est une étude de valeur, par la variété dans la documentation et la connaissance approfondie du sujet traité.

L. CANTINEAU

JEAN CANTINEAU. — *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, in-8° de 165 pages. Le Caire, imprimerie de l'Institut Français d'archéologie orientale, 1935.

Nul n'était plus qualifié que M. Jean Cantineau pour écrire cette *Grammaire du palmyrénien épigraphique*. Il a découvert lui-même, avec des moyens souvent limités, de nombreuses inscriptions palmyréniennes, dont certaines sont d'une importance capitale ; il possède déjà, en matière de linguistique sémitique, une autorité reconnue ; sa formation classique, sa culture générale l'empêchent de verser dans la spécialisation outrée ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les introductions, si nourries et si vivantes, de ses livres, *Le Nabatéen*, *Le dialecte arabe de Palmyre*. Enfin, à une pratique de l'examen minutieux, intégral, du sujet, Jean Cantineau joint le goût de la construction logique, et ces deux qualités, rarement réunies, se sont déployées avec

succès dans un ouvrage qui était présenté comme thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres.

Il est difficile de résumer une grammaire. Je me bornerai à indiquer brièvement les points sur lesquels j'hésite à donner gain de cause à l'auteur.

L'argumentation touchant la présence de voyelles ultra-brèves en syllabe initiale (p. 58) s'appuie uniquement sur les transcriptions grecques. Or, la plupart de ces transcriptions ne prouvent pas grand chose, le pharétisme grec ne tolérant au début du mot qu'un nombre très restreint de groupes consonantiques.

J. Cantineau trouve « contradictoires » les deux formes ܕܢܚܪܝܢ et ܕܢܚܪܝܢ (p. 74). Des contradictions du même genre existent dans l'araméen d'Égypte : elles n'obligent pas à la conclusion invoquée ici.

Je me demande si la forme ܕܢܚܪܝܢ (p. 83 du *Tarif Douanier*) ne serait pas à lui-même à prêter comme représentant un ܕܢܚܪܝܢ (voir araméen d'Égypte), avec chute du ܕܢܚܪܝܢ final (voir p. 75, l. 3 : ܕܢܚܪܝܢ pour ܕܢܚܪܝܢ).

P. 130, l'auteur n'admet pas que la particule relative ܕܢܚܪܝܢ puisse venir directement, par simple abréviation, de la forme ܕܢܚܪܝܢ attestée d'ordinaire. Cette alternance se retrouve à propos du pronom suffixe de la 3^e pers. masc. sing. (p. 66) : c'est peut-être compliquer inutilement le problème que d'admettre deux formes para-

lèles. A propos de l'expression ܕܢܚܪܝܢ (p. 133), qui avait jadis intrigué Clermont-Ganneau, je rappelle qu'elle est courante en syriaque (voir *Revue des ét. sémit.*, 1931, fasc. 2, p. xvi).

Le mot ܕܢܚܪܝܢ (p. 45) doit être rapproché de ܕܢܚܪܝܢ (*Daniel*, 3, 10, dans le *helfi*).

Ces remarques n'enlèvent naturellement rien à la valeur d'un exposé extrêmement consciencieux, méthodique et souvent subtil. C'est une véritable grammaire, dont le besoin se faisait sentir, puisque le dernier travail sérieux sur la matière datait de 1870. Je signale, en particulier, le chapitre sur l'écriture, entièrement original, riche de faits nouveaux.

Reste la « thèse », proprement dite, qu'a soutenue l'auteur. Elle peut se résumer ainsi : il y aurait eu à Palmyre deux langues, l'une traduite telle, écrite, relevant de l'araméen occidental ; l'autre vulgaire, parlée, voisine des dialectes araméens orientaux. Ce sont seulement les incertitudes, les « fissures », si j'ose dire, de la langue officielle qui permettraient de déterminer quelques traits de la langue vulgaire. En faveur de cette thèse J. Cantineau invoque la présence sporadique d'états euphémiques pluraux en ܕܢܚܪܝܢ (comme en syriaque), de la particule relative ܕܢܚܪܝܢ (voir syriaque) :

J'avoue n'être pas entièrement convaincu. D'abord il est certaines anomalies de la langue qui — J. Cantineau le fait remarquer lui-même avec une grande conscience scientifique — s'expliquent par des rapprochements avec des dialectes araméens occidentaux, plutôt qu'avec l'araméen oriental (voir en particulier p. 128, à propos des noms de nombre de 11 à 19). Mais surtout je me demande s'il est possible d'opposer aussi rigoureusement qu'on le fait d'ordinaire l'araméen occidental et l'araméen oriental. Les différences entre les deux groupes sont, somme toute, minimes ; la contamination était aisée ; bien des dialectes intermédiaires ont pu exister, dont nous ne

savons plus rien ; la présence de formes orientales dans un dialecte occidental ne s'explique peut-être pas obligatoirement par la coexistence d'une langue écrite et d'une langue parlée différentes.

Mais n'est-ce pas faire l'éloge d'une théorie, que reconnaître qu'elle ébranle les idées reçues et oblige à réfléchir ?

JAMES G. FÉVREZ

A. BARTHÉLÉMY. — Dictionnaire arabe-français Dialectes de Syrie. Alep. Damas. Librairie orientale et islamique, n.° 224 ; Paris, 1921, 1922, publié sous les auspices du Haut-Commissariat de France en Syrie et au Liban.

La composition d'un dictionnaire est une grave entreprise. Elle n'a encore été réalisée, pour la langue arabe, que d'une façon très incomplète. Les dictionnaires orientaux, dont quelques-uns, comme le *Luzn al 'Arab*, sont des œuvres admirables, ne renferment qu'une partie du vocabulaire ; la langue des prosateurs du grand siècle, c'est-à-dire du dixième, en est absente. Un dictionnaire dont les mots soient accompagnés de citations permettant une vue sur l'histoire de la langue, tel le bon Littré, reste pour l'arabe à l'état de projet.

La question s'y complique en core de la diglossie, par la vie des dialectes arabes à côté de la langue classique. Sans doute, depuis quarante ans, il a paru des monographies, quelques-unes excellentes, pour enseigner sur la phonétique, la morphologie, la syntaxe ou le vocabulaire des parlers arabes ; on restait dépourvu de dictionnaire digne de ce nom. Seul, le dictionnaire de Beausnier avait fourni

des renseignements assez abondants et en général exacts sur les parlers algériens, mais en les mêlant à un vocabulaire administratif et judiciaire artificiel ; les autres lexiques de la « langue parlée » sont de médiocres instruments à l'usage des débutants. W. Ham Marçais ne s'est pas encore décidé à prendre en main, pour l'Afrique du Nord particulièrement, une œuvre qu'il est si admirablement propre à diriger. Il est évident qu'un répertoire de ce genre ne sera jamais complet.

M. Barthélémy nous rend l'inappréciable service de publier les documents considérables qu'il a recueillis lui-même, au cours d'un séjour prolongé à Alep ; la sûreté de la méthode de travail de M. B., ses qualités remarquables d'observateur du langage, sa conscience d'érudit font de son ouvrage un recueil aussi précieux pour le linguiste que pour le praticien. Mais la publication d'un ouvrage de ce genre est particulièrement difficile à réaliser aujourd'hui. L'Institut des Etudes Islamiques de l'Université de Paris, malgré l'intérêt qu'il portait à l'ouvrage, n'avait point de ressources pour l'entreprendre ; son secrétaire général, M. Massignou, a heureusement trouvé bon accueil auprès de M. le Haut-Commissaire de la République française en Syrie, auquel on doit l'apparition du premier fascicule (*alef-kha*) ; le second paraîtra tout prochainement.

L'ouvrage sera complété par une introduction, qui sera plutôt une conclusion, dans laquelle l'auteur exposera sa méthode et les résultats de son enquête. On peut considérer, croyons-nous, le dictionnaire de Barthélémy comme un répertoire quasi exhaustif du parler d'Alep,

complété par des renseignements personnels ou livrerj l'essor les autres dialectes arabes de la Syrie.

M. H. a créé une transcription nouvelle qu'il convient d'adopter sans parti pris et dont on reconnaîtra, à l'expérience, les qualités. On ne saurait trop répéter que tous ceux qui étudient le Syrio vivante et qui, par conséquent, se trouvent en contact constant avec la langue arabe, ne feront du travail solide que s'ils s'imposent à eux-mêmes une transcription qui les oblige à fixer avec précision ce qu'ils auront entendu et, par conséquent, à se forcer d'entendre nettement. On leur conseille de prendre pour base la transcription de H, sauf à la modifier pour leur usage propre.

Dans la marge, la racine se détache, en caractères arabes, ce qui répond à l'usage du classement des dictionnaires classiques et qui facilitera à beaucoup de lecteurs les rapprochements que l'auteur a sans cesse établis avec la langue classique. Le vocabulaire recueilli est extrêmement abondant : on y constate clairement combien sont complexes et fines les nuances de sens qui correspondent à des différences minimes dans le type des mots. On y trouve indiqués avec précision les aspects des verbes, les types de pluriels internes, etc., avec une richesse de citations de formules vivantes, dont les débutants pourront faire le fonds de leurs « cahiers d'expressions ».

Le dictionnaire Barthélémy est un document linguistique de première valeur, et en même temps, il va être le livre de chevet de tous les Européens qui se mêlent à la vie syrienne.

PÉRIODIQUES

Berytus, archaeological studies published by the Museum of archeology of the American University of Beirut, II. Un vol. in-8° de 167 pages. Beyrouth, Université américaine et Copenhague, Levin et Munksgaard, 1935.

Rien ne témoigne mieux de l'activité archéologique en Syrie et au Liban que la multiplication des périodiques qui sont consacrés à ces recherches. Le tome II de *Berytus* dont la direction est assumée par M. Harald Ingholt renferme une série de mémoires importants.

M. Neilson G. Debevoise étudie l'amphore orientale qui s'est développée à l'imitation de l'amphore grecque introduite en Mésopotamie par les Séleucides.

Miss Florence E. Day publie avec grand soin *Some Islamic Pilgrimage Sites* des xiii^e et xiv^e siècles.

L'importance du mémoire de M. Ch. Picard, *Observations sur les sculptures berytiennes de Délos*, tient à ce qu'une heureuse intuition lui a fait découvrir une valeur sacrée et un caractère de légende phénicienne pour le groupe, découvert à Délos, figurant Aphrodite, Eros et Pan, groupe que Dionysios, fils de Zénon, l'évergète de la corporation des armateurs berytiens dans l'île sainte, avait offert aux dieux de sa patrie. Nous avons tenté de définir les entités phéniciennes mises en jeu par la plastique grecque (*).

M. Armin von Gerkan discute les questions que soulève le mur d'enceinte de Palmyre. Il ne pense pas que le mur actuellement conservé soit de Justinien ; il le rapporte au temps de Zénobie. Les

espèces nouveaux ouverts par M. von Garšan ne doivent pas être séparés des *Etudes sur Palmyre* présentées dans le même volume par M. Daniel Schlumberger. Il importe de noter que les deux archéologues sont d'accord sur les points principaux; quant à leurs divergences plusieurs tendent à s'atténuer après cette utile discussion. Il faut prendre garde que la primitive agglomération n'a pu être située au contact de la source méridionale (Ephka), d'abord parce qu'il n'est pas d'usage chez les nomades de camper trop près de l'eau — et l'on doit admettre que Palmyre a commencé par être un campement de nomades, — ensuite parce que la nature sulfureuse de la source ne permet l'utilisation alimentaire de son eau qu'après un certain trajet en plein air où elle se débarrasse de son odeur désagréable.

La grande mosquée de Hama se dresse sur le site de l'ancienne église du v^e siècle de notre ère. M. P. J. Hiss y a relevé des vestiges d'une époque plus ancienne, qui découlent du grand style du ii^e siècle de notre ère, illustré par les édifices de Hama-beck et de Palmyre. Il les date du iii^e siècle, plutôt des deux derniers tiers de ce siècle.

M. L. A. Mayer publie *A dish of Mindy* (1927).

Dans des *Notes archéologiques* d'une élégante précision, M. Henri Seyrig étudie l'image de Megalopsychia relevée par M. Lassus sur la mosaïque de Yukto. Cette image qui jette des fleurs lui semble un simple rappel des jeux du cirque. Il en profite pour signaler le contraste entre le champ de la mosaïque où se révèle « la tradition asiatique qui marque d'une si forte empreinte tout l'art byzantin » et la

lourde soumise à « la tradition hellénistique, qui devait encore donner, dans les mosaïques de la mosquée des Omeyyades, une fleur d'une si rare qualité »; cette juxtaposition de deux traditions étant caractéristique du carrefour d'influences qu'a constitué la Syrie. Les *Notes* qui suivent proposent d'élucider Bêlnour-aloh de l'onomastique palmyrénienne et discutent de nouvelles annulettes.

M. Yagh Hâger Poulsen publie *A late Greek relief in Beirut* provenant de la collection Ford et conservé au musée de l'Université américaine. C'est un fragment d'un relief connu par un monument du Louvre.

La contribution la plus copieuse de ce volume (p. 37-120) est due à l'éditeur de la publication, M. Harald Ingholt. Le savant archéologue et épigraphiste y relate la découverte qu'il a faite à Palmyre dans les nécropoles S.-S.-O., en 1924 et 1925, de cinq tombes datées.

Le tombeau de Mappai est l'objet de nombreuses observations de détail. Audessous de la couche du défunt figure un bas-relief (pl. XXXI et XXVII, 1) qui explique (voir p. 72) un fragment du Louvre: les deux personnages représentés sur ce dernier sont des archers palmyréniens; celui de gauche ne porte pas sur l'épaule le carquois, parce que celui-ci devait être attaché à la selle du cheval, disparu avec le reste du relief (*). La repaue du Louvre atteste qu'il s'agit d'un institué à Palmyre des traditions d'art que les sculpteurs locaux avaient assez

* M. Ingholt (p. 74) ne paraît pas remarquer que, dans le relief du Louvre, l'objet brandi par le troisième personnage (le corps a disparu) est une armille; mais « a wreath with a central medallion ».

M. du Mesnil du Buisson, *Souran et Tell Hesi*, donne ses notes prises en 1930 au cours de sondages effectués sur deux sites placés le long de la route de Hama à Alep.

Un torse des collections de l'Université américaine, de 1 m. 40 de haut et trouvé sur la route de Beyrouth à Sidon, est décrit par M. P. W. Gonthert sur le titre : *Ein Panzer torso in Beyrut*, et attribué au milieu du deuxième siècle.

L'Exile Dju far Abd el-Kad... directeur du Musée National syrien à Damas, étudie *Deux unités pondérales musulmanes omayyades* que conserve le musée de Damas et qui proviennent de Hout er-Rua, l'ancienne Capitothias. Les difficultés soulevées par les deux textes sont ingénieusement résolues. Il s'agit de deux poids en verre de l'époque d'Abd el-Malek avec mention du prince héritier Walid. Pourquoi ces poids sont-ils en verre, ce qui est quelque peu anormal ? C'est qu'en ne pouvait tricher avec cette matière et obtenir une diminution de poids par limage ou encore par décapage d'une surface.

Le professeur M. Houtschek expose sa maîtrise épigraphique sur *Une nouvelle inscription caravanère de Palmyre*.

R. D.

Annual of the American Schools of Oriental Research, vol. XIV for 1933-1934 (éd. M. Barrows et E. A. Speiser). Un vol. in-8° de VIII et 144 pages. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1934.

Ce volume s'ouvre avec un important complément de mission : NELSON GLUECK. *Explorations in Eastern Palestine*, I. Sauf en ce qui concerne les sites de Djérash et

de Pétra, la Transjordanie a été quelque peu oubliée par les archéologues modernes. Cependant la découverte par de Saulcy, en 1831, de la fameuse stèle de Haddad el-'Abd, celle de la non moins célèbre stèle de Mesa en 1868 à Khirbet Dhiban, plus récemment celle de la stèle de Balawat⁽¹⁾ devait inciter à des recherches attentives. C'est ce qu'a entrepris, depuis 1932, l'Ecole américaine de Jérusalem. Déjà M. Albright, et dès 1929, avait découvert une série de tells de l'Antique et du Moyen Bronze en Galilée, entre la forêt et le désert. Dans l'es de Moab, il repéra le site de Ador remontant à l'âge du bronze et y poursuivit des fouilles en 1933. En 1924, il avait découvert à Kérak la céramique de type moabite de l'Ancien Fer. En 1931, il releva, à 'Ara'ir, les tessons de la fin de l'Ancien Bronze et du Moyen Bronze I. Dhiban ne lui fournit que des vestiges de l'âge du fer. Ces résultats ont été singulièrement étendus par l'Ecole américaine et M. Glueck en établit l'inventaire. Les sites examinés, au nombre de 150, portent souvent les traces de trois ou quatre anciens établissements de différents âges sur le même emplacement.

Les installations antiques sont disposées le long de la voie romaine, construite par Trajan de Bosra à Aqabah en passant par Amman et Kérak, ou encore le long des cours d'eau. Ces explorations ont mis en évidence le développement de la civilisation du Bronze dans l'ancien pays de Moab entre le XIII^e et le XVIII^e siècle av. J.-C.

D'après les explorateurs l'activité des villes ou villages s'interrompt parfois

⁽¹⁾ Voir Syria 1923 p. 330-340.

pendant des périodes de plusieurs siècles, au cours desquelles les habitants durent reprendre l'état nomade. C'est ainsi que la civilisation du Bronze, qui s'était ici au xviii^e siècle, n'est remplacée qu'au xiii^e siècle par celle des Moabites. Ces derniers ont laissé sur de nombreux tois parmi lesquels : el Medeiynah, Belu 'ah, Medeibî, les vestiges de leurs fortresses rectangulaires flanquées de tours et d'abondants débris d'une poterie fine, d'une technique soignée, à engobe poli rouge ou brun, décorée de lignes et bandes horizontales combinées.

La civilisation moabite qui s'étend sur l'Ancien Forl et II, voit son déclin à la fin du ix^e siècle avant notre ère. Elle sera suivie, beaucoup plus tard, au iv^e siècle avant notre ère, de l'établissement du pouvoir nabatéen qui, par sa haute organisation, par la commerce des caravanes, fera connaître la richesse et la prospérité dans les régions transjordanes. L'art céramique nabatéen développe deux types contemporains de belle poterie rouge, de matière extrêmement fine, dont sont formés des coupes, bols et cruches de tailles variées. Le premier type s'orne d'un décor peint végétal, coupé de rangées de petits disques et posé sur un fond de lignes parallèles ou entrecroisées assez estompées. Le second modèle céramique est à décor incisé à la roulette ou avec un tour à dents. Des recherches subséquentes ont considérablement étendu le champ de cette céramique jusqu'à Bosra et dans le Djebel Druze⁽¹⁾.

La conquête romaine par Trajan, en 106 ap. J. C., ruine les cités nabatéennes

parmi lesquelles Pétra. Certains établissements furent repris par les Romains, d'autres restèrent inoccupés jusqu'à la période byzantine ou médiévale arabe.

Il faut signaler à ce sujet que M. Albrecht Alt, *Aus der Araba*, à la suite des recherches de Fritz Frank, réduit quelque peu la part des Nabatéens au profit de l'organisation militaire des Romains qui suivit l'incorporation du royaume nabatéen.

M. MEGRONAG.

Orientalistische Literaturzeitung, mars 1936. — Johannes Friedrich, *Himmelszeichen in ägyptische und kanaanäische Kriegsbereichten*. L'auteur reprend un passage de la stèle de Napata (47^e année de Thoutmès III, vers 1439) publiée par M. Reisner et commentée par M. Morel (voir *Syria*, 1934, p. 401). En passant, il relève que la *nb lpry* n'est pas Hathor, mais la Baalat local locale. Comptes rendus : Maurice Dunand, *Le musée de Suessida* (C. Watzinger relève l'importance de ces monuments pour les cultes locaux d'une région placée entre la Syrie et l'Arabie, car ce sont des dieux indigènes qui se cachent sous l'apparence gréco-romaine). — Mélanges consacrés à son *Immanuel Benzinger*, l'auteur bien connu de l'*Hebräische Archäologie* qui finit sa vie comme professeur à Riga. (J. Herrmann. A signaler une notice de Felix Trou intitulée *Quelques notes sur Ras Shamra*). — H. Frankfort, *Tell Amarna, Khafaje and Khorsabad* (A. Moorikat). — J. Gelb, *Hebrew Hieroglyphs*, H. (P. Merig) se réjouit des progrès attestés par ce second travail de l'auteur). — Charles F. Jean, *La Bible et les récits babyloniens* (U. Eissfeldt). — Ritter, Ruska, Sarra et

(1) G. M. CAHILL, *Palast. Expl. Fund. Quart. Stut.*, 1936, p. 14-27.

Wunderlich, *Orientalische Steinbücher und persische Fayencetechnik* (Fr. Taeschner) Tahsin Oz, *Zwei Stiftungsurkunden des Sultans Mehmed II* (Th. Menzel : important pour la topographie historique).

Idem, avril 1936. — Comptes rendus : Norman de Garis Davies, *Paintings from the Tomb of Rekh-Me-Re' at Thebes* (H. Kees). H. de Genouillac, *Fouilles de Tellah, I* (A. Falkenstein : étend notre connaissance du matériel archaïque.) Th. Jacobson et S. Lloyd, *Sennacherib's Aqueduct at Jerwan* (A. Ungnad). *Festschrift Otto Prockach* h. Galling signale l'étude que Noth fait du terme *habiru* qui, comme 'pru et 'brim, désigne des gens qui mènent une existence indépendante au milieu des sédentaires et qui, suivant les circonstances, prenant du service en groupe ou isolément). Karl Ahrens, *Muhammed als Religionsstifter* (J. Fück fait des réserves sur la thèse principale de l'auteur qui écarte toute influence chrétienne).

The British Museum Quarterly, X, 3 (1936) annonce que M. Edgar John Fursdyke, conservateur du département des Antiquités grecques et romaines remplace Sir George Hill comme Director et Principal Librarian du British Museum.

M. R. D. Barnett donne d'intéressants détails (p. 119-124) sur les fouilles de Tall Chagar Bazar dans l'ancien royaume du Mitanni, à 35 kilomètres au sud de Nisibin en Haute Mésopotamie. Elles ont été conduites par M. Mallowan en 1935 (1). Quinze strates successives ont été

reconnus, la plus élevée ou niveau I date de 2000 à 1800 av. J.-C. C'est le temps du royaume du Mitanni, dynastie indo-Européenne régnant sur la population khourrite. La planche XXXII, 3 fournit un vase peint de cette époque. Le niveau V (3000-2500) témoigne d'un développement remarquable. Plus anciennement on trouve une couche stérile au-dessous de laquelle apparaît la plus céramique du Tell Kifluf comme à Arpachiyah et aussi les terres cuites figurant la déesse de la fécondité. Nombreux catèces à pied (pl. XXXII, 2, à corriger ainsi dans le texte, p. 120) avec peinture géométrique dont la forme rappelle les vases de Stalk.

Le même savant publie (pl. XXXIV, 1 et 2) un ivoire figurant une jeune femme nue et debout, de provenance inconnue, où il propose de reconnaître une œuvre assyrienne du dernier quart du II^e millénaire av. J.-C.

R. D

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Shârouhén dans des textes de Ras Shamra. — Dans une inscription de Ras Shamra (RS 1929, n° 11 à la fin de chaque ligne et n° 38, l. 1), figure le mot *šhn*, accolé, dans le dernier de ces passages, au nom d'un personnage, Seleg, qui se trouve à la fin d'une liste de noms d'hommes pour la plupart sémites (RS 1929, n° 10, l. 13 : *b[n] šlg*) et qui, de ce fait, doit être lui-même un sémite (cp. Syria, X, 1929, p. 304 suiv.).

M. Charles Virolleaud signale d'autre part la présence de ce même *šhn* dans un texte mythologique où la déesse 'Anat massacre les *bn šhm*, c'est-à-dire « les fils de Šohân » (cp. Syria, XV, 1934,

(1) Voir *Illustr. London News*, 30 Novembre 1935, p. 920-933 avec 25 fig.

p. 248 et n. 1) et il conclut de ce texte que *Šiha* paraît désigner un pays ou une ville de ce nom (pour *ba* avec un nom de lieu d'origine, cp. *ḥenē Syyōn*, Ps. 140, 2, *ḥenē Bābēl*, Ez., 23, 15). Enfin le terme se retrouve sous la forme *šihy* dans une tablette généalogique de Ras Shamra (TG. I 17 ou 5 parallèle *š a p t c a* à l'usage et quelques lignes plus bas TG. I 8-9 *š a p t c a* d. de Gbl-Byblos) quelques lignes plus bas (TG. I. 27-28) démontrant que *šihy* est évidemment un gentile et désigne un personnage originaire d'une localité nommée *Šiha* (cp. *Syria*, XV, 1934, p. 248).

M. Virolleaud n'a pas, que nous sachions, identifié cette localité dans ses publications actuelles. Or, si l'on admet la thèse de M. Dassand d'après laquelle les Phéniciens auraient d'abord occupé le Négéb et la région šamitique (cp. *BHR*, t. CVIII, 1933, p. 5 suiv.), c'est aussi dans ces parages méridionaux que nous pourrions chercher la localité sus-mentionnée et non pas seulement dans la Phénicie septentrionale. La mention probable, dans la même tablette généalogique, de Se'irā (cp. *š r y* TG I. 25 dans les monts d'Ephraïm (cp. Juges 3, 20) et de Bézer (cp. *ḥ e r y* TG I. 4) dans la tribu de Ruben (cp. Josué 20, 8; 24, 30) autorise d'ailleurs formellement à étendre l'enquête au dehors des limites traditionnelles de la Phénicie.

Or, antérieurement déjà aux textes de Ras Shamra, on connaît, dans le Négéb, une localité dont le nom figure aussi bien dans les textes égyptiens que dans l'Ancien Testament et qui paraît identique à *Šiha*. L'inscription de l'amiral Ahmès mentionne, en effet, siège et prise de *Š i - r - h i - n* dans le sud palestinien par

le pharaon Ahmès I en 1575 environ (cp. *Setur, Urkunden der 18. Dynastie*, I, p. 4, l. 14 et H. R. Hall, *Cambridge Ancient History*, vol. I, p. 315). Un siècle plus tard, la même ville forte se révolta contre l'Égypte et il en est fait mention, à cette occasion, dans le récit de la campagne d'Assé de Thoutmès III en 1479 environ (cp. *Setur, ibid.*, p. 618, l. 5 et *Banastren, Cambridge Ancient History*, vol. II, p. 67). Enfin Sheshonk I s'en empara en 926 lors de sa fameuse expédition en Palestine (cp. *Banastren, Ancient Records*, t. IV, p. 716 et cp. I Rois 14, 25).

Cet endroit, vraisemblablement sur le site de l'actuel Tell el Farā (à l'Ouest de Beersheba, et cp. A. Alt, *Palaestina-Jahrbuch*, 30, 1934, p. 18, dont quelques tombes remontent certainement à l'époque préphénicienne, c.-à-d. entre 1450 et 1250 av. J.-C. (cp. K. Gallinger, *ZDPV*, 54, 1931, p. 85) et qui florissait déjà à l'époque des Hyksos, a déjà souvent été identifié avec la ville biblique de Shārouhén (שָׁרוּחַן) citée dans Josué 19, 6 parmi les localités du Négéb rattachées à la tribu de Simeon.

Or, il est phonétiquement possible d'identifier le *Šiha* de Ras Shamra avec *Šrhn* des textes égyptiens et le Shārouhén biblique, car la mutation *š > r* ou *r > š* est attestée en hébreu et en phénicien après une sifflante (cp. *Bruckmann, Kurzgef. vgl. Gr.*, 1908, 47 d). Bien plus, cette mutation est formellement confirmée par la liste des cités du Négéb de Josué 15, 21-32 où, à Shārouhén du parallèle Josué 19, 6, correspond la variante שָׁרוּחַ (Jos. 15, 32). Pour la terminaison, cp. שָׁרוּחַ de Josué 19, 42 avec שָׁרוּחַ de Juges 1, 35. La variante שָׁרוּחַ dans I Chron. 4, 31 pourrait, elle aussi, procéder

de la forme originale *Šrhn*, par mélatèse d'une part et par passage de *h* > *ʿ* de l'autre (cp. hébr. *ʾšr* = judéo-aram. *šr*) et impliquer une étymologie populaire, la terminaison *ayim* serait enfin un exemple de ce changement d'une terminaison primitive *ʾ* en *ayim* constaté également dans d'autres noms de lieux cp. W. Bönke, *Die alten Ortsnamen Palästinas*, 1930, p. 50.

Quant à la forme primitive *Šrhn* ou *Šharonhén*, sa terminaison tendrait à en faire, peut-être, un nom d'origine non sémitique et préhellénique (cp. F. Stracker, *Festschrift Jacob Wackernagel*, p. 151 et suiv. et W. Bönke, *op. cit.*, p. 110-120). Le sous de « la Table » donné par Virolleaud à *Šrhn* ne serait donc pas indubitable ou ne représenterait peut-être qu'une étymologie secondaire pour le nom commun *šrhn* « table », cp. RS, II AB, col. I, l. 38-39 : *hrš šrhn* Et, et Syria, XIII, 1932, p. 114; 120; *ibid.*, col. III, l. 15 : *h šrhn* et Syria, XIII, p. 120; *ibid.*, col. IV, l. 36 : *h šrhn*.

En conclusion, d'après notre hypothèse, *Šrhn*-*Šharonhén* constituerait une nouvelle preuve à l'appui de la thèse séduisante de M. Dussaud d'un habitat primitif des Phéniciens au Négéb.

Neuchâtel

L. V. HENRIOT

Dieux sémitiques au Cynthe délien.

Dans la curieuse collection de dieux exotiques installés aux flancs du Cynthe délien par les aventures du commerce maritime à travers la Méditerranée orientale, M. H. Seyrig a récemment appelé les regards sur Haucōnas (Syria, XVI, 1933, p. 417-418). Les récentes fouilles de Gé-

rasa, en nous faisant connaître le dieu sémitique Pakidā, comme consort d'Héra, appellent, d'autre part, l'attention sur le texte énigmatique publié par M. A. Plassart, *Épigr. arch. Délos, XI, Les sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe*, p. 266 : c'est une courte dédicace (1) de Μαρτυρ Φιλώτου, pour lui, sa femme et ses enfants : ΠΑ, ΚΕΙΔΟΚΩΣΩ καὶ υἱοῖς.

M. Isidore Lévý avait déjà signalé à M. A. Plassart, que, parmi les lettres transcrites en majuscules dans la publication officielle : « les six premières évoquent la racine sémitique pour *surveillant* ». Et pour ΚΩΣΩ, M. A. Plassart avait rattaché lui-même le nom de la divinité principale d'Edom, Qōs (2).

Il n'est guère douteux qu'il faille rapprocher de ΠΑ.ΚΕΙΔΟ, dont la lecture est certaine, ainsi que j'en puis juger, grâce à un estampage dû à M. P. Coupry, le nom du dieu sémitique de Gêrasa, Pakidā, révélé, il y a peu, par les fouilles palestiniennes. M. C. C. Mc Cowa, à qui j'ai signalé ce rapprochement, dont s'occuper spécialement, comme il l'a annoncé (3), du dieu.

Pakidā, le « surveillant », possédait, à Gêrasa son propre temple, et un prêtre ; deux inscriptions locales se rapportent à lui (L. L., p. 138) : une, la principale, sur une architrave, de l'année 73-74 ap. J.-C. : dédicace d'Aur, fils de Hagol, « principal

(1) L. L., A 3167

(2) L. L., p. 266, n° 1.

(3) *The goddesses of Gêrasa, Annual of the American School of Oriental Research*, XIII, 1931-1932-1933, p. 129 sqq. ; et pour Pakidā, p. 155 sqq. : Héra consort of Pakidā. On a retrouvé à Gêrasa trace d'une déesse appelée « laconienne » ; *ibid.*, p. 140. Orchim ou Rêlène ? *Py ravien* ?

M. Monigman pense que ce doit être un édifice élevé dans le Ghab⁽¹⁾; mais cette solution ne nous paraît pas acceptable. Un grand temple ne pouvait s'élever sur ce terrain marécageux. On peut se demander s'il ne faut pas penser à la Bika' et au temple de Ba'albeck. Cette expédition tourne mal d'ailleurs.

R. D.

Céramique mycénienne et céramique « philistine ». — Le rapport entre ces deux céramiques est apparu dès le premier moment, mais des doutes ont été émis sur l'opportunité de l'appellation « céramique philistine » par suite des dates divergentes qu'on attribuait à cette céramique⁽²⁾. M. W. A. Heurtley, dans le *Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, V (1936), p. 90-110, apporte sur la question de remarquables précisions.

Il fixe d'abord les caractères de la céramique mycénienne du XIII^e au II^e Hellénique Récent III) et du XI^e siècle (H. R. IV) tant sur le continent grec que dans les îles. Le H. R. III a connu une faveur particulière dans le Levant au XIII^e siècle, en relation plus étroite avec Chypre et Rhodes qu'avec le continent grec.

Une rupture marque la céramique levantine du XI^e siècle qu'on ne peut manquer de mettre en relation avec la venue des « Peuples de la Mer » et l'arrêt de leur invasion en 1196 par Ramsès III. Toutefois la soi-disant céramique « philistine » offre un style éclectique, fondé sur la céramique du H. R. III de la côte syrienne. Il est très peu probable que cette céramique soit importée de la région,

encore mal déterminée, d'où provenaient les Philistins. À la différence du style chypriote on n'est pas une combinaison d'éléments mycéniens et d'éléments indigènes, mais plutôt un style où des éléments indigènes sont combinés avec des éléments mycéniens périmés. C'est que l'importation mycénienne cesse quand survient la catastrophe de 1190; la céramique « philistine » succède alors à celle de H. R. III.

Si donc la nouvelle céramique succède presque immédiatement à l'installation des Philistins en Syrie, elle n'a pas été apportée par eux⁽³⁾. Ainsi le qualificatif de « philistine » convient mal à cette céramique, mais on ne voit pas quel autre terme lui appliquer, car c'est tout autre chose que l'Hellénique Récent IV qui est le mycénien du XI^e siècle.

Les constatations de M. Heurtley ont encore ceci d'intéressant qu'elles confirment les conclusions historiques auxquelles on avait abouti par ailleurs, à savoir que la vague des « Peuples de la Mer », qui déferle sur toute la côte syrienne au début du XI^e siècle, était composée en majeure partie de populations bien armées, mais d'une civilisation d'un degré très inférieur à celui des populations syriennes. Elles apportèrent peut-être l'usage des armes en fer, mais elles n'eurent que peu d'action sur le reste de l'activité du pays, elles adoptèrent les cultes phéniciens locaux (Dagon, Astarté, etc.) et bientôt la langue, semble-t-il.

R. D.

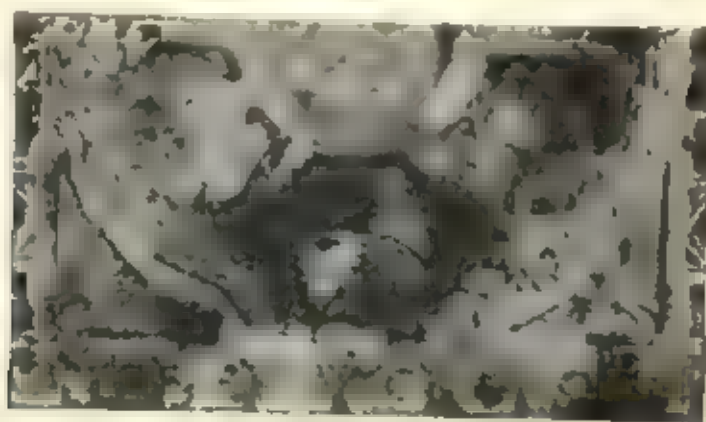
⁽¹⁾ ALMOND, *Bull. Am. Schools of Orient. Research*, 1936, p. 29, attribue au XI^e et demi à la céramique « philistine », vers 1180-1000 av. J.-C. Il accepte les vues de M. Heurtley sur l'origine de cette céramique.

⁽²⁾ *Loc. cit.*, col. 1535.

⁽³⁾ Sur ces points, voir SALLES, *Syria*, V, p. 109 et suiv.

Musique des sphères. — Dans un article récent (*Römische Mitteilungen*, 50, 1935, p. 348 s.), M. Ludwig Curtius a commenté à nouveau les reliefs sculptés au plafond du thalamos Nord du temple de Bêl à Palmyre, que j'ai publiés naguère dans *Syria* (xix, 1933, p. 254). Mon article n'avait pour objet que la discussion de certains points d'histoire religieuse, et comme aucun des éléments de ce plafond ne me paraissait douteux, j'ai cru pouvoir me borner à donner la mou-

Les dieux arabes Manaf et Théandrios au Maroc. — M. Louis Robert (*Revue des études grecques*, 1936, p. 1 et suiv.), retrouve fort ingénieusement ces dieux mentionnés dans une inscription grecque de Volubilis et il reprend d'autres textes provenant du sanctuaire où les Arabes établis à Volubilis adoraient leurs dieux nationaux. « De quelle condition, se demande le savant épigraphiste, étaient ces Arabes qui faisaient une dédicace à leurs dieux nationaux à Volubilis ? Marchands,



ment, en attendant la publication définitive, un simple croquis schématisé. Une ambiguïté de ce croquis, à laquelle je ne songeais pas, a conduit M. Curtius à voir des sirènes dans les aigles qui meublent les écoinçons du relief. La photographie ci-jointe montre que cette interprétation est impossible, et je ne puis qu'exprimer mon regret de l'avoir laissée naître involontairement.

Je profite de cette occasion pour rappeler que la Direction des Antiquités possède, à Beyrouth, des archives photographiques étendues, qui lui permettent dans la plupart des cas de répondre aux demandes des archéologues désireux d'étudier le détail des monuments. H. SEVATE.

comme sans doute les Syriens qui firent à Cordoue une dédicace à leurs dieux et notamment à Elagabal d'Émèse et à la déesse Allat (?) ? Je croirais plutôt que ce furent des soldats comme les adorateurs de Théandrios et de Manaf en Pannonie, qui servaient comme cavaliers ; le long du limes de N. mède, il y eut des Héméséniens, des Osrôéniens, des Commagénens et des Palmyréniens. »

Il faut noter que des inscriptions grecques au Maroc constituaient une anomalie. On n'en connaît que six et toutes proviennent de Syriens. N'est-ce point là une

¹ Voir F. Cumont, dans *Syria*, 1924, p. 343 et suiv. ; 1927, p. 324.

preuve nouvelle et vraiment logique que la langue écrite en Syrie, aux premiers siècles de notre ère était le grec, ce qui suffit à écarter l'hypothèse que les Évangiles dérivent d'un écrit araméen.

R D

La basilique de la Nativité à Bethléem

— Dans le *Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, V (1936), p. 75-81, M. E. T. Richmond, directeur du Service des Antiquités, publie les résultats d'une enquête qu'il avait confiée à M. William Harvey et qui a abouti à la découverte d'importantes vestiges d'une église plus ancienne. Le P. Vincent a, de son côté, informé l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1935, p. 350-361) des résultats obtenus. Un système octogonal, probablement couvert par une charpente conique, recouvrait la crypte. En avant, et utilisant l'octogone comme chevet, on a dressé un vaste sanctuaire basilical à cinq nefs précédé d'un atrium à galeries couvertes.

Un peu plus tard, probablement au V^e siècle, le dallage constantinien fut remplacé par une mosaïque dont il a été retrouvé des éléments. Un remaniement intervint sous Justinien qui détruisit l'octogone pour le remplacer par un chevet triconque.

Mme Judith Marquet-Krause. — Un sort cruel s'est acharné cette année sur nos équipes archéologiques en Orient. Après la disparition de MM. François et Bianquis (voir l'hommage que M. A. Parrot, leur chef de mission, leur a rendu dans *Syria*, 1936, p. 204-205), après la mort déplorable due également à un accident d'auto, de M. Prost, conservateur du musée d'Antioche, collaborateur dé-

voué de M. H. Seyrig, nous avons à annoncer la mort prématurée d'une jeune archéologue dont le mérite s'était déjà affirmé avec éclat et dont le nom restera attaché à une des plus notables découvertes en Palestine. Nous avons nommé Mme Judith Marquet-Krause qui a dirigé trois campagnes de fouilles sur le site de 'Ay.

Née en 1907 à Sedjéra (Palestine), elle fit ses études secondaires au lycée hébraïque de Tel Aviv. A dix-sept ans, elle vint à Paris et fréquente l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger. Elle étudie à la Sorbonne où elle passe sa licence ès lettres, suit les cours de l'École des hautes études, où elle travaille particulièrement le syriaque et ceux de l'École du Louvre. C'est là qu'elle s'initie à l'archéologie palestinienne. Après un stage auprès du professeur J. Garstang, aux fouilles de Jéricho, elle fut en état de répondre à l'appel du regretté baron Edmond de Rothschild, qui désirait entreprendre les fouilles de 'Ay, entre Jéricho et Bethel.

D'une vive intelligence, d'une rare énergie, solidement armée tant par sa connaissance des langues orientales et européennes que par sa large culture archéologique, dessinant même avec adresse, Mme Marquet-Krause vit récompenser ses efforts dès les premiers coups de pioche. En effet, sous une mince couche de terre, elle mit au jour d'importants vestiges du troisième millénaire avant notre ère : imposant système fortifié, palais ruastique mais solidement établi et ingénieusement distribué, petit sanctuaire assez bien conservé, enfin nécropole contemporaine fort riche. L'abandon de la ville, depuis le début du deuxième millénaire jusqu'à

l'âge du fer, soulevait un curieux problème d'authènticité.

La chronologie du site fut confirmée dans la seconde campagne (1), malheureusement écourtée par les prodromes des troubles palestiniens. Bien que la situation fût particulièrement tendue dans cette région, peu éloignée de Naplouse, Mme Marquet a hésité pas à entreprendre une troisième campagne, qui paraît l'avoir éprouvée. Elle était occupée à grouper les

résultats de ses nouvelles découvertes quand elle dut interrompre son travail. Dès lors, elle dépérit rapidement et, en dépit des soins qui l'entouraient, elle s'éteignit, en juillet 1936, à Briançon.

L'œuvre si tristement interrompue est trop importante pour être abandonnée. En attendant, grâce au concours du distingué arabisant qu'est M. Yves Marquet, les résultats de la troisième campagne seront mis au point et publiés. Mme Marquet avait entrepris un classement minutieux de l'abondante céramique du site, fondé sur la superposition de trois sanctuaires édifiés au cours du troisième millénaire. Les bonnes volontés ne manqueront pas pour honorer sa mémoire en mettant en valeur son labeur.

R. D.

(1) Voir son rapport dans *Syria*, 1935, p. 325 et suiv. qui a particulièrement retenu l'attention de M. Ed. Dhorme, *Revue des études sémitiques*, 1935, p. xiii-xv, avec cette appréciation « rapport, modèle de clarté et d'esprit scientifique ». Voir aussi PERNA TUOMAS, *Archiv für Orientforschung*, XI (1936), p. 94-95.

Ad Syria, 1935, p. 171

Dans une note annexée au sixième rapport préliminaire des fouilles de Ras Shamra, nous avons rendu compte de notre visite au Qal'at-er-Rousa, tell situé à l'embouchure du « nahr » du même nom, à 6 km. 500 à vol d'oiseau au Nord de Haleb. À la suite de cette note M. Emile Fournier nous fait savoir que le commencement de ses recherches au qal'at est antérieur à notre première visite et qu'il est ainsi, en droit de revendiquer le titre de priorité en ce qui concerne l'étude de « tell ». Il nous est d'autant plus agréable de rendre satisfaction au savant assyriologue, que dans la note en question, nous nous sommes naïvement prétendu être l'inventeur du qal'at, situé au voisinage de la route la plus fréquentée de la Syrie du Nord.

C. F. A. SEU

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

TRAVAUX DE RESTAURATION A BAALBEK

EN 1933 ET 1934

PAR

PIERRE COUPEL

Avant le mois d'avril 1933, date à laquelle la direction du chantier de Baalbek m'a été confiée, plusieurs ponts de l'acropole avaient été l'objet de travaux de consolidation et de consolidation dirigés par M. A. J. S. La consolidation des six colonnes du temple de Jupiter et celle du temple romain venaient d'être terminées, et l'enlèvement des ruines de l'annexe basiliquale était réalisé en partie. Sous ces ruines était apparue la base d'un monument très important (pl. LVI, M., pl. LVII), dont le dégagement est terminé aujourd'hui. La découverte de nombreux fragments de sa superstructure, réemployés dans les fondations de la basilique, nous permet à présent d'en proposer une restitution. D'autres fragments, trouvés avec les premiers, semblent appartenir à la superstructure du monument regardé jusqu'ici comme l'autel des sacrifices, dont nous aurons à reprendre l'étude. Le plan schématique ci-contre (pl. LVI) permettra de résumer les principaux points sur lesquels ont porté nos efforts, dont on va lire un compte rendu succinct.

I - Thalamos et péristyle du temple de Bacchus

On se souvient * que la *cella* du temple de Bacchus contenait à son extrémité Ouest un *thalamos* surélevé (pl. LVI, I), accessible par un escalier monumental de deux voées de marches. La première, de neuf marches, va d'un mur à l'autre de la *cella*, la seconde, de sept marches, s'encastre dans la baie d'un édicule qui occupait le milieu de l'estrade et contenait l'idole. À droite et à gauche de l'édicule en question l'ordre qui décorait les murs de la *cella*

* A. J. S. Syria, 43, 1933, p. 395.

* Voir la publication allemande *Baalbek*, I, pl. 4; II, etc.

se retournant perpendiculairement à ceux-ci. Deux colonnes flanquaient l'édicule, et l'entablement, après s'être reposé sur elles, reprenait sa première direction pour rejoindre le mur d'atonl de la *cella*. Au reste, les colonnes qui flanquent l'édicule sont en réalité des piliers de forme compliquée, parés sur leur face antérieure d'une demi-colonne, sur leur face postérieure, d'un pilastre de même module que celle-ci, sur leur face extérieure, d'un pilastre de soutien. L'une petite archivolte qui les relie au mur latéral de la *cella*; sur

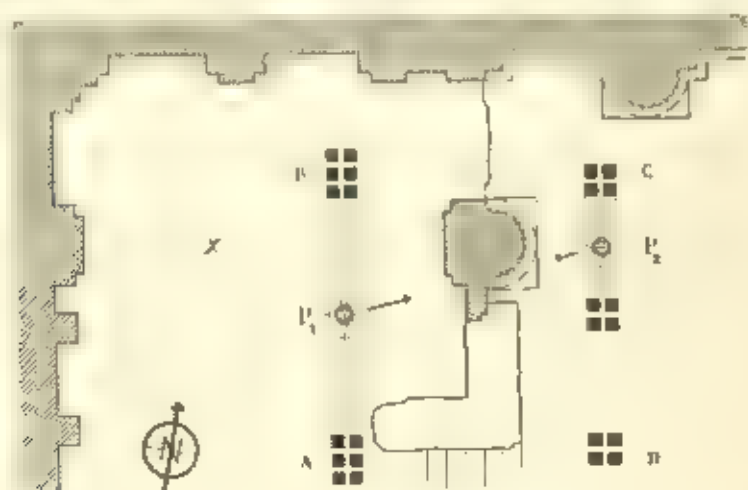
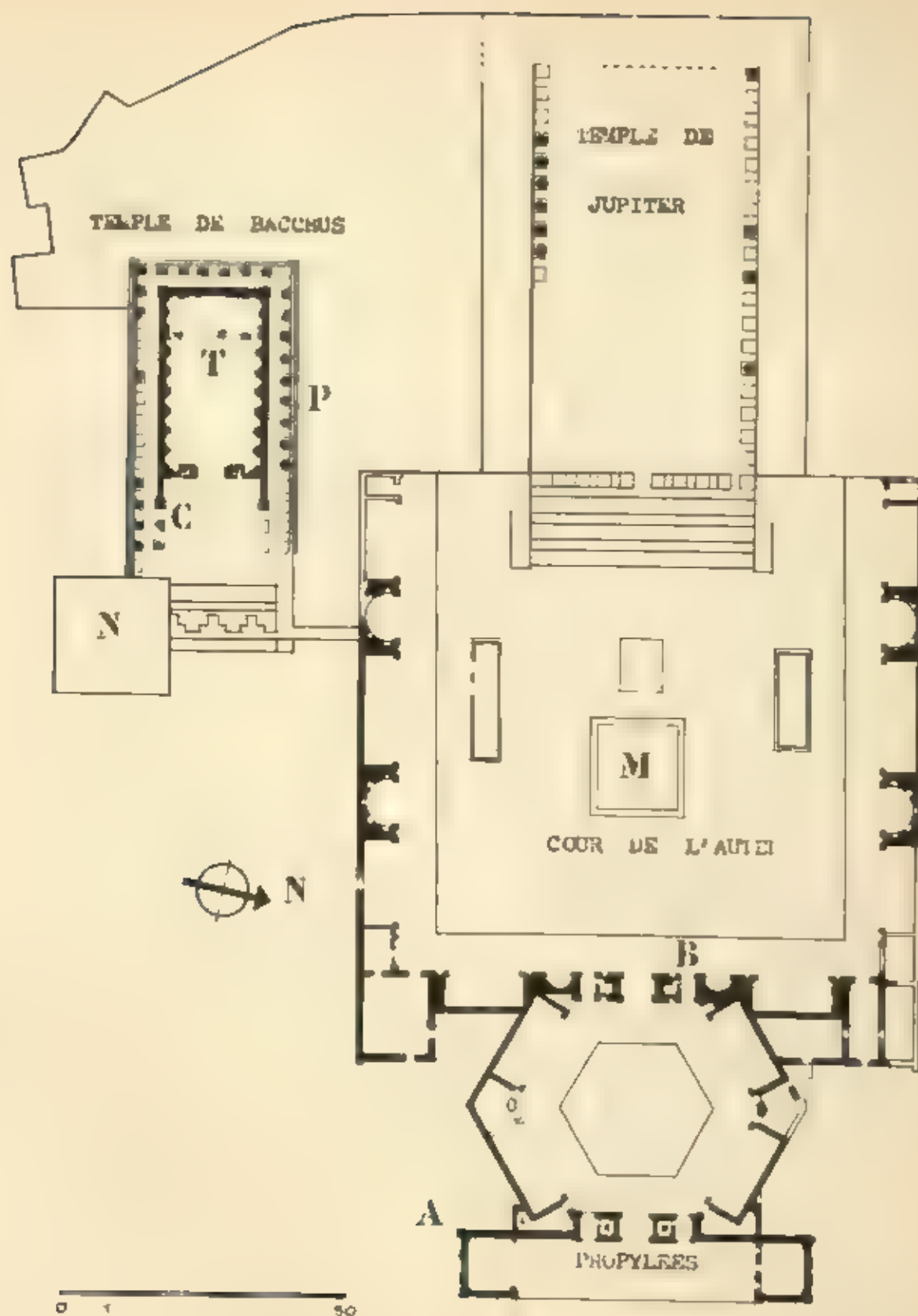


FIG. 1. — Échafaudages pour la restitution du pilier Nord.

leur face intérieure, de la tête d'emboîtement d'une colonnette appartenant à une des niches de l'édicule central (fig. 1).

Tout cet ensemble s'est écroulé et il n'existe aucune perspective de restaurer l'édicule central autrement que sur le papier, et d'insérer ses grandes lignes. Au contraire, on pouvait envisager la restitution matérielle de l'ordre à droite et à gauche. Au Sud il restait en place la base et le premier bloc du pilier, tandis que des éléments des parties hautes, susceptibles d'être réparés et redressés, gisaient par terre. Au Nord, la plus grande partie du pilier et de son entablement étaient restés à leur point de chute, sur le sol de la *cella* (pl. LVIII, 1). L'absence du premier bloc de ce pilier et celle d'une partie de la petite archivolte latérale ne devaient pas nous arrêter dans notre restauration.

Après évacuation de la masse de débris qui encombrant l'intérieur de la



Plan schématique des sanctuaires de Baalbek

celui, nous commençâmes par classer les fragments architecturaux et les réparer au moyen d'agrafes, de goujons et de reprises diverses.

Il fallut ensuite restituer le premier bloc du pilier Nord, disparu comme nous l'avons dit. Haut de 2 m. 75, il avait dû être taillé dans un seul bloc. Mais la mise en carrière d'un tel bloc paraissant onéreuse, nous décidâmes de confectionner cet élément en trois pièces distinctes, appareillées comme le montre la figure 2, de

manière à éviter un joint horizontal dans la demi-colonne. Les pierres furent amenées équarries vers leur lit de pose (pl. LVIII, 2 : 3) et finies sur place. Notre figure (pl. LIX, 1) montre le système de goujonage employé. Puis les divers blocs du pilier furent levés et successivement mis en place. Nos figures 1 et 3 offrent un schéma de nos

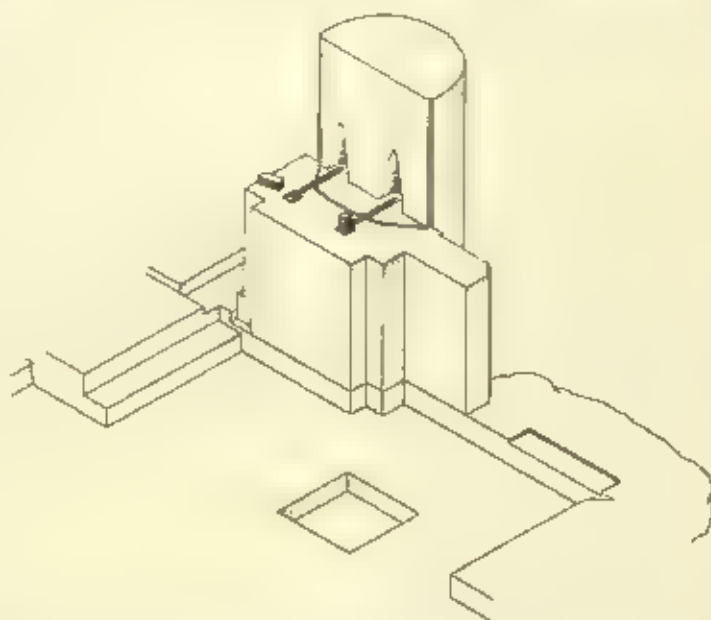


FIG. 2. Appareillage du bloc inférieur du pilier Nord.

échafaudages, et l'on voit sur la planche LX, 4, les palans à l'œuvre pour le levage d'un bloc. Les éléments du pilier furent liés l'un à l'autre par deux goujons d'acier, de forme carrée, qui étaient fixés au lit inférieur du bloc à poser, et venaient s'encastrer dans les mortaises prévues au lit d'attente du bloc inférieur. Un joint de 3 à 5 mm., obtenu avec de petites cales d'acier, était bouché au plâtre, puis injecté de ciment liquide sous pression. Notre procédé consistait dans la confection d'un long et mince entonnoir de plâtre, dont la partie inférieure se ouïssait au niveau du joint à remplir. Au moment où l'on voyait le ciment remonter vers l'orifice de l'entonnoir, le joint était bouché. On voit sur notre figure (pl. LX, 4) le genre des reprises effectuées aux blocs du pilier pour augmenter leur surface de pose et assurer leur stabilité.

Lors de la chute de l'ordre l'architrave s'était brisée près de son point d'appui sur le mur de la *cella*. Pour la rajuster, nous pratiquâmes dans la partie restée en place dans le mur un logement le 1 m. 20, équarri en queue d'aronde de 64 cm. sur 50 cm., formant une véritable mortaise (pl. LX, 2)

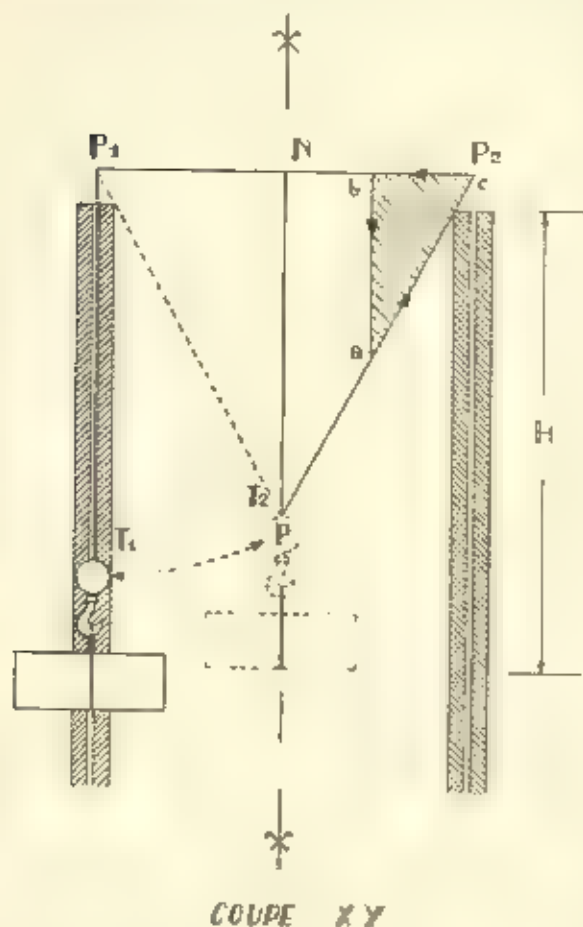


Fig. 3. Façade pour le montage du piler Nord.

cette assise fut ainsi traversée sur toute sa largeur. Un évidement semblable, pratiqué au lit d'attente du bloc à remonter (pl. LX, 3), permit d'y couler une âme de béton armé formant tenon, pour être adaptée à la mortaise susdite (fig. 4). L'armature de la poutre de béton armé fut calculée de façon à parer aux mouvements de flexion que pouvaient provoquer, non seulement le poids de l'architrave, mais encore celui de la pesante corniche qui allait y être posée.

Les trente-cinq tonnes de celle-ci furent montées avec grandes précautions (pl. LX, 4), grâce à des palans accouplés entre eux, en une manœuvre de sept heures consécutives, après lesquelles cet imposant morceau reprit exactement sa place primitive (pl. LX, 4; pl. LXI)

Le piler Sud dont la base et le premier bloc étaient encore en place, fut remonté de même jusqu'à son chapiteau, malgré l'état de mutilation de ses parties supérieures.

D'autres travaux moins importants que les précédents, mais qui augmentent la solidité du temple ont porté sur la remise en place des corniches du mur Nord de la *cella* (pl. LVI, P).



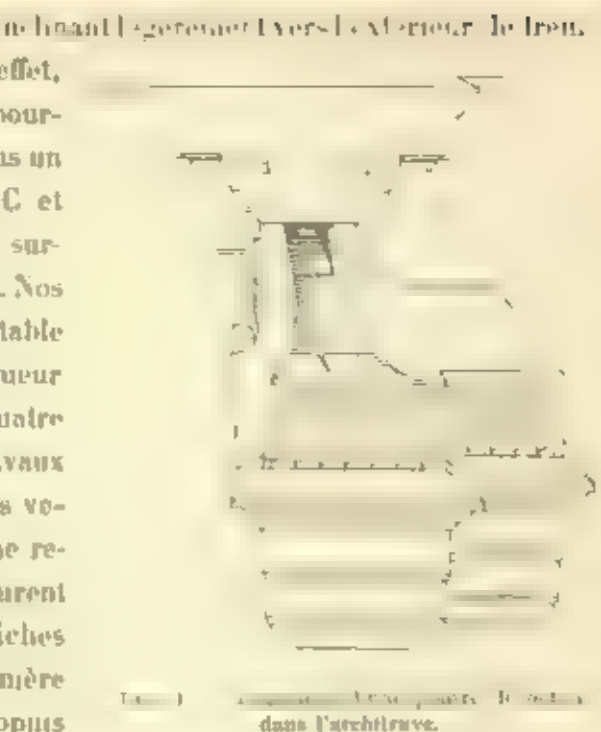
Dégagement de la grande tour et restauration de l'escalier

TEMPLE DE JUPITER A BAALBEK

Sur ce point le séisme, en s'inclinant légèrement vers l'extérieur (le tremblement de terre de 1848 avait, en effet, provoqué des désordres sur tout le pourtour du temple) avait entraîné dans un mouvement latéral les plafonds C et les corniches a qui en faisaient les surfaces d'appui (pl. LIX, 3, et fig. 5). Nos figures montrent la position instable des corniches qui, sur une longueur de 15 mètres, correspondent à quatre des caissons déplacés. Ces travaux qui, par rapport à ceux que nous venions de terminer, n'offraient que relativement peu de difficulté, eurent pour effet de rendre aux corniches intérieures a leur position première pour fournir aux plafonds des appuis normaux et suffisants. En raison du poids assez élevé (6-17 tonnes) des plafonds ceux-ci furent soulevés



FIG. 5. — État de la couverture du péristyle.



à l'aide de vérins prenant appui sur des échafaudages, et suivant des procédés analogues à ceux que nous avons employés pour soulever les plafonds du pronaos. Ces opérations permirent successivement aux corniches libérées de retrouver leur position primitive suivant la direction indiquée par la flèche à la figure 5.

L'un des blocs de la corniche extérieure b fut également redressé (fig. 5) avec des palans, de sorte que ces éléments du péristyle sont aujourd'hui redressés entre eux et contribuent à assurer la stabilité de cette partie la mieux conservée du temple.

2 Aile Sud du pronaos du temple de Bacchus

Ces travaux (fig. 9 et pl. LVI, c), au cours desquels nous eûmes à déplacer plusieurs éléments très pesants du plafond du peristyle et de l'entablement, et à remettre en équilibre des colonnes de 90 à 100 tonnes, furent les plus consi-

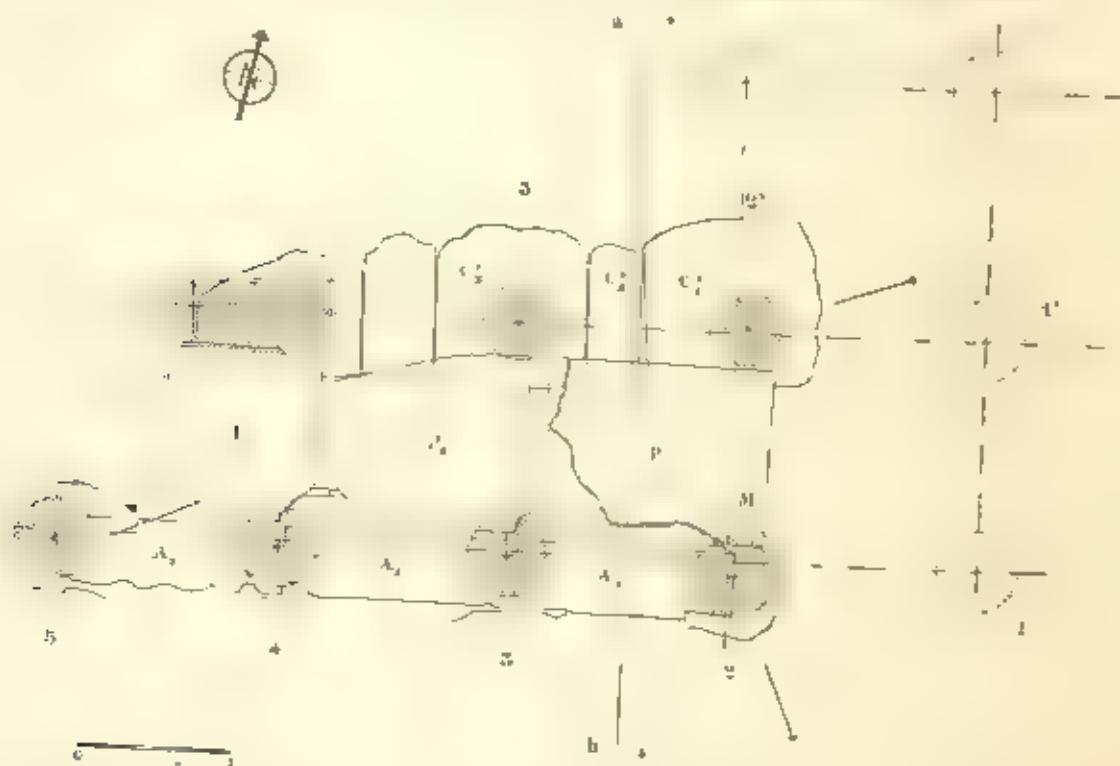


Fig. 9. Plan de l'angle Sud-Est du temple.

tables de cette campagne. On se souvient que la couverture du peristyle est conservée en partie près de l'angle Sud-Est du temple (fig. 6) : trois dalles du plafond (P₁, P₂, P₃) y reposent encore, d'une part sur l'entablement (C₁, C₂, C₃), etc. de l'ordre intérieur cannelé du pronaos, d'autre part sur l'architrave (A₁, A₂, A₃, etc.) de l'ordre extérieur. La construction mulaire arabe mal appareillée posant lourdement sur les deux ordres, dont elle compromet la

(1) *Baalbek*, 2, p. 19 et pl. 21 a.



1 Pristis Nord du téaamos avant les travaux



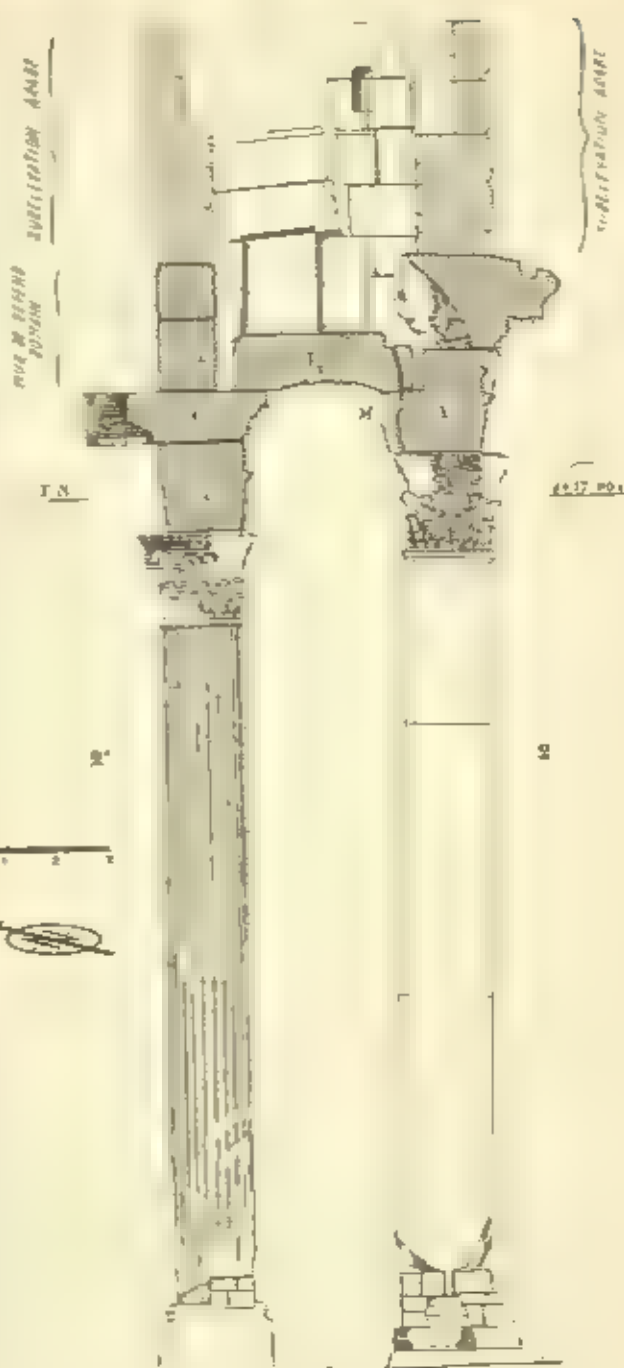
2 Montée d'un bloc pour la restoration de pristis



3 Pose du tambour inférieur du pilier

TEMPLE DE BACCHUS A BAALBEK

stabilité (fig. 7). Par ailleurs les tremblements de terre qui sévirent maintes fois dans le pays avaient écarté de leur aplomb normal les colonnes 2 et 3' (voir pl. LXIII et fig. 7) : le sommet de la colonne 2 s'était déplacé de 38 cm. vers le Sud, et celui de la colonne 2' avait fui de 25 cm. dans la direction opposée. Aussi la surface d'appui du plafond P_1 sur l'architrave A_1 n'atteignait-elle même plus $1/10$ de ce que l'architecte avait prévu. De là — comme le montre la figure 7 — une cassure du plafond et de l'architrave. Le plafond P_1 n'était retenu dans sa chute que par son adhérence à l'architrave A_1 . Quant à l'architrave A_1 (voir fig. 7, qui avait pris la même direction que la colonne 2', elle ne reposait qu'à peine sur le chapiteau de la colonne 3', et laissait bâiller entre elle-même et l'architrave voisine une lacune de 40 cm. (pl. LXIII). Un bloc de corniche (C_1) de l'ordre intérieur n'était maintenu dans le vide que par le poids du mur arabe qui le chargeait en queue, l'architrave qui le soutenait ayant disparu.



COUPE TRANSVERSALE (ab)

FIG. 7. — Péristyle du temple de Bacchus.

Il fallait donc rassembler ces divers éléments au même temps qu'il s'opérait la substitution des surfaces d'appui convertables. Nous procédâmes aux opérations suivantes : A. Démontage de la construction arabe. B. Levage des plafonds. C. Redressement de l'ordre extérieur. D. Déplacement de l'entablature de l'ordre intérieur. E. Recassement de la colonne intérieure 2.

A. — *Démontage de la construction arabe.* — Son manque d'intérêt et le danger qu'elle constituait nous ont fait décider à la supprimer. A l'intérieur du péristyle, ces échafaudages d'éverci et de léses architraves et les plafonds (pl. I, A 2, D 3) les schéafatages indépendants des premiers, et passant dans les vides qui se trouvent entre les dors des plafonds, permettant d'exécuter les blocs arabes, dont les plus intéressants furent entreposés, au moyen d'une passerelle métallique, sur la tour arabe avoisinante. Une voie de 60 cm. facilita cette opération.

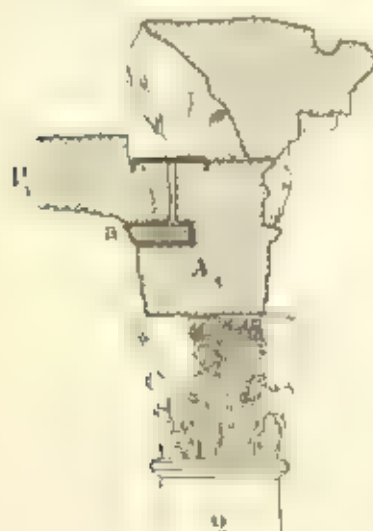


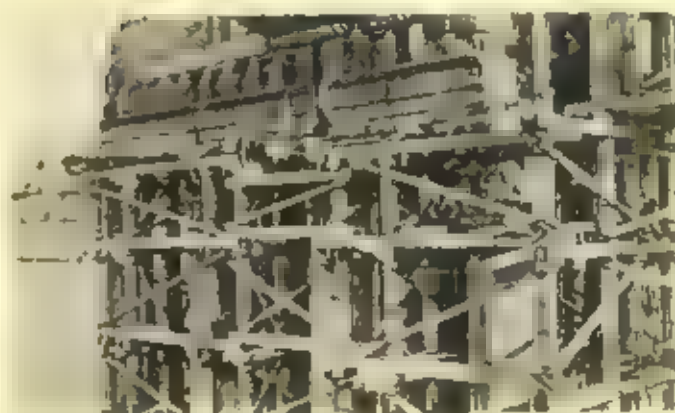
FIG. 8. — Réparation de la couverture du péristyle.

B. — *Levage des plafonds.* — Les trois plafonds P₁, P₂, P₃, qui pèsent respectivement 17 42 et 30 tonnes furent simultanément soulevés à l'aide de verins à chariots, et laissés sur des chaises de madriers à 20 cm. au-dessus de leur position définitive. Ainsi les colonnes et leurs architraves se trouvaient libérées du poids des plafonds, et cette position d'attente permettant d'effectuer les redressements.

C. — *Redressement des colonnes et architraves extérieures.* — Ayant déterminé le plan d'inclinaison de chaque colonne de l'ordre extérieur sous l'angle au sommet de laquelle un palan de 10 tonnes, dont l'effort devait la ramener vers sa position initiale. Chaque léses palan fut fixé aux extrémités des architraves de l'ordre intérieur, et l'on exécuta des tractions directement opposées aux poussées qui avaient été la cause du déséquilibre. En agissant graduellement sur chaque palan, nous pûmes rétablir la position des colonnes, et par suite celle des architraves qui furent même raménées à l'endroit au delà de leur



1. Couloirage de l'écoupl. LVIII, 1



2. Echafaudage du péristyle



3. Équilibre dangereux des plafonds du péristyle

TEMPLE DE BACCHUS.

alignement ancien. Le déplacement le plus considérable fut de 28 cm. pour l'architrave A_1 . Comme nous le verrons plus tard, cette architrave ne présentait plus pour le pilon P_2 qu'une surface d'appui insuffisante. Il y fut remédié par la pose d'une plaquette épaisse de 28 cm. et longue de 1 m. 20. Cette plaquette (fig. 8) a formé la suite d'un bandeau muraux qu'oncle et non terminé, il nous fut aisé d'en continuer l'aspect.

D. — *Déplacement de l'architrave entre 2' et 3*. — Les assises du mur de refend m, m_1 (fig. 7 et pl. LXII) étaient trop faibles pour permettre l'opération. Elles furent donc déplacées, et entreposées provisoirement sur le mur de la cella.

Il importait de déplacer vers l'Ouest l'architrave A_1 pour lui redonner sur le chapiteau d'un appui convervable, même que l'après lequel nous pourrions remettre à l'aplomb la colonne 2'. Après avoir mis les blocs de corniche C_1 et C_2 à la place qui nous parut la plus convenable par rapport à cette l'architrave, nous déplacâmes vers l'Ouest tout l'ensemble formé par C_1 , C_2 et A_1 ensemble dont le poids atteignait 29 tonnes. La surface d'appui de l'architrave sur le lit d'attente du chapiteau, qui n'était avant l'opération que de 426 cm², fut ramportée à 4 500 cm². Nous avions donc presque quadruplé la surface d'appui primitive.

E. — *Redressement de la colonne 2'*. — Nous avons pris la précaution d'immobiliser solidement cette colonne qui pendant la manœuvre précédente et en raison du mauvais état du lit de pose du tambour inférieur, aurait pu se déverser davantage. Des cerclures faites de bois ronds, fûts de chêne, comprimant surtout sa partie haute, et des coins de bois dans la calotte supérieure. Un palan de 10 tonnes placé dans la direction du plan d'inclinaison avant et posé, chaînes fortes et horizontales, prit tout le poids. Nous soulevâmes légèrement l'architrave A_1 la colonne, libérée du poids de son entablement, put revenir d'elle-même à sa position d'équilibre jusqu'à rétablir l'adhérence entre son chapiteau et l'architrave soulevée. Cette manœuvre fut exécutée en trois fois avec beaucoup de précautions et, sans l'aide du palan, la colonne se redressa jusqu'à 3 cm. de la verticale. Malgré le mauvais état du tambour inférieur (pl. LXII, 1), aucun saillissement de la colonne ne se produisit pendant ces opérations, dont il eût rendu la poursuite dangereuse. La colonne s'était déplacée de 0 m. 225 au sommet.

Des reprises diverses furent exécutées en ciment armé, notamment entre le chapiteau de la colonne 2 et la corniche C_1 . Les agrafes et des tirants furent scellés en divers endroits de la construction. Les bases des colonnes 2 et 2' furent partiellement reprises, presque totalement refaites (pl. LXII 2) et



FIG. 10. — Le porche du temple de Bacchus restauré (montage de deux photographies).

après avoir remplacé et gainé une des assises du mur de refend m_1, m_2, m_3 , du chape grillagé fut coulé pour assurer l'équilibre de l'édifice.

3 — Remise en place des blocs de l'escalier du grand temple

La grande cour avait été déblayée avant la campagne de 1933, des vestiges de l'ancienne basilique byzantine. Seul l'escalier d'accès à ce monument



1. Armature de ciment armé
pour la réparation d'un tambour.



2. Mortaise dans le bloc
de l'architrave restante



3. Logement de la poutre de ciment
dans l'architrave



4. Montée de la corniche



Le pilier Nord du thésaurus resté dans le temple de Bacchus

BAALBEK

avait été lussé en place, constitué par les blocs de l'escalier du temple de Jupiter. Ils agissaient de remettre eux-mêmes à leur emplacement primitif. La distance qu'il fallait faire parcourir à chacun d'eux était de 30 mètres. Je me borne à signaler le procédé employé et rappele le planagra pour celui qui ne l'a pas vu. M. Quicherat. Après avoir posé les poutrelles métalliques de 22 cm. et plat sur le sol, les poutrelles ou plus petite dimensions 18 cm. furent placées sous les blocs et dans le même sens, de façon que les secondes vussent contribuer entre les premières. Des aides furent placés entre les anes de ces poutrelles pour aider, d'un côté, de l'autre, à déplacer rapidement les blocs à l'aide de deux crics de petite puissance (pl. LAM, 3).

Tous les blocs retrouvés dans l'escalier de la basilique provenaient de la seconde volée de l'escalier du temple. Ils étaient basés, leurs marches étaient en nombre inégal et leurs traces de goujonage ne permettaient de déterminer la place qu'ils avaient occupée l'un par rapport à l'autre. Nous nous contentâmes donc de les réserver arbitrairement dans la volée à laquelle ils avaient appartenu. L'aspect de la grande cour a beaucoup gagné, et le visiteur qui pénètre aujourd'hui par la porte des propylées peut imaginer, sans peine, en haut de l'escalier monumental où son regard est conduit, le temple dont les six hautes colonnes lui donnent encore l'échelle.

4. — Propylées.

L'angle Sud-Ouest des propylées (pl. LVI, A) n'était pas seulement comprimé dans son épaisseur par une surcharge d'ouvrages défensifs armés du moyen âge mais touché, du fait de l'écroulement de ses terres, à se débiter de plus en plus du reste de la construction. Un écoulement de la muraille avait produit dans le mur Sud une large fissure. Ne pouvant songer, vu l'importance de la construction, à effectuer le démontage et le remontage de tous les éléments du mur de verser, nous construisîmes un contre-mur qui, soutenu à la paroi extérieure sur toute la hauteur ou s'abaissant, pallia sensiblement au déplacement du centre de gravité. Cette ancloration permit de démonter et remonter les assises supérieures. Comme la plupart des pierres, dans celles-ci, le terrage que grâce au poids de l'assise murale au-dessus elles

rière, des précautions durent être prises avant d'effectuer aucun mouvement nous eûmes recours à un agalage latéral, formant (fig. 10) une série de sutures entre la partie saine et la partie malade de l'édifice, et ce moyen, appliqué provisoirement même aux assises supérieures qui allaient être démontées puis remontées, économisa des frais d'étalement onéreux.

Je ne m'attarderai pas sur les procédés employés pour la descente des blocs des assises. Ceux-ci (les plus lourds atteignaient 22 tonnes) furent soulevés par verins ou par crics, suivant les cas.



FIG. 10. — Agralage de la face Sud du passage.

5. — Porte d'entrée latérale Nord de la grande cour.

Cette porte (pl. LVI, B., que surmonte une petite chambre de garde, relie l'avant-cour hexagonale à la grande cour⁽¹⁾. Notre coupe (fig. 11) montre l'état avant les travaux.

Le plafond du passage est fait de trois blocs (L_1 , L_2 , L_3) de grandes dimensions, pesant en moyenne 30 tonnes. Deux de ces blocs, L_1 et L_2 , forment linteaux aux deux extrémités du passage, et portent la superstructure. Les façades. À l'étage, la chambre de garde est couverte de blocs P_1 qui, par opposition aux précédents, prennent appui sur les assises des façades. Le poids du plus gros atteint 16 tonnes.

Les éléments de la façade Ouest, et plus particulièrement le linteau L_1 , étaient en très mauvais état. De plus, le déversement de cette façade vers l'extérieur avait entraîné les plafonds P_1 et ne laissait à ceux-ci, sur l'autre façade, qu'un appui très insuffisant (fig. 11).

⁽¹⁾ Baalbek, I, pl. 84.



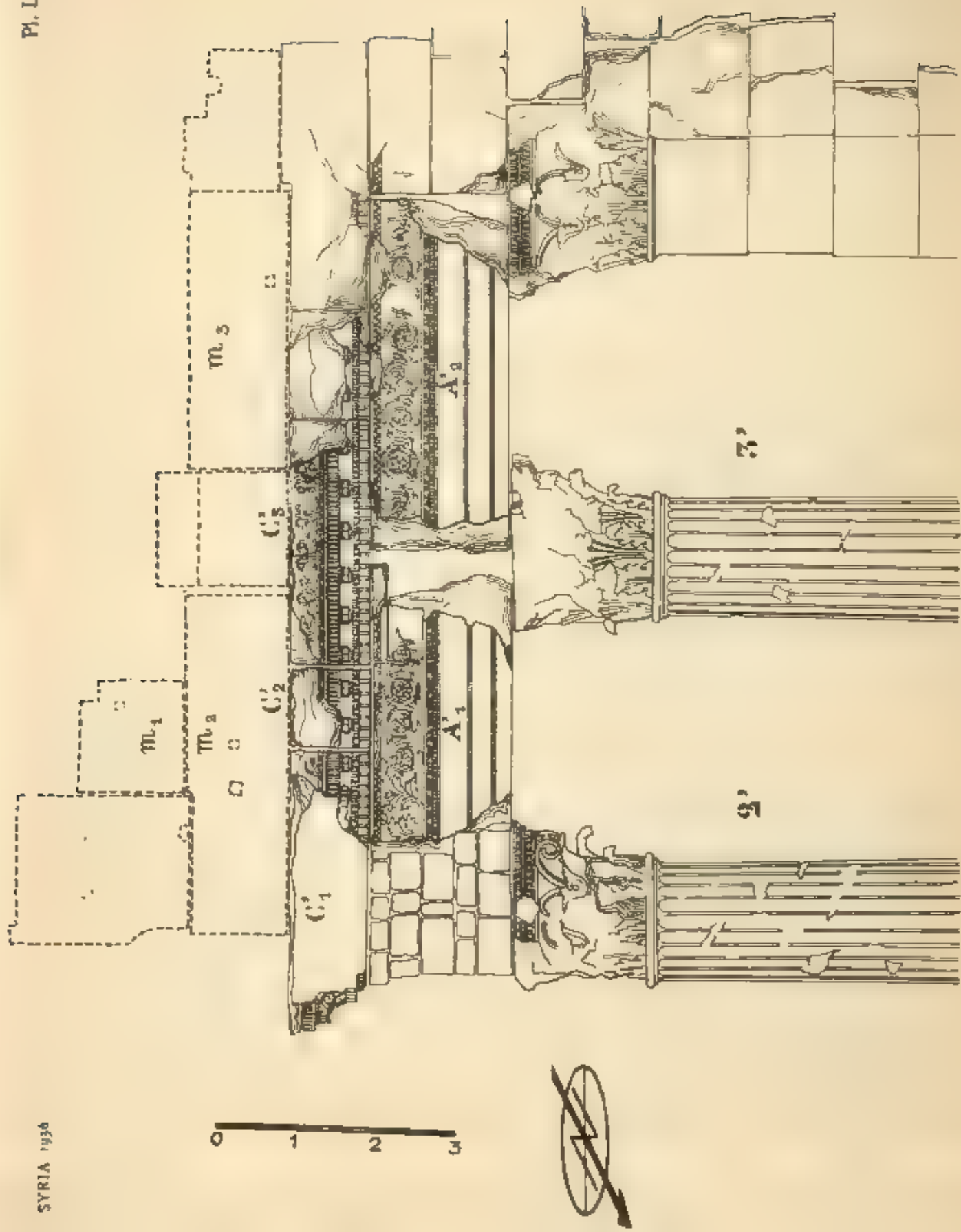
1. Préparation de la base 2



2. Les bases restaurées



3. Déplacement d'un bloc d'escalier du temple de Jupiter



Temple de Bacchus. Entablement du pronaos

Notre réparation consista d'abord à libérer le linteau I, en vue de sa reprise, des assises supérieures de la façade Ouest, puis à restituer son aplomb à cette façade pour rendre aux plafonds P leurs appais initiaux. Les parties hautes et basses de l'édifice furent donc étayées et les plafonds P furent sou-

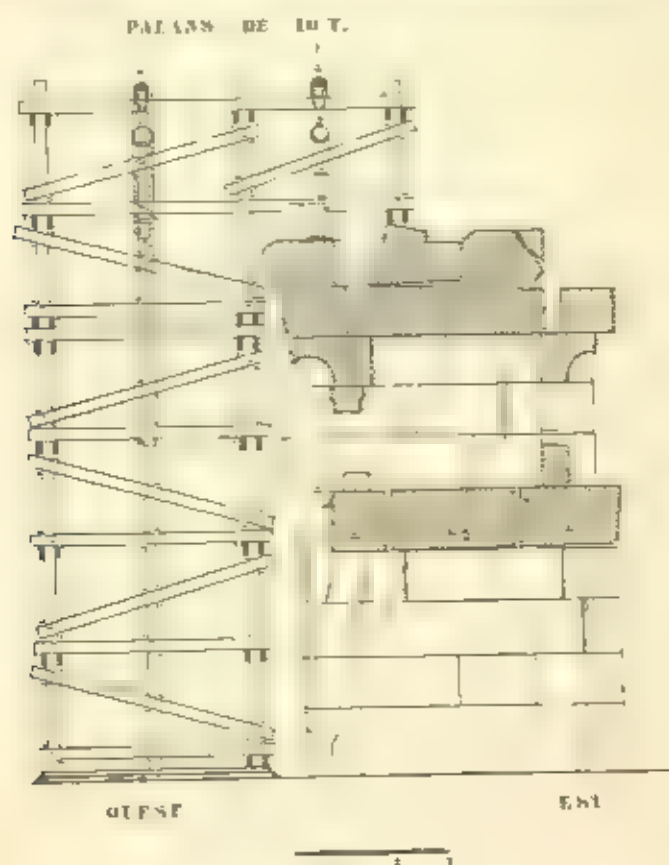


FIG. 11. — Réparation à la porte de la grande cour.

levés au moyen de vertes à chariots, puis ramenés à leur position primitive par un glissement de 20 cm. (fig. 12, I). Il devint possible alors de déposer les assises de la façade Ouest, libérée du poids des plafonds, et de mettre à jour le linteau I attendu du linteau qu'il importait de reprendre. Nous ménageâmes dans celui-ci un logement en queue d'arande (fig. 12, I a), où nous posâmes une poutre de béton armé, qui ne renforça pas seulement le linteau, mais supporte aisément le poids de la superstructure remise en place (fig. 12, II).

Les assises furent déposées et reposées à l'aide d'une sapinnette en bois et d'un système de palans (fig. 11). Remontées à leur aplomb normal, elles portèrent le couvres les poutres des plafonds (P) (fig. 12). III. Les poutres, très endommagées, furent soigneusement réparées avant tout travail à l'aide de goujons d'acier et d'une trousse de ciment laque. Les réparations assurent ainsi une homogénéité qui leur confère une résistance voisine de celle d'un matériau neuf.

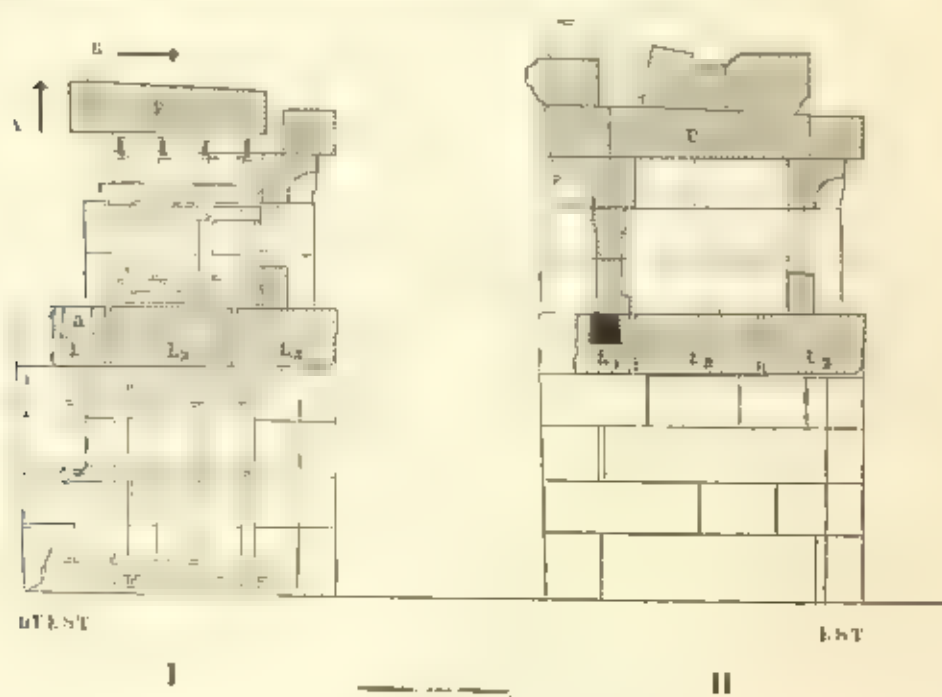


FIG. 12. — Réparation à la porte de la grande cour.

Un chapitre ultérieur de ce rapport laisse reparaître l'ensemble de la construction, sur laquelle on peut monter aujourd'hui par un escalier hélicoïdal de béton armé, et se dirige vers un angle d'une salle de l'avant-cour. De cet endroit, le regard découvre l'ensemble de la grande cour, avec ses bassins et autres installations vitales, ses exèdres, et, au fond, l'escalier monumental par lequel on accède directement au temple de Jupiter dont le terre-plein est restitué (pl. I-VII).

PIERRE GUYOT

LA DÉESSE 'ANAT

POÈME DE RAS-SHAMRA (V AB)

(Premier article.)

PAR

CH. VIROLLEAUD

Le texte important dont nous puissions et après le premier épisode et que nous appellerons, en abrégé, V AB, a été trouvé par MM. L. F. A. S. H. et G. D. en 1934. Il représente la partie inférieure d'une tablette à six colonnes — trois sur chaque face — mesurant 16 cm. de largeur et dans son état actuel, 13 cm. de hauteur.

Comme pour II AB, la 1^{re} et la 6^{me} colonne sont beaucoup moins larges que les autres, mais il y a entre II AB et V AB un rapport bien plus intime que celui-là, car, comme on le verra par la suite, il paraît hors de doute que V AB précédait immédiatement II AB⁽¹⁾. De telle sorte que le cycle AB se compose, essentiellement — les tablettes V AB, II AB, I* + I AB, et, secondairement, de III AB (publiée en partie dans *Syllab.* XVI, 29-35) — IV AB (*Syllab.* XVII, 3-10-17J) et VI AB, — encore — soit et qui n'est ailleurs qu'un fragment se rapprochant beaucoup, à certains égards, de V AB. Il convient, en outre, d'ajouter au cycle ainsi constitué le texte BII (*Syllab.* XVI, 247-266) — ou *Heq. R. I* — pas mentionné sans doute, mais qui fait cependant partie intégrante de la légende de Baal.

Si nous donnons à V AB le titre ci-dessus indiqué, c'est que 'Anat joue dans le présent poème, et c'est tout à fait, au rôle de premier plan, plus encore — semble-t-il, que dans les morceaux précédemment publiés du même ensemble.

⁽¹⁾ Le sens de ce V AB est d'ailleurs beaucoup plus menant que celui de II AB (I* + I AB).

(Col. I).

Lacune de 20 lignes environ.

5
10
15
20
25

1 at [] 2, p'dm

bd, Ale[yn] (3) B'l.

sed Ztd h r v' aca

qm q's' r 'v' o q'sthmsh

(6) ybed, bd l puch

7) b hrb mlti 8) q's mrc

act (9) y sa a q's pch

(10) ytn, ks, bth

11 k'pa b k it yth

12) b k'rb cu r'dn 13 Mt smm

ks q's 14 l'phub ast

k'pa (15) l'lu ast

alp, (16) bd q'q

b h'mc (17) rbt q'ush

b mshb 18 qm q'bd

a q's 19 msh'm bd n'm

20 q's 6) th qt

21 l B l b s'rt, 22) Syn

q'm B l 23 huth

y'n, Pdrg (24) bt, ar,

ayn l'q 25) [bt r] b

pdr, yd' (26) [] y,

em[] it (27) []

Lacune de 14 lignes environ.

TRADUCTION

(1) « Ne... pas (2)... »

« Sers *Alegn* (3) *B'!* :

« Honore *Zbl*, le maître (4) de la terre. »

(Alors) il = Mot ' se leva pour — et pour lui donner à manger « *Alegn* *B'!* »

(6) Il pose (?) le *al* devant lui, (et 'Anat dit) :

7) « Par (le moyen d'un glaive de ' *mlbt*, 8) fends le veau gras ! »

Puis il = Mot ' court '9 pour faire les parts (') et pour lui donner à boire (à *Alegn-B'!*).

(10) Il met la coupe dans sa main,

(11) la jarre dans ses deux mains, (et 'Anat dit) :

(12) « Par (le moyen d'un rouba '2 en os blanc '3 (13) ou Mot, les armatures (?) ! »

« (O) coupe sainte ' (14) Puisse l'Épouse l'appeler ! »

« (O) jarre ! (15) Puisse l'Asérat (lui) répondre ! »

Alors, il (Mot) en (16) prit 16 mille cruches
il mêle le vin au *hem*, 17 de six mille cruches
comme il faisait le mélange — 18, il se leva pour chanter
et psalmodier, (19) « et s'accompagna de cymbales, en chant gracieux

(20) Il chante, Œzer à la belle voix :

(21) « Monte, « Baal sur les hauteurs 22 du Septentrion » »

(Alors) Baal... (23) ses filles,

en disant : « (6) *Padriya*, (24) fille de Lumière !

« Voici que *Talriya*, (25) fille d'Abondance,

COMMENTAIRE

1-4: — Fin d'une déclaration adressée par 'Anat à Môt

1-2: Le verbe est probablement *iq[ʰ]*, de la rac. *iq[ʰ]*, sur laquelle voir ci-après : B 13 et 27, et dont le sens général est « enfoncer ». — *prdm* peut-être héb. *peradim* « maîtres », plus le pron. 1^{re} p. plur.

2-4: Après la défense, vient l'ordre. Môt, qui sera nommé 1-13, doit en effet, servir *Aleyn-B'l*, appelé aussi *Zbl b'l us*, comme dans I AB 1, 13-15 et *passim*. Pour le verbe *'bd*, voir déjà II AB 4-5, 50-60 ; pour *sal*, en parallélisme ici avec *'bd*, le verbe s'est rencontré déjà, à côté de *kbl*, à l'impér. également, mais sous la forme *sal* : II Dan., 1, 20, et aussi à l'impf. : *tsal tkbl*, II Dan., 5, 30-1.

Ainsi Môt ne doit l'ordre de servir A.-B. ; c'est à Môt, en effet, de servir A.-B. et non pas, inversement, à A.-B. de servir Môt, comme on le voit par I AB 2, 12 et 19, où A.-B. dit à Môt : *'btk an* « (suis-je donc) ton serviteur, moi ? »

4-8: Môt donne à manger à Aleyn-Baal

4-5 — Alors Môt se lève, ou plus exactement « il se leva » pour servir A.-B. ; désigne par le seul pron. suff. *h*. La construction *qm qy*, qui se retrouve dans le passage parallèle 8 B ss. — *ndt q'm* est singulière, mais elle reparaitra plus loin (18 ss.) dans *qm ybl*, etc.

¹⁾ Dans ces deux passages de Daniel : *tsal tkbl hnt* et *tsal tkbl hnt*, *hnt* représente l'héb. *hnt*, pron. pers. 3^e p. masc. plur. ; le sens est donc « Sera (et) honore les », ou

« Tu les serviras (et) les honoreras ». La lecture *hnt* est à disjoindre, mais le sens en demeure très obscur.

hnt se rencontre aussi, ap. I Dan (10-1), II Dan. 119 et 149-150, mais dans un emploi assez différent : *dey hnt* « ces dey-là ».

Sur *hnt*, on voit que pron. pers. 3^e p. masc. accus. — et complètement distinct du

subst. *hnt* « parole » ou « ordre » : voir II AB 1, 28-29 *hnt qy* et *hnt hnt*, et, d'autre part, I Dan., [123], 129, 133. *dey hnt* « ces dey-là ». Voir aussi *mk hnt* I Dan., 224. — Le pron. lém. *hnt* n'est attesté qu'une seule fois, dans I Dan. également, aux ll. 137-8 et 143 : *dey hnt* « celle dey-là ».

Au sujet des équivalents de ces pron. possessifs démonstratifs dans les autres langues sémitiques, voir BAUCKHAUSEN, *Grundriss*, pp. 303 et 305.

Pour le verbe *qs'r*, voir ci-après B 20-21, comp. aussi Nk 3a-36 *qs'r nst'm alth*. Il s'agit sans doute de *ʾzʾn*, dont le sens général est « compter, calculer » *qs'r* signifie peut-être « l fait les parts » ou simplement « il prend ses dispositions » ; cf. *nsh* dans IV AB 2, 22-23. Ailleurs on emploie, en parallélisme, *'db*, aussi II Dan 1, 5, 22 *'db'm* « la accommoderas l igneau ». Le verbe équivalent, quand il s'agit non d'un mets, mais d'une boisson, est *st*, comme on le voit par la l. 9, ci-après.

6. — Vu le sens général, le v. *hnd*, qui ne se rencontre pas ailleurs¹, ne peut guère signifier autre chose que « placer ». Le verbe est d'ailleurs en parallélisme avec *qtn* (l. 10) — *st* s'est rencontré avec le sens de « semer » II, 72, ap. II AB 1, 12 *st'nd et ass st* (cf. *Daniel*, p. 214, n. 2). S'agit-il ici d'un vase arrondi, en forme de sein ? En tout cas, le vocable est en parallélisme avec *kskrpn* des ll. 10-11, ci-après.

hpnsh paraît une forme archaïque, dont il n'y a du reste pas d'autre exemple². Ailleurs *hpnm* II AB 1-5, 17 et aussi *hpnsh* IV AB 2, 17 et ci-dessous D, 84.

7-8: — *h hrb mlt q's mrr* — Même locution dans I AB 1-11, II AB 2, 123-131, 6, 57-58 et II D 6, 1-3, où il s'agit également, dans des contextes divers, de sacrifices ou d'offrandes.

qs étant nécessairement un impér., il faut admettre que 'Anat prend ici, à nouveau, la parole et qu'elle s'adresse à Mot (voir II 12-13) pour l'inviter à couper lui-même le *mrr*. — *mrr* est un adj. employé substantivement, le mot sous-entendu étant *enr* ou *'gl*, le cas est le même que chez *lous* V, 22. Cependant *mrr* représentant le complément, on attendrait *mra*, qui se trouve d'ailleurs : II AB 1-5, 107, dans une locution du même genre — ou bien la forme hybride *mrra*, comme, par ex., II AB 6, 31-32, et ci-après D 83.

mlt peut désigner la matière dont la *hrb* est faite, si du moins *'gm*, dans la locution parallèle (l. 12) *h hrb 'sm* signifie « as » — sinon, *mlt* serait un qualificatif fem. On sait que le plur. de *hrb* est, en heb., *haridot*, et, à RS même, on dit *hch tist* « épée aiguisée » (cf. *Psalmes*, VII, 13).

¹ Sauf, peut-être, RK 20 *ybrmry*.

² A RS, du moins. Cf. en heb. 78122.

8²-13² Môt donne à boire à Aleyn Baal

8²-9². Pour la construction, voir ci-dessus 19² a *nblt* qui est parallèle à *qm* est la 3^e p. p^{te} de *rtz*, comparer IV AB 2, 16-17 *Rt l'pnah qblt u qqm*, locution où les deux verbes se trouvent associés. Noter cependant que le sens propre de *nblt* est « s'enfuir », en parlant d'une bête effarouchée, et que « courir » se dit à *Rstb*, et, une fois peut-être *rtz* de *ym* I AB 1, 22. Comparer la scène de *Genèse*, XVIII, 6-7, où Abraham court (verbes *rtz* et *ym*) pour donner à manger aux anges.

q'ir de *rtz*, dont le sens général est « rassembler ». Le verbe est parallèle à *qsr* 4² — *q'ir* est d'ailleurs complété par *qtn*, les deux verbes réunis indiquant, d'une façon assez vague du reste, les préparatifs faits par Mol en vue du festin offert par Mol à A B — à l'insigation de Anat.

u qsqyph, parallèle à *qshhach* de 1²-5². Cependant le factitif de *sqy* étant *sqy* et II Baa 2, 10-11 *qshhach* — *qssy* — il manque apparemment un *s*. Mais peut-être s'agit-il ici d'un factif *hith* (heb. *תקע*), puisque certains verbes très usuels — et *sqy* est du nombre — possèdent les deux factifs.

10-11 — *qto* « donner » au sens de « mettre », comme il arrive fréquemment, mais on dit plus souvent *st* II *rtz*. Pour *ks bth*, comp. *Psalmes* LXXV, 9 *la kôse be-yad Yahweh*, — Pour *ks* et *kpn*⁽¹⁾, voir *Keret*, p. 68. Ailleurs (p. ex. 11-après E 11 42), c'est *qst*, non *kpn*, qui est associé à *ks*. Sur *klat*, voir déjà 1² AB, 1, 19-20 (*b klat gdy elhm*) et *klatnm*, I *Keret*, 161; *klat* se retrouvera d'ailleurs un peu plus loin — B 33.

12-13² — *b kth'ym* et correspond exactement au *b hth mltt* de 1²-7²; *kth*, qui assonne avec *hth*, doit désigner quelque ustensile propre à préparer le breuvage, comme la *hth* servait à préparer le mets, il s'agit peut-être de l'*ar karib*, « rouleau, cylindre pour la pite », et ce rouleau aurait été fait d'os ou d'in os (*h'eseu*)⁽²⁾ comme la *hth*, de *mltt*. Par analogie ou symétrie avec 7-8², *redn* est nécessairement l'imp. en *yd* d'un verbe *red*

(1) Le scribe paraît avoir écrit d'abord *kpn*, puis corrigé en *kpn*, en effaçant, mais incomplètement, le *n*.

(2) Sans doute, *'am* pourrait être aussi un

ndj, (ar. *'azim*), mais le sens de « haut, élevé » ne conviendrait guère ici. On connaît par ailleurs (II AB, A 5 et III 1, 24) la locution *'pr'ga*, mais le sens en est très ambigu, et qu'on

Comme, d'autre part *šum* est nettement en parallélisme avec *mr* 831 et que d'ailleurs Môt ne s'occupe point des choses du ciel, ni du ciel même — on est amené à penser que *šum* ne signifie pas ici « les cieux », en d'autres termes que le *šum* de 13 est en tout autre mot que 222, bien qu'il se présente sous la même forme — il s'agit probablement, vu le contexte, le 222 plur. de 22, plante aromatique ou aromatisée dont l'équivalent acadien *šumut* signifie « plante » en général — quoique les exemples d'alternance RS avec heb. s'accroissent et, d'ordinaire incertains — hormis pourtant *mr* de Keret 30 qui appartient à la rac. 222⁽¹⁾.

Si donc *šum* désigne ici les plantes qui doivent entrer dans la confection du breuvage préparé par Môt pour *šum Bt* sur l'ordre de 'Anat, on conclura que ces plantes devaient être broyées ou écrasées — et ce serait là le sens de *v. red* — au moyen d'un *kṛh* en os⁽²⁾.

13^b 15^a. — Invocation de 'Anat.

Ces deux phrases paraissent constituer une invocation (adressée par 'Anat) au *ky* et au *kpa*, c'est-à-dire aux vases magiques — dont il vient d'être question (II, 10-11).

Le sujet de la 2^e phrase est, en somme, fort rare. On ne le trouve guère, outre F 10 ci-après, que dans le petit texte publié par M. DEORNE (*Syria*, XIV, 231) — on y lit, l. 1 : *El u Isr*, d'où il ressort assez nettement que *Isr* = Aserat est le nom de la femme de El — *ast* *Et* comme il est écrit dans SS, 42 et 48-49 — et d'ailleurs cette épouse par excellence est appelée simplement *ast* dans la première des deux phrases (13^a) et parallèlement à *Isr* : *ast* représente donc bien ici *ast* et, et il en sera de même, ci-après D 842⁽³⁾.

au 'em de 1 Dan., 141 et suiv., parallèle à tout « noms », il s'agit probablement d'un pluriel.

(1) On peut citer aussi *šum* (dans 11 Keret) qui est certainement 222. Voir, en outre, *Syria*, XVII, 156 ss.

(2) Dans la locution *phrt la šum*, etc., (I AB 2, 24-25), *šum* « sans doute, également, le sens de « plantes », il s'agit d'un désert

dépourvu de toute végétation, par opposition au *mdr*, qui est le désert vivant. Voir aussi 1 Dan., 2 « *akt* à *šum* » — mange dans des plantes ! » ; comp. acd. *ik-ka-ka šum-mi* (Gilgam. I 2, 39). Sur le parallèle, avec des verbes analogues à *ak*, *ed*, par ex., SS 6 *lūm* à *lūm* ... « *šly* à *šmr* ».

(3) Comp. 1 Keret 12^a, où *ast* désigne

On peut noter aussi que si le *ks* est qualifié « saint », *qds*, le terme parallèle, *krm*, n'est accompagné d'aucune épithète, mais on sait que la symétrie de deux phrases parallèles n'est pas toujours rigoureuse.

15^a-19 — Rites pratiqués par Gezer en vue de l'ascension de Baal¹

1^a 15^a-17^a — C'est Mot encore cf 13^a ou bien déjà Gezer (l. 20) qui agit maintenant. Il prend mille cruches², *kd*, remplies sans doute de vin³, et il mele ce vin à dix mille cruches de cette autre boisson, qu'on appelle en hébreu *hemer*⁴. Ainsi le mélange contient dix fois plus de *hemer* que de vin, de même que pour les métaux précieux, il y a toujours dix fois plus d'or que d'argent⁵ voir ci-dessus, p. 218, n. 2. — Pour *msk* avec prépos. *b*, voir aussi *Psaumes*, CII, 10.

2^a 17^a-19 — *b mskh* = « tandis qu'il fait son mélange », ou bien « tout en faisant... », ou bien encore « par l'effet de... ». Si, d'ailleurs, *msk* peut représenter l'inf. du *v* *msc*, ce peut être aussi le subst. désignant le résultat du mélange ; cf. I *Dan.*, 224. — Pour la construction *qm yld u qsa*, voir ci-dessus, 4-5, *qm yld*, *u*, ...

Le mélange est fait, suivant toute vraisemblance, à l'intention de Baal, à qui du reste Gezer va s'adresser directement, et qui doit monter prochainement sur le Sapon ; comme on l'a vu déjà (IV AB 3), cette ascension ne peut être réalisée, qu'il s'agisse de Baal ou de 'Anal, qu'a la condition d'absorber, au préalable certaines boissons magiques, et en grande quantité, à ce qu'il semble.

Sur *hd* et *u*, cf. NK 1, 1. — *msltn* « cymbales » figure aussi peut-être, dans I *Dan.*, 188-9 : pour *n'm*, en parlant d'un chant, cf. *Psaumes* CXLVII, 4.

¹ L'épouse de Terah. Le cas est semblable à celui de *glm* *b* זרבה « jeune femme » pour *ast* et *glm* en parallélisme, cf. *Syria* XIV 140, n. 1, qui désigne, dans certains cas, une léesse. NK, I, 7. et H. H. W. Klein, *Texte* n° 169, p. 17.

² Voir déjà ci-dessus, p. 174.

³ *alp* est évidemment le 4^e mot de la phrase supprimée, en conséquence, la note 1 de *Syria*, XIII, 152.

⁴ Sur *ks* v. *Syria* XV 134, et pour *alp kd* comp. HS, 132^a, n° 12, 2 et 8. — *u alp kd nbl*.

⁵ Voir déjà *yn* et *hmr* dans SS, 6.

20-22^a. — Gezer invite Baal à monter sur les *šrt* du Šapôn

Insensiblement, Gezer se substitue à Mot, en même temps que Baal prend la place d *Alegn-Bt*. Mais il y a plusieurs exemples du même cas, du moins en ce qui concerne Baal et *Alegn-Bt*, comme on le voit, en particulier, dans IV AB 2^a — Sur *Gez* et les rapports de cette divinité avec Môt, voir *Danel*, p. 88⁽¹⁾.

Gezer invite donc Baal à monter sur les *šrt* du Šapôn. Nous continuons de traduire *šrt* par « hauteurs » sans parvenir à fixer l'étymologie du mot, il est sur, en tout cas, que ce vocable est constamment associé à l'idée de « monter », exprimée par le verbe *ty*, ainsi I AB I, 1 v^o 16^a, I AB I, 29, et ici même⁽²⁾.

22^b-fin. Baal, parvenu sur le Šapôn, s'adresse à Pidriya³, sa fille

Si le v. *gtnr* appartient à une rac. *tnr*, on comparera le neoheb. *תרן*, qui, au piel, signifie « monter ». Mais comme *gtnr* a ici un sens actif, il faudrait admettre que le verbe est au piel-factitif, ou bien au hifil. D'autre part, *gtnr* peut être l'inflect d'un verbe tel que *gna*, mais *gna* est un synonyme de *grš* « pourchasser » (III AB. A 12), et le sens ne conviendrait guère ici, à ce qu'il semble. Baal, en effet, parvenu au sommet du « Septentrion », ou sur le point d'y arriver, se tourne du côté de ses filles, qui l'ont accompagné dans son ascension, ou qui se trouvaient déjà sur la montagne.

S'il n'est pas question, en dehors du présent passage, des filles de Baal⁽⁴⁾, cependant les noms de *Pdty* et *Tly* associés ou non à celui de *Irgy* sont bien connus déjà, et c'est avec pleine raison que MM. Montgomery et Harris⁽⁵⁾, et

¹ On notera aussi que, dans un passage inédit, il y a parallélisme entre les locutions *šm et mtn et šm et gtn* — Sur *gtn*, voir, en outre SS 54 et ci-dessous B 22.

² Voir aussi IV AB 3^a 30-31 : *h gpn sans šrt*, cette fois, et peut-être aussi II AB 6 km y [v^o 2] *šm h gpn* « ainsi les dieux m[on]tent (?) sur le Šapôn ».

³ Ou Piddriya⁽⁶⁾, d'après ach. *ḫPī-ti-ti-ri*⁽⁷⁾, qui est l'un des noms de la déesse Ishtar. DE MEYER *Pantheon babylonicum* n° 2988.

⁴ Voir cependant II *Ibn*, 6, 13 *hnt*, ou le pron. suff. *h* peut désigner Baal et ci-après B 2 *ab hnt* « les sept filles ».

⁵ *The Neo-Sumerian Mythical Texts, Glossary*. C'est cependant par erreur que, p. 117, les

sant un rapport de cause à effet entre la rosee (*rt*) et l'abondance (*rb* ; voir ci-après, B 402 ss.). Quant à la troisième fille de Baal, qui d'ailleurs n'est pas nommée ici, on ne saurait dire, vu l'étrangeté du mot *y'bd*⁽¹⁾ à quel attribut du dieu correspondant le surnom qu. la qualifie, bien que le nom d'*Isy* soit par lui-même très caractéristique. Baal, en effet, — ou, du moins, *Aleqn-B'l* — n'est-il pas le Maître de la Terre, *b'l ars* ci-dessus, II 3-4 et *passim* ?

Ainsi Baal s'adresse à sa fille, Pulriva, pour lui signaler ou lui annoncer que Yahya, son autre fille, a fait ou va faire telle ou telle chose. Malheureusement, il ne reste presque rien de la déclaration même de Baal² : on lit cependant, au début, *pb qd* « *q* », d'où il paraît résulter que *pb* (d'où vient le nom de Pulriva, voir ci-dessus) designant un être vivant, on considère comme tel, puisqu'il était censé doué de la connaissance.

CH. VIROLLEAUD.

p. 392, n. 6. Il y a cependant des cas où le sens de foudre ne saurait convenir pour *pb*, ainsi *Keret* 111 et 213, et, auparavant, *Syrin*, XIII, 115 ss. Il est donc nécessaire d'admettre qu'il existe, dans le vocabulaire de RS, deux mots de la même forme *pb*, étant entendu que le *d* peut représenter, soit *ḏ*, soit *z* (ar. *ḏ*).

(1) On peut noter aussi que le tonnerre (*qī* B 1) et la rosee (*rt*) figurent dans un seul et même passage. I *Dqn.*, 14-16, les deux phrases étant séparées l'une de l'autre par la locution ar. *thum* « le z. des deux océans ».

(2) La plupart des auteurs lisent *y'bd*, mais rien n'autorise une telle interprétation, le mot, en effet, est constamment écrit d'un seul trait,

sans aucune trace de séparation ni le moindre intervalle entre *b* et *d*. Un mot *'bdr*, de la même racine quadrilittère, figure d'ailleurs au début de la tablette à écriture retournée que nous avons publiée ap. *Syrin*, XV, 103.

(3) Sur *qpn* et les différentes formes de cet adverbe, voir *Dqn.*, glossaire.

(4) Cf. I AB 1, 20 *yl' ylh*, « quelqu'un qui connaît le (?) *ylh* ». Ce même mot *ylh* se rencontre aussi ap. I AB 2, 21 *ḥ ylh*..., et, dans le fragment de 1936 auquel nous nous sommes référé déjà, ci-dessus, p. 344, n. 2, et qui contient la liste des employés du temple d'Ugarit, il y a, parmi les chanteurs (*arw*), un nommé *Ypā*, fils de *Ylh*.

TADMOREA

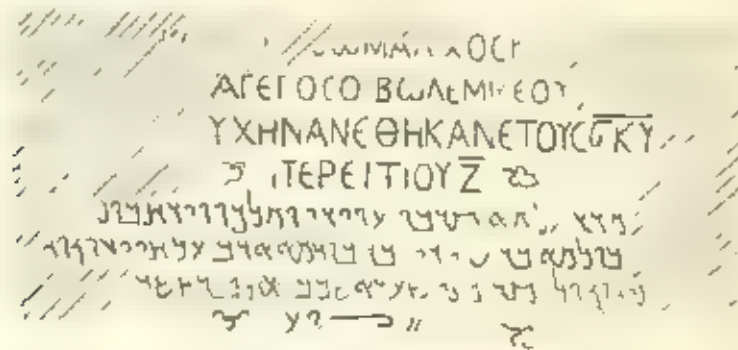
(Suite ⁽¹⁾)

PAR

J. GANTINEAU

21* AU SEIGNEUR DU MONDE.

Autel votif sans cupule, trouvé par M. Ecochard devant le temple de B'el-Simou, au cours du déblaiement de cet édifice. Il se trouve encore sur place. Dimensions : hauteur, 0 m. 77. Largeur, 0 m. 30. Il porte une inscription bilingue : 4 lignes de grec et 4 lignes de palmyrénien, hauteur des caractères : grec, 3 cm. ; palmyrénien, 2 cm. 4.



1. [Αὐτὸ ὕψιστος καὶ ἀπταλός]· Ὁ Μὲν / καὶ ἀΐ· Ὁ Λού· ὁ δὲ
2. [καὶ Ἰαριδωλῆς καὶ Ἄγα· Ὁ δὲ Λαμ·]· Ὁ Λού· ὁ δὲ
3. ὁ δὲ Λαμ· ὁ δὲ Λαμ· ὁ δὲ Λαμ· ὁ δὲ Λαμ· [ἄνθρωπος]
4. Περὶ τοῦ

1. [ה'למרא עלמא קרב ערד ומננר ורחבול]· א· חננר
2. [בני]· בולמא בד ערד בד בולמא א'ב על חיהוקן [ח'י]
3. [ב]· ניהוק וליקר בני ע'קא שבבוקן במח שב[ח]
4. CCCCCXV· א· חננר

Traduction du palmyrénien : Au Seigneur du monde ont consacré 'Arîdû,

(¹) Voir Syria, 1933, p. 469-509 ; 1936, p. 267-282.

Malikhū, Yarithbē et Hapron, fils de Bolmūt, fils de 'Awdū / fils de Bolmūt Arab
con 'Idah, pour leur salut celui de leurs fils et des fils de leurs fils, ainsi que pour
honorer les Bne Šr'd (ou Šr'du), leurs voisins - au mois de Šbat de l'an 126 [le
septième jour] (6 février 115). »

Le texte grec est gravement mutilé. On remarquera cependant que les
noms propres n'y sont pas dans le même ordre que dans le texte palmyrénien :
dans celui-ci 'Awidu commence la série des dédicants - dans le texte grec c'est
au contraire Malikhū qui est le premier.

Le texte grec fournit une transcription remarquable du nom propre ܐܘܕܐ
Bawmūtā : (gentil). Si il était possible de considérer l'onomastique Bol comme
une divinité féminine, on penserait à l'interprétation : « Bol est mère ». Mais cela est bien peu vraisemblable.

L'indication du jour de la dédicace ne figure que dans le grec.

Le texte palmyrénien est beaucoup plus complet que le texte grec. On y
notera un certain nombre de particularités :

Il est fréquent à Palmyre que le fils aîné porte le nom du grand-père. Mais
ici il semble y avoir une légère différence entre les deux noms - le fils aîné
s'appelle 'Awidu, ܐܘܕܐ, tandis que le grand-père paraît bien s'appeler 'Awilāi,
ܐܘܝܠܐ.

Le surnom de l'arrière-grand-père ܐܘܠܐ ne me semble pas attesté jusqu'ici.

Le clan des ܐܘܠܐ ܐܘܝܠܐ n'était pas non plus connu.

L'expression ܐܘܠܐ ܐܘܝܠܐ est tout à fait remarquable - on comparera syriaque
ܐܘܠܐ « voisin, proche ». Le mot n'est pas attesté en judéo-palestinien, c'est
donc un rapprochement de plus entre le palmyrénien et les dialectes araméens
orientaux du type syriaque. Pour le sens, j'ai traduit par « leurs voisins », mais
il n'est pas exclu que l'expression puisse signifier « leurs proches ».

Le « Seigneur du Monde » auquel est dédié cet autel est très certainement
B'el Š'mēn. On comparera les inscriptions C3912, C3980, C3989, C3990,
C3998 B.

22° A CELUI DONT LE NOM EST BÊT À JAMAIS.

Cippes à base carrée, brisée en bas, moulure en haut, la surface supérieure
est plane, mais non parée. Il a été trouvé par M. R. Amy dans les ruines de

L'ancienne mosquée el-Fa'f' (sur cette mosquée, voir mon *Diolète Arabe de Palmyre*, II, p. 99-100 et plan p. 146 bis, n° 2). Il figure maintenant au Dépôt des Antiquités, sous le n° A 277. Dimensions : hauteur, 0 m. 66, largeur, 0 m. 50. Il porte une inscription palmyrénienne de quatre lignes. Hauteur des caractères : 2 cm. 4

י צנצן שחא ננצנא יתנא נצ
 יתנא ענצנא יתנא יתנא יתנא
 יתנא יתנא יתנא יתנא יתנא
 יתנא יתנא יתנא יתנא יתנא

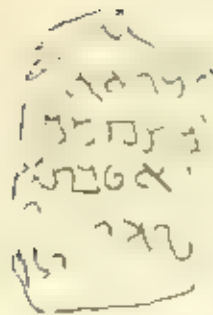
1. לביך שחא יתנא יתנא שחא
 2. יתנא יתנא יתנא יתנא יתנא
 3. יתנא יתנא יתנא יתנא יתנא
 4. יתנא יתנא יתנא יתנא יתנא

Traduction : « A Celui dont le nom est bon à jamais, le miséricordieux, le bon, le compaignon, a fait 'Athénoré, fils de Tama'e Hala, fils de 'Athénoré, pour son salut et le salut de ses enfants, et pour honorer les Bœc PIRT, au mois de 'Adar de l'année 530 (mars 219). »

Ce joli texte, parfaitement conservé, n'appelle presque aucune remarque. On notera seulement le nom du clan : יתנא qui n'est pas connu jusqu'ici. Cette coutume d'ériger un autel, non seulement dans un bat religieux, mais aussi pour honorer le clan dont on fait partie ou un clan parent, était déjà attestée par le texte précédent (tout acte de manifestation, même religieux, honorait et son auteur et le groupe social auquel il appartenait).

23° LA MAISON DES ENCHANTEMENTS.

Petit fragment trouvé au nouveau village et formant le coin supérieur gauche l'un bloc remplacé après retouche. Il figure au Dépôt des Antiquités sous le n° A 372. Dimensions : hauteur, 0 m. 20, largeur, 0 m. 12. Il porte six lignes de palmyrénien brisées aux deux extrémités et dont il ne subsiste que quelques lettres, hauteur moyenne des caractères : 1 cm. 5



	2	1
× × × ×		2.
× × × ×		3
× × × ×		4
× × × ×		5.
× × × ×		6

Ce petit fragment est très mutilé. On ne peut rien lire des lignes 1, 2 et 6 (cette dernière paraît gravée par une autre main). L'aspect de l'écriture semble dater ce texte du milieu du 1^{er} siècle de notre ère.

L. 3 *pour la maison des enchantements*. Une inscription importante, publiée par H. Lussan et sous le titre *Un nouveau thèse à Palmyre, Syria, 1926, p. 128-141*, contient la phrase suivante :

« Il a présidé aux enchantements toute l'année »

× × × × L. 3-4
× × × ×

Le mot × × × × étant le correspondant de *jud-pal* × × × × « *magie, enchantements, divination* ».

Il faut voir p. 141, remarque que le texte ne précise pas de quel thèse il s'agit. Mais je pense qu'il s'agit de celui de Bêl. Le grand-prêtre de Bêl aurait eu dans ses fonctions principales, outre la symposiarchie, la présidence des opérations magiques et divinatoires qui avaient lieu dans le sanctuaire de Bêl. Ces opérations devaient tenir une grande place dans le culte, on sait en effet que Bêl-Marduk, premier-né d Ea, avait reçu de son père tous les pouvoirs magiques (J. T. W., *Die Religion Babyloniens und Assyriens* I, p. 130, 133, 288, 295, 304-311-316 etc). Le × × × × mentionné sur notre fragment était peut-être le local du sanctuaire de Bêl où avaient lieu ces opérations magiques.

L. 3 Il faut sans doute restituer × × × × « *la bonne déesse* ». L'identification de la divinité ne peut être qu'hypothétique. On pensera à Bêl-Sarpent, père de Bêl-Marduk, ou à Ištar.

L. 4. Au début de la ligne on est tenté de restituer × × × ×.

24° ENCORE LES B'NÉ MA'ZIVÂN.

Bloc rectangulaire base de statue ?; trouve dans les fondations du « monument à niches ». Il figure actuellement au Depot des Antiquités sous le n° A313.

Dimensions : hauteur 0 m. 38 , longueur, 0 m. 74. Il porte deux lignes d'écriture palmyrénienne monumentale (hauteur des caractères, 2 cm. 8) et une ligne en une sorte d'écriture cursive aux caractères très irréguliers dont la hauteur varie de 5 cm. à 2 cm. 5.

תלם ראבי שטדנל
 ב אמנת דינץ בנמצאון
 זיך דלשם

1 זלם ראבי בן שטדל
 2 בן אמנת די סן בני סדון
 3 בן דבי שטדל

Traduction : « Statue de Wabbat, fils de Nardat, fils de l'ignat des Béné Ma'ziyan. Qu'on se souvienne de Lisumâ. »

L'aspect de l'écriture paraît dater ce petit texte de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère.

On voit par cet exemple que le nom propre אמנת peut être aussi bien masculin que féminin malgré sa terminaison féminine.

La ligne en écriture cursive paraît une signature de graveur ou de sculpteur.

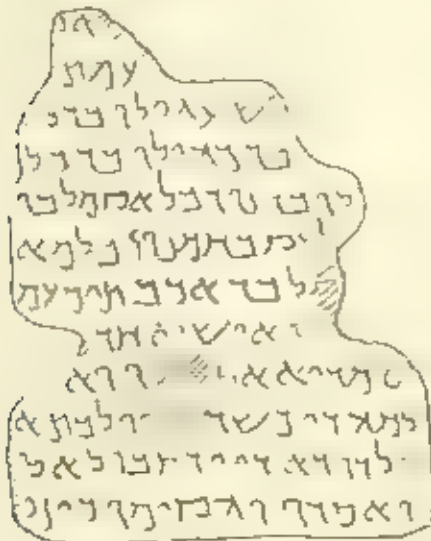
L'intérêt de ce petit texte réside dans une nouvelle mention de la tribu des Béné Ma'ziyan, tribu assez rarement attestée et qui semble avoir cessé d'exister après le premier siècle.

15^e TEXTE FUNÉRAIRE ANCIEN A.

Les fondations du « monument à niches » ont fourni encore deux fragments qui paraissent provenir de la même inscription : la pierre est la même ; l'écriture est exactement semblable. Toutefois ces deux fragments ne se raccordent pas : aussi nous les traiterons comme deux textes différents.

Le premier de ces textes figure au Dépôt des Antiquités sous le n° A304.

Ses dimensions sont : hauteur, 0 m. 40, largeur, 0 m. 30. La hauteur moyenne des caractères est 1 cm. 6. Il porte douze lignes de palmyrénien mutilées aux deux extrémités.



אב	1
בב	2
ש עזיר בר רש[מ]ש	3
בר כחיר בר בל	4
י בר נורב[ר] אקסל בר	5
בירקב חב[ר]ן בלמ	6
קל... בר אבב תימ[ר]ן...	7
יאיש[א] הר	8
ת דבריא אה	9
ב[ר] מה די כשר	10
ידידא די דתברא	11
יאסר דקיסר בינו	12

L'écriture de ce texte (comme celle du texte B), le date avec certitude de la première moitié du premier siècle de notre ère.

Il est trop mutilé pour qu'on en puisse donner une traduction d'ensemble nous l'examinerons ligne par ligne.

Les lignes 1 et 2 sont très mutilées ; on n'en peut rien tirer

L. 3 « Lušamjā 'Ogeilā fils de Lūšamš »

L. 4, « fils de Kohailā fils de Bēl... »

L. 5 « ... lu fils de Nūrbēl Aqqimā Bō. » Sur le nom propre אקסל, déjà attesté par l'inscription Corpus 4187, voir mes *Textes funéraires palmyréniens*, *Revue Biblique* 1930, p. 535, ma *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, p. 161, J. LECHEV, *Noms propres palmyréniens*, comptes rendus des séances du Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques, année 1935, séance du 19 juin, p. 29-30.

L. 6 « Bēl'aqab Hammunan Bōlemmē ». Le nom propre חב[ר]ן ne paraît pas attesté jusqu'ici ; on notera la graphie défective בלמ, sans doute pour בלמ.

L. 7 « ... ol fils de Abab Tamo'umēd ». Le nom propre אבב est déjà connu par les inscriptions B1030, et SIMONSEN 39. Il est probable que le grec Αβαβου Waddissaron 2420 en est la transcription. Le nom propre תימ[ר]ן est bien connu : voir mes *Textes palmyréniens*, *Syria*, 1931, p. 126.

L. 8. Il semble bien qu'on lise d'abord le mot ראש[א] « premier, principal ». Ensuite le début d'un mot que je n'ai pu identifier.

L. 9, « ... palmyrénien ». Ce qui vient ensuite est illisible.

L. 10 « tout ce qui est convenable » à la maison des archives ». La restriction ܕܠܕܐܢܐ est probable, quoique le radical neutre « risé d'ordinaire ܕܠܐ, avec un ܐ, voir ma *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, p. 53, 131, 132, on a ici une graphie archaïque. Je comprends ܕܠܐܢܐ dans le sens de « ce qui doit être fait » ce qui est convenable ». À la fin de la ligne la ressemblance ܕܠܐܢܐ ܕܠܐܢܐ me paraît très probable, à savoir l'effet par *Tadmorea*, n° 7 le rôle que jouait la maison des archives dans l'enregistrement des sépultures et dans leur conservation.

L. 11 « à l'ordre de l'archevêque ». Le mot peut être la dualité « le chancelier » ou *dogh* « l'écrit paternel », la première interprétation des grecs probable ici, on adoptera donc la seconde, on y verra ici de ces exemples de passage de *d* à *ô* dont il y a plus d'un exemple en palmyrénien voir ma *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, p. 51 ; Fr. ROSENTHAL *die Sprache der palmyrenischen Inschriften*, p. 27. Le syriaque conserve la forme archaïque *dogh*, tandis que le jûdeopalesstinien a, lui aussi, ܕܠܐܢܐ.

L. 12 « ils ont fixé et ils ont établi entre ». Les dix verbes doivent très probablement être compris au sens figuré, le sens primitif de ܕܠܐܢܐ étant « ils ont lié » et celui de ܕܠܐܢܐ « ils ont érigé ». On notera que le préfixe *d* causatif est un ܕ dans ܕܠܐܢܐ, alors que tout le reste du palmyrénien a un ܐ voir ma *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, p. 44 ; on a sans doute ici une graphie archaïque.

Dans la mesure, très faible, où l'on peut percevoir le sens général de ce texte, il semble que les 9 premières lignes contiennent la liste des fondateurs et des possesseurs du tombeau tandis que les lignes finales traitent des droits de propriété du tombeau et des garanties légales qui les protègent. Si l'on considère les deux textes A et B comme deux fragments d'une même stèle funéraire beaucoup plus haute que large le texte A en est certainement la partie supérieure, autrement dit le droit. Tout d'abord on notera l'existence d'une marge assez importante en bas du texte A, ce qui laisserait supposer que l'inscription était divisée en deux parties séparées par un espace vide.

26° TEXTE FUNÉRAIRE ARCHAÏQUE B

Le second texte figure au Depot des Antiquités sous le n° AJ06. Ses dimensions sont : hauteur, 0 m. 12, largeur, 0 m. 31. Il porte onze lignes de palmyrénien mutilées aux deux extrémités. La hauteur moyenne des caractères est de 1 cm. 6.

L. 8 « ... ce qui est dans ces écrits, il ... » Il s'agit sans doute toujours des actes de propriété déposés à la « Maison des Archives ».

L. 9 « ... un domestique, lui, il a juré par Yarithbô... » On se demande « que vient faire ici un ܝܪܝܬܒܐ » et doit-il le lire logie. Le verbe ܝܪܝܬܒܐ peut aussi bien être à l'accompli qu'à l'imparfait. Il est intéressant de voir jurer « par Yarithbô... » pour le cas de ce genre; on se rappellera que Yarithbô est parfois pris comme synonyme de la « bonne gestion des fonctionnaires » (voir l'appendice, III 22, IV 14, et ISAKOWITZ, *Syria*, XIII, p. 279 et 287).

L. 10 « ... ses greniers et son domestique brûleront... » Je pense à la restitution ܝܪܝܬܒܐ ܝܪܝܬܒܐ sous-entend « réserves », en comparant le syriaque *qephr* de même racine d'action de ܝܪܝܬܒܐ par « brûler » est hypothétique d'après syriaque *sub* la racine *shb* « prendre » (ayant un sens moins bon). Il semble s'agir de menaces contre le violateur du serment.

L. 11 « ... il sera redoublé de... » Nous avons ici l'indication d'une amende outre cela qui enfreignent les dispositions ci-dessus, une prescription analogue figure sur l'inscription *Tadmor*, n° 7 b. Malheureusement ni dans cet autre texte, ni dans celui-ci, le chiffre de l'amende n'est lisible.

À en juger par ce qui précède, il semble d'ailleurs que nous soyons en présence de deux fragments d'une stèle funéraire archaïque (d'après l'aspect de l'écriture et les particularités d'orthographe : ܝܪܝܬܒܐ, ܝܪܝܬܒܐ) et celle-ci le paraît avoir conservé les prescriptions très précises et intéressantes. Malheureusement ce qui en reste est si minime que la plus grande partie du texte nous échappe.

27° NOUVELLE INSCRIPTION DU TOMBEAU « DES TROIS FRÈRES ».

Du magnifique tombeau de la Nécropole Sud-Ouest, étudié par KOKOVZOV et FARMASOVSKI dans le *Bulletin de l'Institut russe d'archéologie à Constantinople*, t. VIII (1913), et dénommé « tombeau des trois frères », l'un des inscriptions ont été déjà publiées (Corpus 4171 et suivantes). M. R. AMY en exécutant des déblayements dans ce tombeau a été assez heureux pour en découvrir une nouvelle. Contre la paroi droit de l'exèdre qui se trouve à gauche en entrant dans le tombeau, avait été élevé un petit monument qui devait comporter deux colonnettes surmontées d'un entablement. Seuls nous sont parvenus la base de cet édicule, sur un podium, et le bloc dans lequel ont été taillées l'architrave et la frise ornées d'une guirlande de feuilles de laurier. C'est sur le plus large bandeau de cette architrave qu'est gravée notre inscription, qui paraît être l'inscription de fondation de l'exèdre. Elle est encore sur place, dans le tombeau, sa longueur est de 0 m. 84, sa hauteur de 0 m. 06. Elle se

LA CIVILISATION NÉOLITHIQUE DANS L'ILE DE CHYPRE

LVI

P. DIKAIOS.

Lorsqu'en 1914 le professeur J.-L. Myers écrivait son *Catalogue* de la collection Cesnola, d'antiquités provenant de Chypre, rien n'était connu de la civilisation de l'âge de la pierre à Chypre. « The Stone Age has left but few traces in Cyprus. Palaeolithic deposits are still unknown and if the Neolithic Age no sites have been found. Even implements of stone are rare at Larnaca, all those being to deposits of the Bronze Age. »

Depuis ce temps on a pu jeter une abondante lumière sur cette période reculée de la préhistoire de Chypre. Les découvertes qui forment le sujet de cet article ont révélé une civilisation remarquable qui, ainsi qu'il sera expliqué dans la suite, peut être attribuée provisoirement aux temps néolithiques⁽¹⁾.

Les premières traces de l'âge de la pierre à Chypre furent découvertes, en 1926, par le docteur Einar Gjerset, auprès du village de Pherauros, dans la partie sud du district de Larnaca, à l'extrémité est de l'île⁽²⁾. L'Expedition suédoise continua plus tard les recherches inaugurées par son chef, le docteur Gjerset. Découvrit et examina trois nouvelles stations, une située sur un petit îlot près de la côte nord de Chypre, une autre auprès du village de Lapithos au nord, et une troisième à peu de distance du village de Kyrenia sur les collines dans le sud des montagnes de Kyrenia. Les recherches faites

(1) R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, 1914, p. 222 et suiv. M. Dussaud signale quatre haches néolithiques et un couteau en silex trouvés à Chypre. Les deux haches de Curium peuvent bien provenir d'Érimé.

(2) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions et B.-L.*, 1934, p. 276 ; *Antiquity*, March

1934, p. 86 et suiv. ; *J. N. S.*, 1933, p. 294 et suiv. ; 1934, p. 408 et suiv. ; 1935, p. 470 et suiv. Cyprus Antiquities Department, *Report*, 1934, p. 5 et suiv. ; 1935 sous presse.

(3) Gerasian, *Antiquaries Journal*, 1920, VI, p. 34 et suiv.

sur ces stations sont publiées dans le premier volume de l'expédition suédoise paru récemment⁽¹⁾.

Le premier site a révélé de petites huttes rondes qui ont fourni des outils en pierre et en silex. Ces huttes sont attribuées par le docteur Tjerstad à une période qu'il appelle pré-méolithique, quoiqu'elles ne paraissent pas appartenir à une civilisation antérieure au néolithique⁽²⁾. Dans les deux autres stations, les fouilles ont mis au jour des huttes rondes sur les sols desquelles on a ramassé des outils en pierre et en silex, et des tessons d'une céramique à fond blanc avec décor rouge et d'une céramique rouge. Ces deux stations sont attribuées aux temps méolithiques, soit à la fin du quatrième millénaire avant J.-C.

Ces découvertes ont prouvé d'une manière définitive l'existence d'une civilisation antérieure à l'ancien bronze et ont ouvert une voie nouvelle pour une recherche plus approfondie de la préhistoire en Chypre.

La première découverte, qui a justifié les recherches que j'ai entreprises à la part du Service des Antiquités de Chypre, fut celle de la station d'Erimi, village situé à huit kilomètres environ à l'ouest de Larnaca, et à quatre kilomètres de la côte sud de Chypre. Sur cet emplacement j'ai découvert et examiné partiellement une station assez étendue qui contenait au moins treize couches superposées et a fourni un matériel architectural, céramique et autres très abondant. Ce matériel constitue les éléments d'une civilisation fort développée et que nous attribuons provisoirement au néolithique. L'abondance du matériel découvert à Erimi permettra bientôt d'étendre la recherche — aussi au cours des deux dernières années j'ai entrepris des travaux pour déterminer jusqu'à quel point la civilisation mise au jour à Erimi était répandue dans l'île. Ces travaux ont amené la découverte d'un grand nombre de stations sur lesquelles ont été ramassés des tessons peints et rouges, ce qui démontre que la civilisation révélée par les fouilles d'Erimi fait partie d'une civilisation répandue sur l'île entière (voyez ci-après).

Le village d'Erimi se trouve sur la rive gauche du torrent Koutis, un des plus importants torrents du district de Larnaca. Il prend ses sources sur les

⁽¹⁾ *Sveedish Cyprus Expedition* — vol. I, p. 1 et suiv. ; p. 48 et suiv. ; p. 277 et suiv.

⁽²⁾ *SCHAEFFER, Syria*, t. XVI, p. 308 ;

R. SCHAEFFER, *Comptes Rendus*, 1911, t. 450, voyez aussi ci-après.

pentex sud de la chaîne du Tirodos. Très abondant pendant la saison pluvieuse, il est alimenté en été par les sources du Tirodos qui ne tarissent jamais. A environ trois kilomètres de la rive droite du fleuve se dresse le plateau qui jadis constituait la ville de Carrum.

Le matériel architectural mis au jour dans les treize couches superposées d'habitat sur une profondeur totale de 15 m. (fig. 1) se compose de huttes cir-

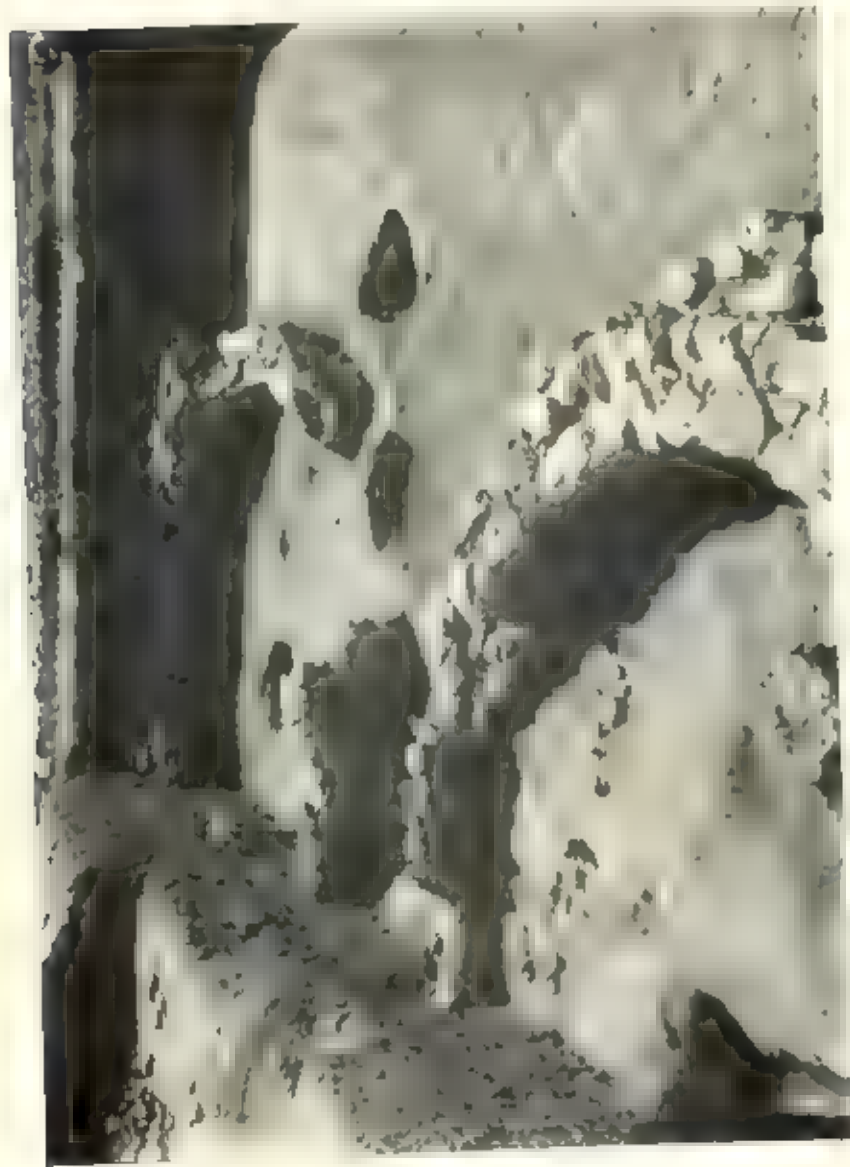


FIG. 1. Plan d'ensemble de la ville de Carrum. Les couches colorées indiquent les différentes couches stratigraphiques.

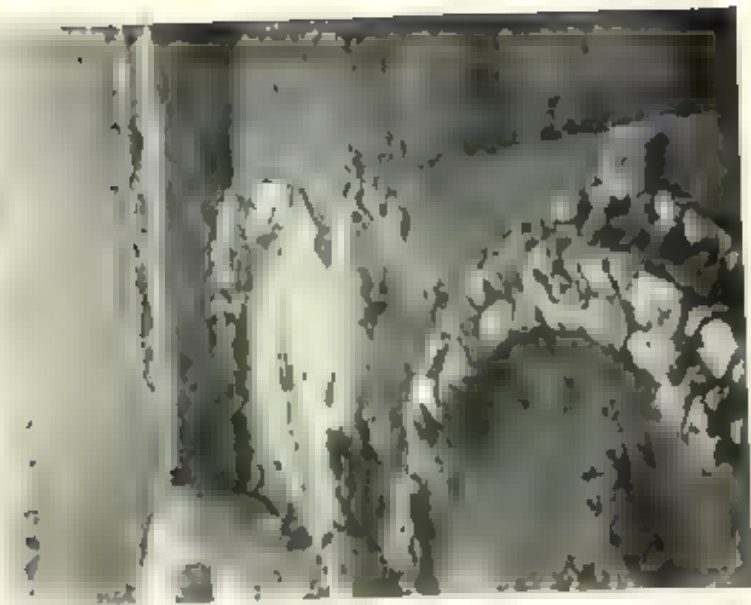


FIG. 2. Partie de hutte appartenant au premier type, celui du sol circulaire avec des poteaux tout autour. A côté on voit des éléments du 2^e type avec fondal en pierre.

culaires appartenant à deux types : 1^{er} le type à sol circulaire avec des poteaux tout autour, et 2^e le type de la hutte circulaire avec une fondation en pierre, un poteau central et, très fréquemment, d'autres poteaux reposant sur la fondation en pierre. Le premier type est représenté dans les quatre couches inférieures (fig. 2), tandis que le second domine à partir de la cinquième couche et jusqu'à la surface. Ces dernières huttes (fig. 3-4 et pl. LXIV) sont d'une construction beaucoup plus solide et attestent un développement à tous les points de vue. On a découvert des entrées dans plusieurs d'entre elles (pl. LXV, 1) et l'on a trouvé les outils en pierre et en silex enmagasinés

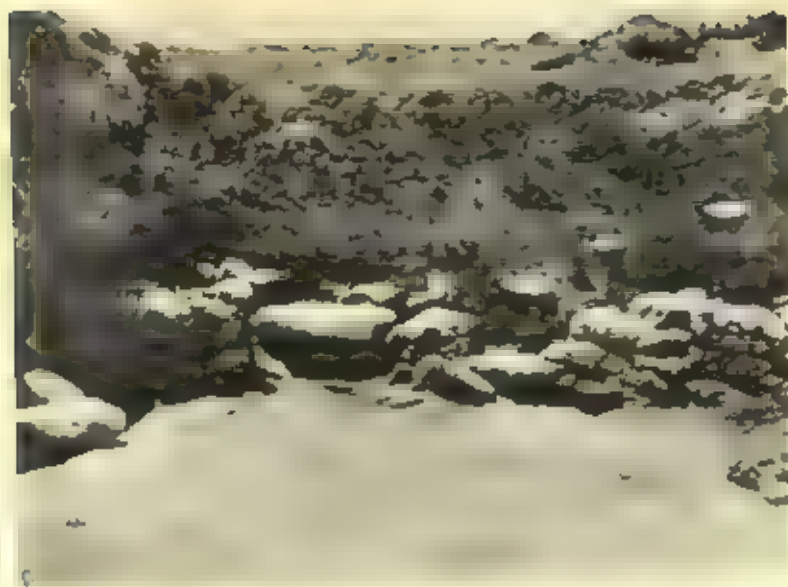


1. Bothriomys (specimens) for analysis for preparation of a book on the

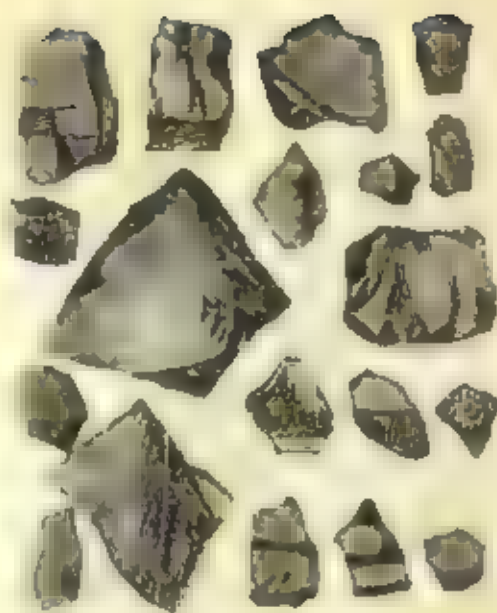


2. Bothriomys (specimens) for analysis

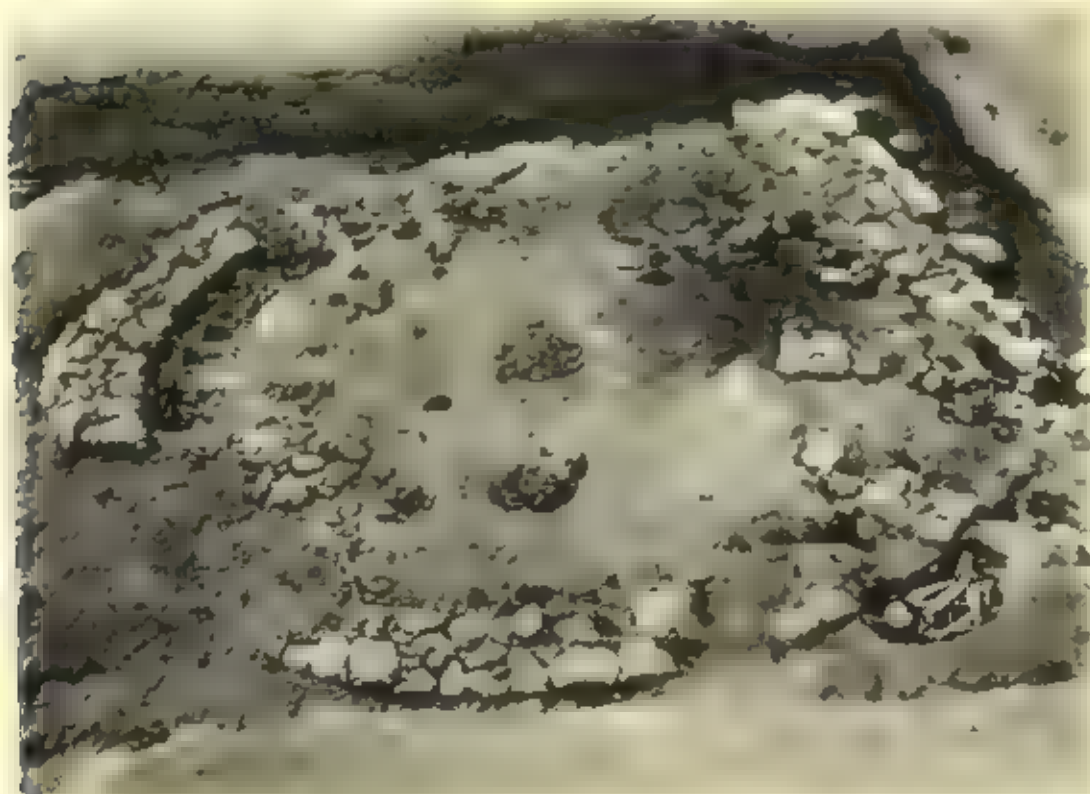
FIGURE



1. Entrée de hutte avec les seuils en place
Hutte reconstruite à trois époques différentes



2. Tessons de céramique peinte.



3. Hutte de la 9^e couche avec tombe sur la périphérie

dans des trous creusés dans les sols. Les morts étaient ensevelis en dehors (pl. LXV, 3) ou dans l'intérieur des huttes dans de simples tombes creusées dans la terre. Les corps étaient dans la plupart des cas, déposés en position accroupie. On a trouvé un squelette dans une tombe circulaire creusée dans le roc (fig. 5). Ce squelette était écrasé par des pierres de petites et grandes dimensions entre lesquelles gisait la partie supérieure d'un vase en terre cuite.

En outre, les huttes ou mas au jour de petites constructions qui servaient



Fig. 3. — Détail. Au premier plan, les restes de huttes.
au second plan, les restes de huttes.



Fig. 4. — Détail. Même détail que Figure 3, vu d'en haut.

de cuisines ou d'ateliers, quoique dans certains cas le foyer fut dans l'intérieur de la maison principale.

La céramique qui fut trouvée en masse peut être attribuée à deux classes principales : 1. la céramique à décor peint sur fond blanc (pl. LXV, 2) et 2. la céramique rouge. La première se compose d'une terre fine et mate recouverte d'un engobe blanchâtre sur lequel on applique le décor peint géométrique ou, plus rarement, un décor naturaliste en rouge de différentes nuances. Le décor géométrique est souvent arrangé en systèmes très compliqués qui couvrent la surface des vases. La face intérieure, dans le cas de coupes, est rouge ou peinte. — Les vases rouges se composent de terre brune recouverte d'un engobe de couleur blanche et peinte en rouge lustré ou non.

La forme des vases consiste d'abord en coupes profondes à fond plat avec des côtés droits ou courbes (pl. LXVI, 1-3). Sur le haut du vase, on attache une anse ou un déversoir. Une seconde forme, plus rare, est celle de l'hydrie ovale à fond pointu et gerdol plus ou moins étroit (pl. LXVI, 4).

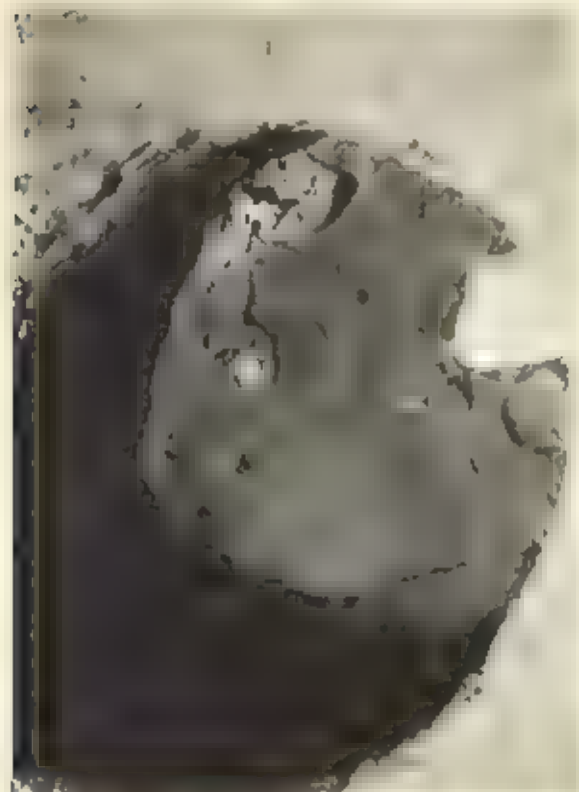


FIG. 5. — ENSEI. Squelette trouvé dans une tombe circulaire, creusée dans le roc. Le squelette est placé sous des pierres parmi lesquelles se voit un vase en terre cuite.

les outils en silex (fig. 7) sont très fréquents. On a aussi ramassé nombre de figurines en forme de croix en stéatite, d'idoles en terre cuite figurant des femmes nues debout ou assises (pl. LXVII, 1-5), d'ornements en stéatite et d'outils en os.

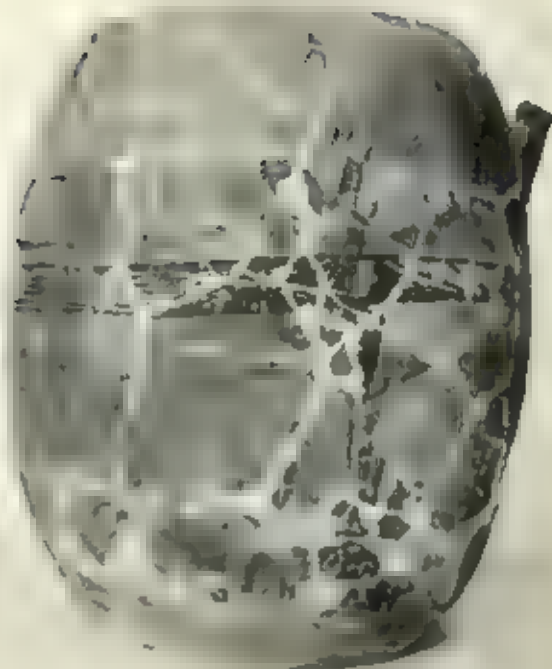
Les autres stations découvertes appartiennent à trois groupes distincts : ceux du nord, du centre et du sud. Les stations du premier groupe sont situées sur les collines du côté nord des montagnes de Kyrenia à une petite distance

Les proportions des deux classes de céramiques suivent une évolution très marquée du fond à la surface. Ainsi la céramique rouge domine dans les couches inférieures et diminue graduellement à mesure que l'on arrive aux couches supérieures. D'autre part, la céramique peinte suit une progression contraire. Elle commence avec des quantités insignifiantes dans les couches inférieures, et devient plus abondante à mesure que l'on gagne les couches supérieures : elle prédomine à la surface. On remarque aussi une accentuation et un développement progressif du style de bas en haut.

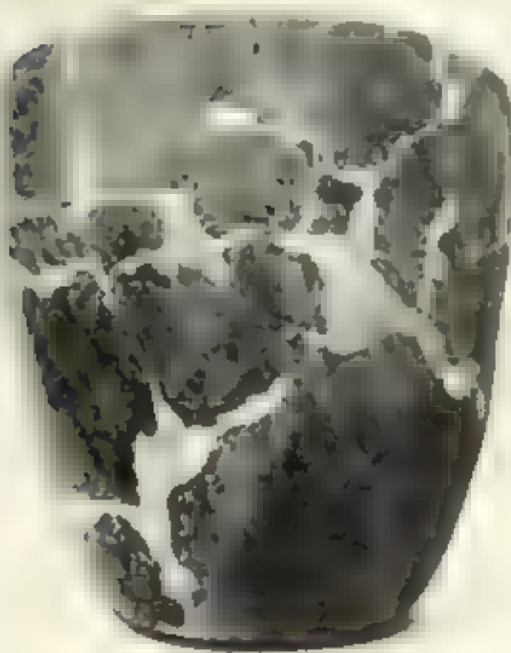
Les haches en pierre de forme arrondie ou plate (fig. 8).



1. Grand bol peint avec fond blanc.



2. Vase à deux anses peintes.



3. Bol de céramique rouge.



4. Hydrie pointue.



1. Terre cuite. Asermit.



2. Terre cuite. Asermit.



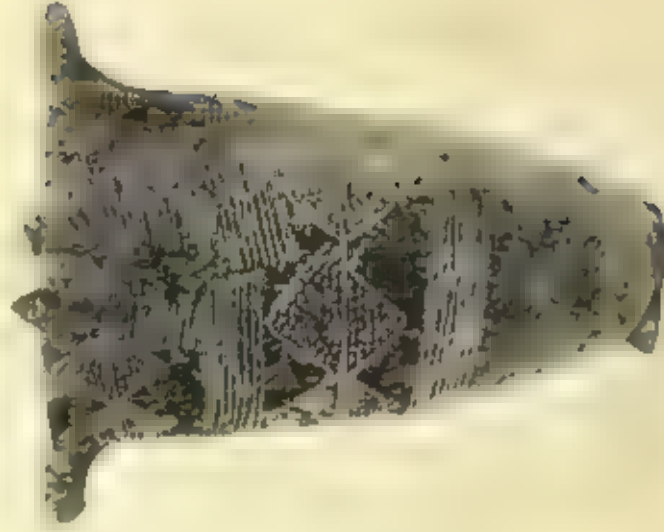
3. Terre cuite.



4. Terre cuite. Asermit.



5. Terre cuite. Asermit.



6. Terre cuite rouge. Asermit et Asermit.

La chronologie des deux premières stations contenant de la céramique est fondée sur la statistique et la proportion des différentes classes de céramiques. Cette statistique montre une diminution de la céramique peinte et une augmentation de la céramique rouge lustrée que l'on gagne les couches supérieures. Le docteur Gjerdstal, par conséquent, en se fondant sur le fait que le début de l'Âge du Bronze à Chypre est marqué par un usage général de céra-



FIG. 8. — TROULLI (côté nord). Refuge rocheux.



FIG. 9. — Le côté nord du refuge rocheux de la station de Troulli.

mique rouge lustrée, est arrivé à la conclusion que les deux stations en question précéderent d'une manière immédiate le début du Bronze Ancien.

Les fouilles d'Ermi et d'Hagios Epiktitos ont changé l'aspect du problème. Ainsi qu'il a été dit plus haut ces deux stations (dont l'une est au Nord et l'autre au Sud) présentent une évolution céramique différente à celle montrée par les stations examinées par la Mission suédoise. Le fait qu'Ermi et Hagios Epiktitos cessent d'exister à une période où la céramique peinte a fort probablement prédominait et le fait que le début du Bronze Ancien tel que nous le connaissons, est marqué par un usage général de céramique rouge lustrée, qui ne paraît pas avoir de ressemblances stylistiques avec la céramique antérieure nous amènent à deux hypothèses alternatives. D'après la première une interruption soudaine eut lieu à la fin d'Ermi et d'Hagios Epiktitos. D'après la seconde il aurait existé une période de transition non découverte jusqu'à pré-

sent entre la fin de ces deux stations et le début de l'ancien Bronze. Une trouvaille récente vient à l'appui de la seconde hypothèse : c'est celle d'un bol pl. LXVII, 6, profond à fond plat de la céramique rouge lustrée et incisée du début de l'âge du Bronze, mais dont la forme suggère d'une manière très claire, les prototypes néolithiques. Ce bol a été trouvé dans une nécropole vis-à-vis d'Erimi sur l'autre rive du Kouris. Aurions-nous ici la première preuve d'une civilisation de transition entre la fin de la civilisation d'Erimi et Hagios Epiktitos et le début de l'ancien Bronze ? Le problème sera certainement résolu par des fouilles et des recherches ultérieures.

D'autre part, un outil en cuivre trouvé au cours des fouilles dans la station d'Erimi, dans la profondeur de 2 m. 50 constitue un nouveau facteur pour la solution du problème. Naturellement l'existence de cet outil montre que nous ne sommes pas loin de l'âge du cuivre. M. Claude Schaeffer a donc émis l'hypothèse⁽¹⁾ que la céramique peinte d'Erimi a dû continuer jusqu'aux temps néolithiques et ceux du cuivre et qu'elle a dû précéder immédiatement la céramique rouge lustrée de l'âge du Bronze. Une telle hypothèse ne peut se concevoir qu'à la condition d'admettre une interruption, avec conséquences très profondes, à la fin de la civilisation d'Erimi et son remplacement par une nouvelle civilisation, celle du début du Bronze, car ces deux civilisations se distinguent par de profondes divergences.

Ces questions ne seront éclaircies que par des fouilles sur une plus grande échelle. Nous pouvons cependant dire d'stant plus que l'Égypte possédait avant l'ancien Bronze une civilisation notable dont les caractéristiques les plus saillantes furent la céramique peinte et l'usage d'outils en pierre et en silex et en architecture le type de la hutte circulaire.

P. DIKAÏOS.

(1) SCHAEFFER, *Syria*, xvi, p. 269.

LE DÉCOR ÉPIGRAPHIQUE DES MONUMENTS FATIMIDES DU CAIRE ¹⁾

PAR

SAMUEL FLURY †

Lorsqu'en 1912 le décor des plus anciens monuments fatimides fut publié pour la première fois ²⁾, l'analyse des bandeaux à inscriptions — si nombreux dans les mosquées de cette époque — n'embrassait que les éléments floraux combinés à l'écriture, les caractères coufiques m'étant encore inconnus. C'est grâce à l'encouragement et à l'aide précieuse de l'inoubliable Max van Berchem que je fus peu à peu initié à la beauté de cette écriture coufique, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de l'art musulman.

Or, il n'y a aucun pays musulman où l'on puisse suivre pas à pas, aussi bien qu'en Egypte, l'évolution des caractères dans tous les matériaux, pierre, stuc, bois et terre cuite. Et il n'y a aucune époque qui se prête aussi merveilleusement que l'époque fatimide à l'étude de l'essor que le décor épigraphique a pris dès le ix^e siècle de l'hégire.

Le Caire est une ville unique dans le monde musulman pour l'abondance et la qualité de ses documents épigraphiques. Nulle part nous ne trouvons réunis dans un seul endroit tant de monuments religieux et profanes dont les bandeaux à inscriptions nous permettent d'étudier le rôle particulier du décor épigraphique dans l'architecture musulmane.

Il est vrai que les bandeaux à inscriptions d'Amel et de Ghazna, publiés dans cette revue, offrent un ensemble plus riche et plus varié que ceux du

¹⁾ Samuel Flury préparait pour *Syria*, au moment de sa mort (voir *Syria*, xvi, p. 414), une étude dont Mme S. Flury a retrouvé les premiers feuillets, les seuls mis au net. Nous les donnons ici tels, non seulement en hommage à la mémoire de notre regretté collabora-

teur, mais aussi parce qu'on y trouve l'annonce d'une importante démonstration.

S. B. L. O.

²⁾ Voir S. Flury, *Die Ornamente der Fatimid und Agha-Moscheen*.

Caire, mais leurs prédécesseurs du iv^e (x^e) siècle nous sont encore inconnus⁽¹⁾. C'est précisément à l'usage courant de ce siècle que l'emploi de l'écriture cursive a subi une augmentation considérable dans ce sens que son caractère décoratif s'accroît plus récemment. Les bandes aux inscriptions ceramiques envahissent l'ensemble des surfaces à décorer et commencent à en former un élément de composition essentiel. Qu'on compare, par exemple, le mihrab de Naym⁽²⁾ avec celui que M. B. N. Kasla sar a découvert à Misyria, dans le Turkestan Russe.

Ces deux monuments sont très différents l'un et l'autre, bien qu'ils soient séparés par un espace mesurant de 100 à 150 lieues. Le mihrab de Naym offre une richesse surprenante de motifs végétaux et géométriques dans le décor épigraphique lui-même qui forme tout ce qui, quoiqu'il s'agisse de bandes aux inscriptions se trouvant dans certaines parties de la mosquée. A Misyria le mihrab montre la même composition architecturale : trois niches superposées dont le décor est aussi riche, presque de type à celui de Naym, ce qui le fait former, notamment l'encadrement des niches, l'introduction de quatre inscriptions différentes, etc. Les deux monuments ont les arêtes inférieures d'une large frise au-dessus des colonnes et un long texte coranique dans six lignes dans le tympan au milieu du mihrab.

Le seul fait que la longue série des inscriptions fatimides à grande échelle ou de grandeur moyenne⁽³⁾ commence dans la seconde moitié du iv^e (x^e) siècle, lui confère une importance toute particulière pour l'histoire de l'art et de la paléographie arabes.

La mosquée d el-Azhar.

La plus ancienne mosquée fatimide qui fut fondée en 359 H (969 A. D.), et terminée deux années plus tard, est si célèbre si souvent dans le courant des siècles, qu'on l'a pu croire à tort à travers un mythe, à tort de son décor ori-

⁽¹⁾ Les inscriptions fatimides en ceramiques ne se prêtent pas à une comparaison, étant de qualité et technique inférieures. Cf. M. VAN BERCHEN, *Amida*, pl. II-IV.

⁽²⁾ Voir Syria, 1930, la Mosquée de Naym, pl. XII.

⁽³⁾ Je dois la photographie à l'obligeance de

M. VAN BERCHEN, qui l'a fait peindre en détail dans le *Survey of Persian Art*.

⁽⁴⁾ Cf. Syria, 1930, p. 240, note I.

⁽⁵⁾ Voir la bibliographie de E. A. G. CRAWFORD, *A brief Chronology of the Muhammadan Monuments of Egypt*, le Caire, 1910, p. 49-51.

ginal. Cependant cette tâche a été facilitée par les travaux du Comité de conservation des Monuments de l'Art arabe qui a fait enlever les nombreuses couches de plâtre défigurant et cachant en partie le décor des surfaces. Grâce à cette restauration moderne on est à même de distinguer les différents styles qui se rencontrent sur les parois du sanctuaire toulounide.



FIG. 1. — Bandeau d'inscription au-dessus d'un arc.

L'analyse épigraphique se prête avant tout à déceler le problème complexe des reconstitutions à l'intérieur de la mosquée. Les bandeaux d'inscriptions constituent une caractéristique dominante à el-Azhar. Ils sont bien plus frappants et plus intimement liés à son architecture que ceux de la mosquée d'Ibn Touloun datant du siècle précédent. Dans celle-ci nous n'avons que de simples bandeaux à textes et slogans sculptés en bois placés le long des murs sous les plafonds. La grande frise de stuc entourant les arcs pointus les arcades et piliers se compose d'arabesques. Quant à l'inscription en bois on a l'impression que le décorateur toulounide ne considère pas encore les

bandeaux à inscriptions comme élément essentiel les motifs décoratifs disponibles. Il ne souligne que le caractère religieux de l'édifice, étant préoccupé avant tout du texte coranique ⁽¹⁾.

Combien est différent le rôle assigné à ces bandeaux à inscriptions dans la décoration des surfaces à la mosquée el-Azhar ! Ils contribuent considérablement à la tonalité du décor des parois en y créant des contrastes entre des tons foncés et clairs. Les conglomérats d'ornements paraissent monotones dans leur ensemble s'ils n'étaient pas interrompus et allégés fréquemment par les tons plus clairs du décor épigraphique. Des bandeaux à inscriptions relient les contours de tous les arcs soit architecturaux, soit purement ornementaux. Ils accentuent de même l'horizontalité du décor des murs, à l'intérieur du sanctuaire, en y formant une espèce de bordure correspondant à la frise d'arabesques au-dessous du plafond (fig. 1).

Le mur nord-est est réparti par les arcades qui y aboutissent en cinq sections dont trois représentent le décor ornemental et épigraphique remontant à la fondation de la mosquée. La figure 2 joint deux fragments d'inscriptions renfermant le coufique fleuri le plus ancien de l'époque fatimide. Celui de A ne montre que des demi-feuilles qui se rattachent à la fin des lettres ta, ra et waw, c'est la première phase du coufique fleuri qui se trouve déjà dans les inscriptions en stuc entourant les fenêtres de la mosquée d'Ibn Touloun. Dans le fragment B la tendance d'éviter les vides entre les hampes verticales des lettres en meublant le fond par des éléments végétaux plus compliqués est très remarquable. C'est aussi que la tige du dad est surmontée d'une tige portant trois feuilles (fig. 2, B à gauche). La terminaison horizontale de la ta engendre une tige à deux feuilles et le waw au milieu du mot *essamawati* fait naître un véritable rinceau, qui caractérise la phase évoluée du coufique fleuri.

A en juger d'après les matériaux publiés par MM. G. Marcais et E. Levi-Provençal ⁽²⁾ ce type de coufique ne se rencontre ni en Ifrikiya ni en Espagne au commencement de l'époque fatimide.

⁽¹⁾ C'est peu dire la raison de l'absence de motifs décoratifs dans ces inscriptions coraniques, puisqu'on rencontre déjà à cette époque un type d'écritures plus décoratif (2). L'observation identique faite pour les mo-

numents de l'Afrique occidentale par G. Marcais, *Manuel*, t. I, p. 71 en bas.

⁽²⁾ Voir G. Marcais *Manuel d'Art Musulman*, et E. Levi-Provençal *Inscriptions arabes d'Espagne*.

Examinons maintenant les caractères des inscriptions du mur nord-est, réunis sur la table alphabétique de la figure 3. Ils présentent un style sobre et angulaire qui préfère les lignes droites aux lignes courbes. Les membres montantes du dal, sad, ta, kaf et ha s'élèvent rigides, celles qui se projettent en diagonale vers l'arrière formant l'exception (voir figures 3, n° 8 et 11). Les nun se terminent pour la plupart dans la direction verticale. Les ya en queue



FIG. 2.

sont d'une rareté archaïque. Très frappante est la tendance d'allonger les lettres courtes vers le haut. Le ba et le ya prennent quelque fois la forme du lûm, le dal et le sad celle du kaf et du ta, voir figures 3, n° 2, 4, 7 et 17. Tous les sin affectent la pointe en flèche élançante, les deux sin biscautes, voir figures 3, n° 6 à la fin, sont dus à une restauration ultérieure. Lors de ma dernière visite à la mosquée j'ai pu constater que la couleur du plâtre dont ils sont faits diffère sensiblement de celle du reste de l'inscription ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ On fera bien de se procurer des photographies reproduisant ces inscriptions en plâtre quand on recueillera les caractères isolés d'un autre style, parce que cette matière se prête

facilement à des restaurations. Dans la mosquée d'el-Guayushy il y a un *kal* dans l'inscription au-dessus de l'arc du *mihrab* qui, lui aussi, se trahit par la couleur du plâtre comme

Le J cor épigraphique et vegetal de la figure 1 (a) semble pas à première vue se différencier beaucoup de celui de la figure 2. L'inscription fragmentaire, donnant le commencement de la première sourate, est moins riche en détails ornementaux que les fragments que nous venons d'analyser. On n'y trouve qu'une demi-feuille à deux lobes se rattachant au *ba* de *rabla* et, comme motif nouveau, un petit disque, percé au centre, qui surmonte le *ain* de *al-doumna*. Cette simplicité caractérise tous les bandeaux du mur de la qibla² et de deux sections du mur nord-est. Il n'y a que les simples feuilles à deux ou trois lobes, jamais de rinceaux développés, et beaucoup de petits disques à trou central ou à rosace en points. On voit bien que cette simplicité n'est pas fortuite, mais voulue. Il en résulte une tonalité plus unie que celle qu'on a pu constater sur les fragments de la figure 2 servant mieux à contracter les bandeaux à inscriptions avec le lettrage arabe qui les entoure.

Qu'il s'agisse d'un autre style, d'une allure plus souple et gracieuse, cela apparaît clairement quand on compare les caractères de la figure 1 avec ceux de la figure 3. Les hampes montantes des lettres *dal*, *sad*, *ta*, *kaf*, *noon* et *ha* remplacent la ligne droite par des lignes courbes (voir n° 4, 5, 7, 8, 11, 14 et 15). C'est ainsi que la hampe verticale de *ta* (4) se tourne d'abord à droite et puis à gauche, affectant une forme bien plus gracieuse que celle de la figure 3.

L'attaque du *sad* isolé va au-dessous de la ligne de base de l'écriture et prend parfois la forme nouvelle d'un S (voir la première et la troisième lettre de la figure 5, n° 7). Le *ta* (8) correspond à *dal*. La plupart des *kaf* s'incurvent vers l'arrière, mais on trouve déjà la forme lassoquée au col de cygne. Les formes curvilignes prédominent parmi les *noon* isolés et linéaux (voir figure 5), n° 14.

Le fait est particulièrement frappant dans les *ha* linéaires (10) dont les hampes montantes s'incurvent toutes vers la gauche. Les *qatunaux* (17), enfin, accusent une évolution remarquable n'étant plus formes d'un seul trait, comme les *qa* de la figure 3, mais partagés en deux de la hampe verticale s'en détache une autre qui tourne à gauche et recadre horizontalement en fausse équerre vers l'arrière.

produit d'un style étranger à la mosquée ce 478 H., voir Flout, *di Ornamente der Hukim und A. har Moach* p. 11, XVI à droite.

Ce fragment se trouve au milieu du mur nord-est du sanctuaire.

VOULET, loc. cit. pl. XII et XIII.

On constatera que tous ces changements ne tiennent pas considérablement l'imagerie graphique en accusant un « tournant » très net vers l'élégance. Elle se man-



FIG. 3.

ifeste également dans le décor arabe que ce qui nous justifie de parler d'un style nouveau.

Si l'on compare à ce sujet les frises arabesques des figures 2 et 4, on est

frappé par les petites différences qui existent entre elles. L'ordonnance des motifs qui entrent dans la composition est la même : des arcs à double base supportés par de minces tiges et surmontés de deux lobes alternant avec des palmes adaptées aux pointes. Le feuillage a trois lobes¹, naissant de la ligne de base horizontale. En rose la fond est creusée de demi-palmes dont les tiges se lèvent symétriquement en angle droit de la base horizontale, prennent ensuite la forme de lignes sinuées qui suivent les contours des palmes et des motifs en concave. On notera que ces tiges percent les demi-palmes en haut, pro-



FIG. 4.

cédé étranger à l'art abbasside du Cairo et qui caractérise ce décor végétal de la mosquée d'el-Azhar.

Quant à la forme des palmes de la figure 4, on conviendra qu'elle est plus gracieuse que celle qu'on voit sur la figure 2, mais on ne devra pas trop insister sur ce fait parce que ces palmes commencent déjà à se modifier dans l'ancienne frise.

Bien plus important est le nouveau mouvement rythmique qu'on peut constater dans la zone supérieure de la frise. Il est dû aux demi-palmes dont les pointes se joignent en croissant engendrant une espèce d'arc au-dessus des palmes. Avec ce rythme en haut correspond un changement rythmique en bas

¹ Une autre variante montre un feu à trois lobes dans la feuille à trois lobes (voir FLURY, *loc. cit.*, pl. XXIII, 2).

les tiges supportant les motifs en cône s'allongent tandis que les lignes parallèles au-dessous des palmiers se raccourcissent.

Cet enrichissement rythmique est la tendance la plus frappante qui préside



FIG. 5.

à l'évolution du décor arabesque au ^x^e siècle. On l'a déjà démontrée en rapprochant les ornements du Dair es-Suriyani de ceux de la figure 2¹). Elle

¹ Voir FLAUX, *Die Gipsornamente des Dair es-Suriyani, dans der Islam*, VI, p. 82, et ein Stück mehr in des D. IX. Jahrhunderts, dans

Jahrbuch der deutschen Kunst, 1925, Festschrift F. Sarre.

vi en augmentant dès le commencement de l'époque fatimide, l'ensemble du décor du mur de la qibla en sert de témoin.

Que ce style nouveau n'appartienne pas à l'édifice exécuté par l'ordre du premier calife fatimide el-Mu'izz, cela me semble établi par l'analyse comparée des cinq sections du mur nord-est. On sait que el-Aziz, le successeur d'el-Mu'izz, fut le premier qui entreprit des restaurations dans la construction primitive. Or, déjà en 1911, j'avais l'impression que tous les murs du sanctuaire à l'exception du transept et des parties extrêmes du mur nord-ouest furent embellis sur l'ordre d'el-Aziz. Après avoir étudié tout le décor épigraphique de la mosquée, il me semble certain que ce calife donna à l'édifice primitif sa parure définitive.

Le mur nord-ouest, qui sépare le sanctuaire de la cour, mérite notre attention particulière. L'analyse de son décor a été engagée jusqu'à présent parce qu'on se nichait avec raison des copies faites lors d'une restauration dans la seconde moitié du xix^e siècle. Cependant, quand il s'agit d'inscriptions coptes, la paléographie nous fournit des critères surs pour juger de la valeur archéologique de copies faites d'après l'anciens modèles.

Or, parmi les nombreux bandeaux à inscriptions du mur nord-ouest, il y en a un certain nombre qui cadrent jusqu'aux moindres détails avec ceux du mur sud-est. Ce groupe conserve dans son état original est d'autant plus intéressant qu'il nous aide à résoudre un problème de l'histoire de l'architecture fatimide soulevé par le savant qui a le premier étudié les monuments fatimides du Caire⁽¹⁾.

M. van Berchem cite parmi les critères archéologiques qui trahissent les constructions fatimides en première ligne l'*arc persan* dont le profil est engendré par un arc de courbe terminé à chaque extrémité par une tangente, et explique sa présence dans la vallée du Nil par la prépondérance des influences persanes sous une dynastie qui se rattachait étroitement à la Perse. Comme tous les manuels d'art musulman s'appuient sur les *Notes d'archéologie arabe*, une courte digression dans le domaine de l'architecture de la mosquée d'el-Azhar semble nécessaire.

Il y a trois espèces d'arcs dans le sanctuaire : les arcs pointus des arcades

⁽¹⁾ Cf. M. van Berchem, *Notes d'archéologie arabe, Monuments et inscriptions fatimides* (Journal des savants, 1891, p. 20 sq.



Fig. 6. - Trois types de l'écriture
Equilibrée

M100
فَوَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ

M104
فَوَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ

M101
فَوَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ

M102
فَوَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ

M103
فَوَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ

M104
فَوَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ وَجَعَلُوا قُلُوبَهُمْ قَبْأَتٍ

du transept, les arcs en plein cintre qui caractérisent toutes les fenêtres des murs nord-est et sud-est, et enfin les arcs persans de l'arcade nord-ouest, qui sépare le sanctuaire de la cour¹. Or, il est de première importance de constater qu'aucun des arcs persans n'est entouré de bandeaux à inscriptions qu'on puisse attribuer au IV^e (X^e) siècle. Tous les montants de ces arcs sont

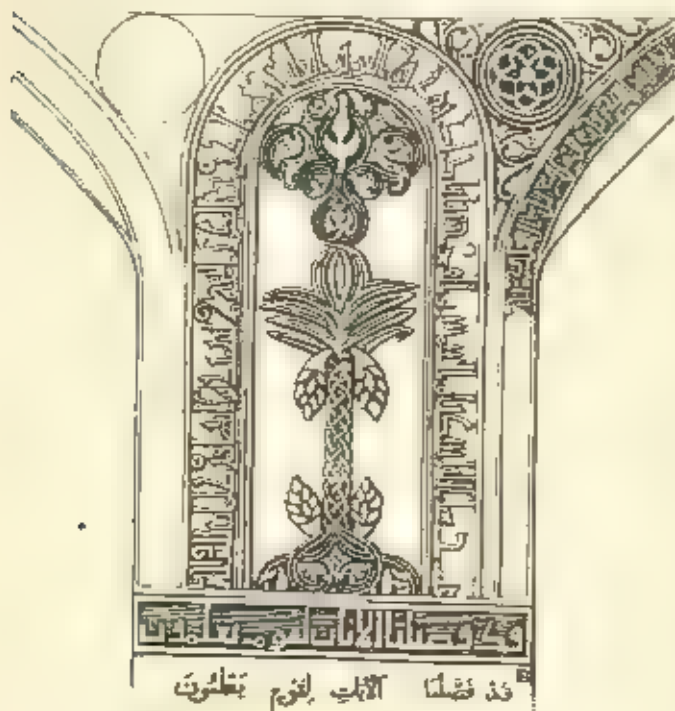


FIG. 7.

modernes les inscriptions qui longent les montants de l'arc persan renferment une répétition de la formule *el mulk lillahi* et les bandeaux entourant les arcs décoratifs des tympans et l'arc en plein cintre surmontant l'ouverture à profil persan contiennent les caractères que nous avons appris à connaître à la figure 5.

S. FERRY.

¹ Lors de ma première annexe j'ai déjà constaté que les tympans formés par les arcs pointus aux extrémités de l'arcade nord-ouest appartiennent à l'époque d'al-Rakim.

² Dessinées d'après les photographies de M. A. Creswell et collationnées à la mosquée lors de ma dernière visite.

BIBLIOGRAPHIE

V. Gordon Childe. — *L'Orient préhistorique*. Un vol. in-8° de 298 pages avec 102 figures et 32 planches hors texte. Paris, Payot, 1935.

La préface du docteur Contreau indique clairement ce que l'auteur a cherché à réaliser dans ce beau volume : « Possédant un goût inné des idées générales, au sens averti des conditions de création et de transmission des outillages et des motifs artistiques, l'auteur de *L'Orient préhistorique* nous montre quels rapports relient les différentes civilisations échelonnées de l'Égypte à l'Indus; par comparaison, il situe, dans une chronologie relative, leurs diverses manifestations; il en propose la date possible » (p. 9). Ce qui donne tout son prix à la synthèse de V. G. Childe, c'est que l'horizon de ce qu'on appelait autrefois l'Orient classique est singulièrement élargi.

Dans la marche vers l'est on s'arrêtait à l'Élam et à l'Iran. Les civilisations semblaient osciller entre la vallée du Nil et celle de Mésopotamie, entre la Méditerranée et le Golfe Persique. Mais voici que depuis une dizaine d'années les orientalistes ont été amenés par les remarquables découvertes de Sir John Marshall dans la vallée de l'Indus à annexer un nouveau domaine, celui des

pré-aryens de Mohenjo-Daro et de Harappa. Le plus intéressant, parce que le plus révélateur, des chapitres de l'Orient préhistorique est celui où V. G. Childe esquisse « la civilisation de l'Inde au III^e millénaire avant J.-C. » (p. 188 ss.). On y voit se développer, dans un rythme similaire à celui de l'évolution sociale en Égypte et en Babylonie, toute une culture nouvelle.

Des convergences inattendues font surgir des hypothèses qui, bien que hardies, ne sont pas téméraires, et le chapitre se termine sur les constatations suivantes : « Il semble qu'en remontant dans le temps à partir du troisième millénaire, les civilisations de l'Inde et de la Babylonie tendent à converger, comme elles le feraient si elles s'étaient détachées d'un tronc commun. Mais pour déterminer le berceau de cette race, ou pour définir son caractère, la documentation est encore insuffisante. Rappelons que, pendant la période d'Ourouk, se sont introduits en Sumer des éléments nouveaux et peut-être exotiques.

Il n'est pas non plus certain que la civilisation de Jemdet Nasr ait été une création indigène. Si la parenté d'Amari et de Jemdet Nasr était établie, cela ne voudrait pas nécessairement dire que l'influence est venue de cette dernière.

et il faudrait peut-être mettre hors de cause ses attaches sémitiques. Mais, en tout cas, une analyse plus approfondie des relations indo-sumériennes ne sera possible que lorsque la région intermédiaire, qui aurait influencé et en fait peuplé les deux régions, aura été explorée. L'exploration ne fait que débuter, mais nous pouvons essayer dès maintenant de résumer les résultats acquis (p. 208 s.). L'illustration de ce chapitre est, à elle seule, un enseignement. Telle statuette de pierre du Mohenjo-Daro (pl. XXI) évoque à première vue les sculptures sumériennes archaïques. Le galbés est surtout frappant avec « la barbe, la lèvre supérieure rasée et les longs cheveux réunis en mèche sur la nuque à la mode sumérienne » (p. 192). Par contre, le vase peint de Mohenjo-Daro (pl. XXII) diffère singulièrement de la technique sumérienne. Les motifs géométriques les plus variés « basés sur la ligne sinuée, la croix, le T ou le cœur » (p. 198) se superposent en grandes zones parallèles sur la pause et le goulot. On sent que la décoration obtenue par application de noir sur rouge « possède un style sûr, maître de soi et tout à fait différent de tout autre » (p. 197). Les sceaux — nous le savons depuis les premières trouvailles — sont l'un des éléments les plus caractéristiques des arts mineurs dans la vallée de l'Indus. On en trouvera quelques échantillons à la planche XXIII. Mais retenons que l'emploi du terme sceau pour désigner soit les « tablettes carrées en stéatite, qui portent une protubérance au revers et dont l'avant est gravé », soit les « tablettes plates de cuivre qui portent une inscription au revers », soit encore d'autres menus objets de glyptique, est

sujet à contestation, car « nous n'avons aucune preuve qu'ils aient jamais servi à sceller quoi que ce soit, alors qu'en Mésopotamie ou en Égypte, les empreintes se rencontrent beaucoup plus fréquemment que les sceaux eux-mêmes » (p. 200). La joaillerie montre de nombreuses affinités avec l'Égypte, Byblos, Sumér et même Troie. Nous avons insisté sur ce chapitre viii, à cause des données vraiment nouvelles qu'il introduit non pas tant dans l'Orient préhistorique que dans l'Orient protohistorique. L'arrière-pensée de Childs est de passer « de l'histoire à la préhistoire », suivant le titre du chapitre premier, où nous lisons cette phrase suggestive : « La préhistoire européenne, à ses débuts, n'est que l'histoire de l'imitation ou, au mieux, de l'adaptation des conquêtes du génie oriental : l'histoire même de ces conquêtes se trouve dans la préhistoire orientale » (p. 17). Il va sans dire que l'étude de l'Égypte, de cette région privilégiée où nous suivons sur place les développements d'une culture autochtone, dans ses plus anciennes réactions contre la pénétration étrangère et dans ses efforts continus pour s'étendre au dehors, joue un rôle de premier plan dans ce que l'auteur appelle « la mise en scène » (chapitre II). Les étonnantes découvertes à Tasa, au Fayoum, à Merimde, à Badari, nous amènent inévitablement à un tableau de la civilisation égyptienne pré-dynastique (p. 74 ss.), où nous reconnaissons déjà les traits les plus caractéristiques de l'état social et de la technique manuelle de l'Égypte unifiée. Les constatations, ou mieux les inductions de l'auteur sur « l'unification pré-dynastique de l'Égypte » (chap. IV), et « l'avènement des

« dynasties » (chap. v), sont comme l'aboutissant naturel des conclusions tirées de la préhistoire. Les relations entre la vallée du Nil et la Mésopotamie sont mises en évidence par une série de faits qui permettent d'affirmer que « les méthodes mésopotamiennes sont appliquées d'une façon absolument égyptienne : les motifs mésopotamiens décorent des objets purement égyptiens, et les contacts sont répartis sur l'ensemble du dernier pré-dynastique et du proto-dynastique » (p. 115 s.). Le manche d'ivoire pour couteau en silex de Gebel-el-Arak sert d'illustration à cette théorie de l'influence mésopotamienne sur l'art égyptien le plus archaïque (p. 116 ss.).

On avait depuis longtemps reconnu l'allure humaine du personnage, héros ou dieu, qui figure entre les deux lions dressés au sommet d'une des faces du manche d'ivoire. Les autres scènes gravées marquaient aussi une inspiration mésopotamienne plutôt qu'égyptienne.

Cette impression est renforcée par la découverte à Urak (Warka), en Babylonie, d'une stèle de basalte et d'une collection de cylindres, qui présentent des motifs analogues à ceux du manche d'ivoire et des monuments similaires de l'ancienne Égypte.

Il suffira de lire la note consacrée à cette trouvaille par M. R. Dussaud, dans *Syria*, 1935, p. 329 ss., pour savoir comment, au milieu du IV^e millénaire avant notre ère, la culture mésopotamienne franchit les limites du désert et exerce son influence sur la vallée du Nil.

L'évolution graduelle de la civilisation dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate fournit la matière du chapitre vi : « Périodes préhistoriques en Mésopotamie »

et du chapitre vii : « Civilisation sumérienne archaïque ».

La préhistoire et l'archéologie marchent de pair grâce aux fouilles récentes d'Urak (Warka), d'Ure (el-Obeid et el-Mughair), de Lagash (Tello), de Shuruppak (Fara), de Kish (el-Oheimir), de Djemdet-Nasr.

Le temps n'est plus où les tells étaient considérés comme une mine de monuments et de documents qu'on s'empresait d'extraire du sol pour les expédier dans les musées. L'archéologie orientale est devenue une science méthodique dont le premier souci est de répartir en zones chronologiques les couches entassées par l'action du temps et des hommes sur les sites les plus célèbres du passé.

Grâce à ces précautions des fouilleurs, la statuaire, la céramique, les industries de la pierre et du bronze, la joaillerie et la glyptique, se présentent dans le cadre de l'architecture civile, religieuse, funéraire. L'auteur ne néglige aucun des éléments de la synthèse parfois provisoire, toujours objective qu'il établit avec une ampleur d'information que tempère une sage réserve. Une copieuse illustration fixe les types principaux de l'art, de l'armement, de la poterie, de l'habillement, de la parure. On sent que même avant les dynasties historiques le genre sumérien est en possession de tous ses moyens d'expression que l'écriture contribuera à diffuser dans tout le Proche-Orient. Entre Sumér et l'Inde l'agent de liaison sera « le plateau élevé mais très décliné de l'Iran » (p. 210). Entre Sumér et la Méditerranée s'interposeront « les zones de plaine et de steppes de l'Assyrie et de la Syrie » (*ibid.*). Don le chapitre ix sur « l'Iran et Syrie » dans lequel s'intercale la

civilisation de Suse (p. 212 ss.). Nous ne pouvons insister sur le détail des comparaisons entre l'art de la Susiane et celui de Sumer. C'est un thème qui a été traité dans les sens les plus divers par les archéologues. Childe s'ingénie à rapprocher la documentation de Suse de celle que les trouvailles en Chaldée ont récemment fait connaître.

De même, il cherche à synchroniser les stratifications de la céramique assyrienne, telles qu'on les a déterminées à Ninive, à Arpachiyah, à Tepe Gawra, à Tell Billa, avec celles de la céramique élamite et sumérienne (p. 227 ss.). Mais il reste une grande part aux initiatives individuelles, comme aussi à l'influence anatolienne.

Le dernier chapitre s'intitule : « Mécanisme de la diffusion ». Les principaux facteurs de la diffusion se ramènent au commerce, à la conquête, à la migration. Deux grandes révolutions sont à la base de toute l'histoire humaine : d'une part, l'homme passe du stade où il recherche sa nourriture au stade où il est capable de la produire ; d'autre part, l'économie urbaine, issue de ce second genre de vie, fait naître l'industrie et le commerce. Ainsi, la vie sociale devient par elle-même une force d'expansion dont les étages sont plus ou moins sensibles suivant les hasards de la découverte. La préhistoire et l'histoire se mêlent dans ces dernières pages où l'on a l'impression que l'auteur va quitter son sujet pour revenir à l'Europe qui forme l'axe de ses préoccupations, comme la prouve le paragraphe final : « Le but du présent travail a été en premier lieu d'exposer, et si possible de défendre les principes qui doivent être appliqués à l'étude de la préhistoire euro-

péenne pour laquelle il convient de se référer au matériel plus riche et mieux daté de l'Orient protohistorique. Si, ce faisant, nous avons permis aux travailleurs du domaine européen de voir leurs problèmes particuliers sous une perspective plus claire, et si nous avons justifié la doctrine générale de la civilisation, notre but aura été atteint » (p. 374). Le but de Childe est même dépassé, car nombre d'orientalistes trouveront agrément et profit à parcourir ces pages si substantielles.

E. DUBOIS.

A. MORET, *Histoire de l'Orient (Histoire générale, publiée sous la direction de Gustave Glotz)*. 2 vol. in-8° de 872 pages. Paris, Presses Universitaires, 1930.

L'aspect de l'histoire de l'Égypte et de l'Asie Occidentale anciennes s'est trouvé renouvelé par les découvertes de ces dernières années ; à une période extrêmement longue pendant laquelle les civilisations des deux pays se sont développées en commun, ont succédé les temps historiques caractérisés par des échanges constants entre l'Asie et l'Égypte. La première période nous est connue depuis peu ; la seconde nous apparaît chaque jour plus riche en faits d'importance. Il était donc à souhaiter qu'un même historien traitât à la fois l'histoire de l'Égypte et celle de l'Asie Occidentale. M. Moret, également compétent dans l'histoire des deux régions, a bien voulu assumer cette tâche. L'étendue de l'érudition de l'auteur, sa largeur de vues, lui ont permis de tracer un tableau d'ensemble où perpétuellement les ressemblances et les dissemblances entre la Mésopotamie et

l'Égypte sont rappelées, où mille faits, mille usages trouvent leur explication par l'histoire du pays voisin. Par suite, l'exposé de l'histoire de l'Orient ancien prend une ampleur insoupçonnée ; la solidarité de l'Égypte et de l'Asie dans les progrès de la civilisation est beaucoup plus manifeste que si l'historien adaptait le cadre étroit des divisions par peuples ou par régions géographiques.

Citerons-nous quelques exemples de ces rapprochements féconds, pour lesquels la connaissance des dernières découvertes était indispensable ? Le lecteur lira avec intérêt ce qui a trait au « déluge » (p. 321), à la coutume de donner aux rois des noms d'animaux (p. 325), à la condition du paysan en Égypte et en Sumer (p. 340), aux thèmes officiels concernant les Houti et les Hyksos (p. 362), au pouvoir magique des patési et des rois d'Égypte (p. 364), aux cérémonies d'ouverture de la bouche en Égypte et Mésopotamie (p. 364). Lorsque Goudéa résolut de construire son temple (p. 309), il procéda à la purification de la ville, mais il accorda aussi à tous les esclaves de la cité une franchise temporaire, véritable rite d'émancipation que M. Morel compare justement aux Sacées.

Un autre mérite de l'ouvrage est d'avoir bien mis en relief le rôle qu'ont joué en Orient les indo-Européens aux époques décisives de son histoire. Ce rôle, insoupçonné il y a quelques années, s'est révélé quand le déchiffrement du hittite a donné accès aux archives de Boghaz-Keni et lorsque l'étude des Kassites et des Mitanniens a montré l'importance des aristocraties dirigeantes dans le monde antique. On a pu voir alors que la prépondérance aryenne remontait bien plus haut

que l'époque achéménide et que l'histoire du deuxième millénaire était soumise à l'influence de cet élément. L'Égypte même n'en devait pas être exempte ; la parenté maternelle d'Aménophis IV paraît en partie indo-européenne ; de même souche aussi Néfertiti, femme du pharaon hérétique, qui ne serait autre que la fille du roi de Mitanni (p. 305). Cet apport de sang asiatique et de sang européen dans la lignée des pharaons indigènes expliquerait sans doute bien des points obscurs dans les mœurs nouvelles dans les façons de penser de l'époque de Tell-el-Amarna. N'est-il pas même possible de remonter plus haut, puisque les rites funéraires que révèlent les tombes d'Our se retrouveront bien plus tard en usage chez les Scythes (p. 335-336). En l'absence de toute démonstration possible la coïncidence, là aussi, n'est-elle pas du moins d'importance ?

Un autre facteur dans l'histoire de l'ancien monde n'a pas été non plus oublié : les autochtones, qualifiés d'Asiatiques, plus ou moins évincés par les Sumériens (sans doute une seconde vague du même bloc ethnique). Ces Asiatiques dont l'importance et les affinités sont révélées par l'aire de dispersion de leurs langues, ou au moins de leurs noms propres, sont le vrai fonds sur lequel s'est élevée la civilisation de Sumer et plus tard celle des Sémites. M. Morel, enfin, n'hésite pas à voir dans les Présomériens à qui l'on doit les premières manifestations de la civilisation mésopotamienne, les Hourri ou Soubaréens (p. 315, 802).

Ces volumes, pleins d'aperçus nouveaux, sont agrémentés de cartes et de tableaux chronologiques, dynastiques, parlant aux yeux ; le lecteur tiendra

compte que la publication de l'ouvrage, paru par fascicules, a commencé en 1920 et que certaines adaptations de dates ont dû être introduites dans la fin de l'ouvrage. L'auteur a maintenu sa bibliographie au courant des découvertes jusqu'en 1934, date de l'impression des derniers chapitres : dans une conclusion magistrale il a résumé à grands traits l'histoire de l'Orient ancien et son importance dans le développement de l'humanité.

G. CONTENAI.

HELVAT FRANKFORT, — *Oriental Institute Discoveries in Iraq, 1933-1934, Fourth preliminary report of the Iraq Expedition.* Chicago, The University of Chicago Press, 1935.

Dans cette nouvelle publication de l'Institut Oriental de Chicago, H. Frankfort donne un rapport préliminaire de l'activité de son expédition en Iraq, durant l'hiver 1933-1934, à Tell Asmar, à Khafaje et à Khorsabad. De ces trois chantiers, le premier se signale à l'attention par la découverte remarquable d'un lot de statuettes d'un type nouveau, sinon étrange, qui se distinguent nettement des pièces sculptées sorties précédemment d'Asmar ou de Khafaje, soit au cours des fouilles, soit à la suite des pillages et incendes. Cette documentation qu'apparaît un contexte stratigraphique minutieusement relevé, nous vaut un essai de chronologie de la période *early dynasty*, qui nous intéresse d'autant plus que nos trouvailles de Mari pèsent aussi dans le débat.

Dans le temple d'Abu, la fouille a révélé vingt niveaux d'occupation qui se répartissent en trois périodes. De haut en

bas, on a le *single shrine temple*, puis le *square temple*, enfin la plus ancienne installation cultuelle, *archaic shrine*. Le sanctuaire supérieur existe de la période *early dynasty* à la fin de la dynastie de Sargon. Le *square temple* tombe entre 3000 et 2800 av. J.-C., ayant succédé au temple archaïque en activité de 3200 à 3000 av. J.-C. Ce qui complique le problème, c'est que Frankfort s'efforce d'intégrer, à juste titre, la documentation sortie de Khafaje, du temple ovale et du temple de Sin, où il reconnaît de même trois périodes.

Les deux temples dont on nous donne les plans, *square temple* d'Asmar, temple de Sin de Khafaje, sont conçus sur le type de la maison d'habitation, avec cour intérieure, sur laquelle ouvrent les pièces cultuelles. À Asmar, il y en a trois, de forme oblongue, avec entrées sur un des longs côtés, le piédestal au fond. Parfois, devant lui, un alignement de petites « tables d'offrandes ». À Khafaje, le plan est différent, puisque de la cour intérieure on passe dans un complexe de deux sanctuaires l'un derrière l'autre et communiquant. Le temple de Mari diffère avec sa partie réservée aux prêtres nettement séparée de la zone cultuelle. De même pour ce qui est de l'agencement de la cella proprement dite, puisque ni Asmar, ni Khafaje n'attestent ce rite, si abondamment documenté à Mari, de l'enfoncement des « barcasses ».

Les statuettes d'Asmar ont été recueillies dans la cella II du *square temple* et au pied du piédestal. À Khafaje, on semble les avoir ramassées sur la sol d'une pièce, à banquettes murales. Dans le premier cas, il s'agit d'une *favissa*, dans le second d'un éparpillement, suite de

guerre et de pillage. Frankfort distingue le style de Tell Asmar de celui plus réaliste de Khafaje. Sans aucun doute, tout le lot sorti de la cavasse d'Asmar, forme avec ses douze statuettes un ensemble homogène, où l'on remarque cette propension à traiter géométriquement le corps humain. Mais ce style ne manque pas à Khafaje (l'auteur le signale d'ailleurs) et j'avoue, en outre, ne pas reconnaître une différence de style, due à la chronologie, dans les deux bustes de la figure 85 par exemple. Nos propres trouvailles de Mari nous montrent, en effet, dans la même installation, des pièces fort dissimilaires de technique, où nous voyons bien plutôt le résultat du tempérament ou du talent de l'artiste que de la chronologie.

En outre, les dates que donne Frankfort pour le temple d'Ishtar à Mari (vers 2800), contemporains du 2^e temple ovale de Khafaje me paraissent trop basses d'au moins un siècle et demi. En effet, des trois statuettes inscrites recueillies par nous, en 1935 et qui appartiennent, nous le savons d'une façon certaine, à la plus tardive des installations du sanctuaire présargonique, deux « semblent être sensiblement plus anciennes » qu'Ur-Nansé (Thureau-Dangin, *H. A.*, XXXI, p. 143). Or en démolissant cet hiver, 1935-36, le dit sanctuaire, nous avons trouvé sous le premier niveau (et le temple présargonique en compte au moins quatre, des documents et en particulier deux cylindres, qui ne laissent aucun doute et remontent au passage entre IV^e et III^e millénaires.

D'ailleurs, je crois trouver un argument nouveau dans les constatations des campagnes suivantes à Asmar. Car Frankfort pense maintenant (note p. 87) que son

archaïque *shrine* d'Asmar commence à la fin de Djemdet-Nasr, peu avant la période I du temple ovale de Khafaje. Combien aura duré cette période I à Khafaje ? Si on lui accorde deux siècles ou deux siècles et demi, on arrive alors pour la période II (contemporaine de Mari) à la date que nous avons proposée dès le début (*Syria*, XVI, p. 26), c'est-à-dire les environs de 2950 av. J.-C. Cela oblige donc à remonter quelque peu le lot des douze statuettes d'Asmar que nous croyons nous aussi, plus anciennes que celles de Mari et de peu antérieures au III^e millénaire. Par leur hiératisme elles semblent nous avoir conservé un peu de l'atmosphère des temps de Djemdet Nasr et cet ensemble de divinités et d'adorants est l'un des plus étranges que l'on ait jamais trouvés.

Signalons, en terminant, la curieuse inscription hiéroglyphique latite d'un dynaste de Hama, trouvée par M. Jacobson à Khines, village en face de Bavian.

ANDRÉ PARROT

OTTO EISSFELDT. — Philister und Phönizier (*Der Alte Orient*, 34, 3). In-8° de 42 pages. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1936.

Ce parallèle est un prétexte pour exposer l'état actuel des questions soulevées par l'histoire de ces deux peuples. Au regard d'Israël, autant l'hostilité caractérise l'attitude des Philistins, autant les relations sont le plus souvent amicales avec les Phéniciens. Une exception semblerait à noter d'après A. Alt (*II Sam.*, xxiv, 64 et s.; *Juges*, I, 31; *I Sam.*, iv, 16; *ix*, 15) si David étendit la frontière de son royaume au voisinage de Tyr sur ces

districts de la plaine d'Acre que Salomon dut abandonner.

Le problème que pose l'origine des Philistins n'est point résolu. La céramique « philistine » ne saurait les caractériser, et nous ignorons tout de leur religion. M. Eissfeldt remarque que « Marna » n'est qu'une appellation récente, un nom araméen donné à l'ancien dieu de Gaza, probablement Ogon Marn, en présence des données de Ras Shamra, on ne devrait plus parler de Ba'al Zeboub, mais de Ba'al Zeboul comme le N. T. en conserve la bonne leçon. Notons qu'à la suite de H. Ranke, M. E. n'admet pas une déesse Asil, mais une Ishtar de Syrie, la Dea Syria. Dans le texte de Ras Shamra (*Syria*, 1931, p. 389) où M. Hrozný a reconnu un dialecte khurrite (*Archiv Orientalni*, 1932, p. 118 et suiv.), il faut bien lire 'at ('Aat) comme l'a proposé M. Virolleaud, et non *int* comme le suppose M. Eissfeldt ⁽¹⁾ (p. 16, n. 3); nous avons examiné la tablette et le 'aa ne laisse aucun doute. Les considérations sur (Ba'al) Hammon et Taut, dieux khurrites passés dans le panthéon phénicien, perdent leur point d'appui; mais on est autorisé à admettre un parallélisme et certaines affinités entre les deux déesses puisqu'elles apparaissent auprès du même dieu.

Très juste est la remarque que si les découvertes archéologiques de Ras Shamra attestent le plus surprenant mélange d'éléments assyriens, babyloniens, khurrites et égéens, la forte empreinte des cultes phéniciens et leur position dominante n'en ressortent qu'avec plus

d'éclat. Force militaire notable, mais d'une civilisation plus rudimentaire, les Philistins, bien que de race très différente, semblent s'être rapidement assimilés aux Sémites environnants.

R. D

ALBERT Coudamir. — *Le Livre de Jérémie*, traduction et commentaire, 3^e éd. corrigée. Lu vol. in-8° de xlv et 380 pages. Paris, Gabalda, 1933

L'éloge de l'œuvre du P. Coudamir n'est plus à faire au sein de la troisième édition. La discussion est toujours consciencieuse, très informée, et on présente avec impartialité les opinions qu'on ne partage pas. Les quelques observations qui suivent n'ont d'autre objet que de montrer l'intérêt des questions soulevées et de rendre hommage à un labeur d'un rare mérite.

Les écrits qui nous sont parvenus sous le nom de Jérémie offrent une matière hétérogène, mais difficile à dissocier. Aussi, en dépit des remarquables études dont ils ont été l'objet depuis Edouard Reuss et Duhm, on ne peut s'accorder sur ce qu'il faut vraiment considérer comme authentique. Instinctivement les théologiens cherchent à harmoniser des textes souvent contradictoires, mais ainsi ils servent mal la grande figure du prophète, qui y perd son originalité. Le génie particulier de Jérémie ne se manifeste pas dans les luttes soutenues contre les autres prophètes, ses ennemis, car si nous prenons en exemple l'incident d'Hananias, il n'y a de divergence entre ce dernier et Jérémie, ni sur la toute-puissance de Yahvé, ni sur l'opinion que les Israélites reviendront d'exil, mais simplement sur

(1) Voir aussi *Forschungen und Fortschritte*, 1936, p. 378 et suiv.

le délu de ce retour. Et c'est pour un différend aussi minime qu'Hananias aurait été frappé à mort par Yahwé !

La puissante originalité de Jérémie se révèle surtout dans son attitude au regard du Deutéronome. On attendrait qu'il l'ait accueilli avec faveur. Mais le chapitre xi, qui répond à cette attente, contredit manifestement l'attitude de Jérémie contre les prêtres de Yahwé, et surtout l'attaque de viii, 8 : « Comment dites-vous : « nous sommes sages et nous possédons la thora de Yahwé ! » Voici donc (la loi) changée en mensonge, grâce au style menteur des scribes ! » Depuis que Marti, après Reuss, a ouvert les yeux sur ce texte, on ne peut douter de l'hostilité de Jérémie contre la réforme de Josias.

On aboutit ainsi, malgré les arguments contraires du P. Candamin, à admettre que le Livre de Jérémie n'est entré dans le recueil de l'A. T. qu'après avoir été corrigé et avoir été farci de formules deutéronomistes, ce qui est précisément le cas du chapitre xi, adroite composition à la manière de Jérémie, d'une part, et du Deutéronome de l'autre. L'auteur vise évidemment le Deutéronome dans ce vocable « les paroles de l'Alliance », mais il se garde bien de préciser quelles sont ces paroles autrement que par la formule banale : « Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. »

Passant aux observations de détail, voici d'abord deux précisions géographiques :

Il a été reconnu que le village moderne 'Anata représente la ville de l'époque romaine, mais non l'Anatot d'Abistar et de Jérémie (i, 1) ; cette dernière reste à déterminer (*).

J. E. P. BLAIN, *Bullet. Amer. Schools of Or.*

On n'a pas vu le parti à tirer de la géographie pour expliquer la fameuse prophétie de la ceinture qui ne doit pas être mouillée (xiii, 1), mais portée autour des reins, puis cachée dans un trou sur les bords de l'Euphrate. Qu'il s'agisse bien de ce fleuve (*), on ne peut en douter quand on a reconnu que toute la parabole repose sur les débordements annuels de l'Euphrate. Quand Jérémie revient reprendre la ceinture, elle est inutilisable parce que — le texte n'y insiste pas, car la chose allait de soi — elle avait été trempée par les eaux de la crue.

Il est remarquable que souvent la notion des rites échappe aux exégètes qui affectent de n'y voir que des gestes sans signification.

Prenons comme exemple le fameux passage vi, 26 :

Que m'importe l'encens qui vient de Saba
et le roseau (?) odorisant (venu) d'un pays

Vous holocaustes ne me) sont pas agréables,
et vos sacrifices de communion ne me plaisent pas

Le P. Candamin (p. 55-56) a justement signalé l'abus qui a été fait de ce passage quand on en a conclu que l'encens n'avait pas été aucunement en usage chez les Israélites. Il adopte (p. 70 et suiv.) la position de Dollmann soulignant « la méprise des auteurs qui se figurent que, dans ces passages, le sacrifice est représenté comme inutile et à supprimer ».

Rev. n° 63 (1936), p. 18-21, A. HERMAN, *ibid.*, p. 22-25 et ALONSO, *ibid.*, p. 25-26. Discussion, *ibid.*, n° 69, p. 29-33.

(*) Pour l'opinion contraire, qui méconnaît le point de départ de la parabole, voir Lucien LACROIX, *Introd. à l'A. T.*, 2^e éd., I, p. 477.

Toutefois, la question est moins simple, surtout si l'on ne veut pas prendre avantage en supposant que le texte de Jérémie a été atténué. ni, en sens inverse, si l'on écarte l'échappatoire qui consiste à prétendre que le sacrifice offert au vrai Dieu n'a « une valeur purement représentative symbolique ». La vérité est que le sacrifice est un acte complexe, et que son efficacité n'était pas uniquement mécanique, elle comportait des conditions de pureté de l'âme autant que du corps ; elle exigeait des prières, etc. Nous avons insisté sur ces points dans nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*.

D'autre part, il ne faut pas comprendre Jérémie, vii, 31 : « Multipliez holocaustes et sacrifices, et mangez-en la chair. » Un holocauste dont on mange, ce n'est plus un holocauste. Il faut traduire : « Jolignez vos holocaustes aux sacrifices de communion dont vous mangez la chair (*). » Les objurgations, concernant la pureté de l'âme, sont traditionnelles chez les prophètes (**).

Mais Jérémie est le moins traditionnel des prophètes et on ne peut éviter la difficulté de vii, 22 où le prophète affirme que Yahvé n'avait rien dit ni prescrit aux ancêtres des Israélites concernant les holocaustes et les sacrifices de communion. L'affirmation est nette, même brutale ; l'atténuer n'est pas résoudre le problème. On doit tenir compte d'un fait nouveau : les textes de Ras Shamra attestent l'usage d'holocaustes et de sacrifices de communion dans le milieu d'où sont

sortis les Israélites. Il en résulte que les prescriptions concernant les sacrifices sanglants, attribuées par la tradition à Moïse, sont encore plus anciennes que ce dernier. Dès lors, il est évident que Jérémie se trompe du tout au tout dans son affirmation audacieuse. Il y a été probablement entraîné par l'ardeur de la polémique qu'il soutenait contre les prêtres et les autres prophètes. Ceux-ci lui ont opposé la loi et il n'a eu d'autre ressource que de la nier. On voit par là que Jérémie ne s'est pas élevé seulement contre le culte des dieux étrangers, mais encore, et violemment aussi, contre le culte officiel de Yahvé tel qu'il était pratiqué dans le temple de Jérusalem et, par cette voie détournée, nous en arrivons encore à constater l'hostilité résolue de Jérémie contre le *Deutéronome*. Ainsi la critique moderne en dressant Jérémie contre le rituel a peut-être un peu forcé la note, mais elle a bien saisi le progrès des idées du prophète sur celles de ses prédécesseurs (1) qui n'ont jamais tenu des propos aussi tranchés (2).

Dans xvi, 5-9, le savant hébraïsant a suivi les errements habituels. Cependant, Clermont-Ganneau a expliqué d'après de nombreuses inscriptions phéniciennes et

(1) Jérémie, xxiii, 25-32 ; xxvii, 9 ; xxx, 8 s'élève contre la pratique des songes en tant qu'inspirés par Dieu, comme c'était courant dans l'ancien Israël et aussi dans les textes de Ras Shamra.

(2) Il en résulte qu'on ne peut attribuer xvi, 19-27 à Jérémie à cause de la liste des sacrifices du verset 25 et aussi parce que le v. 25 oppose qu'il n'y a plus de roi en Juda. Non plus xxxi, 10-14, à cause précisément de ce dernier verset où l'on accorde aux prêtres la graisse des victimes, que le rituel réserve à Yahvé.

(*) L'emploi du *zaw copulatif* avec le sens du relatif est des plus corrects.

(2) Osée, vi, 6 ; Isaïe, i, 11 et suiv., protestent contre l'iniquité même aux sacrifices et aux fêtes religieuses.

palmyrénienne que le *marzéah* était le *thase*. Il ne faut donc pas traduire *bet marzéah* (xvi, 5) par « maison en deuil »⁽¹⁾, mais par « lieu de réunion ». donc : « ne tarde pas à leurs assemblées ». et c'est bien ainsi que le rendent les LXX *eis thason auton*. On n'a pas vu non plus que le *bet marzéah* du v. 5 est parallèle au *bet mishtéh* du v. 8, qui en est une autre appellation. Nous nous trouvons donc dans le lieu de réunion où, notamment, on prend en commun les repas sacrés. « Maison en deuil » est doublement un contresens, car la mort n'est encore qu'une menace. Même il n'est pas certain que, dans le texte primitif du verset 6⁽²⁾ : (ces morts) « ne se feront plus d'incisions, ni ne se raseront plus la tête », il s'agisse de rites funèbres, mais plutôt de rites de consécration à signification plus générale⁽³⁾.

Le poème XLII, 10-XLIII, 6, sur les rois Josias, Joachaz, Joakim, Jechonias et Sédécias est, à tous points de vue, d'une importance particulière. Il a dû être composé à l'avènement de Sédécias, qui est signalé par le prophète comme celui

⁽¹⁾ Il est vrai que Clermont-Ganneau lui-même, *Recueil d'Arch. Orient.*, IV, p. 343, ne s'était pas dégagé de l'idée que le contexte hébraï de Jérémie, xvi, 5 visait des funérailles.

⁽²⁾ Ce texte est restitué d'après l'éd. Kittel en supprimant le dernier *lahem*.

⁽³⁾ Comme dans le cas de « ceux qui se rasent les tempes » ; cf. Jér., ix, 25 ; xiv, 23 ; xlix, 32. Barbe rasée et incisions pour porter des offrandes à Yahwé, dans Jér., xli, 5. Et nous n'invoquons pas les incisions des prophètes de Ba'al, dans la scène du Carmel. Tête rasée et incisions sont utilisées pour le deuil, dans Jér., xvii, 5, mais c'est là un cas particulier de la consécration générale.

d'une ère de justice et de droit⁽⁴⁾. Sédécias n'oublia pas cet accueil, mais il a suffi que, dans xxiii, 6, le prophète ait lieu de donner le nom de Sédécias, l'ait paraphrasé « *Yahwé Sidqénou* » (*kyrios Iōsedek* dira le grec), pour qu'avec l'addition xxiii, 7-8, le passage ait connu la fortune messianique que l'on sait.

Ce compte rendu est déjà trop long⁽⁵⁾ pour que nous discussions l'application que le P. Condamin fait de sa théorie strophique. Nous dirons seulement que

⁽⁴⁾ La date de xxiv, 1 n'est pas à prendre de façon étroite. La menace de guerre n'avait de raison d'être que lorsque Sédécias inclinait à la révolte.

⁽⁵⁾ On notera que l'acte de Yahwé touchant la bouche de Jérémie (i, 9) pour lui mettre ses propres paroles dans la bouche, répond à la pratique si répandue dans l'antiquité orientale de l'« ouverture de la bouche » des statues divines.

Le P. Condamin a raison d'écarter les théories qu'on a édifiées sur ii, 27 et de ne voir dans la bois qui est un père, et la pierre, qui a donné la vie, que des transpositions ironiques de formules précatives. Par contre, dans ii, 37, la traduction « la tête cachée dans les mains » rend mal le rite funèbre qui consistait à tenir la main ou les mains sur la tête pour y maintenir la croûte ou la pousière qu'on y avait répandues.

La note de la page 86 sur les « circoncis incirconcis » est probable, mais il ne semble pas que la traduction s'y accorde. Tous les peuples cités (Jér., ix, 24-25) y compris Juda sont incirconcis de cœur, autrement dit d'esprit.

En ce qui concerne Moloch (Jér., xix, 5 et xxii, 35), voir l'étude de Kissfeldt, *Molk als Opfergott*, *Nov. Syria*, 1935, p. 407 et *Arch. Orient.*, t. xlviii, p. 17.

Dans ier, xxiii, 14, il ne faut pas corriger le texte en *hallakim*, mais conserver *hallani hallul*, cf. *Syria*, 1935, p. 350. Ceci est très important pour rendre justice à la ponctualité des copistes.

l'application qu'il en propose au livre de Jérémie confirme notre scepticisme (1). Cela n'aurait aucune importance si, parfois, le sens du texte n'en était quelque peu altéré (2).

Naturellement le P. Condamin n'a pu utiliser la nouvelle documentation fournie par les fouilles de Tell ed-Duweir où M. Albright a reconnu le véritable emplacement de Lakish. On a découvert sur ce site des lettres, qu'on s'accorde à placer à la fin du règne de Sédécias et qui attestent la vénération dont Yahvé était l'objet comme Dieu national. Elles ne vérifient pas la réalité des reproches de Jérémie. La lettre IV confirme Jérémie, xxiv, 7 sur l'attaque combinée de Lakish et d'Azekah (3), par l'armée babylonienne; il y est question du signal de feu (*mas'el*) dont l'usage explique Jérémie, vi, 1.

(1) Voir *Syria*, 1935, p. 301 et suiv. La critique du système a été magistralement faite par Duhamel, *Rev. Bibl.*, 1934, p. 411-419.

(2) Il y a bien quelques strophes de 3 vers mais elles sont infiniment plus rares que ne l'indique le savant exégète. Comme Dubin l'a établi, la grande généralité des poèmes est constituée par des strophes de deux vers. Voici des exemples qu'on pourrait multiplier. Le morceau II, 32-37, est une suite de strophes de deux vers, car le v. 32 est un véritable titre et le premier stique de 34 est à noter en marge. De même III, 1-3, ne constitue pas quatre strophes de 3 vers, mais, le préambule mis à part, ce ne sont que des strophes de 2 vers. Dès lors, le poème II, 26-III, 5, se compose uniquement de strophes de 2 vers. — Dans IV, 5-7, la coupe qu'on place au milieu du v. 6 est inacceptable; on a en réalité trois strophes de 2 vers. — Nombre de passages où le P. Condamin trouve des strophes de 3 vers, sont simplement de la prose plus ou moins rythmée; ainsi, IV, 14-15; V, 22-23, etc.

(3) *Bull. Amer. Schools of Or. Research*, n° 61 (1935), p. 45.

Les fouilleurs de Tell ed-Duweir ont proposé (*PEF. Q. Stat.*, 1935, p. 193 et s.) d'attribuer un scarabéide au nom de Gedalyahou, « maître du palais », au personnage préposé comme gouverneur par Nabuchodonosor après la destruction de Jérusalem. Mais l'absence de filiation laisse planer un fort doute, et M. U. Cassuto (*Rivista degli studi Orientali*, XVI) y verrait plutôt Gedalyah, fils de Pashhur, cité par Jérémie, xxviii, 1.

Nous souhaitons que le légitime succès de l'œuvre du P. Condamin lui permette d'utiliser cette nouvelle documentation dans une prochaine réédition. La situation religieuse de Juda qu'elle révèle ne paraît pas répondre aux reproches véhéments de Jérémie et cela nous semble confirmer les particularités de caractère du prophète que nous avons relevées.

R. D

MICHAEL L. ROSTOVITZ. — *Dura and the problem of Parthian Art* (extr. de *Yale classical studies*, V, p. 157-304), avec 84 figures en planches hors texte. Yale, Yale University Press, 1935.

C'est un fait assez curieux que les monuments laissés par les Arsacides, après quatre siècles de domination sur une grande partie de l'Asie, soient si peu nombreux et si peu caractérisés qu'un spécialiste de la question, M. Debevoise, se posait la question : *Did the Parthians have an Art* (1)? Il n'était point trop de la profonde érudition de M. Rostovitz et de son ingéniosité pour s'attaquer à un problème aussi difficile et par certains

(1) *Journ. of Amer. Or. Soc.*, 1932, p. 369 et suiv.

côtés aussi décevant. Il semble, ou du moins il semblait jusqu'ici, que ces barbares nomades qu'étaient primitivement les Parthes, se soient engoués d'art grec au point d'avoir complètement manqué d'originalité, sinon dans le plan de leurs édifices, du moins dans la décoration. Il est certain qu'un monument sassanide porte en soi des caractéristiques qui le déterminent à première vue, tandis qu'il faut chercher ce qu'il y a d'original, par exemple, dans le palais de Hatra. On le trouve surtout dans l'organisation de liwans couverts par une voûte en plein cintre; mais vouloir, comme c'est la tendance générale aujourd'hui, méconnaître la main-d'œuvre grecque locale, probablement syrienne, dans la décoration, qui s'affirme par les masques classiques plus ou moins déformés, paraît une gageure, étant données surtout les marques de l'archéologie consistant en lettres grecques.

Un des arguments qu'on oppose au développement d'un art parthe est tiré des monnaies. M. Rostovtzeff concède que les portraits des plus anciens rois arsacides sont l'œuvre d'artistes grecs; mais il remarque que « le style de ces portraits n'est pas purement grec (p. 175). » Ce n'est pas davantage un style parthe puisque « cela rappelle beaucoup le style des artistes grecs du royaume du Bosphore »; M. R. le déclare « néo-iranien ». L'observation est juste; mais elle devrait nous conduire à un art iranien développé. Or, ce n'est pas le cas: la frappe des monnaies parthes perd bientôt tout caractère et fluit dans la plus sombre barbarie.

On voit par cet exemple les difficultés du sujet traité par M. Rostovtzeff. Sa recherche éminemment utile est pour-

suivie avec la plus parfaite impartialité. Il reconnaît sans ambages que la décoration architecturale d'époque parthe, particulièrement en stuc, trouvée à Warka, à Doura ou à Assour, est à définir comme hellénistique tardive sans influence iranienne marquée.

Les statuettes babyloniennes d'époques hellénistique et parthe sont l'objet de fines observations. Toutefois, les figurines en os du Louvre (fig. 12 et 12 a) ne doivent pas entrer en ligne de compte, car elles ne proviennent pas de Babylonie, mais de Syrie, et elles sont très nettement antérieures à Alexandre: elles représentent, comme d'autres figurines en terre cuite (*), la déesse syrienne avec les bouts de ceinture pendant sur le devant. De même, la terre cuite, figure 23 (p. 183, n. 30), découverte par M. du Mesnil du Buisson (†) au cours de ses fouilles à Khan Sheikhoun, au nord de Hama, remonte à l'époque perse. Le style des pièces précédentes diffère d'ailleurs radicalement de celui des plaques en os d'Olbia (fig. 34), que le savant archéologue propose d'attribuer aux Parthes plutôt qu'aux Sassanides. Il voudrait aussi rapporter à l'influence parthe les sculptures du Nimroud Dagh que M. Sarre tenait pour inspirées des bas-reliefs de Persépolis.

Ce large examen préliminaire nous amène à une étude très poussée des monuments de Doura-Europos et plus généralement de l'art palmyrénien. L'originalité de ce dernier ne saurait être contestée et cette impression ne tient pas seule-

(*) Voir les terres cuites découvertes dans les fouilles de Xoirab, près Alep, dans *Syria*, VIII (1927), pl. L.

(†) *Syria*, XIII (1931), p. 181 et fig. 9.

ment au costume et aux bijoux orientaux; M. Rostovtzeff met en valeur la tendance à l'idéalisation et à l'usage systématique du principe de frontalité.

C'est là une question qui demande quelque développement pour être examinée, et nous l'avons traitée ailleurs⁽¹⁾. Parmi les éléments de civilisation qui permettent de juger des influences ressenties à Palmyre, il y a lieu de considérer la langue. Or, les derniers travaux s'accordent à reconnaître qu'à part un titre (*argpas*) et un terme culturel — qui n'apparaissent pas avant le III^e siècle de notre ère, — plus quelques noms propres, les très nombreuses inscriptions palmyréniennes ne signalent aucune influence iranienne⁽²⁾. Longtemps on a admis que la glasure des vases à deux anses de la vallée de l'Euphrate était parthe. M. N. G. Debevoise⁽³⁾ a démontré, et M. Fr. Sarre⁽⁴⁾ accepte, que cette technique remonte à l'époque néo-babylonienne.

Dans ces conditions, que reste-t-il comme monuments vraiment parthes? Car il ne faut pas seulement éliminer les monuments d'époque néo-babylonienne ou achéménide, il faut aussi écarter les monuments manifestement sassanides⁽⁵⁾. Dans ces conditions, si un art parthe de quelque envergure a vraiment existé, il

faut l'aller chercher au cœur de l'empire arsacide et non aux confins de cet empire où son action a été contrariée par une remarquable floraison d'art hellénistique syrien, qui se prolonge jusqu'en pleine époque omeyyade, comme l'attestent les curieuses découvertes de M. D. Schlumberger.

R. D.

JEAN LASSUS. — *Inventaire archéologique de la région au nord-est de Hama*. Tome 1^{er}, texte (avec une carte et 216 plans et croquis) (*Documents d'Études Orientales*, IV). Institut français de Damas (et Leroux, à Paris, 1975).

L'auteur, dont on connaît la brillante participation aux fouilles franco-américaines d'Antioche, a utilisé son séjour en Syrie pour procéder à une enquête méritoire sur une région encore mal explorée. Des monuments ou des inscriptions qu'il a relevés, il en est peu qui apportent quelque connaissance nouvelle sur l'art chrétien des V^e-VI^e siècles en Syrie; mais l'ensemble est un précieux document sur la foi chrétienne de l'époque et la prospérité de la région (voir *Inscript.* n° 12).

Cependant, certaines questions de détail méritent d'être reprises, comme celle de l'origine des chapiteaux où les deux rangées d'acanthé sont inclinées en des sens différents. La découverte de deux beaux exemplaires au village de el-Telh permet de supposer que ceux qui décorent la Madrasa el-Halawiyeh à Alep, sont aussi de travail local. On avait déjà remarqué que les inscriptions chrétiennes avaient été multipliées pour leur valeur apotropaïque. Cette impression est confirmée par la collection de symboles que

¹ Dans *Archéus Asiae*, 1936, p. 101 et suiv.

² J. LANTIER, *Grammaire du Palmyrénien épigraphique* (1935), p. 133-134; Fr. ROSENTHAL, *Die Sprache der Palmyren. Inschriften* (1936), p. 96.

³ Voir *Syria*, 1936, p. 90.

⁴ *Archiv für Orientforschung*, 1936, p. 80.

⁵ Les graffites relevés en grand nombre sur les murs de Hama ne peuvent être attribués qu'aux derniers temps de cette cité, ils sont donc sassanides et non parthes.

les constructeurs y ajoutent : l'alpha et l'oméga, le chrisme, la croix (une fois, fig. 13, la croix ansée qui atteste des relations avec les Coptes), le disque solaire et le disque à hélice, vraisemblablement lunaire, des carrés, rectangles ou losanges qui ne sont peut-être pas de simples motifs décoratifs, le svastika, les paons ou colombes, les vases symboliques avec parfois l'agneau venant s'y abreuver (fig. 27), la rosace, l'hélice, la spirale, la feuille de lierre (fig. 24), les pampres, les arceaux simples ou doubles, etc.

Ces symboles à valeur magique, groupés sur le linteau ou les vantaux des portes, visent à protéger l'entrée et la sortie, comme l'attestent une dizaine d'inscriptions. Cet inventaire ajoute deux images de la Vierge, assise de face, tenant l'enfant Jésus sur les genoux, aux deux représentations semblables relevées par les Américains. La curieuse image de stylite (fig. 133) a déjà été étudiée par M. Lassus, dans le *Bulletin d'Études Orientales*, t. II, p. 76 et pl. XXI.

Au milieu de ce matériel chrétien, subsiste sur le rocher, à Qal'at el-Hawaya, un curieux texte peien de 252-253 de notre ère où le parti vainqueur attribue sa victoire à Kronos, évidemment Hélios Kronos, « le dieu de toute puissance (qui) aime la loyauté et l'honneur par dessus soi ».

R. D

PERIODIQUES

JAMES LAY CERNÝ. — Semites in Egyptian mining expeditions to Sinai, dans *Archiv Orientalni*, 1935 (VII), p. 384-389.

Le caractère d'hostilité qui marque les relations entre Égyptiens de l'Ancien Em-

pire et Sémites de la région du Sinai, cesse avec la XII^e dynastie. À cette époque les Sémites accompagnent volontiers les expéditions égyptiennes qui se rendent au Sinai. Les textes de ce temps relaient quelques noms sémitiques qu'a relevés M. Černý. Avec les inscriptions, quelques représentations figurent les personnages parfois montés sur un âne qu'on guide par un lien attaché à un anneau passé dans les naseaux, ce qui rappelle la pratique attestée par les gravures sur coquille d'Ur et de Mari.

Voici les noms propres signalés : *Rw*; où M. Černý propose de reconnaître « Levi » : *Hm* est un nom de pays qu'on hésite à rapprocher de *ham*. Cham; *'lš*, peut être Yo'shi hypochoristique d'un nom théophore tel Yo'shiyahou (Josias). Le nom propre *Qai* est particulièrement intéressant, car il nous paraît être l'éthnique *Qeni*. Les Qénites étaient une tribu qui resta en rapports d'amitié avec les Israélites, probablement parce qu'ils étaient de très anciens adorateurs de Yahvé (*). Nous ne pouvons expliquer *Iham*. Quant à *Hbād*, il faut comprendre (*A*)*hībēdad*; cf. *Bedad*, *Gen.*, xxvi, 35. Nous laissons *Qqb* sans explication, à moins qu'on ne rattache ce nom à la racine *qhb*. On comparera *Skim* à Sichem, *Gen.*, xxxiii, 19. Enfin *špim* a pour répondant *Apayim* de I Chr., II, 30 et 31.

Ces rapprochements onomastiques de haute époque avec l'A. T. confirment indirectement ceux qu'ont fait apparaître les textes de Ras Shamra. Ils attestent qu'à haute époque la population israélito-canaanéenne était répandue dans le sud de la Palestine et probablement dans le

(*) Voir Louis, *ternel*, p. 367-368.

désert de Syrie. Ainsi en dépit des mutilations et des déformations tendancieuses, les légendes patriarcales reposent sur un fonds historique.

R D

Orientalistische Literaturzeitung, mai 1936. — Comptes rendus : *Festschrift* en l'honneur de Paul Kahle (J. Schacht). J. Hazzidakis (version Chaspouthier et Joly). *Les Villas minoennes de Tylos* (H. Dragendorff). Paul Deschamps, *Le Graec des Chevaliers* (E. Weigand). W. E. Iers, *Die Gesetzestafeln Chammurabis* (P. Koschaker : mise au point de la traduction donnée dans *Der Alte Orient*, qui rend le texte compréhensible tout en le maintenant philologiquement exact) [*Littmann-Festschrift* :] *Orientalistische Studien* (J. Schacht : à l'occasion des 60 ans de l'émilement sémitique), ses élèves de Bonn et de Tübingen lui ont dédié ce volume, et 138 confrères ont associé leur nom à cet hommage.

Idem, juin 1936. — M. Lampo, *Zur Anwendung einer begriffsgeschichtlichen Methode auf die Formgeschichte des Alten Testaments*. Comptes rendus : E. Caviglioglio, *Subitultuma et son temps* (H. G. Götterbeck). Carl Watzinger, *Denkmäler Palästinas, II* (J. Hempel). Fr. Gabrielli, *Il Califato di Hishâm* (W. Björkman).

Idem, juillet 1936. — Th. Gaster, *Notes on Ras Shamra Texts, II*. Comptes rendus : H. Thiersch, *Artemis Ephesia* (M. Schoda). R. H. Mc Dowell, *Coina from Seleucia on the Tigris* (W. Kolbe : Séleucie scappait monnaie et l'on connaît 55 types depuis Séleucus I^{er} jusqu'à Démétrius II, 88 types pour la période parthe et 24 monnaies autonomes. Mc Dowell

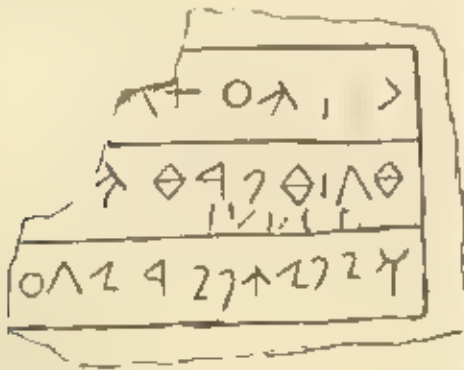
insiste sur les excellentes relations des autorités parthes avec l'élément grec qui tenait en mains le commerce et la banque) A. Moorikat, *Frühe Bildkunst in Sumer* (E. Douglas Van Buren). G. Cononau, *Monuments mésopotamiens nouvellement acquis ou peu connus* (R. Heidenreich). B. Landsberger, *Die Fauna des alten Mesopotamien* (K. Tallqvist). H. S. Lamou, *The Megiddo Water System* et H. G. May, *Material Remains of the Megiddo Cult* (J. Hempel). Paul Humbert, *La relation de Genèse I et du Psaume 104 avec la liturgie du Nouvel An assyriote* (L. Roal). Enno Littmann, *Arabische Märchen* (R. Parst).

Idem, août-septembre 1936. P. Thomson, *Eine Bibliographie der arabischen Mandatländer*. G. A. Walwright, *Tabot Tibureni, Tebareni*. Comptes rendus : Hans Janson, *Die Schrift in Vergangenheit und Gegenwart* (G. v. Sello : l'auteur tient compte des découvertes nouvelles comme l'écriture de Ras Shamra — dont l'origine ne lui paraît pas établie, — celle de Mohenjo Daro — pour laquelle il n'accepte pas l'hypothèse Hevesy). A. Kellensberg, *Portrait coins of the Herodian Kings* (Hugo Willrich). Mallowan et Rose, *Prehistoric Assyria* (W. von Soden). H. H. von der Osten, *Ancient Oriental Seals* (A. Moorikat). J. W. Jack, *The Ras Shamra Tablets* (A. Jerku hésite à accepter que soit des tablettes de Ras Shamra désignent les 22-222 — hébreux). Fr. Frank et A. Alt, *Aus der 'Araba* (U. Kahrstedt). G. Dalman, *Arbeit und Sitten in Palästina* (Kurt Galling). Hilma Grauvist, *Marriage conditions in a Palestinian village* (G. Dalman). P. Touilleux, *L'Apocalypse et les cultes de Domitian et de Cybèle*

(R. Schatto, M. Foghali, *Contes, Légendes, Coutumes populaires du Liban et de Syrie* (J. Schacht). G. Ryckmans, *Les noms propres sud-sémitiques* (E. Littmann), K. E. Herzfeld, *Archaeological History of Iran* (G. von Sella : contient plus que n'indique le titre).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Une nouvelle inscription archaïque découverte à Byblos. — M. Maurice Dunand qui, depuis 1926, dirige avec un plein succès les fouilles de Byblos, a publié dans les *Mémoires de l'Institut français du Caire*, t. LXVI, p. 567-571 *Mélanges Maspéro*, 1) un texte de trois lignes, découvert fortuitement, en 1933, au pied de l'acropole de Byblos. Nous en donnons ci-dessous un croquis établi d'après la planche de M. Dunand, qui conclut à un texte où les caractères sont intermédiaires entre l'écriture pseudo-hiéroglyphique qu'il a fait connaître ici même (2) et l'écriture d'Abydos.



M. H. Grunme vient d'émettre à ce sujet une hypothèse intéressante (3). À son

(1) *Syria*, 1930, p. 1-10.

(2) *Ein neuer Inschriftenfund aus Byblos*, dans *Muséon*, 1933, p. 83-98.

avis, il faut comparer le nouveau texte non aux caractères pseudo-hiéroglyphiques, mais à l'écriture sinaitique. À l'appui il apporte une transcription du texte en caractères sinaitiques et même une traduction. Ainsi en supposant que le texte est écrit de droite à gauche, il lit à la ligne 2 : *h Qbl rē h[ham]*, « dans Byblos, chef des prêtres ». Le seul fait d'obtenir une succession de sept caractères, à valeur plausible, où un même signe revient à trois reprises, constitue un argument impressionnant en faveur de l'hypothèse. Malheureusement, à en juger par la reproduction photographique, M. Grunme omet de tenir compte du trait qui suit le second caractère. Que ce soit un trait séparatif, comme le pense M. Dunand, ou une lettre, il paraît impossible de l'éliminer, et cela écarte la lecture proposée. Quant au rapprochement avec l'écriture sinaitique, il faudrait posséder un texte plus étendu pour en juger. À vrai dire, cela ne s'impose pas et le rapprochement avec l'inscription d'Abydos est plus probable, comme l'a signalé M. Dunand, surtout si l'on admet que certaines lettres pouvaient être retournées, ce qui permettrait de lire, à la ligne 1, *haph* avant le *ain* circulaire, — lettres qui apparaissent déjà sous la XII^e dynastie, gravées sur un vase de Byblos (Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 160) Le *haph* figurerait aussi comme 5^e lettre de la troisième ligne. L'*aleph* pourrait être la dernière lettre de la ligne 2. Quant à la lettre répétée trois fois à la ligne 2, ce peut être un *het* comme le propose M. Dunand, à moins qu'on n'y voie une variante du *beth* comme le pense M. Grunme, ou encore un signe numérique.

Quant au rapprochement avec l'écriture

ture pseudo-hiéroglyphique, le tableau qu'en donne M. Duquand n'est pas décisif. Il n'est pas surprenant que, dans la centaine de caractères du pseudo-hiéroglyphique, on trouve des éléments de comparaison; le surprenant est qu'on en trouve si peu. Mais le savant archéologue a découvert deux tablettes de bronze à caractères pseudo-hiéroglyphiques (1) et il faut attendre leur publication pour avoir une opinion.

Il y aurait lieu aussi de comparer les inscriptions peintes de Tell Douwaïr (2), ne serait-ce que pour constater le fonctionnement d'écritures diverses qu'offre, depuis le Sinai jusqu'à Ras Shamra, le domaine cananéen au II^e millénaire.

R U

Encore le dieu Horon. — Nos lecteurs savent par la note de M. Henri Seyrig (3) qu'un texte grec de Délos, du II^e siècle av. J.-C., publié par M. Plassart avait révélé un dieu Aouron que M. Isidore Lévý avait rapproché de Both-Horon. Plus récemment, M. Pierre Montet découvrit à Tanis, une belle statue de Ramsès II placée sous la protection du dieu Houroun, figuré en faucon, et le savant égyptologue n'hésite pas à y reconnaître un dieu arabo-paléstinien en relation également avec Both-Horon. C'est à ce propos que M. Seyrig rappela le texte de Délos et marqua l'identité des deux divinités.

(1) Sur la communication qui en a été faite au Congrès des Orientalistes de Rome, voir Amélineau, *Bull. American Schools of Oriental Research*, décembre 1935, p. 3-5.

(2) Voir A. Parrot, *Syria*, 1935, p. 419 avec notre essai de lecture.

(3) *Syria*, 1935, p. 417 et suiv.

Le dieu révélé par un texte égyptien n'était attesté jusqu'ici en Palestine que par son toponyme. Mais voici que M. Virolleaud (séance de l'Académie des Inscriptions du 18 octobre 1936) a découvert cette divinité dans un texte de Ras Shamra qui ne laisse aucun doute sur son identité. Voici ce curieux passage :

Ybr Hra Hra

Ybr Hra r'ia

art en H r'ia qd.

Horon de Yabné brisera,

Horon brisera la tête !

'Astarté des chaux de Ba'al (brisera) ton crâne !

Il s'agit d'une malédiction portée par le héros Keré contre son propre fils qui s'est révolté.

La découverte de M. Virolleaud n'est pas limitée au nom du Horon, mais encore à sa détermination qui confirme le texte de Délos.

... ka A ...

Comment, maintenant, envisager les relations entre Horon, Héracles et Astarté ? Le plus probable, à notre avis, est qu'Héracles représente ici Ba'al, et Horon, étant un dieu fils, est de la classe l'Aliyan, ou d'Eshmoun. Cela n'empêcherait pas Horon d'être le dieu particulier du roi de Sidon, et aussi Astarté que nous retrouvons dans ce rôle et avec la même épithète précisément à Sidon, dans l'inscription d'Eshmounazar.

R. D

Bronzes hellénistiques en Perse. — Sir Aurel Stein, à qui ses soixante-quatorze ans enlèvent ni le goût, ni la possibilité des longues expéditions, a entrepris de novembre 1935 à mai 1936 un quatrième voyage dans l'Iran. Parti de Chiraz, il

a parcouru d'abord la Perse propre et l'ancienne Susiane, sur les traces d'Alexandre le Grand, puis à travers le Touristan il a gagné Kermanshah, explorant le pays et fouillant occasionnellement les sites archéologiques. Les dates de ses trouvailles s'échelonnent sur une longue suite de siècles depuis le IV^e millénaire jusqu'à l'époque sassanide et même musulmane. Nous n'en voulons signaler ici qu'une seule qui accroîtra considérablement les collections de l'archéologue. A Shamir, près de Mulamir, dans le pays des Kakhkharis, on signala au voyageur anglais la découverte récente d'une statue de bronze de grandeur naturelle et d'autres fragments sculptés, dont une tête d'Aphrodite. Des fouilles révélèrent la présence d'un temple dont la cella avait été sacagée et brûlée. Il fut possible de reconnaître les murs de fondation et de constater l'existence d'un autel et de bases de pierres moulurées qui avaient porté six statues, dont quelques débris purent être recueillis. Elles étaient de bronze et une d'elles de dimensions colossales⁽¹⁾. Leur style est hellénistique et elles remontent probablement à l'époque des Arsacides. Voici des œuvres précieuses qui contribueront à fixer certains caractères de cet art parthe, dont M. Rostovtzeff s'est attaché récemment à montrer l'importance à propos des découvertes de Haurra.

F. CHAVET.

Amulettes de la collection Newell. — Dans son utile catalogue de la collection

(1) Je voudrais rappeler à ce propos qu'une belle statuette en bronze de style grec conservée au musée de Marionopol provient probablement des environs de Mesched, dans le Khorassan (cf. *Collection René Warocqué*, Catalogue, N° 34).

Newell, M. von der Osten publie une catégorie de cachets qu'il appelle *North Syrian Seals* (p. 2), et dont il reconnaît le caractère disparate, non sans souligner le fait que la date de ces petits monuments varie entre l'an 1000 avant J.-C. et le début de notre ère. Un petit prisme de stéatite, à base carrée (n° 343), classé dans cette catégorie (p. 12), montre que certains de ces objets sont encore plus anciens qu'il n'a paru. On y distingue sur ses quatre faces, respectivement : un aigle (?), un serpent, un monstre à corps humain et à tête animale, enfin « three unrecognizable designs ».

En réalité, cet objet n'est pas destiné à produire des empreintes, et ses empreintes ne peuvent que tromper le spectateur : c'est une amulette qu'il faut lire directement. Les trois signes y sont alors intelligibles au premier coup d'œil, ce sont les trois lettres grecques ΙΑΩ, qui suffisent à classer ce petit prisme parmi les talismans que l'on a longtemps nommés gnostiques, et qui ne semblent guère antérieurs au III^e siècle de notre ère. Le n° 347 de la même collection porte la même inscription.

Les amulettes du type que nous venons de décrire sont extrêmement fréquentes dans le bazar d'Alep et doivent être de fabrication locale.

H. S. TROG.

La diffusion du Maoumas. — Cette fête syrienne, dont le nom derive non du mois de mai, mais du semitique *mayim*, *maymah*, s'est répandue jusqu'en Occident.

A l'occasion d'une restitution du terme *maoumas* dans une inscription grecque de Nicée, M. Louis Robert (*Revue des Études grecques*, 1936, p. 9 et suiv.) ap-

porte d'utiles précisions qui rendront plus sûre l'utilisation des sources classiques pour l'étude de ce culte populaire dont l'empereur Julien n'appréciait guère la célébration somptueuse.

British Museum. Département des Antiquités égyptiennes et assyriennes. — Le conservateur, M. Sidney Smith, nous communique la note suivante :

Students are requested to note that the present temporary Students' Room will be closed as from January 1st, 1937, for an indefinite period, owing to removal.

Notice will be sent of the reopening of the permanent Students' Room.

Bibliographie palestinienne et syrienne. — Nous recevons la lettre suivante que nos lecteurs liront avec intérêt :

Dresden-Maschwitz, Jüngstenseestraße 30.
1. Oktober 1936

Sehr geehrter Herr

Hierdurch beehre ich mich, Ihnen mitzutheilen, dass mit Unterstützung der Hermann-Gutho-Stiftung und des Deutschen Vereins zur Erforschung Palästinas und durch das freundliche Entgegenkommen der J. C. H. v. Leichschen Buchhandlung in Leipzig der Band meiner *Bibliographie der Palästinaliteratur* (die Veröffentlichungen der Jahre

1932-1934 umfassend) zur Zeit gedruckt war. Er wird in 4 Lieferungen erscheinen, deren erste (Abteilung I, Allgemeines und II, Geschichte) in Kürze ausgegeben werden soll. Zwei weitere Lieferungen (Schluss der Abteilung II, III: Archäologie, IV: Historische Geographie und Topographie) werden im Jahre 1937 erscheinen, die Schlusslieferung (Abteilung V: Geographie, VI: Das heutige Palästina) im Jahre 1938. Gegenüber dem 4. Bande ist der Umfang wesentlich grösser geworden, da nicht nur die Forschung auf archäologischem und geographischem Gebiete eine gewaltige Ausdehnung erhalten hat, sondern auch die politische Entwicklung von Syrien-Palästina eine in ihrer Menge fast unübersichtliche Literatur hervorgebracht hat. Als diese Veröffentlichungen zu erscheinen, war mir nur möglich durch Ihre gütige Unterstützung, die mir Verfasser, Herausgeber von Zeitschriften und Verleger mit der freundlichen Zusendung ihrer Arbeiten, Hefen und Hefte in reichlicher Masse bewiesen haben. Von gutem Herzen danke ich deshalb für diese wertvolle Forderung ich darf wohl bitten, mir für die Fortsetzung meiner Arbeit diese gütige Unterstützung auch weiterhin zu bewahren. Sehr dankbar war ich Ihnen, so die Güte haben wollen, in Ihrer Zeitschrift etwas auch beizubringen. Ich bitte also Harvells auf das bevorstehende Erscheinen meiner Palästinaliteratur zu bringen.

In ausgereicherter Hochachtung

gezeichnet

Professor Dr. theol. et phil., PETER THOMSEN.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIX-SEPTIÈME

I. — ARTICLES	Pages
PHILIPS ACKERMAN. L'exposition d'art iranien à Leningrad	41
ROBERT AMY et HENRI SEYRIG. Recherches dans la nécropole de Calmyre	229
J. LAMINEAU. L'odyssée <i>de la</i>	267, 346
POURCE CAUDET. Les vases de terre de la nécropole de Calmyre en 1933 et 1934	321
PAUL DESGARNIER. Le Royaume de Juda de Josias le roi d'après un ouvrage récent	67
P. DIKALOS. L'Égypte assyrienne et l'Égypte de l'Égypte	351
BENI DUSSEAU. La Géométrie des anciens Égyptiens à la lumière du « poème des fractions unitaires »	51
— Les « fractions unitaires » du 1er millénaire d'après les listes de Ras Shamra	283
SAMUEL FÉRY. L'écriture cunéiforme des monuments funéraires de l'Égypte	115
ANDRÉ PARROT. Les fouilles de Mari. Deuxième campagne d'été 1934-1935	1
FREDERIK POULSEN. L'état de l'archéologie d'Israël	31
STEFAN PRZEMYSKI. Notes d'archéologie syrienne. I. Quelques nouveaux monuments de Mariab	32
ARMENAK SAKISIAN. Nouveaux documents sur les tapis arméniens	177
CLAUDE F. A. S. SARRIEN. Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Septième campagne d'été 1937. Rapport préliminaire	405
WERNER S. SARRIEN. Archéologie syrienne. II. Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit	171
— Voir Robert AMY	
CHARLES VINCIGUARD. L'Épique de la Genèse. Poème de Ras Shamra (IV AB)	135
Il y a une phrase en arabe dans le texte et aux deesses Koseret provenant de Ras Shamra	209
— La déesse 'Anat. Poème de Ras Shamra (V AB) (Premier article)	335

II. — COMPTES RENDUS.

Annual of the American Schools of Oriental Research. XIV. M. Meardor	311
R. D. BANNEK. The Nimrud ivories and the art of the Phoenicians (C. de Verzenfeld)	197
A. G. BANNEK. Précis d'archéologie biblique	188

	Pages
A. BARTHÉLÉMY, Dictionnaire arabe-français (<i>Gaudefray-Demombynes</i>)	308
MARCELLE HAUD, Les Dessins ébauchés de la nécropole thébaine (<i>M. D. B.</i>)	486
Berytus, II	469
ALBERT DE BOUCHÉMAN, Matériel de la vie budhique	196
British (The) Museum Quarterly, X, 3	313
Bulletin of the American Institute for Oriental Research, IV, 1	96
J. CANLHÉAC, Le dialecte arabe de Palmyre (<i>Gaudefray-Demombynes</i>)	112
- Grammaire du palmyrénien page par page (<i>Journ. de l'Asiat.</i>)	306
JAROSLAV ČERNÝ, Soudky v Egyptě od mých expedicích do Suez	94
V. GORDON CHILDS, L'Orient préhistorique (<i>R. Dhorme</i>)	177
ALBERT CONDAMIN, Le Livre de Jérémie	384
G. COTTEAU et H. GUICHARD, Fouilles du Tell-Givân près de Achmeh	206
NEILS G. DEGENHOLZ, Christian Palästinensisch-Hebräisch und Syrisch	80
ROBERT HANNOLD Mc. DOWELL, Stamped and inscribed objects from Seleucia on the Tigris	89
OTTO EISENLEDT, Philister und Phönizier	387
GEORGE W. FEDERLIN, Antioch at the <i>Antioch</i>	88
JAMES G. FLETCHER, Les origines de la civilisation phénicienne	11
FINIANOS, voir E. LITTMANN	
HENRI FRANKFORT, Orientalist and Discoveries in Iraq 1933-34 (<i>André Parrot</i>)	382
H. GUICHARD, voir G. COTTEAU	
H. L. GINSBURG, The Ugarit Texts (<i>Z. Mayandi</i>)	303
ZELIO S. HARRIS, voir J.-A. MONTGOMERY	
F. DE VRIJCK, Archaeological History of Iraq (<i>André Parrot</i>)	304
ALBERT KAMMERER, Les Arabes, les Assyriens et les Arabes depuis l'antiquité	116
FR. W. KERN, Aeltere Geschichte der Meder und Perser	88
REMI LABAT, Le premier babylonnien de la civilisation	494
JEAN LASSUS, Inventaire archéologique de la région de Samarie (<i>André Parrot</i>)	390
ESSO LITTMANN, FINIANOS, Die Abenteuer eines arabischen Syrers (<i>Gaudefray-Demombynes</i>)	114
M. JONGES de l'Université Saint-Joseph, VIII	91
DE MESSILIE, BRISTON, La site archéologique de Mishrifé-Qadach	81
JAMES A. MONTGOMERY et ZELIO S. HARRIS, The Ras Shamra Mythological Texts	187
A. MONTGAT, Le royaume de Samarie (<i>André Parrot</i>)	218
A. MONTGAT, Histoire de l'Orient (<i>G. Cotteau</i>)	380
Orientalistische Literaturzeitung, acht 1-35 septemb. 1936	38 318 312
FEISHERS PATRICK, Ancient Gaza, IV. A. G. Barrois	86
CHARLES PRADIN, Mammarchéologie grecque, La Sculpture	188
Quarterly (The) of the Department of Antiquities in Palestine, V	198
MICHAEL I. ROSTOVZEV, Darius and the problem of Parthian Art	388
JEAN SALVAGET, Esquisse d'une histoire de la ville du Danus	94
D. SCHLUMBERGER, A propos de Caravan Cities	95

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
E. A. SPEAR, Excavations at Tepe Gawra, I	185
E. I. SUREN, The Recent Excavation of El-Amarna	191
HERMANN THIERSCHE, Artemis Ephesia	191
CHARLES VANDERHAEGHE, Les Fouilles de Karkara des Séleucides	30

III. — ANTHROPOLOGICAL.

[illegible]

Le Gérant : PAUL GELTNER.





"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

S. P. 148-B, DELHI